

ÉTUDES MÉDICALES

SUR

LES POÈTES LATINS.

ANGERS. IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

ÉTUDES MÉDICALES

SUR

LES POÈTES LATINS

PAR

Prosper P. MENIÈRE

Professeur agrégé de la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef
de l'Institution impériale des sourds-muets, etc.

PARIS,
GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue de l'École de Médecine, 17.

ANGERS,
COSNIER ET LACHÈSE,
Chaussée Saint-Pierre, 13.

LONDRES ET NEW-YORK,
H. BAILLIÈRE.

1858.

1860. May 28.
Gray Fund.

Fr 5.50 + 1/8 + Binding Fr. 1.50 = $1.53

A Monsieur Rouland,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES CULTES.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Vous avez permis à l'auteur de ces Études où se rencontrent et se prêtent un mutuel appui, la poésie et l'art de guérir, de placer votre nom en tête de ce livre, et je serais bien heureux et bien fier si ce livre n'était pas indigne d'un si haut et si cher patronage.

Il m'a semblé en effet qu'un digne Ministre de l'Instruction publique devait agréer volontiers une nouvelle démonstration de la gloire et de l'utilité des belles-lettres! Elles sont une grâce à tous les esprits, un ornement à toutes les sciences; elles sont un refuge, une consolation pour ces laborieux praticiens à qui les hommes confient ce qu'ils ont de plus cher au monde, après l'honneur, leur vie et leur santé.

Voilà ma thèse, Monsieur le Ministre, et bien des hommes éminents la soutiennent de leurs convictions généreuses..... elle a déjà reçu sa récompense dans le bienveillant accueil que j'ai trouvé auprès de vous.

De votre Excellence

Le très humble et très obéissant serviteur

P. MENIÈRE.

INTRODUCTION.

On peut dire que les sciences, les lettres et les arts, ces bases solides de toute civilisation, viennent évidemment de deux sources principales : la Grèce et l'Italie. Athènes et Rome, sont le berceau des connaissances humaines; c'est toujours à ces deux nations, puissantes dans la paix et la guerre, qu'il faut aller demander l'origine de ce qui constitue aujourd'hui la société avec ses perfectionnements les plus glorieux. Nous ne prétendons pas que les Grecs et les Romains soient les inventeurs de toutes choses, qu'ils aient créé, par la seule force de leur génie, les merveilles que nous admirons, et que ce germe divin, semé par eux, fournisse la moisson abondante que nous recueillons aujourd'hui : ce serait méconnaître les leçons de l'histoire, et les hardis explorateurs du passé nous reprocheraient, à juste titre, de ne pas tenir compte des faits qu'une critique ingénieuse a signalés dans le développement de quelques civilisations antiques. Athènes s'est enrichie, sans nul doute, des fruits exquis de la sagesse orientale; ses plus illustres auteurs ont recueilli les traditions dont l'Égypte était dépositaire, mais cet héritage fut glorieusement vivifié par des esprits ardents. Sous la main intelligente des Grecs, l'or, débarrassé de son alliage, sortit brillant et pur d'une gangue informe; le métal précieux subit un travail qui rehaussa son prix; la pensée, obscurcie par des ténèbres épaisses, jaillit en éclairs du sein des nuages

qu'une caste jalouse amoncelait autour d'elle; en un mot, ce fut la nation grecque qui vulgarisa la science, qui la rendit populaire, et lui assura dans l'avenir un progrès auquel il n'est pas permis d'imposer des limites.

Faut-il s'étonner que le monde reconnaissant ait célébré la gloire du peuple ingénieux à qui nous devons un si splendide bienfait? Les Romains, qui, les premiers, en ont profité, n'acceptèrent pas sans murmure le patronage de l'Attique; leur grossièreté répugnait à ses élégances infinies. Prosateurs et poètes, hommes d'État surtout, se moquaient à l'envi des raffinements d'une société dont ils ne comprenaient pas le charme; mais bientôt il fallut céder à cette bénigne influence des lettres et des arts, la science elle-même ne tarda pas à s'imposer aux vainqueurs, et le triomphe fut complet.

Plus tard, quand aux douces lueurs de la Renaissance le monde moderne secoua sa triste barbarie, ce fut à l'Italie, et par conséquent à la Grèce, que l'on demanda les germes précieux qui devaient refleurir parmi nous. On reprit avec ardeur des études si longtemps interrompues, le grec et le latin formèrent la base de toute instruction, la langue française sortit, radieuse chrysalide, des rudesses qui l'enveloppaient, et l'Europe entière sentit le contre-coup de cette résurrection. Partout on vit éclore des chefs-d'œuvre, le génie français déploya ses ailes; original même en imitant, il montra sa puissance, et le siècle de Louis XIV, effaçant ceux de Léon X et des Médicis, fut digne de succéder au siècle d'Auguste.

De ces hauteurs où l'esprit se plaît à contempler l'ensemble des connaissances humaines, nous pouvons facilement descendre à quelque point isolé, à la médecine, par exemple, et voir si, dans son développement progressif, elle a suivi la marche commune; si elle est arrivée jusqu'à nous par une transmission régulière à travers les âges et les peuples, comme toutes les sciences fondées sur l'observation et le raisonnement. Cette question, que se font vo-

lontiers ceux qui ne sont pas les serviles adorateurs du fait, mais qui aiment à savoir d'où viennent les choses et comment elles sont parvenues jusqu'à nous, cette question nous nous la sommes adressée, et nous avons tenté de la résoudre. Nos origines médicales ont été l'objet de patientes recherches; des esprits exercés à tous les labeurs de l'érudition la plus savante et la plus sévère ont remonté bien haut dans la nuit des temps pour découvrir les rudiments de cette science, contemporaine du berceau des nations, et nous n'avons pas la prétention de leur enseigner de nouvelles routes pour arriver à la vérité. Mais à côté des travaux qui ont illustré plusieurs de nos maîtres, il y a place pour des œuvres moins sérieuses, d'une moindre portée peut-être, et cependant dignes d'intérêt, car elles contribuent à jeter un peu de lumière sur des questions que les plus éminents critiques n'ont pu résoudre entièrement.

La médecine, telle qu'elle existe aujourd'hui, est évidemment grecque, elle a sa source dans la collection hippocratique, elle est et sera l'éternel honneur du vieillard de Cos, et les observateurs modernes les plus attachés à la constatation des faits matériels qui constituent pour eux la maladie, ne répudieront jamais, il faut l'espérer, ce noble héritage d'un passé que tant de siècles ont presque divinisé.

Mais avant les écrits d'Hippocrate il y avait, non-seulement dans la mémoire des peuples mais encore dans l'enseignement oral des philosophes, dans les récits des poètes, des historiens, une médecine vulgaire, fruit direct de l'observation, qui ne prit le caractère de science réglée que quand le génie des Asclépiades s'en fut emparé. Homère, Hésiode, Sapho, Ésope, Anacréon, Eschyle, Pindare, Sophocle, ces enfants de la muse primitive, ont parlé des maladies et de leurs remèdes; Solon, Thalès, Pythagore, Hérodote, Thucydide, historiens et législateurs, ont protégé la santé des peuples et raconté les épidémies meurtrières qui ravagèrent les nations; Socrate, qui s'occupait surtout des infirmités de l'âme, les comparait à celles du corps, et

enseignait le moyen de les guérir en usant de procédés presque médicaux. Tous ces hommes ont vécu avant le vieillard de Cos, tous ont connu cette science qu'Hippocrate désignait déjà de son temps sous le nom de *prisca medicina*, et bientôt, peut-être, nous sera-t-il permis de faire voir que les plus anciens monuments de la littérature grecque contiennent en foule des notions médicales trop négligées jusqu'ici.

Peut-on dire la même chose des ouvrages latins? Trouverons-nous dans les rares écrits antérieurs au siècle d'Auguste, la trace de cette médecine qui a précédé les traités didactiques des hommes de l'art? C'est ce que nous avons voulu vérifier : nous avons essayé de recueillir les témoignages précieux de l'existence des idées médicales au milieu d'une nation qui se vantait presque de ne pas avoir de médecins, nous avons poursuivi cette recherche jusqu'à l'époque où la science régulière signala sa présence à Rome par des œuvres restées classiques, et où des hommes justement autorisés firent école en propageant ou en modifiant les doctrines hippocratiques. Il nous a semblé utile de voir ce qu'était cette médecine sans médecins; de constater l'importance du rôle qu'elle remplissait dans une société d'abord si dédaigneuse des lettres et des arts; de montrer comment la science s'est constituée peu à peu, à l'insu des hommes qui affectaient de la mépriser; d'indiquer ses progrès, sa diffusion, et enfin la place qu'elle tenait dans le langage de la foule, dans les drames qu'on représentait sur le théâtre, dans les poèmes qui racontaient les antiques traditions du Latium, en un mot, dans cette littérature populaire confiée à la mémoire de tous, que l'on récite, que l'on chante avant de l'écrire, et qui renferme les meilleurs documents de l'histoire primitive des peuples.

Lorsque, à propos d'une nouvelle traduction en vers de Juvénal, nous publiâmes dans la *Gazette médicale de Paris* une série d'articles destinés à montrer quelle place tenait la médecine dans les œuvres des poètes latins, nous cé-

dions au plaisir de retrouver la trace de nos lectures de prédilection, de tirer parti de notes depuis longtemps oubliées, de réaliser enfin un programme qu'il nous paraissait important de remplir. Cette entreprise était-elle absolument neuve, personne jusqu'ici n'avait-il eu la pensée de demander à la pléiade poétique des enfants de la louve ce que leurs œuvres doivent à la médecine, ce qu'elles ont pu lui prêter, enfin, avait-on institué un commentaire médical des poètes latins? Il est difficile d'avoir une idée nouvelle en matière d'érudition; dans les deux cents ans qui ont suivi l'invention de l'imprimerie, la littérature romaine a été remuée de fond en comble; une foule de savants dont la patience et le zèle étaient à toute épreuve ont creusé cette mine inépuisable, et les trésors qu'on leur doit forment le glorieux patrimoine des lettres modernes. Mais enfin, si quelques dissertations spéciales sur des maladies indiquées par les anciens poètes ont amusé la curiosité de certains amateurs, on peut affirmer qu'aucun travail d'ensemble n'a été entrepris sur le côté médical de ces sortes d'ouvrages, et nous espérons prouver qu'il y a eu quelque utilité à se charger de ce soin.

Un de nos savants confrères, le professeur Bouisson, de Montpellier, a publié en 1843 quelques articles pleins d'intérêt sur *la médecine et les poètes latins.* Ceux qui voudront étudier cet essai plein d'idées élevées, de vues ingénieuses et dont la forme élégante indique la source d'où elle émane, se convaincront sans peine que nos œuvres sont indépendantes l'une de l'autre, et que, à part quelques analogies toutes naturelles dans des travaux sur un sujet identique, chacun a suivi sa voie pour arriver à un but différent.

Il y a un grand plaisir à lire, à méditer les anciens livres, ceux-là surtout que l'admiration universelle des nations éclairées a placés dans toutes les bibliothèques, c'est-à-dire, dans les mains de tout le monde. Mais dans ce travail charmant, chacun apporte des goûts, des ins-

tincts particuliers; chacun éprouve une impression différente, en rapport avec la nature de son esprit, de son éducation, de sa profession. Est-il donc étonnant qu'un médecin qui consacre ses loisirs à une pareille récréation, soit frappé du grand nombre d'idées médicales répandues dans les œuvres des poètes? Ceux qui ont chanté les plaisirs ont très bien indiqué les maux qui naissent de l'abus des voluptés, ainsi que les maladies qui résultent des excès en tout genre que se permettaient les Épicuriens de profession. Notre science se retrouve à chaque page de ces poèmes, les lecteurs pourront facilement s'en convaincre, et peut-être nous sauront-ils gré d'avoir recueilli avec soin de sages préceptes revêtus d'une forme si séduisante.

Il y a des médecins, nous le savons, qui, grands partisans de l'utilité, et s'armant du principe hippocratique, *vita brevis, ars longa,* s'imaginent que toute excursion dans le domaine littéraire est interdite au médecin, et qui regardent comme entièrement perdues les heures consacrées à des amusements de ce genre. Nous leurs dirions volontiers, à ces confrères si rigides, que tout se tient dans l'intelligence humaine, que la musique influe heureusement sur le cerveau malade, que les beaux vers chassent la mélancolie, que l'aspect d'un paysage du Poussin fait rêver délicieusement, que les comédies de Plaute et de Molière font oublier, à force d'esprit, les attaques contre un certain art dont se moquent ces hommes divins. Permettez donc que l'on s'amuse en s'instruisant, qu'on rie un peu des travers de l'homme, de ses passions, de ses ridicules, des prétentions pédantesques de quelques confrères, de la vanité des Mondor de tous les temps, de la coquetterie des femmes, de la crédulité des amants, etc.

Si quelques médecins sont tentés de me trouver trop latiniste pour un desservant du temple d'Esculape, il ne manquera pas non plus de latinistes qui m'accuseront d'être trop médecin pour un érudit, et peut-être aura-t-on raison de part et d'autre. Le public m'appliquera sans doute un

mot de Plaute, à propos d'un pauvre animal tout prêt pour le sacrifice : *Inter sacrum saxumque stat*, l'équivalent de notre dicton : Il est entre l'enclume et le marteau ; qu'y faire? En présence de ces tribunaux redoutables, il y a un coupable endurci, tout disposé à céder aux fantaisies d'un esprit indépendant. Il veut prendre son plaisir où il le trouve, il va où le mènent ses instincts, laissant à chacun le droit d'en agir à sa guise, et pour lui ne demandant pas autre chose. On peut dire de l'expérience : *Cultor enim es juvenum*, et ajouter avec Perse (satire v[e]), *purgatas inseris aures fruge Cleanthea*. L'âge dépose dans nos esprits le germe de la philosophie stoïcienne, et à force de voir la diversité des sentiments humains, on cède à ses propres inspirations quand elles sont légitimes, quand elles ont un but honnête, et surtout quand on n'oublie pas le précepte de Plaute, dans *Trinumus :*

Qui ipsus sibi satis placet, nec probus est, nec frugi bonæ.

ERRATA.

Page 20, ligne 23, au lieu de *imposique*, lisez *imposuique*.
Ibid., ligne 28, supprimez *de*.
Page 77, au lieu de III, lisez IV.
Page 100, ligne 4, au lieu de *cœuntibus*, lisez *coeuntibus*.
Ibid., ligne 34, au lieu d'*infer*, lisez *inter*.
Page 115, ligne 15, au lieu de *filtre*, lisez *philtre*.
Page 135, ligne 38, au lieu de *modendi*, lisez *medendi*.
Page 156, ligne 2, au lieu de *calida frigida*, lisez *calida, frigida*.
Page 288, ligne 35, au lieu de *copax*, lisez *capax*.
Page 333, ligne 10, au lieu de *dilnis*, lisez *diluis*.
Page 335, ligne 23, au lieu de *Stemate*, lisez *Stemmate*.
Page 449, ligne 12, au lieu de *Erma*, lisez *Eruca*.

ÉTUDES MÉDICALES

SUR LES POÈTES LATINS.

I.

ENNIUS.

Un savant de la fin du seizième siècle (1590), Jérôme Columna, de Naples, eut le malheur de perdre sa femme, et, dans la douleur que lui causait son veuvage, il s'occupait de l'éducation de son fils. Des événements de ce genre ne sont pas rares, mais l'histoire contemporaine ne les signale guère à la postérité qui n'a rien à y voir. Comment ces détails d'une vie privée, assez obscure du reste, sont-ils arrivés jusqu'à nous? et quel rapport ce deuil d'une famille, fort respectable sans doute, peut-il avoir avec Ennius? Je vais essayer de vous le dire.

Jérôme Columna adresse l'épître suivante à son fils Jean : *Cum dolori, Johannes fili, quo gravissimè ex immaturo matris tuæ obitu affligebar, neque modus inveniretur, neque mihi in tanta calamitate se res offeret ulla quæ aliqua saltem ex parte eum imminueret, id tandem consilii capere visum est ut gravioribus studiis intermissis, animum ad mansuetiores musas quibus magnopere ab ineunte ætate fueram delectatus, revocarem.* Il avait un grand chagrin, cet excellent homme; cette mort prématurée lui avait brisé le cœur, il ne savait à quel saint se vouer, il n'apercevait aucun remède capable d'adoucir l'amertume de ses regrets, lorsqu'il lui vint à l'esprit de se remettre à des études interrompues; il éprouvait le besoin de puiser des consolations à une source féconde d'où elles découlent efficaces et douces; il fait un appel *ad mansuetiores musas*, il se réfugie au milieu de ses livres, *tanquam in portum aliquem contuli me in bibliothecam*, et là, il se pose la grande question : Que faire? celle que tout homme énergique voit se dresser devant lui dans ses infortunes,

celle qu'il s'agit de résoudre, car la douleur égoïste n'a pas le droit de nous confisquer tout entier. Donc Columna se rappelle que son fils avait un goût très vif pour les vieux auteurs latins; *Videbam enim te incredibili quodam desiderio flagrantem, veteres latinæ linguæ scriptores perquirendi, atque ideo pernoscendi.* Pour aider aux travaux du jeune homme, il se met à rechercher dans les vieux grammairiens les fragments de ces poètes anciens, presque oubliés, et c'est alors que, *primumque, fato nescio quo Ennii patris occurrerunt : quæ simul atque tibi in manus tradidi, eaque summis, ut aiunt, labiis delibasti, captus nativo Romani sermonis candore, vehementer ingemuisti quod tam pauca ex tam magni poetæ monumentis reliqua superessent.* Ennius me tomba sous la main, et je me rappelai avec quel singulier plaisir tu avais goûté les fragments de ce vieux poète. Si jeune, mais déjà plein d'admiration pour la naïveté du vieux langage romain, tu déplorais les ravages du temps qui nous avaient laissé si peu de restes de l'œuvre grandiose de cet auteur.

Et voilà notre érudit à la besogne, il compulse curieusement tous les ouvrages qui peuvent ajouter à cette récolte poétique, et si bien qu'il reproduit, non pas un portrait d'Ennius, mais son ombre, *ut aliquam ipsius Ennii imaginem, vel saltem imaginis umbram tibi ante oculos constituerem.*

Ainsi un savant latiniste, frappé dans ses plus douces et ses plus légitimes affections, s'est imposé la tâche ardue de recueillir, de mettre en ordre, tous les fragments de l'œuvre d'Ennius, de corriger le texte altéré, de restituer les passages omis, tronqués, déplacés, et cela, lorsque personne jusque-là n'avait songé à l'accomplissement d'un travail dont la difficulté ne pouvait être vaincue que par certains sentiments passionnés poussés jusqu'à l'héroïsme, et l'amour paternel a fait plus d'un miracle de ce genre.

L'œuvre de Jérôme Columna se compose de quatre petits volumes, ou plutôt de quatre parties, réunies sous une pagination continue et qui constituent un respectable in-4° de 600 pages, imprimé à Naples, chez Horace Salviani, en 1590. Je crois devoir entrer dans ces détails pour réparer l'injuste oubli des biographes. Figurez-vous que cet excellent Columna qui, mu par un soin si pieux, a entrepris un vrai labeur d'Hercule et l'a conduit à bonne fin, n'a pas paru digne d'une simple mention dans la Biographie universelle; même silence de la part de M. Brunet, dans son fa-

meux Manuel, et qui pis est, à l'article *Ennius* de la compilation de Michaud, on ne dit mot de notreauteur!

Un autre érudit, Mérula, fit imprimer à Leyde, en 1595, un nouveau travail sur les fragments d'Ennius, et il cite avec éloges Columna, qui l'a précédé dans la carrière. La Biographie universelle n'est pas plus juste à l'égard de Mérula qu'envers le savant napolitain. Pour ce recueil, les travaux sur Ennius semblent dater de 1707, époque de la publication du *Corpus poetarum* de Hesselius, et se terminent en 1807, par le savant commentaire de Planck. Nous tenons à honneur d'être plus juste, et de rappeler aux amateurs de ces antiquités si intéressantes à quel point Columna, ce père si savant et si tendre, a des droits à notre reconnaissance. Ses successeurs peuvent avoir des mérites infinis, nous n'en doutons pas, mais il faut être juste, avant tout, à l'égard de celui qui a montré le chemin. Le vieux Michel Ange disait avec raison : *Qui va dietro non puo arrivar primiero* (je ne suis pas parfaitement certain de l'exactitude du texte cité, mais c'est l'idée et cela me suffit).

Donc, Ennius est sorti des ténèbres épaisses qui l'environnaient depuis plus de quinze siècles, grâce aux efforts d'un érudit attristé par une perte cruelle, et nous pouvons jeter un coup-d'œil sur ces restes vénérables du premier poème latin dont puisse se glorifier la littérature romaine. Quintus Ennius, né à Rudiæ, près de Tarente, vers l'an 515 de Rome, descendait, dit-on, des anciens rois de Messapie; il fut centurion en Sardaigne et devint l'ami du vieux Caton, ce rigide censeur qui n'accordait pas facilement son amitié. Il savait le grec et professa les belles-lettres; il écrivit des tragédies empruntées à Euripide, mais son ouvrage le plus important, celui qu'on connaît sous le nom d'*Annales romaines,* sorte d'épopée nationale dans laquelle sont relatées les antiques traditions du Latium, se composait d'une série de tableaux historiques qu'un grammairien, Q. Vargontejus, a divisé en plusieurs livres qui n'étaient pas dans la pensée de l'auteur, mais qui ont rendu plus facile l'étude de cette œuvre capitale.

Ennius peut être considéré comme le plus ancien versificateur latin; Livius Andronicus pourrait seul revendiquer le droit d'aînesse, car Quintilien a dit : *Nil in poetis suprà Livium Andronicum.* Ce dernier personnage, natif de Tarente, fut fait prisonnier lors de la prise de cette ville (en 482); il vint à Rome et y

mourut l'an 524, lorsque le vieux Caton n'avait encore que quinze ans. Il traduisit du grec en latin plusieurs tragédies dont il reste à peine quelques fragments sans valeur pour nous; son style était rude, barbare, c'était le premier essai d'une langue au berceau, tandis que, sous la main d'Ennius, la diction latine s'améliora sensiblement et prépara la voie glorieuse où ses successeurs obtinrent de si beaux triomphes.

Jérôme Columna l'a dit avec raison, en parlant d'Ennius, *si non fuisset, Virgilium quidem tantum non haberemus*. Ce précurseur de la grande poésie avait un génie élevé, il agrandissait tous les sujets que traitait sa muse; il avait le secret des expressions fortes, des images saisissantes, son vers encore inculte, vibrait dans les cœurs, il s'inspirait aux plus nobles passions, car Ennius, dans son austère grandeur, était l'ami de tout ce qu'il y avait de noble et de vertueux à Rome. Un décret lui conféra le droit de cité, il fut logé aux frais de la République, il vivait dans l'intimité de Scipion l'Africain, et quand il mourut d'un accès de goutte, à l'âge de soixante-dix ans, il fut enseveli dans le tombeau de cette illustre famille, l'an 585 de Rome, 169 ans avant J.-C. Souvenez-vous donc, dit Columna à son fils, *hunc illum esse, qui musas primum in Italiam deduxit, quo Africanus neque vivus neque mortuus carere potuit*. Ce sont là de beaux titres de gloire, assurément, mais quelque intérêt qui se rattache à ces rudiments de la poésie latine, il faut encore que nous y cherchions le genre de mérite qui seul a le droit de nous occuper.

Les Annales romaines, il est facile de le pressentir, ne renferment que des documents d'un caractère anecdotique; ce sont des légendes recueillies traditionnellement et qui constituent l'histoire primitive de toutes les nations. Les récits des temps lointains se rapportent à des événements dont la réalité disparaît sous une forme fabuleuse, souvent symbolique, et bien habile qui peut démêler le vrai du faux, la fiction d'avec la vérité. Peu nous importe, à nous médecins, l'opinion des érudits sur ces matières obscures, il nous suffit de rechercher si ces histoires contiennent des faits propres à éclairer l'origine des connaissances médicales d'une nation qui a dominé le monde, à montrer comment ces mêmes idées médicales se sont développées à Rome, jusqu'à l'époque où elles ont formé un corps de science.

Or, en parcourant les fragments d'Ennius qui se trouvent dans

les recueils de Columna et de Mérula, en compulsant les textes plus purs donnés par Wahlen dans ces derniers temps, on trouve à peine quelques traces d'idées ou de connaissances se rapportant à l'art de guérir; le vocabulaire lui-même n'a pas ce caractère intime qui brille dans les œuvres comiques ou satiriques de Plaute et de Lucilius; les grandes phrases, les beaux sentiments de la poésie épique, ces récits solennels des muses primitives, ne comportent pas la liberté de l'expression vulgaire, les détails de la vie privée, la peinture des misères communes à la pauvre humanité.

Cependant, en cherchant bien, on rencontre dans cette œuvre grandiose du père Ennius, *Ennius pater*, dit Cicéron, quelque chose qui rentre dans notre sujet. Si la médecine proprement dite n'apparaît pas encore dans ces vers aux formes abruptes, au style suranné, on peut y signaler certains passages qui ne sont pas dénués d'intérêt et qui montrent que, même dans un ordre d'idées fort étrangères à l'art de guérir, il se glisse des expressions bonnes à relever. Essayons de prouver que la lecture des fragments d'Ennius et des amples commentaires de Columna et de Mérula n'a pas été faite en pure perte.

Les premières histoires que les hommes réunis se racontent volontiers et qui forment la base de toutes les chroniques, se rapportent à des drames sanglants, dans lesquels la vie humaine joue un triste rôle; le meurtre est un moyen efficace entre les mains des législateurs primitifs, et la mémoire de ces actes souverains se conserve éternellement. On y rattache des prodiges, l'intervention divine, et le second livre des Annales d'Ennius nous offre un de ces exemples singuliers qui montrent, dans celui qui l'a raconté, un talent d'observation incontestable.

Oscitat in campeis caput a cerveice revolsum,
Semianimesque micant ocolei, lucemque requeirunt
Nequeiquam; reliquai carni nil est animai.

La tête tranchée roule à terre, ouvre la bouche, les yeux mourants brillent encore et semblent chercher la lumière absente. Le reste du corps n'existe plus. — Voici un tableau qui a été copié bien des fois depuis et qui conserve, après plus de vingt siècles, et sa fraîcheur et son éclat. Lucrèce, livre III, parlant des horribles mutilations causées par les chars armés de faux, des mains tran-

chées dont les doigts s'agitent, etc., termine cette description par ces vers :

> Et caput abcissum, calido viventeque trunco,
> Servat humi voltum vitalem oculosque patentes,
> Donec reliquias animai reddidit omnes.

Et tout cela est de la poésie, et dans ces sortes de peintures où il excelle, Lucrèce prodigue les descriptions de phénomènes de ce genre ; mais peut-on supposer qu'Ennius avait assisté à une exécution capitale, ou que, dans ses campagnes de Sardaigne, il avait eu l'occasion de voir rouler une tête sur la poussière en faisant les terribles grimaces qu'il a si bien décrites? Le génie poétique manifeste sa puissance dans ces peintures et réalise la pensée qui éclot dans les replis d'un cerveau lumineux et fécond ; le favori des muses voit ce qu'il écrit, il a l'intuition de la forme, de la couleur, il crée aussi bien dans le vrai que dans le fantastique, en un mot il est poète, et la nature n'a pas pour lui plus de secrets que le cœur n'a de mystères.

Après le fait vient le prodige : les chroniqueurs ne restent pas longtemps dans les étroites limites de l'observation, ils ont besoin du merveilleux et voici dans ce genre de mérite quelque chose d'assez remarquable. Un musicien sonnait de la trompette, c'est précisément celui pour qui Ennius a écrit ce fameux vers :

> At tuba terribili sonitu taratantara dixit ;

et lorsque poursuivant ce bruyant exercice, il excitait la fureur guerrière des combattants, un ennemi, pour couper court à cette excitation dangereuse, tranche la tête de ce virtuose ; mais n'allez pas croire que ce moyen radicalement héroïque ait mis fin à ces sons, non pas, vraiment ;

> Quomque caput caderet sonitum tuba sola peregit,
> Et pereunte viro, rauco sonus aire cucurrit.

Lorsque la tête tomba, la trompette continua de sonner, et, l'homme mort, un son rauque retentit encore dans les airs. —

On a prétendu que les gens décapités souffrent encore, comme on a dit qu'un canard à qui l'on venait de trancher la tête pendant qu'il se dirigeait vers une rivière, continuait sa course en vertu de l'impression primitive et de la volonté déjà exprimée. Je ne me porte pas garant de ces assertions un peu hasardées, mais fussent-elles mises hors de doute, il y a loin de cela à cette trom-

pette qui continue les fanfares lors même que la bouche ne peut plus lui envoyer le souffle nécessaire.

Les vers que je viens de citer se trouvent dans le second livre des Annales, celui dans lequel le poète raconte les combats des Horaces et les événements qui en ont été la conséquence. C'est bien loin de nous, comme on voit, et la critique aurait mauvaise grace à se montrer sévère. Il y a, dans ces narrations, bien des choses que le docte Niebuhr a voulu reléguer parmi les fables d'une nation au berceau; mais à quoi bon cette destruction de croyances poétiques qui ennoblissent les esprits en les enlevant au domaine étroit du positif? Un savant moderne a prétendu que l'histoire de Guillaume Tell était une vieille légende d'Allemagne, il a cru que ses preuves étaient irréfragables; mais la conscience publique protestera toujours contre cette barbarie de l'érudition, et l'on sentira battre son cœur en voyant Altorf et le Grutli.

Voici un fragment qui me cause un grand embarras. Columna, toujours dans le deuxième livre des Annales, écrit:

.... Qui ferro minitere
Atque in te ningulu' mederi queat.......

Ningulu' est un archaïsme, lisez *nullus* et vous n'en serez pas beaucoup plus avancé, car la phrase n'a ni commencement ni fin, et l'énigme peut sans inconvénient rester pour nous lettre close. Mais il y a là un mot, *mederi*, qui nous regarde, et j'y tiens comme à une chose rare dans Ennius, car les deux index des premiers commentateurs n'en font pas même mention. Cependant, comme il faut savoir sacrifier ses prédilections à la vérité, nous devons dire que Mérula donne une autre leçon, il écrit:

Quei ferro minitaris, ut in te ningulu' modo
Ire queat......

et la chose a un certain sens, car il s'agit du stratagème qui rendit vainqueur le dernier des Horaces. Il les menace du fer (après avoir paru fuir), afin que chacun de ses ennemis l'attaque isolément. On pourrait, à l'aide de quelques subtilités, expliquer la leçon de Columna, mais nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de s'engager dans ces voies périlleuses.

Il y a dans nos courses vagabondes parmi ces vénérables débris de l'antiquité, des hasards singuliers, des rencontres heureuses qui nous font aimer ce travail, en y jetant une variété

capable d'en rompre la monotonie. Ainsi, parcourant de l'œil le septième livre des Annales, j'ai aperçu un mot qui m'a captivé :

> Tonsilleis rapide confeigunt littus adunceis;

évidemment, il ne pouvait s'agir ici de ces organes qui ont fourni à certains chirurgiens modernes de si fréquentes occasions de faire une opération inutile ; les tonsilles ou amygdales n'ont rien à voir dans ce vers d'Ennius, mais il était bon de savoir pourquoi cette homonymie se rencontrait dans des conditions si différentes. *Tonsilla*, dans les anciens glossaires, veut dire un pieu auquel on attache une barque ; notre poète, par le privilége de son génie, en a fait une sorte d'ancre recourbée qui s'accroche au rivage. Mais voyez ce que l'on peut trouver quand on cherche, et combien est bon et salutaire le conseil de la sagesse : *Quærite et invenietis;* ce mot *configere* veut dire clouer, percer, mais il veut dire encore autre chose, témoin ce joli proverbe qui nous a été transmis par Cicéron : *Configere cornicum oculos;* crever les yeux aux corneilles, c'est-à-dire, tromper plus fin que soi. Je ne connais rien de plus charmant que ces trouvailles qui viennent égayer la solitude d'un cabinet ; on croit entendre les hommes de ces siècles lointains, s'exprimant dans leur langage familier, rempli d'images, de locutions proverbiales, constatant certains faits, comme par exemple, l'acuité de la vue chez les corbeaux ; et Dupont de Nemours, ce patient et sagace observateur des oiseaux, aurait justifié le dicton du grand orateur romain.

Les faits de cannibalisme se rencontrent dans les vieilles histoires, ils appartiennent au même ordre d'idées que les sacrifices humains de toutes les religions primitives ; il y a toujours eu des ogres dévorants, des monstres se nourrissant de chair humaine, au grand effroi des enfants grands ou petits. Ennius, dans le neuvième livre de ses Annales, a parlé des Cyclopes :

> Cuclopis venter velut olim turserat, alti
> Carnibus humaneis.

Il s'agit ici, très probablement, de Polyphème, que Virgile a immortalisé (*Enéide,* chant IIIe), et qui se gorgeait de la chair des pauvres diables assez malheureux pour tomber sous sa main.

Mais les batailles sont la grande ressource de l'épopée, en prose ou en vers ; ceux qui racontent l'histoire d'une nation n'oublient pas les combats sanglants que se livrent ces peuples qui sont con-

quérants, envahisseurs, et qui triomphent par la force des résistances de leurs voisins ou de leurs rivaux. Les grands coups d'épée font des blessures, et les poètes sont assez enclins à les décrire avec complaisance; ce qui montre aux lecteurs attentifs un certain degré de connaissances anatomiques ou médicales chez ces narrateurs inspirés. Le style descriptif des poètes a pris peu à peu un caractère d'exactitude scientifique, qui est en rapport direct avec les progrès de la médecine. On verra plus loin combien Virgile et ses successeurs ont montré de talent dans ces descriptions de plaies, de mutilations produites par l'arsenal effrayant de ces guerriers héroïques. Ennius, sous ce rapport, est dans l'enfance de l'art, les fragments qui nous restent signalent des blessures, mais sans ajouter aucun fait qui en indique la nature et la gravité.

Voici un javelot qui traverse la poitrine,

> Missaque per pectus, dum transit, striderat hasta.

le dard siffle en pénétrant dans le thorax; — c'est juste, mais le poète ne dit rien de plus. Dans une autre circonstance, il ajoute un trait presque puéril,

> Telo
> Transfeigit corpus, saxo cere comminuit brum.

Brum est ici une figure de rhétorique, une imitation du bruit produit par le choc de la pierre, une onomatopée comme *taratantara*. Ennius cédait volontiers à ces enfantillages, il cherchait dans ces artifices le moyen de compléter sa pensée; à défaut d'une langue plus savante, il créait des expressions dont s'amusaient ses successeurs et qui n'ont pas survécu à son œuvre. Ces sortes de caprices des poètes se retrouvent dans la répétition de certains sons qui font image. Ainsi, notre poète si sérieux, si savant, a écrit ce vers :

> O Tite tute Tati tibi tanta turanne tulistei?

et j'en pourrais citer d'autres analogues. Racine n'a pas dédaigné ces redoublements de lettres semblables, produisant une harmonie imitative de l'effet le plus saisissant:

> Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

s'écrie Oreste furieux dans la scène finale d'*Andromaque*. Il ne serait pas difficile de montrer dans une des tragédies attribuées à

Sénèque, le passage qui a fourni à notre poète l'idée et le modèle de cette singulière allitération.

Pardon, encore une fois, d'empiéter ainsi sur le domaine purement littéraire ; il est difficile de ne pas tomber dans ces tentations. Voyons donc si notre *Ennius pater* ne nous fournira pas quelque chose de plus médical.

> Ingenio fortei dextrum latu' pertudit hasta

Voilà la blessure, et elle est mortelle, car le personnage ainsi atteint tombe et ses armes retentissent :

> Concidit, et sonitum simol insuper arma dederunt.

Il est étendu sur la terre baignée de son sang, et le vainqueur qui ne veut pas perdre son arme, l'arrache de la plaie,

> ..... Tamen endevolans summum abstulit hasta
> Insigne.....

et nous avons ainsi un tableau complet d'une de ces luttes mortelles qu'on rencontre dans tous les poèmes anciens ; mais encore une fois, plus l'œuvre est antique, moins on trouve de détails sur l'événement, et à cet égard Ennius marque bien le commencement de l'épopée.

Il y a dans le livre XVI des Annales, un vers qui indique une de ces épidémies terribles dont le souvenir ne s'efface pas, car la peste est plus cruelle encore que la guerre :

> Hos pestis necuit, pars occidit illa duelli.

La peste enlève ceux-ci, ceux-là périssent dans le combat. — En l'an de Rome 572, sous le consulat de Cethegus, ce fléau ravagea l'Italie et causa de telles pertes aux armées dirigées contre les Corses et la Sardaigne, que l'on fut obligé de renoncer à la poursuite de cette guerre. *Multos superioribus bellis necatos, nectos vero peste infinitos*, dit Tite-Live. Il y avait eu des calamités semblables en l'an 478, en l'an 458 et en l'année 392, choses bonnes à noter en passant, ne fût-ce qu'à titre de renseignement. Ces épidémies terribles n'ont pas eu d'historien, du moins aucun homme de l'art ne les a décrites. Chacun s'accordait à les considérer comme une punition divine, et la science se taisait là où la religion se croyait seule appelée à intervenir. De toutes ces calamités publiques qui ont ravagé l'Italie, il n'est resté aucune trace scientifique dont nous puissions tirer parti. Nous trouverons dans

Lucrèce et dans Virgile une description poétique de la peste, mais elle est empruntée aux anciens auteurs grecs, et surtout à Thucydide.

Quand les maladies ne s'en mêlent pas, les hommes sont assez ingénieux à se tuer les uns et les autres. Voici un joli passage extrait des Annales, livre XVII, dans lequel on reconnaît l'ardeur belliqueuse des Romains :

Undique conveniunt, velut imber, tela Tribuno,
Configunt parmam, tinnit hastilibus umbo,
Airato sonitu galeai.

De toutes parts, les traits fondent comme une pluie épaisse, sur le tribun, ils s'enfoncent dans le bouclier, la cuirasse retentit ainsi que le casque d'airain sous le choc des dards.

Sed nec pote quisquam
Undique nitendo corpus discerpere ferro,
Semper abundanteis hastas frangitque quatitque.

Chacun s'efforce avec le fer de déchirer son ennemi, frappe sans cesse, et brise tout ce qui lui fait obstacle.

Totum sudor habet corpus, moltum que laborat,
Hec respirandi fit copia, praipete ferro
Istrei tela manu' jacientes sollicitabant.

Les corps, brisés de fatigue, sont baignés de sueur, et les Istriens percent de leurs épées les ennemis renversés à terre. — Il s'agit ici de la guerre d'Istrie, et l'on voit que ces riverains de l'Adriatique se défendaient avec courage et portaient la haine contre leurs ennemis jusqu'à s'acharner sur leurs cadavres. Ces hommes n'étaient pas de ceux qui donnent une victoire facile, et c'est peut-être à l'occasion de cette résistance héroïque que notre poète a dit :

Quei vicit non est victor, nisi victu' fatetur,

il faut que le vaincu avoue sa défaite, c'est alors seulement que le triomphe est complet. — Dans toute espèce de combat, cet aveu est chose difficile, notre orgueil résiste, on discute le fond, on argumente sur la forme, on attribue sa chute à mille causes ingénieusement trouvées, et la vérité reste enfouie sous ces voiles épais d'où l'on ne veut pas l'arracher. Pourrait-on être de l'avis de Boileau et dire avec lui :

De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

Ces sortes de misanthropies ne sont pas neuves et ne remédient à rien ; il est facile d'entasser les anathèmes contre cette pauvre créature humaine qui, après tout, est moins abominable qu'on ne le dit, et quand le père Ennius, dans ce concert de blâme, ajoute son mot en disant :

Simia quam similis turpissima bestia nobeis,

il a peut-être bien l'intention de dire une grosse injure au singe, qui nous ressemble si fort. Prenons la chose du bon côté, ne voyons pas des défauts partout, ne faisons pas comme ces personnages à qui Ennius reproche de chercher un nœud dans un jonc, ce qui prouve qu'à cette époque l'on ne connaissait pas encore le *juncus nodosus*.

Quairunt in scirpo (solitei quod dicere) nodum.

Térence et Ovide ont dit la même chose, et bien d'autres après eux. Cette expression proverbiale me paraît jolie, et je lui donne volontiers place dans ces élucubrations où la médecine n'a qu'une faible part. Ennius et son œuvre ont subi l'outrage du temps ; ce qui est arrivé jusqu'à nous ne peut donner qu'une idée bien imparfaite d'une composition où tout se lie, et l'on doit être réservé dans ses opinions sur des fragments isolés de ce qui les précède et les suit. Ainsi, je trouve un vers formant sentence, un de ces aphorismes qui résument une longue observation, et ce vers le voici :

Unde habeas quairit nemo, sed oportet habere.

Personne ne s'inquiète d'où vient votre fortune, mais il est nécessaire d'en avoir. — Cette maxime est un peu effrontée ; peut-être le poète l'a-t-il mise dans la bouche de quelque individu faisant bien moins de la morale que de la critique. Quand Juvénal dit : *Virtus post nummos,* il ne donne pas un conseil, mais il formule un blâme, et j'aime à penser qu'Ennius agit de même. Au reste, ce vers si violent, si outrageant, a été cité en entier par Juvénal lui-même dans la XIV[e] satire, et la manière dont il l'encadre dans cette diatribe contre ceux qui donnent de mauvais exemples, prouve que c'est ainsi qu'il faut interpréter la pensée du vieux poète.

On trouvera peut-être que nous prolongeons cette étude au-delà de toute mesure ; ce qu'il y a de vraiment médical dans Ennius,

se réduit à si peu de chose que nous aurions pu nous dispenser d'une pareille excursion au travers de cette œuvre grandiose, mais peu scientifique. Si Quintilien a pu dire des Annales qu'elles ressemblaient à ces forêts majestueuses où de grands chênes, élevant leurs têtes sublimes, inspirent le respect, ne pouvions-nous pas au pied de ces arbres séculaires, rencontrer quelque plante utile au soulagement des maux de l'humanité ? Qu'on nous pardonne ces recherches, qui, à défaut d'une récolte abondante, nous fournissent du moins quelques fleurs dont le parfum est doux.

Ceux qui seront tentés de suivre la même voie n'y perdront pas leurs peines, ils se sentiront pris d'une vive sympathie pour ce vieux poète qui a su toucher d'une main ferme les cordes sonores de la passion humaine; ils croiront avoir bien rempli leur journée quand ils auront copié quelques beaux vers, éternellement beaux, éternellement vrais, parce qu'ils sont puisés à la source où les plus fermes intelligences trouvent leurs plus nobles pensées ; il leur semblera relire quelques scènes du grand Corneille, et ces mâles génies, que tant de siècles séparent, fraterniseront dans leur esprit, car ils sont de la même famille, ils ont écrit sous la même inspiration, leur muse est la même. Voyez si l'on peut mieux penser et mieux dire :

Quei ipsius sibei
Sapiens prodesse nequit, nequicquam sapit.

Celui-là n'est pas sage, qui ne sait pas profiter de sa propre sagesse. — Et à propos de la vraie amitié, n'acceptez-vous pas le *criterium* qu'en donne notre poète : *Amicus certus in re incerta cernitur ?* Il dit encore : *Benefacta male locata, malefacta arbitror*. C'est encore à lui qu'on doit ce jugement si souvent reproduit : *Ira insaniæ initium*. J'aime mieux Ennius disant : *Fortibus est fortuna vireis data*, que Virgile écrivant : *Audaces fortuna juvat.*

Les fragments de notre vieux poète sont pleins de ces vers frappés au coin du génie et de la vertu ; rare assemblage, d'autant plus admirable qu'il brille au sein d'un peuple inculte, ennemi des arts et des lettres, livré à l'empire de la force brutale et des passions satisfaites. Et cependant Ennius, si l'on en croit ses biographes, ne se contentait pas des eaux sacrées du Permesse, il recourait volontiers à des excitants d'une autre espèce. Horace a écrit (Épît. XIX, livre Ier) :

Ennius ipse pater nunquam nisi potus ad arma
Prosiluit dicenda,

et il n'en fait pas un grand crime à ce brave homme. Les poètes sacrifient volontiers à Bacchus, dirait-on en style précieux. Horace qui s'y connaissait, a dit d'Homère :

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus,

et *vinosus* nous semble un peu fort; d'un autre côté il paraît, au témoignage de Callisthènes, qu'Eschyle en faisait autant, *tragœdias scribere dicebat, postquam vino meracior incaluisset.* Alcée, Aristophane avaient recours au même procédé. Cratinus adonné à ce vice, *negabat quemquam bonum poetam evadere posse, nisi immodicis meri potationibus indulgeret.* Niceratus a dit dans une certaine épigramme, *vinum poetis equi magni loco esse.* Voilà Pégase bien et duement remplacé. Mais ces excès ont des inconvénients, la goutte est la pénitence des voluptueux, et Serenus a dit de notre vieux poète :

Ennius ipse pater dum pocula siccat iniqua
Hoc vitio tales fertur meruisse dolores.

Enfin Ennius a dit de lui-même, *nunquam pœtor, nisi podager.* Il mourut à soixante-dix ans, brisé par les douleurs d'une arthrite trop légitime, souffrant à la fois de la vieillesse et de la misère, et souffrant avec un tel courage *ut ita pœne oblectari videretur.* Ce stoïcisme est superbe, sans doute, mais il eût mieux valu n'en pas avoir besoin. Quoi qu'il en soit, nous voulons croire que notre poète a puisé ailleurs qu'à cette source artificielle, les pensées fécondes, les élans généreux de sa muse si noble et si fière; nous acceptons pleinement l'épitaphe tracée de sa propre main et qui a été heureusement conservée :

Adspicite, ô civeis, senis Ennii imaginis formam :
Heic vostrûm panxit maxuma facta patrum.
Nemo me lacrumis decoret, nec funera fletu
Facsit : quur? Volito vivo per ore virûm.

Regardez, citoyens, la statue du vieil Ennius, de celui qui a chanté les hauts faits de vos ancêtres. Personne n'honorera mes funérailles de ses pleurs, de ses gémissements. Pourquoi? Ma renommée est dans la bouche de tous les hommes de bien! — Honneur à celui qui a le droit de parler ainsi!

II.

LUCILIUS.

Il ne faudrait pas croire que la satire, telle qu'on la trouve dans les œuvres d'Horace, de Perse, de Juvénal, est sortie tout armée du cerveau de ces poètes; les choses nouvelles n'arrivent pas ainsi de prime abord à la perfection. Les littératures débutent rarement par des chefs-d'œuvre. Si les plus grands écrivains du siècle d'Auguste ont laissé des vers qu'on n'a jamais égalés depuis il faut tenir compte à ceux qui les ont précédés de ces premiers pas dans une voie nouvelle, et parmi les hommes qui ont le mieux mérité de leurs successeurs et de la postérité, il n'en est pas qui soit plus digne d'une étude sérieuse que Lucilius.

Horace, dans la satire IVe du livre Ier, dit que Lucilius est le vrai disciple des meilleurs satiriques grecs, *hinc omnis pendet Lucilius;* il a la même gaieté, la même finesse, *facetus, emunctæ naris,* mais ses vers sont rudes, *durus componere versus.* Il lui reconnaît une verve intarissable,

> In hora sæpe ducentos,
> Ut magnum, versus dictabat, stans pede in uno.

Il lui est souvent arrivé de dicter deux cents vers dans une heure, debout sur un seul pied. — Il y a là une moquerie évidente, et l'ami de Mécène a certainement manqué de justice envers un esprit des plus remarquables, à qui il devait bon nombre d'inspirations heureuses, que les plus savants, les plus illustres Romains de son temps aimaient et honoraient, et dont les nombreux ouvrages faisaient les délices d'une société en voie de transformation.

Lucilius a beaucoup contribué à développer ces rudiments d'éducation publique, il a préparé l'œuvre qui s'est accomplie sous

Auguste, il a su plaire à des esprits incultes, encore mal disposés aux perfectionnements d'une civilisation étrangère, et il fallait qu'on eût à la fois une grande admiration pour son talent et une grande confiance en sa vertu, pour accepter des jugements aussi sévères, accueillis par la malignité publique avec d'autant plus de plaisir que les coups du fouet vengeur tombaient sur les épaules des patriciens.

Caius Lucilius, l'ami de Scipion, de Lælius, d'Albin et autres personnages célèbres, naquit à Suessa-Aurunca, dans le Latium, l'an de Rome 605, 149 ans avant notre ère; il mourut à Naples âgé de quarante-six ans. Il était chevalier romain; il vint à Rome étant encore enfant, reçut une éducation soignée et s'occupa de poésie lorsqu'il sortait à peine de l'adolescence. Ses premiers essais, encouragés par des hommes considérables, furent bientôt suivis de travaux plus importants; la critique des mœurs privées, la satire des vices d'un monde qu'il connaissait bien, devinrent désormais son officé, et cette forme littéraire à peine entrevue par Ennius et Pacuvius, prit sous sa plume un caractère de fermeté dont elle ne devait plus se départir. Mais de ces trente satires, qui marquèrent si énergiquement le début de cette école, il ne nous reste que des fragments, nombreux il est vrai, mais épars dans les auteurs contemporains ou postérieurs, et qui, recueillis avec un zèle admirable par les Estienne, père et fils, en 1564, et surtout par François Van der Dœs (plus connu sous le nom de Dousa), en 1597, forment aujourd'hui un des volumes les plus remarquables de la seconde série de la Bibliothèque latine-française de Panckoucke. Le travail de M. Corpet sur Lucilius est fort intéressant; la patience et la sagacité de ce professeur se sont montrées dans cette interprétation de textes altérés qu'il faut restituer sans cesse et sur lesquels les plus célèbres latinistes se sont exercés depuis près de trois siècles.

Mais ces débris d'une œuvre considérable renferment-ils quelque chose qui nous intéresse, et au milieu de ces énigmes sur lesquelles ont pâli des hommes comme Scaliger, Heinsius, Bayle, Casaubon et Saumaise, trouverons-nous la trace des idées médicales qui, écloses spontanément ou importées dans la société romaine, prenaient place dans la langue, dans la conversation, dans la comédie et la satire? Ce que nous avons recueilli dans Ennius est un encouragement à chercher des choses analogues dans un auteur qui

s'occupe plus directement des misères de la pauvre humanité, de ses vices, de ses erreurs, et la suite de ce travail prouvera que l'homme qui a fait une si rude guerre à ses contemporains n'a pas oublié le chapitre si intéressant de leurs maladies. Ainsi en parcourant le Lucilius si patiemment traduit et annoté par M. Corpet, nous signalerons à nos lecteurs un bon nombre de passages ayant trait à la médecine, et il nous sera sans doute permis d'exprimer le regret que nous cause la perte de la majeure partie d'une œuvre qui devait en contenir un bien plus grand nombre.

Commençons cette revue par un passage dans lequel nous trouvons l'indication d'une coutume antique qui nous reporte évidemment au temps où la médecine n'était pas encore une science et où l'art de guérir n'avait pas de ministres avoués. Parmi les fragments cités par les premiers scoliastes, sans indication du livre auquel ils ont pu appartenir, il en est un, n° 17 de l'édition Corpet, qui se compose des deux vers suivants :

Ante fores autem et triclini limina quidam
Perditu' Tiresias tussi grandævu' gemebat.

Ce qui veut dire : Mais à la porte et sur le seuil de la salle à manger, un Tirésias était là toussant et râlant, épuisé de vieillesse. — Or, pourquoi ce vieillard aveugle (Tirésias, devin de Thèbes, et aveugle, est un terme devenu générique, témoin cet autre passage du livre v[e] des satires, *cecidisse senem veterum tamen unum Tiresiam æqualem constat*), pourquoi ce vieillard est-il ainsi placé au dehors de sa maison, sur la voie publique, lorsque la maladie et les années l'accablent? Isidore de Séville, dans ses Origines, au mot *Desperatus*, donne l'éclaircissement que voici : *Consuetudo erat, apud veteres, ut desperati ante januas suas collocarentur, vel ut extremum spiritum redderent terræ, vel ut possent à transeuntibus forte curari, qui aliquando simili laboraverunt morbo.* Voilà, si nous ne nous trompons, la médecine primitive, un appel fait à l'expérience de tout le monde, et qui a dû précéder la coutume de coucher dans les temples consacrés à Esculape.

Le vers suivant indique une maladie aiguë, un danger plus immédiat, même sans tenir compte de l'âge du patient :

Tum laterali dolor certissimu' nutiu' mortis;

Alors la douleur de côté, sûr présage de mort. — Ce symptôme était trop fréquent, trop évident pour passer inaperçu, aussi servit-il de bonne heure à fonder un pronostic défavorable. Cicéron n'était pas un grand médecin, en dépit des arguments du professeur Birckholz, qui a fait un livre assez médiocre, intitulé : *Cicero medicus* (Leips., 1806, in-8°), et cependant en racontant la mort de L. Crassus, il dit : *Namque tum latus ei dicenti condoluisse, sudoremque multum consecutum esse audiebamus; ex quo cum cohorruisset, cum febri domum rediit, dieque septimo est lateris dolore consumptus.* Il y a là une pneumonie parfaitement caractérisée, peut-être même avec pleurésie; et dans des circonstances analogues, beaucoup de malades de notre époque, soignés par d'habiles praticiens, font comme Crassus et le personnage de Lucilius.

Si l'affection est bien décrite par le vieux poète, il se tait complétement sur le remède, ce qui prouve que les procédés thérapeutiques, s'il y en avait, étaient peu répandus dans ce monde ignorant. Ce fragment, n° 18 des *incertæ sedis*, contient une énigme difficile à deviner :

> Querquera consequitur febris, capitisque dolores,
> Infesti mihi, tanquam Rhondes Icadionque.

Survient la fièvre *querquera,* et les douleurs de tête qui me tourmentent comme Rhondes et Icadion (deux pirates de ce temps-là, fameux par leurs cruautés). — Mais qu'est-ce que la fièvre *querquera?* Plaute en parle; Lucilius y revient encore dans un autre fragment : *jactans me ut febris querquera,* et dans le livre deuxième de ses satires on trouve un vers ainsi conçu :

> Qui te, Nomentane, malum, jam querquera perdat!

Nomentanus, pendard! que la fièvre t'étrangle! — Cette leçon de Dousa, à la place du mot *cætera,* nous semble très ingénieuse et très plausible. Mais la chose en elle-même n'en devient pas plus claire, bien que les commentateurs nous disent : *Febris frigida, cum tremore,* ce qui est loin d'établir un caractère spécifique. Ils ajoutent : *Nam quidam quercum dictam volunt, quod id genus arboris quum grave sit, ac durum, tum etiam in ingentem evadat altitudinem.* Nous ne pouvons guère accepter ces renseignements par trop vagues. Il faut cependant s'en contenter, en attendant mieux. Voici quelque chose de plus précis :

Inguen ne existat; papulæ, tama, ne boa noxit.

Pour qu'il ne se forme pas un bubon à l'aine, pour n'être pas incommodé de pustules, de tumeurs, d'enflures aux jambes. — Le poète dit *inguen,* au lieu de *tumor inguinis,* et les anciens glossaires disent *inguen* (βυζων). Mais *papula,* qu'on retrouve si souvent dans les anciens poètes latins, comme, par exemple, dans ce vers du livre XXVII, n° 21, de notre auteur :

Tamen alii verruca, aut cicatrix, medius papulæ differunt.

Ils diffèrent toujours (les doigts) par une verrue, une cicatrice, des boutons. — *Papula,* signifie à la fois, bouton, papule, érosion; cependant on lit dans Sénèque cette jolie phrase : *Papulas observatis alienas, obsiti plurimis ulceribus.* C'est une variante heureuse de l'éternel proverbe des deux besaces, de cette paille dans notre œil qui devient une poutre dans l'œil du voisin, etc.

Mais que signifie ce mot *tama?* Tumeur à la jambe, dit M. Quicherat; et M. Corpet n'a pas jugé à propos de nous gratifier d'une note à ce sujet. Dousa, plus explicite, écrit dans son commentaire : *Tama dicitur, quum labore viæ sanguis in crura descendit et tumorem facit.* S'agit-il d'une varice ou de toute autre accumulation sanguine? Je ne suis pas en mesure de résoudre ce problême. Quant au mot *boa,* il faut encore recourir à Dousa, qui nous dit : *Serpens est aquatilis quem græci* υδραν *vocant,* et comme ce serpent produit une enflure, on a donné le nom de *boa* à l'œdème sus-malléolaire. Si vous êtes satisfait de ces étymologies presque puériles, j'en suis fort aise.

Voici encore des vers qui signalent d'autres maladies de la peau; le premier, qui est extrait du livre XXX, n° 79, s'exprime ainsi :

Tristem et corruptum scabie, et porrigin' plenum,

Défait, rongé de gale et couvert de dartres. — On sait ce que tout cela veut dire, ces mots sont restés dans la science moderne. Le second vers nous offrira une petite difficulté :

Hæc odiosa mihi vitiligo est, non dolet, inquit.

Cette dartre blanche m'est incommode, mais elle n'est pas douloureuse, dit-il. — *Vitiligo in corpore hominis macula alba, quam græci* αλφον *vocant.* Nous ne pouvons pas nous contenter de la traduction de M. Corpet, dartre blanche n'est pas médical. Le

vitiligo, conservé dans les classifications modernes des maladies cutanées, fait partie de la classe des *achromes* d'Alibert, il figure sous son nom latin dans l'excellent ouvrage de MM. Schedel et Cazenave, et consiste dans une absence de couleur occupant une surface plus ou moins considérable à la tête, aux mains, au scrotum, mais sans altération appréciable des parties constituantes de la peau. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre, n'oublions pas de signaler une heureuse expression fort applicable aux parvenus de tous les siècles, à ceux qui *mediocritatis suæ obliti, majora seipsis adpetunt quos non contineri intrà pelliculam diximus*. Horace a dit dans une circonstance analogue,

Quoniam in propria non pelle quiessem.

Voulez-vous que nous nous arrêtions un moment sur un point qui a fort occupé les commentateurs, afin de donner une idée des difficultés singulières que présente le travail des érudits? Dousa a trouvé dans Porphyrion, liv. Ier, satire VI, un fragment attribué à Lucilius et qui est ainsi conçu : *Per mihi lectum imposuique pedem pellibus habes;* le sens n'est pas facile à saisir et les traducteurs ont multiplié les variantes. Mais d'autres manuscrits sont venus en aide, et à force de recherches, on a restitué le passage en ces termes :

Lectum
Perminxi, imposique pudendam pellibu' labem.

Je mouillai tout le lit et je laissai dans les draps une tache dégoûtante. — Horace a dit la même chose, mais en termes plus choisis, quand il raconte si gaiement son fameux voyage à Brindes, l'histoire de cette servante d'auberge qui manque au rendez-vous et de son rêve érotique :

Tunc immundo somnia visu
Nocturnam vestem maculant ventrem que supinum.

Voltaire, qui riait de tout, appelait cela une bonne fortune de capucin. Il y a loin de là aux pertes séminales du professeur Lallemand; mais laissons ces obscénités, et voyons si Lucilius ne nous fournira pas matière à des observations plus scientifiques.

Dans un fragment (nº 21 de la même section), je trouve ces mots : *Nos esse arquatos*? A nous la jaunisse? *Surgamus, eamus, agamus!* Debout, marchons, agissons! — Si vous tenez à savoir comment *arquatus* veut dire ictère, le commentateur vous dira

que certain personnage royal, nommé *Arquus*, avait été affecté de jaunisse ; si ce renseignement ne vous suffit pas, le même savant vous donnera une autre raison que voici : *Morbus ita stringit corpora ut in arcum ducat*. J'ai vu bien des ictériques, et je ne crois pas que, dans les conditions ordinaires de cette maladie, du moins en France, ce symptôme ait quelque valeur.

Le langage habituel de Lucilius est rempli de mots techniques qui nous intéressent et qui prouvent un esprit observateur. Dans la première satire, sous les numéros 18 et 19, on lit ces deux vers :

Serpere uti gangræna mala atque herpestica posset.
Vultus item ut facies, mors, icteru' morbu', venenum.

Qu'il puisse se glisser comme une gangrène maligne et corrosive. — Les mots font image, *serpere uti gangræna mala* est d'une vérité presque effrayante. Quant à l'autre expression, *herpestica*, que Lucilius a seul employée, elle signifie un ulcère rongeant, phagédénique, et l'on ne comprend guère comment nos dermatologistes ont donné le nom d'*herpes* à ces éruptions vésiculeuses si bénignes qui viennent aux lèvres, ou ailleurs, et qui ont si peu de rapport avec la signification primitive du mot.

Le second vers que nous venons de citer se rapporte à un état non moins grave que le premier : Dans son air comme sur ses traits, partout la mort, la jaunisse, le poison. — On ne retrouve plus ici le singulier substantif-adjectif *arquatus*, ἴκτερος a passé d'Athènes à Rome, le grec est devenu latin et *icterus* a désormais ses lettres de grande naturalisation. Que n'en pouvons-nous dire autant de ces deux expressions bizarres, *noctiluga medica*, que M. Corpet traduit par : une aiguille de nuit, pour la guérir ! Scaliger, dans ses Conjectures sur Varron, prétend qu'il s'agit ici d'un oiseau de nuit, d'une espèce particulière, de mauvais augure, mais le *Glossarium eroticum linguæ latinæ* dit que *noctiluga* signifie une prostituée courant dans les ténèbres, tandis que Saumaise, adopté par Muller, veut qu'on lise *noctipuga*, le pénis, qui pique pendant le sommeil. Nous n'osons pas nous prononcer dans un tel discord, et le sujet qui l'a fait naître ne nous intéresse qu'en raison du mot *medica* qui s'y trouve.

Voici un pauvre bouvier, *Symmachus bubulcus*, qui est gravement malade,

Expirans animam pulmonibus æger agebat,

Il exhale un dernier souffle de ses poumons malades. — Un autre, par suite d'intempérance habituelle, mérite ce reproche, *exhalat tum acidos ex pectore ructus*, et nous ne nous étonnerons pas de ce rapprochement; *pectore* veut dire estomac, et les Latins ne s'y trompaient pas plus que les Français de notre temps. La distinction est parfaitement établie dans le vers suivant (n° 8 du livre IV des satires.) :

Quam gladium in stomacho, sura ac pulmonibu' sito.

Avant que je lui enfonce mon épée dans l'estomac, la jambe ou les poumons. — C'est un gladiateur qui parle et qui connaît l'anatomie des régions, il sait les points vulnérables, et comment on peut se débarrasser promptement d'un ennemi.

On voit en tête des fragments du cinquième livre, la formule suivante, bonne à consigner ici :

Quo me habeam pacto, tametsi non quæri', docebo.

Tu ne t'informes pas de ma santé ; n'importe, je t'en donnerai des nouvelles. — Et, en supposant que cette sorte d'épître ait été adressée à un ami, on trouvera de la douceur dans les deux vers suivants, qui ont beaucoup occupé les érudits :

Sane nunc tu solu' mihi in magno mœrore,
Tristitia in summa, crepera in ventu' salutis.

Oui, tu es pour moi, dans ces grands chagrins, dans ces heures de tristesse profonde et d'incertitude, le vent salutaire, celui qui sauve, qui guérit. —

Il est assez difficile, au milieu de ces lambeaux épars d'une œuvre si lointaine, de trouver un fil conducteur qui nous mène à bon port, mais il est encore moins aisé d'établir des transitions plausibles entre des points complétement étrangers l'un à l'autre. Par exemple, voici un fou qui, pour se venger des méfaits de sa femme, se mutile à l'aide de ces tessons samiens dont il est si souvent question dans Horace, Perse et Juvénal.

Hanc ubi vult male habere, ulcisi pro scelere ejus,
Testam sumit homo samiam, sibique illico telo
Præcidit caulem, testes que una amputat ambo.

J'ai vu apporter à l'Hôtel-Dieu, dans le service de Dupuytren, un pauvre diable d'hypochondriaque qui avait ainsi amputé *caulem testesque ambo*, pour punir sa femme de ses débordements. La logique n'est pas toujours respectée dans ces mystérieuses ven-

geances, et je ne me charge pas d'accorder la conséquence avec les prémisses.

A quoi se rapportent les paroles suivantes, *ne auriculam obsidat caries, ne vermiculique ?* Que la carie, que les vers n'attaquent pas l'oreille. — Attirée par l'odeur, la *musca carniaria* dépose ses œufs dans des oreilles en suppuration ; les larves se développent ; j'en ai observé quelques cas, et je constate que Lucilius était aussi avancé que moi sous ce rapport. Les poètes ont le talent de voir, ils savent regarder, ils reproduisent dans leurs compositions, comme dans un miroir, les choses qui ont frappé leurs sens et leur esprit. Ainsi, à propos d'un vieillard, notre auteur dit (n° 16, livre IX des satires).

Quod deformi' senex, arthriticus, ac podagrosus
Est, quod mancu', miserque, exilis, ramice magno.

Parce que ce vieillard est difforme, goutteux et podagre, parce qu'il est manchot, piteux, étique, avec son grand bâton, sa grande hernie, son grand nerf ; — car *ramex* veut dire tout cela, et les amateurs peuvent choisir. Quoi qu'il en soit, Lucilius n'omet aucun des signes qui caractérisent la vieillesse, pas plus qu'il n'oublie les traits les plus saillants d'un homme qu'il veut rendre odieux. Voyez si un peintre pourrait mieux faire :

In numero quorum nunc primu' Trebelliu' multo
Obmarcessebat, febris, senium vomitum, pus.

Parmi ceux-ci et le premier d'entre eux croupissait ce Trébellius qui n'est que fièvre, ruine, excrément et pus. — Et cette femme coquette dont il accuse les imperfections, croyez-vous qu'elle ne mourra pas de dépit en lisant ces vers si cruels et si vrais :

Non licitum esse uterum, atque etiam inguina tangere mammis ?
Compernem aut varam fuisse ?

Ne verra-t-elle pas tomber son sein sur son ventre jusqu'à recouvrir son pubis ? N'est-elle pas bancale et cagneuse ? — Il ne ménage pas plus Tyro, cette fille d'un noble père, et il lui reproche

Aliquam rem insignem habuisse
Verrucam, nævum, rictum, dentem eminulum unum ;

d'avoir quelque chose de disgracieux, une verrue, un signe, la bouche largement fendue et une seule dent un peu trop longue. — Lucilius est un grand artiste, il peint d'après nature, il dit en parlant d'Hercule, ou mieux encore de Polyphême, *magna ossa*,

lacertique apparent homini, les grands os et les muscles de cet homme se dessinent. — On peut encore citer dans ce genre un vers qui fait partie d'une imprécation de Thyeste, soit qu'on le prenne au sérieux ou bien qu'on n'y voie qu'une moquerie à l'adresse d'un acteur emphatique :

Latere pendens, sana spargens tabo, sanie et sanguine atro.

Pendu par le flanc, arrosant les rochers de pus, de sanie, de sang noir. — En tout cas l'image est frappante, et l'on voit que le poète atteint facilement au plus haut degré du réalisme. Voyez ce personnage qui se met en colère,

Illuvies, scabies oculos huic denique petigo
Conscendere.

La chassie, la gale, la lèpre lui montent aux yeux. — Nous laissons aux hommes spéciaux le soin de nous dire au juste ce qu'on doit entendre par ces diverses expressions, passées dans le domaine médical, mais modifiées par le temps et l'usage. Quoi qu'il en soit, Lucilius y revient sans cesse, ce qui donne à son style un coloris très marqué.

S'il raconte un supplice, il n'oublie pas *scalporum forcipiumque millia viginti ;* et le bourreau y figure au besoin, *et uncis forcipibus dentes evelleret.* Cet arsenal est effrayant et bien dans les habitudes du peuple romain : mais voici un autre passage tiré du livre xx, qui nous initie à des coutumes privées, plus utiles à connaître :

Pulmentaria, ut intybus aut aliqua id genus herba,
Et jus mænarum bene habet se ; mictyris hæc est.

Des ragoûts, tels que la chicorée, ou autres légumes analogues, et la sauce de *ménés* par-dessus ; voilà la cuisine du pauvre. — Le *méné* était un poisson fort commun à Rome ; on l'appelait ainsi à cause de sa forme ronde, aplatie, de sa couleur argentée, comme la lune, d'où lui vient son nom.

Voici encore un passage qui se rapporte à la nourriture du peuple, et que nous recueillons en raison de sa singularité. Le poète dit :

Ventrem alienum .
Mœstum fovere ex molito hordeo, uti cataplasmo.

Quant aux autres, on réchauffe leur ventre aux abois avec de l'orge moulue ; c'est comme un cataplasme sur l'estomac. — Le mot

grec est adopté, et les Latins n'ont pas craint d'employer le verbe *cataplasmare*. Nous ne sommes pas si riches. Ne quittons pas ce sujet intéressant sous le rapport de l'hygiène publique des Romains, sans mentionner un passage qui se trouve en tête du livre XII des satires. Le voici, et l'on verra qu'il n'est pas si aisé à traduire :

Quæ gallam bibere, ac rugas conducere ventri
Farre aceroso, oleo decumano, pane cœgit
Cumano.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Voyons la traduction de M. Corpet. — Qui nous força de boire du jus de noix de galle, et de nous faire pousser des rides au ventre avec de la farine mêlée de son, de l'huile de dime, et du pain de Cumes. — Tout cela a grand besoin d'éclaircissement, mais tout cela signifie probablement que de pauvres diables, criant famine, ont été mal nourris ; que leur abdomen s'est ridé, et qu'ils ont dû, comme on dit, se serrer le ventre. Dousa, qui cite Festus et Nonnius ne laisse aucun doute sur la valeur de ces expressions antiques appliquées au régime des gens qui ne mangeaient pas leur content. Mais sortons de ces misères pour en étudier d'autres.

Les mutilations volontaires ont joué un rôle singulier dans quelques histoires anciennes. Un certain Zopyre se coupa le nez, les lèvres et les oreilles pour servir Darius et reconquérir Babylone révoltée. Le trait trouva des imitateurs, ou du moins servit de terme de comparaison en diverses circonstances. Lucilius dit (livre IX, n° 18) :

Arripio, et rostrum labias que huic Zopyriatim
Percutio, dentesque adversos discutio omnes.

Notre poète a fait un adverbe qui rend bien sa pensée, *Zopyriatim*, à la manière de Zopyre, et cela se comprend à merveille. On retrouve la même idée dans un autre fragment du livre XXIIe : *Zopyrion labias cœdit utrinque secus*; Cet autre Zopyre se tranche les lèvres des deux côtés. — On ne dit pas avec quels instruments se pratiquaient ces sections redoutables ; le morceau de vase samien ne servait peut-être qu'aux prêtres de Cybèle, et lorsqu'il s'agissait des *genitalia*.

Le livre XXVI contient plusieurs passages que nous ne devons pas omettre. Voici un conseil à l'adresse des gourmands :

Ut si eluviem facere per ventrem velis,
Curare omnibus distento corpore exspiret viis.

Si tu veux laver ton ventre, fais en sorte que l'eau chassée avec effort de ton corps gonflé, s'en échappe par tous les conduits. — Le procédé est un peu violent, mais les anciens appréciaient assez cette manière de rincer leurs organes, ils se préparaient ainsi à des écarts de régime dont l'ignoble tradition semble perdue depuis longtemps. Mais enfin, si l'homme qui a commis de pareils excès tombe malade, il faut que sa femme le soigne,

Curet ægrotum, sumptuum homini præbeat, genium suum
Defrudet, alii parcat.

Il faut qu'elle fournisse à sa dépense, qu'elle se refuse quelques douceurs, qu'elle épargne pour autrui, et ces actes de dévouement sont d'autant plus méritoires que le sujet en est moins digne.

At cui? quem febris una, atque una απεψια
Vini, inquam, cyathus potuit unus tollere.

Mais pour qui? pour un homme qu'une fièvre, une indigestion, un coup de vin ont pu emporter. — Il y a en tout ceci abondance d'expressions techniques, le grec se montre partout, textuellement ou dans les termes équivalents. On ne voit pas trace de cette douce pitié qui n'est devenue vertu que plus tard, et cependant Lucilius pressent la fibre humaine, il l'indique même dans les deux vers suivants (n°s 18 et 19 du livre XXVI) :

Animo qui ægrotat, videmus corpore hunc signum dare,
Tum doloribus confectum corpus animo obsistere.

Quand l'âme souffre, le corps trahit à nos yeux cette souffrance, et le corps, abattu par la douleur, est pour l'âme un obstacle. — Lucilius était stoïcien, ou du moins il feignait de l'être, et il disait avec les disciples de Zénon, et peut-être en se moquant d'eux :

Ego si quis sum et quo nunc folliculo sum indutus non queo.

Pour moi, si je suis quelque chose, je ne peux rien dans ma misérable enveloppe. — Le Chrysale des *Femmes savantes* dit à Philaminte, qui traite le corps de guenille :

Guenille, si l'on veut! ma guenille m'est chère !

Et nous sommes fort de cet avis, quoi que puissent dire les partisans d'un ascétisme dont l'invention date de loin. Notre poète, bien

qu'il fit peu de cas de la matière, tenait compte des organes vivants, il voulait qu'on les consultât, qu'on n'agît qu'après avoir sondé le cœur et les veines de l'homme, *neque prius, quam venas hominis tetigit ac præcordia*; il se sert de ce dernier mot pour désigner la source de son talent :

Ego ubi quem ex præcordiis versum effero,

et alors ce vers, sorti du fond de ses entrailles, doit aller au cœur de ceux qui l'écoutent, *hæc tu si voles per aures pectus irrigarier;* Passant par l'oreille, il arrosera ton cœur. — L'expression est remarquable. En voici une autre qui a trait à une coutume locale. Un pauvre diable ne mangeait pas son content, il ne se régalait un peu qu'aux *nondines*, c'est-à-dire, le jour du marché qui n'arrivait à Rome que tous les neuf jours, *novem dies. Paucorum atque hoc pacto si nil gustat inter nundinum.* Il y a dans l'*Aululaire* de Plaute, un certain cuisinier dont nous parlerons, et qui n'a d'emploi qu'aux nondines. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre culinaire, consignons ici un bon précepte de Lucilius :

Malis necesse est lautum, e mensa pure capturus cibum.

Pour manger proprement, il faut laver sa bouche avant de se mettre à table. — Si je rencontre un autre apophthegme indiquant la nécessité de faire pareille cérémonie après le repas, je ne manquerai pas de vous en faire part, tenant en grande estime cette dernière coutume que nos habitudes modernes ont transformée en une opération peu agréable à voir et à entendre.

Lucilius me plaît, il a de bons sentiments et les exprime en termes pittoresques ; ainsi, au n° 8 du livre XXVII, on trouve ce joli vers :

Nulli me invidere, non strabonem fieri sæpius
Deliciis me istorum.

Je ne porte envie à personne, et les jouissances de ces gens-là ne me font pas souvent loucher.— Regarder quelqu'un *torvis oculis*, l'œil en-dessous, regarder de travers, tout cela ne vaut pas le *strabo* de ce passage, et l'on ne s'étonnera pas que dans notre langage familier, ces formes bizarres se soient conservées avec des acceptions fort analogues, bien que tournant un peu à la plaisanterie.

Je trouve dans le livre XXVIII, n° 7, une expression qui ajoute

au vocabulaire des difformités naturelles ou acquises. *Vatrax, vatricosus* se dit d'un homme qui a les pieds tordus, et je ne comprends pas que M. Corpet traduise cela par cagneux. Mais, ces Messieurs prennent des licences, ils négligent le mot à mot sous prétexte du génie des langues, et dénaturent le sens réel pour un prétendu équivalent que la raison réprouve. Ainsi, un peu plus loin, n° 48 du même livre, Lucilius dit : *Aquam te in animo habere intercutem,* et le même M. Corpet écrit bravement: Tu as l'esprit hydropique. C'est tout simplement une énigme qu'il nous propose, il faut chercher ce que cela signifie, et l'on a besoin d'un commentaire comme celui-ci : l'orgueil enfle ton esprit de la même manière que l'eau gonfle la peau des hydropiques. Il est vrai que le latin si ferme, si concis de notre poète, n'est pas facile à traduire, mais alors où serait le mérite ?

Il n'est pas plus facile de déterminer la vraie acception d'un mot qui a pris dans nos habitudes médicales une valeur fort différente de celle que lui donne un auteur ancien. Voici un vers, n° 33 du livre XXIX, qui embarrasserait tous les médecins de notre époque :

Tyroneo et non mortifero affectus vomica, et vulnere.

Le jeune conscrit n'est pas bien malade, cela est clair, sa blessure est légère, mais sa vomique, qu'est-ce que nous devons entendre par là ? Il est évident que ce mot ne représente plus aujourd'hui la chose qui figure dans ce passage. Il s'agit ici d'un bobo, d'une érosion superficielle, d'un petit abcès, d'une vésicule excoriée, tandis que dans notre langage actuel *vomica* ne s'applique plus qu'aux collections purulentes intra-thoraciques qui se vident par les voies aériennes.

Si la vomique était peu de chose du temps de Lucilius, il n'en était pas de même de l'angine, témoin celle qui enleva le malade dont il est question au n° 93 du livre XXX des satires :

Insperato abiit, quem una angina sustulit hora.

Quelle est cette maladie foudroyante ? Est-ce une esquinancie, un œdème de la glotte, ou toute autre affection de l'appareil respiratoire ? Nous n'avons aucun moyen de résoudre ce problême et aucun goût pour les conjectures hasardées, aussi abandonnons-nous volontiers cette recherche à de plus habiles, à de plus hardis.

Lucilius et son œuvre nous ont fourni un contingent assez ample de matériaux scientifiques pour mettre hors de doute une proposition que l'on peut formuler ainsi : Même à une époque où la médecine est nulle comme science et nulle comme art, il y a dans la nation romaine une masse de connaissances vulgaires qui indiquent une tendance vers un savoir plus méthodique et plus utile. On sent à chaque pas l'influence grecque qui se manifeste, les choses et les mots se propagent peu à peu; cette population si rude va comprendre bientôt le mérite de la science, et en attendant les véritables savants, on voit le langage usuel s'enrichir d'idées et de phrases dont l'origine hellénique n'est pas douteuse. De notre vieil Ennius à Lucilius, il n'y a pas loin, et déjà la langue poétique s'est enrichie d'un grand nombre d'expressions dont la source féconde se trouve dans les écrits hippocratiques. Bien que ceux-ci fussent encore inconnus à Rome, les poètes grecs, qui en étaient pleins, commençaient à être appréciés, étudiés, traduits ou imités par les auteurs romains, et de là cette invasion de termes scientifiques qu'on remarque dans Lucilius.

Ainsi les connaissances médicales des Grecs, celles qui, déjà recueillies et coordonnées par le vieillard de Cos et ses descendants immédiats, exerçaient une influence considérable sur la civilisation grecque, et se reflétaient dans les œuvres comiques ou tragiques des poètes de l'Archipel, ces connaissances sont arrivées en Italie par l'entremise des traducteurs ou des imitateurs d'Aristophane, de Ménandre et de tant d'autres écrivains dont les noms, si ce n'est les œuvres, ont résisté aux injures des siècles.

Lucilius a failli disparaître au milieu de ces désastres qui ont frappé les belles lettres latines ; les fragments sauvés de l'oubli font vivement regretter les pièces auxquelles ils ont été empruntés. Le style de cet auteur est nerveux et coloré, concis et ferme ; on dirait qu'il a servi de modèle à Perse, à Juvénal, à tous ceux qui faisaient de la satire en conscience, plus désireux de corriger que de plaire. Les grands écrivains du siècle d'Auguste qui ont cité Lucilius, n'ont pris de lui que des vers isolés, des sentences, des traits énergiques ou brillants, quelques coups de pinceau donnés de main de maître et servant d'ornement à leur propre discours. Il fallait que ce poète eût bien de la réputation, que ses écrits fussent dans toutes les mains, et par conséquent dans toutes les mémoires, pour qu'on leur fît de si fréquents em-

prunts. C'est à ce goût pour les citations extraites de l'œuvre de Lucilius, que l'on doit de connaître aujourd'hui ces vers qui ont si fort excité le zèle des érudits et qui nous ont valu tant de recherches sur les premiers temps de la littérature romaine.

Pour donner une idée des difficultés d'un pareil travail, je veux citer encore un passage qui a droit d'ailleurs à une mention particulière, puisqu'il fait partie d'un acte en quelque sorte physiologique. Voici ce vers qui figure parmi les fragments *incertæ sedis*, n° 33 :

Vis est vita, vides, vis nos facere omnia cogit.

Quel est le sens qui se présente ici le plus naturellement? La force est la vie, tu le vois, la force nous contraint à faire toutes choses. — C'est à peu près le mot à mot, mais on ne voit pas que cela vaille la peine d'être dit, et il n'est pas probale que le sens littéral soit le bon, le vrai.

Il faut recourir aux commentateurs, et voici ce que l'on recueille en s'adressant aux plus anciens. Arnobe, dans ses *Advers Gent.* a dit : *Tunc sancta et ferventia numina vim vomuisse Lucilii*, et cet auteur fait évidemment allusion au vers de Lucilius. Qu'est-ce donc que ce *vis?* Varron, ce savant universel, le plus docte des Romains, rapporte que les poètes ont expliqué la naissance de Vénus en disant que le sperme enflammé des Dieux tomba dans la mer, et que, de l'action de ces deux éléments contraires, naquit la déesse de la beauté. Donc *vis*, dans le vers de notre auteur, veut dire le germe fécondant, le ferment divin qui crée, et d'après ces données un peu alambiquées, M. Corpet se permet de traduire *vis est vita*, etc., par ces mots : Le sperme, c'est la vie, tu le vois ; le sperme est le mobile de toutes nos actions, ou mieux encore le premier moteur de tous nos actes.

De pareilles énigmes, exigeant de semblables tours de force, ne sont pas rares dans l'œuvre de Lucilius et de ses interprètes. Je ne veux plus en citer qu'un exemple, parce qu'il a trait à un organe privilégié, l'oreille, et qu'il constitue une sorte d'adage bon à recueillir comme toutes ces phrases proverbiales qui tiennent au génie intrinsèque d'une nation :

Nequam aurum est, aures quod vis vehementius ambit.

Ce vers porte le n° 40, dans la section des fragments qu'on ne sait à quel titre rapporter. Cherchons ce que Lucilius a voulu

dire. Mais ici encore, les plus savants traducteurs ne sont pas d'accord sur le texte lui-même. Dousa écrit *auris quod vi ;* Scaliger de son côté propose de lire : *aurum auris quojus*, et l'on fait intervenir en faveur de telle ou telle leçon les gloses de Sinnius Capito, qui vont de la signification matérielle, physique, à l'idée morale, à un emblême transparent et poétique. Scaliger a une tendance à ne voir dans ce vers qu'une allusion aux Carthaginois, que l'on accusait d'être sourds, et il cite à l'appui de cette opinion deux vers du *Pœnulus* de Plaute :

Atque ut opinor digitos in manibus non habent.
Quid jam ? quia incedunt cum annulatis auribus.

Des anneaux aux oreilles n'entraînent pas la surdité, et cependant Cicéron, se moquant d'un Africain, dit : *Atqui aurem foratam habet.* Tout cela ne prouve pas que Lucilius ait eu la pensée de préparer de semblables tortures aux érudits. Donc, en dépit de ces subtilités adoptées par le célèbre Montfaucon, nous nous rangeons à l'avis de M. O. Müller, qui a reproduit celui de Festus, et nous disons avec M. Corpet : « Mauvais or, que celui dont le bruit vous tourne trop souvent dans les oreilles ! »

On trouve fréquemment dans l'œuvre de Lucilius, l'expression de ces nobles sentiments qui caractérisent l'honnête homme, le mépris des richesses, l'amour de la patrie, la fidélité aux engagements, le respect de la foi jurée, et quand notre poète au front austère a tracé ce bel éloge de la vertu que Lactance nous a conservé, on est autorisé à croire qu'il a fait son propre portrait. Il termine ce morceau, le plus long de tous ceux qui nous sont parvenus, par ces deux vers qui devraient être gravés dans la mémoire de tous les hommes :

Commoda præterea patriæ sibi prima putare,
Deinde parentum, tertia jam postrema que nostra.

Enfin, la vertu consiste à mettre au premier rang les intérêts de la patrie, au second ceux de nos parents, au troisième et dernier, les nôtres. — On peut dire, sans songer à faire de la satire, qu'il y a peu de Lucilius au dix-neuvième siècle !

III.

PLAUTE.

Nous n'aurons garde, en ces travaux d'une érudition légère et facile, d'abandonner la route que nous avons suivie jusqu'ici; une incursion au sein des domaines purement littéraires serait une imprudence que. ne nous pardonneraient pas les maîtres du beau langage. Restons dans les étroites limites que nous.nous sommes tracées, soyons médecin, ne demandons à nos auteurs favoris que ce qui doit nous intéresser, et si quelque confrère, stimulé par nos découvertes en ce genre, s'avise de rechercher autre chose, s'il se plaît à étudier, dans ce Panthéon poétique, la peinture immortelle des héros de l'humanité, le souffle inspirateur des grandes pensées et des nobles actions, nous applaudirons à ses efforts, heureux de penser qu'Esculape est fils d'Apollon et que l'âme s'élève en ces labeurs purement intellectuels.

Et après tout, est-ce donc du temps perdu, et cette fréquentation des plus beaux esprits de l'antiquité ne peut-elle nous servir à quelque chose ? Nous osons croire que, pour être un bon latiniste, on n'en est pas moins un bon médecin. Dans les siècles précédents, la Faculté comptait par centaines des hommes qui écrivaient le latin avec une grande élégance, qui possédaient à fond la littérature romaine, et nous ne voyons pas qu'ils en comprissent moins bien les devoirs de leur profession. Si, de nos jours, on semble dédaigner ces études dont les illettrés se vengent en les appelant *pédantesques;* si le baccalauréat ès sciences physiques et mathématiques est devenu le *criterium* de tout candidat en médecine, il n'est pas démontré que le bonnet de docteur recouvre aujourd'hui des têtes mieux meublées, des cerveaux plus capables, en un mot que le personnel médical, qui ne pourrait pas même

formuler en latin le plus vulgaire médicament, ait gagné quoi que ce soit à cet abaissement des études classiques.

Nous n'avons certes pas l'autorité nécessaire pour réclamer contre le nouveau programme suivi depuis quelques années dans les lycées; l'expérience ne tardera pas à démontrer les avantages ou les inconvénients de cette singulière *bifurcation* qui, à partir de la quatrième, dirige vers les sciences les jeunes gens destinés à pratiquer l'art de guérir. On verra bientôt si les étudiants en médecine qui savent à peine faire une version de Cornelius Nepos ou de Tite-Live, et qui ne pourraient traduire en un latin supportable trois phrases de Bossuet ou six vers de Racine, sauront mieux l'anatomie et suivront avec plus de fruit les leçons cliniques de leurs professeurs. Nous inclinons à penser que l'absence de cet aliment salutaire aux esprits n'ajoutera rien à leur force, à leur vivacité, et que cet exercice des intelligences venant à leur manquer, il résultera de ce défaut de culture une faiblesse relative qui influera sur tout leur avenir.

Laissons là ces questions de haute pédagogie pour rentrer dans notre sillon familier; voyons si, parmi les poètes, dont la mission expresse était d'amuser le peuple romain, nous trouverons la trace des idées médicales qui régnaient alors. Il ne s'agit pas encore ici des satiriques, qui attaquent avec une âpreté redoutable les ridicules de leur temps, qui démasquent impitoyablement les vices, mais bien des poètes comiques, qui les mettent en scène, qui leur prêtent le langage, les mœurs, les passions du moment, et qui, par conséquent, doivent représenter au naturel la société au milieu de laquelle ils vivent.

La comédie est la satire en action, non plus seulement écrite, mais parlée, déclamée, jouée sous les yeux de la foule, à qui l'auteur présente un miroir véridique, dans lequel chacun peut se reconnaître, ou du moins reconnaître son voisin, son ami, son patron. Nous trouverons dans Horace et dans Juvénal des scènes vivement dialoguées, mais il y a loin de ces formes accidentelles à une œuvre dramatique complète, ayant une marche régulière, un intérêt progressif et un dénoûment plus ou moins ingénieux.

L'histoire de l'art dramatique est d'un haut intérêt, elle est contemporaine du berceau des sociétés. Aussitôt que les hommes vécurent de la vie commune, il se rencontra des esprits malicieux qui prirent plaisir à représenter dans des scènes grotesques quel-

ques incidents de cette existence familière; Rome eut de bonne heure ces sortes de spectacles, ces *Fescennies* improvisées, charges bourgeoises où chacun faisait sa partie; puis vinrent, sous la direction de Nevius, les *Atellanes* un peu plus savantes, entre-mêlées de la langue perdue des Osques, qui faisaient rire celui-ci aux dépens de celui-là, qui donnaient à chacun sa part de joie, et que les *Fantoccini* des Romains de nos jours semblent vouloir continuer. La verve moqueuse, la critique acérée, les plaisanteries plus ou moins hardies des premiers inventeurs de ces petites pièces, se sont éternisées en Italie; mais c'est toujours de l'esprit qui s'envole, un charme qui fuit, bulles limpides et brillantes qui s'évanouissent sans laisser de traces. Pendant longtemps les vieux Romains s'étaient amusés de ces bagatelles, qui se reproduisaient sans cesse; mais il arriva un moment où les esprits, échauffés par l'exemple des Grecs, laissèrent là ces farces indécentes, ces bouffonneries de mauvais goût, pour suivre une voie nouvelle plus savante, plus féconde.

Je pourrais, grâce à des emprunts faciles, étaler ici une science de bon aloi, vous exposer en peu de mots ce que l'on sait sur les trois époques de la comédie grecque, sur les débuts de cet art, sur la comédie avant Aristophane, *prisca comœdia,* si remarquable par sa violence, par sa hardiesse, et qui mettait en scène les personnages connus, avec leur nom, leur visage, ou au moins avec un masque ressemblant, calqué sur la nature; sur la comédie qui est l'œuvre de l'auteur des *Nuées,* gardant en partie les errements de la première, et passant peu à peu à la forme symbolique, *comœdia media,* généralisant l'action, attaquant l'espèce et non plus l'individu, mais surtout comédie politique, servant les passions de certains partis, instrument d'opposition, machine de guerre, que les magistrats pouvaient à peine combattre dans ses excès; et enfin sur celle qui est due à Ménandre, le dernier terme de la perfection antique, *comœdia nova.* Nous pourrons bien un jour remonter jusque-là, demander à nos premiers maîtres en l'art dramatique ce que la médecine contemporaine a pu leur prêter, mais cette tâche ne serait facile que pour des hommes versés dans la langue d'Athènes, des médecins qui, comme MM. Littré, Daremberg, Briau, Bussemacher, ne rencontrent pas d'obscurités dans ces textes qui leur sont depuis longtemps familiers.

Contentons-nous de nos vieux auteurs latins, qui ont besoin,

pour être fidèlement interprétés, du secours des scolies, des gloses, et qui, nonobstant les immenses travaux des érudits de plusieurs siècles, conservent encore des mystères pour les meilleurs traducteurs. Plaute et son devancier Livius Andronicus parlent une langue qui n'est pas encore celle de Cicéron ; c'est la parole vulgaire, usuelle, celle qui court les rues avec la foule, qui exprime la pensée de tout le monde, et qui n'a rien de cette phrase sonore tonnant du haut des Rostres. C'est Ennius comparé à Virgile, Lucilius à Horace, c'est presque Clément Marot comparé à Malherbe, Régnier à Boileau, Chapelain à J. B. Rousseau. A moins d'un siècle de distance, on s'entend à peine, et pour faire voir le singulier progrès constaté par des hommes presque contemporains, j'emprunterai à Martial une épigramme (n° 90, livre XI) dirigée contre un certain Chrestillus :

Carmina nulla probas, molli quæ limite currunt,
  Sed quæ per salebras, altaque saxa cadunt,
Et tibi Mæonio res carmine major habetur,
  LUCILEI COLUMELLA HEIC SITU' METROPHAN' EST.

Tu n'aimes pas les vers qui coulent facilement, tu préfères ceux qui sont durs et rocailleux, qui tombent en cascades du haut des rochers. Les meilleurs vers du cygne de Méonie ne valent pas à tes yeux celui-ci, qui est barbare. Tu places Lucilius au-dessus d'Homère ! — Le vers cité veut dire : Ici repose Metrophanes, la colonne de Lucilius; et nous y trouvons des formes habituelles à Plaute, ce qui montre à quel point le langage s'était perfectionné. Il ne faut pas s'attendre à ces élégances infinies d'Horace et de Juvénal, la muse grecque a été à peine entrevue, elle n'a pas prêté ses ailes aux poètes romains du temps des Scipions, la rudesse républicaine se serait mal accommodée d'une langue plus polie ; mais encore une fois, ce n'est pas notre affaire, voyons si, dans l'œuvre de Plaute, nous pourrons recueillir quelque chose qui nous intéresse.

Amphitryon, dont Molière s'est emparé et que chacun connaît, est une pièce singulière dans laquelle on se moque à la fois du grand Jupiter et du mari d'Alcmène. Celui-ci, dont on a pris la place, cherche à se faire reconnaître de sa femme, de ses gens, et la constatation de son identité s'appuie sur un fait anatomique, la cicatrice d'une blessure au bras droit. Il y a même les signes caractéristiques d'une plaie récente :

..... Supreme Jupiter,
Quid intueor! utrique in musculo dextro, eodem in loco,
Signo eodem adparet probe, ut primum coīvit, cicatrix rufula,
Sublurida.

Puissant Jupiter, que vois-je? tous deux au bras droit, à la même place, le même signe! Voilà bien la cicatrice qui vient de se fermer, encore un peu rouge et jaunâtre! — Ces détails sont intéressants, mais par malheur cette scène est une interpolation d'un érudit du quinzième siècle, Hermolaüs Barbarus, ainsi que l'a démontré le savant Morelli au très docte Niebuhr. Quoi qu'il en soit, Amphitryon, poussé à bout, invoque le témoignage de Naucrate, pilote de son vaisseau; mais Naucrate a disparu, il le cherche en vain dans la ville, dans les divers quartiers de Thèbes,

Nam omneis plateas perreptavi, gymnasia et myropolia,
Apud emporium atque in macello, in palæstra atque in foro,
In medicinis, in tonstrinis :

J'ai parcouru toutes les places, j'ai visité les gymnases, les parfumeries, la *Bourse,* le marché, le forum; je suis entré dans les boutiques des médecins et des barbiers, etc. — La même énumération se trouve dans une autre comédie de Plaute, *Epidicus,* où un esclave factotum s'écrie :

..... Per omnem urbem quem sum defessus quærere,
Per medicinas, per tonstrinas.....

Et ici M. Naudet, le savant interprète du Plaute de la collection Panckoucke, traduit *medicinas* par pharmacies, ce qui nous convient encore mieux, comme peinture de mœurs locales, et prouve que ces sortes d'industries se groupaient volontiers avec les barbiers, les parfumeurs, *myropolia,* mais aussi avec les bouchers, *lanienas,* et autres analogues. On trouve de semblables rapprochements dans Horace, et nous aurons l'occasion d'y revenir.

Mais ce pauvre Amphitryon a bien d'autres tourments : sa femme est enceinte, et dans une discussion assez violente entre elle et Sosie, ce dernier, avec la liberté de langage que toléraient les mœurs de cette époque, dit à Alcmène :

Enim vero prægnati oportet et malum malum dari,
Ut, quod obrodat, sit, animo si male esse obscœperit.

Cela veut dire, d'après M. Naudet, que nous aurons occasion de citer souvent dans cet article : « C'est aux femmes en couches qu'il

faut donner à ronger des fruits un peu durs (c'est à dire des coups) pour les ranimer si elles tombent en faiblesse. » Ces deux vers nous appartiennent de droit, ils constatent une coutume antique bonne à connaître. Or quel était ce fruit vanté par les matrones en pareil cas? Les savants affirment qu'il s'agit ici de la grenade, *Mala granata*, c'est à dire le fruit du *Punica granatum*, L., il reste à savoir si les dames, en ce moment critique, se contentaient de mordre le péricarpe sec, astringent de cette Myrtinée, ou si elles allaient au delà, cherchant une sensation de fraîcheur acide dans la pulpe qui enveloppe les graines. Nous inclinons vers ce dernier parti, eu égard à la température élevée de la Béotie et à la fatigue de la parturition. Un rafraîchissement semblable paraît tout à fait utile en pareil cas.

Mais puisqu'il s'agit de grossesse et d'accouchement, qu'on nous permette une citation d'un intérêt majeur. Amphitryon et Sosie sont près d'entrer au logis; Alcmène les attend, ils la voient, et le valet dit à son maître :

..... Ad aquam præbendam commodum adveni domum,
Decumo post mense, ut rationem te dictare intelligo.

Je vois, d'après ton compte, que j'arrive tout à point, le dixième mois, pour tirer de l'eau. — L'esclave s'inquiète du surcroît de travail qui va lui arriver : *Si situlam cepero, puteo animam intertraxero;* si je prends le seau, il me faudra arracher l'âme du puits ; — ce qui prouve que l'eau était très nécessaire dans ces circonstances, qu'il en fallait beaucoup ou que mons Sosie était un grand paresseux, s'effrayant de la besogne accrue. Mais cela nous intéresse peu, tandis que *decumo post mense* a une tout autre importance. On en retrouve d'ailleurs un second exemple dans *Cistellaria, la Cassette.* Le dieu Auxilium dit d'une jeune fille violée par un homme ivre :

Decumo post mense exacto, heic peperit filiam.

Et nous en pourrions facilement citer d'autres, tant cette locution est familière ; *nam illa me in alvo menseis gestavit decem*, dit le parasite Gèlasime, dans *Stichus.* Les Romains comptaient dix mois pour la grossesse, et cela peut nous paraître bizarre. Qui ne se rappelle ce beau vers de Virgile (Ecl. IV) :

Matri longa decem tulerunt fastidia menses.

Et comment expliquer ce chiffre? Les dames disent volontiers : Je

suis à la fin de mon neuvième mois! Et si elles n'accouchent que quand celui-ci est terminé, elles auraient le droit de dire que l'accouchement n'arrive qu'à dix mois, ou plutôt dans le dixième mois, et c'est peut-être le vrai sens des écrivains latins. Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques*, a longuement disserté sur ces expressions, mais je vous fais grâce de ces choses si érudites. On a pensé que cette différence d'appréciation venait de ce que les anciens parlaient de mois lunaires et non de mois solaires, ce qui n'expliquerait pas encore cette erreur de calcul. Quand les femmes ne comptent plus, quand elles croient avoir dépassé le terme probable de leur grossesse, elles peuvent dire avec raison qu'elles accouchent dans leur dixième mois, et je m'en tiens à cette manière de calculer.

Quoi qu'il en soit, Alcmène accouche, et voici comment Bromia, l'esclave de la dame, raconte cet événement :

..... Postquam parturire hodie uxor obcœpit tua,
Ubi utero exorti dolores, ut solent puerperæ,
Invocat Deos immortales, ut sibi auxilium ferant,
Manibus puris, capite operto.

Les mains purifiées, la tête voilée, tels sont les préliminaires de cet acte important, et qui constituent une assimilation singulière avec les cérémonies des sacrifices. Donner la vie à un enfant, c'était une action solennelle; le grand prêtre, comme la femme, se voilait la face. Mais Jupiter tonne, le ciel est en feu, la maison se remplit d'éclairs, et au milieu de cette scène émouvante :

..... Dum hæc aguntur, interea uxorem tuam [audivimus;
Neque gementem, neque plorantem nostrum quisquam
Ita profecto sine dolore peperit.

Et notez que : *Alcumena geminos peperit filios*, sans effort et sans douleur, accouchement divin, miraculeux, mais qui s'explique par l'intervention du maître de l'Olympe. C'était une dérogation suprême à cet arrêt d'un autre souverain, *paries in dolore;* mais les païens de Rome et de la Grèce avaient une théogonie qui rendait faciles toutes ces merveilles. Le prodige n'est pas terminé, Bromia ajoute :

Postquam peperit, pueros lavere jussit nos : obcœpimus.
Sed puer ille, quem ego lavi, ut magn'st. et multum valet!
Neque eum quisquam colligari quivit incunabulis.

Dieux! que celui que j'ai lavé est grand et robuste! Jamais il n'a

été possible de l'envelopper dans les langes ! — Amphitryon s'en étonne, et la suivante continue son récit :

> Magi' jam, faxo, mira dices : postquam in cunas conditu'st,
> Devolant angueis jubati deorsum in inpluvium duo
> Maxumi.....

Tu vas être bien plus émerveillé ! Lorsque nous eûmes placé l'enfant dans son berceau, voici que du haut des airs volent dans la cour deux serpents énormes..... — Et tout le reste du premier haut fait d'Hercule, car cet enfant phénomène était Hercule lui-même, et il étrangla ces deux serpents ailés aux crêtes menaçantes.

Et maintenant, si vous voulez savoir quelque chose sur l'auteur de l'*Amphitryon*, je vous dirai que Marcus Accius Plautus est né à Sarsine, en Ombrie, au commencement du cinquième siècle de Rome, l'an 224 avant Jésus-Christ, ou peut-être à la fin du quatrième siècle, car, entre M. Naudet et quelques autres biographes, il y a une différence notable à ce sujet. Nous ne savons pas mieux à quel âge il mourut : les uns disent à quarante ans, d'autres à quarante-trois, et enfin Cicéron le cite comme un des hommes qui ont eu l'heureux privilége de conserver leur intelligence dans un âge avancé. Mais qu'importe ? il doit nous suffire de trouver dans les pièces qui nous restent de lui, sinon la trace des notions scientifiques, au moins celle des coutumes médicales, des préjugés qui régnaient de son temps; enfin tout ce qui constitue le rudiment d'un art à son berceau. Au siècle où vivait Plaute, il n'y avait pas, dit-on, de médecins à Rome; les premiers qui vinrent s'y établir étaient Grecs d'origine, et il fallut arriver jusqu'à Auguste et ses successeurs pour voir la science dignement représentée auprès des empereurs et du peuple romain.

Cependant une société déjà perfectionnée, un monde en voie de progrès (si toutefois on peut appeler ainsi l'amour du luxe substitué aux austérités républicaines, le goût des plaisirs sensuels effaçant peu à peu les mœurs des antiques Sabins), ne pouvaient se passer de médecins, et je trouve dans une pièce de Plaute, *Aulularia, la Marmite* (ainsi nommée parce que l'avare Euclion y cache son trésor), un passage qui prouve clairement que déjà, vers l'an 560 de Rome, il y avait dans cette capitale des gens de l'art fonctionnant avec régularité, c'est à dire donnant une consultation et recevant des honoraires.

Mégadore, amoureux de la fille d'Euclion, veut faire le repas des fiançailles chez son futur beau-père, avare fieffé, et lui envoie son cuisinier. Euclion, qui ne voit partout que voleurs, reçoit fort mal l'artiste en bonne chère; celui-ci se plaint d'être maltraité et il s'écrie :

Numo sum conductus, plus jam medico mercede est opus.

On me donne un didrachme, il m'en faudra davantage pour payer le médecin ! — C'est la première fois qu'il m'arrive de rencontrer la stipulation exacte du prix d'une visite médicale. Voyons donc ce que signifie cette expression singulière : *Numo sum conductus*. Que doit-on entendre par là? D'abord, *numo* est pour *nummo*, argent, pièce de monnaie; *numo conductus sum*, je suis loué, engagé pour une somme de.... Ici se rencontre la difficulté; mais les interprètes habiles, et M. J. Naudet est des plus habiles, trouvent que cette expression générique veut dire un didrachme, car Plaute, dans une autre pièce, *Truculentus*, fait dire à un de ses personnages : J'ai prélevé sur une mine cinq *numi*, c'est la part d'Hercule ! Donc, poursuit le savant traducteur, cinq *numi* équivalent au dixième d'une mine ou de cent drachmes, ou un seul, à un didrachme. On sait que cette valeur représente 1 franc 50 centimes de notre monnaie, et Congrion, le cuisinier, affirme que cela ne suffira pas pour payer le médecin. Supposons donc que notre confrère demande un peu plus, quelque chose comme trois drachmes, deux francs de notre monnaie; mais en tenant compte de la valeur relative de l'argent, on voit que les honoraires des praticiens de ce temps reculé étaient assez considérables. Je veux croire qu'ils arrivaient à la fortune, du moins ai-je trouvé dans une comédie intitulée *les Captifs*, un médecin du nom de Ménarque, qui a des esclaves, qui est riche, et je suis bien aise de le constater en passant. M'objecterait-on que Plaute a traduit la plupart de ses pièces du théâtre grec, qu'il prête à ses personnages des paroles et des pensées grecques, et que j'ai tort d'en tirer des conclusions en faveur de la civilisation romaine? Ceux qui liront l'œuvre de Plaute ne s'y méprendront pas : ses comédies sont le miroir fidèle des coutumes, des mœurs et du langage du monde au milieu duquel il vivait. Molière a suivi le même procédé; Racine a donné à la Phèdre d'Euripide des passions modernes; chaque auteur qui s'inspire de l'œuvre de ses devan-

ciers ne renonce pas à sa propre individualité, et si André Chénier a pu dire :

> Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques,

les poètes comiques font justement le contraire, ce qui n'en vaut que mieux.

Nous aurions bien le droit d'adresser ici quelques reproches à M. Naudet, le savant traducteur de Plaute. Dans les notes si érudites dont il a enrichi son travail se rencontrent, semées d'une main un peu trop libérale, certaines épigrammes contre les médecins et même contre la médecine. Sans nous constituer le champion de la science et de ceux qui l'appliquent, nous pouvons exprimer le regret de voir, dans une œuvre aussi remarquable, des attaques que l'on passe à Molière, parce que de son temps elles étaient suffisamment motivées, mais que rien ne justifie aujourd'hui. Il y a toujours eu des ridicules, chacun a eu le droit de s'en moquer; nous convenons volontiers que l'art de guérir, sous certains rapports, prête à ces plaisanteries si charmantes dans le *Malade imaginaire*, mais en quoi la Faculté actuelle aurait-elle mérité de pareils reproches? Térence a dit dans le prologue de l'*Eunuque :*

> Nullum est jam dictum, quod non dictum sit prius.

Rappelons ce vers à M. Naudet, il nous servira de réponse à ses coups d'épingle, et peut-être suffira-t-il pour lui faire regretter des malices qui ont le grand inconvénient de ne pas être absolument neuves. D'ailleurs on peut croire que le docte M. Naudet n'est pas si méchant qu'il en a l'air. On ne dit guère de mal que des gens dont on a besoin, étrange contradiction de nos esprits jaloux; les hommes qui médisent du beau sexe sont ceux qui résistent le moins à son empire.

Plaute maltraite un peu les femmes, et cependant il leur fait jouer souvent un beau rôle dans ses pièces. A côté des courtisanes qui se moquent du sexe fort, qui le pillent et le bernent, on trouve des matrones pleines de vertus, donnant les plus sages conseils à des hommes faibles. Une certaine Eunomia, la sœur de Mégadore, dit d'elle-même ceci :

> Nam multum loquaceis merito omneis habemus,
> Nec mutam profecto repertam ullam esse
> Hodie dicunt mulierem ullo in seculo.

On nous tient pour de franches bavardes, et avec raison ; on assure même qu'en aucun siècle on n'a rencontré une femme muette. — Est-ce bien là le cas de dire, comme les légistes : *Habemus reum confitentem?* Ce qu'il y a de certain, c'est que Plaute met dans la bouche de son avare une menace terrible adressée à la vieille Staphyla, son esclave, dont il se défie. Il lui dit, tout en colère :

> Si, hercle, ego te non elinguandam dedero usque ad radicibus,
> Impero auctorque sum, ut te me quivis castrandum loces.

Si je ne te fais arracher la langue jusqu'au fond du gosier, je t'autorise bien à me faire châtrer sans délai. — Voilà un exemple des aménités antiques entre le maître et ses esclaves, et si ce n'est pas seulement une vaine forme de langage, on doit y voir la trace des violences exercées à l'égard de ces pauvres créatures qui n'étaient qu'une *chose* et non pas un individu.

On trouve dans l'*Asinaire* une énumération des tortures à l'usage des esclaves ; c'est à faire frémir. Les bourreaux avaient bien de l'imagination ! Lisez plutôt le fameux traité de Pignorius, *de Suppliciis*, et notez que je vous donne cette indication d'après M. Naudet. Or j'ai voulu savoir à quoi m'en tenir sur ce Pignorius, et j'ai consulté la *Biographie universelle* de Michaud, tome XXXII. Laurent Pignoria, né à Padoue en 1571, est un savant qui a composé bon nombre d'ouvrages de haute érudition ; la liste en est longue, mais il n'est pas question du traité *de Suppliciis*. Le *Manuel* de M. Brunet, dernière édition, consacre un petit article à Pignorius, le même, celui qui a fait un singulier travail sur la fameuse *Table Isiaque ;* mais motus sur les supplices (1). Cependant si vous voulez me permettre de vous donner un renseignement dont je garantis l'authenticité, cherchez le livre suivant, grand in-4°, portant ce titre : *Codex αὐτόγραφος, clarissimi viri Johannis Lami, cum æneis figuris tormentorum quibus tam ethnici quam Christi fideles fuere antiquitus cruciati*. L'ouvrage est dédié à Ferdinand Ier, roi d'Espagne, par Ponticellius, et porte

(1) L'illustre doyen de la Faculté des lettres de Paris, M. Victor Le Clerc, à qui je suis redevable de conseils précieux, a bien voulu rechercher la cause de cette omission (car ce n'est pas une erreur) de son confrère de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Pignorius a fait un traité *de Servis*, et dans cet ouvrage se trouve un chapitre intitulé : *de Suppliciis*.

la date de 1790. Les dessins sont de Guerra, peintre de Sixte V; ils ont été gravés par Ant. Tempesta. Et comme il s'agit d'un *Codex rarissimum et unicum*, si vous tenez à savoir où il se trouve, je vous indiquerai la bibliothèque particulière qui renferme ce trésor.

Léonidas (singulier nom pour un esclave !) est un maître fripon, le type de tous nos Frontins modernes; il vole une assez grosse somme à un vieillard imbécile, et dans le triomphe de sa fourberie, il se moque des punitions qui l'attendent :

> Scapularum confidentia, virtute ulmorum freti,
> Qui advorsum stimulos, laminas, crucesque, compedesque,
> Nervos, catenas, carceres, numellas, pedicas, boias,
> Indoctoresque acerrumos gnarosque nostri tergi,
> Qui sæpe ante in nostras scapulas cicatrices indiderunt.

Par la confiance en nos robustes épaules, et par notre force à braver les houssines, les bâtons, les lames ardentes, les croix, les entraves, les liens, les chaînes, les prisons, les tortures, les gênes, les carcans, et ces docteurs énergiques si familiarisés avec notre dos et si habiles à sillonner nos omoplates de cicatrices, etc. — Ces paroles reviennent souvent dans les pièces de Plaute, les personnages y font de fréquentes allusions; c'est cette éternelle volée de bois vert, mais bien autrement touchante, qui menace les Crispin, les Lafleur, les Mascarille de ce temps-là, et qui, passée en habitude, perd une partie de ce qu'elle a d'odieux. Les grands seigneurs d'autrefois faisaient bâtonner par leurs gens les écrivains qui leur déplaisaient. Voltaire reçut un pareil affront du vicomte de Chabot, qui refusa de lui en rendre raison. Le battu n'était pas déshonoré pour cela, et les contusions se guérissaient facilement.

Plaute nous montre la société romaine au naturel, avec son cynisme, ses violences, ses préjugés, et aucun auteur n'a pénétré plus avant dans ces mystères. Le Léonidas dont nous avons parlé tout à l'heure cherche un complice; il court, il s'agite, et un autre drôle de son espèce, Liban, le voyant si effaré, craint de se compromettre dans une méchante affaire, il se dit :

> Illic homo socium ad malam rem quærit, quem adjugat sibi.
> Non placet: pro monstro exemplum 'st, quando, qui sudat tremit.

Ce fripon cherche un compagnon de potence: je le crains. C'est un prodige de voir un homme suer et trembler à la fois. — Il y

a là, si nous ne nous trompons, une allusion à une sentence hippocratique : l'aphorisme 37 de la quatrième section était devenu proverbial en Grèce, et si le peuple de cette époque lointaine avait toujours puisé ses opinions médicales à cette source pure, il n'eût pas conservé la trace de certains préjugés bizarres qui, du reste, ne sont pas tout à fait perdus, même de nos jours. Ainsi, Sosie, en présence de Mercure qui lui fait peur, s'écrie :

..... Perii! denteis pruriunt!
Certe advenientem me hic hospitio pugneo adcepturus est.

C'est fait de moi! La mâchoire me démange! Certes, il va me régaler d'une grêle de coups de poing pour mon arrivée! — Une démangeaison survenant tout à coup sur une partie quelconque du corps était l'indice d'un accident, d'une maladie devant occuper cet endroit. Liban, à qui l'on propose un projet scabreux, dit en faisant gros dos :

Ego mirabar, quod dudum scapulæ gestibant mihi,
Hariolari quæ obceperunt esse sibi in mundo malum.

Je m'étonnais tout à l'heure de la démangeaison de mes épaules! C'était un présage des supplices qui s'apprêtent. — Voilà de ces choses qui sont éternelles, comme la folie humaine, comme le mauvais œil qui fascine les agneaux du berger de Virgile, comme les tintements d'oreille, comme la démangeaison du nez, et autres impressions que nos contemporains si incrédules, si philosophes, transforment en avertissements infaillibles. Faut-il s'étonner d'entendre dire à ce même Liban, quand il s'adresse à son maître, le vieux Démenète qui a dit un mot fâcheux :

..... Obsecro, hercle, ut, quæ locutus, despuas.

Je t'en conjure, après ce que tu viens de dire, crache! — Volontiers, dit le vieillard : *Fiat, geratur mos tibi.* — Liban insiste : *Age, age, usque excrea;* et comme Démenète ne se prête pas volontiers à cette fantaisie,

Age, quæso, Hercle, usque ex penitis faucibus.

Par Hercule! encore, encore, et que ce soit du fond du gosier! — Il va plus loin encore; mais remarquons seulement le fait qui se rencontre dans une autre pièce, *les Captifs,* où un mauvais plaisant, voulant se débarrasser d'un importun, cherche à faire croire qu'il est fou furieux, qu'il faut cracher sur lui pour le guérir :

Hegio, hic homo rabiosus habitus est in Alide,
Et illic isti, qui spu tatur, morbus interdum venit.

Hégion, cet homme est considéré en Élide comme un enragé, et ceux qui le regardent peuvent gagner sa maladie. — La personne accusée se récrie de toutes ses forces; mais Hégion lui fait observer qu'il n'y a pas de quoi se formaliser à ce point, que c'est chose fort ordinaire :

Ne verere ; multos iste morbus homines macerat,
Quibus insputari salute fuit atque illis profuit.

Ne te fâche pas; beaucoup de gens sont affligés de ce mal, et en crachant sur eux on leur administre un remède salutaire. — Voyez encore Tibulle, élég. II, livre Ier :

Ter cane, ter dictis despue carminibus ;

Chante trois fois ces vers et crache trois fois. — Et un peu plus loin, dans l'élégie III :

Hunc puer, hunc juvenis circumterit arta,
Despuit in molles et sibi quisque sinus.

Enfants et jeunes gens se pressaient autour de lui, et chacun de cracher dans son sein. —

Si ces idées bizarres vous paraissaient trop étonnantes, songez que Pline a écrit un chapitre entier *de Sortilegiis et saliva hominum.* Il y a bien des extravagances dans ces antiques préjugés, bien des choses absurdes; mais qui pourrait s'en étonner? Est-il donc si rare de voir de nos jours, à Paris, des gens que l'âge, l'éducation et l'expérience devraient mettre à l'abri des atteintes du charlatanisme, tomber dans les piéges grossiers que leur tendent ces guérisseurs de toutes choses qui remplissent de leurs miracles la quatrième page des journaux?

Je note toujours, chemin faisant, les passages qui ont trait aux oreilles et ce, pour cause; aussi je demande la permission de consigner ici le vers suivant qu'on trouve dans *Pœnulus,* le Carthaginois; Milphion, esclave beau parleur, dit à une jeune fille qu'il feint d'adorer :

Sine te exorem, sine te prendam auriculis, sine dem savium!

Cède à ma prière, laisse-toi prendre par les deux oreilles, pour que je te donne un baiser. — En voici un autre exemple tiré de l'*Asinaire :*

Prehende auriculis, compara labella cum labellis.

Prends-moi par les deux oreilles, baise-moi, — dit ce vaurien de Léonidas à Philénie. Cette sorte de caresse singulière se rencontre déjà dans Théocrite, et un commentateur prétend que c'est là le *basium florentinum*. Je ne dis pas le contraire, quitte à rechercher si Jean Second en parle, ou si l'on trouve quelque chose d'analogue dans le *Pervigilium Veneris*. Au surplus, Plaute est riche en expressions de ce genre. Il y a dans le *Trinumus, l'Homme aux trois deniers;* un jeune amoureux, Lysitelès, qui dépeint à merveille les ravages causés par *saviis sagittatis*, ces caresses meurtrières, ces traits brûlants qui vont jusqu'au cœur. Essayez donc de traduire ces *saviis sagittatis !*

Il est encore une particularité que je ne puis omettre, elle se rapporte à des pratiques de coquetterie qu'un jaloux veut interdire à une femme légère. Diabole, jeune homme amoureux de Philénie, veut faire un traité avec cette beauté un peu vénale, et voici quelques articles qui nous intéressent :

Forte si tussire obcœpit, ne sic tussiat,
Ut quoiquam linguam in tussiendo proferat.

Item, si elle a besoin de tousser, elle fera en sorte de ne pas tousser ainsi, c'est-à-dire de ne pas tirer la langue ; si elle fait semblant d'avoir un flux de poitrine, la pituite,

Quod illa autem simulet, quasi gravedo profluat,
Hoc ne sic faciat ; tu labellum abstergeas
Potius, quam quoiquam savium faciat palam.

elle ne fera pas cela (il passe sa langue sur ses lèvres), et tu lui essuieras la bouche toi-même de peur qu'elle n'envoie un baiser à quelqu'un. — Notre Arnolphe de l'*École des femmes* ne dirait pas mieux. Diabole voudrait faire de sa maîtresse une statue :

Neque illa ulli homini nutet, nictet, adnuat.

Ni clin d'yeux, ni mouvement de tête, ni aucun signe d'intelligence, — ce qui prouve que la mimique amoureuse ne date pas d'hier. Il y a dans le chapitre 6 des *Proverbes de Salomon*, v. 13, un homme qui fait des signes avec les yeux, qui parle avec ses doigts, *annucit oculis, digito loquitur;* et c'est là peut-être que l'abbé de l'Épée a trouvé le germe de sa méthode d'instruire les sourds-muets. Les prétendus guérisseurs de la surdi-mutité n'ont encore rien inventé de mieux, et force leur est bien de revenir à ce point de départ. La mimique a sa base dans la nature même.

J'aime mieux les signes expressifs d'un sourd-muet que les sons rauques d'un gosier inhabile ; ne vaut-il pas mieux entendre la pauvre Phédra s'écrier :

Perii, mea nutrix ! obsecro te, uterum dolet?
Juno Lucina, tuam fidem !

Je meurs, ma nourrice ! A moi ! quelle douleur ! Junon Lucine, secours-moi ! — que de voir une femme en couches plongée dans l'insensibilité par le chloroforme, au risque de ne s'éveiller plus jamais ? La douleur est-elle donc un si grand mal ? Je ne soutiendrai pas cette thèse hasardée : nos jeunes chirurgiens prendraient en pitié mes arguments, et peut-être iraient-ils jusqu'à me fournir une bonne occasion d'avoir sur ce point une opinion moins désintéressée. A mesure que l'abus des anesthésiques fait des progrès, les témérités du bistouri deviennent plus grandes, on se prend à n'avoir plus de pitié pour le patient qui ne sent rien, et Dieu sait où l'on s'arrêtera. Les hommes sont toujours à l'école, il y a concours, émulation ; ce qui précède motive ce qui suit. Pardonnez-moi cette digression qui a cependant une cause. Les anciens étaient cruels envers leurs esclaves ; on ne ménageait pas la sensibilité de la créature humaine ; c'était le résultat de l'éducation. Écoutez ce pauvre Lydus, des *Bacchides ;* il raconte l'histoire d'un malheureux précepteur battu par son élève. Le maître se plaint aux parents qui lui donnent tort, et il s'en va la tête enveloppée d'un linge huilé, comme une lanterne. Singulier pansement. On ne connaissait pas encore le cérat.

It magister, quasi lucerna, uncto expletus linteo.

L'écolier qui débutait ainsi devait aller loin en violences, en cruautés. Pardon si je rapproche de ce fait odieux les jeunes vivisecteurs, qui semblent trop enclins à faire bon marché du système nerveux de leurs clients présents et futurs, à quelque degré de l'animalité qu'ils appartiennent. Ils devraient bien se dire quelquefois : Que voudrais-je qu'on me fît, si j'étais à la place de ce malade ?

Si l'on s'en rapportait au langage habituel des personnages que Plaute met en scène, on devrait croire que la pitié n'était pas la vertu favorite des Romains, que la rudesse des camps se retrouvait dans le langage et les mœurs de la ville, ou plutôt que le peuple était toujours soldat de goût, de caractère et d'expression.

Évidemment, le christianisme a profondément modifié cette organisation sociale, où la force occupait le premier rang, où le courage tenait lieu de tout, où la cruauté ressemblait à une vertu, tant, au milieu des luttes perpétuelles de l'installation et de la conquête, les héros du Latium avaient oublié le chapitre de la pauvre humanité. L'esclavage avec toutes ses rigueurs, le droit exorbitant du chef de la famille sur sa femme et ses enfants, les violences auxquelles on avait sans cesse recours, accoutumaient les citoyens au spectacle des blessures, des meurtres, des supplices les plus odieux, si bien que chacun se prenait à mépriser la souffrance ; les yeux, les oreilles et le cœur devenaient insensibles, et les malades eux-mêmes n'inspiraient guère de commisération à ces natures féroces et blasées. Je le répète, l'expression de cette barbarie se rencontre à chaque page de l'œuvre de Plaute ; elle semble si naturelle, si bien dans les habitudes du théâtre, qu'il faut absolument admettre que le public s'y voyait représenté comme dans un miroir fidèle.

Dans la première scène d'*Amphitryon*, on voit Mercure qui effraye Sosie par des menaces continuelles : *Agite, pugni*, allons, mes poings,

> Jam pridem videtur factum, here quod homines quatuor
> In soporem colocastis nudos ;

hier vous avez couché par terre quatre hommes, etc. — Cette scène entre un fanfaron et un peureux, est très plaisante, elle a été imitée cent fois, et nous ne nous en occuperions pas s'il ne s'y trouvait un mot qui a été l'objet de singulières interprétations. Mercure, qui continue sa pantomime menaçante, dit : *Haud malum huic est pondus pugno ;* ces poings-là sont d'un assez bon poids ; — puis il ajoute :

> Quid si ego illum tractim tangam ut dormiat?

Si je commençais à le caresser pour l'endormir ? — Les fauteurs du magnétisme ont voulu voir dans ces expressions singulières une manœuvre spécifique, et dans leur zèle pour la science des miracles, ils ont prétendu que déjà, du temps de Plaute, on faisait des passes et autres manœuvres dans le but de produire le sommeil ou le somnambulisme. En pareil cas, on voit tout ce que l'on veut voir. Il s'agit ici simplement de ces locutions populaires qui sont de tous les temps, de tous les lieux. Ne dit-on pas

aujourd'hui : Attends ! je vais te caresser les oreilles ! Vocable à l'usage des battants, et que comprennent très bien les battus. Mais voyons d'autres preuves de la dureté des personnages mis en scène par Plaute.

Une comédie intitulée *Curculo, le Charançon,* va nous montrer un pauvre diable en proie à un mal terrible et que personne ne plaint. Cappadox est un de ces personnages qui jouent un grand rôle dans le drame ancien, un agent de toutes les intrigues, non pas amoureuses, mais sensuelles, qui amusaient le théâtre romain, et qui ne choquaient personne parce qu'elles se reproduisaient sans cesse dans la vie privée des spectateurs. *Leno* est le titre dont on décore ces hommes ; M. Naudet les appelle des *prostitueurs*, et notre langage usuel les désigne d'une façon beaucoup plus pittoresque. Donc cet infâme Cappadox fait un vilain métier, il enlève les enfants au berceau, il recueille les petites filles abandonnées, il les élève, et les vend plus tard à ceux qui veulent les payer; il trafique de leurs charmes, et le portrait d'un pareil homme nous montre dans toute sa laideur un des plus ignobles types de cette société sensualiste pour qui la liberté humaine n'était qu'un vain mot, et qui ne connaissait pas encore la pudeur.

Mais Cappadox est malade ; il s'est réfugié dans le temple d'Esculape, attendant de ce dieu tutélaire la guérison de ses maux. Il a vainement attendu, il sort du temple et dit en soupirant :

> Migrare certum'st jam nunc e fano foras,
> Quando Æsculapi ita sentio sententiam,
> Ut qui me nihili faciat, nec salvum velit,
> Valetudo decrescit, adcrescit labor.

Il ne me reste plus qu'à quitter le temple. Hélas! je le vois bien, Esculape ne fait nul cas de moi, il ne veut pas me guérir; je sens mes forces décroître et croître mon mal. — Mais quelle est donc cette maladie si grave? Le patient va nous l'apprendre et l'on pourra se convaincre qu'il n'omet aucun des traits caractéristiques d'une affection abdominale. Écoutez cette description :

> Nam jam, quasi zona, liene cinctus ambulo.
> Geminos in ventre habere videor filios.
> Nihil metuo, nisi ne medius disrumpar miser.

Ma rate est comme une ceinture qui m'étreint quand je marche, j'ai l'air d'avoir deux enfants dans le ventre, et je ne crains rien

tant que de sentir se rompre le milieu de mon corps. — Voilà, certes, un assez triste spectacle; mais Palinure, l'esclave de Phédrome, jeune client de Cappadox, ne trouve rien de mieux à dire à ce dernier que ces mots ironiques :

> ..... Qui hic est homo
> Cum conlativo ventre, atque oculis herbeis?
> De forma novi, de colore non queo.

Quel est cet homme au gros ventre, aux yeux verts, couleur d'herbe? Je reconnais sa tournure, mais non sa couleur. — Notez la teinte ictérique des conjonctives, et puis écoutez le malade dire à Palinure :

> ..... Lien necat, renes dolent,
> Pulmones distrahuntur, cruciatur jecur,
> Radices cordis pereunt, hiræ omneis dolent.

La rate m'étouffe, je souffre des reins, mes poumons sont déchirés, mon foie est à la torture. — *Radices cordis pereunt,* cela veut dire qu'il a des palpitations, des bruits tumultueux, une angoisse précordiale horrible ; et enfin, *hiræ*, les entrailles sont douloureuses. Le pauvre homme est vraiment bien mal hypothéqué, et cet abominable Palinure, qui veut faire le docteur, déclare qu'il s'agit d'une hépatite :

> Tum te igitur morbus agitat hepatarius.

Et comme Cappadox lui reproche son mauvais cœur en lui disant : *Facile'st miserum inridere*, Palinure ajoute :

> ..... Quin tu aliquot dies
> Perdura dum intestina exputescunt tibi,
> Nunc dum salsura sat bona'st, si id feceris,
> Vænire poteris intestinis vilius.

Prends patience jusqu'à ce que tes entrailles soient pourries ; voici le temps de la bonne saumure ; elles se vendront plus cher que toute ta personne ! — On n'est pas plus cruel, pas plus mauvais plaisant, et cette allusion aux intestins de poisson, qu'on laissait pourrir pour en faire du *garum*, assaisonnement si précieux aux gourmets, est vraiment déplorable. Cappadox s'écrie : *Lien dierectu'st!* La rate ! oh ! quel supplice ! Et son exclamation n'est que trop bien motivée ; aussi ne pouvons-nous y voir une expression figurée ; aussi n'acceptons-nous pas la traduction ou plutôt l'équivalent de M. Quicherat : Je me ronge le cœur ! Mais poursuivons, et voyons ce que va faire notre malade.

Je vous ai dit que Phédrome, amant de la jeune Planétie, une des pensionnaires de Cappadox, va voir sa maîtresse *quia heic leno ægrotus incubat in Æsculapi fano ;* et nous venons de voir qu'il avait de bonnes raisons pour recourir à cet arbitre suprême de la santé. On n'y manquait guère en pareil cas ; cette coutume date de loin, et Meibomius a fait une savante dissertation intitulée : *De incubatione in fanis deorum medicinæ causa,* dans laquelle on trouve bien des choses intéressantes pour les amateurs de la *prisca medicina*. Quoi qu'il en soit, le pauvre Leno s'était installé dans le temple d'Esculape, afin d'obtenir un songe favorable. On supposait que le dieu indiquait le remède dans le rêve que le patient retenait avec le plus grand soin, et dont l'interprétation appartenait, soit aux prêtres du temple, soit à des devins habiles. Cappadox, qui n'a pas de rancune, demande conseil à cet affreux Palinure, mais celui-ci décline cet honneur et renvoie le malade à un cuisinier, son ami, autre esclave qui lui tombe sous la main, et auquel il attribue une science profonde en ces sortes de mystères. Voici le rêve de Cappadox :

Hac nocte in somnis visus sum viderier
Procul sedere longe a me Æsculapium,
Neque eum ad me adire, neque me magni pendere
Visu'st.

J'ai cru voir, cette nuit, pendant mon sommeil, Esculape assis loin de moi, sans daigner s'approcher, et montrant peu d'estime pour ma personne. — Le prétendu devin lui dit galamment que tous les dieux manifesteraient à son égard la même opinion, et le reste de la scène n'a rien qui puisse nous intéresser.

On a pu voir avec quelle précision le poète décrivait les divers symptômes de cette maladie, ou plutôt de ces divers états pathologiques accumulés chez un seul individu ; cela suppose, on en conviendra, des connaissances anatomiques assez étendues. Plaute est un peintre habile, il n'oublie rien de ce qui assure la ressemblance d'un portrait, et tout médecin sera frappé de l'exactitude d'une observation semblable. On retrouve ce talent descriptif dans bien d'autres circonstances ; par exemple, voici un homme qui a faim, ou du moins qui veut faire croire à son maître qu'il est exténué de fatigue et qu'il lui faut absolument des aliments substantiels, choisis : scène de gourmandise dont Phédrome n'est pas dupe. Curculio, l'esclave affamé, feint de tomber en défaillance.

Tenebræ oboriuntur, dit-il, *genua inedia subsidunt*, mes yeux se troublent, mes genoux se dérobent sous moi; *retine me*, soutiens-moi; *animo male'st*, je me trouve mal! — *Vin' aquam?* Veux-tu de l'eau? — dit son maître, et l'esclave réplique:

> Si frustulenta'st, da obsecro, ercle, absorbeam.

Volontiers; si c'est de la soupe, je l'avalerai; — et il continue en ces termes:

> ..... Perii! prospicio parum.
> Os amarum habeo, denteis plenos, lippiunt fauceis fame,
> Ita cibi vacivitate, venio laxis lactibus.

Je suis mort! je n'y vois goutte, ma bouche est amère, mes dents s'engorgent, la faim m'empâte la bouche, j'arrive le ventre vide, etc. — Vous voyez que Plaute n'oublie rien dans cette peinture, et que, vraie ou supposée, cette faim canine est décrite de main de maître.

Il y a dans la même pièce une vieille femme tourmentée par une soif inextinguible, sacrifiant sans cesse à Bacchus, et que Phédrome sait prendre par son faible. *Siti sicca sum*, s'écrie la vieille; et l'esclave qui lui présente la cruche pleine de vin, lui dit:

> ..... Age, ecfunde hoc cito
> In barathrum, propere prolue cloacam.

Allons, dépêche-toi de verser cette liqueur dans ce gouffre, de laver ce cloaque. — Et quand cette éponge humaine est imbibée, quand, attendrie par l'ivresse commençante, elle consent à favoriser une entrevue entre les amants, elle se livre à un acte singulier: elle arrose les verrous et les gonds pour empêcher le bruit de la porte qui va s'ouvrir, et Palinure, témoin de cette libation utile, dit en riant:

> Viden' ut anus tremula medicinam facit!
> Eapse merum condidicit bibere, foribus dat aquam quam bibant.

Regarde! La vieille au chef branlant pratique la médecine: elle boit elle-même le vin pur et donne de l'eau à la porte pour breuvage. — Qui n'a entendu reprocher au médecin le bon dîner qu'il aime à faire et la diète qu'il prescrit volontiers à ses malades? Mais, encore une fois, remarquez que ces allusions à la pratique de l'art de guérir sont en complet désaccord avec la prétendue absence de médecins à Rome. On l'a déjà dit, il y a longtemps,

l'assertion de Pline est tout simplement une épigramme ; pendant six cents ans, Rome ne s'est pas bien portée sans médecins; s'il n'y avait pas un personnel médical reconnu, organisé, il y avait une médecine traditionnelle, et des individus chargés du soin de la diriger. Mais continuons notre examen.

Il y a dans *Casina* un fermier du nom d'Olympion qui attend d'un coup de dés le succès d'une affaire fort intéressante pour lui ; l'arrêt du sort est prochain ; il est horriblement tourmenté, et décrit en ces termes les angoisses auxquelles il est en proie :

> Perii ! cor lienosum, opinor, habeo ; jamdudum salit ;
> De labore pectus tundit.

M. Naudet traduit *cor lienosum* par : Mon cœur est pris du mal de rate, je crois. Toute révérence gardée envers un aussi habile latiniste, je me permettrai de dire que cette version est peu satisfaisante, car qu'est-ce que le mal de rate ? J'aimerais mieux : Mon cœur se gonfle ; cela donnerait une idée de ce qu'éprouve Olympion. Évidemment il veut dire qu'il a le cœur gros, comme on a la rate grosse quand on a couru, ce que je ne garantis pas ; mais enfin la douleur qu'on éprouve dans le flanc gauche après une course rapide, est attribuée au gonflement de la rate, et l'émotion agit sur le cœur dans un sens analogue. Nous moquerions-nous de cette anatomie de fantaisie que les auditeurs de Plaute acceptaient sans scrupule ? Le public de nos jours est-il donc plus clairvoyant à l'endroit des expressions techniques employées par nos dramaturges modernes ? Le langage du poète latin est plein de mots d'une énergie extrême, qui font image, et que le menu peuple saisissait à merveille. Ainsi Dinacion prétend que la fatigue a tari la moelle de ses os, *medullam lassitudo perbibit*, et Gélasime (tous deux acteurs dans *Stichus*) s'écrie :

> Quid ego, quoi misero medullam ventris percepit fames !

Et moi, malheureux, la faim a dévoré la moelle de mon estomac ! — Tout le monde sait ce que cela veut dire, mais je ne me charge pas d'expliquer le sens réel d'une expression proverbiale que j'ai rencontrée dans *Epidicus*. Un jeune homme, impatient de recevoir une nouvelle importante, gourmande ainsi un esclave en retard :

> Di immortaleis ! otio isse admiror pedibus ; pulmones,
> Qui perhibentur, prius venissent, quam tu advenisti mihi.

Par tous les dieux ! qu'as-tu fait de tes jambes ? Un poumon, comme on dit, aurait marché plus vite que toi ! — J'avoue que je ne saisis pas le motif de ce rapprochement inattendu, à moins que *pulmones* ne soit ici une abréviation, *pulmonibus laborantes*, ceux qui ont les poumons malades et qui ne peuvent courir. J'aime mieux cette interprétation que celle d'Érasme, qui dit que cette comparaison est fondée sur ce que le poumon est toujours en mouvement sans changer de place. Il aurait fallu pour cela que l'on connût le mécanisme de la respiration, tandis que les asthmatiques et autres gens affectés de courte haleine ne pouvaient marcher rapidement, ce qui était d'observation vulgaire et facile. Je puis justifier ma manière de voir en m'appuyant sur une scène du *Mercator :* Acanthion, un de ces esclaves messagers toujours prêts à vendre cher les bonnes nouvelles qu'ils apportent, se plaint en ces termes de l'horrible course qu'il vient de faire :

..... Genua hunc cursorem deserunt.
Perii ! seditionem facit lien, obcupat præcordia.
Simul emicat subspiritus. Vix subfero, hercle, anhelitum.

Mes genoux se refusent à la course ! Je n'en puis plus ! ma rate se révolte et remonte au cœur ; je suis tout essoufflé ! — Ce passage me semble très clair, c'est le *cor lienosum* cité plus haut, et ces expressions populaires s'entendent fort bien. M. Naudet dit, dans sa version : Ma rate force les remparts de mes poumons tout palpitants, tout haletants.

Le savant traducteur nous permettra de lui faire remarquer que cette sorte de paraphrase a quelque chose de forcé ; *seditionem facit*, signifie *se révolte,* et quant aux remparts des poumons, nous ne pensons pas que Plaute ait voulu parler du diaphragme. M. Naudet nous pardonnera ces petites chicanes anatomiques : il lui serait si facile de prendre sa revanche sur les sujets littéraires !

Une autre comparaison non moins bizarre, c'est celle que se permet un certain Nicobule, dans les *Bacchis*. Il parle de Chrysale, esclave importun et cependant nécessaire :

Lippi illic oculi servos est simillumus :
Si non est, nolis esse, neque desideres ;
Si est, abstinere, quin adtingas, non queas.

Cet esclave est comme un mal aux yeux : si on ne l'a pas, on

s'en passe à merveille, on n'en veut pas du tout; s'il vous vient, on ne peut se dispenser d'y toucher. — Horace a dû applaudir à la vérité de cette image, qui se trouve reproduite dans la pièce intitulée *le Persan*, où un certain Sagariston, esclave, dit de son maître : Il ne saurait se passer de moi, pas plus qu'on ne peut s'empêcher de porter la main à un œil lippeux :

> Sed quasi lippo oculo me herus meus manum abstinere haud quid
> Quin mi imperet, quin me suis negotiis præfulciat. [tamen

J'aime à rencontrer des locutions de ce genre, parce qu'elles prouvent combien elles entrent dans les habitudes d'un peuple : les lippeux étaient communs à Rome aussi bien qu'en Grèce ; les mêmes influences produisaient les mêmes résultats, et à vingt siècles de distance, les observateurs constatent des affections analogues.

La lecture de Plaute est une source abondante de renseignements sur la vie privée de ses contemporains ; il écrivait pour la populace, aussi son œuvre est-elle remplie de locutions qui couraient les rues, de ces proverbes dont l'idée s'est éternisée en dépit des changements de costume dus au génie des nations qui les ont adoptés. Ainsi, un personnage s'écrie : Cela n'est pas rare, le marteau veut être plus habile que le manche ; *malleum manubrio doctior*. C'est Gros-Jean qui en remontre à son curé. Un autre dit : *Eximit ex manu manubrium ;* Il lui enlève le manche de la main, ou bien, chez nous, Il lui coupe l'herbe sous le pied. Il serait curieux de rechercher ces métamorphoses des proverbes. La sagesse des nations, si elle est la même au fond, varie singulièrement dans la forme ; mais revenons à la médecine et aux médecins de Plaute.

Ceux qui se plaignent volontiers de leurs maux, vrais ou fictifs, sont fort exposés à recueillir, pour prix de leurs doléances, des consultations moqueuses ou banales dont, pour notre compte, nous pouvons tirer un certain parti. Ainsi ce même Acanthion du *Mercator*, répétant la scène dont nous avons parlé plus haut, dit à Charinus, son maître, qui le presse de s'expliquer :

> ..... Placide ! volo adquiescere.
> Tua causa rupi ramices, jamdudum sputo sanguinem.

Doucement ! que je me remette un peu ! Pour te servir je me suis rompu les veines des poumons, je crache le sang. — Ce person-

nage ne connaît guère les *veines des poumons;* il a dû dire, comme on dit encore aujourd'hui : Je me suis rompu un vaisseau dans la poitrine. M. Naudet croit devoir se féliciter de ne pas avoir pris *ramices* pour des hernies, mais évidemment il n'est pas possible de se méprendre sur le sens de ce passage. Lucilius, n° 16, livre IX, parle d'un vieillard infirme, *ramice magno*, et ici, *ramex* veut dire bien autre chose. Quoi qu'il en soit, Charinus impatienté dit à son esclave :

Resinam ex melle Ægyptiam vorato, salvom feceris.

Prends de la résine d'Égypte avec du miel, cela te guérira. — Il ne s'agit pas de ce que les pharmacopées nous donnent sous le nom de *Miel Egyptiac*, mélange de miel, de vinaigre et de vert-de-gris, mais bien d'une résine venant des bords du Nil et que l'on incorporait dans du miel, sorte d'électuaire aromatique et anticatarrhal probablement fort employé dans les accidents hémoptoïques.

Mais laissons là la médecine vulgaire, Plaute n'en est pas avare; je pourrais en fournir de nombreux exemples, montrer des esclaves, des affranchis qui disent à chaque instant : Celui-là souffre, donne-lui une *potion;* ce qui prouve que les termes de l'art étaient déjà familiers. Notre poète comique ne s'est pas borné à ces menus propos, qui sont du domaine public; il a mis en scène un vrai médecin, un docteur, un homme fort répandu, qui court la clientèle du matin au soir, et nous devons nous estimer heureux de rencontrer dans une œuvre d'une date si reculée des détails circonstanciés sur un sujet d'un aussi haut intérêt pour nous.

Les Ménechmes sont deux frères jumeaux dont la singulière ressemblance occasionne des quiproquo bizarres : on prend toujours l'un pour l'autre, et de là des scènes fort plaisantes. Par suite de ces méprises, le beau-père d'un des Ménechmes croit son gendre fou ; il veut le faire traiter et appelle un médecin renommé dans la ville de Syracuse. En attendant le docteur, il se plaint en ces termes :

Lumbi sedendo, oculi spectando dolent,
Manendo medicum, dum se ex opere recipiat.
Odiosus tandem vix ab ægrotis venit.

J'ai mal aux reins de rester assis, mal aux yeux de regarder, en

attendant que le médecin revienne de ses visites. L'ennuyeux personnage! qu'il a de peine à en finir avec ses malades! — Si tous ceux qui ne sont pas exacts aux rendez-vous savaient combien on est enclin à médire d'eux, ils se presseraient un peu plus d'arriver, afin de couper court aux propos désobligeants des confrères qui les attendent. Le vieillard impatient ajoute ce trait piquant à l'adresse d'un homme qui sans doute ne brille pas par la modestie, qui explique toujours ses retards par des causes importantes :

Ait se obligasse crus fractum Æsculapio,
Apollini autem brachium.

Il va me raconter qu'il a dû réduire à Esculape une fracture de jambe, et une fracture de bras à Apollon. — Comment se plaindre quand il donne des motifs si légitimes? Et combien d'excuses analogues n'entend-on pas alléguer par les médecins qui ne savent calculer ni le temps ni les distances? Enfin il arrive, mais lentement, *movet formicinum gradum*, à pas de fourmi, — et sans autre préambule, il veut savoir ce qu'a le malade pour lequel on l'a fait appeler :

Quid esse illi morbi dixeras, narra, senex,
Num larvatus, aut ceritus ? Fac sciam
Num eum veternus, aut aqua intercus tenet ?

Voyons, vieillard, de quoi s'agit-il? Que m'as-tu dit? Est-il fou ou furieux? Est-il pris de léthargie ou d'hydropisie? — Mais c'est pour le savoir que je te fais venir et pour que tu le guérisses, dit le beau-père, et le médecin réplique :

..... Perfacile id quidem'st
Sanum futurum, mea ego id promitto fide.

Rien n'est plus facile, je le guérirai, je t'en donne ma parole. — Hélas! c'est un traitement qui exige de grands soins, dit le vieillard, je te le recommande; et aussitôt notre confrère ajoute ces bonnes paroles :

Quin subspirabo plus sexcenties in die;
Ita ego illum cum cura magna curabo tibi.

Je m'essoufflerai pour lui du matin au soir, tant j'y mettrai de soin et d'empressement. — Pendant qu'ils parlent ainsi l'un et l'autre, le malade arrive.

..... Observemus, quam rem agat.

Voyons de quelle manière il se comporte, dit le médecin ; et nous voici en présence de deux acteurs d'une scène intime, dans laquelle le poète n'a pas résolu, comme ses successeurs plus modernes, de tourner en ridicule la toque et l'habit de docteur, son langage et sa manière d'agir. D'ailleurs Ménechme n'est pas malade, le médecin est de bonne foi, il cherche sérieusement à reconnaître de quel mal est affecté son client ; ils sont tous deux acteurs sincères, chacun dans son rôle, ce qui donne à cette scène un caractère de vérité qu'on ne rencontre presque jamais en pareil cas.

Salvos sis, Menæchme ; quæso cur apertas brachium ?
Non tu scis, quantum isti morbo nunc tuo facias mali.

Pourquoi te découvres-tu les bras ? Tu ne sais pas combien tu aggraves ton mal. — Ménechme reçoit fort mal cet avis, mais le médecin commence son enquête. *Ecquid sentis ?* Qu'éprouves-tu ? — Et comme la réponse est peu satisfaisante, le praticien se dit en soi-même :

Non potest hæc res ellebori jugere obtinerier.

Un champ d'ellébore n'y suffira pas ! — Il continue son interrogatoire. Bois-tu du vin blanc ou du vin fort en couleur ? *Album an atrum vinum potas ?* — Ménechme se fâche, il traite fort mal le médecin :

..... Quin tu me interrogas
Purpureum panem, an puniceum soleam ego esse, an luteum,
Soleam ne esse aveis squamosas, pisceis pennatos.

Que ne me demandes-tu si je mange du pain rouge, ou violet, ou jaune ; si je me nourris d'oiseaux à écailles ou de poissons à plumes ? — Ces reproches, faits avec aigreur, font dire au vieillard, présent à la consultation :

Audin' tu ? Deliramenta loquitur. Quid cessas dare
Potionis aliquid, priusquam percepit insania ?

Ne vois-tu pas qu'il est en délire ! Que tardes-tu à lui donner quelques remèdes avant que la folie se déclare ? — Mais le médecin n'est pas si pressé de prendre un parti ; il interroge encore, il veut éclaircir cette affaire difficile : Dis-moi, Ménechme, tes yeux deviennent-ils fixes ?

Dic mihi hoc : solent tibi unquam oculi duri fieri ?
Dic mihi, en unquam tibi intestina crepant, quod sentias ?

Les borborygmes, nous savons ce que c'est; mais les yeux durs, *oculi duri*, il y a là matière à éclaircissement. Qu'entend-on par ces paroles? De quoi s'agit-il? M. Naudet dit que l'on connaît des états nerveux qui tiennent les yeux ouverts et fixes; et pour exprimer cet état, on dit : *Oculi rigent*. La fixité du regard n'entraîne pas sa dureté, et je trouve que l'explication de M. Naudet n'est pas complétement satisfaisante. Mais continuons cet inventaire du docteur.

Perdormiscin' usque ad lucem? Facileu' tu dormis cubans?

T'endors-tu facilement quand tu te couches? Dors-tu jusqu'au jour? — Ménechme, qui ne peut comprendre à quel sujet on lui fait toutes ces questions, se fâche et envoie le médecin à tous les diables; sa colère confirme celui-ci et le vieillard dans leur croyance erronée, et ce dernier s'écrie :

Obsecro, hercle, medice, propere, quidquid facturus, face.
Non vides hominem insanire?

Je t'en prie, médecin, hâte-toi d'agir! Ne vois-tu pas qu'il est fou? — Le médecin se rend à cet avis et dit :

..... Scin' quid facias optumum?
Ad me face uti deferatur.

Sais-tu quel est le meilleur parti à prendre? Fais-le transporter chez moi; *ibi meo arbitratu potero curare hominem*, je pourrai le traiter à mon aise; — et il ajoute, s'adressant au malade :

Elleborum potabis, faxo, aliquos viginti dies.

Tu prendras de l'ellébore, certes, pendant une vingtaine de jours. — Ce médecin avait-il donc chez lui ce qu'on nomme une maison de santé? Était-ce la coutume de prendre les malades en pension, de se charger de leur traitement et de tous les accessoires, moyennant finance? Traducteurs et commentateurs, scoliastes et historiens se taisent sur ce chapitre de la vie privée des citoyens d'Athènes et de Rome, et c'est dommage, car il nous importerait de savoir ce qui se faisait alors. Peut-être y trouverions-nous la preuve de l'existence d'une foule de pratiques qui ne nous semblent modernes qu'en raison du silence des livres anciens. Bornons-nous à constater qu'à l'époque reculée où fut écrite cette comédie des *Ménechmes*, près de 200 ans avant l'ère chrétienne, un médecin était appelé pour voir un malade, interrogeait celui-

ci, reconnaissait, à tort ou à raison, un état grave exigeant un traitement énergique pour lequel le patient devait être placé dans la propre maison du praticien. Il y a là, ce nous semble, un exercice régulier de l'art de guérir, et surtout une connaissance assez grande d'un certain nombre de symptômes de maladies.

Ce Ménechme n'est pas malade, mais l'autre, son frère jumeau, dont la santé n'est pas moins bonne et qui est l'objet d'une méprise aussi plaisante, voulant se débarrasser des obsessions de plusieurs personnes, feint d'être malade, et cette maladie simulée est dépeinte avec une netteté singulière par les assistants :

Viden' tu illi oculos virere? Ut viridis exoritur color
Ex temporibus atque fronte! Ut illi oculi scintillant! Vide!

Vois la teinte verdâtre que prennent ses yeux, comme son front et ses joues deviennent livides, comme ses yeux étincellent! — Ah! vous voulez que je sois fou, s'écrie le Ménechme, *quando illi me insanire prædicant, ego me adsimilem insanire;* eh bien! je vais faire le fou, *ut illos a me absterream,* pour me débarrasser d'eux. — Et alors il commence cette plaisanterie; il se démène, et sa femme effrayée s'écrie : *Ut pandiculans oscitatur,* comme il bâille, comme il étend les bras! — Et le reste de cette scène ne laisse rien à désirer sous le rapport de la vérité.

Cette comédie des *Ménechmes* est on ne peut plus instructive; elle est remplie de locutions bizarres qui nous montrent le vrai ton de la conversation familière; ainsi un esclave, Péniculus, pressé de se mettre à table avec son maître pour faire une petite orgie, dit :

Dies quidem jam ad umbilicum dimidiatus mortuus.

La journée est à moitié morte; elle a dépassé son milieu, son ombilic, — expression anatomique des plus singulières en pareil cas. Ομφαλος, chez les Grecs, signifiait le ventre, la partie moyenne, et Delphes était considérée comme *ombilicus terrarum orbis.* Ces idées se rencontrent ailleurs, n'en doutez pas : chaque peuple aime à se poser au centre du monde, à voir graviter autour de lui les autres parties de la terre; témoin les Chinois, qui s'intitulent fièrement l'*empire du milieu;* témoin les anciens Péruviens, qui regardaient Cusco, leur capitale, comme le point central de la terre. Notez que Cusco, dans la langue sacrée des Incas, veut dire exactement nombril.

Revenons à nos Ménechmes qui sont si tourmentés et que la médecine envahit, à leur grand déplaisir. L'un d'eux, à qui sa femme fait une scène de jalousie, lui dit avec assez de douceur :

Quæso, hercle, mulier, si scis, monstra, quod bibam,
Tuam qui possim perpeti petulantiam.

Je t'en conjure, enseigne-moi le breuvage qui me fera supporter ta furie. — Nous ne connaissons pas cette divine liqueur, et nous regrettons de n'en pas trouver la formule dans Plaute : son efficacité serait souvent mise à l'épreuve. Si les femmes l'ont connue, elles en ont certainement gardé le secret.

Les jeunes gens passionnés, comme le Charinus dont nous avons déjà parlé, éprouvaient de rudes angoisses et ne pouvaient pas trop se plaindre, tant la puissance paternelle était redoutable. Charinus dit de Démiphon, son père : *Musca est meus pater, nihil potest clam illum haberi;* C'est une mouche, on ne peut rien lui cacher; — et quand son malheur lui paraît arrivé au comble, quand il est convaincu que le vieillard va lui enlever la femme qu'il aime, il prend un grand parti, la mort seule peut mettre fin à ses tortures, et il s'écrie : Pourquoi vivre? Il vaut mieux en finir! Quel bien la vie me réserve-t-elle?

Cur ego vivo? Cur non morior? Qui mi 'st in vita boni?
Certum 'st, ibo ad medicum, atque ibi me toxico morti dabo.

C'est décidé, je vais chez un médecin, et je m'empoisonnerai. — Ainsi on pouvait en venir au suicide, et trouver le moyen d'accomplir ce funeste projet à l'aide des drogues d'un médecin, sous la direction de celui-ci, et la loi ne s'y opposait pas! On sait, en effet, que personne ne contestait à un citoyen romain le droit de disposer de sa vie, et si exorbitant qu'il paraisse, on ne manquerait pas, même aujourd'hui, de bons arguments pour le soutenir. Laissons dire à cet égard plusieurs savants médecins qui ont pris à tâche de fournir, pour ou contre cette thèse, des raisons puisées dans l'étude approfondie d'une multitude de faits. Lisez les ouvrages récents de MM. Brierre de Boismont, des Étangs et Lisle, et vous y trouverez tous les éléments nécessaires pour bien raisonner sur cette question délicate.

Charinus ne se tue pas; il accepte les consolations de son ami Eutique, qui s'ingénie à le tirer du mauvais pas où il est engagé, et cependant il se plaint, il se lamente, et son consolateur lui dit :

Sanun' es (non es sanus); Tu n'as pas ta tête, tu n'es pas dans ton état naturel; et l'autre réplique :

Pol, sanus si sim, non te medicum mihi expectem!

Par Pollux! si j'y étais, je n'aurais pas besoin de toi pour médecin! —

Le Mercator n'est pas moins intéressant que les *Ménechmes*, sous le rapport de la peinture des mœurs bourgeoises, des coutumes locales, des expressions usuelles, et nulle part on ne peut se faire des idées plus exactes sur le genre de vie, sur les sentiments, le langage d'une société si loin de nous. Par exemple, Charinus reproche à son ami de ne pas montrer beaucoup d'empressement à le secourir en ses infortunes, il l'accuse d'être :

Ad mandata claudus, cæcus, mutus, mancus, debilis.

Quand on te demande un service, tu es boiteux, aveugle, muet, manchot, perclus. — Cette richesse de comparaisons empruntées à la médecine se retrouve souvent dans l'œuvre de Plaute; j'en pourrais citer de nombreux exemples. Ainsi, dans la pièce intitulée : *Miles gloriosus, le Fanfaron,* nous trouvons un certain Scélédrus qui dit à son camarade Palestrion : *Num tibi lippus videor?* Crois-tu que j'aie la berlue? — Et l'autre lui répond : *Medicum istuc tibi melius percontarier;* Tu ferais mieux de t'adresser à un médecin. — Il s'agit d'un fait que le premier a vu; mais le second a un grand intérêt à lui faire croire qu'il s'est trompé; la discussion est longue, tenace de part et d'autre; Palestrion lui donne un conseil ironique :

Juben' tibi oculos ecfodiri, quibus id, quod nusquam 'st, vides?

Fais-toi crever ces yeux qui te causent de pareilles visions; — et il ajoute, à propos de son bavardage :

Nonne tibi istam prætuncari linguam largiloquam jubes?

Fais-toi couper la langue, etc. — Scélédrus, qui reproche à Palestrion de n'y voir goutte lui-même, lui rend compte de ce phénomène en lui disant :

Mirum 'st lolio victicare te tam vili tritico.

Je m'étonne que tu te nourrisses d'ivraie quand le froment est à si bon marché. — On connaissait déjà les effets pernicieux du *Lolium temulentum*, Lin., effets que quelques expérimentateurs

modernes ont niés, mais sans raisons suffisantes pour cela. La différence d'action tient peut-être au climat. Et puis ces crédulités antiques ont du charme; la science n'avait pas l'orgueil moderne, elle ne prétendait pas avoir dit le dernier mot sur toutes choses. Les femmes surtout acceptaient une foule de préjugés. Une matrone demandait à son époux de l'argent, beaucoup d'argent; il lui en fallait pour tant d'affaires importantes! Il convenait d'en donner, *præcantatrici*, à la chanteuse qui détourne les maladies; *conjectrici*, à celle qui explique les songes; *hariolæ atque aruspicæ*, à la devineresse, à l'aruspice. Il m'arriverait malheur si je ne leur donnais rien, *flagitium 'st si nihil mittetur*. La dame n'en a pas fini :

Tum obstetrix expostulavit mecum, parum missum sibi.
Quid? Nutrici non missurus quidquam?

L'accoucheuse se plaint d'avoir été mal payée. N'enverrons-nous pas quelque chose à la nourrice? — La scène est très plaisante, très instructive. Ce fanfaron, que Plaute nomme Periplectomène, est un caractère souvent reproduit par les auteurs comiques des temps modernes; il est puisé dans la nature; et fort heureusement pour nous ce bravache se sert à chaque instant d'expressions qui ont trait aux habitudes médicales de son époque.

Au reste, les personnages des comédies de Plaute sont presque tous dans cet usage singulier de parler en termes techniques des infirmités ordinaires de la vie commune; aux exemples nombreux que nous avons cités, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres qui prouvent jusqu'à quel point ces sortes d'expressions faisaient partie du langage usuel. Le Péniculus des *Ménechmes*, dit en parlant de la cuisine de son maître : *Nullus melius medicinam facit*. Palestrion, l'esclave du *Miles gloriosus*, raconte qu'une femme attendue n'a pu venir à la ville parce qu'elle a dû

Cubare in navi lippam atque oculis turpidis.

rester couchée dans le vaisseau, les yeux lippeux et gonflés.

Voici une petite scène assez intime, dans laquelle se rencontre un mot bon à noter. Un amant, Pleusides, retrouve la femme qu'il adore et qu'il croyait perdue; celle-ci, au comble de l'émotion, paraît s'évanouir; Pleusides cherche à la faire revenir, et le jaloux surveillant s'offusque de ses soins :

..... Capita inter se nimis nexa hice habent :
Non placet : labra labellis ferruminant.

Leurs têtes sont trop rapprochées, leurs bouches sont comme soudées ensemble. — Le jeune homme allègue pour motif que *Acre 'st malum; tentabam spiraret an non;* L'attaque a été violente; je voulais savoir si elle respirait encore; et alors le fâcheux réplique avec aigreur : *Aurem admotam oportuit;* C'est ton oreille que tu aurais dû appliquer! — La distinction est lumineuse : il fallait *ausculter*, et nos plus zélés cliniciens ne donneraient pas un meilleur conseil. L'auscultation est là en germe, germe fécond qui a dû attendre bien des siècles avant que d'éclore. Que de choses il y a dans Plaute et que personne ne s'avise d'y chercher! O Jacotot! tout est-il donc en tout?

Le *Miles gloriosus* est en proie à des tribulations nombreuses; sa vanité le fait donner en plein dans chaque piége, et il ne s'en tire qu'à son détriment. Si les mœurs faciles du temps de Plaute acceptaient tout commerce avec les courtisanes, il n'en était pas de même avec les femmes de condition libre, et alors le coupable était à la merci de l'offensé. Le fanfaron s'est introduit dans la maison d'une matrone; il est pris sur le fait ou peu s'en faut, et le prétendu père de la dame dit à son esclave :

Vide ut istic tibi sit acutus, Cario, culter probe.

Vois, Carion, si ton couteau est bien affilé! — Et ce terrible Carion, qui ne néglige rien pour augmenter les terreurs de l'amoureux captif, s'écrie avec malice :

Quin jam dudum gestit mœcho abdomen adimere,
Ut faciam quasi puero in colla pendeant crepundia.

Il coupe à merveille, et il lui tarde de trancher l'objet de ce libertin, afin que je lui pende au cou, comme les grelots qu'on met aux enfants. — C'était la punition qu'on infligeait aux galants qui se laissaient prendre. Nous retrouverons cette scène dans tous les poètes qui ont succédé à Plaute; elle est de droit commun; on en parle comme d'une chose convenue; les coureurs de bonne fortune savaient à quoi ils s'exposaient. Reste à savoir si cette chirurgie ministrante a eu bien de l'efficacité.

Voici une autre pièce intitulée : *Mostellaria, le Revenant*, que les esprits forts de notre temps regarderaient volontiers comme une preuve de l'imbécillité du peuple romain, si nos contemporains du dix-neuvième siècle étaient dépourvus de pareilles croyances. Un personnage de cette pièce, irrité contre une vieille, dit plaisamment :

In anginam ego nunc velim vorti, ut veneficæ illi,
Fauceis prehendam, atque enicem scelestam stimulatricem.

Je voudrais me changer en esquinancie pour prendre à la gorge cette empoisonneuse, afin de l'étrangler, etc. — Et cependant la vieille Scapha, cette esclave que l'on accuse de donner de mauvais conseils, nous paraît en donner un bon à la belle Philématie; celle-ci dit à Scapha : *Cedo cerussam;* Donne-moi de la céruse, du blanc, du fard. — *Quid cerussa opusnam?* Qu'as-tu besoin de cela? — *Qui malas oblinam;* Pour en mettre sur mes joues. — Scapha, qui rend justice à sa jeune maîtresse, réplique :

Una opera ebur atramento candefacere postules.

C'est comme si tu cherchais à blanchir de l'ivoire avec de l'encre. — Il paraît que si l'on écrivait avec un style sur des tablettes enduites de cire, on se servait aussi d'encre; ce qui est bon à savoir. On trouve de curieux détails sur ce sujet au commencement de la troisième satire de Perse, celle qui a trait à l'éducation. La vieille Scapha, qui sait flatter sa maîtresse, ajoute, à propos du rouge que demande celle-ci *(purpurissum)* :

Non istam ætatem oportet pigmentum ullum adtingere :
Neque cerussam, neque melinum, neque ullam aliam obfuciam.

A ton âge, on n'a besoin d'aucune peinture, ni de céruse, ni de blanc de Melos, ni de couleur d'emprunt; — et ceci nous montre les progrès d'un art dont le berceau se confond avec celui de l'espèce humaine.

Si la coquetterie est de tous les temps, la gourmandise est sa contemporaine; et, à voir les scènes nombreuses où les parasites étalent leur érudition culinaire, on comprend combien le luxe de la table était développé chez ces peuples qui nous ont devancé de si loin dans une carrière où les modernes ont la prétention d'avoir créé tant de merveilles. Dans une pièce intitulée *le Persan*, Saturion, le nom convient bien à un de ces mangeurs perpétuels qu'on trouve dans la plupart des ouvrages dramatiques anciens, Saturion prétend qu'il devrait s'appeler Famelicon; et, à propos des apprêts d'un festin qu'il flaire, il dit que le bouillon de pâte est mauvais, qu'il faut le rendre épais, crêmeux, et la raison que j'en donne, ajoute-t-il, c'est que :

Nolo in vesicam, quod eat in ventrem volo.

Je ne veux pas remplir ma vessie de ce qui doit nourrir l'estomac. — Ce goinfre ne veut pas boire, mais manger; il distingue avec soin les choses qui conviennent à ces fonctions différentes; c'est un savant qui pose des limites et proteste contre ces empiétements qui vont d'un domaine à l'autre. Que de longues dissertations n'a-t-on pas faites depuis sur le *potus* et le *cibus!*

Un autre esclave de la même pièce, Sagaristion, a placé sur son épaule un sac d'argent que recouvre son manteau. Toxile aperçoit la saillie formée par le sac; il y porte la main en disant : *Quid hoc heic in collo tibi tumet?* Quelle est cette enflure que tu as au bas du col? — Et l'autre répond en plaisantant :

..... Vomica 'st pressare parce !
Nam ubi qui mala tetigit manu, dolores cooriuntur.

Doucement! c'est un abcès, et je souffre quand on y touche sans précaution. — Depuis quand est-il venu? — Aujourd'hui même. — Fais-toi opérer : *Secari jubeas.* Mais Sagastirion ne manque pas de dire :

Metuo ne immaturam secem, ne exhibeat plus negoti.

Je crains qu'on ne l'ouvre avant qu'il soit à maturité et que le mal augmente. — On croirait entendre deux Français de notre époque; cette maturité des abcès est toujours le grand argument de ceux qui craignent le bistouri. Remarquons en passant le mot *vomica,* qui est générique dans cette scène, et qui, plus tard, est devenu spécifique dans le langage médical.

Le Milphion du *Carthaginois* est un mauvais plaisant qui tourne en ridicule un vieillard; il lui prête des mots barbares signifiant quelque chose en latin, par exemple :

..... Miseram esse prædicat buccam sibi.
Fortasse medicos nos esse arbitrarier.

Il dit qu'il a la bouche malade et nous prend sans doute pour des médecins. — Charmides, parasite qui figure dans le *Rudens,* se répand en imprécations contre un ennemi et lui dit :

Pulmoneum, edepol, nimis velim vomitum vomas!

Je voudrais, par Pollux! te voir vomir tes poumons! — Et si l'expression nous semble impropre, il ne serait pas difficile de trouver dans des œuvres bien plus modernes, tel savant qui dit à son adversaire : Puisses-tu cracher ton estomac! Ces façons de parler

appartiennent de droit à ces grands fabricants de figures de rhétorique qui pullulent à la halle, au marché, là où la langue s'enrichit de tournures hardies que n'oseraient employer les académiciens. Écoutez le cuisinier du *Pseudolus*, cette pièce favorite de Plaute; écoutez cet artiste qui vante ses sauces et reproche à ses confrères d'empoisonner le public en lui faisant manger des drogues abominables: *formidolosas dictu, non esu modo*, dont le nom même est effrayant, jugez quand on les avale! *Non condimentis condiunt, sed strigibus, vivis conviviis intestina quæ exedunt*. Ce ne sont pas des assaisonnements qu'ils introduisent dans leurs mets, ce sont des harpies qui dévorent les intestins des convives.

Hoc heic quidem homines tam brevem vitam colunt,
Quod hasce herbas hujusmodi in suum alvum congerunt!

Étonnez-vous donc de la brièveté de la vie chez ceux qui se nourrissent ainsi! — Et puis notre savant entame la kyrielle de ses inventions; il prépare le poisson, *Neptuni pecudes*, avec le *cicilendrum*, le *sipolendrum*, le *macidem*, le *sancaptidem*; tandis que les animaux terrestres, *terrestres pecudes*, sont assaisonnés, *cicimandro, happalopside, cataractria*. Devinez si vous le pouvez ce que veulent dire ces locutions singulières, et choisissez, si vous l'osez, parmi ces compositions, celle qui vous épouvantera le moins. Boileau, dans sa troisième satire, a fort maltraité un certain Mignot, cuisinier, qui avait eu le malheur de lui déplaire; son nom seul le met en courroux :

Car Mignot, c'est tout dire; et dans le monde entier,
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier.

Le personnage de Plaute n'est guère moins habile, et peut-être a-t-il servi de modèle au législateur du Parnasse français. Il n'est pas modeste, l'artiste culinaire du *Pseudolus*; il se vante de son talent en termes bons à noter. Écoutons-le :

Quia sorbitione faciam ego te hodie mea,
Item ut Medea Peliam concoxit senem;
Quem medicamento et suis venenis dicitur
Fecisse rursus ex sene adolescentulum.

J'égalerai aujourd'hui Médée, qui fit si bien cuire Pélias avec ses drogues et ses poisons, que de vieux elle le rendit de nouveau jeune homme. — Ces deux expressions *medicamento* et *venenis*

sont prises en bonne part et montrent que, dans le langage ancien, elles n'avaient pas la signification que nous leur donnons aujourd'hui. Catulle, en parlant de quelques mauvais poètes dont il veut envoyer les œuvres à un ami, dit : *Omnia colligam venena* (Épigr. XIV.). *Bonum venenum* s'entendait d'un remède efficace, tout comme φαρμακος voulait dire une drogue salutaire, par antiphrase, forme de langage souvent employée chez les anciens.

Les expressions proverbiales sont vieilles comme le monde, et déjà, au temps de Plaute, on songeait à leur faire subir des variations. Pseudolus dit à un de ses amis :

De istac re in oculum utrumvis conquiescito.

A propos de telles affaires, tu peux dormir sur l'un et l'autre œil; — et Calidorus, qui s'étonne de cette variante, lui dit : *Oculum utrum, anne in aurem?* Tu dis l'un et l'autre œil, n'est-ce pas plutôt l'une et l'autre oreille? — Et Pseudolus réplique : *At hoc pervolgatum 'st minus.* Ce que j'ai dit est moins commun, moins vulgaire. — Térence a reproduit cette locution dans une de ses comédies :

In aurem utramvis otiose ut dormias.

Pas plus qu'aujourd'hui, les médecins d'autrefois ne jouissaient de cet heureux privilége; les longues nuits et les paisibles sommeils étaient rares pour eux; on les poursuivait de fréquents appels au moindre indice d'un mal naissant; fidèle à ce précepte, qui plus tard fut élégamment formulé par Ovide : *Principiis obsta,* etc., le public avait déjà entendu Plaute lui dire dans *Amphitryon :*

Quære adveniente morbo nunc medicum tibi.

Mais les services rendus ne comportent pas une reconnaissance proportionnelle; on se moquait des médecins, on les tournait en ridicule, on se vengeait sur eux de l'ennui des infirmités qu'ils ne pouvaient toujours guérir; et si vous voulez voir comment on les traitait, lisez cette petite scène du *Rudens,* où deux misérables esclaves échangent les plaisanteries suivantes. Labrax dit à Gripus : *Ut vales?* Comment te portes-tu? — Celui-ci répond : *Quid tu? Num medicus, quæso, es?* Que t'importe? Es-tu donc médecin?

Imo, edepol, una littera plus sum, quam medicus.

Non, par Pollux! j'ai seulement une lettre de plus dans mon nom. — Alors tu es *Mendicus,* c'est-à-dire mendiant; le jeu de mots se perd nécessairement dans la traduction. *Tetigisti acu;* Tu as mis le doigt dessus! — Et voilà comment ces deux drôles traitent les pauvres gens de l'art, ceux qui se tuent à rendre la santé aux malades, et que l'ingratitude des clients ne dégoûte pas d'un métier où les seules âmes élevées trouvent de douces compensations.

J'ai encore rencontré deux petits passages qui sont de notre compétence. Un personnage qui ne veut pas se marier allègue, entre autres motifs, celui-ci qui rappelle l'hérédité de certaines maladies :

.... Sic ea mihi insignitos pueros pariat postea, [chum filium.
Aut varum, aut valgum, aut compernem, aut pætum, aut broc-

Elle me donnerait des enfants difformes; j'aurais un fils affecté de varus, de valgus, ou bancal, ou louche, ou avec un museau saillant. — Ainsi, voilà l'indication des principales espèces du pied-bot et des vices de conformation les plus ordinaires chez les enfants naissants. Le second passage se rapporte à la médecine vétérinaire, il signale les maladies communes chez certains animaux, et bien qu'il ne s'agisse que des fourberies d'un valet qui veut dégoûter l'acquéreur d'un champ, il y a cependant là l'indication de quelques connaissances pratiques qui ne peuvent nous être indifférentes. Dans le *Trinumus,* Stasime dit à Philcon :

..... Fulguritæ sunt heic alternæ arbores.
Sues moriuntur angina acerrime.
Oveis scabræ sunt, tam glabræ, hem, quam hæc est manus.

La foudre frappe les arbres les uns après les autres; les porcs meurent d'angines violentes, les brebis deviennent galeuses et n'ont pas plus de laine que sur la main. — Ce mauvais plaisant ajoute à cette description fantastique, un dernier trait beaucoup plus intéressant :

Tum autem Syrorum, genus quod patientissimum 'st
Hominum, nemo exstat, qui ibi sex menseis vixerit :
Ita cuncti solstitiali morbo decidunt.

Enfin, les Syriens, la nation la plus dure au mal, n'y vivent pas plus de six mois, tous succombent à la maladie solstitiale : *Morbus solstitialis!* — Qu'est-ce que cela veut dire? M. Naudet, au

semble aller au-devant de toutes les questions de ce genre, dit que, quand on parlait de solstice sans désignation de saison, l'on entendait l'été avec ses chaleurs excessives. Il y a, dans *la Cassette*, l'*herba solstitialis* qui ne dure qu'un jour. Le *morbus solstitialis* est probablement une espèce de fièvre très dangereuse qui sévissait à cette époque de l'année. Ces remarques du savant traducteur nous paraissent très fondées, et j'aurais pu m'en contenter, mais j'ai voulu poursuivre cette enquête : je me suis adressé à des hommes plus particulièrement versés dans la connaissance du grec, car la pièce de Plaute est traduite du grec, il le dit lui-même :

> Huic nomen græce *Thesauro* fabulæ :
> PHILEMO scripsit, Plautus vortit barbare :
> Nunc *Trinumo* fecit.

Parmi les deux ou trois volumes de fragments de comédies grecques recueillis par les soins de M. le professeur Meincke (de Berlin), il pouvait arriver que le passage en question du *Thesaurus* de Philémon n'eût pas péri, et les éclaircissements ne m'eussent pas manqué ; mais je l'espérais en vain. A défaut de cette source tarie où je ne pouvais puiser, la main d'un savant bibliothécaire m'a fourni des renseignements précieux ; j'ai su que G.-W. Wedel, dans ses *Exercitationes medico-philologicæ*, decad. VI, exercit. 3, avait essayé de résoudre cette question importante, qu'il pensait que le *morbus solstitialis* était la phthisie, de même que les *herbæ solstitiales* étaient celles qui se flétrissaient ou se récoltaient au solstice. Je ne vois pas trop le rapprochement que l'on peut établir entre ces choses ; aussi Wedel, avec toute son érudition, ne me semble pas avoir éclairci ce point obscur. D'autres savants se sont mis l'esprit à la torture sur ce même sujet : les uns ont pensé qu'il s'agissait de l'épilepsie, confondant peut-être *solstitialis* avec *comitialis ;* d'autres ont parlé de mort subite, mais sans indiquer la cause de cette sidération. Il est des autorités aussi graves et vers lesquelles j'incline volontiers, qui voient dans cette maladie dangereuse les fièvres ardentes développées dans les pays chauds à cette époque de l'année. Hippocrate *(de aere, locis et aquis)* déclare que le solstice est très préjudiciable à la santé publique ; et Aristote, dans ses *Probl.*, sect. I, § 26, expose des idées fort analogues.

En faut-il plus pour décider que les deux mots de Plaute, em-

pruntés à l'œuvre de Philémon, se rapportent à des fièvres pernicieuses dues à l'insolation, et telles que tous les auteurs en signalent encore dans les pays chauds? L'Algérie a fourni aux médecins militaires de fréquentes occasions d'étudier ces pyrexies foudroyantes; les médecins anglais en voient tous les jours dans l'Inde; M. le docteur Rufz en a observé fréquemment dans les Antilles françaises, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute sur le sens de notre interprétation.

Mais je n'ai pas fini; un peu de patience : Plaute nous réserve encore matière à des recherches instructives, amusantes même, et je prie le lecteur de me suivre dans cette dernière excursion, au milieu de pièces non moins dignes d'intérêt que les précédentes.

Je vous raconterais volontiers l'accouchement supposé de Phronésie, courtisane habile qui veut enchaîner, à l'aide de ce subterfuge, un amant peu généreux, Stratophane, guerrier crédule. Le *Truculentus, le Brutal,* est une pièce où les choses médicales jouent un rôle important. Ainsi, pour commencer la scène de cet enfantement clandestin, voici une esclave qui court après *Archivam, obstetricem,* Archiva, la sage-femme; et plus tard, quand la confidente de ce mensonge veut parler de cette grande affaire, si terrible, si laborieuse, elle s'écrie :

> Horresco misera, mentio quoties fit partionis :
> Ita pœne tibi fuit Phronesium.

Je tremble dès qu'il est question d'accouchement; la Phronésie a bien failli mourir. — Un autre amant peu crédule s'étonne de cette grossesse qu'il n'a jamais constatée :

> Quid ais tu? Quæ nunquam fuit prægnans, qui parere potuit?
> Nam equidem uterum illi, quod sciam, nunquam extumere sensi.

Je ne me suis jamais aperçu que son ventre ait grossi; comment aurait-elle pu accoucher si elle n'était pas enceinte? — A quoi Astaphie, l'esclave de la courtisane, répond tranquillement :

> Celabat, metuebatque te illa, ne sibi persuaderes
> Ut abortioni operam daret, puerumque ut enecaret.

Elle te cachait son état, de crainte que tu ne voulusses la forcer à se faire avorter, à détruire son enfant. — Dinarque reçoit cette confidence sans sourciller, sans dire un mot, ce qui prouve à quel point la chose était dans les habitudes de tout le monde. Nous le

savions bien, et déjà nous en avions parlé ; mais il nous semble que les reproches de Juvénal, d'Horace et de Martial, adressés à leurs contemporains, n'ont pas la valeur d'une scène de comédie destinée à être jouée publiquement ; les choses écrites, comparées à celles que l'on dit sur le théâtre, n'ont pas le même degré d'authenticité ; on peut ignorer les livres de quelques poètes qui n'écrivaient que pour les classes élevées de la société, tandis que les pièces de Plaute, destinées à la foule, s'adressaient à tout le monde, et il faut bien admettre que ces avortements provoqués, ces meurtres d'un enfant à l'état de fœtus ou de nouveau-né, n'offusquaient personne et reproduisaient dans toute sa crudité sauvage un des actes de la vie commune. Mais poursuivons le récit de Phronésie :

> ..... Mater ancillas jubet
> Quoniam jam decimus mensis adventat prope,
> Aliam aliorsum ire, præmandare et quærere
> Puerum an puellam, qui subponatur mihi.

Ma mère voyant approcher le dixième mois (toujours ce chiffre singulier!) charge nos servantes de chercher un enfant, garçon ou fille, pour aider à la supposition. — Bref, Syra, la coiffeuse, a réussi dans cette affaire :

> ..... Hæc una opera circumit per familias,
> Puerum vestigat clanculum, ad me detulit.
> Datum sibi esse dixit.

Elle a couru partout, pour chercher en cachette cet enfant, et elle m'en a trouvé un qu'on lui a donné, dit-elle. — Ainsi la chose s'est effectuée sans trop de peine : l'une avait besoin d'un poupon qui lui manquait, l'autre désirait se débarrasser de ce bambin qui la gênait, et d'un commun accord on s'est arrangé. Ce sont là des mœurs antiques qui sembleraient indiquer que l'amour maternel est d'invention moderne. Brutus n'a peut-être pas fait un si grand effort quand il s'est écrié : *I, lictor, ad palum alliga !*

Phronésie, en personne avisée, se soigne comme une nouvelle accouchée ; *quasi pro puerpera heic procuras,* lui dit son amant ; et pour qu'il ne manque rien à cette supercherie, elle ajoute :

> Quin dis sacrificare hodie pro puero volo :
> Quinto die, quod fieri oportet.

Je veux sacrifier aux dieux pour cet enfant, comme cela se fait ordinairement, le cinquième jour. — On voit que les relevailles étaient précoces, à moins qu'il ne s'agisse ici que de l'enfant, qui, d'après Pronovius, était porté à l'autel le cinquième jour de sa naissance, et puis l'on sacrifiait à Junon Lucine. Il est curieux de comparer à ces coutumes celle du peuple hébreu. De la Palestine à l'Archipel grec, il n'y a pas loin ; ces régions sont probablement renfermées dans les mêmes lignes isothermes, et cependant la *Purification* des Juives ne se faisait que quarante jours après l'accouchement. Reste à savoir s'il s'agit ici de choses identiques. Mais achevons cette aventure ; voyons ce qu'il en coûtait pour être père au temps de Plaute ; écoutons la longue énumération que fait Phronésie des besoins d'une nouvelle accouchée :

> Puero opu'st cibum, opus est matri autem quem puerum lavit,
> Opus nutrici autem, utrem ut habeat veterem vini largiter,
> Ut dies nocteisque potet : opu'st ligno, opus est carbonibus ;
> Fasciis opus est, pulvinis, cunis, incunabulis ;
> Oleum opus est, farina puero opus est, opu'st totum diem.

Il faut nourrir l'enfant et celle qui l'a lavé ; il faut à la nourrice une outre de vin vieux, afin qu'elle en boive nuit et jour ; il faut du bois, du charbon, des langes, des coussins, un berceau et ses garnitures ; il faut de l'huile, de la farine, etc. — J'en passe et des meilleurs, et le pauvre Stratophane s'exécute d'assez bonne grâce ; car comment refuser quelque chose à ce fils qui va perpétuer la race glorieuse de ce guerrier non moins amoureux que peu clairvoyant !

Si vous voulez savoir pourquoi la pièce d'où nous tirons cette scène, digne des *Caquets de l'accouchée*, se nomme *le Brutal*, je vous dirai que Stratylas, esclave d'un des amants de la courtisane Phronésie, est un type de mauvaise humeur, un bourru qu'on ne sait par où prendre, et dont Astaphie, qui a beaucoup à s'en plaindre, dit plaisamment :

> Si, ecastor, hic homo sinapi victitet, non censeam
> Tam esse tristem posse !

Par Pollux et Castor ! quand il se nourrirait de moutarde, il n'aurait pas un esprit plus fâcheux ! — Je ne connaissais pas cette propriété du *Sinapis nigra*, Lin. Cette crucifère, qui joue un si grand rôle comme base d'un assaisonnement de première nécessité, n'a jamais été accusée, que je sache, d'exercer pareille in-

fluence sur le caractère de ceux qui en usent. Nos confrères de Dijon peuvent nous renseigner là-dessus. — Cet éclaircissement est venu, non pas du département de la Côte-d'Or, mais de la Sorbonne, ce chef-lieu de tout esprit et de toute science. M. Victor Le Clerc, en lisant ce passage, m'a dit : Vous oubliez le proverbe : La moutarde lui monte au nez. Et, en toute humilité, j'ai reconnu ma faute, si heureusement réparée par un tel maître !

Il est une autre drogue dont Plaute ne donne pas le signalement, mais que chacun pourra reconnaître. Ses effets sont plus agréables, quoique non moins cuisants quelquefois, que ce *mustum ardens* dont nous venons de parler. Lisez ces jolis vers que débite Dinarque, un des amants favorisés de cette coquette qui tend un si beau piége à son guerrier :

> Si semel amoris poculum obcepit mere,
> Eaque intra pectus se penetravit potio,
> Extemplo et ipsus periit, et res, et fides !

Les amants ! Aussitôt qu'ils ont pris ce breuvage d'amour, breuvage qui pénètre dans leur cœur, ils sont perdus, eux, leur bien et leur crédit ! —

C'est la dernière *potion* qu'il nous plaît de signaler dans l'œuvre du grand comique latin, et nous dirons que la lecture de ses écrits nous a causé un ravissement profond. Sans doute l'histoire d'un peuple est digne d'attention ; il est utile de savoir que Rome eut d'abord des rois, *Urbem Romam à principio reges habuere,* dit Tacite, mais pour mon compte j'aime mieux connaître le caractère, les mœurs, les habitudes du peuple, ce qui constitue la physionomie spéciale de cette nation qui a conquis le monde, qui a mieux fait encore, car elle a été le principal agent des civilisations modernes. Donc, quelque plaisir que je trouve à lire les Annales de Tacite, de Tite-live, et de tant d'autres historiens, j'aime mieux, je l'avoue, lire Plaute et Térence, Horace et Juvénal ; j'aime mieux les Lettres familières de Cicéron et de Pline le Jeune, les Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, en un mot, tout ce qui retrace la vie privée des citoyens romains. Sous ce rapport, Plaute doit être placé en première ligne ; il parle de ce qu'il sait parfaitement, il se sert du langage de tout le monde, il écrit pour la foule, *verba ad summam caveam spectantia,* dit Sénèque, pour la canaille enfin, il l'a dit lui-même, et c'est une garantie de sa sincérité. Ses comédies (il y en a plus de vingt) sont le miroir fidèle

de la nation romaine de son temps ; bien que la plupart de ses pièces soient imitées plutôt que traduites du grec, il est incontestable que cette imitation ne va pas jusqu'à l'oubli du caractère de ses compatriotes. A chaque instant on retrouve, dans les scènes grecques, la peinture des mœurs romaines ; les proverbes, les locutions familières, les coutumes locales apparaissent au milieu des conversations de ses héros, et ce singulier mélange, qu'il n'est pas toujours facile de débrouiller, donne un piquant intérêt à son dialogue si vif et si naturel.

A vrai dire, Plaute n'est pas d'une lecture très-facile : il a cessé depuis longtemps d'être au nombre des livres classiques, et bien des jeunes gens qui ont achevé leurs humanités, n'ont jamais lu une pièce de cet auteur. On a poussé le scrupule jusqu'à l'excès, puisque Térence lui-même, que Donat appelle *poeta artificiosissimus*, ne se trouve plus entre les mains des élèves. Cela se conçoit jusqu'à un certain point, car il n'est pas une de ces comédies qui ne puisse faire rougir le front ingénu d'un futur bachelier ès lettres. Autrefois on était moins timoré, l'innocence des bonnes mœurs ne comporte pas tant de pruderie, et les professeurs savaient glisser sur certains passages un peu trop crus. L'étude de cette latinité ancienne disposait les élèves à mieux sentir le charme des auteurs du siècle d'Auguste ; on n'arrivait pas de plain-pied à Cicéron et à Virgile, à Tacite et à Juvénal, pas plus qu'il ne nous semble judicieux d'apprendre à lire dans Bossuet et Racine, dans Fénelon et Boileau. Mais enfin on a changé tout cela ; il paraît que les esprits modernes n'ont plus besoin de préparation : on donne à un enfant au berceau, en place du lait de sa nourrice, une tranche de filet de bœuf ou de pâté de foie gras, et les estomacs modernes doivent s'accommoder des extraits les plus concentrés de viandes succulentes.

La longue expérience des siècles précédents avait mis en usage des pratiques bien différentes, et c'est peut-être à cela que l'on doit attribuer le grand plaisir que trouvaient nos anciens à la lecture familière de Plaute. Les archaïsmes si fréquents de son style accentué (voyez le mot *ipsus* du dernier vers cité plus haut) n'effarouchaient pas les yeux, et l'on acceptait des formes rudes qui donnaient plus de nerf à la phrase, plus de vivacité au trait. Mais il faut convenir que pareille lecture, si amusante et si instructive qu'elle soit, ne se fait couramment pour nous, latinistes

dégénérés, qu'à l'aide des éditions *variorum*, où Érasme, Scaliger, Casaubon et Daniel Heinsius ont accumulé le fruit de leurs veilles savantes. — Grâces aux interprétations de ces érudits, les obscurités se dissipent, on comprend la valeur de tous les mots, on peut arriver au sens réel, on sait ce que l'auteur a voulu dire, et l'on n'a plus à regretter que les ravages du temps et des hommes dans une œuvre qui est venue jusqu'à nous mutilée à plaisir par la niaiserie des premiers copistes. Les clercs du moyen âge, dominés par les rigueurs d'un ascétisme intolérant, retranchaient dans leur zèle tout ce qui blessait les mœurs ; ils se seraient fait scrupule de laisser subsister des passages que la pudeur la moins timide ne pouvait supporter ; le genre humain, sous l'empire de la loi nouvelle, avait appris à se respecter ; les femmes, les enfants avaient désormais une âme immortelle à sauver ; chacun, dans son individualité, pesait d'un poids égal dans la balance divine, l'esclavage avait disparu aux lueurs du christianisme, et ce mépris des plus vulgaires bienséances, cette ardeur des plaisirs grossiers avaient fait place à d'autres sentiments.

On a pu voir, par les nombreux extraits que j'ai reproduits, quelle récolte on peut faire dans cette œuvre si vivante. Le Plaute de la collection des Classiques latins m'a été d'un grand secours. Neuf volumes in-8° montrent quelle place occupe cet auteur dans ce recueil, et personne ne reprochera à M. Naudet le temps qu'il a consacré à cet immense travail. Ses notes savantes méritent la plus sérieuse attention de quiconque veut se faire une idée exacte du comique latin; et nous n'eussions eu qu'à louer, si l'érudit n'y eût mêlé quelques épigrammes qui ne sont plus de saison. Lisez la dissertation qui ouvre le premier volume, et vous connaîtrez Plaute, son époque, son génie, son style, son esprit, son caractère, ses aventures, l'influence qu'il a exercée sur ses contemporains; lisez encore les deux pages qui terminent le neuvième tome, et vous comprendrez tout le mérite de ces hommes qui consacrent des années à l'accomplissement d'une pareille tâche, aride suivant les gens du monde, pleine de charmes aux yeux des amateurs de la belle littérature.

III.

TÉRENCE.

Quand Plaute mourut, Térence avait huit ans, et quand l'*Andrienne* fut jouée, l'an de Rome 588, il y avait seulement dix-huit ans que Plaute n'était plus. On pourrait conclure de ce rapprochement, que ces deux auteurs appartiennent à la même école, que leurs compositions dramatiques sont conçues dans un système analogue (Racine après Corneille, Régnard après Molière) et que l'étude consacrée à Plaute va nous servir près de Térence.

Bien qu'un intervalle de vingt-six ans sépare les deux comiques latins, et qu'on ne puisse admettre qu'en si peu de temps l'éducation littéraire de la société romaine ait pu faire de grands progrès, il faut cependant reconnaître que Plaute, devenu éminemment populaire, avait dû exercer une grande influence sur l'esprit de ses contemporains. La muse grecque mise en pleine exploitation par des hommes de la valeur de Livius Andronicus, de Nœvius, de Pacuvius, d'Ennius et de Lucilius, gagnait du terrain sur la barbarie latine; et peu à peu le jour se faisant, illuminait les esprits avides de ces nouveautés charmantes. On va vite dans cette voie. En vain chercherait-on à prouver que Térence doit tout son mérite aux hommes supérieurs qui l'honoraient de leur amitié; en vain voudrait-on faire entendre que les Lélius, les Furius et les Scipion sont pour beaucoup dans le succès de ses œuvres dramatiques, nous n'acceptons pas ces explications posthumes. Térence était un esprit délicat, mieux élevé que Plaute; il s'adressait en termes choisis à un public d'élite; ce qui amusait la foule n'aurait pu plaire aux patriciens, et de là

ces différences qui tiennent au caractère propre de l'individu, à ses tendances naturelles, plus encore qu'à son entourage.

Quoi qu'il en soit de ces motifs qui ont fourni de si savantes réflexions aux critiques et aux traducteurs, nous allons rechercher, dans l'œuvre de Térence, la trace des impressions médicales qui ont frappé cet auteur. Mais nous devons avouer dès le début que, chez lui, la comédie n'a plus cette chaleur, cette vivacité de style qui brillent dans Plaute ; ce n'est plus le tableau animé des passions vulgaires, ce n'est plus ce langage si plein de figures, ces proverbes, ces locutions adoptées par la foule, et qui donnent un si étrange relief aux scènes qu'il compose ; tout cela s'efface dans une œuvre plus méthodique, le *vis comica* manque, comme le disait déjà Jules-César ; et ce grand personnage, si excellent juge en toutes choses, appelait Térence un demi-Ménandre, *dimidiate Menander*.

Les traducteurs fanatiques de leur modèle ont vivement récriminé contre ces accusations, mais nous les croyons fondées, et tout lecteur non prévenu sera de cet avis. Certes, Térence écrit avec une pureté admirable, il a eu la gloire de contribuer puissamment aux progrès de la langue latine ; mais ses comédies ne sont que des traductions du grec, il ne prend pas la peine d'y ajouter ces coups de pinceau qui, chez son devancier, donnent la vie aux personnages et constituent le vrai mérite d'une œuvre dramatique.

Entrons en matière, examinons d'abord l'*Andrienne*, comédie empruntée à Ménandre, et même composée de deux pièces de l'auteur grec, l'*Andrienne* et la *Périnthienne*. Térence explique, dans un court prologue, la liberté qu'il a prise de réunir sous un seul titre les incidents de deux drames grecs. Il dit à ses auditeurs : *Adeste æquo animo ; rem cognoscite ut pernoscatis ;* c'est un appel à l'examen attentif, à la justice du spectateur, et nous n'oublierons pas sa recommandation.

Il s'agit d'une jeune fille perdue, retrouvée, d'un amour contrarié, d'une union clandestine, d'un accouchement vrai qu'on croit supposé ; en un mot, de ces incidents qui traversent souvent la vie des jeunes gens et font le tourment des pères. Glycérie, la jeune beauté en question, est en mal d'enfant, *laborat e dolore*. Sa suivante, Mysis, rencontre Pamphile, l'amant et l'époux secret de Glycérie, et le jeune homme lui demande où elle va *Obstetri-*

cem arcesso, Je cours chercher la sage-femme. — Mysis, chargée de ce soin, se dit à elle-même : *Lesbiam adduci jubes?* Nous voulez que j'amène Lesbie?

> Sane, pol, illa temulenta 'st mulier et temeraria,
> Nec sati' digna, cui committas primo partu mulierem.

C'est une femme qui aime à boire, et qui ne sait pas toujours ce qu'elle fait. Ce n'est certes pas à elle que je voudrais confier une femme qui accouche pour la première fois. — Archylis, la vieille esclave de Glycérie, est l'amie de la sage-femme, *quia compotrix ejus est*, parce qu'elles boivent ensemble. — Mysis connaît leurs détestables habitudes et elle s'écrie :

> ..... Di, date facultatem, obsecro,
> Huic pariundi, atque illi in aliis potius peccandi locum!

Dieux, accordez à ma maîtresse une heureuse délivrance, et que cette Lesbie fasse des sottises partout ailleurs plutôt qu'ici! — Toute cette scène est aussi simple que possible : elle nous montre des personnages qui agissent, pensent et parlent avec un naturel parfait; seulement la sage-femme nous apparaît entachée d'ivrognerie, et si les élèves de la Maternité veulent protester contre une inculpation calomnieuse, nous ne leur refuserons pas ce droit.

Glycérie avait pour protectrice une femme qui passait pour sa sœur, mais qui n'était qu'une amie dévouée. Chrysis mourut tout à coup, *fere in diebus paucis, moritur*. En expirant elle recommanda au jeune Pamphile de ne pas abandonner sa pupille; elle lui dit en pleurant :

> Mi Pamphile, hujus formam atque ætatem vides;
> Nec clam te est, quam illi utræque res nunc utiles
> Et ad judicitiam et ad rem tut an dam sient.

Mon cher Pamphile, vous voyez son âge et sa beauté, et vous comprenez que ces deux avantages ne contribueront pas à conserver son honneur et sa fortune, je vous la confie etc. —

> Hanc mihi in manum dat; mors continuo ipsam occupat.
> Accepi : acceptam servabo.

Elle met la main de Glycérie dans la mienne, et elle expire. J'ai accepté ce dépôt sacré, je saurai le garder. — Cette petite histoire est vivement racontée; on voit cette scène, ces deux femmes,

mais elle ne nous dit rien sur la maladie aiguë qui a tué l'une et fait de l'autre une orpheline.

Le père de Pamphile, Simon, n'a pas de pitié pour ces tristes infortunes; peu lui importe le sort de ces aventurières dont il redoute les artifices, il pense qu'on veut séduire son fils et l'engager dans des démarches périlleuses; il accuse Dave, son esclave, un maître fripon, d'être d'accord avec les femmes pour entraîner Pamphile, et il lui dit : *Si quis magistrum improbum*, si quelque rusé coquin, — *capit ad eam rem*, le pousse à ces liaisons, —

Ipsum animum ægrotum ad deteriorem partem plerumque applicat,

et détermine cet esprit déjà malade à prendre le plus mauvais parti, — alors tout est perdu; mais Dave se défend, et nous verrons qu'il travaille bien à la solution de cette affaire, où tant d'intérêts divers sont en jeu.

Dans le second acte, où un prétendu rival de Pamphile, Charinus, déplore la perte de ses plus douces espérances, il dit à un conseiller officieux qui veut lui prouver la nécessité de renoncer à son amour :

Facile omnes, quum valemus, recta consilia ægrotis damus.

Tant que nous sommes en bonne santé, nous donnons aux malades les meilleurs conseils du monde. — Hélas ! tu parlerais autrement, si tu éprouvais ce qui se passe dans mon cœur, *tu si hic sis, aliter sentias*. Ce langage est plein de justesse et de raison, c'est le ton de la bonne comédie, ou plutôt de la bonne société. Plaute, sans être moins vrai, aurait animé ce dialogue de saillies heureuses, la passion eût pris un caractère plus vif; mais il nous suffit de faire remarquer les pensées et les expressions médicales que Térence met dans la bouche de ses personnages.

Dave, sur qui roule une grande partie de l'intrigue de la pièce, s'agite au milieu de ce monde qu'il faut tromper, et comme Mysis, la suivante de Glycérie, dit devant Simon certaines choses qui peuvent le compromettre, il s'écrie :

Utinam aut hic surdus, aut hæc muta facta sit !

Que n'est-il sourd ou que ne devient-elle muette ! —

Mais l'accouchement va se terminer bientôt; Glycérie invoque Lucine, elle l'appelle à son secours dans ce danger pressant :

Juno Lucina, fer opem! serva me, obsecro!

Et Simon qui croit que c'est une feinte pour le tromper, se moque de ces cris : *Postquam ante ostium me audivit stare, adproperat :* Aussitôt qu'elle a su que j'étais arrêté devant sa porte, elle se met à accoucher! — *Ridiculum !* De son côté, Lesbie, la sage-femme, dit en sortant aux gens de la maison :

Adhuc quæ adsolent, quæque oportet
Signa esse ad salutem, omnia huic esse video.

Tout va bien; les choses sont ce qu'elles doivent être; je ne vois là que d'heureux symptômes. Commencez par lui faire prendre un bain, puis vous lui donnerez à boire ce que j'ai prescrit; je reviendrai bientôt :

Nunc primum fac istæc lavet; post deinde
Quod jussi ei dari bibere, et quantum imperavi
Date : mox ego huc revertor.

On voit que les nouvelles accouchées devaient prendre un bain, coutume ancienne déjà signalée dans les poésies de Callimaque, et que nous ignorerions peut-être complétement si les poètes n'eussent pris le soin de nous en avertir. Quoi qu'il en soit de l'opportunité de cette mesure, qu'il s'agisse d'un grand bain ou de simples lotions (*lavet* prête à cette double interprétation), il n'y en a pas moins là un accouchement très réel. La sage-femme ajoute :

Per ecastor scitus puer est natus Pamphilo.
Deos quæso, ut sit superstes.

Par les dieux! ce Pamphile a là un joli petit garçon! Puissent-ils le lui conserver! — Tout ceci est la nature prise sur le fait, mais voici un vers qui a besoin de commentaires. Mysis, en parlant du père de ce nouveau-né, dit : *Nam quod peperisset, jussit tolli.* Il a ordonné qu'on élevât l'enfant qu'elle mettrait au monde. — *Tollere puerum* se rapporte à une coutume antique. L'enfant nouveau-né était placé à terre, et si le père voulait qu'il fût exposé, qu'on s'en défît d'une manière quelconque, il le laissait là, tandis qu'il montrait une tout autre détermination en le faisant relever. On sait trop combien on faisait peu de cas de la vie de ces petits êtres, et combien l'humanité avait à gémir de ces coutumes barbares.

Simon persiste à ne voir en tout ceci qu'une comédie dont il doit être la dupe. Hé quoi! cette Lesbie attend pour ordonner

quelque chose qu'elle soit sortie de la maison de l'accouchée!

Non imperabat coram, quid opus facto esset puerperæ;
Sed postquam egressa'st, illis quæ sunt intus, clamat de via.

La querelle continue entre le maître et l'esclave, et nous voici par là au courant de choses familières. Nous savons déjà, Plaute nous l'a fait voir, que les femmes simulaient une grossesse, envoyaient chercher la sage-femme, et chargeaient celle-ci d'apporter un enfant destiné à compléter cette histoire. *Jam primum hæc se a Pamphilo gravidam dixit esse,* voilà le commencement de la mise en scène; *missa' st ancilla illico obstetricem arcessitum ad eam,* l'action est engagée; et enfin, *et puerum ut adferret simul,* c'est le dénoûment, la clôture; la farce est jouée.

Dave raconte ces divers incidents comme une chose vulgaire, la plus simple du monde, et nul doute que l'on n'ait eu recours, bien souvent, à des procédés de ce genre. Il y avait à cela un correctif, nous venons de l'indiquer. Le père de cet enfant, vrai ou supposé, avait toujours le droit d'accepter ou de décliner cette charge; l'enfant était exposé ou précipité dans le *barathrum,* et tout était dit. On cherchait avant tout son bien-être, on professait un égoïsme radical, absolu, et personne ne songeait à s'en formaliser. On disait à son prochain : *Quis tu es ? Quis mihi es ?* Qui êtes-vous? Que m'êtes-vous? *Proxumus sum egomet mihi !* Mon plus proche parent, c'est moi. — Plaute a dit dans son *Trinumus : Tunica propior pallio;* Ma tunique est plus près de moi que mon manteau. — Et enfin les Grecs, si heureux dans leurs proverbes, en avaient un que nous traduisons ainsi: La jambe est plus loin que le genou. Ce langage n'est pas perdu; bien des gens, s'ils n'osent dire tout haut le mot, pratiquent la chose. Les Romains et les Grecs auront toujours des héritiers.

Dans le 4e acte de l'*Andrienne,* on dépose l'enfant devant la porte de Simon; Dave embrouille l'affaire par des propos impudents; il prétend avoir vu Canthara, l'esclave, entrer chez Glycérie avec un paquet sous son bras, *vidi Cantharam suffarcinatam,* et il affirme que ce paquet était un enfant; mais Mysis, indignée, repousse cette calomnie :

..... Dis pol habeo gratias,
Quum in pariundo aliquot adfuerunt liberæ!

Grâces aux dieux, il y avait à l'accouchement des femmes libres

(c'est-à-dire des témoins dignes de foi). — Ainsi nous savons que les esclaves ne pouvaient en pareil cas porter un témoignage utile, il fallait pour cela être de condition libre. Dave, qui feint d'être furieux contre Mysis, lui dit d'emporter au plus vite cet enfant: car si tu le laisses ainsi devant cette porte, je le roule au milieu de la rue, je le traîne dans le ruisseau et toi avec lui!

Nisi puerum tollis, jam ego hunc in mediam viam
Provolvam, teque ibidem pervolvam in luto!

Au reste, cette scène est jouée par Dave dans le but de tromper Chremès, le père d'une jeune fille à laquelle Simon voulait marier Pamphile, et comme Mysis dit à Dave: *Prædiceres?* Que ne me prévenais-tu? — celui-ci reprend:

Paulum interesse censes, ex animo omnia
Ut fert natura, facias, an de industria?

Crois-tu qu'une scène improvisée ne vaut pas mieux qu'une scène arrangée d'avance? — Et ce maître fourbe a mille fois raison, car Chremès s'en va convaincu que Glycérie et Pamphile ont un enfant et que le mariage poursuivi par Simon est tout à fait impossible. Le reste de la pièce n'offre rien qui puisse nous occuper utilement.

On voit que Térence, dans cette comédie fort ingénieusement arrangée, nous montre un de ces événements familiers qui, chez les Athéniens aussi bien qu'à Rome, se reproduisaient avec ce caractère de naïveté que nous avons signalé dans Plaute, et qui dans l'*Andrienne* offre seulement un aspect un peu plus élégant. Si le langage est plus châtié, si nous voyons des personnages de meilleure compagnie, l'auteur ne leur prête pas moins des pensées et des expressions prises dans la nature, et nous trouvons là une preuve de la fréquence des choses médicales dans l'usage ordinaire de la vie. Mais continuons cet examen.

La seconde comédie de Térence est intitulée *Eunuchus;* elle est empruntée à Ménandre, ou du moins, quelques-uns des personnages qui figurent dans une autre comédie grecque, *Colax, le Flatteur,* ont été mis en scène par notre poète avec un talent très remarquable. Phédria, jeune homme amoureux de Thaïs, courtisane avide, se ruine pour cette femme qui le trompe ou du moins qui a un grand intérêt à lui dérober les véritables motifs de sa conduite. Elle désirait une jeune esclave éthiopienne, car

c'était la grande mode, et Théophraste, contemporain de Ménandre, né l'année même de la mort d'Aristote, signale ce goût chez les grandes dames d'Athènes, d'où il passa chez les dames romaines. Or donc, Phédria lui en achète une. Il lui fallait en outre un eunuque; Phédria lui en donne un, *cupere te ex æthiopia ancillulam, dixti velle eunuchum;* et ces moindres désirs sont des ordres souverains. Parménon, l'esclave favori de Phédria, chargé de conduire chez la belle ces présents d'un grand prix, dit en lui-même :

Di boni! quid hoc morbi est! Adeon' homines immutarier
Ex amore, ut non cognoscas eumdem esse ?

Quelle étrange maladie que l'amour! Elle change les hommes au point que je ne reconnais plus mon maître ! — Il serait difficile de dire quelque chose de nouveau sur ce point. Passons. Un certain Gnaton, parasite du capitaine Thrason, le rival de Phédria, se vante de sa bonne mine, de son embonpoint, de son coloris; il s'attribue tous les mérites, et dit à un pauvre diable : *Viden' me ex eodem ortum loco?* Regarde-moi, ne sommes-nous pas de la même condition ? —

Qui color, nitor, vestitus, quæ habitudo est corporis ?

Et l'autre lui répond: *At ego infelix, neque ridiculus esse, neque plagas pati possum.* Mais j'ai un malheur, moi, je ne sais ni faire le bouffon ni recevoir des coups. — La scène entre ces deux individus est assez plaisante, mais Plaute nous a parfaitement renseignés sur ce chapitre.

On trouve dans le second acte de l'*Eunuque* quelques passages relatifs à l'hygiène des jeunes filles. Chéréa, jeune amoureux, se moque des mères qui usent de tant de procédés singuliers pour embellir leurs filles; il en aime une vraiment charmante et qui ne ressemble pas à ces poupées que l'on façonne à plaisir.

Haud similis virgo est virginum nostrarum ; quas matres student
Demissis humeris esse, vincto pectore, ut gracilæ sient.

On leur abaisse les épaules, on comprime la poitrine afin de les rendre plus minces. — S'il leur arrive un peu d'embonpoint, *si qua est habitior paulo*, on dit qu'elles ressemblent à un athlète, *pugilem esse aiunt.* On leur refuse des aliments, *deducunt cibum,* et à force de soins, lorsqu'elles sont nées robustes, on parvient à les rendre minces comme des joncs :

Tamen, et si bona natura est, reddunt curatura junceas.

Aussi, comme on les aime! *Itaque ergo amantur!* — Cette sortie est fort plaisante, elle nous montre l'empire de ces idées systématiques sur les beautés de convention, les tortures que se sont imposées les femmes à toutes les époques pour acquérir certaines qualités physiques en faveur, la tyrannie de ce que l'on a toujours nommé la mode.

Or, Chéréa, qui suivait la jeune merveille en question, fait une mauvaise rencontre : un vieillard, ami de son père, l'arrête dans la rue, lui raconte son procès et lui fait perdre la trace de cette beauté sans pareille. Son dépit est extrême, il dépeint en ces termes le fâcheux qui l'a retenu :

Continuo adcurrit ad me, quam longe quidem,
Incurvus, tremulus, labiis demissis, gemens.

Du plus loin qu'il me voit, il accourt, tout courbé, tremblant, les lèvres pendantes et respirant à peine. — Rapportez-vous-en à la passion pour soigner un portrait! Mais cette jeune fille si ravissante doit être offerte en cadeau à Thaïs par le capitaine, tandis que Phédria donne son eunuque. Chéréa qui sait ce dernier présent, plaint son ami. Comment! il donne un eunuque, ce vilain homme, ce vieux efféminé! *Inhonestum hominem, senem mulierem?* On va le jeter à la porte, lui et son présent, *homo quatietur certe cum dono foras.*

Cette pièce est remplie de locutions proverbiales, usuelles; on trouve à chaque page des mots comme ceux-ci : *Vide, ne nimium calidum sit modo;* Prenez garde que ce ne soit trop chaud pour vous, — c'est-à-dire, qu'il n'y ait danger; et l'autre répond : *At enim istæc in me cudetur faba;* C'est sur moi que cela retombera, c'est sur mon dos que la fève frappera. — On mettait des fèves à chaque nœud du fouet destiné aux esclaves.

Thrason, vantard et poltron, reproche à un de ses gens de venir au combat armé d'une espèce de brosse (*peniculus*), d'un torchon, si l'on veut, car l'esclave est cuisinier ; et celui-ci qui veut flatter son maître, lui dit : Je savais le courage de notre chef et la vigueur de ses soldats, *Noveram imperatoris virtutem et vim militum,* il devait y avoir du sang répandu, *Sine sanguine hoc non posse fieri,* et j'ai apporté de quoi l'étancher, de quoi essuyer les blessures, *qui abstergerem vulnera.* Nous retrouvons là une expres-

sion qui est toujours du domaine de la chirurgie active, et que le peuple lui-même employait à Rome il y a près de deux mille ans.

Le parasite Gnathon qui se moque de la victime, dit à un confident : *Satis diu jam hoc saxum volvo;* Il y a assez longtemps que je roule ce rocher, — vrai supplice de Sysiphe, et il ajoute : Débarrassez-moi de cet homme,

Fatuus est, insulsus, tardus; stertit noctesque diesque.

C'est un sot, un fat, un lourdaud; il ronfle le jour et la nuit. — Cette dernière accusation est assez singulière, on la retrouve dans Cicéron, *stertit vigilans*, il dort debout, — et l'on aime à rencontrer des locutions aussi accentuées, qui font image et prouvent avec quelle sagacité l'on observait alors certaines particularités de la vie ordinaire.

Gnathon qui est un grand philosophe pratique, qui méprise les hommes, comme c'est son droit s'il les juge d'après lui, Gnathon voudrait bien vivre plus agréablement et il dit :

Quæsi ubi illam exspueret miseriam ex animo.

Que doit-on entendre par ces paroles? Lucrèce a dit plus tard, *exspuere ex animo rationem ;* Pline de son côté, faisant du style élevé, a écrit dans le chapitre II, du livre II, *a sidere cælestis ignis exspuitur*. Évidemment cela signifie éloigner, chasser, faire sortir; c'est une expression empruntée au langage médical, elle est énergique, et convient à des idées d'un ordre fort différent. Ici, Gnathon parle du bonheur qu'il aurait à oublier sa misère, à se débarrasser de ses peines, et nous le plaindrions volontiers s'il avait un peu plus de vergogne. Il a beau faire la critique de l'espèce humaine, draper son prochain comme Horace l'a fait cent vingt ans plus tard dans la satire de Tirésias, nous n'en avons pas meilleure opinion de lui, car il est *intelligentem*, il sait ce qu'il fait, et sa déclamation du IIe acte de l'*Eunuque* (scène IIIe) est loin de lui servir d'excuse.

Les *Adelphes* sont encore empruntés aux auteurs grecs, à Diphiles, probablement, et Plaute avait imité cette œuvre excellente dans sa pièce intitulée *Commorientes,* et qui n'est pas venue jusqu'à nous. Térence a voulu montrer les avantages ou les inconvénients de deux systèmes d'éducation tout à fait différents : l'extrême indulgence ou l'extrême sévérité à l'égard des jeunes gens. Les *Adelphes* furent joués à Rome l'an 594, peu de

temps avant la mort de Térence, et l'on s'accorde généralement à regarder cette pièce comme son chef-d'œuvre.

Nous y trouvons peu de chose dont nous puissions tirer parti. Comme dans l'*Andrienne*, il y a ici une jeune Pamphila qui accouche, une sage-femme, un enfant nouveau-né, mais sans incidents spéciaux; aussi ne nous y arrêterons-nous pas. La mère de Pamphila se lamente, elle craint que sa fille ne puisse accoucher, et la nourrice, moins émue, lui dit tout tranquillement :

> Jam nunc times, quasi nusquam adfueris, nunquam tute pepereris.

On dirait, à vos terreurs, que vous n'avez jamais assisté à pareille besogne, que vous n'êtes jamais accouchée vous-même! — Ces plaintes et ces consolations sont bien dans la nature et se rencontrent souvent dans les comédies de Térence.

Constatons en passant un second fait relatif à l'enfant nouveau-né : *Tollere puerum,* élever un enfant. — L'expression a passé du physique au moral, et les amateurs d'étymologies accepteront volontiers celle-ci. Mais on faisait encore autre chose. Un fils qui venait d'être père, plaçait l'enfant sur les genoux de l'aïeul; Eschynus, l'amant de Pamphila, avait promis, non-seulement d'épouser la jeune fille abusée, mais encore de faire adopter l'enfant par Micion :

> Qui se in sui gremio positurum puerum dicebat patris.

Ici, comme dans toute l'antiquité romaine, la grossesse dure dix mois, *menses abierunt decem* (acte IV, scène V), et nous avons eu déjà l'occasion de discuter ce singulier chiffre dans l'*Amphitryon* de Plaute. Nous devons faire remarquer un soin prudent que l'on prend à l'égard de la nouvelle accouchée. On voudrait la transporter d'une maison dans une autre, et quelque rapprochées que soient ces habitations, on pense qu'il y aurait danger pour la jeune mère à traverser la voie publique. On préfère abattre la muraille qui sépare les deux propriétés, et Déméa, le vieillard sévère, dit : *Multo rectiu' st,* Cela vaut mieux :

> Quam illa puerperam hac nunc duci per viam
> Ægrotam.

On s'étonnerait presque de ces précautions si judicieuses de la part d'hommes habitués à traiter si rudement tout ce qui les entoure. Ce même Déméa, parlant à Syrus, l'esclave de son fils, qui veut l'empêcher d'entrer dans la maison, lui dit :

..... Non manum abstines, mastigia?
Au tibi jam mavis cerebrum dispergam hic?

Me lâcheras-tu? homme digne du fouet, magasin d'étrivières! — *Mastigia* veut dire tout cela. — Veux-tu que je te fasse sauter la cervelle? — Prenons cela pour une hyperbole, encore est-elle un peu forte, mais on sent qu'elle est en situation, que ce personnage parle comme tout le monde en pareil cas. Nous retrouvons les mêmes violences dans le langage d'un esclave, Géta, qui, croyant à l'infidélité d'Eschynus, se répand en imprécations contre ce jeune homme. Je commencerais, dit-il, par étouffer le père de ce scélérat, pour avoir produit un pareil monstre :

Seni animam primum extinguerem ipsi, qui illud produxit scelus.

Quant à Syrus, celui qui a conseillé le crime, oh! celui-là, je le déchirerais, je l'écraserais, je le prendrais par le milieu du corps,

Tunc autem Syrum impulsorem, vah! quibus illum lacerarem modis?
Sublimem medium arriperem, et capite pronum in terram statuerem,
Ut cerebro dispergat viam,

je briserais sa tête et je répandrais sa cervelle sur la route. Quant à Eschynus, je lui arracherais les yeux et je le précipiterais dans un abîme :

Adolescenti ipsi eriperem oculos, posthæc præcipitem darem.

C'est un massacre général; Géta, furieux, menace tout le monde, et, après ces principaux coupables, sa vengeance n'est pas assouvie.

Cæteros ruerem, agerem, raperem, tunderem et prosternerem.

Quant au reste, je les chargerais, les poursuivrais, les assommerais, les laisserais sur la place. — Quand bien même on attribuerait la plus grande partie de ces menaces à la colère et au caractère particulier du personnage, il en resterait encore assez pour montrer à quelle furie l'on pouvait s'abandonner, à quelles violences on pouvait se porter dans une société où la vie humaine était en quelque sorte à la merci des passions, puisque la loi ne la protégeait pas.

On trouve en effet, dès la seconde scène du *Phormion*, un mot qui montre le pouvoir du maître sur l'esclave. Géta craint le retour de Démipho, vieillard sévère; il a commis plus d'une

faute, le supplice le menace, il lui faut un ami qui intercède en sa faveur; mais cet ami, après avoir dit : *Nunc, amitte, quæso, hunc; cæterum posthac, si quidquam, nil precor;* Pour cette fois, pardonnez-lui; s'il y revient, je vous l'abandonne. — Heureux encore, dit Phormion, s'il n'ajoute pas : *Ubi ego hinc abiero, vel occidito;* Quand je serai parti, tuez-le si vous le voulez? — Voilà comme on agissait alors, et le langage habituel, avec ses violences, traduisait assez bien des mœurs qui avaient pour elles la sanction du temps et de l'expérience.

On trouve dans le 4e acte du *Phormion* une petite scène entre les deux vieillards Chremès et Demiphon. Ce dernier demande à son ami pourquoi il a tant tardé à revenir; Chremès a été malade, mais quelle maladie, de quelle nature? *Senectus ipsa est morbus,* réplique Chremès, et ces mots sont devenus proverbe; cent fois je les ai entendu citer par ces illustres vieillards que le temps semble avoir oubliés, et qui, derniers survivants d'un siècle effacé, montrent à leurs arrière-neveux ce bel exemple d'une longévité fondée sur la modération en toutes choses, sur un merveilleux équilibre des facultés de l'âme et des puissances du corps, sur cette indulgence pour tous, d'autant plus belle, plus généreuse que ceux qui la professent en ont eu moins besoin.

Examinons maintenant une comédie dont le nom grec, *Heautontimorumenos*, signifie en latin *ipsum se crucians*, c'est-à-dire le bourreau de soi-même. La pensée est celle-ci : un homme se reproche, par sa dureté envers son fils, d'avoir fait le malheur de ce jeune homme qui a fui la maison paternelle; il se condamne à toutes sortes de privations jusqu'à ce que son fils, revenu près de lui, reprenne la vie de famille et oublie la sévérité de son père. Il n'y a rien là de bien dramatique; Térence en convient dans son prologue, mais il réclame l'indulgence du public pour son œuvre, il croit la mériter par la raison qu'il a soigné le style de sa comédie; *In hac est pura oratio,* dit-il, et les plus habiles ont justifié par leurs éloges le compliment que s'est fait l'auteur.

Nous aurons peu de choses médicales à récolter dans cette pièce; mais à défaut de ces choses si abondantes chez Plaute, nous trouverons, dès le début de la comédie, dans le dialogue qui sert d'exposition, un vers immortel qui nous intéresse et que la médecine a presque le droit de réclamer comme l'inscription qui lui conviendrait le mieux. Deux vieillards, Chremès et Ménédème,

causent de leurs affaires, c'est-à-dire, le premier poursuit le second de questions instantes et veut savoir la cause des tristesses de son voisin. Et comme Ménédème ne se prête pas volontiers à ce zèle un peu indiscret, comme il s'étonne que Chremès prenne tant de souci des affaires de son prochain, celui-ci lui dit : Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Voilà un de ces mots excellents qui jaillissent du sein même de l'humanité, qui ont été acceptés par tout le monde, sans préjudice des opinions religieuses ou philosophiques. Cicéron, Sénèque, saint Augustin, l'ont accueilli comme une de ces émanations sublimes de l'âme immortelle, comme une de ces inspirations qui sont les vrais titres de noblesse de l'homme.

A propos du γνῶθι σεαυτόν, Juvénal a dit, *e cœlo descendit;* le vers de Lucrèce en vient en droite ligne, et il est consolant de penser que l'antiquité païenne rendait de semblables oracles. Il semble qu'après cela l'établissement du Christianisme a dû être moins difficile.

Nous ne dirons rien des incidents dramatiques du bourreau de soi-même, il n'y en a pas; mais nous ne devons pas laisser passer deux vers qui rentrent dans nos études précédentes. Clitiphon, jeune amoureux qui doit se dérober aux yeux de son père, a pour valet un certain Syrus, habile et fourbe comme tous ceux de son espèce, et ce Syrus dit à son jeune maître :

Ego te autem novi, quam esse soleas impotens.
Inversa verba, eversas cervices tuas,
Gemitus, screatus, tusses, risus abstine.

Je sais combien vous êtes impatient. Surtout pas de mots à double sens, pas de signes de tête, de soupirs, de crachements, de toux et de sourires! — Voici donc des moyens de communication à l'usage des amants, et nous les notons en passant, puisqu'ils font partie d'une scène érotique qui nous intéresse. L'amour est presque une maladie, et nous devons enregistrer ici tout ce qui peut contribuer à la faire reconnaître.

Nous retrouvons dans le 4e acte une circonstance que nous avons déjà notée; Sostrata, épouse de Chremès, lui dit :

Meministin' me gravidam, et mihi te maxumopere dicere,
Si puellam parerem, nolle tolli?

Vous souvenez-vous que dans une de mes grossesses, vous m'avez formellement déclaré que si j'accouch is d'une fille, vous ne vouliez pas qu'on l'élevât? — Le mari apprenant que l'on a éludé ses ordres, gronde la coupable : *Si meum imperium exsequi voluisses, interemptam oportuit.* Si vous aviez voulu m'obéir, il fallait tuer l'enfant, et non pas la supposer morte, dans l'espoir de lui conserver la vie, *non simulare mortem verbis, re ipsa spem vitæ dare.* — Ne croirait-on pas entendre parler d'une portée de petits chiens ou de petits chats? Et notez que celui qui parle ainsi est le même Chremès qui a dit : Je suis homme, rien de ce qui intéresse les hommes ne peut m'être étranger. Explique qui pourra cette contradiction flagrante!

La mère a fait exposer son enfant, elle l'avait confiée dans ce but à une vieille femme qui en a pris soin sans en rien dire à personne. Chremès qui est un homme sage, prudent, qui connaît les lois et la morale, s'indigne de ce parti pris. Vous avez donné votre fille à cette vieille,

Per te vel uti quæstum faceret, vel uti veniret palam !

pour en faire, par votre faute, une courtisane ou une esclave à vendre publiquement! — Les femmes n'entendent rien au droit, à la justice, à l'honnêteté! *Neque jus, neque bonum atque æquum sciunt;* dès que cela leur convient, c'est assez, *nil vident nisi quod lubet.*

Cette scène nous montre la famille et ses mystères, les droits exorbitants du père, le mépris des sentiments humains; et dans le même acte, nous pouvons écouter Ménédème qui parle de son fils avec des expressions d'une tendresse infinie. N'y aurait-il pas quelque chose de semblable dans tout l'Orient? Les Arabes, les Turcs ne présentent-ils pas encore aujourd'hui cette même indifférence à l'égard des filles, cet amour passionné pour les mâles; et sans aller si loin, ne voit-on pas en Corse la femme se désoler quand elle accouche d'une fille, et le père considérer cette naissance comme un malheur?

Et comme Sostrata se félicite de trouver Chremès d'aussi bonne composition à l'égard de cet enfant retrouvé, celui-ci lui dit tout tranquillement :

Non licet hominem esse sæpe ita ut vult, si res non sinit.
Nunc ita tempus est mihi, ut cupiam filiam; olim nihil minus

Il ne dépend pas toujours de l'homme d'être ce qu'il voudrait; les circonstances me font désirer aujourd'hui une fille; je n'en voulais pas dans ce temps-là. — Voilà la morale de la chose : les enfants n'ont pas de valeur absolue, on en dispose à son gré, suivant qu'ils sont agréables ou incommodes. Les pièces empruntées à Ménandre, comme l'*Heautontimorumenos*, sont pleines de ces façons de penser et d'agir; voyons si la dernière des six comédies de Térence, celle qui est intitulée *Hecyra, la Belle-Mère,* et qui appartient à Apollodore, ne nous fournira pas quelque remarque plus intéressante.

Pamphile, qui a tout intérêt à éloigner un certain Parménon, esclave curieux et bavard, lui donne une commission ridicule; il l'envoie à la recherche d'un personnage inconnu, et comme l'esclave demande un signalement précis, le jeune homme lui dit : Tu le reconnaîtras à ces traits :

Magnus, rubicundus, crispus, crassus, cæsius,
Cadaverosa facie.

Il est grand, haut en couleur, les cheveux crépus, épais de taille, les yeux bleus, enfin, il a tout l'air d'un déterré, une face cadavéreuse. — Ce dernier coup de pinceau est fort comique, Parménon ne s'y trompe pas, et comprend parfaitement qu'on se moque de lui.

Dans cette pièce, il y a encore un accouchement, mais celui-ci est clandestin; la jeune fille a été l'objet d'un odieux attentat, et sa mère use de tous les moyens en son pouvoir pour cacher cet événement et ses suites déplorables. Mais Pamphile, l'auteur de ce viol, qui a l'ivresse pour excuse, veut entrer dans sa maison, il entend des cris, *Pro Jupiter! clamorem audio!* et la mère dit tout bas à la pauvre jeune femme : *Tace, obsecro, mea gnata!* et aussitôt Pamphile effrayé demande à Parménon ce que cela veut dire.

..... Uxorem Philumenam
Pavitare nescio quid dixerunt : id si forte est nescio.

On disait Philumène, votre femme, prise de frisson; je ne sais si cela est vrai. — *Pavitare* indique le frisson initial de la fièvre, et le mot est joli; il s'agit en effet de cette sensation de froid qui ressemble à l'impression produite par la frayeur.

L'époux inquiet demande : *Quid morbi est?* Quelle est la ma-

ladie? — *Nescio.* — Et l'on n'a pas fait venir un médecin? *Quid nemon' medicum adduxit?* Et là-dessus Pamphile s'écrie :

> Quonam modo, Philumena mea, nunc te offendam adfectam?
> Nam si periculum in te ullum inest, periisse me una haud dubium 'st.

O ma chère Philumène! dans quel état vais-je te trouver? Si ta vie court le moindre danger, ma mort suivra de près la tienne! —

Parménon ne veut pas suivre son maître, il craint que la maladie ne s'aggrave, *si forte morbus amplior factus siet,* on ne manquerait pas de me le reprocher, de dire que j'ai porté malheur à la jeune femme, que l'esclave de Sostrate est la cause de l'augmentation du mal, *dicent servum Sostratæ aliquid tulisse mali, capiti atque ætati illorum morbus qui auctus sit.* — Ces détails nous montrent dans toute sa naïveté une de ces scènes d'intérieur où les préjugés tiennent une place importante, et nous n'avons garde d'y trouver à redire. Que de choses semblables se passent chez nous, et combien nous ressemblons à ce monde dont deux mille ans nous séparent!

Sostrata, la belle-mère de Philumène, celle à qui l'on veut surtout dérober la grossesse et l'accouchement de cette pauvre jeune femme, s'inquiète du bruit que l'on fait autour de la malade, *metuo ne Philumenæ magis morbus adgravescat,* et elle supplie Esculape et Hygie de la protéger. Et comme elle se dispose à entrer chez la malade, Parménon l'arrête sous divers prétextes; il lui dit que Pamphile, qui vient d'arriver, est auprès d'elle, et la bonne mère s'en réjouit :

> Hem, istoc verbo animus mi rediit, et cura ex corde recessit.

Pamphile sort, Sostrata l'interroge avec inquiétude sur l'état de Philumène, *dic mihi, an dolor repente invasit?* Son fils lui répond : *Ita factum 'st.* — *Quid morbi est?* — *Febris.* — *Quotidiana?* — *Ita aiunt.* Ce dialogue est simple et vrai, il montre la souplesse de la langue latine, sa clarté, sa précision, et Térence, sous ce rapport, n'a pas de rival à Rome, même aux meilleurs temps du siècle d'Auguste.

Pamphile, ainsi tombé à l'improviste dans sa maison, ne tarde pas à reconnaître le mal dont sa femme est affectée, *extemplo ejus morbum cognovi.* Le reste ne contient rien qui nous intéresse; la mère de la jeune fille conjure Pamphile de garder le secret; on exposera l'enfant, *continuo exponetur*, et tout sera dit.

Nous ne terminerons pas ce chapitre de la vie privée des anciens sans noter une dernière particularité. Pamphile, au désespoir, prend un grand parti, il veut se séparer de sa femme qu'il croit coupable, et il dit :

> Segreganda aut mater a me est, Phidippe, aut Philumena
> Nunc me pietas matris potius commodum suadet sequi.

Il a bien fallu éloigner de moi ou ma mère ou ma femme; et la piété filiale me range, comme de raison, du parti de ma mère. — Le précepte : Vous quitterez votre père et votre mère pour suivre votre époux, car les époux sont *una caro*, n'avait pas encore été donné. Un motif bien moins grave suffisait pour une répudiation légale, et de même qu'un père pouvait disposer de son enfant comme d'un objet sans valeur, un mari pouvait renvoyer sa femme sous un prétexte quelconque. On voit que la famille n'était pas constituée d'une manière solide, que la volonté de l'époux était la loi suprême, enfin que ce pouvoir exorbitant était une conséquence de l'esclavage antique et de la servitude de la femme.

Térence, il est facile de le voir, dans une œuvre peu étendue, puisqu'elle ne se compose que de six comédies, ne nous a offert que de rares occasions de constater l'intervention de la médecine dans ses pièces, qui sont toutes traduites ou imitées du grec. Plaute, moins correct, moins élégant, met dans ses compositions beaucoup de choses qui lui appartiennent; il est riche de son propre fonds, il abonde en détails puisés dans la connaissance approfondie non-seulement du cœur humain, mais surtout du caractère de ses contemporains. Térence ne descend pas jusque-là; il a bien le génie de l'observation, mais c'est l'ensemble qui le frappe, il voit la masse, il sait son monde, il le fait agir avec convenance et grâce, mais il n'a pas la verve incisive de son devancier, il n'est pas populaire comme lui, il ne dit qu'à demi-mot des choses que son auditoire comprendra; tandis que Plaute, plus explicite, plus vivant, dit tout, frappe fort et juste, s'adresse au cœur, à l'esprit de la foule, prodigue les mots plaisants, fait allusion à tout ce qui se passe dans la ville, dévoile les scandales, arrache les masques, et donne à son œuvre un degré d'animation, de vie, qu'on n'a jamais dépassé depuis.

Ces différences si essentielles entre les deux grands comiques

latins, expliquent l'abondance des idées médicales répandues dans l'œuvre de Plaute, la pénurie de ces choses scientifiques dans l'œuvre de Térence. A mesure que celui-ci s'élève, châtie son style, prend le langage et les sentiments de la haute société, les choses vulgaires disparaissent, et l'on a dit avec raison que les filles de joie de Térence étaient plus chastes que les matrones de Plaute. Mais aussi Plaute, dans la liberté de ses allures, prenant ses inspirations dans la foule, parlant comme le peuple, a mis dans ses pièces bien des choses qui peignent à merveille ce monde, ses passions, ses préjugés, ses maladies et même la manière de les combattre. De là cette intervention directe des médecins dans plusieurs comédies de Plaute ; de là l'absence de ces mêmes personnages dans l'œuvre de Térence.

Si peu qu'il y en ait, nous en avons vu assez pour montrer que les idées médicales jouent toujours un certain rôle dans la peinture des actions dramatiques, et que les poètes ne manquent jamais de puiser à cette source, qui a son origine aux fibres les plus secrètes et les plus sensibles du cœur humain.

V.

LUCRÈCE.

Quand, en parcourant le second livre des *Géorgiques*, on rencontre ces vers admirables qui sont dans la mémoire de tout le monde :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !

on se demande à qui Virgile a pu adresser cette touchante apostrophe, où l'on voit éclater, suivant M. de Pongerville, un sentiment au-dessus même de l'admiration. Est-ce un élan de son génie, un de ces éclairs qui illuminent l'œuvre du cygne de Mantoue, ou bien le poète a-t-il voulu désigner quelqu'un et lui attribuer la gloire d'un éloge qui, aux yeux de la postérité, aurait été le plus beau, le plus digne d'envie ? En l'absence d'un nom propre et sans que rien, dans ce qui précède et dans ce qui suit, autorise à penser quel peut être cet heureux mortel, les commentateurs ont dit, et tout le monde a dit après eux, qu'il s'agissait ici de Lucrèce, de l'auteur du fameux poème intitulé : *De Rerum natura*.

On peut accepter cette opinion, fondée sur des motifs qu'il ne nous appartient pas d'exposer et surtout de discuter ici. Il nous suffira de dire que Lucrèce naquit l'an 659 de Rome, qu'il se rendit à Athènes pour y perfectionner son éducation, et que ce fut là, sur cette terre classique des sciences et des arts, qu'il fut initié aux idées philosophiques dont il devint plus tard le chantre inspiré. Remarquons en passant que les Romains, vainqueurs et possesseurs de la Grèce depuis plus de soixante ans, subissaient pleinement la douce influence de ce pays, et rapportaient aux

bords du Tibre des idées en présence desquelles la rudesse des peuples du Latium s'évanouissait comme l'hiver et ses âpres frimas s'enfuient à l'aspect du printemps nouveau.

Cette invasion de la Grèce se fit assez rapidement, en dépit des déclamations de Caton le Censeur; il n'y a pas très loin de Lucrèce à Juvénal, et déjà ce dernier se plaint amèrement de voir Rome envahie par un flot de savants, de rhéteurs, d'artistes. On comprend les colères du satirique à l'aspect des changements qui bouleversaient la capitale: les sciences ne venaient pas seules, les beaux-arts donnaient le goût du luxe, les vices dominaient tout, et la république était perdue aux yeux de ces sublimes rêveurs qu'irritait la puissance souveraine des Césars.

Lucrèce ne peut être considéré comme un des agents de cette démoralisation; son goût pour la philosophie d'Épicure dirigeait les esprits vers des idées sages; il prêchait la vertu, la tempérance, il vantait les charmes de l'étude, la frugalité, la philanthropie, et si le public ne voyait en cela que le panégyrique du *plaisir*, il se méprenait sur le vrai sens des conseils du sage de Gargette. Épicure, qui vivait dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, possédait une âme où brillaient tous les beaux sentiments, et si, par une fausse interprétation de sa doctrine, on a pu croire qu'il rapportait tout à la volupté, qu'elle était le but de la vie, la fin qu'on devait se proposer, il suffit de lire le poème de Lucrèce pour comprendre dans quelle erreur profonde sont tombés ceux qui sont arrivés à ces étranges conclusions.

Mais ceci ne nous regarde pas. En soumettant à un examen attentif le poème *de Rerum natura*, y trouverons-nous quelque chose qui intéresse le médecin? Lucrèce, en empruntant à Épicure ses doctrines sur les sciences dites naturelles, sur la physique générale, sur les grands phénomènes au milieu desquels l'homme naît, vit et meurt, a-t-il rencontré des données scientifiques servant de base à l'hygiène publique, à la médecine populaire, à des connaissances plus positives, plus élevées, et trouverons-nous, dans ses pages éloquentes, la trace de l'art de guérir, même dans ses manifestations les plus élémentaires?

Disons tout de suite que Lucrèce, des hauteurs où il plane, semble vouloir embrasser d'un coup d'œil les sommets de la philosophie et toutes les grandes questions qui dominent l'humanité. Il ne descend pas aux détails, encore moins aux applications; et

si son génie s'abaisse jusqu'à formuler des conseils, ils ont trait aux besoins du cœur, de l'esprit, et non pas à ceux du corps.

Cependant, à défaut de ces connaissances médicales qui sont l'objet de nos recherches, il se trouve, dans l'œuvre de Lucrèce, quelque chose que nous ne devons pas dédaigner. Le langage usuel, lors même qu'il revêt l'éclat du génie poétique, offre encore un certain caractère qui nous touche. Il y a dans le vocabulaire d'un écrivain le reflet des idées qui dominent son époque; et lors même que, cédant aux entraînements de sa muse, il entasse les images, prodigue les figures, les mouvements, tous les artifices de la composition la plus savante, la plus colorée, ses vers les plus harmonieux conservent cependant l'empreinte des formes usuelles de la langue de ses contemporains.

A mesure que la médecine a fait des progrès à Rome, les expressions médicales ont pris plus de place dans la conversation des Romains, et les auteurs, prosateurs ou poètes, ont introduit dans leurs ouvrages un plus grand nombre de mots dérobés à la science. Sous ce rapport, Lucrèce est plus avancé qu'on ne le croirait, eu égard aux sujets qu'il traite. Il n'a pas, comme les comiques et les satiriques, l'occasion de parler de l'homme, de ses passions, de ses misères physiques; il ne critique pas et ne se charge pas de montrer la folie humaine affublée de ses ridicules, de ses travers, mais tout en se tenant dans une sphère plus élevée, il emprunte à la médecine des mots qu'on retrouve à chaque instant dans son œuvre. En voici la preuve.

Dans le livre II, Lucrèce parlant du mouvement de la flamme qui pétille et s'élance de la base d'un édifice à son faîte, la compare au jet du sang qui sort d'une veine ouverte :

Quod genus, e nostro quum missus corpore sanguis
Emicat exsultans alte, spargitque cruorem.

Il y a ici, évidemment, le souvenir d'une saignée bien faite, et non pas la description banale d'une hémorrhagie sans valeur. *Emicat exsultans alte* conviendrait même à une blessure artérielle, mais il est permis de croire que notre poète n'a pas songé à cette distinction et que les mots dont il se sert ont, dans sa pensée, le mérite de peindre avec exactitude ce flot de sang qui s'élance de l'ouverture artificielle d'une veine quelconque, faite par un homme de l'art.

Nous ne nous occuperons pas du côté philosophique du poème

de Lucrèce, de ce qu'il appelle l'âme, mais il n'est pas sans intérêt de montrer combien cet auteur a déployé de connaissances anatomiques dans la description de certains phénomènes. Ainsi, dans le livre III, quand il indique l'union de ce qu'il nomme l'âme avec le corps, il entre dans des détails assez précis sur la nature des organes et leur mode de sensibilité :

> Namque ita connexa est per venas, viscera, nervos,
> Ossaque, uti dentes quoque sensu participentur ;

et il ajoute, à propos de ces derniers organes si sensibles à l'action du froid, à la résistance d'une petite pierre mêlée aux aliments :

> Morbus ut indicat, est gelidai stridor aquai
> Et lapis oppressus subito de frugibus asper.

Ces formes littéraires sont remarquables dans l'œuvre de Lucrèce ; on voit en vingt endroits de son poème que les idées médicales, ou plutôt encore les connaissances qui servent de base à l'art de guérir, lui sont familières et entrent pour beaucoup dans la composition de sa phrase. On pourrait, avec un peu de soin, reconstruire l'édifice physiologique dont les matériaux existent dans chacun des chapitres de son ouvrage. Voici un passage intéressant, en ce qu'il constate avec assez de précision, l'importance relative des parties constituantes de l'œil :

> Ut lacerato oculo circum, si popula mansit
> Incolumis, stat, cernendi vivata potestas.

Si la pupille reste intacte, en vain les paupières seront lésées, la faculté de voir se conserve, tandis que si la blessure atteint la partie centrale, quelle que soit du reste l'intégrité des organes accessoires, la lumière disparaît et le malade est condamné à des ténèbres épaisses :

> At si tantula pars oculi media illa peresa est,
> Incolumis quamvis alioqui splendidus orbis,
> Occidit extemplo lumen, tenebræque sequuntur.

On voit par là que Lucrèce, devançant de beaucoup le fameux traité de Galien, *de Usu partium*, ne confondait pas des choses dissemblables et connaissait l'importance de certains organes. Il cherchait même à se rendre compte du mode de développement de ces organes, attribuant à ses atômes des mouvements réfléchis intelligents ; et voici comment il réfute les idées d'Anaxagore sur la réunion des parties similaires :

Ossa videlicet e pauxillis atque minutis
Ossibu', sic et de pauxillis atque minutis
Visceribus viscus gigni; sanguinemque creari
Sanguinis inter se multis cœuntibu' guttis.

Lucrèce n'admet pas ce système, il ne veut pas que les particules osseuses se joignent aux os, les fragments de viscères aux viscères, les gouttelettes sanguines au sang qui remplit les veines. Il suppose que chaque organe se forme de matériaux étrangers, fournis par les aliments, les boissons :

..... Quoniam cibus auget corpus, alitque,
Scire licet, nobis venas, et sanguen, et ossa,
Et nervos alienigenis ex partibus esse.

Notre auteur est un peu absolu dans ses jugements. En sa qualité de philosophe, il a réponse à tout; son système donne la solution complète des plus grandes difficultés; il soumet chaque chose à la règle invariable, rude niveau sous lequel il prétend faire passer les hommes. Ainsi, suivant lui :

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est.

La fièvre brûlante n'atteindra pas moins promptement le riche enveloppé de draperies empourprées que le pauvre diable à peine couvert de sa maigre tunique. — Cette égale distribution des misères de la vie plaisait à Lucrèce, mais il oubliait que la pauvreté traîne à sa suite un cortége de maux que la fortune et les soins bien entendus savent réduire ou atténuer.

Il est un passage fameux (dans le livre IIe), dont on cite sans cesse le dernier vers et qu'il est bon de rappeler en entier, parce que, outre sa valeur philosophique, il a une portée physiologique incontestable. Lucrèce parle de la vie qui se transmet à tous les êtres et qui naît, brille, s'éteint sans cesse pour se rallumer encore dans la série des créatures :

..... Sic rerum summa novatur
Semper, et infer se mortales mutua vivunt :
Augescunt aliæ gentes, aliæ minuuntur :
Inque brevi spatio mutantur sæcla animantum,
Et, quasi cursores, vitai lampada tradunt.

Ainsi toutes choses se renouvellent sans cesse, et les créatures vivent et meurent les unes après les autres; les générations

croissent et s'effacent, elles n'assistent que pour peu de temps aux scènes du monde, et comme des coureurs dans les jeux sacrés, se transmettent de main en main le flambeau de la vie. — Mais cette flamme, si poétique qu'elle soit, réclame un aliment terrestre, grossier, et notre poète indique assez bien les conditions matérielles de la nutrition. Il dit que chez les jeunes gens, les substances réparatrices, prises en abondance, fournissent des matériaux nombreux rapidement assimilés; les pertes sont rares, aussi le corps s'accroît :

Nam quæcumque vides hilaro grandescere adauctu,
Paulatimque gradus ætatis scandere adultæ,
Plura sibi adsumunt quam de se corpora mittunt.

On le voit, la balance est en faveur du jeune homme; il acquiert plus qu'il ne donne, il s'enrichit, les belles années de l'adolescence profitent du joyeux tribu que leur apportent l'appétit, la santé, la force, l'insouciance des maux à venir :

Dum facile in venas cibus omnis diditur, et dum
Non ita sunt late dispersa, ut multa remittant,
Et plus dispendi faciant quam vescitur ætas.

Ces vues sont justes, l'explication est pleinement satisfaisante, et le poète ne triomphe pas moins quand, un peu plus loin, il décrit les phénomènes contraires. L'homme arrive au delà du terme où l'équilibre se maintient, la puissance digestive s'affaiblit, les matières nutritives ne sont plus absorbées en quantité suffisante, la machine se détériore peu à peu, les pertes sont plus grandes que les acquisitions, et la mort est prochaine :

Quandoquidem grandi cibus aevo denique desit,
Nec tuditantia rem cessant extrinsecus ullam
Corpore conficere, et plagis intesta donare.

Lucrèce s'occupe beaucoup de la sensibilité, il montre avec quelle facilité elle se localise, combien de troubles graves, survenus en un point, ne réagissent en aucune manière sur des parties voisines, de la même manière qu'une violente douleur occupant un pied malade ne réagit pas sur la tête :

Non alio pacto, quam si pes quum dolet ægri
In nullo caput interea sit forte dolore.

Et cependant, dit-il, la vie tient à peu de chose, son principe subtil peut s'évaporer en un instant, la chaleur s'en va, l'air

s'exhale de la poitrine, et aussitôt les veines et les os cessent de vivre :

> ... Quum corpora pauca caloris
> Diffugere, forasque per os est editus aer,
> Deserit extemplo venas atque ossa relinquit.

Ces phénomènes si graves peuvent se manifester sous l'influence de causes physiques, mais une simple impression morale a le pouvoir de produire une tempête dans toutes nos fonctions, de bouleverser notre économie et de déterminer les plus redoutables symptômes :

> Verum, ubi vehementi magis est commota metu mens,
> Consentire animam totam per membra videmus;
> Sudores itaque et pallorem existere toto
> Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
> Caligare oculos, sonere aures, succidere artus.

Le poète n'oublie aucun des signes caractéristiques de cet état violent, et dans un autre passage, livre III, il décrit une sorte d'attaque subite qui ressemble beaucoup à un accès d'épilepsie, mais sans cependant nommer cette maladie ni la caractériser par un trait spécial :

> ..... Spumas agit, ingemit, et tremit artus,
> Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat
> Inconstanter, et in jactando membra fatigat.

En général Lucrèce se tient toujours dans ces formes vagues, aussi éloignées de la précision scientifique que ses opinions le sont de la médecine réelle ; mais au temps où il écrivait, je ne crois pas qu'aucun ouvrage technique eût pu servir de base à une étude sérieuse des symptômes des maladies ; les Romains instruits, ceux qui, comme notre poète, avaient vécu quelques années à Athènes, avaient bien pu connaître les traités hippocratiques, mais rien ne prouve que ceux-ci fussent arrivés jusqu'à Rome.

Nous avons fait voir que Lucrèce comprenait parfaitement la part que prennent à la vision chacun des organes qui composent l'œil. Voici encore quelques vers qui se rattachent à cette fonction importante. On trouve dans le IVe livre le passage suivant :

> Splendida porro oculi fugitant, vitantque tueri :
> Sol etiam cœcat, contra si tendere pergas.

Les yeux craignent les objets resplendissants, ils en évitent l'as-

pect. Le soleil éteindra ta vue si tu la portes obstinément sur lui.— Cela est fort simple, et il n'est pas nécessaire d'en chercher bien loin l'explication ; la chaleur et les simulacres lumineux du poète sont inutiles; mais voici un phénomène un peu plus compliqué :

> Lurida præterea fiunt quæcumque tuentur
> Arquati.

Ceux qui ont la jaunisse voient tout coloré en jaune. — Nous retrouvons encore ici le mot *arquatus* signalé dans Lucilius, et que l'on ne rencontre guère dans les poètes postérieurs à Lucrèce. Reste à savoir si cette coloration jaune des objets a été régulièrement observée chez les ictériques et dans quelles circonstances spéciales. C'est toujours l'histoire de la dent d'or; avant de disserter sur sa possibilité, commencez par nous faire voir qu'elle existe. Il n'est peut-être pas nécessaire de s'occuper des explications que donne notre auteur :

> ..... Quia luroris de corpore eorum
> Semina multa fluunt, simulacris obvia rerum;
> Multaque sunt oculis in eorum denique mista,
> Quæ contage sua palloribus omnia pingunt.

Ces émanations colorantes sont ingénieuses, seulement il n'est pas possible d'en démontrer l'existence. Demandez aux oculistes de profession pourquoi la lumière se teint en rose en traversant certains cristallins épaissis; pourquoi un homme en colère voit les objets colorés en rouge, et les hypothèses ne manqueront pas pour expliquer ces observations lumineuses.

Lucrèce a bien décrit un phénomène visuel qui se manifeste quand on comprime le globe oculaire d'une certaine façon. On trouve dans son IVe livre les vers que voici :

> At si forte oculo manus uni subdita subter
> Pressit eum, quodam sensu fit, uti videantur
> Omnia, quæ tuimur, fieri, tum bina tuendo;
> Bina lucernarum florentia lumina flammis,
> Binaque per totas ædes, geminare supellex,
> Et duplices hominum facies, et corpora bina.

Si par hasard tu presses un œil avec ton doigt placé au-dessous de lui, alors tous les objets paraissent doubles ; la flamme des flambeaux, les meubles, les visages et les hommes eux-mêmes sont doublés. — Comment, en se livrant à cette petite expérience, n'a-t-il pas aperçu les *phosphènes* qui éclatent dans l'ombre par

le seul fait de cette compression de l'œil? Il n'eût pas manqué d'expliquer savamment les images si richement colorées qui naissent en cette occasion, et notre savant confrère M. le docteur Serre, d'Alais, eût trouvé dans les vers de Lucrèce un renseignement utile à la partie historique de l'ouvrage intéressant qu'il a publié en 1853.

Les phénomènes acoustiques sont assez bien décrits dans ce même livre quatrième, on entend le son aussitôt qu'il frappe nos oreilles :

Principio, auditur sonus et vox omnis, in aures
Insinuata, suo pepulere ubi corpore sensum.

La voix, si ténue qu'elle soit, si immatérielle, dit Lucrèce, brise cependant les canaux par où elle passe :

Præterradit enim vox fauces sæpe facitque
Asperiora, foras gradiens, arteria clamor.

On trouve ici *arteria* pour trachée-artère, et le poète ne va pas jusqu'à distinguer le larynx proprement dit, la glotte, d'avec le canal que l'air parcourt avant d'arriver aux organes de la phonation. Lucrèce est plus heureux quand il décrit ainsi la parole :

Hasce igitur penitus voces quum corpore nostro
Exprimimus, rectoque foras emittimus ore,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.

Quand les sons, du fond de la poitrine, se sont précipités dans les cavités du palais, la langue, industrieuse et mobile ouvrière de la parole, façonne les mots et la lèvre agile les modifie. —

Nous le répétons ici, Lucrèce se montre observateur attentif, il étudie les sensations, il distingue des choses qui prouvent la sagacité de son esprit; ainsi, relativement au goût, il dit avec raison : Enfin, la sensation agréable se développe seulement pour la bouche; au fond du palais, elle cesse dès que l'aliment a pénétré dans le gosier :

Deinde voluptas est e succo in fine palati;
Quum vero deorsum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas est.

Il en tire la conclusion sage, mais difficile à admettre pour les gourmands, qu'il importe peu de manger un aliment plus ou moins sapide, plus ou moins agréable, puisque ces conditions

n'influent pas sur ses propriétés nutritives. Et à propos des choses qui se mangent, le poète se demande pourquoi certaines substances utiles à l'un sont nuisibles à l'autre; et, pour preuve de la diversité de ces actions, il rapporte un fait absolument faux. Comment se fait-il que ce qui est pour nous un aliment, devienne un poison redoutable pour d'autres êtres? *Ut quod alis cibus est,* dit-il, *aliis fuat acre venenum.* Cela se démontre, suivant lui, par la salive humaine qui est mortelle pour le serpent :

..... Ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa.

Et l'animal ne se borne pas à périr, mais il se déchire et se dévore lui-même. — Notre auteur ne se contente pas de raconter ce prodige, il parle d'un végétal très connu, qui, poison pour l'homme, nourrit et engraisse la caille et la chèvre :

Præterea, nobis veratrum est acre venenum;
Et capris adipes et coturnicibus auget.

Je ne sache pas qu'on ait tenté des expériences directes pour éclaircir cette allégation un peu hasardée. On connaît la réputation du persil qui tue infailliblement les perroquets, au grand bénéfice des cuisinières, toujours prêtes à se défaire d'un oiseau criard et malpropre. Ce sont là des mystères qui appellent des recherches nouvelles. Quant au *Veratrum* cité par Lucrèce, c'est une substance âcre, irritante, qui ne peut être prise impunément par personne, et dont les propriétés énergiques défient le fameux moyen conseillé par notre poète pour rendre facile l'ingestion des drogues amères :

Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavique liquore.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer les excellents vers de M. de Pongerville, l'habile traducteur de Lucrèce :

Pour présenter l'absinthe à ce débile enfant,
Sur les bords de la coupe, ainsi ta main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante,
Et du puissant breuvage ignorant l'âpreté,
Heureux dans son erreur l'enfant boit la santé.

Cette charmante comparaison a été imitée par le Tasse; elle consacre un usage antique appartenant à la médecine de famille,

à la pratique d'un art bienfaisant où les inspirations de la tendresse maternelle ont devancé les préceptes de la science. Remercions Lucrèce d'en avoir parlé le premier.

Voici un peu de médecine, bien peu, mais enfin nous constatons que, du temps de Lucrèce, l'abondance de la bile était regardée comme une cause du développement de la fièvre.

..... Ubi, quoi febris, bili superante, coorta est,
Aut alia ratione aliqua est vis excita morbi,
Perturbatur ibi totum jam corpus.....

C'est à peu près le seul indice étiologique que nous ayons recueilli dans le poème *de Rerum natura*. L'auteur n'arrive pas jusque-là, il se tient dans les généralités. Par exemple, en parlant des hommes primitifs attaqués par les bêtes fauves, déchirés par la griffe ou la dent des lions, leurs énormes blessures n'étaient l'objet d'aucun soin :

Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent,

elles devenaient la proie des vers, *eos vita privarunt vermina sæva*, jusqu'à la destruction des parties atteintes. — Il déplore ces misères et cependant il semble ne pas reconnaître les avantages d'une civilisation plus avancée, car il termine sa déclamation par ces deux vers :

Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant : nunc dant aliis solertius ipsi.

L'imprudente ignorance offrit le poison aux premiers hommes; aujourd'hui nous le recevons des arts. — Cette traduction est de M. de Pongerville, qui a bien voulu mettre en prose les vers excellents que lui avait inspirés Lucrèce. Je crois que l'auteur latin a eu une autre pensée ; il y a dans sa phrase, comme dans son expression, une antithèse évidente : *Ipsi imprudentes vergebant sibi venenum, ipsi solertius dant venenum aliis.* Donner et recevoir sont deux actes fort différents, et, si peu indulgent qu'on soit pour son prochain, on ne peut lui refuser le bénéfice de l'empoisonnement dont il fait un si fréquent usage.

Lucrèce n'admet pas les causes finales; les organes ont précédé les sensations, ils se sont accommodés aux impressions extérieures, mais ils n'ont pas été faits pour elles. Nous n'avons pas à examiner ces puérilités scolastiques; il nous suffira de dire que le poète décrit fort bien la plupart des actes physiologiques. Ainsi le

mouvement, le travail, l'exercice provoquent des pertes à la suite desquelles le corps affaibli éprouve le besoin de se nourrir; ces mêmes actions prolongées font naître la soif, et alors :

> Humor item discedit in omnia, quæ loca cumque
> Poscunt humorem ; glomerataque multa vaporis
> Corpora, quæ stomacho præbent incendia nostro.
> Dissupat adveniens liquor ac restringit, ut ignem
> Urere ne possit calor amplius aridus artus.

La description des plaisirs de l'amour tient une grande place dans le IVe livre; elle n'a pas ce caractère de crudité que l'on rencontre dans des ouvrages postérieurs au poème *de Rerum natura*. Lucrèce, chose remarquable, est plus chaste que ses contemporains, et l'on pourrait s'étonner à bon droit de voir, chez un sectateur d'Épicure, cette délicatesse de sentiments si éloignée de l'opinion qu'on a des partisans de cette philosophie grossière qu'Horace et tant d'autres écrivains ont livrée au mépris des sages. Ceux qui liront ce quatrième livre auront bientôt reconnu que Lucrèce n'est rien moins qu'un matérialiste en amour : il prêche la continence, il invite à la modération, il ne voit dans l'union sexuelle que le but avouable, c'est-à-dire la paternité, et blâme hautement les fureurs voluptueuses de ses compatriotes.

Le sixième chant de ce poème singulier contient plusieurs passages dignes de notre attention. A propos des émanations qui naissent de diverses sources, Lucrèce parle d'un arbre qui croît sur les hauteurs de l'Hélicon, et dont la fleur tue à l'instant l'imprudent qui la respire :

> Est etiam in magnis Heliconis montibus arbos
> Floris odore hominem tetro consueta necare.

Nous ne connaissons pas ce végétal meurtrier, qui serait plus redoutable encore que le Mancenillier (*Hippomane*, Lin.), espèce d'Euphorbiacée des Antilles, dont on a si fort exagéré les propriétés toxiques. Ces sortes de fables se rencontrent dans toutes les anciennes histoires. Voici une autre odeur plus commune, sur laquelle, par conséquent, il est facile d'expérimenter, et dont les inconvénients peuvent nous surprendre :

> Nocturnumque recens exstinctum lumen, ubi acri
> Nidore offendit nares, consopit ibidem,
> Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.

Une lampe nocturne, récemment éteinte, affecte péniblement les

narines, sa vapeur assoupit l'homme et le renverse comme frappé d'une secousse épileptique. — D'accord sur le premier point; quant au second, il faudrait supposer un dégagement de gaz acide carbonique, car il y a là un symptôme d'asphyxie qu'une lampe seule ne peut produire. Lucrèce aurait pu signaler cette erreur, car il dit un peu plus loin :

Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur
Quam facile in cerebrum, nisi aquam præcepimus ante !

Et quand il ajoute, dans le même passage :

Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar,

veut-il parler du gaz qui se développe quand s'établit la fermentation? On le croirait volontiers, car ce gaz seul peut agir *instar plagæ mactabilis*, comme une blessure mortelle; ce qui n'a plus de sens quand il s'agit de l'odeur du vin chez un fiévreux :

Quum membra hominis percepit fervida febris.

Odor vini ne peut se rapporter à la saveur, quoi qu'en dise M. de Pongerville; et quelque danger qu'il y ait à boire du vin quand on a la fièvre, rien n'autorise à y voir un cas mortel. Ceci dit, continuons l'examen de ce passage curieux du livre de Lucrèce :

Castoreoque gravi mulier sopita recumbit
Et manibus nitidum teneris opus effluit ei
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.

Il paraît que le Castoreum n'était pas considéré, chez les Romains du temps de Lucrèce, comme un antispasmodique; mais nous ne devons pas attacher grande importance à ces phénomènes mal observés, rapportés sans critique dans un ouvrage où l'on n'a pas le droit de chercher une précision qui n'appartient qu'aux œuvres véritablement scientifiques. Il y a là, d'ailleurs, une circonstance spéciale, l'époque menstruelle, qui a servi de texte aux plus bizarres allégations. Pline a recueilli sur ce point une ample collection d'histoires auxquelles il ne manque qu'un peu de vérité.

On n'est pas moins médecin que Lucrèce, cependant il lui arrive parfois de donner un bon conseil :

Denique, si in calidis etiam cunctere lavacris,
Plenior et solio in fueris ferventis aquai,
Quam facile in medio sit uti des sæpe ruinas !

Enfin si tu braves trop longtemps la chaleur du bain, surtout quand tu es rassasié d'aliments, tu pourras facilement y trouver une cause de mort. — Perse, dans sa IIIe satire, a peint un gourmand qui fait fi des conseils les plus sages, qui se baigne après un repas copieux et qui succombe à une sorte d'attaque d'apoplexie justement dans les conditions prévues par Lucrèce. Le glouton de Perse paie cher sa désobéissance, *in portam rigidos calces extendit;* je trouve même que ces deux passages de nos deux poètes ont un air de famille et que, profitant du conseil de l'un, l'autre a mis en scène ce qui n'était qu'indiqué dans le premier.

Lucrèce s'occupe beaucoup des causes générales des maladies; il n'en connaît pas la nature, mais il en indique les effets et cherche à rattacher les uns aux autres, il s'écrie :

> Num quis enim nostrum miratur, si quis in artus
> Accepit calido febrim fervore coortam,
> Aut alium quemvis morbi per membra dolorem ?

Ainsi, qui de nous s'étonne de voir la fièvre ardente envahir le corps, ou tout autre maladie attaquer les membres?

> Obturgescit enim subito pes, arripit acer
> Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipsos.

Le pied se gonfle tout à coup; est-ce un rhumatisme, est-ce la goutte ? Une rage de dents vous saisit, une ophthalmie se déclare, enfin,

> Existit sacer ignis, et urit corpore serpens
> Quacumque arripuit partem, repitque per artus.

Le feu sacré s'empare du malade, il brûle le corps en le parcourant, le dévore peu à peu et envahit chacune de ses parties. — Qu'est-ce que *ignis sacer?* Certains traducteurs ont pensé qu'il s'agissait de l'épilepsie, souvent désignée chez les anciens sous le nom de *morbus sacer,* mais le développement qui suit ne permet pas d'accepter cette explication. Il nous semble que Lucrèce veut parler de quelques affections cutanées comme on en rencontre encore dans le midi de l'Europe, et dont la marche rapide et meurtrière justifie les expressions du poète. Voici d'ailleurs un passage extrait de la fameuse description de la peste (livre VIe) et qui ne peut nous laisser de doutes sur ce point. Lucrèce dit :

Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer quum diditur ignis.

Il s'agit ici évidemment d'ulcères semblables à ceux qui se développent dans la maladie appelée *ignis sacer*.

Il est une circonstance où Lucrèce, en présence d'un cas grave, pose avec sagacité la question du diagnostic, et montre combien l'on doit être circonspect quand il s'agit de déterminer la cause de la mort :

Corpus ut exanimum si quod procul ipse jacere
Conspicias hominis, fit ut omnes dicere causas
Conveniat lethi, dicatur ut illius una;

Ainsi, de loin, tu vois un homme étendu inanimé sur la terre; comment pourras-tu dire à quelles causes il faut attribuer sa mort? — Est-ce le fer, le poison ou une maladie?

Nam neque cum ferro, neque frigore vincere possis
Interiisse, neque a morbo, neque forte veneno.

Il n'y a peut-être que le témoin de l'événement qui puisse en assigner la cause, *quod conscio dicat,* et, de là, la nécessité de rechercher avec soin les circonstances capables d'éclairer ces obscurités. Le conseil est excellent, et Lucrèce ajoute avec raison : *Item in multis hoc rebus dicere habemus,* Il est une foule de circonstances dans lesquelles il faut procéder ainsi. —

Notre poète signale une particularité d'histoire naturelle qu'il est bon de noter ici. Ce qu'il nomme *Averna loca* se rapporte à des lieux d'où s'exhalent des vapeurs asphyxiantes, comme ces anciens cratères de volcans d'où se dégagent les acides sulfureux et chlorhydriques.

Sic et averna loca alitibus summittere debent
Mortiferam vim, de terra quæ surgit in auras,
Ut spatium cœli quadam de parte venenet.

Les oiseaux qui traversent cet espace du ciel, ainsi empoisonné, sentent leurs ailes s'engourdir et tombent morts. — Je ne sais où l'on peut avoir observé pareil phénomène, bien plus grave que celui qui se passe dans la *Grotta del cane* des environs de Pouzzole, mais qui est probablement de la même nature.

La perméabilité de nos tissus occupe beaucoup Lucrèce; comme l'eau suinte au travers des pierres qui forment une voûte, ainsi la sueur s'exhale de notre peau :

Manat item nobis e toto corpore sudor.

Les aliments que nous digérons sont transportés dans toutes les parties de notre corps et concourent à leur accroissement :

Crescit barba, pilique per omnia membra per artus
Divisus in venas cibus omnes auget alitque
Corporis extremas quoque partes unguiculosque.

Les poils, la barbe, les ongles eux-mêmes grandissent par l'effet de ce mouvement intérieur. —

Notre poète reconnaît hautement l'influence exercée sur les hommes par le climat, les vents, la nature du sol, etc. :

Tum color et facies hominum distare videntur
Largiter, et morbi generatim sæcla tenere.

Ces causes puissantes modifient la couleur et le visage des populations, aussi bien que les maladies dont elles sont ordinairement affectées. — Ainsi par exemple :

Est elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam.

Aux bords du Nil, dans le milieu de l'Égypte, apparaît l'éléphantiasis, et pas ailleurs. — *Atthide tentantur gressus*, l'Attique produit de mauvaises jambes ; — *oculique in Achaeis finibus,* les Achéens ont de mauvais yeux. —

Mais nous arrivons à la fin du sixième chant, qui se termine, comme tout le monde le sait, par une magnifique description de la peste d'Athènes. Lucrèce l'a évidemment empruntée à Thucydide, et bien d'autres poètes, depuis, se sont inspirés des beaux vers de Lucrèce. Cette sorte d'épisode qui clôt le poème *de Rerum natura,* renferme une indication assez précise de tous les symptômes qui caractérisent ces calamités publiques ; nous ne rapporterons ici que les traits principaux de ce tableau tracé de main de maître, laissant à nos confrères le plaisir de lire, dans le texte même, ou dans l'excellente traduction en vers de M. de Pongerville, cette histoire d'un mal que n'ont pas oublié Marseille et Barcelone, mais qui semble avoir disparu des régions orientales où il était endémique.

La transmission des causes de la peste au travers de la masse atmosphérique et au moyen de ses mouvements, est formellement indiquée par Lucrèce :

..... Varius concinnat id aer.
Proinde ubi se cœlum, quod nobis forte alienum est,
Commovet, atque aer inimicas serpere cœpit;
Ut nebula ac nubes paulatim repit, et omne
Qua graditur, conturbat et immutare coactat.

Voilà l'étiologie générale de la maladie, celle qui avait cours au temps de notre poète. Rome avait été plusieurs fois ravagée par ce fléau et l'idée de la contagion, apportée sur l'aile des vents, était la plus facilement acceptable.

Ainsi, la peste s'était élancée de l'Égypte, elle avait franchi la mer et elle vint s'abattre sur la Grèce. Dès lors, le mal frappa tout le monde. Voici comment il débutait :

Principio caput incensum fervore gerebant
Et duplices oculos suffusa luce rubentes.
Sudabant etiam fauces intrinsecus atro
Sanguine.

La tête brûlante, les yeux rouges, un crachement de sang noir, et puis la voix rauque, la langue roidie, et bientôt, quand le venin pénètre dans les organes intérieurs, tous les ressorts de la vie se brisent à la fois :

Omnia tum vero vitai claustra lababant,
Spiritus ore foras tetrum volvebat odorem
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu.

De ces bouches enflammées sort une haleine semblable à l'odeur d'un cadavre putréfié. — Hélas! dans ces terribles conjonctures, l'art était inutile, *mussabat tacito medicina timore*, le médecin balbutiait, glacé par la frayeur. — Il nous est permis de regarder cette petite phrase comme une simple figure de rhétorique, car l'histoire de tous les temps prouve que, si quelques hommes, indignes du nom de médecins, ont fui ce champ de bataille où trembleraient les plus hardis guerriers, il y a toujours eu bon nombre de praticiens comprenant mieux leur devoir, et prêts à se sacrifier au soulagement des malades.

Parmi les traits caractéristiques de ce lugubre tableau, Lucrèce signale ceux-ci : de grands bruits dans les oreilles,

Sollicitæ porro plenæque sonoribus aures,

et quand la mort est prochaine, il décrit avec assez de précision ce *facies* hippocratique que n'oublient guère ceux qui l'ont vu une fois :

..... Item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora.....

Les narines se resserrent, le bout du nez s'effile, les yeux s'enfoncent dans les orbites, les tempes se creusent. — Le sphacèle de l'appareil génital est bien décrit dans les vers suivants :

..... In nervos huic morbus et artus
Ibat, et in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili.

Quelques-uns, pour échapper à la mort, livraient au fer ces organes atteints et vivaient privés de leur virilité. — Nulle part, dans cette longue histoire d'un si terrible fléau, il n'est question de médecine, de traitement, et cependant ils ne mouraient pas tous, ces pauvres malades ainsi dépourvus de tous soins. Le plus souvent la mort arrivait vers le huitième jour, ou le neuvième au plus tard :

Octava fere candenti lumine solis,
Aut etiam nona reddebant lampade vitam.

Un de nos maîtres, le vénérable docteur Bally, a fait une étude comparative de la peste grecque décrite par Thucydide, et de celle qui s'est manifestée aux Antilles et plus récemment en Catalogne et en Andalousie. Son travail, d'un haut intérêt, fait ressortir les différences nombreuses qui existent entre ces fléaux observés dans des temps et des régions si diverses. Nous ne pouvons qu'indiquer cette source à ceux qui voudront prendre une idée exacte de ces maladies terribles, qui, très heureusement, tendent à disparaître du cadre nosologique. Depuis plus de dix ans qu'une mesure administrative a envoyé dans l'Orient des médecins sanitaires, avec mission expresse de signaler l'apparition de la peste dans des pays où elle était endémique, nos confrères n'ont pas encore rencontré une seule occasion de voir cette affection si redoutable et qui apportait tant d'obstacles à nos relations avec l'Égypte, la Syrie et Constantinople. Ce changement heureux est-il dû à une observation plus attentive des simples lois de l'hygiène si ouvertement violées par des peuples insouciants, ou bien les progrès de la médecine ont-ils remédié, dès le début, à des maladies qui n'ont plus le loisir de s'aggraver? Toujours est-il que les provenances d'Alexandrie, de Beyrout, de Smyrne et de

toutes les Échelles du Levant, arrivent à Marseille avec une patente nette, et que les quarantaines, les lazarets sont menacés de tomber en désuétude. Le monde savant attend avec impatience l'ouvrage que doit publier sur ce sujet, d'un si haut intérêt, M. le docteur Mêlier, inspecteur-général des établissements sanitaires.

Nous n'avons pas à nous occuper ici du mérite littéraire de Lucrèce, des qualités de son poème : *Ne medicus ultra medicinam*. Cependant nos lecteurs auront remarqué ce latin un peu dur, ces formes archaïques, ces vers aux contours rudes, si loin de la grâce et du poli virgilien, véritable poésie de transition entre Ennius, Lucilius et les bons écrivains du siècle d'Auguste. Mais peu nous importe le talent du poète, l'inanité des idées philosophiques qu'il préconise, ce n'est pas là ce que nous demandons à son œuvre. On a pu comprendre, par tout ce qui précède, que Lucrèce n'était pas étranger à la science médicale, qu'il a mis, dans son poème, de l'anatomie, de la physiologie, peu de thérapeutique, et enfin une magnifique description d'une épidémie redoutable, la première de celles qu'on rencontre dans les ouvrages de ce genre. Si tout cela n'a pas le caractère scientifique proprement dit, au moins peut-on y voir l'influence des idées médicales qui se fait sentir chez les hommes instruits, la dissémination des doctrines grecques sur l'usage des parties de notre organisme, sur les phénomènes qui s'y accomplissent, sur les causes générales qui troublent l'harmonie de nos fonctions. Cicéron, et tous les hommes à la tête du mouvement intellectuel qui se manifestait à Rome, lors des derniers temps de la république, faisaient le plus grand cas du poème de Lucrèce, ils acceptaient volontiers la philosophie qui domine le traité *de Rerum natura*, et il est certain que les principes qui s'y trouvent professés l'ont été avec un éclat qui a grandement contribué à les répandre. Écho des croyances de son siècle, un poète recueille et propage les bruits, les histoires, les légendes, les préjugés, et toujours un peu de vérité se mêle à ces mensonges de la fable, toujours le favori des muses, harmonieux écho des impressions de la foule, transmet à la postérité ravie, la voix de ces temps héroïques que le lointain des âges entoure d'admiration et de respect.

Lucrèce, sous ce rapport, a rendu un immense service à son siècle et à ceux qui l'ont suivi; il a contribué, plus que personne,

à mettre la science en honneur, à souffler sur ces prétendus mystères si chers à l'ignorance, à montrer qu'il faut étudier, regarder; en un mot, il a enseigné le chemin à suivre pour arriver à la vérité. Les erreurs qui se trouvent dans son livre appartiennent au temps où il vivait; mais tout en se trompant, il montrait l'art à l'aide duquel on pouvait arriver au vrai, il vantait les bienfaits de l'expérience, il secouait le joug de l'autorité, il proclamait la nécessité de l'observation, et enfin c'est à lui qu'on doit d'avoir propagé ces règles de toute bonne logique dans les sciences : *Ex nihilo nil fit; nil fuerit in intellectu quod non prius fuerit in sensu.*

Lucrèce mourut jeune, à quarante-quatre ans, le jour même où Virgile prit la robe virile. On sait qu'il mit fin à ses jours, afin d'échapper aux angoisses d'un mal terrible, résultat, suivant certains biographes, d'un filtre donné par sa femme, en proie à une jalousie profonde. On a dit que Lucrèce était, sinon fou, au moins mélancolique, hypocondriaque, et que la composition de son poème remplissait les instants lucides que lui laissait la maladie. Le suicide était de droit à Rome, nous aurons souvent occasion d'en parler; chaque citoyen disait comme notre poète :

Cur non, ut plenus vitæ conviva recedis?

Cette accusation de folie nous paraît à peu près justifiée par divers symptômes qui éclatent à la lecture du poème *de Rerum natura*, à moins qu'on ne veuille regarder ces imperfections, ces redites, ces fautes comme une preuve que le temps a manqué à l'auteur pour mettre la dernière main à son ouvrage. Il y a, dans ses vers, assez de belles choses pour justifier la faveur dont ils jouissent auprès des gens de goût. Ajoutons que la traduction de M. de Pongerville est un chef-d'œuvre.

VI.

VIRGILE.

La date de la naissance de Virgile correspond au 15 octobre de l'an de Rome 684, c'est-à-dire 70 ans avant l'ère chrétienne; on sait qu'il vit le jour à Andes, petit bourg situé près de Mantoue, qu'il reçut à Crémone et à Milan une éducation soignée, c'est-à-dire qu'on lui enseigna le grec, et qu'il fut initié aux divers systèmes philosophiques que l'on professait à Athènes. Sans rappeler ici les fables que Donat a racontées sur l'origine de ce poète, sur les prodiges qui signalèrent son enfance, brillants pronostics d'une gloire immortelle, nous dirons seulement qu'il résulte de documents dignes de foi, que Virgile reçut à Naples, de maîtres renommés, des leçons écoutées avec ardeur, qu'il étudia non-seulement les belles-lettres grecques et latines, mais encore la médecine et les mathématiques.

C'est la première fois que nous constatons ce fait si remarquable, si intéressant pour nous. Le plus grand poète du siècle d'Auguste était un savant dans toute l'acception du mot; son séjour à Naples avait fourni à cette intelligence d'élite tous les genres d'enseignement : *Ubi quum litteris græcis et latinis vehementissimam operam dedisset, tandem omni cura omnique studio indulsit medicinæ et mathematicis.*

On l'a dit et avec raison, Virgile s'est trouvé dans des circonstances on ne peut plus favorables : son imagination se fécondait sous le souffle doublement inspirateur de Naples et de la Grèce, tandis que les sciences physiques et mathématiques donnaient à sa pensée une netteté d'expression, à son style une clarté, à ses

compositions une méthode qui en font le charme. Syron, disciple de la secte d'Épicure, lui fit connaître les idées de ce grand homme que Lucrèce a si bien exposées dans son poème, et qu'il a rendues populaires à Rome ; c'est à ce goût pour les sciences naturelles que l'auteur des *Bucoliques* et des *Géorgiques* dut ses premiers succès, ses premiers triomphes.

Donat, et tous les biographes venus après lui, ne nous apprennent rien sur les études médicales de Virgile. On a dit que son père, à qui l'on attribue les professions les plus diverses, était le compagnon d'un astronome, ou plutôt d'un astrologue ambulant qui exerçait, tout à la fois, la médecine et l'astrologie, deux industries fort analogues en ces temps reculés, et qu'exploitaient les Grecs qui commençaient à envahir l'Italie. On a dit encore, que le père de Virgile était un agriculteur habile, connaissant les maladies des animaux et sachant les guérir. Nous recueillons volontiers ces traditions, ne fussent-elles que de vagues rumeurs affaiblies en traversant les siècles pour venir jusqu'à nous ; elles nous plaisent, parce qu'elles indiquent une éducation spéciale, exerçant une influence salutaire sur le génie du poète et dont nous retrouverons la trace évidente dans l'œuvre du Cygne de Mantoue.

Virgile quitta sa chère Parthénope pour aller à Rome ; il s'occupa de législation, de plaidoiries, mais la muse l'avait marqué au front d'un sceau divin ; les vers échappés à sa plume discrète révélèrent son génie, et bientôt une occasion heureuse le rapprocha de Mécène et par conséquent d'Octave. Mais laissons là ces souvenirs si doux, ils sont dans la mémoire de tout le monde ; nous devrons nous contenter de rechercher, dans les vers du plus harmonieux des poètes latins, les choses médicales qui s'y trouvent en assez bon nombre, et de faire voir quel parti Virgile en a pu tirer.

Avant de nous livrer à un examen attentif des poèmes qui constituent l'œuvre de Virgile, les *Bucoliques,* les *Géorgiques* et l'*Énéide,* nous croyons devoir jeter un coup-d'œil sur quelques fragments d'une moindre importance, recueillis pieusement par les premiers scoliastes, et attribués au chantre immortel de l'épopée latine. Si les petits poèmes connus sous les noms de *Culex, le Moucheron,* de *Ciris, l'Aigrette,* de *Copa, Hortulus, Moretum,* et autres de moindre importance, sont vraiment les premiers essais du poète, il est certain que ces productions ont subi de grands changements en passant par les mains des copistes, et

qu'aujourd'hui il serait assez difficile de dire ce qui appartient au maître, ce qui est de ses imitateurs. Quoi qu'il en soit, nous croyons devoir signaler quelques passages dans lesquels les expressions médicales jouent un rôle important. Ainsi, dans la pièce intitulée *Ciris, l'Aigrette*, et qui a trait à la métamorphose de Scylla en oiseau (cette fille impie avait livré sa patrie et tué son père en lui enlevant le cheveu couleur de pourpre auquel tenaient ses destinées), Virgile fait allusion à ses études récentes, et dit :

> Sed quoniam ad tantas nunc primum nascimur artes,
> Nunc primum teneros firmamus robore nervos.

Mais puisque je viens en quelque sorte de naître pour ces sciences élevées, puisque mes nerfs si tendres commencent à se fortifier. — Donc le poète, avant d'essayer une plus noble tâche, entreprend de raconter l'histoire de Scylla. Cette fille dénaturée a profané le temple de Junon ; la déesse irritée se venge en lui inspirant une passion furieuse pour Minos, l'ennemi de Nisus, son père, ce terrible Minos qui assiége Mégare et à qui elle va tout sacrifier. La colère de Junon se manifeste par des signes éclatants :

> Quæ simul ac venis hausit sitientibus ignem,
> Et validum penitus concepit in ossa furorem.

Aussitôt que la flamme a pénétré dans ses veines altérées et que la fureur amoureuse a envahi jusqu'à la moëlle de ses os, — la princesse ressemble à une bacchante, elle parcourt la ville dans un désordre inaccoutumé,

> Multum illi incerto trepidant vestigia cursu,

elle ne sait où porter ses pas incertains et sa tête roule les plus déplorables pensées. — On reconnaît à cette peinture le poète qui nous racontera les malheurs de Didon ; mais dans ces premiers essais d'une muse novice, on reconnaît aussi l'influence des études scientifiques de Virgile : il prodigue les expressions techniques. Voyez la nourrice de Scylla, elle veut savoir quelle peine secrète remplit le cœur de sa fille, elle lui dit : O mon enfant, toi que j'aime plus que ma vie :

> Non tibi nequidquam viridis per viscera pallor
> Ægrotas tenui suffudit sanguine venas.

Pourquoi cette pâleur qui se répand sur tout ton corps, pourquoi ton sang parcourt-il à peine tes veines appauvries ? — Il y a là un

luxe d'images empruntées à la médecine, une fraîche réminiscence des leçons des maîtres en l'art de guérir, et l'on nous saura gré d'avoir noté ces vers si pittoresques.

Parmi les petites pièces conservées et qui sont, pour la plupart, des épigrammes fort dures contre certains personnages peu connus, il y en a une qui mérite un examen de notre part. Elle est dirigée contre le rhéteur Cimber. Voici le texte :

Corinthiorum amator iste verborum,
Iste, iste rhetor! Numque quatenus totus
Thucydides tyrannus atticæ febris,
Tau, gal, li, com, spi, naph, si, mek, mel, illisit,
Ista omnia, ista verba miscuit fratri.

Ce rhéteur, oui, ce rhéteur est un amateur de phrases corinthiennes! C'est un beau parleur comme Thucydide, ce bourreau de la fièvre attique, qui met dans ses ordonnances, Tau, gal, li, com, spi, naph, si, mek, mel; et tout ce verbiage, il l'a fait avaler à son frère. — On pourrait prendre cela pour un logogriphe et en chercher en vain l'explication. Cependant essayons de la trouver avec l'aide d'un érudit qui a profité d'anciennes recherches sur ces vers singuliers.

Les abréviations qui composent cette ligne hiéroglyphique, appartiennent à des mots dont elles sont les lettres initiales ou bien la syllabe première. On y trouve en partie la composition de la thériaque, savoir, la térébenthine, indiquée par un ת que l'on nomme tau; le galbanum ou encens, en grec λιϐανος; la gomme, κομμι; la moutarde, σινηπι, et par abréviation σπι; le bitume, ναφθα; le pavot, μηκωνες; le miel, μελι. Tout cela est fort ingénieux, et nous ne comprenons guère pourquoi Virgile s'est donné la peine d'accomplir cette sorte de tour de force inutile. Cependant nous ne pouvions passer sous silence une particularité aussi bizarre et en même temps aussi médicale.

Terminons cette revue des prélibations virgiliennes en citant un morceau adressé à Antoine Musa, le médecin d'Auguste, l'homme habile qui sut honorer sa profession, l'homme aimable qui fut l'ami de Virgile et d'Horace, et qui méritait les compliments que lui fait notre poète :

Quocumque ire ferunt variæ nos tempora vitæ,
Tangere quas terras, quosque videre homines;
Dispeream, si te fuerit mihi carior alter!
Alter enim quis te dulcior esse potest?

En quelque lieu, sous quelque ciel, chez quelques mortels que me conduisent mes destins, que je meure si personne peut m'être plus cher que toi! Qui pourrais-je aimer davantage? Les dieux t'ont accablé de leurs dons les plus précieux :

> Cuncta, quibus gaudet Phœbus, chorus ipseque Phœbi;
> Doctior o quis te, Musa, fuisse potest?
> O quis te in terris loquitur jucundior uno?

Personne n'est plus habile, et personne au monde ne parle plus agréablement. —

Nous recueillons volontiers ce témoignage d'admiration, de sympathie; Virgile reconnaît chez Musa, non-seulement la science, mais l'art de bien dire, le talent qui guérit, l'éloquence qui persuade et console, les deux choses qui contribuent davantage à faire honorer le savoir et le savant. Enfin le poète, dans l'exagération de sa tendresse, termine cette pièce si intéressante par ces deux vers :

> Quare illud satis est, si te permittis amari :
> Non, contra ut sit amor mutuus inde mihi.

Je serai satisfait si tu me permets de t'aimer, je n'exige pas que tu éprouves pour moi un sentiment pareil. — Il y a là une générosité bien grande, une forme délicate autant que flatteuse. N'est-ce qu'un acte de courtisan envers le médecin favori de l'empereur, est-ce un élan spontané de tendresse gratuite? Nous nous arrêtons volontiers à cette dernière supposition, elle est plus en harmonie avec le caractère connu de Virgile, et fait plus d'honneur à Musa et au poète. Mais arrivons enfin à l'œuvre importante, à ces poèmes que la postérité a toujours considérés comme le vrai type de la perfection latine.

Disons d'abord que Virgile, dans ses *Géorgiques*, déploie des connaissances très précises en médecine vétérinaire : il parle des maladies des animaux domestiques, de leurs causes et de leurs symptômes, des divers modes de traitement dont l'utilité s'appuie sur l'expérience, et peut-être devait-il la plupart de ces idées d'une utilité réelle au traité de Caton l'ancien, *de Re Rustica;* cet ouvrage, le seul qui nous soit resté de ce grand homme, est un des plus anciens monuments de la littérature romaine, puisqu'il date du milieu du sixième siècle, plus de 200 ans avant J.-C.

Quoi qu'il en soit, Virgile a mis beaucoup de médecine dans

ses ouvrages; le langage de la science lui est familier; le coloris poétique ne nuit pas à la vérité de l'expression, et nos lecteurs reconnaîtront, sous ces formes élégantes et pures, des pensées justes, celles qui avaient cours à l'époque où écrivait l'auteur de l'*Énéide*.

Les Églogues ne renferment pas seulement des scènes pastorales ; si le poète nous raconte les débats de quelques bergers, il dit aussi : *Paulo majora canamus,* il s'élève à des questions d'un intérêt plus général, il parle d'histoire, de science, et la naïveté de ces compositions rustiques fait place, de temps en temps, à des tableaux d'un genre plus relevé. Voyons d'abord ce que disent ces pasteurs, et quels enseignements se trouvent dans leurs entretiens.

Mélibée félicite Tityre de conserver l'héritage de ses pères; Tes brebis pleines, lui dit-il, ne feront point l'essai dangereux d'un nouveau pâturage, et, devenues mères, elles ne craindront pas le mal contagieux d'un troupeau voisin. —

> Non insueta graves tentabunt pabula, fetas
> Nec mala vicini pecoris contagia lædent.

Nous signalons, dès le début, cette idée de la contagion qui joue un si grand rôle dans la médecine ancienne. Les animaux et les hommes avaient surtout à craindre ces épidémies, ces pestes attribuées à la colère des dieux, et auxquelles on ne pouvait se soustraire.

La 4e églogue, celle à qui l'on attribue un caractère prophétique, contient ce vers, si connu, que nous avons déjà cité :

> Matri longa decem tulerunt fastidia menses !

Ta mère ! elle a, pendant dix mois, souffert bien des ennuis. — Nous ne reviendrons pas sur cette question de la durée de la grossesse chez les Romains. Plaute nous a fourni l'occasion de donner quelques éclaircissements sur cette manière de compter les mois de gestation, écoutons plutôt le vieux Silène, qui, retenu captif par des bergers avides de l'entendre, expose en quelques vers un abrégé du système du monde, tel que Lucrèce l'a décrit dans son poème. La sixième églogue nous offre un passage bon à noter, des vers magnifiques exprimant les idées des plus grands philosophes, des plus habiles physiciens sur la formation du globe, sur les phénomènes qui constituent la vie de l'univers et seront

l'éternel sujet des méditations de ceux qui veulent remonter aux causes. Silène chantait :

..... Uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque, animæque, marisque fuissent,
Et liquidi simul ignis ; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis ;
Tum durare solum, et discludere nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas ;
Jamque novum terræ stupeant lucescere solem,
Altius atque cadant summotis nubibus imbres ;
Incipiant silvæ quum primum surgere, quumque
Rara per ignotos errent animalia montes.

Cette cosmogénèse s'éloigne peu des données de la science moderne; elle fait voir que, par la voie d'intuition, car la méthode expérimentale n'était pas encore instituée, les hommes étaient arrivés à comprendre certains points de la physique terrestre et à formuler avec une singulière précision des vérités dont la démonstration rigoureuse s'est fait attendre pendant une longue suite de siècles.

Quittons ces hauteurs pour un sujet vulgaire, le système du monde pour une expression anatomique. Thyrsis, dans la septième églogue, dit aux bergers qui l'écoutent :

Pastores, edera crescentem ornate poetam,
Arcades, invidia rumpantur ut ilia Codro :
Aut, si ultra placitum laudarit, baccare frontem
Cingite, ne vati noceat mala lingua futuro.

Bergers de l'Arcadie, couronnez de lierre un poète naissant, et que Codrus en meure de dépit ; ou, s'il me donne des éloges exagérés, ceignez mon front de baccar pour préserver mon génie futur des effets de sa langue perfide. — Horace a dit : *et ilia ducat,* en parlant de ce fameux cheval incapable d'atteindre le but et qui va tomber à terre, mais ici la signification est toute différente. *Rumpantur ilia,* se rompre les intestins, les viscères, locution proverbiale empruntée à la médecine et donnant une bonne idée de la violence de certaines émotions.

On comprend que les dix églogues des *Bucoliques* ne renferment guère de passages dont nous puissions nous occuper avec quelque profit; il n'en sera pas de même des *Géorgiques*, dont les quatre livres, consacrés aux choses de l'agriculture, vont nous offrir des sujets d'une réalité pressante. Voyons donc ce poème didactique sans précédents, même parmi les Grecs, cette mine

féconde de pensées neuves, de conseils utiles revêtus par le génie du poète d'un coloris merveilleux.

Disons d'abord que Virgile avait des connaissances fort étendues en histoire naturelle. La botanique la plus savante s'est appliquée, de nos jours, à déterminer les espèces végétales signalées dans les vers des *Géorgiques*, et le plus souvent ses indications ont été trouvées si exactes, ses peintures si vives, qu'il a été possible d'arriver à une diagnose rigoureuse. C'est un singulier mérite dans un poète, mais il faut ne pas oublier que Virgile aimait la science, autant au moins que la nature, qu'il avait longtemps vécu dans la solitude des champs, et que cette précision de détails caractéristiques des plantes est le résultat de ses propres observations.

Donc, Virgile donne place dans ses vers à une foule de végétaux que nous nous abstiendrons de noter ici, ce travail ayant été accompli avec un soin pieux par M. le professeur Fée. Mais quand il s'agira d'autres substances appartenant à la matière médicale, comme par exemple, le castoréum, nous nous y arrêterons volontiers, parce que la thérapeutique des anciens est une conséquence de leur savoir en pathologie. Le principe *naturam morborum curationes ostendunt* trouve ici son application et nous en démontrerons la justesse.

Chaque pays a des productions spéciales : le Tmolus fournit le safran ; l'Inde, l'ivoire ; Saba, l'encens ; *virosaque Pontus castorea*, le Pont nous envoie l'huile de ses castors. — Cette traduction est de M. Charpentier, qui a soin de faire remarquer que *virus* ne veut pas toujours dire poison, mais bien certains médicaments, et nous sommes d'accord avec lui, mais nous ne voyons rien en cela qui l'autorise à employer le terme spécifique d'huile. Le castoréum n'est pas huileux et de plus ce n'est pas un soporifique, comme le dit M. Charpentier, d'après je ne sais quel auteur ; c'est encore moins un soporifique très efficace, ainsi qu'il l'affirme ; peut-être a-t-il confondu cette qualité avec les propriétés antispasmodiques de cette substance, mais passons.

A propos des plantes qui nuisent au sol, Virgile cite le lin qui brûle la terre, l'avoine qui l'épuise, et enfin le pavot qui n'est pas moins nuisible :

Urunt lethæo perfusa papavera somno.

Voilà une propriété singulière du *papaver somniferum;* les agri-

culteurs modernes ne partagent pas ces opinions, ils reconnaissent que certaines cultures appauvrissent la terre, mais ils ont soin de les remplacer par celles qui l'enrichissent et remédient à l'épuisement par les engrais, mais ce n'est pas notre affaire.

Jupiter a voulu que les hommes obtinssent par un travail opiniâtre les bienfaits que la nature leur avait d'abord prodigués ; il a voulu que l'expérience et la réflexion enfantassent peu à peu tous les arts utiles,

Ut varias usus, meditando extunderet artes,

et nous devons accepter cet arrêt du souverain maître, nous, surtout, médecins, qui devons tant à ces deux sources du vrai savoir; nous qui basons notre science sur l'observation des faits et sur la méditation. Virgile, en parlant ainsi, nous révèle le caractère réel de son esprit, la portée de son intelligence, et quand il ajoute : *labor omnia vincit improbus*, un travail opiniâtre triomphe de toutes les difficultés, — il montre la route à suivre pour arriver au but. Honneur à lui !

Nous devons encore signaler un principe qui peut s'appliquer à bien des choses différentes ; Virgile le dit : J'ai vu des semences dégénérer, bien qu'elles eussent été préparées et choisies avec soin :

Vidi lecta diu, et multo spectata labore,
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quaque manu legeret.

Il faut que chaque année on s'applique à faire un nouveau choix. Il y a là un précepte qui ressort d'une expérience légitime. Il faut renouveler les semences, par la raison que, sans cela, les produits s'altèrent, et le poète qui donne ce conseil salutaire, généralisant cette vue lumineuse, ajoute : *Sic omnia fatis in pejus ruere*, c'est la loi du destin, tout tend à tomber en ruines, *ac retro sublapsa referri*, à retourner en arrière. — Nous verrons plus tard le poète professer la même doctrine à l'égard des êtres placés plus haut dans l'échelle; les animaux domestiques donnent lieu à des observations semblables. Nous avons prouvé tout récemment qu'il en était de même pour l'espèce humaine, l'analogie est rigoureusement établie, et nous sommes heureux de trouver, dans un traité poétique d'agriculture qui date de vingt siècles, des appréciations aussi justes, aussi précises de la cause qui entraîne la détérioration des races de tous les êtres vivants.

Le premier livre des *Géorgiques* se termine par un merveilleux récit des prodiges qui signalèrent l'assassinat de Jules César. Les couleurs poétiques de ce lugubre tableau n'indiquent pas que Virgile ait partagé la crédulité de ses contemporains ; il était trop éclairé pour se méprendre sur la valeur de ces phénomènes : une éclipse de soleil, un tremblement de terre, une éruption de l'Etna, le débordement des fleuves, appartiennent à des causes physiques déjà pressenties de son temps ; quant aux animaux qui parlent, *pecudesque locutæ*, c'est une autre affaire. Mais les fontaines qui fournissent du sang, ou du moins de l'eau teinte en rouge, les minéralogistes expliqueront ce fait ainsi que plusieurs autres accidents dont l'interprétation est facile. Cependant le poète, entraîné par ces hyperboles et déplorant les guerres cruelles où Romains contre Romains s'égorgeaient à Pharsale et dans les plaines de Philippes, suppose que le laboureur, en traçant son sillon, soulèvera les grands ossements de ceux qui ont succombé dans ces batailles impies,

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Il n'est pas probable que fémurs et tibias fussent plus longs que de coutume dans l'armée de Brutus et de Cassius, mais cela fait bien en poésie et montre le talent de l'auteur qui sème de pareilles fleurs sur les aridités d'un sujet dont le caractère didactique semblait si peu compatible avec ce genre d'intérêt.

Le second livre des *Géorgiques* traite des arbres en général et de celui qui fournit le raisin en particulier. La vigne, l'olivier et d'autres végétaux non moins utiles sont décrits avec soin. Virgile enseigne l'art de les planter, de les greffer, et les préceptes qu'il donne, on le voit, appartiennent à une science vieille comme la famille humaine. En désignant une foule d'arbres différents qui peuplent les forêts et les montagnes, le poète parle d'une plante dont il exalte les vertus et qui vient de la Médie :

Media fert tristes succos tardumque saporem
Felicis mali.

De prime abord, on comprendra difficilement que cet heureux fruit, ayant des sucs froids et une saveur peu agréable, se rapporte à notre citronnier, et cependant les commentateurs s'accordent à dire que Virgile parle ici du citron. Notez qu'il ajoute des particularités capables de faire douter de la justesse de cette opinion ; ainsi c'est ce fameux fruit,

..... Quo non præsentius ullum
Pocula si quando sævæ infecere novercæ,
Miscueruntque herbas et non innoxia verba,
Auxilium venit, ac membris agit atra venena :

qui chasse le poison versé par une marâtre, qui dissipe le venin des herbes puissantes et les maléfices des magiciennes. — On dirait une panacée, et cependant le fruit du *Citrus medica* n'a jamais joui, que nous sachions, de ces propriétés héroïques. A la la vérité, au temps de Virgile, cet arbre était nouveau à Rome, ses fruits amers et acides étaient encore peu connus, l'imagination des Orientaux leur avait prêté des vertus étranges, et notre poète se fait tout simplement l'écho des rumeurs publiques. Il est certain que le goût et l'odorat étaient fortement saisis par ce fruit singulier, son acide était considéré comme un rafraîchissant, *tardum saporem*, et aujourd'hui encore, ceux qui administrent la limonade ont l'intention de calmer les ardeurs de la fièvre. Mais que dirons-nous des autres qualités qu'on attribue au citron ?

..... Animas et olentia Medi
Ora fovent illo, et senibus medicantur anhelis.

Les Mèdes s'en servent pour réveiller les esprits, pour parfumer la bouche et pour donner aux vieillards une respiration plus facile. — Voilà bien des choses, mais elles semblent prouver que l'on savait faire usage des diverses parties de ce fruit. L'écorce contient une huile essentielle très abondante, fort active et qui est un des plus puissants stimulants du système nerveux. Ce qu'on connaît sous le nom d'huile de Bergamotte joue un grand rôle parmi les cosmétiques, et l'on peut inférer de notre citation que les Romains essayaient d'utiliser une plante dont le rôle médical a pris plus tard une certaine importance.

Dans ce second livre, où la science prend un caractère plus élevé, Virgile s'écrie :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.

Heureux qui peut pénétrer les secrets de la nature, qui brave les vaines terreurs, foule aux pieds les arrêts du destin inexorable et les bruits de l'avare Achéron ! — Que Virgile ait voulu désigner Lucrèce, cela est possible, mais ne semble-t-il pas faire un retour sur lui-même, indiquer les régions sereines où plane son

esprit, et la source pure où il puise cette tranquillité d'âme qui est son lot? Il dit avec un charme si doux : Puissent les muses que j'aime par-dessus tout, m'enseigner les routes du ciel et le mouvement des astres, *cœlique vias et sidera monstrent*, les éclipses de soleil, les diverses phases de la lune, *defectus solis, varios lunæque labores*, les causes du flux et du reflux de la mer, la durée variable des jours et des nuits. — Mais, ajoute-t-il, si je ne puis aborder ces hautes questions,

> Frigidus obstiterit circum præcordia sanguis,

si mon sang glacé s'accumule autour de mon cœur, — alors riantes prairies, vallons frais et mystérieux, je me contenterai de décrire vos charmes etc. — On retrouve ici la preuve des travaux scientifiques de Virgile, de ces études sévères qu'il semble regretter, parce qu'elles donnaient à son intelligence de plus nobles satisfactions.

Les troupeaux remplissent le livre troisième des *Géorgiques*. Le sujet devient plus intéressant pour nous, les animaux ont des maladies fort semblables aux nôtres, la médecine vétérinaire est une des conséquences de l'état social, la famille humaine a partout associé à son sort quelques espèces dont la domesticité lui est contemporaine, et l'art de guérir a fourni et recueilli des lumières dont la source est réciproque.

Virgile donne d'excellents conseils au laboureur qui veut garnir son étable ou son écurie d'animaux vigoureux, il dit quelles espèces il faut choisir, quels résultats on obtiendra dans des circonstances déterminées. Profitez de la jeunesse de vos étalons, de vos taureaux, et les réflexions du poète s'appliquent aussi bien à l'homme qu'aux bêtes de son domaine.

> Optima quaque dies miseris mortalibus ævi
> Prima fugit; subeunt morbi, tristisque senectus,
> Et labor, et duræ rapit inclementia mortis.

Nos plus beaux jours, malheureux mortels, s'envolent les premiers; bientôt arrivent les maladies, la triste vieillesse, et la mort impitoyable qui nous enlève. — On trouve dans les pages suivantes une admirable description des animaux reproducteurs; le taureau, le cheval sont peints avec une précision qu'ont cent fois admirée nos habiles maîtres de l'école d'Alfort. Virgile excelle dans ces portraits qui témoignent de l'exactitude de ses connaissances en ce genre.

Les diverses espèces de reptiles jouent un rôle important dans les *Géorgiques*, ainsi dans le livre II[e] il est question de certains terrains crétacés qui servent à la fois de repaire et de nourriture aux serpents,

Dulcem ferre cibum, et curvas præbere latebras;

dans le III[e] livre, à propos des étables que l'on purifie par des fumigations de bois de cèdre, par la résine du *Galbanum officinale,* on trouve la vipère cachée sous la crèche; les couleuvres y cherchent le repos et la chaleur et infectent de leur venin les troupeaux grands ou petits. Nous ne relèverons pas ces erreurs qui ont résisté si longtemps à ceux qui ne savaient pas expérimenter. Enfin, le poète raconte qu'il existe dans la Calabre un serpent énorme, terrible, mais qui est évidemment le produit exagéré d'une imagination effrayée. Les grands serpents ne sont pas venimeux; le Crotale et le Naja, les plus grandes espèces à crochets, dépassent rarement un mètre, et la Calabre n'a jamais eu que des vipères qui ne diffèrent pas de celles qu'on observe dans le reste de l'Europe.

Mais Virgile arrive enfin à la description de cette épizootie qui termine le III[e] livre de son poème. Jusque-là, il a dit quelques mots de deux maladies qui attaquent souvent les brebis, et qui sont causées par le froid et l'humidité :

..... Glacies ne frigida lædat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.

La gale est fréquente chez la gent ovine, mais la goutte, cela nous paraît moins certain. La première de ces maladies reconnaît pour cause, après celles que nous venons de signaler, le défaut de soins, l'absence de bains après la tonte, les déchirures produites par des ronces et que l'on néglige. On traite ces éruptions avec un mélange d'huile, de soufre, de poix et de cire, et l'on peut y ajouter le suc d'oignons, l'ellébore et le bitume noir. S'il y a un ulcère profond, il faut l'ouvrir par une incision large, et cela est très important :

..... Alitur vitium, vivitque tegendo,
Dum medicas adhibere manus ad vulnera pastor
Abnegat, et meliora Deos sedet omnia poscens.

Virgile avait pressenti le proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera; il voulait que la médecine intervînt et non pas de stériles prières.

Les hommes ont mauvaise grâce d'importuner les dieux quand ils peuvent se passer de leur intervention. Mais le cas est devenu plus grave, le mal a pénétré jusqu'aux os, une fièvre brûlante dessèche les chairs et arrache des plaintes continuelles à l'animal épuisé :

Quin etiam, ima dolor balantum lapsus ad ossa
Quum furit, atque artus depascitur arida febris,
Profuit incensos æstus avertere et inter
Ima ferire pedis salientem sanguine venam.

Alors il faut, pour arrêter ces accès si dangereux, ouvrir une veine située au pied de l'animal. *Venam salientem* s'applique mieux à une artère, mais arrivons enfin à cette terrible épizootie qui ravagea le Frioul, la Carniole et la Bavière, et qui fit de ces belles contrées un désert. Nous retrouvons ici le tableau emprunté par Lucrèce à Thucydide, avec quelques traits particuliers s'appliquant à l'espèce animale, c'est l'air corrompu, les eaux empoisonnées, les pâturages infectés qui sévissent sur les troupeaux et les enveloppent dans une contagion immense et promptement mortelle. Aucun remède n'a pu enchaîner cette horrible peste, les plus célèbres médecins ont échoué dans leurs tentatives pour arrêter ce fléau, *cessere magistri Phylli rides Chiron, Amythaoniusque Melampon,* Chiron et Melampe y ont renoncé, c'est une des Furies, la pâle Tysiphone, qui a causé ces malheurs et dont rien n'a pu calmer la colère.

La description de cette épidémie montre dans tout son jour le talent du poète, mais il ne nous appartient pas de signaler le côté littéraire de cette œuvre; nous nous bornerons à relever un dernier fait d'un haut intérêt, le développement de la pustule maligne chez ceux qui se sont servi des dépouilles des animaux atteints de cette maladie.

Verum etiam invitos si quis tentaret amictus
Ardentes papulæ, atque immundus olentia sudor
Membra sequebatur. Nec longo deinde moranti
Tempore contractos artus sacer ignis edebat.

Malheur à ceux qui ont touché ces tissus empoisonnés, qui ont osé s'en revêtir! Bientôt leur corps se couvrait de tumeurs enflammées, une sueur infecte ruisselait sur leurs membres, et en peu de temps ils se trouvaient dévorés par ces feux invisibles. —

Ces funestes propriétés des matières provenant des animaux

qui meurent d'une affection charbonneuse sont parfaitement connues, la science la plus précise les a cent fois vérifiées et les règles d'hygiène adoptées en pareil cas, quelque rigueur qu'on y mette, n'empêchent pas de nombreux accidents; une incurie coupable, un intérêt sordide renouvellent ces morts déjà cent fois signalées, mais notre propre conservation semble être la chose qui nous touche le moins. Je ne crois pas qu'aucun auteur latin ait observé et décrit le fait si énergiquement décrit par Virgile.

Le IVe livre s'occupe des abeilles, de leurs mœurs, de leurs produits, de leurs maladies, et là encore nous aurons à signaler quelques observations du poète sur un des sujets qui intéressent le plus l'économie rurale. Virgile, après avoir décrit les travaux de cet insecte, le seul qui élève les enfants en commun, qui habite une demeure commune, observant des lois et reconnaissant un chef suprême,

> Solæ communes natos, consortia tecta.
> Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum,
> Et patriam solæ et certos novere penates,

se demande si ce merveilleux instinct ne semble pas démontrer que les abeilles ont reçu de Dieu une étincelle de la divine intelligence, émanée du ciel lui-même :

> His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
> Ætherios dixere.

Ces idées charmantes diffèrent beaucoup du polythéisme officiel qui régnait à Rome ; Virgile se sert du mot *Deum*, dans un sens que nous trouvons fort orthodoxe, c'est l'âme universelle du monde, d'où tout émane, à qui tout revient, océan lumineux dont les agitations produisent la vie de tous les êtres. Mais revenons à nos abeilles.

> Si vero, quoniam casus apibus quoque nostros
> Vita tulit, tristi languebunt corpora morbo.

Si la maladie vient à s'emparer de leur corps et à l'affaiblir (car, ainsi que la nôtre, la vie des abeilles a ses misères), tu pourras le reconnaître à des signes certains, *non dubiis poteris cognoscere signis*. Malades, leur couleur change, elles maigrissent horriblement, *horrida vultum deformat macies*, et semblent engourdies par le froid. — Voici la maladie, et si la description n'est pas

plus précise, il faut n'en accuser que l'enfance de l'art. De nos jours, les meilleurs apiculteurs, M. Debeauvoys, par exemple, sont allés plus loin, ils ont constaté la dyssenterie, le vertige et quelques autres affections aiguës ou chroniques. M. Montagne, le plus célèbre cryptogamiste de notre époque, vient de découvrir dans l'estomac d'abeilles mortes une production végétale fort analogue à la muscardine des vers à soie. Mais Virgile ne pouvait soupçonner ces mystères qui ne sont qu'un jeu pour la science moderne.

Le remède vanté par notre poète ressemble beaucoup à celui qu'on emploie encore aujourd'hui,

> Hic jam galbaneos suadebo incendere odores,

ces fumigations conservent leur antique renommée, on y joint du miel pur, des roses séchées, de la noix de galle, du thym et de la centaurée, et les auteurs de notre temps prescrivent les mêmes substances, ce qui prouve que l'empirisme avait devancé les plus sûres données du raisonnement et de la théorie.

Tout le monde connaît le magnifique épisode d'Aristée, la perte de ses essaims, le moyen qu'il emploie pour s'en procurer d'autres; ces créations du génie n'ont rien à démêler avec la rigueur de nos procédés scientifiques; bornons-nous à dire que Virgile montre dans ses *Géorgiques*, un grand nombre de connaissances techniques fort intéressantes. A quelle source a-t-il puisé cette instruction? Doit-on lui en attribuer l'honneur, l'observation directe des faits lui a-t-elle fourni cette science, a-t-il accueilli des traditions ou consulté quelque livre grec qui nous serait inconnu? Nous l'avons dit, le traité de Caton l'Ancien est loin de valoir le poème de Virgile; Varron et Columelle ont écrit plus tard, il faut donc reconnaître que l'auteur des *Géorgiques* a le grand mérite d'entrer, un des premiers, dans une voie difficile, de résumer un grand nombre de vérités pratiques et de mêler à cette science de bon aloi un certain nombre d'idées médicales dont l'importance ne saurait être méconnue.

Mais suivons Virgile dans sa marche brillante. Après avoir chanté les prairies et l'agriculture, *pascua, rura*, il entreprend une plus noble tâche, ses vers sont désormais consacrés à l'illustration de sa patrie, l'épopée et ses splendeurs le réclament tout entier; l'histoire du Latium, ses origines, sa gloire, ses destins

futurs, voilà ce qui remplit l'*Énéide,* et ce poème va nous occuper désormais.

Il faut arriver jusqu'au VII[e] chant pour trouver quelques traces de la science divine, de l'art de guérir, et ces passages se rencontrent dans le dénombrement de l'armée de Turnus. La guerre éclate, les premiers coups sont portés, le sang coule, et le poète va nous montrer ses connaissances anatomiques et chirurgicales en décrivant les plaies, les blessures, les terribles effets de ces combats corps à corps, de cette mêlée où la force seule triomphait. Sans doute Virgile a imité Homère, mais le génie qui s'inspire de pareils exemples sait se les approprier, il les revêt d'une forme plus parfaite, parce que la science a fait des progrès et que l'expérience s'est enrichie de conquêtes nouvelles.

Voici un jeune homme, Almon, qui reçoit une flèche au travers du col,

..... Hæsit enim sub gutture vulnus, et udæ
Vocis iter, tenuemque inclusit sanguine vitam.

La flèche sifflante s'enfonce au bas de la gorge et bientôt la vie s'échappe avec un flot de sang par le conduit d'où sort la voix.— Nous ne nous piquons pas d'élégance dans ces traductions à notre usage; il faut de la clarté, il faut que l'on comprenne bien le lieu de la plaie, les parties lésées, et par conséquent les suites probables de la blessure.

Mais tout le monde prend les armes contre les Troyens. Nous devons une mention particulière au brave Umbron, grand prêtre et médecin tout à la fois, portant sur son casque une couronne d'olivier. Ce personnage avait des secrets merveilleux :

Vipereo generi et graviter spirantibus hydris
Spargere qui somnos cantuque manuque solebat,
Mulcebatque iras, et morsus arte levabat.

Il appelait, par ses chants et ses attouchements, un doux sommeil sur ceux qui souffraient du venin des vipères ou des autres serpents, il apaisait les fureurs de ces animaux et guérissait leurs morsures. — *Cantuque manuque,* il y a ici deux actes différents: les paroles mystérieuses, les incantations antiques sont du domaine spécial du grand prêtre, mais la seconde opération nous intéresse bien davantage. A quelles manœuvres avait recours ce guérisseur sacerdotal? Rien n'indique le sens qu'il faut donner à

cette expression ; s'agit-il de frictions, de remèdes topiques, de quelques procédés manuels si chers aux magnétiseurs et qui prétendent retrouver, dans ces vagues indications, l'origine des jongleries si bien exploitées par de modernes industriels ?

Voici le beau Virbius, fils d'Hippolyte et d'Aricie. On dit que Diane, touchée de pitié à l'aspect du fils de Thésée mis en pièces par ses propres chevaux, le ressuscita, guérit ses plaies à l'aide de certaines plantes médicinales et le transporta en Italie où il vécut ignoré. Virgile attribue ce miracle, *Pæoniis herbis*, aux herbes péoniennes. — Homère parle de Péon, au ve livre de l'*Iliade ;* c'était un fameux médecin, et sans doute un savant botaniste, dont le nom a été donné à l'une des plus belles plantes d'ornement de nos jardins, le *Pæonia officinalis*, magnifique renonculacée dont les vertus n'ont pu résister à l'esprit d'observation de nos modernes professeurs de matière médicale.

Au xe chant, alors que la bataille devient plus terrible, quand Énée, à la tête des troupes que lui fournit le vieil Évandre, ramène la victoire sous ses étendards, les grands coups d'épée produisent de grandes blessures ; mais le poète n'est pas prodigue de descriptions, il indique très sommairement la nature de ces plaies presque toujours mortelles, et ne fait pas un vain étalage de connaissances anatomiques. Notons cependant quelques particularités intéressantes. Le héros troyen, après avoir percé de son glaive l'énorme Théron, ne le retire du corps de son ennemi que pour le plonger dans le sein de Lichas. Or ce Lichas avait été consacré à Esculape par la raison que voici :

> Inde Lichan ferit, exsectum jam matre perempta,
> Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
> Quod licuit parvo.

Il frappe Lichas, retiré du sein de sa mère déjà morte, et consacré à Phébus (au dieu de la médecine), qui a permis qu'en naissant, un fer salutaire vînt à son secours. — Les traducteurs me semblent avoir mal rendu cette dernière partie du passage cité. Lichas n'a pas échappé au fer, il a échappé par le fer, comme ce personnage de la famille Julia, qui fut appelé César *quia matris alvus cæsus fuerat,* et dont le surnom fut conservé par tous ses descendants. Nous trouverons dans Ovide plusieurs exemples de cette grande opération qui semble appartenir aux premiers temps des sociétés.

Les blessures à la gorge se rencontrent souvent dans les combats décrits par Virgile et toujours avec ces mêmes symptômes, la perte de la voix, une hémorrhagie considérable et une mort très prompte. Voici une autre blessure non moins grave : Turnus atteint Lagus d'un trait qui pénètre dans le dos, là où la colonne vertébrale sépare les côtes,

Intorto figit telo, discrimina costis
Per medium qua spina dedit.

Le jeune Pallas, fils d'Évandre, signale son ardeur par des coups portés d'une main ferme ; il tue les deux fils jumeaux de Daucus, à l'un il tranche la tête, à l'autre il abat la main et celle-ci s'agite encore, ses doigts semblent chercher le fer :

Te decisa suum, Laride, dextera quærit
Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant.

On se rappellera qu'Ennius a dit d'une tête récemment coupée et qui roule sur la poussière,

Semianimesque micant oculi, lucemque requirunt,

et il est impossible de ne pas saisir ce rapprochement. Nous pourrions en montrer d'autres exemples ; Virgile a tiré beaucoup d'or de ce que l'on a prétendu désigner sous le nom de fumier d'Ennius, et les critiques ont eu raison de dire que le vieux poète des *Annales* avait été fort utile au chantre inspiré de l'*Énéide*.

Le héros troyen fait un grand carnage parmi les soldats de Turnus, il atteint à l'aine gauche Lucagus qui doit bientôt succomber, *lævum perforat inguen, et moribundus volvitur arvis.*— La région inguinale est encore un de ces endroits où les moindres blessures ont un danger réel. Homère et tous les poètes qui l'ont imité n'ont pas manqué d'en citer des exemples ; il en est de même des tempes, de la poitrine, des plaies pénétrantes qui atteignent les principaux viscères, et l'on doit en conclure que la guerre, vieille comme le monde, a fourni de bonne heure des occasions d'acquérir, en ce genre de connaissances, une expérience trop chèrement payée par tant de douleurs, par tant de morts violentes.

Ainsi le jeune Pallas a succombé à une plaie du poumon gauche, peut-être même du cœur, *levi patens in pectore vulnus*, et l'expression de Virgile prouve l'importance qu'il attache à ce lieu choisi entre tous. Mais suivons Camille, qui, dans le XI[e]

chant, fait une si terrible moisson de guerriers parmi les Troyens; elle brise la tête d'Orsiloque, *vulnus calido rigat ore cerebro,* et couvre son visage de sa cervelle fumante. — La hache qui produisait de semblables résultats devait être maniée par un bras vigoureux, et l'on a peine à croire qu'une femme puisse suffire à pareille œuvre, mais les héros de Virgile, et même ses héroïnes, étaient doués d'une force merveilleuse, et nous devons accepter ces hauts faits comme étant du domaine régulier de l'épopée.

Mais Camille elle-même est blessée; le trait que lui lance Aruns pénètre sous la mamelle nue, et se baigne dans son sang, —

> Hasta sub exsertam donec perlata papillam
> Hæsit, virgineumque alte bibit acta cruorem.

Voici la blessure, voilà quelles en furent les suites. Camille essaie vainement d'arracher le javelot, *illa manu moriens telum trahit,* mais il est retenu par le fer qui a pénétré entre les côtes, *ossa sed inter ferreus ad costas alto stat vulnere mucro;* la malheureuse princesse sent ses forces qui l'abandonnent, elle tombe, ses yeux s'éteignent sous le froid mortel et la pâleur couvre son beau visage. Le poète n'oublie rien, une syncope, la décoloration de la peau et la mort par hémorrhagie; *tum frigida toto paulatim exsolvit se corpore,* et elle expire entre les bras de ses compagnes. —

Énée devait aussi payer son tribut; une flèche, lancée par une main inconnue, atteint le héros qui se retire soutenu par son fils et par Mnesthée. Il veut aussi arracher l'arme qui vient de l'atteindre, il demande que l'on agrandisse la plaie afin de retirer le fer, que l'on se serve pour cela d'une épée; —

> Ense secent lato vulnus, telique latebram
> Rescindant penitus.

Le chirurgien arrive, Japis, le favori d'Apollon, à qui ce dieu offrit toutes les faveurs dont il dispose : son arc, ses flèches, sa lyre et la science des augures. Mais Japis, n'écoutant que la tendresse filiale et voulant guérir son père, demande la connaissance des herbes salutaires; il préfère l'art de guérir à tous les autres arts que cultivent les hommes :

> Ille, ut depositi proferret fata parentis,
> Scire potestates herbarum usumque modendi
> Maluit, et mutas agitare inglorius artes.

Ce passage doit nous arrêter un moment, il contient diverses expressions qui demandent à être éclaircies. *Fata parentis depositi*, les destins d'un père gravement malade; — *depositi* veut dire déposé au seuil de sa demeure, parce que l'affection grave et ancienne dont il est atteint a résisté aux remèdes ordinaires. Le public qui voit un malade ainsi exposé devant sa porte, donne son avis, raconte une maladie semblable, dans laquelle tel traitement a réussi. Plaute et Térence nous ont fourni l'explication de ce mot singulier.

Japis demande à connaître les propriétés des plantes et la manière de les employer en médecine; il préfère ce talent à tous les autres, il veut exercer sans gloire des arts muets, *mutas agitare inglorius artes*, et ces expressions peuvent à bon droit nous étonner. Mais il faut ne pas oublier qu'au temps de Virgile, la médecine était encore pratiquée par des esclaves, que Musa n'avait pas encore relevé notre profession de cet abaissement, *inglorius*, et que ceux qui l'exerçaient, même avec talent, n'étaient pas appelés à de grands succès. On ne parlait guère des hommes les plus habiles, ils vivaient dans une obscurité relative; Virgile a raison de dire *mutas agitare artes;* mais s'il en était ainsi à Rome, il faut convenir que cette expression si modeste conviendrait peu aux chirurgiens du XIXe siècle.

Cependant Japis s'approche d'Énée, il relève sa robe, suivant l'usage péonien, *in morem Pæonium succinctus amictu retorto* (nous avons déjà parlé du célèbre Péon), il essaie d'enlever la flèche, il l'ébranle d'une main savante, *manu medica*, il exprime dans la plaie le suc des herbes utiles, que Phébus lui-même lui a enseignées; mais le trait reste immobile, *nequicquam trepidat, nequicquam spicula dextra sollicitat*, il se sert même d'une pince puissante, mais sans succès, *prensatque tenaci forcipe ferrum*. Ces tentatives sont vaines, *nulla viam fortuna regit;* Apollon lui-même et toute sa science vont échouer dans cette occasion solennelle, *nil auctor Apollo subvenit*. Mais Vénus, la mère du héros, n'abandonne pas son fils en ce moment critique,

> Dictamnum genetrix Cretea carpit ab Ida,

elle apporte le dictamne cueilli par elle-même en Crète, sur le mont Ida, — et voici la description de cette plante merveilleuse :

> Puberibus caulem foliis et flore comantem
> Purpureo.

Sa tige est garnie de feuilles velues et de fleurs à la nuance pourprée. — C'est tout simplement l'*Origanum dictamnus* (Lin) qui croît non-seulement dans l'Archipel grec, mais encore en Italie et dans le midi de la France. Ses vertus, qui étaient connues des chèvres elles-mêmes, *non illa feris incognita capris gramina* (au moins Théophraste le dit-il et Virgile le lui a emprunté); ses vertus miraculeuses ont disparu, mais Vénus qui ne s'occupait pas de nos négations modernes, si peu poétiques, mêle cette plante aux herbes apprêtées par le chirurgien, elle y joint les sucs de l'ambroisie, de la panacée odoriférante, et le trait cède alors aux efforts d'Iapis, qui reconnaît sans peine l'intervention d'une divinité protectrice.

..... Hoc fusum labris splendentibus omnem
Inficit, occulte medicans : spargitque salubris
Ambrosiæ succos et odoriferam panaceam.

Le professeur Fée, qui a fait avec tant de soin la Flore de Virgile, n'a rien dit de ces *succos ambrosiæ salubris,* pensant peut-être qu'il s'agissait ici de l'ambroisie divine, cette nourriture des Dieux; mais il est probable que le poète a voulu désigner une plante, et peut-être nous sera-t-il permis de penser que le *Chenopodium ambrosioïdes* se trouve suffisamment désigné dans ce passage intéressant. Quant à cette *panaceam odoriferam,* on peut choisir, les anciens en admettaient trois espèces : l'héraclienne, l'asclépienne et la chironienne. Le Panax ne serait-il que le *Pastinaca sativa,* qui a quitté la pharmacie pour la cuisine, aliment vulgaire fourni par une superbe ombellifère dont les vertus se sont depuis longtemps évanouies? Il n'est resté de tout cela que le nom de panacée, synonyme de remède à tous les maux et qui manque encore aux guérisseurs habiles ainsi qu'aux malades crédules.

Quoi qu'il en soit, ces drogues divines opèrent comme par enchantement, *subito omnis de corpore fugit dolor,* la douleur s'arrête et le sang aussi, *omnis stetit imo vulnere sanguis,* et la flèche *secuta manum, nullo cogente, excidit.* Iapis voit ce prodige, il ne s'en attribue pas le mérite, il encourage le héros à reprendre les armes, à voler au combat, *nequeteEnea, mea dextra servat; major agit Deus,* et en effet, *novæ rediere in pristinæ vires,* les forces sont revenues, *suras incluserat auro,* il couvre ses jambes d'une armure d'or; — mais je dois dire que rien dans ce long

passage ne m'a fait connaître le siége de la blessure, il semble que Virgile, de même qu'il fait intervenir un trait inconnu, ne veut pas désigner la partie atteinte; tout est mystère dans cet acte qui intéresse un personnage placé en quelque sorte au-dessus de l'humanité. En effet, Énée se précipite au milieu de la foule, *dextram inermem, nudato capite*, et tandis qu'il s'adresse à ses soldats furieux de la foi violée, d'une attaque perfide,

> Ecce, viro stridens alis allapsa sagitta est,
> Incertum, qua pulsa manu, quo turbine adacta.

Quel est le point qui se trouve lesé? Le héros quitte le champ de bataille, appuyé sur ses amis et sur une longue javeline; il marche lentement et avec douleur :

> Alternos longa nitentem cuspide gressus.

Était-ce la jambe, la cuisse, ou tout autre partie du corps, car une blessure de ces diverses régions pouvait rendre la marche difficile? Le héros, quand Japis commence son opération, reste debout, appuyé sur sa lance,

> Stabat acerba fremens, ingentem nixus in hastam,

et cela pourrait nous faire penser que la blessure réside à l'un des membres inférieurs, d'autant plus que le chirurgien. pour remplir son bienfaisant ministère, a dû relever sa robe et la rejeter en arrière, comme il est d'usage parmi les enfants de Péon. Donc, nous pouvons conclure de tout ceci que le pieux Énée a été blessé à la jambe ou à la cuisse, d'autant plus que dès qu'il est guéri il remet ses cuissards d'or, ses brodequins, dit un autre traducteur. Il les avait donc quittés, la plaie était donc au membre inférieur, et c'est tout ce que nous voulions démontrer. D'ailleurs au moment suprême, quand Énée et Turnus vont en venir aux mains, et que le chef des Rutules désarmé prend la fuite, le héros troyen le poursuit avec peine,

> ..... Quamquam tardata sagitta
> Interdum genua impediunt, cursumque recusant.

Et ce passage contient la preuve évidente de la légitimité de notre supposition. Turnus, Turnus, s'écrie Énée, nous ne disputons pas le prix de la course, il faut combattre ; *non cursu certandum est !* Notons ici que le chef des Troyens poursuivant Turnus en dépit de sa blessure, *saucius instat*, ne nous paraît pas si bien

guéri qu'on pourrait le croire d'après les vertus du dictame, de l'ambroisie et de la panacée. Mais le héros n'en triomphe pas moins de son redoutable ennemi, il lance un dard qui perce le bouclier et traverse la cuisse, blessure grave, *per medium stridens transit femur*, et Turnus *incidit ad t rram duplicato proplite*, forcé de plier le genou, tombe à terre et reste au pouvoir du vainqueur. Celui-ci enflammé de colère à la vue du baudrier de Pallas que Turnus porte avec orgueil, *ferrum adverso sub pectore condit fervidus*, et le grand drame est terminé.

On sait que Virgile mourut à quarante-neuf ans, le 22 septembre, 735 de Rome. Il était d'une constitution faible, d'un extérieur peu agréable; son caractère timide, mélancolique, lui faisait rechercher la solitude; vingt années passées dans la société des plus illustres Romains de son temps ne purent lui donner le goût et les habitudes du monde, il se réfugiait le plus souvent dans une petite campagne qu'il possédait près de Tarente, quelquefois à Naples, pour laquelle il avait une prédilection singulière. Auguste, sa fille et ses amis le comblèrent de présents, mais insensible à l'ambition, ou bien regrettant la liberté de son pays, et ne voulant pas servir l'usurpateur (ainsi que quelques biographes le supposent), il renonça aux honneurs et vécut dans la retraite studieuse qui nous a valu ses immortels ouvrages.

Il avait fini l'*Énéide*, mais poussé par un ardent désir de perfectionner son œuvre, il résolut de visiter la Grèce, et de consacrer quelques années à explorer le théâtre de l'*Iliade*. Il voulait connaître dans tous leurs détails les faits qui se rattachent à cette épopée, c'était le sûr moyen de remonter à la source de l'*Énéide*, d'éclaircir l'obscurité des origines, de prendre *ab ovo* la divine légende du Latium. On a cru que ce voyage de Virgile cachait une mission politique, et ce qui vient à l'appui de cette opinion, c'est qu'Auguste qui, à la même époque, faisait une tournée en Grèce, rencontra le poète à Athènes et l'engagea à revenir en Italie. Virgile voulut cependant visiter Mégare, et là il fut pris des premiers symptômes du mal auquel il devait succomber. Il s'embarqua, et quand le vaisseau fut arrivé à Brindes, d'autres disent à Tarente, il expira presque aussitôt. Il avait demandé que ses restes fussent transportés à Naples, sa ville chérie, où il avait passé les plus belles années de sa vie, et son vœu fut exaucé.

J'ai vu son tombeau, ou du moins, les débris informes du mo-

nument où, dit-on, sa cendre a longtemps reposé. Faut-il en croire Pietro de Stephano, qui, dans son ouvrage publié en 1560, prétend avoir vu l'urne de marbre sur laquelle étaient gravés les deux vers qui résument si bien Virgile :

> Mantua me genuit, Calabri rapuere, tenet nunc
> Parthenope : cecini pascua, rura, duces.

Qu'est devenue cette urne dont personne n'a parlé depuis, comment a-t-elle pu disparaître? Heureusement, les œuvres de l'esprit humain sont plus durables que les colonnes de bronze, que les pyramides à pointe étoilée, la mémoire des peuples garde éternellement les ouvrages auxquels le génie a imprimé son sceau divin. On se souvient même de ces portraits que l'amitié trace en se jouant, et nous voulons consigner ici celui qui se trouve dans une des satires d'Horace (la 3e du livre 1er), et que les plus anciens scoliastes, les plus habiles commentateurs s'accordent à regarder comme calqué sur Virgile :

> Iracundior est paulo : minus aptus acutis
> Naribus horum hominum : rideri possit, eo quod
> Rusticius tonso toga defluit, et male laxus
> In pede calceus hæret ; at est bonus ut melior vir
> Non alius quisquam ; at tibi amicus ; at ingenium ingens
> Inculto jacet hoc sub corpore.

Il est d'humeur assez difficile, ne supporte pas les plaisanteries des gens habiles ; on peut se moquer de sa robe qu'il porte sans grâce, de ses chaussures mal attachées, mais il n'est pas d'homme d'une plus grande valeur ; c'est votre ami, et un esprit des plus éminents se rencontre sous cette enveloppe négligée ! — Heureux celui dont on a pu dire des choses si excellentes ! heureux celui qui cachait tant de qualités brillantes sous un extérieur vulgaire, qui, vivant au dedans de lui-même, dans le commerce intime de la muse, a laissé à l'admiration de la postérité des œuvres qui honorent l'intelligence humaine dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus durable, la pensée féconde revêtue de sa forme la plus brillante, de beaux vers inspirés par l'amour de la patrie, la poésie la plus sublime au service des plus nobles sentiments !

VII.

HORACE.

On ferait une grosse bibliothèque avec tout ce qui a été écrit sur Horace ; on compte par milliers les éditions de ses œuvres ainsi que les traductions qui en ont été faites ; les commentateurs ne sont pas moins nombreux, et le poète qui, dans le légitime orgueil de son génie, s'écriait : *Exegi monumentum ære perennius,* a pressenti le jugement de la postérité. Jamais louange plus constante, plus universelle n'a salué cette gloire qui durera tant que les belles-lettres, l'esprit et la philosophie seront en honneur parmi les hommes.

On l'a dit, et avec raison, il n'est pas de position sociale qui ne puisse profiter des leçons répandues dans l'œuvre d'Horace. Ses Odes sont remplies des plus nobles inspirations ; ses Épîtres sont un miroir où se peignent toutes les physionomies, où parlent toutes les passions ; ses Satires passent en revue les vices de son temps, les faiblesses du cœur humain, mouvant tableau dans lequel chacun peut reconnaître son portrait. Le poète a touché d'une main ferme et délicate les infirmités de notre nature, il en a donné le remède, et si Tacite a pu dire : *Vitia erunt donec homines,* Horace, moins sévère, n'a pas désespéré de ses semblables et a prodigué les conseils les plus salutaires à ceux qu'il avait l'espoir de guérir.

La philosophie est la médecine de l'âme, les satiriques sont des docteurs qui tranchent dans le vif. Horace, à ce double titre, doit nous intéresser ; aussi nous rechercherons avec soin, dans ses vers, tout ce qui se rattache à ce double ministère qu'il a si bien compris et rempli avec un si grand talent. Nous trouverons dans

son œuvre charmante le philosophe qui indique le mal, ses causes, ses effets, le poète qui enseigne le remède, et ce qui vaut mieux encore, l'esprit ingénieux et fécond en qui palpite la fibre humaine, l'ami indulgent qui compatit à nos misères, nous soutient et nous console, nous raille doucement de nos travers et nous ramène dans la bonne voie à force de gaieté, de bon sens et d'esprit.

On a tout dit sur Horace, sur son génie, sur son histoire ; on sait qu'il est né le 8 décembre de l'an de Rome 689, c'est-à-dire soixante-cinq ans avant l'ère chrétienne, et qu'il mourut le 27 novembre (746 de Rome), huit ans avant J. C., ayant ainsi vécu cinquante-sept ans, deux mois, neuf jours. Sa biographie a été écrite cent fois, d'abord par Suétone qui était presque son contemporain, et depuis par une foule d'auteurs. M. Walckenaër, dans un livre excellent, a fait l'histoire complète de la vie et des ouvrages de ce poète ; enfin, la dernière édition d'Horace, un chef-d'œuvre, digne en tout point des Didot, a été enrichie par M. Noël des Vergers d'une excellente notice biographique, savante autant que possible, élégante à plaisir, vrai travail d'un admirateur sincère, d'un juste appréciateur de l'ami de Mécène et de Virgile.

Donc, les sources où nous pouvons puiser sont nombreuses, abondantes et pures, mais nos lecteurs n'ont pas besoin de nos remarques pour apprécier les mérites du poète de Tibur, il leur faut quelque chose de plus spécial, qui se rattache plus directement à nos études favorites, et la suite de ce travail prouvera, nous l'espérons, que si Horace a envisagé avec un talent supérieur le côté moral de l'homme, il n'a pas négligé la partie physique, sachant à merveille que ces deux natures ne peuvent être isolées, que leur action mutuelle et réciproque est la vraie base de toute bonne philosophie comme de toute bonne médecine.

Les odes, divisées en quatre livres, seront éternellement la gloire des lettres latines. S'il nous était permis de sortir du cercle que nous nous sommes tracé, nous serions heureux de payer à Horace un juste tribut d'éloges, mais il n'a pas besoin des hommages d'un de ses plus humbles admirateurs. Voyons si dans ces élans d'un lyrisme inspiré nous ne trouverons pas la trace de cette alliance d'idées dont nous venons de parler.

Dans l'ode III, *ad navem qua vehebatur Virgilius*, le poète parlant de l'audace de la race humaine qui a donné aux mortels

le feu du ciel ravi aux demeures éthérées, affirme que c'est à partir de cet acte criminel que la pâle maigreur, l'essaim meurtrier des fièvres brûlantes, ont couvert la terre étonnée, et que là mort, autrefois tardive et lointaine, précipite sa marche fatale :

Post ignem ætheria domo
Subductum, macies et nova febrium
Terris incubuit cohors;
Semotique prius tarda necessitas
Leti corripuit gradum.

Ce système étiologique a du moins le mérite d'une élégante simplicité, il fait remonter jusqu'à la création de l'homme les maux qui l'accablent et l'inévitable terminaison qui leur est réservée.

Dans l'ode XI[e], adressée à Leuconoé, Horace l'invite à ne pas chercher à connaître la destinée, à ne pas consulter les nombres babyloniens, *nec Babylonios tentaris numeros*, et nous ne faisons mention de cette particularité qu'en raison de l'importance qu'y attachaient, non-seulement les gens bien portants, mais encore les malades. Nous trouverons dans Juvénal (sat. VI[e]) une certaine femme qui consulte sans cesse les nombres de Thrasylle, *numeris revocata Thrasylli*, et même ceux de *Petosiris*, deux devins réglant les actions des dames crédules. Les Babyloniens et les Chaldéens exerçaient ouvertement, à Rome, ce genre de charlatanisme que vingt siècles n'ont pu détruire.

Horace avait les passions vives, témoin ces passages de l'ode XIII[e] adressée à Lydie. Quand tu loues mon rival, Télèphe, alors *meum fervens difficili bile tumet jecur*, mon foie se gonfle d'une bile âcre et brûlante, mon esprit s'égare, je rougis et je pâlis tour à tour, *tunc nec mens mihi, nec color certa sede manet;* il dit ailleurs (livre III, ode X[e]), *tinctus viola pallor amantium*, la pâleur de ceux qui languissent d'amour, — mais pour ceux-là c'est le cas de dire *nimium ne crede colori*. Remarquons en passant cette comparaison qui nous étonne. La violette, que chacun connaît bien, n'est jamais prise par nos poètes pour le symbole de la pâleur amoureuse, il fallait qu'en Italie on connût plus particulièrement la variété *arvensis* du *Viola tricolor*, dont les fleurs sont d'un blanc légèrement nuancé de jaune.

Mais continuons l'examen des symptômes de la passion qu'il éprouvait pour Lydie.

La sueur baigne mon front, elle coule sur mes joues : *Humor et in genes furtim labitur, arguens quam lentis penitus macerer ignibus* et témoigne de quels feux lents je suis intérieurement consumé. — *Uror!* mais c'en est assez pour montrer l'énergie de ce style si richement coloré d'expressions empruntées à la science médicale; on croit sans peine à la violence des impressions d'un homme dont le système nerveux était doué d'une sensibilité aussi exquise, et cependant, si l'on était disposé à lui reprocher l'abus du bon vin, de la chère délicate et des stimulants de tout genre à l'usage de cet *Epicuri de grege porcum,* on pourrait remarquer la sobriété de son régime, de celui du moins qu'il décrit dans l'ode XXXIe du livre premier. *Me pascunt olivæ, me cicorea levesque malvæ.* Les olives, la chicorée et la mauve si douce, composent ma nourriture. Apollon, accorde-moi de jouir, sain de corps et d'esprit, du peu de bien que je dois à mon travail; *frui paratis et valido mihi dones, integra cum mente.* — Jamais souhait ne fut plus modeste et plus légitime, mais Horace aimait la médiocrité dorée et il avait raison.

Le suicide de Cléopâtre est clairement décrit dans les vers suivants (ode XXXVIIe) : *Fortis et asperas tractare serpentes, ut atrum corpore combiberet venenum,* elle s'empare de hideux serpents, les presse et fait couler dans ses veines un venin mortel. — Nous trouverons dans *la Pharsale* d'amples détails sur les reptiles, leurs morsures et les accidents qui en résultent.

Dans le livre IIe, une ode, la seconde, adressée à Salluste, contient une strophe dont nous devons nous occuper. Horace vante la générosité de ce personnage, ainsi que celle de Proculeius, si libéral envers sa famille, puis il blâme cette soif de l'or si commune et qui produit tant de maux :

> Crescit indulgens, sibi dirus hydrops,
> Nec sitim pellit, nisi causa morbi
> Fugerit venis, et aquosus albo
>   Corpore languor.

L'hydropique, cruel envers lui-même, augmente de volume en ne résistant pas à sa soif; comment guérir tant que la cause du mal n'aura pas abandonné ses veines et que cette lymphe épaisse entretiendra la pâleur de son corps? — Cette comparaison entre un avare et un malade affecté d'ascite est un emprunt fait aux médecins du temps d'Auguste; peut-être avait-elle été fournie au

poète par Musa lui-même, et en tout cas, ce célèbre médecin ne l'eût pas désavouée.

On croyait autrefois que le mensonge était puni par quelque accident survenu au menteur, par exemple, la carie d'une dent, une tache à un ongle ou toute autre imperfection de ce genre, et ce préjugé, qui vient des Grecs et dont parle Théocrite (Idylles IX et XII), n'est pas encore détruit de nos jours. Horace se plaint de Barine, grande coquette qui le trompe, lui et tant d'autres. Le poète lui dit :

Ulla si juris tibi pejerati
Pœna, Barine, nocuisset unquam;
Dente si nigro fieres, vel uno
Turpior ungui.

Ces signes du parjure sont de notre compétence, au moins sous le rapport de leur valeur physique, et montrent l'ancienneté de ces observations singulières.

L'ode XIII[e] de ce même livre a été composée à l'occasion d'un accident arrivé au poète lui-même; un arbre, dans sa chute, faillit écraser Horace, et lui laissa une impression de terreur qui dura longtemps, si l'on en juge par les nombreuses allusions dont cette aventure fut l'objet. Il s'adresse à cet arbre, la honte du hameau : *opprobrium pagi,* ce fut une main sacrilége qui te planta; il avait brisé le crâne de son père et assassiné son hôte, *Parentis crediderim sui fregisse cervicem, et penetralia sparsisse nocturno cruore hospitis;* celui qui te plaça dans mon champ, etc. — Notez que le poète en fut quitte pour la peur. Il aime la vie, il dit à son ami Postume de faire comme lui, de se hâter de jouir des biens que les dieux lui accordent, les maladies sont menaçantes, on les évite avec peine, *frustra per autumnos nocentem corporibus metuemus Austrum,* en vain pendant l'automne chercherons-nous un abri contre le souffle empoisonné de l'Auster, il faudra mourir! — Le *memento mori* des trappistes se retrouve à chaque page de l'œuvre d'Horace et, tout épicurien qu'il était, il ne se faisait pas d'illusions sur la briéveté de la vie, sur le fragile espoir des longues années; il disait à Leuconoé : *Spatio brevi spem longam reseces;* et il ajoutait, comme conclusion, le *carpe diem* devenu proverbial parmi les gens sages.

Mais cette philosophie si douce subissait de rudes échecs quand ses amis les plus chers devenaient malades. L'ode XVII[e], adressée à

Mécène, montre toute la sensibilité du poète; jamais plaintes plus touchantes ne s'exhalèrent d'un cœur contristé. *Cur me querelis exanimas tuis?* Les dieux ne veulent pas plus que moi que tu meures le premier, *nec Dis amicum est, nec mihi, te prius obire;* si une mort prématurée t'enlevait à ma tendresse, je mourrais aussitôt, *ille dies utramque ducet ruinam.* — Mais qu'avait donc Mécène? Pline nous fournit sur ce point un éclaircissement utile : *Quibusdam perpetua febris est, ut Cilnio Mæcenati,* quelques-uns sont tourmentés par une fièvre perpétuelle, comme Mécène.—Nous n'avons pas de renseignements plus précis sur cette étrange maladie. On sait seulement que l'ami d'Horace était valétudinaire ; que pendant les dernières années de sa vie, il fut en proie à une insomnie que rien ne pouvait vaincre, et qu'il succomba, conservant sa présence d'esprit jusqu'au dernier moment. Il composa même quelques vers *in extremis,* et ils nous ont été conservés.

Horace, en présence d'un événement qu'il pressentait, dit à Mécène qu'il ne lui survivra pas :

..... Ibimus, ibimus,
Utcumque præcedes, supremum
Carpere iter comites parati.

Cette expression si vive de son amitié pour son protecteur aurait pu passer pour un de ces élans poétiques qui n'engagent à rien, mais Horace n'a pas parlé en vain; sa promesse est sacrée, *non ego perfidum dixi sacramentum,* et quand le favori d'Auguste eut rendu le dernier soupir, après avoir dit à l'empereur : *Horatii Flacci, ut mei, esto memor,* celui-ci ne tarda pas à tenir son serment, et moins d'un mois après la mort de l'ami qui était son *præsidium et dulce decus,* il expira subitement sans avoir eu le temps d'écrire ses dernières volontés. Auguste fut son héritier, suivant le désir du poète; et l'empereur, qui avait fait de magnifiques funérailles à son favori, plaça le tombeau d'Horace auprès de celui de Mécène, afin de consoler leurs mânes et de réunir, après la mort, ceux qu'une amitié généreuse avait rapprochés pendant la vie.

Horace, usant du privilége de son génie, s'était attribué une métamorphose charmante, il écrit à Mécène (ode xxe) :

Jam jam residunt cruribus asperæ
Pelles, et album mutor in alitem

Superne, nascunturque læves
Per digitos humerosque plumæ.

Déjà sur mes jambes s'étend une peau plus dure, le haut de mon corps prend la forme et la couleur du cygne, un léger plumage naît sur mes doigts et sur mes épaules. — Qu'il s'envole donc au-delà des nuages, qu'il plane dans des régions lumineuses et pures, qu'il dise : *Odi profanum vulgus, et arceo,* et nous essaierons de le suivre avec l'espoir de recueillir quelques chants harmonieux.

L'ode VI[e] du livre III[e], adressée aux Romains, est un des plus merveilleux chefs-d'œuvre du poète de Tibur. Jamais la langue poétique n'a eu d'accents plus énergiques, jamais la pensée n'a eu plus d'éclat, de grandeur, et nous trouvons parmi ces strophes si véhémentes, l'indication des causes du désordre qui règne à Rome. Le crime est partout, et surtout dans les familles dont il souille les sources elles-mêmes :

Fœcunda culpæ sæcula nuptias
Primum inquinavere, et genus, et domos :
Hoc fonte derivata clades
In patriam populumque fluxit.

Notre siècle, fécond en crimes, a souillé d'abord les mariages, les générations, les familles, et de là tous les maux se sont répandus sur le peuple et sur la patrie! — Que veut dire Horace en parlant ainsi ? Cette ode tout entière est destinée à montrer la corruption des mœurs de son temps comparée aux vertus des temps primitifs de la république. Il n'est pas probable qu'il ait voulu parler des mariages incestueux, que l'on se permettait de toutes parts; de cette altération de la race qui résulte nécessairement d'unions entre parents; de ces répudiations banales qui, chaque jour, mettaient en question l'état civil des femmes et avaient pour conséquence les avortements provoqués, l'exposition des enfants nouveau-nés et autres infamies qui détruisaient la famille dans son origine la plus vitale. Ces divers points d'hygiène publique n'étaient pas encore acquis à la science, et notre poète devait les ignorer, mais il n'est pas moins digne de remarque qu'il attribue la ruine de la patrie à ces désordres introduits dans le mariage et dans la constitution fondamentale de la famille romaine.

Horace a vieilli de bonne heure; dans une ode à Auguste, la XIV[e] du livre III, il accuse déjà des cheveux blancs :

Lenit albescens animos capillus,
Litium et rixæ cupidos protervæ.

Sous mes cheveux blanchis mes esprits se sont calmés, eux naguère si avides de querelles et de débats. — Le père Sanadon établit avec assez de certitude que le poète avait quarante et un ans lorsqu'il composa cette pièce; vieillesse un peu prématurée, l'on en conviendra; mais n'y voyons qu'une prétention passagère, ou un acte de raison. En restreignant ses vœux, il les rendait plus faciles à exaucer, il mettait en pratique le conseil si sage qu'il donne dans l'ode XVI[e] de ce livre, *multa petentibus, desunt multa,* tout manque à qui tout fait envie. — Il se contentait de peu, il aimait la vie intime, les entretiens confidentiels, une table frugale, un peu de bon vin, comme le Massique contenu dans cette amphore (ode XXI[e]), *O nata mecum consule Manlio,* car le bon vin réchauffe le cœur et tous les nobles sentiments,

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.

On sait que le vin ranimait souvent la vertu du vieux Caton, et les jeunes mères, dans le rude travail de l'enfantement, en usaient avec avantage. Diane, la protectrice des accouchées, ne pouvait s'en offenser, *Virgo, quæ laborantes utero puellas ter vocata audis, adimisque leto;* telle est la prière que lui adresse Horace dans l'ode XXII[e].

La chaste déesse ne protége pas les Romains, elle détourne ses regards d'un monde corrompu, elle n'écoute pas les prières de ceux qui n'ont pas le cœur pur; mieux vaut le Scythe indompté dont la femme traite avec douceur les enfants d'un autre lit, qui n'est pas fière de sa dot et qui n'affiche point l'adultère, (Ode XXIV[e], livre III);

Illic matre carentibus
Privignis mulier temperat innocens,
Nec dotata regit virum
Conjux, nec nitido fidit adultero.

En vain on veut remédier à ces maux, *leges sine moribus vanæ proficiunt,* les lois sans les mœurs ne peuvent rien. Ces éclairs de raison se rencontrent souvent dans l'œuvre d'Horace; son génie va, par élans merveilleux, au sommet des choses, un mot résume une situation, une phrase renferme quelques-uns de ces grands principes qui dirigent l'humanité; illuminations soudaines dont

l'œil est ébloui mais qui jettent une clarté victorieuse dans les ténèbres de nos intelligences.

L'ode XXVIIe, adressée à Galathée, contient l'épisode d'Europe enlevée par Jupiter déguisé en taureau. La princesse abordant en Crète, exhale ses plaintes amères, elle désire la mort, *utinam inter errem nuda leones!* que ne puis-je errer au milieu des lions furieux!

Antequam turpis macies decentes
Occupet malas, teneræque succus
Defluat prædæ, speciosa quæro
Pascere tigres.

Avant que la maigreur affreuse ait altéré mes traits et décharné d'avance leur proie, que ne suis-je belle encore, dévorée par les tigres! — On reconnaît là un singulier mouvement de coquetterie, et Ovide lui-même n'y eût pas mis plus de recherche. Elle veut mourir, et se dit : *Potes hac ab orno pendulum zona bene te secuta lædere collum*. Ma ceinture, que je n'ai pas quittée, pourra me suspendre à l'arbre voisin. — Elle continue cet examen des ressources que lui ménage son désespoir; on dirait une des héroïnes d'Ovide, pleine de poésie, cela est vrai, mais aussi chargée d'un pathétique redondant et recherché.

J'aime mieux dans l'ode IVe du livre IV, ces belles paroles adressées à Drusus Néron, vainqueur des Alpes Rhétiques et des Vindéliciens. *Fortes creantur fortibus et bonis*, les braves sont les enfants des braves, — dit le poète ; l'exemple a perfectionné vos mérites, on a vu *quid indoles nutrita faustis sub penetralibus posset*, ce que peut une âme forte nourrie d'austères leçons dans le sanctuaire de la sagesse :

Doctrina sed vim promovet insitam
Rectique cultus pectora roborant.

L'éducation développe cette puissance innée, le culte du bien donne de la vigueur à l'âme. — Ces maximes d'une philosophie si pure et si belle nous intéressent, nous médecins ; elles sont la véritable hygiène des cœurs et des esprits, elles devraient servir d'épigraphe à tous les livres qui traitent de l'éducation physique et morale de l'homme, et c'est à ce titre que nous leur donnons place dans ces études médicales.

Dans l'ode V^e, adressée à Auguste, le poète célèbre les bienfaits d'un règne glorieux, la paix revenue, les arts en honneur,

la vertu qui reprend son empire, les mœurs épurées, les lois respectées :

> Nullis polluitur casta domus stupris ;
> Mos et lex maculosum edomuit nefas :
> Laudantur simili prole puerperæ,
> Culpam pœna premit comes.

L'adultère ne profane plus nos chastes maisons, les lois et les mœurs ont réprimé d'affreux désordres ; la mère montre avec bonheur son enfant qui ressemble à son père, le châtiment suit de près le crime et l'atteint. — C'est l'âge d'or; mais parmi ces merveilles, nous remarquons surtout ce fait physiologique de ressemblance paternelle, bel argument en faveur du respect des lois conjugales. Il y a dans la sixième satire de Juvénal un passage terrible dans lequel un mari donne à sa femme une drogue abortive dans la crainte qu'elle n'accouche d'un nègre, *esses Æthiopis fortasse pater.*

Dans une ode, la VIe, adressée à Apollon et à Diane, Horace vante le courage d'Achille, ce héros qui ne put être vaincu que par un dieu ; ce n'est pas lui, dit le poète, qui eût profité de la ruse pour pénétrer dans la ville de Pergame, il aurait agi à la clarté du jour :

> Nescios fari pueros Achivis
> Ureret flammis, etiam latentes
> Matris in alvo.

Il aurait livré aux flammes et l'enfant au berceau et même celui que cachaient encore les entrailles maternelles. — Ces cruautés guerrières font bien dans une ode, le lyrisme célèbre ces actes, mais j'aime mieux autre chose ; par exemple, l'ode XIIe, adressée à Virgile, dans laquelle le poète donne de si bons conseils à son ami :

> Misce stultitiam consiliis brevem :
> Dulce est desipere in loco.

Mêle un peu de folie aux affaires les plus graves : il est doux de perdre quelquefois la raison. — Cela s'applique à tout, même au médecin, dont l'esprit s'épuise en d'éternelles rêveries médicales, qui a besoin plus que personne de distractions heureuses, de gaieté, de folie même, de cette folie qui consiste à délaisser la sagesse pour un temps, au bénéfice de quelque honnête passion, l'étude attrayante de l'histoire naturelle, des antiquités, d'un cha-

pitre spécial et souvent bizarre des connaissances humaines. Le lecteur bienveillant pourra ne voir dans le travail que je lui offre en ce moment qu'un des produits du bon conseil d'Horace.

Notre poète n'a pas toujours chanté la gloire, la vertu, les grands hommes de son pays et les héros de l'antiquité. Le livre des Épodes renferme des pièces d'un goût moins relevé ; ce sont des œuvres de sa jeunesse, alors que les passions plus vives l'emportaient au-delà des limites, quand sa muse moins chaste ne reculait pas devant les violences que Perse et Juvénal ont adoptées plus tard. On prétend que les Épodes ont été ajoutées aux œuvres d'Horace, et quelques érudits pensent qu'elles ne virent le jour qu'après la mort du poète. Quoi qu'il en soit, nous les examinerons avec soin, et peut-être y trouverons-nous quelque chose d'intéressant à notre point de vue.

L'ode IIIe est une imprécation contre l'ail, et l'on doit conclure, de la véhémence de ses paroles, que le poète avait en horreur ce bulbe si cher aux habitants du Midi ;

Parentis olim si quis impia manu
Senile guttur fregerit,
Edat cicutis allium nocentius.

S'il est un monstre qui, de sa main impie, ait étranglé son vieux père, qu'on le condamne à manger de l'ail, plus funeste encore que la ciguë ! — *O dura messorum ilia !* O entrailles de fer des moissonneurs ! — *Quid hoc veneni sævit in præcordiis ?* Quel poison déchire mon sein ? — Et tout le reste est dans le même goût ; Canidie, Médée et toutes les sorcières ont usé de cette drogue infernale pour accomplir leurs maléfices. Heureusement qu'un poète moderne, M. le vicomte de Marcellus, a procédé à la réhabilitation de ce légume. Si Horace ne pouvait pas le sentir, M. de Marcellus aura de la peine à le mettre en bonne odeur parmi nous, et, ceci dit, nous passons à quelque sujet plus intéressant.

L'ode Ve, *in Canidiam veneficam*, est encore un de ces morceaux où le poète s'abandonne à toute sa furie contre une célèbre empoisonneuse ; il décrit avec une affreuse complaisance un acte horrible de cette femme, le meurtre d'un malheureux enfant volé à sa famille, les tortures qu'on lui impose, et ces vers brûlants donnent à ce tableau un caractère de vérité qui fait frissonner. L'enfant, enterré jusqu'au col, doit mourir de faim en présence

de mets souvent renouvelés et tenus à distance, et quand il aura succombé, *exsucca medulla et aridum jecur amoris esset poculum;* sa moelle desséchée, son foie flétri formeront un philtre d'amour lorsque ses prunelles se seront éteintes, *quum intabuissent pupulæ.* Horace excelle en ces narrations, il accumule les invectives, et arrive au sublime du grotesque ou de l'odieux. Lisez l'ode VIIIe, *in anum libidinosam,* contre une vieille débauchée, et vous pourrez vous convaincre qu'il est difficile d'aller plus loin dans ce genre d'attaque. Martial, qui ne respecte rien, nous montrera son savoir-faire en ce genre, mais il n'a rien écrit qui dépasse en violence la pièce dont nous signalons le titre. *Quum sit tibi dens ater,* toi dont les dents sont noires, *et rugis vetus frontem senectus exaret,* dont le front est sillonné des rides de la vieillesse, etc. — Nous avons quelque répugnance à citer le reste du morceau. Entre le poète des élégances et celui des infamies le contraste est choquant, aussi nous nous abstenons.

Dans une autre ode, la XIIe, il ne se montre guère plus galant; il se plaint d'une grosse vieille femme qui lui fait des cadeaux, qui cherche à le séduire. Je ne suis plus assez jeune, et mon nez est trop fin, *nec firmo juveni, nec naris obesæ.* Jamais chien alerte n'a senti un sanglier mieux que je ne sens, moi, ton nez polypeux, ou tes aisselles velues à l'odeur hircine.

..... Namque sagacius unus odoror,
Polypus an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quam canis acer, ubi lateat sus.

On peut croire qu'Horace pardonna à Canidie ou qu'il eut quelque grave motif de faire sa paix avec elle. Dans une ode, la XVIIe, il désavoue ses injures, il cherche à désarmer sa colère, il lui dit: *Fugit juventas, et verecundus color reliquit ossa pelle amicta lurida,* ma jeunesse a fui, mon teint est devenu pâle, mes os sont recouverts d'une peau livide, *tuis capillus albus est odoribus,* tes essences magiques ont fait blanchir ma chevelure. — Il va plus loin : il lui fait des compliments, il la trouve jeune, il reconnaît qu'elle est la mère de Pactuméius, et il admet que la sage-femme blanchit les draps qu'elle vient d'ensanglanter par un accouchement nouveau, *et tuo*

Cruore rubros obstetrix pannos lavit
Utcumque fortis exsilis puerpera.

Ces avances furent vaines; la réponse de Canidie indique qu'elle

n'est point apaisée ; mais comme Horace a fait la demande et la réponse, nous pouvons ne voir dans cette sorte de correspondance, qu'un de ces exercices poétiques propres à montrer la souplesse d'un esprit également habile à peindre des situations contraires.

Le Poème séculaire (*Carmen seculare*), qui clôt la partie lyrique de l'œuvre d'Horace, est un de ces chefs-d'œuvre qui suffiraient pour illustrer son auteur ; nous n'y trouvons rien qui nous intéresse, si ce n'est la douce Ilithyia, qui protége les mères et leurs enfantements, *rite maturos aperire partus, tuere matres ;* le poète l'invoque, *Diva, producas sobolem,* et la supplie de protéger cette loi destinée à repeupler l'empire, *decreta super jugandis feminis, prolisque novæ feraci lege marita.* Enfin, il supplie Apollon qui est à la vérité le dieu des beaux-arts et de la médecine, de guérir les malades, *qui salutari levat arte fessos corporis artus.*

Nous arrivons enfin à l'œuvre philosophique d'Horace, à ses Satires, à ses Épîtres, livre admirable, le vrai bréviaire des honnêtes gens, recueil où abondent les vues les plus ingénieuses, les pensées les plus fines, les meilleurs conseils à l'adresse de tout le monde. Il faut lire ces charmantes causeries dans le texte même, pour bien sentir toute la grâce de cet esprit, toute l'exquise délicatesse de ces expressions si simples et si naturelles. On comprend alors comment chaque année voit éclore une traduction nouvelle de ces poésies à jamais inimitables. Toujours on essaie de reproduire ces satires, ces épîtres dans lesquelles Horace se joue en traitant les plus hautes questions de la philosophie, où il enlève au visage humain ses pudeurs ou plutôt ses hypocrisies, où il tient d'une main si ferme le miroir sincère qui retrace nos figures avec leurs grimaces, leurs défauts, leur laideur accidentelle ou native. Chaque année apporte son tribut d'admiration à ce génie incomparable ; les hommes que l'âge condamne à la retraite, les vieux généraux, les magistrats et même quelques médecins, parmi ceux si rares qui se lassent de consultations et d'honoraires, lisent et relisent leur Horace, soit dans la jolie édition de Jean Bond (Amstelædami, 1664), avec des notes si utiles, soit dans les traductions nouvelles, celle de Daru, par exemple, un chef-d'œuvre. On nous permettra de honnir l'édition *expurgata* de Josephus Juvencius, destinée aux études de notre jeunesse, de ce barbare à qui l'on peut appliquer le *disjecti*

membra poetæ. Lisez tout, tout est bon à lire. Horace est comme La Fontaine, on peut choisir; mais après ce choix, on revient aux morceaux qu'on avait d'abord négligés, car on y trouve un charme qui nous attire et fait qu'on y revient sans cesse avec un plaisir toujours nouveau.

Personne n'est content de son sort, chacun envie le lot de son voisin, c'est l'éternelle folie de l'homme; écoutons Horace:

> Qui fit, Mæcenas, ut nemo, quam sibi sortem
> Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illa
> Contentus vivat, laudet diversa sequentes?

Tel est le début de la première satire, et notre poète développe ce texte avec une verve admirable. Il passe en revue diverses professions; il montre le marchand, le soldat, le jurisconsulte, se plaignant chacun de son métier, enviant celui de son voisin, lequel en agit de même à son égard. Quel malheur qu'il n'ait pas parlé des médecins! Il n'eût pas manqué de trouver parmi nos confrères de son temps, de beaux exemples de cette absurde disposition d'esprit qui consiste à ne voir que les inconvénients de son état. N'entendons-nous pas dire tous les jours: Quel métier! que de fatigues! que d'ennuis! et pour qui? Pour des ingrats, pour des méchants qui attribuent à la nature tous les honneurs de la guérison, aux médecins tous les accidents de la maladie! Un esclavage perpétuel! A la merci du premier venu! Des malades imbus de préjugés, qui vous racontent leurs opinions médicales, qui veulent être traités, non pas de ce qu'ils ont mais de ce qu'ils croient avoir; qui vous abandonnent pour le premier charlatan venu, pour une somnambule extra lucide, pour un homœopathe ultra mystérieux! Que mon fils s'avise d'étudier la médecine! J'aimerais mieux... mais non, il sait trop bien ce que je pense de cette charmante galère où l'on meurt de faim quand on n'est pas mort à la peine! etc.

Horace dirait à ce médecin pessimiste: Comptez-vous donc pour rien de jouir dans le monde d'une position indépendante; de n'avoir besoin de personne quand chacun a besoin de vous; de ne pas reconnaître de supérieur dans la hiérarchie sociale; d'exercer une sorte de magistrature suprême qui ne relève que de votre conscience, de votre talent, de votre vertu? Ne prisez-vous pas à sa juste valeur le droit de recevoir des honoraires et non pas un paiement, une récompense et non pas un salaire?

La thèse est belle, Horace seul pourrait la soutenir comme elle mérite de l'être. Laissons-la dans cette région sereine où l'âme seule peut atteindre, et continuons notre travail.

Le poète s'adresse à un avare, il dédaigne ces déclamations banales qu'on trouve partout, il va droit au but, il touche la fibre humaine, le point sensible :

> At si condoluit tentatum frigore corpus,
> Aut alius casus lecto te affixit ; habes qui
> Assideat, fomenta paret, medicum roget, ut te
> Suscitet, ac reddat natis carisque propinquis.

Mais le frisson s'est emparé de ton corps endolori, ou tout autre accident te cloue dans ton lit ; sans doute tu as quelqu'un pour t'assister, pour préparer les médicaments, pour engager le médecin à te tirer d'affaire, à te rendre à tes enfants et à ta chère famille ? — Hélas ! non ; ni ta femme, ni ton fils ne font des vœux pour ta guérison, tout le monde te déteste, voisins, esclaves, tous ceux qui te connaissent. — Le tableau de cette misère si légitime est d'une effrayante vérité, aussi l'avare s'écrie : Que faut-il faire ? Horace lui donne ce conseil de la suprême sagesse, deux vers que chacun cite mais que peu de personnes savent pratiquer :

> Est modus in rebus : sunt certi denique fines,
> Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Il est en toutes choses un juste milieu et des limites tracées au-delà et en-deçà desquelles ne peut se trouver la raison. —

Revenons sur les quatre vers cités plus haut. On y trouve une expression importante, *qui fomenta paret,* et sur laquelle nous devons nous arrêter un moment. Horace parle de ces *fomenta*, soit dans le sens direct de topique calmant, lénitif, soit au figuré comme dans l'Épode nº XI :

> Fomenta, vulnus nil malum levantia.

Il s'agit ici des plaintes d'un amant malheureux, qui dit que le courroux dont son cœur est embrasé ne l'a pas guéri, *quod si meis inæstuat præcordiis libera bilis* ; expressions métaphoriques dont on comprend la valeur. Dans une autre circonstance, Horace dit à Julius Florus (livre Iᵉʳ, épître IIIᵉ) :

> ..... Quod si
> Frigida curarum fomenta relinquere posses,

si vous pouviez vous débarrasser de ces froides préoccupations.

— On voit que, au propre ou au figuré, l'expression médicale rend bien la pensée du poète. Celse parle des *fomenta calida frigida*, et même des *fomenta sicca*, ce qui peut nous paraître étrange, vu la valeur usuelle de ce mot consacré aux lotions chaudes sur une partie malade et douloureuse. Au poète appartient le droit d'en user à sa guise, aussi bien en faveur du goutteux que contre les tourments de l'amour, accusant ceux-ci d'impuissance, ceux-là d'une vertu qui soulage et console.

Cette première satire se termine par ces deux vers : charmante épigramme dont la forme a souvent été imitée par Boileau.

Jam satis est : ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

C'en est assez ; vous m'accuseriez d'avoir compilé les tablettes de Crispinus, le chassieux ; je n'ajouterai pas un seul mot. — C'est la première fois que, dans l'œuvre du poète, nous rencontrons le mot *lippus,* si souvent employé par lui. Nous verrons qu'Horace, doué à un haut degré de tous les attributs d'un tempérament lympathique, mais sans nul doute avec une prédominance sanguine, ce qui rend bien compte de la vivacité de ses passions, de sa gaieté, du charme de sa parole, de son rire aimable, *dulce loqui, ridere decorum*, avait les yeux malades, ou du moins les paupières affectées d'une phlegmasie chronique, et que cette lésion lui a causé de grands ennuis. Il en parle sans cesse, les chassieux, *lippi*, sont l'objet perpétuel de ses plaisanteries, et il n'a pas mauvaise grâce à poursuivre ainsi de traits piquants ses confrères en infirmité : on n'est pas un méchant homme quand on s'amuse aux dépens de ceux qui peuvent vous rendre la pareille. Mais poursuivons notre recherche.

La seconde satire démontre qu'en fuyant un excès, les gens vicieux tombent dans un autre ; le poète examine la conduite de ceux qu'entraînent diverses passions et montre combien la modération est nécessaire :

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.
Maltinus tunicis demissis ambulat ; est qui
Inguen ad obscœnum subductis usque facetus.

Maltinus marche sur sa tunique qui traîne ; tel autre la relève honteusement jusqu'à l'aine et prête à rire. — Ce détail de costume nous intéresse, il y avait absence de vêtement protecteur, rien ne soutenait ni ne voilait l'appareil génital, et de là, diverses

incommodités si fréquentes à Rome, les varices scrotales, les hernies, etc.

Un jeune homme va dans un mauvais lieu, le vieux Caton l'en voit sortir: et lui dit:. *Virtute esto*, c'est de la vertu, mon ami, courage!

Nam simul ac venas inflavit tetra libido,
Huc juvenes æquum est descendere; non alienas
Permolere uxores.

C'est là qu'il vous faut aller, quand la luxure vient irriter vos sens, plutôt que de porter le désordre dans les ménages. — Le mot est historique, mais, pour être juste, Horace aurait dû compléter la citation. Caton ajouta ce bon conseil: On peut y venir parfois, mais non pas y faire sa demeure. Remarquons cette expression si pittoresque, *tetra libido inflavit venas;* Horace nous en offrira souvent de semblables: la pensée forte acquiert une énergie nouvelle par l'emploi de mots empruntés à l'anatomie.

Mais voici un personnage qui ne partage pas l'avis de Caton, il aime les patriciennes, *mirator cunni Cupiennius albi,* les femmes du grand monde, si singulièrement désignées par Horace. Il montre les inconvénients de ces amours, le danger des adultères. *Hic se præcipitem tecto dedit,* celui-ci a dû se jeter du haut en bas de la maison; *ille flagellis ad mortem cæsus*, celui-là expire sous les verges; *hunc perminxerunt calones*, les valets ont couvert de souillures cet autre, et enfin,

..... Quin etiam illud
Accidit, ut cuidam testes caudamque salacem
Demeteret ferrum.

En voici un à qui le fer a enlevé tous les organes, instruments de sa passion brûlante. — Nous voyons ici un des actes de cette chirurgie domestique, autorisée sinon par les lois, du moins par la coutume, et bien capable de refréner les ardeurs des libertins jeunes ou vieux.

Horace, grand amateur des plaisirs qu'il condamne, prête à un certain organe un langage fort singulier. Si l'on s'en rapporte *mutonis verbis*, aux paroles du phallus,

..... Numquid ego a te
Magno prognatum deposco consule cunnum
Velatumque stola, mea cum conferbuit ira?

Quand ma furie s'allume, qu'ai-je besoin des appas issus d'un

sang consulaire et recouverts d'une longue robe ? — Cette grande dame n'a pas la jambe mieux faite, la cuisse plus douce, *tenerum femur, crus rectius,* et notre auteur ajoute des détails d'une vérité terrible : *verum depygis, nasuta, brevi latere ac pede longo est,* mais elle n'a pas de hanches, son nez est gros, sa taille courte et le pied long. —

Cette satire nous montre les Romains dans la vie privée, le poète nous initie aux actes les plus mystérieux, il se sert d'expressions techniques que notre langue ne tolère pas, et qui donnent à son style un caractère de vérité des plus singuliers. Nous en trouverons de nombreux exemples dans la troisième satire dirigée contre cette manie si commune chez nous ; *aliena vitia hominum pervidere ; cæcutire vero propriis ;* nous avons des yeux d'aigle pour les défauts d'autrui, de taupe pour les nôtres. — Horace dit cela en termes excellents et bons à noter :

> Quum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
> Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum
> Quam aut aquila, aut serpens Epidaurius ? .....

Quand tu regardes tes vices avec les yeux graissés d'un lippeux, pourquoi as-tu l'œil de l'aigle ou du serpent d'Épidaure pour découvrir ceux de tes amis ? — Il y a là un apologue aussi vieux que le monde, un proverbe qui date des premières sociétés et qui sera éternellement vrai. La passion nous trouble la vue, nous fait voir la chose qui nous plaît ; chez un amant, elle transforme les défauts en perfections, — témoin ce Balbinus qui admire jusqu'au polype de sa maîtresse,

> Delectant, veluti Balbinum polypus Hagnæ.

Ce *polypus* que nous avons déjà remarqué dans une Épode, la XIIe, se rapporte seulement au nez, et rien n'indique que l'on en soupçonnât l'existence dans quelque autre cavité. Les parents s'aveuglent sur les imperfections de leurs enfants ; mes petits sont mignons, dit le hibou de La Fontaine ; le père que le poète latin met en scène n'est guère moins absurde, *strabonem appellat pætum pater,* son fils qui louche a quelque chose dans l'œil,

> ..... Hunc, varum, distortis cruribus ; illum
> Balbutit scaurum, pravis fultum male talis.

Celui-ci qui est bancal n'a pas les jambes très droites, et cet autre qui est boiteux, on dit tout doucement qu'il n'a pas la marche fort

assurée. — On voit tout ce qu'Horace emprunte au langage médical, combien il se sert habilement des termes de l'art, et quelle vivacité cela donne à son vers.

Dans la IVe satire, où Horace se justifie d'écrire contre les vices, les ridicules de son temps, nous l'excusons volontiers, nous qui puisons à cette source féconde. Voici un mot qui mérite une mention expresse. *Ecce Crispinus minimo me provocat.* Voilà Crispinus dont le petit doigt me provoque. — De quoi s'agit-il? Un mauvais poète se vante d'écrire facilement, il défie Horace, il lui fait un signe avec son doigt auriculaire, et propose une sorte de concours que celui-ci refuse. Mais ce geste de la main a une valeur particulière, et nous le signalons parce qu'il rentre dans nos études favorites. J'ai trouvé dans l'ode VI, livre IV, que le pouce servait à battre la mesure, à régler le chant des chœurs : *Lesbium servate pedem, meique pollicis ictum,* observez le rhythme lesbien et les mouvements de mon doigt qui vous dirige; mot à mot, les battements de mon pouce. — C'est un chapitre spécial de la mimique que nous recommandons aux musiciens. A qui recommanderons-nous l'acte suivant, attribué par Horace à Canidie, cette sorcière qui tuait les enfants (Épode, n° V)?

Hic irresectum sæva dente livido
Canidia rodens pollicem.

La cruelle Canidie rongea de sa dent livide l'ongle de son pouce qui n'a jamais été coupé. — Ces particularités sont un des traits consacrés à la peinture des passions, et à ce titre nous ne pouvons les négliger.

Horace voit partout, dans la foule, des malades, c'est-à-dire des gens en proie à l'avarice, à l'ambition, à la luxure; il les attaque, les gourmande; aussi tous ces infirmes détestent la poésie et le poète : *fœnum habet in cornu,* disent-ils, *longe fuge!* Prenez garde, il a du foin à la corne, comme un taureau furieux. — Il se défend avec une adresse merveilleuse; ce n'est pas lui qui, en plaidant pour un ami attaqué, envenime les propos de ses adversaires par des insinuations calomnieuses: *hic nigræ succus loliginis,* c'est le suc noir de la sèche, c'est-à-dire une noirceur coupable; *hæc est ærugo mera,* c'est un pur venin, du vrai vert de gris. — Images frappantes de vérité, et puisées à la source féconde des sciences naturelles.

Il donne d'excellents conseils à un jeune homme, il cherche à

le préserver des vices où tombent tant de personnages dont il cite les noms, et il termine son allocution par ces mots pittoresques :

..... Simul ac duraverit ætas
Membra animumque tuum, nabis sine cortice.

Dès que l'âge aura fortifié ton corps et ton esprit, on te laissera nager sans écorce, sans liége. — Les Romains, qui attachaient une si grande importance à la natation, puisqu'ils disaient en parlant d'un homme sans éducation, *nec litteras didicit, nec natare,* se servaient comme nous d'appareils propres à soutenir les enfants au début de cet exercice salutaire. C'est une question d'hygiène publique et privée de la plus haute importance.

La crainte de la mort ou même le simple aspect des funérailles porte un malade à se soumettre au régime ordonné,

..... Avidos vicinum funus ut ægros
Exanimat, mortisque metu sibi parcere cogit,

il en est de même pour l'homme qui se corrige en voyant l'opprobre d'autrui. — Horace affectionne ces formes si vives, si piquantes et qui rendent la lecture de son œuvre si agréable.

Le poète a fait un voyage de Rome à Brindes, en bonne compagnie, avec le rhéteur Héliodore ; c'était en 711, il avait alors vingt-cinq ans. Il rejoint à Anxur, Mécène et Cocceius qui allaient en ambassade auprès d'Antoine ; Virgile et Varius, qui avaient pris les devants, les attendaient à Sinuesse, et tous ensemble se rendent au port où s'embarquaient ceux qui allaient en Égypte ou en Grèce. Cette longue promenade remplit de ses incidents comiques la satire v^{e} du livre Ier, et nous allons y trouver matière à réflexions.

Notre voyageur n'oublie pas son infirmité habituelle, il se sert d'un collyre noir pour lotionner ses yeux malades,

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere.

Quel était ce collyre ? En trouverions-nous la formule dans ces étranges cachets recueillis par de savants antiquaires et si bien expliqués par M. le docteur Sichel ? Quoi qu'il en soit, la caravane arrive à Capoue, et aussitôt, *lusum it Mæcenas,* Mécène se rend à la paume, tandis que Virgile et Horace vont se coucher, *dormitum ego Virgiliusque,* par la raison que,

Pila lippis inimicum et ludere crudis.

La paume est ennemie des yeux et des estomacs malades. — Le rapprochement qu'Horace établit entre Virgile et lui nous fait connaître un fait curieux : le cygne de Mantoue avait un estomac faible, comme le poète de Tibur était chassieux ; double renseignement bon à noter.

Arrivés chez Cocceius, une dispute s'élève entre deux esclaves bouffons ; l'un, Messius, attaque son adversaire ; Sarmentus riposte avec aigreur, et ces mêmes propos nous intéresseraient peu si, parmi les injures que s'adressent ces personnages, il n'y avait l'indice d'une maladie qui est complétement de notre ressort. Si l'on ne t'avait pas retranché une corne du front, dit Messius, que ne ferais-tu pas, puisque, ainsi mutilé, tu menaces encore ? *Tua cornu ni foret exsecto frons, quid faceres quum sic mutilus miniteris ?* Horace ajoute :

..... At illi fœda cicatrix
Setosam lævi frontem turpaverat oris.

En effet une cicatrice dégoûtante défigurait, du côté gauche, son front velu. — D'où venait ce stigmate honteux ? La suite va nous l'apprendre.

Campanum in morbum, in faciem permulta jocatus,
Pastorem saltaret uti Cyclopa, rogabat ;
Nil illi larva, aut tragicis opus esse cothurnis.

Sarmentus l'ayant beaucoup plaisanté sur le mal campanien, sur sa figure, lui propose de danser le pas des Cyclopes, ajoutant qu'il n'aurait besoin ni de masque ni de cothurne. —

Morbus campanus, de quoi s'agit-il ? Johannes Bond donne l'explication suivante : *In magnas verrucas, quæ instar cornuum innascebantur in fronte gentis campanæ.* Le père Sanadon dit que les Osques, peuples de la Campanie, s'abandonnaient aux plus infâmes débauches, et que c'est ce qu'Horace entend par *morbus campanus.* M. Quicherat pense qu'il est question d'une éruption dartreuse. Il n'y a en tout ceci aucun élément capable de servir de base à une opinion solide. Que les médecins partisans de la pérennité de la syphilis veuillent voir dans cette grave lésion de la peau du front de Messius un symptôme de la maladie vénérienne, nous le concevons jusqu'à un certain point, mais une saine critique refusera de prendre pour démonstration un fait dépourvu de preuves suffisantes.

On arrive à Trévise, en Apulie; l'hospitalité offerte par un paysan coûta bien des larmes aux yeux d'Horace:

..... Lacrymoso non sine fumo,
Udos cum foliis ramos urente camino :

Son foyer, où l'on entassa du bois vert et des feuilles mouillées, répandit une fumée qui nous fit bien pleurer — C'est toujours le lippeux qui parle. Nous passons sous silence l'aventure de la servante qui se moque du poète, le miracle du temple d'Égnatie, cet encens qui se liquéfie loin de l'action du feu, ce qui fait dire à Horace : *credat Judæus Apella, non ego,* et nous arrivons à Brindes, le terme du voyage et de la lettre :

Brundusium longæ finis chartæque viæque est.

La satire VIIe débute d'une manière très bizarre, très vive; elle a pour sujet un procès survenu entre deux personnages dont le différend ne nous regarde pas, mais voici ce que dit le poète :

Proscripti regis Rupili pus atque venenum
Hybrida quo pacto sit Persius ultus, opinor
Omnibus et lippis notum et tonsoribus esse.

Il n'est, je pense, pas un lippeux, pas un barbier qui ne sache comment Persius s'est vengé des injures grossières de Rupilius. — *Pus et venenum,* deux mots qui peignent énergiquement les propos du calomniateur; mais pourquoi Horace rapproche-t-il les barbiers de ceux qui ont mal aux yeux? Il y a là un trait de mœurs locales, une allusion à des coutumes oubliées. On se réunissait dans les boutiques des barbiers, les médecins tenaient leurs *tabernæ* dans les mêmes endroits, les curieux, les oisifs fréquentaient ces établissements et les nouvelles s'y propageaient avec rapidité.

Horace aimait la vie : il lui est arrivé une seule fois, je crois, de plaisanter à l'occasion de sa propre mort. Dans la IXe satire, il raconte avec une gaieté charmante le supplice que lui imposa un de ces fâcheux, comme le Ménalque de La Bruyère, un de ces hommes qui s'accrochent à vous et ne vous quittent pas :

Ibam forte via sacra (sicut meus est mos),
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.

Je flânais dans la voie sacrée, songeant, suivant mon usage, à quelques bagatelles. — Un importun m'aborde, me poursuit de

son bavardage maudit ; je ne puis m'en débarrasser, si bien que me revient en mémoire cette prophétie d'une vieille sorcière du pays des Samnites :

> Hunc neque dira venena, nec hosticus auferet ensis,
> Nec laterum dolor, aut tussis, nec tarda podagra :
> Garrulus hunc quando consumet cumque : loquaces
> Si sapiat, vitet, simul atque adoleverit ætas.

Cet enfant n'a pas à redouter le poison ni le glaive de l'ennemi, pas plus que la douleur de côté, la toux et la goutte ; mais qu'il fuie les bavards ; s'il est sage, il les évitera dès qu'il sera en âge de raison, car l'un d'eux doit causer sa perte. — Cette petite histoire si gaie fait voir qu'Horace pouvait prêter à Sabella, cette magicienne, certaines connaissances médicales et même l'indication assez précise des symptômes de ces maladies. Mais le poète ne mourut pas de cette rencontre, il se débarrassa de ce parleur éternel, grâce à un incident que nous devons mentionner ici.

Le fâcheux marchant toujours à côté du poète, rencontre, au détour d'une rue, son ennemi qui l'apostrophe avec violence. — Où vas-tu, coquin ? lui dit-il d'une voix terrible : et se tournant vers moi : *Licet antestari ?* Voulez-vous me servir de témoin ? — *Ego vero oppono auriculam,* moi je lui offre mon oreille, — c'est-à-dire j'accepte, et je m'enfuis, grâce à la protection d'Apollon.

Quand, dans une circonstance litigieuse, un citoyen croyait devoir réclamer en justice le témoignage d'une personne, il lui touchait l'oreille, et cet appel constituait une obligation de la part de celle-ci. Je me contente d'indiquer ce fait singulier, de prendre acte de cette nouveauté, me réservant de montrer, à l'occasion, combien Horace s'est occupé de l'oreille, combien cet appareil a été pour lui une mine féconde d'idées ingénieuses, de comparaisons savantes. Ce sera un joli chapitre de ma grande monographie de l'organe auditif. Il y avait à Rome un proverbe que Cicéron nous a conservé : *Auricula infirma mollior,* plus souple que le bout de l'oreille, — et l'on pouvait l'appliquer au génie du poète de Tibur, qui a su se plier aux exigences les plus opposées de sa mission poétique, aussi charmant dans le *Sermone pedestri* que quand, plein d'enthousiasme, il dit aux Romains : *Favete linguis !*

La IIe satire du second livre s'adresse aux gourmands, elle est pleine de conseils excellents. Horace était fort expert en pareille

matière, et tout en racontant sa médiocrité dorée, la modestie de ses repas champêtres, il connaissait le luxe de la table, il vivait avec les grands et il pouvait parler, d'après sa propre expérience, des inconvénients d'une chère trop délicate. Il dit avec raison : Voulez-vous jouir d'un beau sommeil? *Ter uncti transnanto Tiberim,* bien frotté d'huile, traversez trois fois le Tibre à la nage, et le soir, usez d'un vin généreux, *irriguumque mero sub noctem corpus habento,* et jamais meilleure hygiène ne donna un meilleur résultat. *Te pulmentaria quære sudando,* demandez à la sueur (à la fatigue qui fait suer) les assaisonnements du repas. — Faites diète,

Jejunus raro stomachus vulgaria temnit.

A jeun on ne craint pas les aliments vulgaires ; — *cum sale panis latrantem stomachum bene leniet,* un morceau de pain et du sel calmera votre estomac aux abois. — Horace fait un tableau charmant des avantages de la frugalité. *In primis valeas bene,* d'abord tu te porteras bien ; rappelle-toi quelle digestion facile quand tu n'as mangé que d'un seul mets, *memor illius escæ, quæ simplex olim tibi sederit.* Quand, au contraire, tu as mêlé dans ton estomac des viandes rôties et bouillies, des huîtres et des grives, tout tourne en bile,

..... At simul assis
Miscueris elixa, simul conchylia turdis ;
Dulcia se in bilem vertent, stomachoque tumultum
Lenta feret pituita.

L'estomac tourmenté se charge d'une pituite pesante, et de là une foule de désordres qu'un médecin ne décrirait pas mieux. Comme contraste, le poète ne manque pas de montrer l'homme sobre, qui se réveille dispos, prêt à reprendre son travail de la veille, vivant heureux, longtemps, et ne redoutant pas les maladies. Aussi dit-il en forme de conclusion :

...... Quocirca vivite fortes,
Fortiaque adversis opponite corpora rebus.

Soyez sages, courageux, et sachez opposer aux coups du sort des cœurs pleins d'énergie.

La IIIe satire de ce même livre II développe ce texte singulier, *æquo omnes, sed vario modo insanire,* c'est-à-dire tous les hommes sont fous, plus ou moins, et même les stoïciens dont l'orgueilleuse raison a formulé cette sentence. Deux interlocuteurs, Damasippe

et Horace, argumentent sur ce sujet et fournissent des raisons pour ou contre. Damasippe avoue qu'il a eu longtemps la manie des statues antiques; je le savais, dit Horace, *novi, et morbi miror purgatum te illius*, et je m'étonne que tu aies pu te guérir de cette maladie. — Une nouvelle folie a remplacé l'ancienne, reprend Damasippe,

..... Ut solet, in cor
Trajecto lateris miseri capitisque dolore :
Ut lethargicus hic, quum fit pugil, et medicum urget.

Comme une douleur qui passe du côté au cœur, ou à la tête, comme un léthargique qui devient furieux et frappe à coups de poing le médecin qui le soigne. — Ces sortes de comparaisons sont fort pittoresques, elles montrent combien elles devaient être familières et combien chacun en sentait facilement la valeur. Horace est un vrai professeur de médecine, il ouvre une clinique et commence ainsi sa leçon :

..... Quisquis
Ambitione mala aut argenti pallet amore;
Quisquis luxuria, tristive superstitione,
Aut alio mentis morbo calet.

Vous tous que l'ambition ou l'avarice fait pâlir, vous qui brûlez de luxure, de superstition ou de tout autre maladie mentale, approchez, etc. — La plus forte dose d'ellébore appartient aux avares, peut-être même convient-il de leur attribuer Anticyre tout entière :

Danda est hellebori multo pars maxima avaris :
Nescio an Anticyram ratio illis destinet omnem.

En voici un qui se sert, pour assaisonner ses choux et oindre sa tête crasseuse, d'une huile altérée; que n'en prend-il de meilleure ?

Ungere si caules oleo meliore caputque
Cœperis impexa fœdum porrigine ?

Nous négligeons volontiers la cuisine, mais les onctions huileuses nous intéressent au point de vue hygiénique. Les anciens faisaient un fréquent usage de matières grasses comme topiques, témoin ce vétéran qui avait conservé sa vigueur grâce à ces deux procédés : *vino intus, extus oleo*. On comprend cette coutume dans les pays très chauds, où il importe d'entretenir la souplesse de la peau; cela se conçoit encore dans les régions très froides, quand il

faut empêcher la déperdition du calorique au moyen d'une couche isolante, mais ces habitudes ne conviennent pas aux pays tempérés.

Outre les deux interlocuteurs Damasippe et Horace, qui figurent dans la IIIe satire du livre II, il y en a un troisième, Stertinius, digne élève du Portique, qui prétend prouver, d'après le sentiment de Chrysippe, que les gens à passions vives sont fous, que les ignorants ne le sont pas moins, ce qui revient à dire que la sagesse est rare ici-bas. Entre autres exemples à l'appui de sa thèse, Stertinius raconte une plaisante aventure arrivée à un certain Opimius :

> Pauper Opimius argenti positi intus et auri,

Regorgeant de richesses et se condamnant à des privations infinies, buvant à peine un vin aigre les jours de fête et dans un mauvais pot,

> Qui Veientanum festis potare diebus
> Campana solitus trulla, vappamque profestis.

Ce pauvre Opimius tombe malade, gravement même; il est pris de léthargie et à un tel point que son héritier, plein de joie, s'empare des clefs et court aux coffres :

> ..... Lethargo grandi est oppressus, ut hæres
> Jam circum loculos, et claves lætus ovansque
> Curreret.

Mais un médecin fidèle et empressé accourt près de lui et fait si bien qu'il le réveille ; *hunc medicus celer atque fidelis excitat hoc pacto*. Le moyen est ingénieux, mais avant de le faire connaître, remarquons les deux épithètes dont Horace s'est servi en cette occasion, *celer atque fidelis;* il y a là le zèle d'un ami, l'empressement du praticien qui veut être utile, qui veut arracher à la mort un client auquel il est dévoué. Voyons maintenant quel est le mode de traitement choisi par notre honorable confrère.

> ..... Mensam poni jubet ; atque
> Effundi saccos nummorum, accedere plures
> Ad numerandum.

Il fait dresser une table, on y jette des sacs d'écus que plusieurs personnes se mettent à compter. — Le praticien qui connaissait son malade, avait pensé que le bruit de l'argent devait tirer Opimius de son assoupissement profond, et, en effet, *hominem se erigit*. Alors le médecin lui dit :

Ni tua custodis, avidus jam hæc auferet hæres !

Si tu ne veilles sur ton bien, ton héritier avide va tout emporter. — *Men' vivo?* s'écrie l'avare : Quoi ! de mon vivant ? — Si tu veux vivre, réveille-toi donc et fais ceci. — Quoi ? — Tu es faible, épuisé, prends une nourriture fortifiante, relève ton estomac délabré,

Deficient inopem venæ te, ni cibus atque
Ingens accedat stomacho fultura ruenti.

Tu hésites ! allons, prends cette décoction de riz. — Combien coûte-t-elle ? — Peu de chose. — Mais encore ? — Huit as. — Hélas ! dit Opimius, qu'importe de mourir de maladie ou ruiné par des fripons et des voleurs :

Tu cessas ? agedum, sume hoc ptisanarium oryzæ.
— Quanti emptæ ? — Parvo. — Quanti ergo ? — Octussibus. — Eheu !
Quid refert, morbo, an furtis pereamve rapinis ?

La scène est parfaite, on croit entendre cet homme qui tient plus à son argent qu'à la vie. Que lui importe qu'il meure de son mal ou de misère ? Pourrait-il vivre s'il avait quelques as de moins dans son coffre-fort ? Mais le médecin, qu'en dites-vous ? n'a-t-il pas agi en homme habile, *celer atque fidelis*, c'est Horace qui le dit ; il a pris un bon parti, et promptement ; il touche la fibre sensible, il atteint le but du premier coup. Fût-elle prête à quitter ce corps engourdi, l'âme de l'avare revient aussitôt en entendant ce bruit des écus qu'on agite, le mort ressuscite, le cadavre se redresse, et le miracle est accompli.

Un peu plus loin, dans la même satire, nous voyons figurer un médecin célèbre, Cratérus, dont Cicéron et Perse ont parlé. Voici une sorte de consultation donnée par ce praticien renommé et nous ne pouvons que nous associer à son opinion :

Non est cardiacus, Craterum dixisse putato,
Hic æger : recte est igitur surgetque ? Negabit :
Quod latus, aut renes morbo tentantur acuto.

Cratérus affirme qu'un malade a l'estomac en bon état. En concluez-vous qu'il se porte bien et peut se lever ? — Non, répond le médecin, car il souffre du côté ou des reins, il a une pleurésie, ou un lombago, ou une néphrite aiguë. — Le père Sanadon et M. Goupy, un des plus récents traducteurs d'Horace, rendent *cardiacus* par mal de cœur, dans le sens vulgaire, synonyme d'envie de vomir. Il nous a semblé que l'on pouvait mieux dire.

Celui qui, dévoré d'ambition, court après les honneurs, *naviget Anticyram*, il est fou, qu'il aille à Anticyre, où croit l'ellébore ; cet autre qui prodigue ses biens, étale les plus ruineuses folies, *aceto diluit insignem baccam*, dissout dans le vinaigre une perle précieuse, *scilicet ut exsorberet*, pour l'avaler, — n'est pas moins digne de mépris. Le fils d'Æsopus, qui imite en ceci la reine Cléopâtre, a fait là un acte de chimie dont on peut contester l'exactitude, mais passons.

Un certain Polémon, longtemps esclave d'une courtisane habile, écoute enfin la voix d'un ami, d'un maître, et renonce à ce servage dégradant. Imitez-le, vous qui cédez à vos passions, *ponas insignia morbi, fasciolas, cubital, focalia ;* débarrassez-vous de cette livrée de la maladie. — Il y a ici une comparaison, un double sens que nous pouvons interpréter à notre guise. S'agit-il de *morbus*, synonyme de *stultitia*, folie ? Alors Polémon renonce à sa toilette d'amoureux, les broderies, le coussin sur lequel on s'appuie, les cravates élégantes, il quitte cette livrée des coureurs de bonnes fortunes ; mais si *morbus* est pris dans son acception réelle, nous verrons que le malade s'enveloppait de bandages, garnissait son lit de coussins, prenait des précautions que tout homme soigneux de sa personne ne néglige pas aujourd'hui. M. Goupy a traduit *cubital* par manchettes, mais jamais, j'en atteste mon Quicherat, *cubital* n'a pu se rapporter à un ornement du poignet.

Voici encore une scène singulière, autre exemple d'une folie nouvelle dans cette revue où la cervelle humaine est traitée si cavalièrement. Une mère, plus tendre qu'éclairée, veut guérir son fils que tourmente depuis cinq mois une fièvre quarte ; elle a tout épuisé, la science des meilleurs médecins, les incantations des plus habiles sorcières, elle a recours au plus puissant des dieux et lui adresse ces paroles :

Jupiter, ingentes qui das adimisque dolores,
Mater ait pueri menses jam quinque cubantis,
Frigida si puerum quartana reliquerit, illo
Mane die, quo tu indicis jejunia, nudus
In Tiberi stabit.

Si cette fièvre abandonne mon enfant, le matin du jour où tu nous imposes le jeûne, je le plongerai nu dans le Tibre. — Ce bain par immersion était considéré par les anciens comme un acte

expiatoire, le corps était purifié au moral et au physique, ce qui était agréable aux dieux. On trouve dans la sixième satire de Juvénal un passage qui se rapporte à celui-ci. Un prêtre de Cybèle endoctrine une femme :

> Hibernum fracta glacie descendet in amnem,
> Ter matutino Tiberi mergetur, et ipsis
> Vorticibus timidum caput abluet.

La saison est rigoureuse, il lui faudra rompre la glace pour se plonger dans l'eau et baigner sa tête dans les tourbillons du fleuve, — On comprend la valeur de ces cérémonies qui se retrouvent dans toutes les religions antiques : l'eau lustrale, les bains, les aspersions, les baptêmes appartiennent à un même ordre d'idées, mais Horace n'en tient nul compte, il dit, avec sa raison un peu sceptique :

> ..... Casus medicusve levarit
> Ægrum ex præcipiti ; mater delira necabit
> In gelida fixum ripa, febrimque reducet.

Que le hasard ou la médecine arrache ce pauvre enfant à la tombe entr'ouverte, sa mère en délire va le tuer en le retenant sur la rive gauche glacée, et lui rendre sa fièvre. — Et il ajoute : Quelle maladie a frappé son cerveau ? La superstition ! On s'étonne de trouver dans notre poète, aussi bien que dans Perse et Juvénal, des passages pleins de hardiesses extrêmes ; on pouvait blâmer des pratiques religieuses et faire remonter jusqu'aux dieux des critiques violentes. En faut-il conclure qu'il n'y avait pas de religion d'État ou que le *quidlibet audendi* des poètes était une sorte de privilége contre lequel personne ne réclamait ?

Descendons de ces hauteurs. La IVe satire est consacrée aux gourmands, à ceux qui s'occupent de cuisine, qui mettent leur bonheur dans les satisfactions de la bouche et de l'estomac, et nous allons voir que les Romains avaient singulièrement perfectionné ce chapitre de la vie privée. Le plaisir de bien manger n'est pas le souverain bonheur de l'homme. Notre poète, tout en exposant cette thèse facile, déploie une érudition étonnante à l'égard de la science culinaire, il cite une foule d'observations, de préceptes dont on peut tirer bon parti. Ces choses singulières qu'il a l'air de tourner en ridicule, il les met dans la bouche d'un certain Catius qui prétend les tenir d'un personnage considérable ; mais l'on voit qu'Horace ne dédaigne pas ces connaissances dont il se

moque. Le soin qu'il a pris de recueillir ces formules, ces lois, nous prouve assez clairement le cas qu'il en fait. Il demande à Catius de qui il tient ces observations, mais l'autre lui répond :

> Ipsa memor præcepta canam ; celabitur auctor.

Plein de ses leçons, je vais vous les redire ; quant au nom de l'auteur, je ne puis vous le confier. — Cachez-le tant que vous voudrez, mon maître, il nous plaît de penser qu'il s'agit ici de vous-même. Et le voilà qui conseille de choisir les œufs de forme allongée plutôt que les ronds ; les premiers, devant fournir un coq, sont plus nourrissants.

> Caule suburbano, qui siccis crevit in agris
> Dulcior : irriguo nil est elutius horto.

Le chou cultivé dans les faubourgs (le maraîcher) a moins de saveur que celui qui croît en plein champ ; rien de plus fade que le produit d'un jardin trop arrosé. — La société d'horticulture ne dirait pas mieux aujourd'hui.

Si vous aimez les champignons, prenez garde, *pratensibus optima fungis natura est : aliis male creditur !* Ceux qui viennent dans les prés sont excellents, les autres sont dangereux. — M. le docteur Réveil, si bon juge en pareille matière, conseille de ne pas se fier à cette indication essentiellement trompeuse.

Voici un bon conseil à ceux qui boivent le matin du vin blanc, des liqueurs fortes, à ceux qui *tuent le verre,* ou *le ver* (lequel le leur rend bien). Aufidius mettait du miel dans un Falerne capiteux, il avait tort, *quoniam vacuis committere venis nil nisi lene decet.* Il ne faut prendre à jeun que des choses douces, *leni præcordia mulso prolueris melius.* La société de tempérance aurait dû prendre pour épigraphe ces paroles si sensées. Malheureusement le père Andrews est mort, et les serments qu'il a reçus ont duré encore moins que lui.

Si dura morabitur alvus, si votre ventre est paresseux, il faut recourir à certains aliments très utiles en pareil cas :

> Mitulus, et viles pellent obstantia conchæ,
> Et lapathi brevis herba, sed albo non sine Coo.

Les moules et quelques menus coquillages, voilà le moyen de surmonter les obstacles ; ajoutez-y un peu d'oseille, mais n'oubliez pas d'y associer le vin blanc de Cos. — Disons, en passant, que le *lapathum* des anciens n'est pas le *rumex* des modernes, et que le

cuisinier romain ne confondait pas les feuilles de la patience avec celles de l'oseille.

Nous ne suivrons pas Horace dans cette longue énumération des meilleurs vins, des fruits les plus savoureux, des poissons les plus exquis, de la sauce que chaque espèce réclame, et d'une foule de particularités qui montrent à quel point le luxe de la table romaine était arrivé ; il n'y a rien en tout cela qui intéresse autrement que comme question d'hygiène publique.

Dans la ve satire intitulée : *Quibus artibus captanda testamenta,* comment on peut obtenir des testaments en sa faveur, c'est-à-dire par quels moyens on peut s'enrichir, le poète professe une science qui avait fait de grands progrès à Rome. Il met dans la bouche d'Ulysse et de Tirésias des préceptes moqueurs, une critique piquante de coutumes si fort en honneur au siècle d'Auguste, et il termine ce dialogue par ce trait : *Si quis forte cohæredem senior male tussiet,* un vieillard, ton cohéritier, a-t-il une mauvaise toux, agis alors, etc. — *Male tussiet,* sont les deux seuls mots que le médecin puisse relever dans cette pièce, qui se rapporte à un genre d'industrie que les modernes n'ont pas abandonné.

Dans une autre satire, la VIe, Horace cherche à se débarrasser des personnages qui, sachant combien Mécène a de bontés pour le poète, voudraient exploiter cette bienveillance. Il est vrai, dit Horace, que souvent Mécène m'emmène avec lui dans sa litière quand il voyage, mais voici notre conversation ordinaire, les grands secrets qu'il confie à mon oreille discrète, *quæ rimosa bene deponuntur in aure :* Quelle heure est-il ? Gallina, le gladiateur, peut-il lutter avec le Syrien ?

Matutina parum cautos jam frigora mordent.

Les matinées commencent à être froides et les imprudents pourront s'enrhumer. — La défaite est ingénieuse. On doit penser que ces deux hommes, si bien faits pour se comprendre, agitaient d'autres questions que ces banalités vulgaires, mais on croit assister à cet entretien dont le poète nous donne un si plaisant échantillon.

On sait qu'en décembre, à l'époque des saturnales, les esclaves, autorisés par une antique coutume, avaient leur franc parler avec le maître, et profitaient de l'occasion pour faire entendre de dures vérités qui ne pouvaient pas être tout à fait perdues. Le

poète a consacré la VII[e] satire de ce même livre II, à raconter un entretien de ce genre, où Davus et Horace lui-même jouent le rôle principal. C'est un cadre ingénieux dans lequel l'auteur fait entrer des réflexions morales, des critiques piquantes qui s'adressent à lui-même ; il se livre à la malignité de Davus, qui use et abuse de la circonstance. Horace a voulu montrer que, s'il est sévère pour son prochain, il n'est pas indulgent pour lui-même ; bel argument en faveur de la sincérité du satirique, qui ne craint pas les représailles et met à nu ses propres défauts.

Davus démontre que chacun est enclin à mal faire, qu'on se plaît dans le mal, qu'on caresse ses passions au lieu de les combattre. Voyez, dit-il, le bouffon Volanérius qui a les mains paralysées par une goutte légitime, *justa chiragra contudit articulos ;* sa passion pour le jeu est telle qu'il paie un homme, tant par jour, pour ramasser ses dés et les jeter dans le cornet,

..... Qui pro se tolleret atque
Mitteret in phimum talos, mercede diurna
Conductum pavit.

Il continue sur ce ton : Horace est près de se fâcher, mais l'esclave, qui se sent fort du droit commun, lui dit tranquillement : *Aufer me vultu terrere,* ne croyez pas m'effrayer par vos airs menaçants, *manum stomachumque tenete,* point de coups, point d'injures ; laissez-moi vous répéter ce que j'ai entendu dire au portier de Crispinus :

Te conjux aliena capit : meretricula Davum.
Peccat uter nostrum cruce dignius ?

Vous aimez l'épouse de votre voisin, moi je préfère les courtisanes. Lequel de nous deux est plus digne du gibet ? — Quand mes sens sont enflammés, je vais dans un certain lieu, je satisfais mon désir et je quitte cette femme habile et complaisante sans déshonneur et sans redouter qu'un amant plus riche et plus beau n'obtienne les mêmes faveurs. — Le latin est ici d'une crudité terrible, mais il a une énergie merveilleuse :

.... Sub clara nuda lucerna
Quæcumque excepit turgentis verbera caudæ,
Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum,
Dimittit neque famosum, neque sollicitum, ne
Ditior, aut formæ melioris meiat eodem.

Davus a cent fois raison, il démontre victorieusement que les

passions qu'on lui reproche, son maître les a aussi nombreuses, aussi violentes :

> Nil ego, si ducor libo fumante : tibi ingens
> Virtus atque animus cœnis responsat opimis.

Je ne suis qu'un vaurien si je me laisse allécher par l'odeur d'un gâteau fumant, mais vous, votre sagesse et votre courage résistent aux plus splendides festins. Ma gourmandise m'est souvent fatale, *tergo plector,* mon dos en souffre, mais vous, n'avez-vous pas à en souffrir ?

> Nempe inamarescunt epulæ sine fine petitæ,
> Illusique pedes vitiosum ferre recusant
> Corpus.

Tous ces aliments entassés s'aigrissent dans votre estomac et vos pieds incertains refusent de porter votre corps affaibli par l'intempérance. — Cette satire est un modèle de raison et de style, elle conduit tout naturellement à la suivante, la VIIIe, dans laquelle le poète décrit le fameux repas donné par Nasidiénus. Bien que la description de ce festin soit une moquerie, cependant nous y trouvons l'indication des coutumes en vogue au temps de l'auteur, et nous devons mentionner ici la série de moyens employés pour stimuler l'appétit des convives.

Un sanglier de Lucanie formait la pièce principale du premier service ; on l'avait entouré de raves, de laitues, de racines et de tout ce qui sert à réveiller les estomacs blasés ; *acria circum rapula, lactucæ, radices, qualia lassum pervellunt stomachum.* Ajoutez-y *siser,* le chervi, et non pas le céleri de certains traducteurs ; *halec,* la saumure ou un petit poisson, probablement l'anchois ; et enfin, *fæcula Coa,* la lie du vin de Cos. —

Arrêtons-nous ici, les satires nous ont fourni une moisson abondante ; nous n'aurons pas moins à récolter dans les épîtres. La muse familière nous montrera les Romains dans l'abandon de la vie privée, avec leurs passions, bonnes ou mauvaises, misérables ou généreuses, et la médecine n'a pas moins le droit d'intervenir que dans tout ce qui précède. Écoutons Horace, qui parle toujours le langage de la saine raison, de la philosophie indulgente, qui soulève tous les voiles et nous montre, au sein de la fibre humaine, les secrets ressorts qui nous font mouvoir, *ut nervis alienis mobile lignum,* vraies marionnettes dont l'ami de Mécène tient le fil.

Il y a, dès le début de la première épître, un bon conseil à l'adresse de tout le monde, une de ces pensées où la raison se montre, avec un doux éclat, revêtue d'une forme piquante, une de ces façons de parler qui portent coup, que l'on retient dans sa mémoire pour s'en servir à l'occasion, et l'occasion ne manque jamais de se présenter à celui qui ne refuse pas de la saisir.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.

On voit la pensée d'Horace, et cependant il est extrêmement difficile de la traduire d'une manière satisfaisante. Le poète parle d'un vieux gladiateur, Véjanius, qui a déposé ses armes et ne veut plus descendre dans l'arène, de crainte d'être forcé de demander grâce aux spectateurs. Il ajoute à cet exemple un autre argument fourni par lui-même :

Est mihi purgatam crebro qui personet aurem.

Une voix secrète ne cesse de me répéter à l'oreille, *aurem purgatam,* à l'oreille bien nettoyée ; — le bon conseil que nous avons rapporté plus haut : laisse là ton coursier vieillissant, fatigué, laisse-le si tu es sage, raisonnable, *sanus,* de crainte que, ne pouvant aller jusqu'au bout, il ne te jette par terre et ne fasse rire à tes dépens.

L'usage a prévalu d'attribuer à ces deux vers une signification plaisante; ceux qui font profession de galanterie, même quand l'âge devrait les avertir du danger qu'ils courent, entendent répéter le *solve senescentem* et n'en deviennent pas plus sages, jusqu'à ce qu'un avertissement sévère, un accident grave leur démontre l'absurdité de leur conduite.

L'homme n'est pas parfait, on le croira sans peine, mais est-ce une raison pour ne pas chercher à le rendre meilleur? Faut-il abandonner tout espoir de progrès ?

Non possis oculo quantum contendere Lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus inungi.

Tu n'auras jamais la vue perçante d'un Lyncée, est-ce un motif pour négliger tes yeux malades ? Tu ne seras jamais aussi vigoureux que l'invincible Glycon, faut-il pour cela laisser la goutte envahir tes membres ?

Nec, quia desperes invicti membra Glyconis,
Nodosa corpus nolis prohibere chiragra.

Il en est de même de toutes nos imperfections morales, il faut tenter de les combattre, la philosophie a des maximes salutaires, l'expérience donne de bonnes leçons, et ces maux de l'âme cèdent à la raison qui dirige et soutient :

> Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
> Possis, et magnam morbi deponere partem.

Cette épître, adressée à Mécène, est charmante d'un bout à l'autre ; les meilleurs préceptes sont enveloppés des plus douces paroles, jamais la sagesse pratique ne se montra sous une forme plus gracieuse, plus spirituelle ; en vantant la modération en toutes choses, le poète ne sépare pas les intérêts de la morale de ceux de la plus sage hygiène, et nous devons l'en féliciter. Cette épître se termine par un trait qui montre combien nous sommes autorisés à confondre ces deux sciences si différentes et qui sont évidemment réunies dans la pensée d'Horace :

> Ad summam, sapiens uno minor est Jove ; dives,
> Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum,
> Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est.

Conclusion : le sage ne voit que Jupiter au-dessus de lui ; il est riche, libre, comblé d'honneurs, beau, le roi des rois enfin, et surtout bien portant..... quand la pituite ne le tourmente pas. — Le mot *pituita* est générique, il s'applique au coryza et à tous les flux provenant des membranes muqueuses, mais ici tout porte à croire qu'il s'agit de cette maladie des yeux qui faisait le tourment perpétuel d'Horace. Il se mettait volontiers en scène en pareille occasion : nous en avons signalé et nous en signalerons encore de nombreux exemples.

La seconde épître, adressée à Lollius, est fort analogue à la précédente, c'est toujours l'éloge de la médiocrité, de la vie tranquille, de cet état où l'on substitue aux passions aveugles une volonté ferme, un jugement sain. Prenez le mal à son début, vous en triompherez facilement. *Si noles sanus curres hydropicus ;* que doit-on entendre par là ? Voici le texte, tâchons de l'expliquer clairement :

> Ut jugulent hominem, surgunt de nocte latrones :
> Ut te ipsum serves, non expergisceris ?

Les voleurs ne craignent pas de veiller la nuit pour égorger un homme, et vous ne vous éveillerez pas pour sauver votre vie ?

Mais si vous ne voulez pas courir quand vous êtes bien portant, vous serez forcé de le faire étant hydropique. Si quelque chose blesse votre œil, vous vous hâtez de l'enlever, *quæ lædunt oculum, festinas demere*, mais s'il s'agit d'une maladie de votre âme, vous en remettez la guérison à l'année prochaine; *si quid est animum, differs curandi tempus in annum.* Ces formes essentiellement médicales sont familières à Horace, nous les recueillons comme le produit du sol scientifique où le poète les a semées d'une main féconde, et nous y voyons la preuve d'une alliance intime entre des choses qui ont beaucoup plus d'analogie qu'on ne le pense généralement.

Non domus, et fundus, non æris acervus et auri,
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas.

La fièvre et les chagrins sont mis sur la même ligne, le rapprochement est le même que dans le passage précédent, et en effet, une maison, une terre, des monceaux d'or et d'argent, si l'on est malade, ne dissipent ni la fièvre ni les soucis; il faut se bien porter, *valeat possessor oportet,* car à quoi bon la richesse si l'on ne peut en jouir? — Ces biens si précieux, si désirables, sont alors comme un beau tableau pour celui qui a les yeux malades:

Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram,
Auriculas citharæ collecta sorde dolentes,

des fomentations pour un goutteux, et les sons de la lyre pour des oreilles douloureuses et remplies d'une humeur impure. — Les comparaisons sont nombreuses, parfaitement choisies pour aider à la démonstration d'une vérité trop souvent méconnue. Le poète prodigue les conseils : fuyez la volupté, *nocet empta dolore voluptas,* souvent elle cause de cuisantes douleurs (c'est notre droit de donner cette traduction); *invidus alterius macrescit rebus opimis,* l'envieux maigrit de l'embonpoint des autres; *ira furor brevis est,* la colère est une courte fureur, — c'est-à-dire une folie, une frénésie. Toujours la médecine mise en avant, à qui l'on emprunte ses expressions, ses idées, sa science, et dont on prodigue les formes techniques.

Horace a une singulière prédilection pour ce langage, il y revient sans cesse, et par exemple, dans le charmant billet qu'il écrit à Albius Tibullus (épître IV), il dit, en parlant de lui-même :

> Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,
> Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.

Quand tu voudras rire, viens me voir ; tu me trouveras frais et gras, la peau nette et brillante, comme un pourceau d'Épicure. — Et cependant il affecte toujours un goût particulier pour la frugalité champêtre, il invite son ami Torquatus (épître v) à venir partager son modeste dîner : si vous voulez vous étendre sur un lit bien simple, dit-il, si vous n'avez pas peur d'un unique plat de légumes,

> Nec modica cœnare times olus omne patella,

venez, nous causerons, nous rirons ; un petit vin des coteaux campaniens chassera les soucis ; c'est demain la fête de César, nous prolongerons le joyeux festin bien avant dans la nuit. — Horace décrit alors les charmes d'une ivresse commençante, *ebrius*, notez bien, et non *vinosus :*

> Quid non ebrietas designat ? Operta recludit ;
> Spes jubet esse ratas ; in prœlia trudit inertem ;
> Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
> Fœcundi calices quem non fecere disertum ?
> Contracta quem non in paupertate solutum ?

Cette douce ivresse est féconde ! elle découvre les secrets, change l'espoir en certitude, donne du courage au faible, fait évanouir les chagrins, inspire des talents divers. L'éloquence gît au fond de la coupe, la fortune semble sourire à l'indigent ! — C'est sans doute en mémoire de ce tableau si gracieux que l'école de Salerne a établi le précepte : *Semel in mense ebriari ;* et l'on peut croire que les banquets, si fort en honneur dans toutes les sociétés médicales et autres, ont pour but de donner à l'esprit un repos salutaire, un délassement si utile à ceux dont la vie est remplie de devoirs impérieux, d'occupations attristantes.

Numicius est encore un des amis d'Horace auquel il prodigue les bons avis ; il lui recommande d'être modéré en tout, car, dit-il, un sage peut être appelé fou,

> Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam,

s'il met trop d'ardeur à rechercher la sagesse. Tout ce qui brille sur la terre disparaîtra dans son sein ; tous, riches ou pauvres, il nous faudra rejoindre Ancus et Numa. Donc,

> Si latus aut renes morbo tentantur acuto,
> Quære fugam morbi.

Si des douleurs aiguës occupent tes reins ou ton côté, cherche un prompt remède à ces maux. — Il faut en agir de même avec les passions. Et, se moquant d'un homme qui sacrifie tout au désir d'être riche, il lui dit : Achète un esclave qui te dise le nom des passants ; *mercemur servum qui dictet nomina*, qui t'avertisse en te touchant le côté gauche, *lævum qui fodicet latus*, afin de donner la main à ceux dont il importe de se faire l'ami, *et cogat dextram porrigere*. Ces détails nous intéressent, mais rien ne nous dit pourquoi cet esclave touche de préférence le côté gauche de son maître. Les commentateurs, qui expliquent tout, ont oublié d'expliquer cela.

Horace écrit à Mécène (épître VIIe) : Si vous voulez que je me porte bien, accordez-moi, quand je crains la maladie, l'indulgence que vous me témoignez lorsque je suis malade :

> Si me vivere vis sanum recteque valentem,
> Quam mihi das ægro, dabis ægrotare timenti
> Mæcenas, veniam : dum ficus prima, calorque
> Designatorem decorat lictoribus atris.

Et surtout en ce temps où les figues sont mûres, où la chaleur cause tant de cérémonies funèbres. Hélas ! les parents tremblent pour leurs fils, *dum pueris omnis pater, et matercula pallet;* et enfin quand le courtisan s'empresse, quand le plaideur se fatigue, et que ce travail

> Adducit febres, et testamenta resignat,

cause des fièvres graves et fait ouvrir les testaments. — On voit que c'est l'époque de la *malaria*, cette peste de la campagne romaine que vingt siècles n'ont pu détruire, qui défie la science des ingénieurs et tous les conseils de salubrité.

Le poète dit à son ami : Si vous voulez que je sois sans cesse auprès de vous, rendez-moi ma brillante santé, ce front que rétrécissait une noire chevelure ; rendez-moi mon doux parler, mon gracieux sourire :

> Quodsi me noles usquam discedere, reddes
> Forte latus, nigros angusta fronte capillos ;
> Reddes dulce loqui ; reddes ridere decorum.

Horace désire bien encore quelque chose, une Cinare agaçante et sa fuite simulée, mais cela ne nous regarde pas. Nous voulons seulement noter ici les signes d'une jeunesse florissante, *forte*

latus, ce qui veut dire, une bonne poitrine, un torse robuste, des poumons vigoureux, une voix sonore, et puis ce front rétréci par une chevelure noire, belle expression, juste et pittoresque, car avec l'âge le front se dégarnit, s'élève, et montre à nu ces crânes blancs comme l'ivoire si fréquents chez les médecins.

Avec un système nerveux éminemment irritable, Horace devait éprouver de nombreuses variations dans sa santé; il écrit à son ami Celsus Albinovanus:

> Nil audire velim, nil discere, quod levet ægrum;
> Fidis offendar medicis, irascar amicis,
> Cur me funesto properent arcere veterno.

Moins sain d'esprit que de corps, je ne veux rien écouter, rien apprendre de ce qui pourrait me soulager; je m'irrite contre les meilleurs médecins, contre mes amis du soin qu'ils mettent à combattre cette langueur funeste. — Est-ce l'ennui, le dégoût, la satiété, ces épines du bonheur, si piquantes pour ceux qui n'en ont pas l'expérience? Rien n'indique le genre de maladie dont il souffre, et les traducteurs les plus habiles, comme M. du Rozoir, ne sont pas autorisés à dire qu'il s'agit ici d'un mal de tête.

Dans une épître à Iccius (la XII[e]), Horace lui dit:

> Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
> Divitiæ poterunt regales addere majus.

Si ton estomac, si ta poitrine, si tes jambes sont en bon état, les trésors des rois ne sauraient rien ajouter à ton bonheur. — On pourrait traduire différemment: Si tu as le ventre libre, si tu respires bien, si tes jambes sont solides, etc. Cette même remarque s'applique à un grand nombre de passages dont l'interprétation technique n'est pas toujours aussi élégante que l'exige un goût plus pur, un style plus élevé; mais nous pensons que très souvent le sens réel et médical est plus dans la pensée de l'auteur, plus en rapport avec son sentiment intime, aussi nous permettons-nous de substituer notre phrase scientifique à celle des hommes de lettres, étrangers à nos préoccupations légitimes.

Voici, par exemple, une épître adressée à Numonius Vala (la XV[e] du livre I[er]), dans laquelle Horace traite une foule de questions des plus médicales. Il dit qu'Antonius Musa, le médecin d'Auguste, le plus célèbre praticien de Rome, lui a recommandé de renoncer aux eaux sulfureuses de Baia, *nam mihi Baias su-*

pervacuas, parce qu'elles sont pour moi sans aucune utilité, il m'a brouillé avec elles, *illis me facit invisum*, il me plonge dans l'eau froide, même en cette saison rigoureuse, *gelida quum perluor unda per medium frigus*.

Arrêtons-nous ici ; le personnage dont parle notre poète, et l'événement auquel il fait allusion, constituent un chapitre important de l'histoire de la médecine à Rome. Musa était un des affranchis d'Auguste et frère d'Euphorbe, médecin du roi Juba. L'empereur étant tombé gravement malade, Musa le guérit quand la mort paraissait imminente, et le malade reconnaissant combla son médecin d'honneurs et de richesses : il l'exempta de toutes les charges publiques, lui donna le droit de citoyen romain, l'autorisa à porter un anneau d'or, et lui fit élever une statue de bronze qu'on plaça près de celle d'Esculape. Ce fut à l'occasion de cet heureux événement que la profession médicale sortit du rang infime où elle végétait ; des distinctions personnelles furent accordées à certains médecins, ils jouirent des priviléges des chevaliers ; ce fut une époque d'émancipation intellectuelle et sociale pour les enfants d'Hippocrate, et, sous ce rapport, le nom de Musa doit être en honneur parmi nous.

On sait qu'Auguste, à son retour de l'expédition de Biscaye, était affecté d'une hépatite grave ; les fomentations chaudes qu'on lui appliquait n'empêchaient pas le mal de faire des progrès, il paraissait devoir emporter l'empereur, lorsque Musa remplaça ce traitement par un moyen contraire. L'eau froide, *intus et extus*, triompha de cette maladie, et nous voyons ici une des premières et des plus belles applications de l'hydrothérapie, telle que l'a préconisée Priessnitz, et comme on la pratique encore dans toute l'Europe, fort empiriquement dans la plupart des cas, mais quelquefois avec un succès merveilleux.

Ajoutons que Musa fut moins heureux auprès de cet infortuné Marcellus, immortalisé par un vers de Virgile. Mais revenons à Horace.

Évidemment la guérison de l'empereur avait mis à la mode le moyen employé sur lui, l'eau froide était en faveur, Musa généralisait ; fatale tendance de tous les guérisseurs qui se hâtent d'établir des analogies, comme si, dans la plupart des cas, l'individu n'était pas tout. Donc Horace qui, jusque-là, se plaisait aux thermes de Baia, va les abandonner pour aller à Salerne ; tout le

monde le plaint de quitter un si riant séjour, des bois de myrte, *myrteta relinqui*, et ces eaux sulfureuses si propices dans certaines maladies. De quelles maladies veut parler Horace? Voici le vers sur lequel les commentateurs ont disserté :

> Dictaque cessantem nervis elidere morbum
> Sulfura contemni.

Oui, tout le bourg gémit, *vicus gemit*, de me voir abandonner les eaux sulfureuses, si puissantes, dit-on, contre les attaques de goutte. — *Elidere morbum cessantem nervis*, a été considéré comme se rapportant à la goutte, mais il est difficile de justifier cette manière de voir. Qu'il s'agisse d'une affection quelconque qui aurait entraîné l'affaiblissement du système nerveux, d'une sorte de paralysie, c'est probable, cependant il y a loin de là à cette podagre dont le poète parle si souvent. Il convient donc de s'abstenir.

Musa s'indigne contre ces malades qui osent soumettre leur tête et leur région épigastrique à ces douches brûlantes de Clusium et de Gabies,

> Qui caput et stomachum supponere fontibus audent
> Clusinis, Gabiosque petunt et frigida rura.

On voit que le médecin d'Auguste tient à son système, mais Horace est sobre de détails sur ce sujet qui nous intéresse. Il plaisante, dans sa lettre, sur son cheval qui prend, malgré le cavalier distrait, la route accoutumée; il tire la bride et finit par rester le maître de la bête; *equi fremato est auris in ore*, au cheval bridé, l'oreille est dans la bouche, — expression proverbiale qui nous enchante.

Il paraît que le poète n'était plus *pinguis et nitidus*, il veut revenir de son voyage à Vélie gros et gras comme un Phéacien,

> Pinguis ut inde domum possim Phæaxque reverti,

et pour cela, il veut savoir si le pays est abondant en lièvres, en sangliers, quel est le rivage le plus fertile en poissons; il n'est pas moins gourmand que ce Ménius qui a dévoré son patrimoine et qui, quand il n'a plus rien à manger, voudrait, comme le censeur Bestius, qu'on marquât d'un fer brûlant le ventre de ces gastronomes insatiables :

> Scilicet ut ventres lamna candente nepotum
> Diceret urendos, corrector Bestius.

Il est vrai que Ménius, quand il avait fait un bon dîner, s'écriait: Je comprends que l'on sacrifie tout au plaisir de la table! Qu'y a-t-il de meilleur qu'une grive bien grasse?

Nil melius turdo, nil vulva pulchrius ampla!

Le second mets qui figure dans les grands repas romains, ce que l'on nomme une vulve de truie, était en grande considération parmi les gourmands. Sous ce nom l'on comprenait les parties voisines de l'appareil génital extérieur, la paroi abdominale proprement dite, ou plutôt la région hypogastrique, et l'on estimait surtout ce ventre quand les mamelles multiples de l'animal étaient remplies de lait. De notre temps les amateurs de bonne chère n'ont pas conservé, dans les menus les plus distingués, ce mets de prédilection de la cuisine romaine.

Notons, en passant, que les esclaves gourmands étaient marqués au ventre avec un fer rouge; les voleurs, à la main; les menteurs, à la langue; les fugitifs, au pied; justice sommaire autant que rationnelle, en ce temps où les supplices étaient de droit commun.

Les Romains ont toujours donné une attention extrême aux qualités de l'eau; Horace parle, en vingt endroits de son œuvre, de l'eau bonne ou mauvaise que l'on boit dans les pays qu'il parcourt, dans les propriétés rurales où il séjourne. Ainsi, dans l'épître XVIe, il dit à Quinctius:

Fons etiam rivo dare nomen idoneus, ut nec
Frigidior Thracam, nec purior ambiat Hebrus;
Infirmo capiti fluit utilis, utilis alvo.

Une fontaine, j'ai presque dit une rivière, la Digence, plus fraîche, plus pure que les eaux dont l'Hèbre arrose la Thrace, coule chez moi, guérit les maux de tête, rend la digestion facile. — Il décrit avec complaisance les charmes de cette agréable retraite. Là, dit-il, je brave les fâcheuses influences de l'automne:

Incolumen tibi me præstant Septembribus horis.

Peut-être dédaignez-vous ces plaisirs faciles; vous préférez le forum, les jeux du cirque, les grands repas, et lorsque tout le monde affecte de vous croire vigoureux et sain, vous vous mettez à table, brûlé par la fièvre, jusqu'au moment où votre main tremblante trahit le mal qui vous dévore:

> Neu, si te populus sanum recteque valentem
> Dictitet, occultam febrem sub tempus edendi
> Dissimules, donec manibus tremor incidat unctis.

Manibus unctis, les mains grasses, — c'est-à-dire pendant le festin, lorsque les mains ont rempli leur office. C'est une insigne folie d'en agir ainsi. Les sots, par une mauvaise honte, enveniment leurs plaies en les cachant,

> Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Lollius, à qui s'adresse la XVIII[e] épître, est un homme plein de franchise, aussi éloigné de la flatterie qui corrompt que de la rudesse qui insulte; ce n'est pas lui qui croit qu'on est sage parce que l'on a les dents noires et les cheveux coupés courts, *tonsa cute, dentibus atris;* il parle à propos, dit son avis avec convenance, se montre complaisant à l'égard de ses amis, ne cherche pas à faire prévaloir ses goûts, en un mot, c'est un homme que chacun devrait imiter et que le poète propose pour modèle à ceux qui agissent en sens contraire.

Il n'y a rien de médical dans cette épître, mais nous voulons relever un passage qui tient à la mimique romaine; nous en avons déjà recueilli plusieurs, et celui-ci ne nous paraît pas moins intéressant :

> Consentire suis studiis qui crediderit te,
> Fautor utroque tuum laudabit pollice ludum.

Celui qui croira que vous partagez son opinion ne manquera pas d'applaudir à la vôtre, *laudabit ludum tuum utroque pollice,* mot à mot : Louera ton jeu de ses deux pouces. — Dans l'amphithéâtre, quand un gladiateur blessé demandait grâce au peuple, les mains se levaient, et si les pouces étaient recourbés, cachés, il avait la vie sauve ; les pouces relevés signifiaient la mort, et le malheureux tendait la gorge au glaive de son adversaire. Horace fait allusion à cette coutume du cirque signalée par tous les historiens. Pline a dit : *Quum faveamus, pollice premere etiam adverbio jubemur.*

Les imitateurs sont l'objet des moqueries d'Horace, il en veut à ce *servum pecus* qui se traîne à la suite de ceux que la foule admire; les maladroits copient même ce qui est mal, *decipit exemplar vitiis imitabile* (épître XIX), et si je venais à pâlir, ils boiraient du cumin pour paraître plus pâles encore :

..... Quodsi
Pallerem casu, biberent exsangue cuminum.

Cette propriété du *Cuminum cyminum* (Lin.) espèce d'ombellifère dont les graines aromatiques sont excitantes, ne nous est pas connue, et l'on ne peut supposer que les Allemands, qui en mettent dans le pain, aient l'intention de se donner un teint blafard ou de simuler, chez les dames, la chlorose si peu gracieuse. Les Hollandais font entrer un peu de cumin dans la composition de leur fameux fromage, et c'est peut-être pour cela que les femmes de leur pays sont si blanches.

Horace, en terminant le premier livre de ses épîtres, adresse quelques vers charmants à son recueil ; il sait que les envieux font une rude guerre aux hommes de talent, à ceux dont la renommée s'occupe, à ceux surtout qui jouissent de la faveur des grands. Il a bonne grâce à être modeste, il fait beau jeu à ses ennemis, il confesse volontiers son obscure origine, sa petite taille, l'âge qui dégarnit son front et argente sa noire chevelure :

Quum tibi sol tepidus plures admoverit aures,
Me libertino natum patre, et in tenui re
Majores pennas nido extendisse loqueris.

Quand un soleil plus doux aura réuni près de toi quelques auditeurs bienveillants, dis-leur que je suis né d'un père affranchi et sans fortune, et que j'ai volé bien au-delà de mon nid, c'est-à-dire que je me suis élevé plus haut qu'on n'aurait pu le penser. — Qui pourra rendre ce dernier vers, son élégance suprême, sa grâce et sa simplicité charmante ? Dis-leur encore que je suis

Corporis exigui, præcanum, solibus aptum,
Irasci celerem, tamen ut placabilis essem.

Chacune de ces particularités, constituant le portrait physique et moral d'Horace, exigerait quelques développements. En effet, il était petit, et Damasippe, dans la IIIe satire, livre IIe, lui dit : *Ab imo ad summum totus moduli bipedalis ;* et bien que l'hyperbole soit manifeste, il fallait bien que cette plaisanterie eût un fondement réel. On sait d'ailleurs que l'empereur Auguste s'est moqué de la petite taille et de la rotondité du poète ; tâchez, lui dit-il, si vos volumes ne sont pas plus hauts qu'une chopine, *sextariolum,* qu'ils aient du moins l'honnête ampleur de votre ventre.

Præcanum, chauve, et chauve de bonne heure ; la faute en est

aux ans, sans doute; et ce front rétréci par une noire chevelure, s'est agrandi peu à peu, semant partout sa couronne effeuillée, dépouilles opimes que personne ne songeait à recueillir. Mais hélas! il a neigé sur les sommets, comme l'a dit plus tard un autre passionné, Jean-Jacques Rousseau, et le poète charmant, si prodigue de sages conseils, n'a pas gardé pour lui une bonne dose de cette philosophie qui fait prendre le mal en patience. Il est facile de dire :

> Nunc mihi res, non me rebus, subjungere conor,

mais qu'il en est peu qui réussissent dans ce labeur ingrat! —

Il y a, dans les vers cités plus haut, deux mots, *solibus aptum*, qui ont embarrassé les traducteurs. Cela veut dire tout simplement qu'Horace aime la chaleur. En plusieurs endroits de son œuvre, il se dit frileux; aussi, chaque hiver, allait-il chercher un ciel plus propice à Baia, à Salerne, à Tarente, dans la Pouille ou les Calabres, là où des régions plus méridionales lui promettaient un bien-être qu'il ne pouvait goûter à Rome. Il dit ailleurs, dans une ode adressée à Lydie (la VIIIe du livre Ier), *patiens pulveris atque solis*, supportant la poussière au champ de Mars, le soleil au jeu de paume, — et ces détails nous intéressent comme tout ce qui peut nous révéler quelques particularités de la vie d'un homme pour qui chacun se sent une amitié fraternelle.

Mais voici un autre chapitre plus intime : *irasci celerem*, prompt à se mettre en colère, mais aussi prompt à s'apaiser, *tamen ut placabilis essem*. On reconnaît là ce tempérament nerveux, mobile, aux impressions vives et peu durables. Horace cependant était timide, il nous en a donné une preuve certaine dans les vers suivants. Virgile et Varius le présentèrent à Mécène :

> ..... Optimus olim
> Virgilius, post hunc Varius, dixere quod essem
> Ut veni coram, singultim pauca locutus,
> Infans namque pudor prohibebat plura profari.

Qui l'aurait cru? Cet homme qui avait commandé une légion dans l'armée républicaine, qui avait assisté à une bataille, celle de Philippes, ville de Thrace, vers l'an de Rome 712 (il est vrai qu'il s'était enfui, jetant son bouclier, *relicta non bene parmula*), cet homme qui osait s'adresser, dans une satire, à Octave, maître du

monde, et lui parler raison, le voilà tout interdit, tremblant, muet en présence d'un ami de l'empereur, et c'est lui-même qui nous raconte cette étrange faiblesse! Ajoutons que l'épître xx[e] du livre 1[er] fut écrite quand le poète comptait quarante-quatre hivers, *quatuor undenos implevis decembres,* quand Lollius et Lépidus étaient consuls.

Le second livre commence par une longue épître à Auguste. Horace passe en revue les poètes qui l'ont précédé, Ennius, Névius, Pacuvius, Accius, Afranius, Plaute, Cécilius et Térence; un mot sert à les caractériser, ils ont tous des mérites différents, mais tous sont admirés, lus, appris par cœur, et constituent le vrai Parnasse romain depuis le siècle de Livius Andronicus.

Il prétend que, sous Auguste, tout le monde veut être poète, ou dicte des vers; jeunes et vieux cèdent à cette manie, comme si tout le monde avait le talent nécessaire. Et cependant il faudrait étudier, apprendre.

> Navem agere ignarus navis timet : abrotonum ægro
> Non audet, nisi qui didicit, dare.

Celui qui ne connaît pas la marine n'oserait conduire un vaisseau; il faut avoir étudié la médecine pour prescrire l'aurone à un malade. — L'*arthemisia abrotonum,* arbuste d'Orient, cultivé dans tous nos jardins sous les noms d'aurone, de citronnelle, en raison de son odeur, est une de ces plantes dont la renommée s'est affaiblie à mesure que les observateurs sont devenus plus sévères; il fallait qu'au temps d'Horace on considérât cette substance comme fort importante, puisque les médecins seuls devaient la prescrire. Lucrèce a dit: *Abrotonique graves,* mais la pharmacie moderne s'écrie: Nous avons changé tout cela!

Qui pourrait s'étonner de ces révolutions? Rome elle-même n'a-t-elle pas subi l'action du temps? Horace a pu dire dans cette même épître:

> Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
> Intulit agresti Latio.

La Grèce vaincue soumit son farouche vainqueur, et porta les arts dans le Latium rustique. — Ce changement ne se fit pas sans peine, il fallut les loisirs qui succédèrent aux guerres puniques pour que l'on jetât les yeux sur les écrits des Grecs,

> Serus enim Græcis admovit acumina chartis.

Horace, en parlant ainsi, luttait contre un parti littéraire qui ne voulait rien devoir à l'Attique, qui trouvait admirable le langage des plus anciens monuments de l'histoire de Rome, les lois des Douze tables, les traités conclus avec les Sabins austères ou avec Gabie; mais le poète se révoltait contre les prétentions barbares, il citait un vieux proverbe :

Nil intra est oleam, nil extra est in nuce duri.

Le noyau d'olive, la coque de la noix n'ont rien de plus dur, — et personne, dit-il, ne nous croira quand nous dirons que, en peinture, en musique, en palestre même, nous sommes plus habiles que les Grecs :

..... Pingimus, atque
Psallimus, et luctamur Achivis doctius unctis.

Laissons là ces débats que nous avons vu se renouveler de nos jours. Recueillons cependant une expression proverbiale qui nous intéresse : Horace prétend que Démocrite rirait bien s'il voyait les auteurs dramatiques aussi maltraités par la foule ignorante :

Scriptores autem narrare putaret asello
Fabellam surdo.

Il penserait que les poètes récitent leur pièce devant un âne sourd. — Julius Florus, à qui le poète écrit la seconde épître du deuxième livre, n'est pas un de ces auditeurs dont il vient de parler, mais Florus aime les correspondances actives, et Horace est toujours le plus paresseux des hommes :

Dixi me pigrum proficiscenti tibi: dixi
Talibus officiis prope mancum, ne mea sævus
Jurgares ad te quod epistola nulla veniret.

Je te l'avais annoncé quand tu partais, je suis paresseux, presque manchot quand il faut écrire, et j'espérais ainsi prévenir des reproches sévères quand aucune lettre de moi ne devait t'être adressée. — Les traducteurs officiels négligent le mot *mancus* si expressif, parce que son équivalent est devenu chez nous trop familier, mais nous ne pouvons nous parer de cette fausse délicatesse.

Horace devient mélancolique, il se plaint des années qui lui ont déjà ravi la gaieté, l'amour, les festins et le jeu :

Singula de nobis anni prædantur euntes :
Eripuere jocos, venerem, convivia, ludum.

Il confesse volontiers qu'il aime mieux dormir que de faire des vers, *melius dormire putem quam scribere versus*. Il nous apprend que le travail lui est odieux, qu'il aime mieux passer pour fou ou pour un poète sans art que d'écrire sagement en se torturant l'esprit :

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi.

Bien entendu si mes défauts me plaisent ou si je ne m'en aperçois pas. — Et pour appuyer cette singulière doctrine, il cite l'exemple de cet homme d'Argos qui allait au théâtre quand les acteurs ne jouaient pas, qui applaudissait un spectacle imaginaire, heureux de son illusion. Les parents le firent soigner, *cognatorum opibus curisque refectus ;* ils étaient riches et voulaient le guérir, la science y mit tous ses soins :

Expulit helleboro morbum bilemque meraco,

Un pur ellébore triompha de la maladie et de la bile qui la causait ; — mais rendu à la raison, il regretta sa folie et reprocha cette cure à ceux qui lui ravissaient un plaisir si doux. Faut-il blâmer Horace de penser ainsi ? Non, certes, et cet Argien a montré en cela un grand sens. Il faut avoir la franchise d'avouer ses misères.

Si tibi nulla sitim finiret copia lymphæ,
Narrares medicis,

Si tu étais dévoré par une soif ardente, tu le déclarerais aux médecins; pourquoi n'oses-tu pas parler de cette ambition qui croît à mesure que tu l'assouvis ? Si, pour guérir une blessure, on t'avait enseigné une herbe ou une racine dont l'inutilité te serait démontrée par l'expérience, voudrais-tu continuer d'user de ces remèdes superflus ?

Si vulnus tibi, monstrata radice vel herba,
Non fieret levius, fugeres, radice vel herba
Proficiente nihil curarier ?

Ainsi se conserve jusqu'à la fin de cette œuvre charmante, le caractère de réalité que nous avons signalé dès le début. Horace emprunte toujours à la science médicale ses plus solides arguments ; il puise ses exemples, non pas seulement dans l'étude approfondie du cœur humain, mais encore dans la connaissance

des maladies, et son langage doit à cette circonstance une clarté, une précision, une fermeté qu'on trouve rarement, à un degré semblable, chez les auteurs du siècle d'Auguste. On sent que l'étude de nos infirmités se perfectionne à Rome, que Musa et ses collègues commencent à réagir sur la société intelligente qui les voit à l'œuvre ; la médecine sort de son enveloppe grossière : ce ne sont plus de simples affranchis qui exploitent cette industrie, l'art de guérir se révèle avec ses nobles instincts, le praticien sort de la foule, il n'est plus confondu avec les barbiers, les parfumeurs, il prend son rang légitime dans un monde élégant et spirituel, et les poètes deviennent les amis de ces hommes dont les veilles sont consacrées au soulagement de ceux qui souffrent.

Mais encore un pas dans cette voie et nous aurons terminé ce voyage charmant au travers des poésies d'Horace, le plus merveilleux recueil de pensées fines, d'idées ingénieuses, de conseils excellents, de réflexions morales marquées au coin de la vraie sagesse. Nous n'avons plus à voir que l'*Art poétique,* titre un peu ambitieux d'une épître qui ne porte aucun des caractères d'un traité didactique ; causerie vagabonde d'un esprit qui se jouait au milieu d'un sujet tombé par hasard sous sa plume ; véritable improvisation résumant les deux épîtres du livre second, et renfermant sans ordre, sans suite, une foule de préceptes tirés du propre fonds de l'auteur. Mais là encore nous trouverons ces mots dont la source nous est connue.

Horace parlait tout à l'heure d'un fou, dans le cerveau duquel venaient éclore les plus agréables illusions, qui voyait de grands artistes débitant des chefs-d'œuvre sur la scène, et dès le commencement de l'*Art poétique* nous trouvons une de ces créations fantasques, enfants du délire, lubies d'un cerveau creux, *velut ægri somnia ;* et en effet, cette tête humaine sur une encolure de cheval, ce corps bigarré de plumes, se terminant en queue de poisson, qu'est-ce autre chose que le rêve d'un malade ?

Nous retrouvons encore des fous dans ces prétendus génies qui négligent le soin de leur personne, qui ne coupent ni leurs cheveux, ni leur barbe, *bona pars non ungues ponere curat, non barbam,* ou dans cet autre qui *balnea vitat.* Cette tenue sauvage est redevenue à la mode ; nous avons vu de modernes grands hommes copier ce vieux modèle,

Nanciscetur enim pretium, nomenque poetæ,
Si tribus Anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit.

En effet, l'on obtiendra le nom de poète et la gloire qui s'y joint, en refusant au barbier Licinus une tête qui résisterait à l'ellébore de trois Anticyres. — Mais voici des maladies d'un autre ordre, sinon plus graves, au moins plus palpables, plus matérielles. Il y a des poètes agités d'une manie furieuse, qui fatiguent tout le monde de leurs vers sublimes, marchant au hasard, au grand plaisir des enfants qui les poursuivent dans les rues :

Ut mala quem scabies, aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error, et iracunda Diana :
Vesanum tetigisse timent fugiuntque poetam
Qui sapiunt : agitant pueri, incautique sequuntur.

Scabies ne veut pas dire seulement la gale, mais bien toute maladie de peau caractérisée par des aspérités, des croûtes, et des traducteurs estimés ont employé le mot lèpre.

Nous sommes disposé à partager cette opinion ; une simple affection herpétique ne pourrait concorder avec le second terme de la phrase, *morbus regius*, l'épilepsie, *morbus sacer*, cette effroyable névrose qui tue le cerveau et dégrade l'homme moral au point de ne laisser survivre que la stupide animalité. Mais *scabies* veut encore dire autre chose, par exemple, voici un passage de l'*Art poétique* où un auteur plein de vanité place bien loin audessous de lui tous ses confrères en Apollon. *Ego mira poemata pango* ! Mes vers sont excellents ! *Occupet extremum scabies !* Malheur à celui qui tombe au dernier rang ! Voilà le sens, le mot propre, mais si l'on se pique d'un peu d'exactitude, il faut dire : Que le dernier arrivé ait la gale au derrière ! Il y a ici une allusion à un jeu d'enfants ; la phrase est proverbiale et nous ne pouvions omettre de lui donner place en ces recherches légères.

Horace est un peu rude aux mauvais poètes, il leur prodigue ses sarcasmes les plus amers, il leur réserve ses traits les plus piquants. Par exemple, lorsque dans un banquet élégant, dans un souper fin, *gratas inter mensas*, un poète médiocre vient réciter de mauvais vers, Horace le compare à une symphonie discordante, *ut symphonia discors*, à un parfum grossier, *unguentum crassum*, et enfin à un mets vulgaire, *sardo cum melle papaver*. Le pavot assaisonné de miel de Sardaigne constituait un médio-

cre régal, mais M. de Guerle, qui donne cêtte traduction, pourrait bien ne pas avoir saisi le vrai sens de cette petite phrase. On trouve parmi les notes de Jean Bond : *Quod deterrimum est propter herbas amaras, ex quibus apes mel ibi conficiunt.* J'aime mieux cela. Je ne sache pas que nulle part on mange le pavot, même en y joignant du miel, tandis qu'il est certain que des miels amers, purgatifs, vénéneux même et produisant le délire, doivent ces qualités aux substances recueillies par les abeilles.

Horace poursuit à outrance cet énergumène qui nous assomme de ses compositions poétiques. On ne sait pas, dit-il, d'où lui vient cette rage. Est-ce une punition des dieux? Aurait-il souillé les cendres de son père, *utrum minxerit in patrios cineres*, ou bien, commis un inceste dans un lieu frappé par la foudre? *an triste bidental noverit incestus?* Évidemment il doit avoir à se reprocher quelque forfait horrible. Mais il ne lâche pas sa proie, il faut périr sous son vers assassin :.

Quem vero arripuit, tenet, occiditque legendo :
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

Tout-à-fait semblable à une sangsue, qui n'abandonne votre peau qu'après s'être gorgée de sang. —

On le voit, ce dernier trait nous appartient encore, c'est à la pratique de la médecine que le poète emprunte cette dernière comparaison qui fait image et clôt si bien son œuvre. Qui sait si l'on ne nous adressera pas le même reproche, à nous qui poursuivons cette tâche ingrate, disséquant d'une main indiscrète ces œuvres pleines d'un charme si doux pour en extraire ce qu'il y a de plus triste au monde, la maladie, la souffrance, nos misères physiques et morales, dans le but de satisfaire une curiosité que les admirateurs d'Horace trouveront peut-être inutile ou coupable !

Nous croyons que le poète ne s'en offenserait pas. Il aimait les médecins, il les appréciait; sa faible santé le rapprochait tout naturellement de ceux qui avaient le pouvoir et le désir de la protéger. Il aimait aussi la vie, ses douceurs et ses gloires, il cultivait la muse dans l'intérêt de l'avenir, il avait de nobles apirations vers la postérité, elles sont connues et dans la bouche comme dans la pensée de tous ceux qui travaillent pour se faire un nom. Hélas! il craignait la mort, il affectait d'attendre en riant et

couronné de roses, l'arrêt fatal de Libitine, et il chantait ces stances fameuses : Jouis de la vie, songe qu'un héritier joyeux dissipera ces trésors amassés ; ces palais, ces champs fertiles, et cette femme, la douce compagne de ton âge mûr, il faudra tout quitter : nous sommes soumis à la même loi ; agité par la main du sort dans l'urne redoutable, tôt ou tard le nom de chacun de nous en sortira, et la barque fatale doit nous conduire dans un lieu d'où l'on ne revient pas :

Omnes eodem cogimur : omnium
Versatur urna, serius, ocius,
Sors exitura, et nos in æternum
Exilium impositura cymbæ.

Il n'est pas un de ces vers harmonieux qui ne soit dans la mémoire de tout homme lettré, pas une de ces pensées revêtues d'une forme si parfaite qui ne se présente à l'esprit dans les grandes circonstances de la vie. Le génie d'Horace s'y dévoile entièrement, c'est un cri de son âme qui a retenti jusqu'à nous et que répétera l'éternel écho des générations futures.

VIII.

CATULLE.

Si peu qu'il nous reste d'impressions littéraires de nos dernières années de collége, quand bien même, en réthorique, nous n'eussions pas essayé quelque tragédie classique ou quelque drame échevelé, il y a des noms que semble murmurer l'écho de la jeunesse évanouie, qui conservent, en dépit des réalités de la vie, un parfum de tendresse et d'amour. Est-il un médecin assez médecin pour avoir vu s'effacer complétement ces traces brillantes du génie poétique des beaux âges de Rome et d'Athènes, pour chercher en vain, dans son cerveau desséché par l'étude, les souvenirs de la muse antique aux accents passionnés, celle qui remit sa lyre amoureuse entre les mains d'Anacréon, et que reçurent successivement Catulle, Properce, Tibulle, pour la transmettre de siècle en siècle à des hommes dignes de la posséder? Non, je ne puis croire à cet oubli des douces émotions du printemps de la vie, et je suis sûr que mes lecteurs se seront déridés en lisant le nom de l'amant de Lesbie. Mais un sourire de docteur en médecine est bientôt passé, et j'entends d'ici nos très honorés confrères, revenus à leur gravité habituelle, me demander, à l'aspect de ce nom, symbole des amours faciles, si je n'abuse pas de leur crédulité, de leur patience, en cherchant dans des poésies érotiques et des élégies plaintives si fort admirées, quelques renseignements sur la médecine romaine du temps des derniers consuls. La mort d'un moineau, disent-ils, les brouilleries et les réconciliations de deux amants, voilà tout ce qui nous reste de Catulle; Lesbie est tendre et coquette, c'est ce que chacun sait, et la médecine n'a rien à voir dans ces petites scènes d'un gynécée vénal où le sensualisme grossier tient la meilleure place.

Tel est en effet le sentiment commun au sujet du poète charmant qui va nous occuper ; mais, pour être général, en est-il plus juste? On nous permettra de résister à cette tendance des esprits paresseux, à cet empire des jugements tout faits, moyen facile de se débarrasser d'un examen qui exige du travail.

Il arrive un temps où l'on ne lit plus guère, on relit ; c'est l'époque de la maturité, des récapitulations ; il faut à notre esprit une nourriture plus choisie ; on dédaigne les nouveautés et l'on revient avec délices aux anciens livres, à ceux qui ont eu la gloire de paraître les premiers, d'ouvrir les voies où tant d'autres ont cheminé plus tard, souvent moins bien ; et ces retours vers un passé glorieux sont le plus grand charme de la vie calme, de la solitude du cabinet, du spectacle dans un fauteuil.

Notez bien qu'en lisant ainsi ses vieux auteurs, ses vieux amis, on se trouve justement dans la meilleure condition pour s'intéresser à sa besogne. On travaille alors dans un but déterminé à l'avance, systématiquement, ce qui est le comble du bonheur. Un homme d'esprit a dit : *Legitur ad probandum,* et je trouve qu'il a cent fois raison. Un livre ne nous intéresse qu'en raison des arguments qu'il nous fournit à l'appui d'une thèse adoptée. Cette façon d'étudier serait dangereuse pour les jeunes gens, mais un peu plus tard elle est sans inconvénients : il s'agit bien moins alors d'apprendre que de juger.

Or, ceux qui ouvriront un Catulle pour voir si, par hasard, ce poète sait faire autre chose que de pleurer le trépas prématuré d'un moineau chéri, que de célébrer les charmes de sa maîtresse, de maudire la volage qui l'abandonne pour un autre amant, ceux-là pourront se convaincre que le galant auteur de ces vers si doux à l'oreille ne s'est pas borné à soupirer des plaintes amoureuses, et qu'il a usé amplement de l'épigramme, du sarcasme, de l'injure. Voici un échantillon des petits vers musqués de ce poète à l'eau rose, de cet homme soupirant la plaintive élégie. Une petite pièce adressée à Furius commence ainsi :

Furi, quoi neque servus est, neque arca,
Nec cimex, neque araneus, neque ignis.

Toi qui n'as ni feu, ni valet, ni cassette, ni punaises (faute de lit), ni araignées (faute de maison), toi et ta famille vous vous portez à merveille, vous digérez bien, vous ne craignez ni incendie, ni ruine, ni empoisonnement :

..... Bene nam valete omnes,
Pulchre concoquitis, nihil timetis,
Non incendia, non graves ruinas,
Non facta impia, non dolosa veneni.

Et il ajoute : Le chaud, le froid, la famine ont rendu ton corps sec comme la corne, n'est-ce pas une raison de plus pour être heureux ?

A te sudor abest, abest saliva,
Mucusque, et mala pituita nasi.

Tu ne sues ni ne craches, tu n'as ni coryza ni bronchite, et enfin, pour comble de bonheur,

Hanc ad munditiem adde mundiorem,
Quod culus tibi purior salillo est.

Ton *podex* est plus net qu'une salière. — La comparaison est bizarre, du moins pour nous, car chez les Romains elle appartenait au langage familier. Si aujourd'hui l'on dit encore le sel attique, si l'on trouve que, dans certains écrits, le sel de la satire domine, si nous réprouvons les plaisanteries au gros sel de quelques auteurs, si l'on a pu dire proverbialement : Trois doigts dans une salière, c'est le blason d'un vilain ; au temps de Plaute et de Catulle on disait, en parlant d'une femme aimée : Elle est le sel de ma vie, c'est-à-dire l'assaisonnement qui la rend heureuse, et nous pourrions rapporter bon nombre de passages où cette substance si utile joue un rôle important dans la conversation. Mais notre poète n'a pas fini, il donne la raison de cette extrême propreté de l'orifice anal de Furius ;

Nec toto decies cacas in anno,
Atque id durius est faba et lapillis,

Tu ne vas pas dix fois par an à la garde-robe, et il n'y a pas de fève et de cailloux plus durs que ton produit. — Catulle ne s'arrête pas en si beau chemin, il ajoute ce dernier trait :

Quod si manibus teras, fricesque,
Non unquam digitum inquinare possis.

Il n'est pas nécessaire, je suppose, de traduire ces petits vers si peu anacréontiques, si peu en rapport avec l'idée qu'on se forme d'un poète toujours aux pieds de la beauté. Aurait-il eu le courage de dire, comme Virgile, *hos ego versiculos feci !* Ces hommes que nous admirons au milieu du prestige de la gloire, à

qui nous prêtons volontiers des vertus imaginaires, des qualités fondées sur quelques ouvrages remplis d'un charme si doux, ces hommes ne ressemblent que rarement à l'idéal que nous avons créé, car, chez les Romains surtout, la vie privée comportait des licences intolérables à nos yeux.

Sachez donc que Catulle ne s'est pas borné à sacrifier aux Grâces, à chanter les belles; il avait en lui, sans doute, des trésors de tendresse, il cherchait partout les molles voluptés si faciles aux bords du Tibre ainsi que dans la presqu'île de Sermione (du lac de Guarda), mais il conservait les rudesses natives, il était Romain, soldat, tribun, il se sentait des origines de sa nation militaire, il était bien un fils de la louve, et, à la moindre occasion favorable, il retrouvait au bout de sa plume les violences de ces hommes farouches, toujours prêts à guerroyer envers et contre tous. Ainsi, au milieu de ces petits poèmes qui respirent l'amour et ses langueurs les plus enivrantes, on rencontre tout à coup des épigrammes dont l'âpreté nous surprend, et c'est surtout parmi ces morceaux familiers que j'ai recueilli quelques passages qui rentrent dans mon sujet.

Voici une épigramme (n° XXXVII) adressée *Ad contubernales*, aux habitants d'un mauvais lieu, — et dans laquelle je trouve l'indication d'une singulière habitude. Un certain Égnatius, que Catulle déteste, appartient à cette race espagnole qui, ainsi que la race grecque, était en butte aux injures des poètes latins :

Tu præter omnes une de capillatis
Cuniculosæ Celtiberiæ fili,

Et toi, entre autres, enfant chevelu de la Celtibérie fertile en lapins. — Les traducteurs universitaires passent volontiers sous silence cette épithète caractéristique, et je trouve qu'ils ont grand tort, car le lapin, *cuniculus*, que Rabelais appelait encore un conil, est une pauvre bestiole consacrée à Priape, et Catulle le savait bien. Mais Égnatius avait une barbe touffue, de belles dents, et notre poète nous dit pourquoi celles-ci sont si blanches :

Egnati, opaca quem bonum facit barba,
Et dens hibera defricatus urina.

C'est là, on en conviendra, un singulier dentifrice. Strabon et Diodore de Sicile parlent de cette coutume espagnole, et ce dernier auteur ajoute que le même liquide servait encore à d'autres

usages. Catulle, dans une autre épigramme, la XXXIXe, revient sur ce chapitre; il reproche à ce même Égnatius de toujours rire, *quod candidos habet dentes,* même dans les circonstances les plus tristes; *hunc habet morbum, neque elegantem, ut arbitror, neque urbanum.* C'est sa manie qui n'est, à mon sens, ni agréable ni honnête. — Le poète dit à ce rieur éternel qu'il a grand tort,

Nam risu inepto res ineptior nulla est.

Et il ajoute que, quand bien même il serait né à Rome, à Tibur ou en Étrurie, ou en tout autre lieu dont les habitants se lavent la bouche à l'eau pure,

Si urbanum esses, aut Sabinus, aut Tiburs,
Aut parcus Umber, aut obesus Etruscus,
Aut Lanuvinus ater atque dentatus,
Aut Transpadanus, ut meos quoque attingam,
Aut quilibet, qui puriter lavit dentes,

il n'en serait pas moins stupide de rire ainsi perpétuellement et sans motif. — Remarquons ces détails sur les peuples de Rome et de ses environs : l'Ombrien économe, l'obèse Étrusque, le Lanuvien brun et bien endenté, le Transpadin son compatriote (Catulle est né à Vérone). Mais l'individu en question est Celtibérien, de ce pays où l'on fait usage de ce dégoûtant gargarisme :

Nunc Celtiber es : Celtiberia in terra
Quod quisque minxit, hoc solet sibi mane
Dentem, atque russam defricare gengivam;
Ut quo iste vester expolitior dens est,
Hoc te amplius bibisset prædicet loti.

On voit que le poète n'oublie aucun détail : les dents et les gencives subissent chaque matin cette lotion immonde, et plus les unes sont blanches et les autres rouges, plus cela indique l'efficacité de ce remède particulier. — Si l'on demandait à la médecine populaire de notre temps quelles ressources elle trouve dans l'emploi de ce liquide, elle nous répondrait que les engelures des enfants se guérissent par des lotions de ce genre, que certaines affections du cuir chevelu sont traitées par les nourrices à l'aide de compresses imbibées de l'urine du malade : que sa puissance résolutive, dissolvante se manifeste à l'égard de quelques tumeurs rebelles, etc. Mais, pardon de ces détails de garde-robe si peu en harmonie avec le caractère connu du poète; tâchons de le réhabiliter dans l'esprit de ceux qui se le figurent couronné de roses, enivré de parfums et d'amour.

Catulle, comme ses contemporains, ne connaissait pas ce sentiment si pur, dégagé des atteintes matérielles, et dont le siége est l'âme intelligente ; il ignorait encore plus la pudeur, cette vertu qui est l'indice de la moralité de nos actes, et cependant, je trouve au milieu d'une épigramme (nº XVI) qu'il est impossible de citer, quelques vers qui prouvent que Catulle comprenait jusqu'à un certain point ces délicatesses dont il sait si bien s'abstenir :

Nam castum esse decet pium poetam
Ipsum : versiculos nihil necesse est.

Singulière distinction ! Le poète doit vivre chastement, il n'est pas nécessaire que ses vers soient chastes ; — et la raison qu'il en donne c'est que, quand ils sont piquants et enjoués,

Qui tum denique habent salem ac leporem,
Si sunt molliculi ac parum pudici,
Et quod pruriat, incitare possunt,
Non dico pueris, sed his pilosis,
Qui duros nequeunt movere lumbos.

Remarquez le mot *salem*, qui rappelle les observations précédentes sur cette expression. On en trouve un exemple charmant dans le *Carmen* XCVII, où Catulle, comparant Quintia à sa Lesbie, dit que la première n'a pas *mica salis*, ce grain de sel, ce je ne sais quoi :

Nulla in tam magno est corpore mica salis.

Ces choses, qui paraissent si peu importantes, sont le désespoir des traducteurs ; mais poursuivons. Catulle dit : Mes vers sont piquants et enjoués, ils excitent le désir, non chez les enfants, mais chez ces vieillards velus qui ont les reins engourdis. — C'est un aveu précieux ; la poésie se constituait à l'état de remède aphrodisiaque, et je ne connais aucun autre passage qui exprime aussi ingénument une vérité moins honorable. Au surplus, on trouve dans d'autres ouvrages cette prétention de vivre honorablement, tout en écrivant des ouvrages licencieux. Ovide a dit dans ses *Tristes* :

Crede mihi, mores distant a carmine nostri :
Vita verecunda est, Musa jocosa mihi.

Et Martial, ne l'entendrons-nous pas se rendre pareille justice en écrivant ce vers : Mes pages sont lascives, j'en conviens, mais ma vie est honnête,

Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

En vérité, je trouve assez difficile de faire concorder ces choses qui s'excluent ; mais la logique n'est pas inflexible, ni le bon sens non plus.

Nous avons indiqué, à plusieurs reprises, dans les chapitres précédents, ces punitions infligées aux libertins, ces émasculations vengeresses de l'adultère ; Catulle, bien que garçon, et cependant jaloux d'un objet dont il fait ses délices, menace un rival d'une punition cruelle dont on pourrait justement lui contester le droit. Il dit à Aurélius, dont il craint les poursuites :

Quod si te mala mens, furorque vecors
In tantam impulerit, sceleste, culpam,
Ut nostrum insidiis caput lacessas ;
Ah ! tum te miserum, malique fati,
Quem attractis pedibus, patente porta,
Percurrent raphanique, mugilesque.

Si tes mauvais penchants, ta fureur lubrique allaient, scélérat, jusqu'à menacer la tête de ton ami, alors, malheur à toi ! Puisses-tu, les pieds liés..... être exposé au supplice que le raifort et les mulets font souffrir aux adultères ! — L'introduction de vive force, dans le rectum, d'une racine de raifort ou d'un mugil (poisson aux rudes écailles), était une de ces grossières plaisanteries que l'on se permettait à l'égard des esclaves ou des gens de condition inférieure. Le pal des Turcs est le superlatif du genre.

Je l'ai déjà dit et je le répète, Catulle, si charmant dans ses tendresses, est impitoyable dans ses haines ; il pousse l'invective jusqu'à ses limites extrêmes, il demande à son latin si pur, si élégant, des violences effroyables et qui prouvent combien cette langue avait de souplesse et d'éclat. Je ne puis citer en entier une épigramme (n° XCVII) dirigée contre Émilius, dans laquelle le poète nous dit tranquillement :

Non, ita me Dii ament, quidquam referre putavi,
Utrum ne os an culum olfacerem Æmilio.

Il ne saurait dire lequel des deux il aimerait le mieux sentir, et cependant il ajoute, *culus mundior et melior, nam sine dentibus est :* et les dents qui lui restent, *sesquipedales*, sont enchâssées dans des gencives en forme *veteris ploxemi*, de vieux bahut. Mais la bouche lui fournit une comparaison des plus singulières :

Præterea rictum, qualem diffissus in æstu
Meientis mulæ cunnus habere solet.

La vulve épanouie d'une mule qui urine pendant les chaleurs de l'été, ressemble à cette bouche fendue jusqu'aux oreilles. — Catulle en veut aux grandes bouches, et celle de Vectius (n° XCVIII), dont la langue est bonne à tous les vils usages, *lingere culos et crepidas carbatinas*, à lécher des semelles de cuir vert, n'a qu'à s'ouvrir pour empoisonner tous les assistants :

Si nos omnino vis omnes perdere, Vesti,
Hiscas: omnino, quod cupis, efficies.

Le tour des yeux arrive souvent dans ces épigrammes sanglantes, celui des nez aussi, et, par exemple, Catulle, en parlant d'une femme trop exigeante, se moque de son nez, *ista turpiculo puella naso*, et il la suppose malade. Il s'écrie :

Propinqui, quibus est puellæ cura,
Amicos medicosque convocate,
Non est sana puella.

Elle est folle; hâtez-vous d'appeler les médecins et les amis, vous ses parents, que ce soin regarde! — Et toujours les gens de l'art convoqués en ces circonstances, toujours la médecine intervenant dans ces questions délicates, même à une époque où la science commençait à peine à prendre une position officielle dans une société si fort en retard sous certains rapports.

Notre poète aimait la vie des champs, il adresse une pièce charmante, *ad fundum*, à sa campagne, située aux environs de Rome, Sabine ou Tiburtaine, on ne sait trop lequel des deux, mais qu'importe !

Sed seu Sabine, sive verius Tiburs
Fui libenter in tua suburbana
Villa, malamque pectore expuli tussim.

Il s'est débarrassé dans ce séjour si calme, d'une mauvaise toux qui lui brisait la poitrine, et il avoue que cette maladie est le résultat de son intempérance :

Non immerenti quam mihi meus venter,
Dum sumptuosas appeto, dedit, cœnas.

Cette cause ne nous paraît pas d'une efficacité bien certaine, mais en voici une autre non moins douteuse et plus plaisante, trait de

satire qu'on rencontre fréquemment dans l'œuvre poétique de Catulle :

> Nam, Sextianus dum volo esse conviva,
> Orationem in Antium petitorem
> Plenam veneni et pestilentiæ legit.

Sextianus, abusant de son convive, m'a lu son plaidoyer contre Antius, lecture pleine de venin et pestilentielle. — L'infortuné ! que lui est-il donc arrivé pour prix de cette patience exemplaire ?

> Hic me gravedo frigida et frequens tussis
> Quassavit, usquedum in tuum sinum fugi,
> Et me recuravi otioque et urtica.

Le frisson, la fièvre, la toux, une courbature affreuse, voilà mon lot, et je n'ai pu m'en débarrasser qu'en me réfugiant ici, où le repos et l'ortie m'ont guéri tout-à-fait. — Notons ce dernier remède : la décoction de l'*urtica urens* employée comme béchique, n'a pas disparu de nos pharmacopées populaires, on l'a vantée contre l'hémoptysie ; mais que n'a-t-on pas préconisé contre les affections incurables !

On rencontre dans Catulle bon nombre d'expressions singulières qui nous intéressent à certains égards, par exemple cette comparaison :

> Ut mi ex ambrosio mutatum jam foret illud
> Suaviolum tristi tristius helleboro.

Tu as changé pour moi en un poison plus amer que l'ellébore, la douce ambroisie de ce baiser. — On a beaucoup critiqué, dans la *Nouvelle Héloïse*, les baisers âcres que Saint-Preux reprochait à Julie, mais à tort selon nous, car il y a là une affaire de goût et *de gustibus non est disputandum*.

Il y a dans l'œuvre de notre poète deux épigrammes, n° XCIX et n° C, et une pièce plus étendue, le n° LXVI, intitulé : *de Coma Berenices*, qui rappellent des faits prodigieux, quelque chose de monstrueux, et que nous laisserions volontiers de côté si la science n'avait pas à s'en occuper. Les unions entre gens de la même famille ont une importance considérable aux yeux du médecin hygiéniste. Nous avons démontré que ces mariages entre consanguins étaient une cause puissante de l'abâtardissement des races, de la destruction de l'espèce, et voici que Catulle nous fournit des exemples de ces unions contraires au vœu de la nature. Ptolémée

Philadelphe eut, de sa femme Arsinoé, deux enfants, Ptolémée Évergète et Bérénice, qui se marièrent ensemble. Catulle n'oublie pas les détails ; il nous montre ce frère :

Dulcia nocturnæ portans vestigia rixæ
  Quam de virgineis gesserat exuviis.

Et quand il fut parti pour aller combattre les Assyriens, quand la jeune reine eut fait la promesse de sacrifier sa chevelure, si Ptolémée revenait vainqueur, nous la voyons se rouler sur sa couche solitaire, pleurant l'absence de son frère adoré :

Ut tu nunc orbum luxti deserta cubile
  Et fratris cari flebile discidium,
Quam penitus mœtas exedit cura medullas !

Un chagrin cruel rongeait son cœur. Si ces mariages étaient admis en Égypte, et certain chapitre de l'*Esprit des lois* ne peut laisser de doutes à cet égard, il faut croire que les Romains n'y répugnaient pas non plus, et que même ils poussaient plus loin ces amours incestueux. Je n'en veux pour preuve que les deux épigrammes que j'ai annoncées plus haut ; elles sont adressées à un certain Gellius, qui semble se plaire à cumuler le scandale en ce genre. Catulle lui dit :

Gellius est tenuis : quidni ? quoi tam bona mater
  Tamque valens vivat, tamque venusta soror,
Tamque bonus patruus, tamque omnia plena puellis
  Cognatis : quare desinat esse macer ?

J'aimerais presque autant la *familia ficosa* que nous trouverons dans l'œuvre de Martial. Il n'est pas facile de traduire ces infamies, de dire en bon français pourquoi Gellius est maigre, d'indiquer toutes les causes de cette émaciation si bien motivée. Le poète ne se borne pas à énumérer ces arguments coupables, il ajoute une épigramme qui est le complément nécessaire de celle-ci, et qui consacre une coutume antique, bonne à noter pour ceux qui ont compris la valeur de notre thèse :

Nascatur Magus ex Gelli matrisque nefando
  Conjugio, et discat Persicum haruspicium.
Nam Magus ex matre et gnato gignatur oportet,
  Si vera est Persarum impia relligio.

S'il faut en croire l'impie superstition des Perses, c'est de l'union criminelle d'une mère et de son fils que naît le Mage dont les

chants sont agréables aux dieux. — Je ne veux pas citer en entier ce morceau, qui est véritablement abominable. J'aime mieux relever quelques expressions plaisantes, devenues proverbiales à Rome, et dont on signale la présence dans des œuvres même sérieuses. Rufus s'étonne du peu de succès qu'il a auprès des femmes, il les accable de présents,

Non ullam raræ labefactes munere vestis,
Aut pelluciduli deliciis lapidis.

Les plus belles robes, les pierres précieuses, rien n'y fait; pourquoi donc ces dédains ?

..... Lædit te quædam fabula, qua tibi fertur
Valle sub alarum trux habitare caper.

Il court sur ton compte un bruit qui te fait bien du tort : on dit que sous tes aisselles habite un bouc infect, et ma foi, la bête est désagréable, *mala valde est bestia*, *nec quicum bella puella cubet*, et les jeunes filles n'aiment pas à la rencontrer dans leur lit. — Ovide, le grand maître en l'art d'aimer, a dit de son côté :

Nec male odorati sit tristis anhelitus oris,
Nec lædunt nares virque paterque gregis.

Le père du troupeau est assez élégant, mais Ovide ne s'est pas borné à ce rapprochement, il n'a pas oublié le mot de Catulle, et répétant son conseil aux amoureux, il a dit :

Quam pœne admonui, ne trux caper iret in alas.

Rufus, à qui s'adresse l'épigramme précédente, a fini cependant par trouver un nez moins délicat, il a enlevé à Virron sa maîtresse, et Catulle, qui est l'ami de Virron, console celui-ci en lui adressant une petite pièce (nº LXXI) qui peut trouver place dans cette étude :

Si quoi, Virro, bono sacer alarum obstitit hircus,
Aut si quem merito tarda podagra secat,
Æmulus iste tuus, qui vostrum exercet amorem.

La traduction n'est pas facile, essayons cependant. Si jamais, Virron, homme fut victime à juste titre de l'odeur de bouc qu'il exhale et de la goutte qui le tourmente, c'est ton rival, celui qui te remplace auprès de ta maîtresse. — Mais comment cela ? dira-t-on. Voici la suite de cette épigramme singulière.

Mirifice est a te nactus utrumque malum.
Nam quoties f***, toties ulciscitur ambos ;
Illam affligit odore, ipse perit podagra.

C'est à toi qu'il doit cette double infirmité qui te venge à la fois de tous les deux. Quand il est dans ses bras, il l'infecte, et lui-même augmente sa goutte qui le tue. — On voit que déjà, du temps de Catulle, la goutte et l'amour n'étaient pas étrangers l'un à l'autre, et que nos grands docteurs en gaie science, qui indiquent comme cause déterminante de l'arthrite et *fillette* et *feuillette*, n'ont pas inventé cette étiologie.

Catulle ne vécut pas assez longtemps pour payer un semblable tribut aux voluptés plus ou moins licites qui ont rempli sa vie ; né l'an 667 de Rome, c'est-à-dire 86 ans avant l'ère chrétienne, il ne paraît pas avoir dépassé l'âge de trente et quelques années, et le peu de temps consacré par lui à la composition de ses ouvrages explique leur légèreté, leur grâce, leur jeunesse exubérante ; on y trouve l'éclat, la fraîcheur, l'élan, la vivacité, mais ces mérites sont exclusifs de la profondeur, de l'observation, de la fermeté qui appartiennent à l'âge mûr. Catulle était un grand enfant, plein de sensibilité, mais léger, volage, se moquant des hommes et des choses, et à qui l'on pourrait retourner à juste titre le reproche qu'il adresse à son voisin dans la pièce intitulée *ad Coloniam* (n° XVII) : *nec pili facit uni*, il s'en soucie comme d'un poil de sa barbe. Je note ici cette comparaison qui se retrouve ailleurs dans l'œuvre de notre poète, par exemple, dans l'épigramme n° x, où il parle d'un préteur, *ne faceret pili cohortem*, qui ne faisait pas plus de cas de sa suite que d'un poil ou d'un cheveu, *pilus*, *capillus*, c'est tout un ; et nos lecteurs attentifs voudront bien remarquer cette forme latine : *Aliquid non facere pili*, ne faire aucun cas de quelque chose ; — l'ellipse est singulière, et les traducteurs novices ont dû commettre là plus d'un solécisme. Cicéron n'a-t-il pas dit, dans un sens analogue : *de Cappadocia ne pilum quidem*. De Cappadoce, pas l'ombre de nouvelles. Mais feuilletez votre Quicherat, et ces obscurités savantes seront bientôt dissipées.

Était-il riche ou pauvre, ce Catulle si piquant et si tendre? On peut soutenir cette double opinion, car il a dit de lui-même, en s'adressant à son ami Fabullus : *Nam tui Catullus plenus sacculus aranearum,* image piquante de sa misère et qu'un grand peintre,

Hogarth, a reproduite dans un de ses tableaux si remplis d'idées ingénieuses. Sur l'ouverture d'un tronc pour les pauvres, dans une église, l'artiste a peint une toile d'araignée. Reste à savoir si Hogarth avait lu Catulle.

Le sensualisme de ces Romains qui se perfectionnait chaque jour par la connaissance plus approfondie de la littérature grecque, se montre à nu dans les poésies de Catulle. Il dit à l'un de ses amis en lui parlant des parfums dont on a fait cadeau à sa maîtresse :

> Quod tu quum olfacies, Deos rogabis,
> Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

En les respirant, tu prieras les dieux de te rendre tout nez, des pieds à la tête. — Et cependant il se moque de Thallus, le sybarite (nº xxv), *mollior cuniculi capillo, vel anseris medullula, vel imula oricilla,* plus mou que le poil du lapin, que le duvet d'une oie, que le bout de l'oreille, et cette comparaison dernière a aussi été employée par Cicéron ; elle était proverbialè, et à ce titre elle nous intéresse. Ces expressions bizarres, ces emprunts qui donnent aux poésies de la bonne époque un caractère de vérité saisissante, sont communs dans l'œuvre de Catulle. Il dit à Flavius, nº VI : *Verum nescio quid febriculosi scorti diligis,* tu aimes je ne sais quelle courtisane aux caresses fiévreuses ; *hoc pudet fateri !* Tu n'oses l'avouer. Il est difficile d'employer un mot plus juste, plus vrai, qui fasse autant image que ce *febriculosi scorti.*

On rencontre dans ces œuvres légères des énigmes que les érudits se sont attachés à deviner, et parmi celles-ci il en est une que je veux consigner ici, afin de la retrouver plus tard, quand j'en aurai besoin. La petite pièce adressée à Lesbie, nº VII, et où il est question de ces calculs de baisers infinis qui occupaient si fort les amants, contient un vers qui exige un commentaire. Le poète prétend que pour dire : Assez, à cette Lesbie caressante, il faudrait qu'elle lui donnât autant de baisers qu'il y a de grains de sable en Afrique, dans les champs parfumés de Cyrène, entre le temple de Jupiter et la tombe de Battus :

> Oraculum Jovis inter æstuosi
> Et Batti veteris sacrum sepulchrum.

Quel est ce dernier personnage ? On raconte que Cyrène fut fondée par Battus, qui avait nom Aristote, mais qui, étant bègue,

reçut le surnom sous lequel on le désigne ici. Or, ce bègue s'étant trouvé un jour en présence d'un lion, fut guéri de son infirmité par suite de cette émotion terrible, comme le fils de Cyrus, sourd-muet, recouvra la parole à l'aspect du soldat qui allait tuer son père. Ces cures miraculeuses que la tradition a conservées ont au moins pour elle le respect des âges, et si les progrès de la critique nous ont appris à douter, il ne faudrait pas trop se moquer de la crédulité antique, car les modernes et même les académies n'acceptent pas moins facilement les prodiges que vante un charlatanisme perfectionné.

Catulle avait en lui le sentiment du beau, il admirait le talent, et c'est par cet éloge que je veux terminer cette étude. Cicéron, au temps où florissait notre poète, avait mérité le beau nom de sauveur de la patrie; il n'avait pas de rival à la tribune, et sa gloire éclipsait toutes les gloires contemporaines. Catulle, bien jeune alors, lui adresse les vers suivants, nº LXIX :

Disertissime Romuli nepotum
Quot sunt, quotque fuere, Marce Tulli,
Quotque post aliis erunt in annis;
Gratias tibi maximas Catullus
Agit, pessimus omnium poeta;
Tanto pessimus omnium poeta
Quanto tu optimus omnium patronus.

Il y a là une apparence de modestie exagérée, car quand il écrivait cette pièce, Virgile et Horace n'avaient pas encore publié leurs poésies, et assurément personne ne pouvait lui disputer le premier rang parmi les lyriques. Catulle savait le grec, il a imité l'ode de Sapho, le poème de Callimaque sur la chevelure de Bérénice; il a, un des premiers, transporté à Rome les merveilles du génie athénien, et si nous n'avions eu égard qu'à l'ordre chronologique, cette notice eût paru avant les deux précédentes; mais il nous a semblé convenable de grouper les auteurs dont le génie offre un caractère analogue. Les élégiaques forment une sorte d'école, ils constituent un groupe naturel, et cette considération a déterminé notre choix.

IX.

TIBULLE.

Les poètes élégiaques, ceux qui se plaignent des rigueurs de l'amour, de l'infidélité des femmes, ou qui célèbrent le charme des tendresses partagées, des passions fécondes en plaisirs et en tourments, ceux-là ont le singulier privilége de ne parler que d'eux-mêmes, de ce qui les intéresse, perdus qu'ils sont dans ce charmant égoïsme en partie double qui met si bien le cœur à nu. On a donc quelque chance, en étudiant leurs écrits, de pénétrer, presque à leur insu, dans quelques petits coins de ce for intérieur si rarement accessible à la lumière du grand jour. Les amoureux ne le sont bien véritablement, dit-on, que quand ils sont indiscrets, quand, dans le délire de leur passion, ils nous initient à tous les mystères de leur vie; et, pour un curieux comme moi, l'occasion est belle de voir les Romains en déshabillé, c'est-à-dire avec leurs infirmités physiques et morales, et par conséquent, dans les circonstances les plus favorables au genre de recherches que j'ai entreprises.

Voyons si Tibulle confirmera cette théorie, si ce poète charmant, célébrant tour à tour ses quatre maîtresses, Délie, Sulpicia, Néera et Némesis, nous révélera quelques particularités bonnes à consigner ici; voyons si, dans ses peintures érotiques, le poète langoureux ne nous fournira pas quelques renseignements utiles sur la vie intime des belles dames qu'il a tant adorées.

Tibulle (Aulus, Albus) est né à Rome, vers l'an 690, c'est-à-dire 63 ans avant l'ère chrétienne; il appartenait, par sa famille, à l'ordre équestre, il était riche, et puisque nous voulons le faire connaître, empruntons à un de ses amis le portrait suivant, qui nous dispense d'un soin difficile.

Horace lui a adressé une épître (la IVe du livre Ier), dans laquelle il lui dit :

Albi, nostrorum sermonum candide judex,

et après quelques questions sur la manière dont il passe son temps à la campagne, il ajoute :

Non tu corpus eras sine pectore. Di tibi formam,
Di tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Tu possèdes les avantages du corps et de l'esprit. Les dieux t'ont donné la beauté, la fortune et le talent d'en bien user. — L'éloge est complet, ce nous semble, et nous ne voyons pas ce que l'on y pourrait joindre. L'ami de Mécène ne se borne pas là, il dit :

Quid voveat dulci nutricula majus alumno,
Qui sapere, et fari posse quæ sentiat, et cui
Gratia, fama valetudo contingat abunde,
Et mundus victus, non deficiente crumena.

Une brave nourrice ne souhaiterait rien de plus à son enfant ; vous êtes sage, vous pensez et vous dites bien, vous avez la grâce, la bonne renommée, la santé, une chère délicate et la bourse bien garnie. — On ne pouvait être plus heureusement doué, l'on en conviendra, et Tibulle serait pour tous un digne objet d'envie s'il avait su conserver d'aussi précieux avantages; mais ses instincts amoureux, ses volages tendresses ruinèrent et sa fortune et sa santé ; il mourut jeune encore, à quarante ans au plus, pleuré de sa mère et de sa sœur, chanté par Ovide, et laissant à la postérité reconnaissante quatre livres d'élégies dont le charme place leur auteur à la tête des poètes qui ont chanté cette maladie de cœur qu'on nomme l'amour, et qui, cent fois imitées, traduites, n'ont jamais été surpassées jusqu'à ce jour.

Le lecteur me pardonnera ces détails, peu médicaux, dans un travail qui devrait comporter plus de sévérité, mais il est difficile de résister à l'entraînement de cette littérature charmante qui nous ramène aux plus beaux temps de Rome, alors que les poètes au langage harmonieux, inspirés par les douceurs de la paix universelle, écrivaient des vers qui ont fait les délices de toutes les nations polies de l'univers. Tibulle n'a pas de rival dans ces formes voluptueuses qui peignent les plus doux enchantements de la vie ; écoutez-le quand il dit (élégie II) :

Adde merum, vinoque novos compesce dolores,
Occupet ut fessi lumina victa sopor.

Verse encore, noyons dans le vin de nouvelles douleurs, que mes yeux fatigués cèdent enfin au sommeil. — Lisez cette pièce ravissante, ces reproches adressés à la porte jalouse qu'un gardien inflexible tient fermée, cette séparation cruelle contre laquelle il proteste, ces conseils qu'il donne à la jeune fille captive, afin de tromper la vigilance de l'ennemi. Il y a ici quelques vers que je note en passant, parce qu'ils se rapportent à un point intéressant, l'art de faire des signes, art aussi vieux que le monde et dont il est bon de constater les antiques origines. Tibulle dit à Délie :

..... Fortes adjuvat ipsa Venus !
Illa viro coram nutus conferre loquaces,
Blandaque compositis addere verba notis.

Vénus est favorable à ceux qui sont courageux ; c'est elle qui enseigne à faire, en présence d'un époux, des gestes qui parlent et à cacher de douces paroles sous des signes convenus. — L'abbé de l'Épée avait trouvé, dans son immense charité, une source plus féconde d'inspirations heureuses. Tibulle entend fort bien les appels de sa maîtresse :

Et vocet ad digiti me taciturna sonum.

Quand, silencieuse, elle m'appelle par le cliquetis de ses doigts. — Joli langage qui jouait un rôle important dans les relations habituelles de la société romaine, que les Romains avaient emprunté aux Étrusques, et dont on retrouve des traces évidentes sur ces vases précieux qui font l'ornement des musées souverains et de quelques collections particulières. Je renvoie pour plus amples éclaircissements, à l'ouvrage érudit du chanoine Andrea de Jorio, intitulé : *La mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano*. In-8°, Napoli, 1832.

Les amoureux sont crédules, ils ont recours aux enchantements, à toutes ces folies qui flattent leur passion, et Tibulle a pleine confiance en une magicienne des plus honnêtes, *mihi verax pollicita est magico saga ministerio*. Belle garantie, vraiment ! mais enfin il s'en contente, il raconte les prouesses de cette sorcière, et c'est à faire frémir : *sepulcris elicit manes, et tepido devocat ossa rogo*, les mânes sortent de leurs tombes et les ossements encore chauds descendent du bûcher :

Sola tenere malas Medeæ dicitur herbas !

Seule, dit-on, elle connaît les herbes malfaisantes de Médée. —

La *saga* est toute-puissante, si elle donne l'amour elle peut l'ôter :

> ..... Eadem se dixit amores
> Cantibus aut herbis solvere posse meos.

Voilà une botanique dont nous connaissons à peu près les équivalents, car en ce genre de drogues les succédanées n'ont jamais manqué; mais tâchons de sortir de ces domaines fantastiques et voyons si nous ne trouverons rien, dans l'œuvre de Tibulle, qui tienne à la réalité.

L'homme est enclin au merveilleux, il aime à croire aux influences surnaturelles, à la protection de ses divinités tutélaires, et l'homme souffrant voit s'accroître ces dispositions de toute la faiblesse qui résulte du mal auquel il est en proie. L'intervention céleste dans la guérison de ses infirmités est une idée qui chatouille son amour-propre; il se flatte d'être digne de ces faveurs suprêmes, et sa reconnaissance se manifeste par mille preuves éclatantes. Les *ex-voto*, si communs dans les églises, surtout en Italie et en Espagne, sont une coutume antique, et Tibulle nous en donne la preuve en disant, dans la troisième élégie du livre premier : Vénus, tu peux me guérir, *posses mederi,*

> Picta docet templis multa tabella tuis.

Les nombreux tableaux suspendus dans tes temples prouvent ta puissance. — Ainsi, ces cures miraculeuses donnaient lieu à des démonstrations fort analogues à celles qui figurent aux autels des temples chrétiens. J'ai vu par centaines des petits tableaux représentant une foule de maladies guéries par l'intercession de quelques saints personnages révérés à Rome, à Madrid, à Valence et à Séville. J'ai même fait, à cet égard, une remarque singulière : les *ex-voto* se rapportent le plus ordinairement aux affections les plus rebelles à l'art de guérir, de sorte que les curieux qui, comme moi, promènent leurs loisirs dans ces pieux édifices, peuvent puiser dans cette revue les bases d'un jugement sur les maladies que le peuple de ces contrées regarde comme incurables. Ainsi, par exemple, les ophthalmies et les abcès du sein sont, j'en suis certain, les deux lésions organiques qui font le désespoir de nos confrères de Barcelone, car les yeux et les mamelles en cire, et d'une forme irréprochable, encombrent les pilastres de certains autels privilégiés. Il y aurait à établir une curieuse statistique de

ces maladies que les médecins ne guérissent pas ,et je recommande aux voyageurs de notre robe la recherche des éléments d'un travail qui ne manquera pas d'intérêt. Cela ne demande qu'un peu de patience, et nous leur rappellerons, comme encouragement, ce joli vers de notre poète (élégie IV) :

Longa dies molli saxa peredit aqua.

Avec le temps l'eau creuse la pierre. — Mais voyons Tibulle, devenu médecin à son tour, traiter Délie de quelque affection grave. Le poète en effet lui dit (élégie V) :

Illa ego, quum tristi morbo defessa jaceres,
Te dicor votis eripuisse meis.

Rien n'indique de quel mal elle était atteinte, mais on peut présumer que la chose n'était pas très grave, surtout si l'on a égard à l'apophtegme si connu : *Naturam morborum ostendunt curationes.* Voici le mode de traitement mis en usage dans cette circonstance délicate :

Ipseque ter circum lustravi sulfure puro,
Carmine quum magico præcinuisset anus.
Ipse procuravi ne possent sæva nocere
Somnia, ter sancta devenerare mola.

Trois fois autour de ta couche le soufre purificateur fut promené par moi-même; après qu'une vieille eut chanté ses vers magiques, j'écartai les songes funestes en leur offrant à trois reprises, un pieux tribu de farine et de sel. — Le reste de cette cérémonie est décrit avec soin, mais il appartient de droit à ces jongleries mystiques qui ont, de tout temps, égaré les esprits faibles; à ces incantations dont la trace n'est pas perdue, et qui ne sont plus justiciables aujourd'hui que des tribunaux de police correctionnelle. Pauvre Tibulle ! il fut mal récompensé de ses soins ; la belle, à peine guérie, volait à de nouvelles amours; et le voilà déplorant son abandon, maudissant la perfide. Il veut se venger, et voyez ce qui lui arrive :

Sæpe aliam tenui ; sed jam, quum gaudia adirem,
Admonuit dominæ deseruitque Venus.
Tunc me devotum descendens femina dixit,
Et pudet, et narrat scire nefanda mea.

Plus d'une fois, je serrai une autre femme dans mes bras, mais au moment heureux, Vénus me rappelait Délie et trahissait mon

ardeur. Alors cette belle abandonnait ma couche, disant qu'on m'avait jeté un sort, et, j'en rougis, elle racontait ma honteuse aventure. — Toujours des sortiléges, toujours des noueurs d'aiguillettes, et l'on voit qu'à défaut de médecine proprement dite, nous trouvons du moins, dans les vers harmonieux de Tibulle, un vif reflet de ces superstitions qui marquent l'enfance des sociétés et qui, hélas! ne cèdent presque jamais à ce que nous appelons si orgueilleusement le progrès des lumières.

La huitième élégie contient un bon nombre de passages que nous devons signaler ici, et qui prouvent qu'en fait de coquetterie et de recherche, les Français du XIXe siècle ne sont guère plus avancés que les contemporains de Tibulle. Le poète affirme qu'il n'a pas besoin de consulter les entrailles des victimes pour comprendre les secrets des amants, leurs signes, leurs douces paroles,

Non ego celari possim, quid nutus amantis,
Quidve ferant miti lenia verba sono.

Vénus elle-même, par un nœud magique, a dirigé mon bras blessé, déjà bien des fois :

Ipsa Venus magico religatum brachia nodo
Perdocuit multis non sine vulneribus.

On croira difficilement combien ces deux vers ont causé de tortures aux traducteurs. M. de Golbéry voit dans cette expression, *religatum nodo magico*, l'équivalent de notre vocable : Pieds et poings liés ; M. Valatour pense qu'il s'agit d'un gantelet magique armant le bras du poète et destiné à le préserver de nouvelles atteintes; et moi, je pense qu'ils n'ont raison ni l'un ni l'autre. Je veux seulement dire ici que j'ai vu en 1851, à Pesth, dans le musée des antiquités, plusieurs beaux exemplaires de cette pièce de métal, en forme de demi-gouttière, qui enveloppait l'avant-bras depuis le coude jusqu'au poignet, et servait à parer les coups d'épée. Cela n'a rien de commun avec un gantelet et devait protéger très efficacement la région cubitale. Mais revenons à nos amoureux, qui ont recours à tous les raffinements de la coquetterie pour assurer la victoire :

Quid tibi nunc molles prodest coluisse capillos ?
Sæpeque mutatas disposuisse comas ?
Quid fuco splendente genas ornasse ? Quid ungues
Artificis docta subsecuisse manu ?

A quoi te sert le soin de ta chevelure, et d'en avoir si souvent changé l'arrangement? d'avoir fardé tes joues, d'avoir fait arrondir tes ongles par une main habile? — Notez que c'est à un jeune homme que Tibulle adresse ces questions, ou plutôt ces reproches, et il ajoute un dernier trait :

Ansaque compressos colligit arta pedes:

Pourquoi une chaussure étroite comprime-t-elle tes pieds? — *Arta* est ici pour *arcta;* quant au mot *ansa*, dont on a fait anse, bride de chaussure, nous voyons là un détail de toilette qui a quelque valeur en hygiène et que nous nous bornons à indiquer. On sent que les traducteurs sont dans leurs petits souliers quand ils ont à lutter contre des difficultés de cette nature.

Tibulle donne à la coquette Phloé de bons conseils; il lui dit de profiter du temps de la jeunesse, de ne pas rebuter par ses refus un homme qui l'aime; qu'elle y prenne garde, la beauté se flétrit comme la fleur :

Heu! sero revocatur amor, seroque juventas,
Quum vetus infecit cana senecta caput.
Tum studium formæ; coma tum mutatur, ut annos
Dissimulet, viridi cortice tincta nucis.

Hélas! il est trop tard pour rappeler la jeunesse et l'amour, quand l'âge a blanchi notre tête; on regrette en vain sa beauté perdue, en vain on teint ses cheveux avec l'écorce verte de la noix. — La partie charnue du péricarpe de la noix, ce qu'on nomme le *brou*, est riche en tannin, en acides malique et citrique, en sels, et il suffit de voir les mains des personnes qui préparent les cerneaux pour apprécier l'influence qu'exerce cette substance sur les matières pileuses ou cornées. Et puisque nous en sommes sur ce chapitre des matières colorantes, voici un passage de la première élégie du livre IIe, dans lequel je trouve l'indication d'une coutume antique :

Agricola et minio suffusus, Bacche rubenti
Primus inexperta ducit ab arte choros.

Un laboureur rougi par le *minium* essaya le premier, ô Bacchus! quelques danses en ton honneur. — On barbouillait de *minium* la statue de Priape. L'oxyde rouge de plomb figurait dans les fards, et son règne n'est pas passé. Citons encore ce vers, de la même élégie (n° VIII, livre Ier) :

Sed nimius luto corpora tingit amor.

C'est l'excès de son amour qui lui a donné cette teinte pâle, jaune, et il s'agit de savoir ce que le poète entend par *luto*. M. Quicherat nous dit : *Gaude*. C'est le nom vulgaire du *Reseda luteola* (Lin.), plante tinctoriale fort usitée de nos jours et qui donne une couleur jaune. Cette espèce d'ictère figurerait bien dans la Nosologie méthodique de SAUVAGES, auprès de l'angine des pendus, *angina a laqueo*, le tout pour la plus grande gloire de l'étiologie.

Notre poète est docteur *in utroque* : à Lydie succède Phloé, à celle-ci une autre, puis un bel adolescent auquel il débite des sentences qui ont pour nous l'inconvénient grave de ne pas arriver à leur adresse légitime. Quoi qu'il en soit de ces goûts monstrueux, nous pouvons signaler, dans la xe élégie, une jeune femme qui trompe son mari, son amant; qui préfère un jeune homme à un vieillard, un robuste adolescent à un goutteux perclus :

Non facit hoc vitio, sed corpora fœda podagra
Et senis amplexus culta puella fugit.

J'aime mieux, dans la ve élégie du livre IIe, cette peinture charmante des amours légitimes, de cette vie occupée et honnête d'un brave paysan qui travaille et trouve dans sa chaumière un bonheur qui n'est pas fait pour le palais des patriciens :

Et fœtus matrona dabit, natusque parenti
Oscula comprensis auribus eripiat.

Ces deux vers sont charmants ; *comprensis auribus*, saisi par les oreilles ; — toujours cette caresse si douce que nous avons déjà signalée à diverses reprises.

Tibulle était fort sensible, il a dit : *Frangit fortia corda dolor*, et nous l'en croyons volontiers, surtout quand il s'écrie (élégie IIe, livre III) : Il avait un grand courage celui qui, accablé par la perte de son épouse, put lui survivre :

Durus et ille fuit, qui tantum ferre dolorem
Vivere et erepta conjuge qui potuit !

Et il ajoute, *non ego firmus in hoc ;* mais il faudrait peut-être s'entendre sur cette épouse, sur celle de toutes ses maîtresses qu'il désigne ainsi, et cela ne serait pas facile. Nous n'avons pas mission de débrouiller ces mystères. On rencontre, dans la première élégie du livre IV, le nom d'un médecin grec, Mélampe, fameux par son pronostic, et qui habitait Argos. Le poète, qui

se pose en interprète de l'avenir, dit dans son panégyrique de Messala :

..... Compertum est veracibus ut mihi signis,
Queis Amythaonius nequeat certare Melampus.

Je l'ai reconnu à des signes non moins certains que les oracles de Mélampe, fils d'Amythaon. — Dans une autre circonstance, il invoque Apollon, le dieu de la médecine, en faveur d'une jeune fille, Cérinthe, l'objet d'un nouvel amour ; reste à deviner pour quel motif il s'y intéresse tant :

Huc ades, et teneræ morbos expelle puellæ,
Crede mihi, propera, nec te jam, Phœbe, pigebit
Formosæ medicas applicuisse manus.

De quoi s'agit-il ? Le poète ne le dit pas avec netteté, seulement nous pouvons comprendre que la maladie est assez sérieuse puisqu'elle peut produire l'amaigrissement, la pâleur et autres accidents si peu compatibles avec la beauté :

Effice, ne macies pallentes occupet artus,
Neu notet informis candida membra color.

On trouve encore dans quelques fragments d'élégie, sous les nos XI et XII, des allusions à cette maladie, et Tibulle lui-même se plaint d'être dévoré par la fièvre, *mea nunc vexat corpora fessa calor*, et nous prendrions volontiers ces paroles pour les exagérations poétiques d'un amoureux éconduit ; mais l'on sait que Tibulle était d'une santé délicate, et rien ne s'oppose à ce que nous prenions les choses au pied de la lettre. Quoi qu'il en soit, nous voyons que Tibulle, en ses vers si purs, n'entre jamais dans aucun détail incompatible avec ses goûts élégants ; les maladies pour lui ne comportent pas de descriptions techniques, et nous n'avons ainsi recueilli dans son œuvre que des généralités. Il n'a pas laissé d'épigrammes, rien qui fasse diversion à ses molles langueurs et qui le ramène à la vie réelle. Chagrins, tristesses, colère, vengeance, ces orages de la carrière amoureuse, sont les causes des troubles morbides signalés dans quelques élégies et qui ne tiennent qu'une place très secondaire dans nos cadres nosologiques. Le remède à ces maux est facile à trouver, nous le demanderons à Ovide, ce grand maître en l'art d'aimer, et peut-être celui-là nous révélera-t-il quelques secrets dont nous saurons profiter.

X.

PROPERCE. — GALLUS. — PUBLIUS SYRUS.

Sextus-Aurélius, Propertius, d'origine plébéienne, est né en Ombrie, sur les frontières de la Toscane, à une époque qui n'est pas rigoureusement déterminée. Sa naissance se trouve comprise entre les années 697 et 702 de Rome. Rien ne nous oblige à prendre parti par ou contre Vulpius et Barth, pour ou contre les petites villes de Mévanie ou de Spello, qui se disputent l'honneur de l'avoir vu naître. Laissons ces grands débats aux érudits de profession, surtout à ceux qu'un intérêt de localité pousse à soutenir ces thèses difficiles.

Après la guerre de Modène, Octave distribua les terres de ses ennemis, les partisans d'Antoine, aux soldats qui avaient fait triompher sa cause. Le père de Virgile fut dépouillé, mais son fils sut réclamer l'héritage de ses ancêtres; il plut au vainqueur et rentra dans son petit domaine. Properce fut atteint du même coup, mais il n'avait alors que douze ans; la Muse ne pouvait faire un miracle en sa faveur, et il dut subir cette ruine. Plus tard, quand son génie lui eut valu la faveur de Mécène, il avait oublié, dans les plaisirs, sa fortune détruite, et il vécut, sacrifiant tout aux charmes d'une liaison dont l'objet a été immortalisé dans ses chants. Cynthie fut l'objet d'un constant amour, chose rare dans les poètes élégiaques; mais enfin, il faut en tenir compte, car Lycinna ne fit qu'apparaître dans sa vie, et cette constance du poète explique la monotonie de son œuvre, le peu d'incidents qui s'y remarquent, et par conséquent la rareté des découvertes que nous avons pu y faire.

Nous ne verrons dans ces quatre livres d'élégies que plaintes amoureuses, rigueurs, caprices, plaisirs, rendez-vous et perfidies,

éternelle affaire des cœurs épris; mais au milieu de ces plaintes et de ces allégresses, il nous arrivera de rencontrer quelques détails se rattachant à notre sujet. Ainsi dans l'élégie IVe, livre second, le poète, parlant de l'amour, dit élégamment : Nous ne connaissons ni sa cause ni ses symptômes, nous sentons les coups sans savoir d'où ils viennent :

> Quippe ubi nec causas, nec apertos cernimus ictus,
> Unde tamen veniant tot mala, cæca via est.

Et il ajoute, comme un homme habitué à ces souffrances : L'art des médecins devient inutile, le duvet ne soulage pas le malade, l'air et la saison n'ont sur lui aucune influence. —

> Non eget hic medicis, non lectis mollibus æger.
> Huic nullum cœli tempus et aura nocet.

Était-ce un retour à des temps meilleurs? Properce commençait-il à comprendre un sentiment plus pur que celui qui régnait à Rome lorsqu'il vint y demeurer? Il invoque, dans la VIe élégie, *Templa Pudicitiæ*, il voue aux dieux infernaux celui qui, le premier, remplit les demeures des Romains de peintures obscènes, corrompit l'innocence, et lui enseigna tous les vices :

> Quæ manus obcœnas depinxit prima tabellas
> Et posuit casta turpia visa domo,
> Illa puellarum ingenuos corrupit ocellos,
> Nequitiæque suæ noluit esse rudes.

J'ai rencontré (livre IV, élégie III) un vers qui pourrait donner lieu à une erreur singulière. Une femme dont l'époux combat contre les Bactriens et les Scythes, lui recommande d'éviter les blessures mortelles produites par des masses arrondies de plomb :

> Plumbea quum tortæ sparguntur pondera fundæ.

J'avais déjà remarqué ce fait dans Lucrèce, et ce poète ajoute que la balle échauffée par l'extrême rapidité de son vol, devient brûlante et fond même. On croirait entendre parler de la guerre de nos jours. Ces globes pesants étaient lancés par la fronde et produisaient de graves blessures.

Dans l'élégie VIe du dernier livre, Properce couvre d'imprécations la vieille Acanthis, affreuse *lena* qui a souillé de ses conseils les oreilles et le cœur de Cynthie. Cette horrible mégère, dont on pouvait compter les os à travers la peau, *per tenues ossa numerata cutes*, reçoit le prix de ses infamies, la mort va la saisir :

Vidi ego rugoso tussim concrescere collo,
Sputaque per dentes ire cruenta cavos,
Atque animam in tegetes putrem exspirare paternas.

J'ai vu une toux opiniâtre gonfler le cou ridé d'Acanthis, le sang venir souiller ses dents cariées, et son âme impure s'exhaler du grabat paternel. — Ces sortes de violences sont rares dans l'œuvre de notre poète, évidemment elles répugnent à sa nature sentimentale. On le sent bien en le voyant rentrer aussitôt dans ses tendresses accoutumées. Un songe raconté dans la VIIe élégie du livre IV, nous montre un acte de la vie privée des dames romaines ; Cynthie est morte, elle apparaît à son amant et lui dit :

Lygdamus uratur, candescat lamina vernæ.

Condamne au feu Lygdamus, ou du moins qu'il soit soumis à l'épreuve des lames brûlantes, car j'ai reconnu sa perfidie quand il m'a présenté la coupe empoisonnée :

Sensi ego, quum insidiis pallida vina bibi.

On était peu avancé en toxicologie, du moins ne savait-on à quels signes reconnaître la substance vénéneuse introduite dans l'économie vivante. On recourait à des tortures, après avoir essayé des procédés bizarres ; ainsi la savante Nomas, après avoir en vain craché, *arcanas tollat versuta salivas,* emploie des procédés plus énergiques, le coupable subira l'application des lames rougies, et confessera son crime :

Dicet damnatas ignea testa manus.

Il y a loin de ces opérations magiques, de ces incantations, à la science moderne si précise, si sûre, à ces réactifs si puissants qui dévoilent, jusqu'au fond des entrailles de la victime, les moindres parcelles de la matière toxique. Il a fallu attendre pendant dix-huit siècles un homme, Orfila, qui, comme l'a dit un éloquent panégyriste, apparaissait au milieu des débats judiciaires armé d'une science infaillible, la providence des innocents, la terreur des coupables, la sécurité des magistrats.

Une élégie intitulée *Marcelli obitus,* la mort de Marcellus (n° XVIII, livre III[e]), demande de notre part un moment d'attention. Le poète dit :

His pressus Stygias vultum demersit in undas,

C'est là, dans le golfe de Naples que Marcellus a courbé sa tête

devant les flots du Styx. — Que doit-on entendre par là? Les savants ne sont pas d'accord. Dion nous raconte que ce jeune héros fut soigné, dans une maladie légère, par Antonius Musa; que le traitement fut la seule cause de sa mort, et que ce traitement consistait en des lotions d'eau froide après le bain. Le bruit courut que Livie, jalouse, ne fut pas étrangère à cette mort; ce qui établirait une affreuse complicité entre elle et le médecin d'Auguste. Mais Scaliger prétend que Marcellus s'est noyé, *pressus, submersus interiisse*, et Properce aurait eu l'indélicatesse de mentir pour être agréable à Livie. Nous laissons aux érudits le soin de vider ce débat; Properce, habile courtisan du pouvoir, n'a rien dit qui puisse nous mettre sur la voie. Ce n'est pas lui qui aurait eu le courage de flétrir un crime et de dénoncer les coupables.

Notre poète a subi plus d'un reproche semblable, et, chose plus fâcheuse, ces reproches étaient mérités. Plongé dans les mollesses d'une vie consacrée aux voluptés, il cherchait avant tout le plaisir, le bien-être, sans souci de la moralité des actes qu'il louait, de la valeur des personnages auxquels il prodiguait ses flatteries intéressées. Complaisant admirateur de ses propres mérites, il se promettait la gloire dans les siècles futurs, l'immortalité même; à l'exemple d'Horace, il répétait : *Non omnis moriar !* et il a eu raison; mais cette renommée, qui lui a été fidèle, n'a tenu compte que du charme de ses vers, de leur tendresse expansive et douce, d'une muse harmonieuse aux purs accents, aux sentiments passionnés et nobles.

Properce mourut l'an de Rome 739, quinze ans avant l'ère chrétienne, et l'on ne sait à quoi attribuer une fin aussi prématurée : il avait à peine quarante ans. Il était lié d'amitié avec Gallus, Ovide, Bassus et tous les poètes de son temps ; il fut enterré à Spello, ou du moins on a découvert, le 7 juin 1722, une pierre tumulaire indiquant avec certitude le tombeau de Properce. Reste à savoir si ce monument funèbre n'y avait pas été apporté.

Nous venons de parler de Gallus, poète élégiaque appartenant au siècle d'Auguste, puisqu'il est né l'an de Rome 688; sa destinée a été singulière. Cornélius Gallus, nommé, tout jeune homme qu'il était, en 712, triumvir, pour lever des tributs dans

la Gaule Cisalpine, était né dans le Frioul, d'une famille distinguée, qui l'envoya à Rome afin d'y faire son éducation. L'emploi important qu'il avait à remplir lui fournit l'occasion heureuse de protéger Virgile; c'est à lui que le poète dut de pénétrer jusqu'à Mécène, de connaître Auguste, et de rentrer dans l'héritage dont il avait été dépouillé. Gallus était poète lui-même, et l'estime de ses contemporains lui assigne une belle place dans cette pléiade gracieuse qui fait la gloire de Rome.

Protecteur éclairé des victimes de la guerre, Gallus cessa plus tard de déployer cette générosité de caractère dont Virgile s'était montré si reconnaissant. Devenu préfet de l'Égypte, il usa de rigueurs extrêmes dans l'administration de cette grande province, il se montra ingrat envers Auguste, et, tombé dans une disgrâce trop bien méritée, il se fit justice : il mourut de mort violente et volontaire lorsqu'il était à peine âgé de quarante ans. Et cependant Ovide nous dit qu'il n'était coupable que d'indiscrétion, il buvait,

Sed linguam nimio non tenuisse mero.

Cornélius Gallus, comme les autres poètes romains de la bonne époque, est tout imprégné du génie attique ; il a traduit du grec les poèmes d'Euphorion de Chalcis, des fragments d'Hésiode, mais tout cela est perdu. Ces nobles préludes l'ont conduit à chanter ses amours, et ses contemporains parlent de quatre livres d'élégies dont nous devons également déplorer la perte. Que nous reste-t-il donc de cette muse charmante dont les orateurs et les poètes du temps d'Auguste ont célébré à l'envi la grâce et l'élégance? Rien, peut-être, ou du moins bien peu de chose, et encore, dans ces débris échappés à l'injure des siècles, trouverons-nous à peine la trace de ces idées médicales que nous nous sommes donné la tâche de découvrir.

Nous n'entrerons pas ici dans la discussion des textes eux-mêmes, de leur authenticité, des audacieuses interpolations de Pomponius Gauricus, efforts impuissants pour restituer à Gallus six élégies qui ne peuvent lui appartenir. Nous croyons devoir accepter comme un jugement sans appel, comme un arrêt souverain, l'opinion de nos maîtres en ce genre d'érudition; et quoi qu'il nous en coûte de renoncer à des écrits dont le mérite est incontestable, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur ceux que les meilleurs critiques ont acceptés, au risque peut-être d'attribuer quelques vers de notre auteur à un second Gallus

(Asinius), également poète, né l'an 715 de Rome et qui appartient, à titre égal, au siècle d'Auguste. Ainsi, qu'il y ait quelque erreur dans ces attributions douteuses, nous sommes tranquille sur un point essentiel, les poésies que nous allons interroger sont, sans contredit, des produits d'une époque où la belle latinité florissait sans mélange.

Gallus est de l'école de Catulle et de Tibulle, il chante le plaisir plus encore que sa maîtresse ; Lycoris lui plaît, elle est belle, mais il ne lui demande que des joies légères, des voluptés faciles, et nous ne retrouvons plus, dans ces vers érotiques, le sentiment tendre de Properce pour Cynthie. — Crois-moi, malheur à celui qui diffère ses joies ; pendant que nous parlons le jour fuit et la mort arrive :

Heu male, crede mihi, si quis sua gaudia differt !
Dum loquimur, nox est, mortis et umbra subit.

Nous connaissons cette philosophie, Horace l'avait chantée ; mais voyons si Gallus sortira de ce thème consacré et nous fournira quelques renseignements utiles.

Il y a dans la première élégie, la seule peut-être qui soit bien de Gallus, une petite scène que nous avons signalée dans la plupart des poètes de cette époque ; une vieille femme, une *lena*, cherche à entraîner une jeune fille dans des amours mercenaires, et de là des apostrophes haineuses de la part de celui qui se croit aimé. La Lycoris en question paraît bien gardée, elle a des parents sévères dont elle redoute le courroux :

Heu ! jaceat menses pæne sepulta novem.
Nec tantum morbus, quantum gravat ira parentis.

Ces vers constituent une énigme que M. Jules Genouille, le dernier traducteur de Gallus, ne nous paraît pas avoir résolue. S'agit-il ici d'une retraite forcée de neuf mois, causée par une maladie plus redoutable que la colère des parents? A prendre les choses dans leur sens le plus naturel, on ne verrait là qu'un fruit de l'amour, produit ordinaire de ces liaisons peu platoniques. J'incline vers cette explication suffisante, d'autant plus que la mère de Lycoris désire une nombreuse postérité :

..... Cupit illa paternam
Impleat ut pulchra filia prole domum.

Et cependant la vieille *lena* dresse ses embûches pour s'emparer

de la jeune fille : elle apporte en secret des parures brillantes, elle vante les charmes d'un jeune amant riche et généreux, elle dépein tGallus forcé de partir pour la guerre :

> Me quoque jam canis narrat splendere capillis;

Elle me montre déjà avec des cheveux blancs, et enfin, affaibli par une affreuse blessure, *vulnere tardus eam.* — Nous ne pouvons guère nous apitoyer sur de tels malheurs. Gallus n'a pas une haute opinion de la fidélité des dames, de leur constance en amour, il leur applique un vers qui ressemble à un proverbe de Salomon :

> Femina natura varium et mutabile semper.

Properce avait déjà dit (livre II, élégie IX) :

> Sed vobis facile est verba et componere fraudes :
> Hoc unum didicit fœmina semper opus.

Et cependant Lycoris ne paraît pas si volage, elle résiste courageusement à l'autorité paternelle, *patris imperium;* les ordres de sa mère ne sauraient l'émouvoir, *matris non aspera jussa sollicitant,* et nous nous demandons quelles sont ces mœurs singulières qui ont scandalisé avec juste raison M. de Pezay et d'autres traducteurs ?

Il nous paraît utile de dire quelques mots d'un auteur qui a joui d'une immense célébrité à Rome, sous les derniers consuls et même sous Auguste.

Publius Syrus, né en Syrie, comme son nom l'indique, fut réduit en esclavage, puis amené à Rome à l'âge de douze ans. Sa naissance remonte à l'an de Rome 688; il fut affranchi très jeune et prit le nom de son maître ; il composa un grand nombre d'ouvrages dont il nous reste à peine quelques fragments, cités par les auteurs contemporains. Sénèque, Aulu-Gelle, saint Jérôme et bien d'autres encore, rapportent des sentences extraites de ses comédies. On les a recueillies et traduites, mais il est bien difficile de distinguer celles qui lui appartiennent d'avec une foule de pensées qui sont en quelque sorte le patrimoine de l'humanité. Chaque esprit élevé, chaque philosophe instruit par l'observation et l'expérience, et mieux encore par l'étude de son propre caractère, signale les infirmités de notre nature, ses passions, ses er-

reurs, et formule en quelques mots bien sentis des conseils bons à suivre.

Les sentences attribuées à Publius Syrus, ou du moins publiées sous son nom, sont au nombre de plus de 800, et il serait facile de prouver que, dans beaucoup de cas, il n'a fait que recueillir ces échos de la sagesse des temps anciens. La Bruyère, La Rochefoucault et bien d'autres moralistes ont puisé à cette source abondante, et pour notre part nous y trouverions bien des vers qui se rapportent à nos études spéciales.

Crudelem medicum intemperans æger facit.

Le malade intempérant rend son médecin impitoyable. — C'est porter la chose à l'extrême, mais on comprend cette nécessité de protéger celui qui souffre contre les égarements de sa passion, et le praticien qui condamne à une diète rigoureuse le gourmand dont la vie est menacée est parfaitement dans son droit. Il ne faudrait pas publier cependant un grand principe auquel les plus célèbres médecins ont égard dans certaines circonstances. L'influence des habitudes ne doit pas être oubliée ; un ivrogne de profession ne peut être complètement sevré de son stimulant ordinaire, même pendant une affection aiguë : j'ai vu M. Chomel, dans un cas de pneumonie grave, permettre au malade une dose de vin bien supportée et qui soutenait une organisation accoutumée aux excès.

Deux sentences méritent de nous arrêter un instant :

Contingere est molestum, quæ cuiquam dolent.

Il est désagréable de toucher un endroit sensible, et cela s'applique aussi bien aux blessures de l'âme qu'à celles du corps. Mais le poète philosophe, celui qui avait été esclave et qui connaissait sans doute par expérience les procédés cruels si souvent employés par les citoyens romains dans le cercle intime de la famille, ce pauvre Syrus qui avait souffert et vu souffrir, a écrit :

Etiam innocentes cogit mentiri dolor.

La douleur force à mentir même les innocents. — Les hommes qui abusaient des tortures corporelles dans une foule de cas, auraient dû réfléchir et comprendre la vérité renfermée dans ces mots si simples ; mais il ne faut pas leur faire un grand crime de ces violences du fort contre le faible, de la société contre un in-

dividu. Ces cruautés dont la justice, chose étrange, s'était réservée le privilége, ont persisté jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle; Louis XVI a eu la gloire de les abolir, mais la société devrait rougir de les avoir conservées si longtemps.

On comprend les haines, les rancunes des victimes de ces barbaries contre leurs oppresseurs; hélas ! oublie-t-on de pareilles misères, et qui dira le mal fait à la cause religieuse par les atrocités des inquisiteurs ? Syrus a dit :

Etiam sanato vulnere cicatrix manet.

La cicatrice reste encore quand la blessure est guérie. —Cela veut dire, pour nous médecins, qu'il faut une main légère dans les actes où nous devons intervenir; que la douleur est facile à produire, et que c'est notre devoir de la prévenir; que le travail réparateur de la nature ou de l'art demande une protection efficace. Il y a de grands chirurgiens qui ne descendent pas à ces petites choses.

Injuriam aures quam oculi facilius ferunt.

Les oreilles sont moins sensibles à l'injure que les yeux; — et comme complément de sa pensée, Syrus ajoute :

Oculis habenda quam auribus est major fides.

On doit se fier plutôt à ses yeux qu'à ses oreilles. — L'erreur est facile de part et d'autre, et sage sera celui qui n'oubliera pas combien sont infidèles les témoignages de nos sens. Nous ne savons au juste sur quoi se base notre philosophe pour vanter l'œil au détriment de l'oreille. Au reste il dit lui-même :

Sæpe oculi et aures vulgi sunt testes mali.

Et qui peut se flatter de ne pas faire partie de ce vulgaire qui a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre? C'est là une affaire de sensibilité spéciale que nous ne voulons pas contester, et nous consignons le fait parce qu'il se rapporte à nos recherches sur l'appareil auditif. Syrus a prétendu que la main outrageait encore moins qu'une mauvaise langue,

Injuriæ plus in maledicto est quam in manu.

Dispensez-vous de m'insulter, je ne me bats pas, dit un personnage d'une comédie moderne; et lui seul peut-être, poussé à bout, pourrait dire si un soufflet est plus difficile à supporter que

certaines épithètes. Mais cela ne nous regarde pas; voyons quelque chose de plus médical :

Magister usus omnium est rerum optimus.

En toutes choses l'expérience est le meilleur maître. — Nous pouvons appliquer cet adage à nos propres affaires, mais le point important, c'est de déterminer ce que l'on doit entendre par expérience. Tout le monde prétend en avoir, comme si tout le monde avait la faculté de regarder, de comprendre, de discerner, de choisir, de juger. La véritable expérience, celle qui est le produit de ces actes divins de notre intelligence, est le lot du plus petit nombre, et cependant chacun se targue d'une science acquise à peu de frais, fondée sur des observations sans valeur, et dont les conséquences ne sont pas plus légitimes que les prémices d'où elles découlent. Ainsi nous acceptons la sentence de Publius Syrus, mais avec le corollaire que nous venons d'y joindre.

Comment devons-nous prendre le vers suivant :

Mala est medicina, ubi aliquid naturæ perit.

Un remède est mauvais dès qu'il coûte quelque chose à la nature.

On a commenté les aphorismes d'Hippocrate, et les plus hautes intelligences ont déployé dans ce travail une patience et une sagacité qui nous ravissent, nous, les derniers venus, si heureux de rencontrer ces initiateurs habiles qui nous révèlent les mystères de la pensée antique. Je ne me charge pas de dire au juste quelle est l'idée de Syrus, à quels signes on peut reconnaître cette atteinte à la nature et par conséquent le danger d'un médicament quelconque; il y a là quelque chose de vague, d'indéterminé qui appartient à une époque où la science médicale n'était basée sur rien de solide, où le plus grossier empirisme était la règle unique des gens de l'art.

Voici une sorte de plaisanterie à notre adresse, un de ces mots qui sont éternels comme la médecine, comme les malades, et que le public répète d'âge en âge, parce qu'ils semblent vrais au vulgaire, qui ne voit qu'un métier là où il n'y a qu'un ministère, qui confond un sacerdoce avec une industrie :

Male habebit medicus, nemo si male habuerit.

Le médecin se porterait mal, si tout le monde se portait bien : — c'est-à-dire que le bien-être de tous serait notre ruine, que nous profitons des misères de chacun, qu'il faut qu'on souffre pour que

nous soyons heureux. La condition du médecin serait la pire de toutes si cela était vrai; nous devrions être en exécration au genre humain, dont les larmes feraient notre fortune; véritables *vespillons*, nous engraissant des cadavres livrés à nos mains sinistres. Les maladies sont le patrimoine inévitable de l'homme; elles sont le plus souvent la conséquence de ses fautes, de ses passions, de ses imprudences, de sa bêtise, comme le disait Mme Geoffrin; et loin de chercher à les produire, à les faire durer, le rôle du médecin est de les prévenir, d'y mettre un terme et d'en empêcher le retour. Nous n'acceptons pas ce rapprochement fâcheux, et nous ne protestons pas avec moins d'énergie contre le vers suivant :

Male secum agit æger, medicum qui heredem facit.

Un malade se trahit lui-même quand il fait de son médecin son héritier. — Martial, nous le verrons, n'a pas été plus courtois à notre égard quand il a dit à un certain Baccara : Prends garde, tu confies ton mal à un médecin, ton rival, *Gallus eris*. Ces accusations sont graves, elles attaquent au premier chef notre probité, notre honneur; on nous suppose capables de tout sacrifier à notre intérêt, à nos passions, et cependant, si l'on voulait être juste, il faudrait convenir que le corps médical a bien rarement mérité de pareils reproches. Cependant la loi a en quelque sorte consacré cette injure à notre profession par des dispositions restrictives : les testaments faits à notre profit ne sont pas valables dans certaines circonstances. Il est vrai que cette défiance du législateur, ou plutôt cette sauvegarde des héritiers légitimes opposée aux faiblesses des moribonds, cette réserve mise à la reconnaissance exagérée des malades, nous sont communes avec les prêtres et les autres personnes qui entourent le malade; c'est une mesure générale qui perd par là ce qu'elle aurait d'odieux pour nous, et nous devons n'y voir qu'une preuve du zèle de la loi en faveur des intérêts des familles.

Voici une série de sentences qui se rapportent toutes à un chapitre des plus intéressants. Nos folies nous coûtent cher, mais nous ne songeons guère à la dépense quand le plaisir nous sourit et nous entraîne, laissant à sa suite une ample moisson de regrets.

Misera est voluptas, ubi perioli memoria est.

Le plaisir est bien triste quand il faut songer au péril qui l'accompagne. — Chacun s'est dit cela, mais combien peu se sont tenus pour avertis et ont évité la chute !

Mœtu respicere non solent, quum quid juvat.

Quelle crainte peut arrêter celui que le plaisir entraîne? Aussi se précipite-t-on en mille extravagances qui compromettent la santé, qui amènent une vieillesse précoce et avec elle une foule d'inconvénients. On a beau se dire :

Metue senectam ; non enim sola advenit.

Chacun sait cela, mais on dévore les jours et les nuits, on prodigue sa vie à tous les hasards de la jeunesse, la santé paraît un trésor inépuisable, on court gaiement au-devant de misères qui paraissent impossibles jusqu'à ce que la maladie se montre impérieuse, inexorable, et alors on se dit avec notre poète philosophe : L'intempérance fait la fortune des médecins :

Medicorum nutrix est intemperentia.

Les sages, comme Cassandre, répètent en vain cet avertissement prophétique, personne n'y prend garde ; la jeunesse nous dit en souriant : Allez, docteur, soignez bien votre catharre ; la flanelle est bonne aux rhumatismes ; la goutte ne vient qu'à ceux qui ne veulent pas courir ! Et ces propos légers ne scandalisent personne, parce que chacun a été jeune à son tour, chacun a eu sa dose de folie printanière, chacun a regardé la vieillesse et ses misères comme un de ces lointains horizons qu'on ne doit jamais atteindre.

Et cependant chacun a ses illusions, l'expérience est la chose du monde la plus difficile à acquérir et la plus facilement perdue ; on a beau le dire, après l'avoir entendu dire cent fois :

Mortalis nemo est, quem non attingat dolor,

on s'expose de nouveau à souffrir, on recommence le régime qui nous a valu une première atteinte du mal ; la rechute n'est pas plus efficace contre les atteintes assurées d'une semblable maladie, et les plus intempérants, les plus fous sont ceux qui enveloppent le plus volontiers leur folie sous la livrée philosophique ; ils demandent un masque au stoïcisme et disent :

Morti debetur, quicquid usquam nascitur.

Les sentences de Publius Syrus sont vraiment surprenantes en

ce sens qu'elles montrent une collection de pensées dont l'origine date sans doute du berceau des sociétés. Il y a dans ce recueil bien des choses étranges, on croirait que l'auteur a connu les proverbes de Salomon, les fables de Pilpay; toute la sagesse des nations se retrouve dans ses vers, sous une forme concrète; ses apophthegmes embrassent le cycle humain, physique et moral; il n'y a pas un précepte que ne signerait Socrate, pas un conseil que n'approuverait Épictète ou Marc-Aurèle, pas une critique qui ne plairait à nos plus rigoureux casuistes, car on y sent un avant-goût de la charité chrétienne. Cependant il y a bien aussi une place à la malice, et nous ne nous chargeons pas de justifier un propos comme celui-ci :

Mulier quum sola cogitat, male cogitat.

Il est vrai que la Sagesse a dit à l'homme : *Væ soli!* ce qui n'insinue rien de bon pour le sexe fort, et c'est peut-être pour cela que dans un ordre célèbre, le fondateur a prescrit comme règle essentielle d'être toujours trois. La connivence pour certains maux diminue en raison du nombre.

Ne croirait-on pas que les vers suivants ont été faits pour servir d'épigraphe à notre temps :

Pecunia una regimen est rerum omnium.
Repente dives factus est nemo bonus.

Jamais homme de bien n'est devenu riche tout à coup, et Syrus n'est pas le seul qui ait porté cet arrêt redoutable. L'argent est le seul mobile de toutes les affaires, dit-il encore. Notons seulement que cette sentence ne s'applique pas à nous et que chacun a le droit de créer une exception en sa faveur, ce que l'on fait volontiers; mais revenons à la médecine.

Syrus connaissait-il l'aphorisme d'Hippocrate (n° 46, section 2°), *Ex duobus doloribus simul obortis*, etc.? Il est permis d'en douter, et cependant il a dit :

Pro medicina dolor est, dolorem qui necat.

Une douleur qui détruit une autre douleur en est le remède. — J'aime assez cette variante du poète, elle donne à la douleur une vertu, un mérite, tandis que le vieillard de Cos se contente de signaler un fait qui n'est pas même à l'abri d'une critique bien fondée.

Salomon, si savant, a dit : *Nil novi sub sole*, et il n'est rien de

ce qui se fait chaque jour qui ne puisse avoir été fait dans des temps fort reculés. Les homœopathes ont cru peut-être que Samuel Hannemann, à qui ils ont élevé une statue de bronze sur une place publique de Leipsick (j'ai vu ce grand scandale), avait bien certainement inventé le principe : *Similia similibus curantur*. Il faut dire la vérité à tout le monde, même à ceux qui ne la respectent pas toujours; et partant de là, je me crois autorisé à révéler une découverte que voici :

Remedio amaro amara bilem diluunt.

C'est par des remèdes amers qu'on tempère l'amertume de la bile. — Toute l'homœopathie est là, et le mot *diluunt* ne laisse pas même à Samuel Hannemann, la gloire de ses dilutions infinitésimales. Ah ! si l'on savait chercher, que de choses on retrouverait qui ont passé pour nouvelles ! Croirait-on que saint Augustin a parlé des biberons, de ces instruments à l'aide desquels, dit-il, on allaite les enfants, mamelles menteuses qui causent des illusions à ceux qui tètent ?

Mais Syrus n'avait pas pressenti les paratonnerres, il ne connaissait pas l'électricité atmosphérique, et Franklin ne s'annonçait pas si longtemps à l'avance. Il est inutile de chercher un abri contre la foudre, dit le poète :

Remedium est frustra contra fulmen quærere.

Bel exemple des vanités de la raison humaine ! Combien de limites infranchissables ont été posées qui sont aujourd'hui franchies et laissées bien loin derrière nous ! Tu n'iras pas au delà ! Dieu seul a pu dire ces paroles à la mer en furie, et je ne sais trop si la mer a obéi.

Syrus, qui moralise toujours, dit qu'il importe plus de guérir les plaies de l'âme que celles du corps,

Ulcera animi sananda magis, quam corporis.

L'un n'empêche pas l'autre, soignez l'âme, guérissez le corps ; ces deux parties de notre individu ont un égal besoin de santé, c'est Publius Syrus lui-même qui nous le dit :

Recte valere et sapere duo vitæ bona.

Être sage et se bien porter, voilà les deux grands biens de la vie, — et tous nos poètes ont exprimé la même pensée avec plus ou moins de bonheur ; mais Syrus a la gloire d'avoir devancé les plus beaux génies du siècle d'Auguste, et c'est à ce titre que nous avons dû lui consacrer un article spécial.

XI.

OVIDE.

Plus nous étudions les poètes romains, plus nous constatons l'influence grecque sur cette littérature nouvelle qui, née aux bords du Tibre, vécut d'abord d'emprunts, imita modestement les modèles venus de l'Attique et ne s'affranchit jamais complétement de ce glorieux patronage. Les premiers poètes qui cultivèrent la muse tragique traduisirent Eschyle, Sophocle et Euripide ; Plaute et Térence s'emparèrent des comédies d'Aristophane et de Ménandre ; Lucrèce mit en vers le système d'Épicure et les idées d'Empédocle ; Horace suivit Pindare dans son vol ; Virgile s'inspira d'Homère : tout était grec à Rome, et nous ne nous en plaîndrions pas, si, au milieu de cette fièvre d'imitation, les poètes romains eussent conservé la liberté d'allure qui convient à des esprits de cette trempe.

Il est des auteurs qui, après avoir payé un large tribut à la muse grecque, secouant un joug trop pesant pour eux, sont devenus poètes nationaux, et ont ouvert des voies nouvelles ; parmi ceux-ci, Ovide tient un rang distingué. Il a beaucoup écrit ; son œuvre, heureusement conservée, est arrivée jusqu'à nous presque complète ; la postérité a pu admirer la fécondité de son génie, l'élégance de son style, et si les sujets favoris de ce poète érotique ne comportent pas beaucoup de développements dans l'ordre d'idées que nous recherchons, on verra cependant qu'une étude des *Héroïdes*, des *Métamorphoses*, des *Amours*, de l'*Art d'aimer*, etc., peut nous dédommager du temps employé à cette revue intéressante.

Les *Héroïdes*, qui forment le premier volume de l'Ovide de la collection Panckoucke, ne sont autre chose qu'un recueil d'é-

pîtres en vers adressées par des personnages fabuleux ou historiques à d'autres personnages analogues et traitant d'une seule et unique passion, l'amour. Ainsi, Pénélope écrit à Ulysse, Briséis à Achille, Phèdre à Hippolyte, Didon à Énée, Ariadne à Thésée, Sapho à Phaon ; cette correspondance qui comprend quelquefois la demande et la réponse, forme un total de vingt et une lettres, toutes sur le même sujet, et dont la monotonie fatigante rend la lecture suivie presque impossible. Toujours des plaintes, toujours des regrets ; la jalousie qui accuse, l'infidélité qui se défend ; et des larmes et des soupirs, des imprécations et des prières, éternel entretien des gens qui ont la singulière prétention de s'offenser du mal qui succède nécessairement au bien, des épines qui accompagnent les roses, de l'orage qui trouble un ciel longtemps serein.

Dans ces épîtres, où Ovide a montré une merveilleuse souplesse d'esprit, une imagination féconde, on trouve quelques passages dignes de notre attention. La XI[e] lettre est adressée par Canacé à Macarée, et ces deux personnages si peu connus, même dans le monde mythologique, ont besoin d'un éclaircissement préalable. Canacé et Macarée sont frère et sœur et ont pour père Éole, roi des vents. Un amour incestueux s'est emparé de la jeune fille, son frère a partagé cette passion délirante, un triste fruit de cette odieuse union est né, le père de Canacé l'a condamné à périr ; la jeune mère doit périr aussi, et c'est dans ces lamentables circonstances qu'elle écrit à Macarée.

Tout ce roman nous intéresserait fort peu si l'on n'y trouvait à relever deux points essentiels, d'abord l'inceste puni par le père des deux coupables, non-seulement sur eux, mais sur leur enfant ; justice sévère, si on la compare à ce qui se passait en Égypte, où de semblables mariages se contractaient librement et sans que personne y trouvât à redire. Le second point sur lequel nous devons nous arrêter un moment, c'est celui de l'avortement provoqué, ou du moins des tentatives faites pour l'amener, et qui paraissent, comme nous l'avons déjà vu, une de ces pratiques généralement acceptées et ne tombant pas sous le coup de la loi pénale. Celui qui doit être est déjà, le meurtre est un crime à toutes les époques de la vie, mais les Athéniens et les Romains ne pensaient pas ainsi et ne se faisaient aucun scrupule d'interrompre une grossesse commencée :

Cur unquam plus me, frater, quam frater amasti ?
Et tibi, non debet quod soror esse, fui ?

S'écrie Canacé, et sa nourrice, confidente de ses douleurs, a bientôt reconnu la vérité.

Jamque tumescebant vitiati pondera ventris,
Ægraque furtivum membra gravabat onus.

Déjà ce fardeau arrondissait mes flancs coupables et son poids fatiguait mes membres affaiblis. — Cette nourrice secourable, la nouvelle Œnone de cette autre Phèdre, vint au secours de Canacé :

Quas mihi non herbas, quæ non medicamina nutrix
Attulit, audaci supposuitque manu,
Ut penitus nostris, hoc te celavimus unum,
Visceribus crescens excuteretur onus.

Que d'herbages, que de médicaments ma nourrice ne m'apporta-t-elle pas ? Combien ne m'en fit-elle pas prendre, d'une main audacieuse (et c'est la seule chose que nous t'ayons cachée), afin d'arracher à mes entrailles ce fardeau croissant ? — *Audaci supposuit manu* ne me semble pas traduit suffisamment par M. Chappuyzi ; je pense qu'il s'agit d'actes manuels, de manœuvres directes ; la gradation est observée, *attulit medicamina*, voilà le commencement, le second terme est plus énergique. Mais tous ces efforts n'eurent aucun succès.

Ah ! nimium vivax admotis restitit infans
Artibus, et tecto tutus ab hoste fuit.

L'enfant tint bon dans son asile et résista à son ennemi. — Ovide ne dit pas de quelles drogues abortives on se servait ; *herbas*, *medicamina*, sans autre désignation, ne nous permettent aucune conjecture, si ce n'est celle-ci : cette médecine homicide était vulgaire, les femmes voulaient conserver leur beauté ; Ovide le dit dans le petit poème intitulé : *Nux*, le Noyer.

Nunc uterum vitiat, quæ vult formosa videri :
Raraque in hoc ævo est, que velit esse parens.

La science des avortements dut faire de grands progrès, car elle était dans les mœurs de ces temps éloignés, et l'on sait qu'elle est encore aujourd'hui, dans l'Orient, un des fléaux qui contribuent le plus à la dépopulation de ces contrées. Tout le monde s'en mêlait ; les nourrices savaient ce qu'il fallait faire pour arri-

ver au but, mais, heureusement, leurs procédés n'étaient pas toujours efficaces, et plus d'une jeune fille a pu dire, comme Canacé: *Vivax restitit infans artibus, et tecto tutus ab hoste fuit.*

La malheureuse accoucha difficilement, *opem Lucina negabat;* mais encouragée par son frère, elle reprit des forces ; il lui disait, pour la consoler : *Vive soror o carissima, vive, ne unius corpora perde duos!* Enfin l'œuvre est accomplie, le fatal enfant a vu le jour,

Et positum est uteri crimen onusque mei,

et la mère, arrachée à ces périls, respire enfin et croit à l'espérance. Mais l'enfant pousse un cri, Éole l'entend, dévoile le mystère; sa fureur ne connaît pas de bornes, et la mort seule de cette fille coupable peut apaiser le courroux des dieux.

Cette tragédie, dont nous supprimons quelques scènes atroces, nous conduit sans transition à l'aventure qui troubla si cruellement le domicile conjugal de ce pauvre Ménélas. Hélène, avant de succomber aux séductions de Pâris, lui écrit une longue lettre dans laquelle elle expose toutes les raisons qui doivent la mettre à l'abri du danger, mais où l'on sent que l'amour s'empare de son cœur et prépare cette fuite adultère qui soulèvera la Grèce et mettra l'Asie en feu. La médecine n'a rien à faire en pareil cas; tout au plus une bonne hygiène serait-elle applicable, et la victime serait sauvée si l'on pouvait lui dire :

Otia si tollas periere Cupidinis arcus!

Mais au milieu des déclamations que contient cette épître, on trouve un petit passage que je ne peux oublier, car il se rapporte à un sujet qui m'intéresse, et que je traite toutes les fois que j'en trouve l'occasion.

Ah! quoties digitis, quoties ego tecta notavi
Signa supercilio pæne loquente dari!

Ah ! combien de fois ai-je remarqué les signes que tu faisais avec tes doigts, ou le mouvement de ton sourcil presque parlant ! — C'est la mimique primitive, celle qui est aussi vieille que le monde, et qui a servi, de tout temps, à exprimer les passions du cœur, les désirs et les espérances, et que les femmes savent si bien employer et comprendre.

Connaissez-vous Acconce? Connaissez-vous Cydippe? Nullement. La vingtième héroïde de notre poète se rapporte à une

singulière aventure de ces deux personnages. Aux fêtes de Diane, Cydippe priait dans le temple de la déesse. Acconce, jeune audacieux, la voit, s'enflamme pour elle d'une ardeur insensée ; il écrit sur une pomme ces mots : Je jure d'épouser Acconce. Cette pomme vient rouler aux pieds de la jeune fille, elle la prend, lit cette phrase, et se trouve engagée à remplir la promesse faite si légèrement, car, faite dans le temple de Diane, elle devenait absolument obligatoire. La jeune fille est demandée en mariage par un jeune homme et le père la lui accorde; mais dès que la cérémonie se prépare, Cydippe tombe malade; c'est Diane qui poursuit la foi violée, et Acconce, averti de cette maladie subite, écrit à la jeune fille pour lui rappeler la dette sacrée qu'elle doit acquitter :

Perlege : discedat sic corpore languor ab isto!

Lis, et puisse ton corps être guéri de sa langueur ! — Prends garde, la déesse irritée veut t'épargner un parjure, et c'est pour cela que la maladie te frappe si souvent quand on veut te marier :

..... Hoc est mihi crede, quod ægra
Ipso nubendi tempore sæpe jaces.

Reconnais sa puissance ; *salvam salva te cupit esse fide*, elle veut préserver ta vie et ta foi en même temps. Garde-toi, je t'en conjure, de laisser flétrir, par les fièvres, tes membres délicats :

Parce, precor, teneros corrumpere febribus artus.

Mais qu'a donc cette pauvre malade ? Quelle est cette affection cruelle qui vient flétrir les roses de son printemps ? — Ovide ne dit rien qui puisse servir de base à un diagnostic. Voici cependant quelques détails bons à noter. Acconce s'écrie :

Me miserum ! Quod non medicorum jussa ministro,
Effingoque manus, insideoque toro !

Malheureux que je suis de ne pouvoir exécuter les prescriptions des médecins, de ne pas ranger tes mains, de ne pouvoir m'asseoir sur le bord de ta couche ! — Nous assistons en quelque sorte à cette petite scène d'intérieur, nous voyons ce que l'on pouvait faire dans la chambre d'une malade. Il est vrai qu'Acconce parle de son rival, de l'homme qui doit épouser Cydippe, qui a les droits d'un futur mari :

Ille manus istas effingit, et absidet ægræ.
Dumque suo tentat salientem pollice venam,

Candida per causam brachia sæpe tenet,
Contrectatque sinus, et forsitan oscula jungit.

Les amants se permettaient bien des choses, ils empiétaient sur le domaine de l'art; tâter le pouls pour toucher un bras blanc est douce chose, sans doute, mais encore faudrait-il s'arrêter à temps. Concluons de tout ceci que le mal n'était pas grave. Les autres femmes, dit l'amant au désespoir, ne redoutent rien quand il s'agit de guérir :

Ut valeant aliæ, ferrum patiuntur et ignes;
Fert aliis tristem succus amarus opem.

Le fer et le feu sont patiemment supportés, d'autres trouvent un triste soulagement dans un breuvage amer. — Mais toi, accomplis ta promesse et tu es sauvée. Si tu résistes aux ordres de Diane, penses-tu échapper à sa vengeance quand tu deviendras mère?

His quoque vitatis, in partu nempe rogabis,
Ut tibi luciferas adferat illa manus.

En vain tu imploreras sa main bienfaisante pour conduire ton enfant à la lumière. — Cydippe a lu cette lettre, elle est touchée des reproches de son amant, elle veut y répondre, mais en ces langueurs qui l'accablent, elle trouve à peine la force de tracer quelques lignes qu'elle lui envoie :

Quam tibi nunc gracilem vix hæc rescribere, quamque
Pallida vix cubito membra levare putas?

Songe à la faiblesse et au dépérissement d'une femme qui, en t'écrivant ainsi, peut à peine se soutenir sur son coude! — Mais la nourrice veille, elle fait bonne garde pendant que s'accomplit cette correspondance, et si quelque importun veut pénétrer jusqu'à la malade, l'esclave attentive fait un signal convenu (elle crache), et la lettre est dérobée à tous les regards :

Jamque venire videt, quos non admittere durum est,
Exscreat, et ficta dat mihi signa nota.

La malade se plaît à décrire ses souffrances, elle se fait pitié, et ne perd pas une si belle occasion d'exciter un sentiment analogue dans un cœur où elle veut régner.

At mihi, væ miseræ! torrentur febribus artus,
Et gravius justo pallia pondus habent.

Infortunée, la fièvre me dévore, et le poids de mes vêtements

m'accable. — Elle implore le secours d'Apollon, le frère de Diane, *Parce laboranti, daque salutiferam jam mihi fratris opem*. Elle demande du soulagement à tout le monde, même à cet amant qui est cause de son malheur : *Tura feras : prosint quæ nocuere manus !* Brûle de l'encens ; qu'elles me servent, les mains qui m'ont nui ! — Rien dans tout cela n'indique l'intervention directe de l'art, si ce n'est le mot d'Acconce, *non ministro jussa medicorum*. Et cependant Cysippe se plaît à énumérer ses misères :

Concidimus macie ; color est sine sanguine, qualem
In pomo refero mente fuisse tuo.
Candida nec mixto sublucent ora rubore :
Forma novi talis marmoris esse solet.

Ma maigreur est extrême ; je n'ai plus de sang dans les veines, et mon teint est celui de la pomme que tu m'as jetée. Ma pâleur est sans mélange d'incarnat, comme un marbre nouvellement taillé. — La pauvre enfant ajoute :

Ne tamen ignores, ope qua revalescere possim,
Quæritur a Delphis fata canente Deo.

Enfin, sache donc qu'on demande au dieu qui dicte ses oracles à Delphes, par quel moyen on peut me rendre la santé. — Et voilà toute l'histoire de cette maladie singulière, sur laquelle nous ne hasarderons pas de conjectures. Espérons que la chose se sera bien terminée, et que celui qui a causé le mal aura eu le pouvoir de le guérir.

Les héroïdes sont peu fertiles en enseignements, elles montrent seulement combien Ovide a une imagination féconde, avec quelle facilité il développe ce thème amoureux, toujours identique au fond et qu'il varie à l'infini. Comparativement à d'autres œuvres du même auteur, ces épîtres sont chastes, la passion ne dégénère pas en obscénités, et, sous ce rapport, Ovide diffère beaucoup de la plupart de ses contemporains. On l'a souvent imité : nos poëtes français ont aussi composé des héroïdes, et l'un d'eux, Colardeau, à propos de l'accident d'Abailard, a proposé à ses lecteurs une énigme en ces termes :

Ménagements cruels autant que superflus !
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort, m'as-tu ravi sans pouvoir me détruire !
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire,
Et de l'humanité ce qui survit en moi
Fait honte à la nature et la glace d'effroi !

Il fallait être dans la confidence du malheur arrivé à ce pauvre philosophe pour savoir ce qu'il voulait dire. Ovide est presque aussi précieux, et nous ne nous en plaignons pas. Un peu de pruderie est chose rare dans les œuvres dont nous nous occupons ici.

Ovide a écrit un recueil d'élégies intitulé : *P. Ovidii Nasonis amorum libri tres*. Là, il n'est plus grec, il peint ses impressions, ses joies et ses douleurs, il est plein de grâce et de naturel, il a un cœur, il sait lire dans ce cœur ; il raconte avec un charme extrême les orages d'une passion qu'il a bien ressentie, et, pour nous du moins, ces circonstances sont heureuses, puisqu'elles nous permettront de voir un Romain dans sa vie privée, parlant de ce qu'il éprouve, de ce qu'il voit, de ce qu'il fait, par conséquent en dehors de cette existence de convention qui se rencontre dans les héroïdes.

L'amour est une maladie, témoin ce passage emprunté à la seconde élégie :

Esse quid hoc dicam, quod tam mihi dura videntur
  Strata, neque in lecto pallia nostra sedent?
Et vacuus somno noctem, quam longa, peregi ;
  Lassaque versati corporis ossa dolent.

Oh ! qui me dira pourquoi mon lit est si dur, pourquoi mes couvertures tombent à terre? pourquoi mes nuits sont sans sommeil, pourquoi mon corps agité souffre de toutes parts ? — C'est la fièvre, une fièvre ardente ; et le malade, qui est bien loin de redouter la contagion de l'exemple, veut faire comprendre à la femme qu'il aime le genre de martyre auquel il est en proie. Comment s'y prendre ? Il y a un jaloux, un mari, il faut recourir à la ruse. Ovide est un grand maître en cette science, il dit à son amie :

..... Clam mihi tange pedem.
Me specta, nutusque meos, vultumque loquacem :
  Excipe furtivas, et refer ipsa, notas.
Verba supercilia sine voce loquentia dicam,
  Verba leges digitis.....

Il n'est pas nécessaire de traduire ces vers si faciles, si coulants, où l'on retrouve l'élégance d'Ovide, sa grâce et sa fertile imagination. Mais voici un passage qui demande un petit commentaire :

Si quid erit, de me tacita quod mente quereris,
  Pendeat extrema mollis ab aure manus.

Si tu as quelque secret reproche à me faire, que ta main si douce touche le bout de ton oreille. — Ce signe a-t-il donc une valeur particulière, consacrée, et pouvons-nous en indiquer le caractère ou l'origine? Apulée, dans ses *Métamorphoses*, livre VI, rapporte que, pour apaiser la colère de Vénus, un personnage a recours aux moyens suivants : *Caput quatiens, adscalpens aurem dextram*, etc.; frappant sa tête et grattant l'oreille droite. — Voilà une propriété spécifique de cet organe, et je ne puis la passer sous silence. Pline (livre II, chapitre 103, § 2) nous fait savoir que la partie postérieure de l'oreille droite est consacrée à Némésis; que, pour calmer le courroux des dieux, il faut appliquer le doigt annulaire sur la bouche et le porter ensuite derrière l'oreille. C'est à ces coutumes que notre poète fait allusion. Reste à savoir si les autres signes qu'il indique tiennent à des rites consacrés.

Voilà une télégraphie qui date de loin, qui n'a été détrônée par aucune autre, qui sera éternelle comme la passion qui lui donne naissance, comme les cœurs pleins de jeunesse et d'espoir. Mais Ovide porte la peine de son amour adultère : la femme est en puissance de son mari, celui-ci a des droits, et de là des tourments pour l'amoureux qu'indigne un odieux partage. Les privautés conjugales sont décrites avec un abandon qui nous montre cette absence de pudeur tant de fois signalée dans la vie privée des Romains.

On trouve dans l'élégie XIVe une petite histoire assez instructive. Une jeune fille à la chevelure opulente, la teignait, au grand déplaisir de son amant, et à force de soins dangereux, cette chevelure est tombée :

> Dicebam, desiste tuos medicare capillos;
> Tingere quam possis, jam tibi nulla coma est.

Je te le disais bien : Ne teins pas tes cheveux; et aujourd'hui tu n'a plus de cheveux à teindre ! — Quelle est la cause de cette alopécie lamentable? Est-ce le fer, est-ce le feu?

> Heu mala vexatæ quanta tulere comæ !
> Quam se præbuerunt ferro patienter et igni.

J'avais beau crier : C'est un crime de brûler ces cheveux si beaux, si soyeux, si dociles et qui, sans apprêt, ornaient d'un si beau diadème ta tête charmante :

Clamabam : scelus est, istos scelus urere crines !

Si ces manœuvres imprudentes n'ont pas provoqué la chute de cette chevelure admirable, qu'est-ce donc?

Non te cantatæ læserunt pellicis herbæ ;
Non anus Hæmonia perfida lavit aqua,
Non tibi vis morbi nocuit.....

Ce malheur n'est pas dû aux herbes enchantées d'une rivale, une vieille sorcière n'a pas employé l'eau dangereuse d'Hémonie ; ce n'est pas l'effet d'une maladie. — Nous ne connaissons pas ces plantes capables de produire un tel résultat, nous ne savons quelle est cette source si fatale au système pileux, mais nous ne doutons pas de l'efficacité de certains états pathologiques, pour déterminer la mort d'une belle chevelure. Cependant Ovide ajoute ce vers :

Ipsa dabas capiti mixta venena tuo.

J'ai vu de graves accidents succéder à l'emploi de ces teintures menteuses, et il est possible que, dans le cas particulier dont parle notre poète, ce malheur en soit un exemple souvent renouvelé depuis.

Mais la belle aura recours aux chevelures des esclaves de la Germanie :

Nunc tibi captivos mittet Germania crines.

L'amant cherche à la consoler : *Reparabile damnum est,* la jeunesse est féconde en attraits de ce genre, tu verras repousser de nouveaux cheveux, *nativa conspiciere coma!*

On ne pouvait faire le même compliment à ces femmes auxquelles Tertullien reproche de teindre leurs vieilles chevelures en diverses couleurs, afin de se donner ainsi une nationalité factice : *Video quasdam et capillum croco vertere. Pudet eas etiam nationis suæ, quod non Germanæ aut Gallæ sint procreatæ : ita patriam capillo transferunt.*

Ce livre des *Amours* contient des détails de mœurs que nous devons noter en passant ; ainsi, une femme sortait sous divers prétextes, elle allait visiter une amie malade. Celle-ci se portait bien ; Ovide engage l'eunuque Bagoas, surveillant incommode, à favoriser les mensonges de sa maîtresse :

Ibit ad affectam, quæ non languebit, amicam
Visere ; judiciis ægra sit illa tuis.

Et comme ce Bagoas, insensible à de telles prières, s'oppose à l'entrevue des deux amants, Ovide se répand en injures contre l'eunuque intraitable. Que n'a-t-on infligé un pareil supplice à celui qui, le premier, s'avisa de mutiler les enfants !

Qui primus pueris genitalia membra recidit,
Vulnera, quæ fecit, debuit ipse pati.

L'arc de Cupidon lance un trait dangereux, sans doute, mais il guérit les blessures qu'il a faites, comme la lance d'Achille. On lit dans l'élégie IX[e], ces deux vers qui contribuent à éclairer un passage obscur :

Quid ? non Hæmonius, quem cuspide perculit, heros
Confossum medica postmodo juvit ope.

Quoi ! le héros hémonien (de Thessalie) après avoir percé Télèphe de sa lance, n'employa-t-il pas cette lance à guérir la plaie de son ennemi ? — Les sources d'Hémonie, dont il est question plus haut, appartenaient à ce pays des enchantements, des sorciers, et faisaient des prodiges.

Ovide était maigre, et il paraît presque s'en faire un mérite. Il dit de lui-même, dans la X[e] élégie :

Sufficiant graciles, sed non sine viribus, artus ;
Pondere, non nervis, corpora nostra carent.

Corinne à qui sont adressés ces vers où le poète vante ses prouesses, Corinne a vu, comme tant d'autres, un témoin accusateur de sa faute venir troubler ses joies, et comme tant d'autres femmes elle a cherché à détruire cet enfant qui menaçait son repos et sa beauté :

Dum labefactat onus gravidi temeraria ventris,
In dubio vitæ lassa Corinna jacet.

Ovide s'indigne de ce que sa maîtresse *clam tantum molita pericli;* il lui reproche sa faute, *sed cadit ira metu*, mais la colère tombe devant la crainte, — et il prie les dieux de lui pardonner, de lui venir en aide dans ce danger imminent. Il maudit celle qui, la première, osa tenter un pareil crime :

Quæ prima instituit teneros convellere fœtus,
Malitia fuerat digná perire sua.

Elle méritait de succomber dans cette lutte contre la nature. Elle voulait épargner à son ventre quelques rides, *ut careat rugarum*

crimine venter, et elle courait le risque de disparaître elle-même sous la terre du sépulcre. — Ovide est fort éloquent dans cette élégie XIVe du livre IIe :

Vestra quid effoditis subjectis viscera telis,
Et nondum natis dira venena datis.

Femmes, pourquoi porter dans vos entrailles un fer homicide? pourquoi présenter le poison à l'enfant qui ne vit pas encore ? — Il termine cette imprécation par ces vers, qui devraient être dans la mémoire de toutes les femmes :

Sæpe, suos utero quæ necat, ipsa perit.
Ipsa perit, ferturque toro resoluta capillos :
Et clamant, merito ! qui modo cumque vident.

Elle meurt après avoir tué son enfant, et quand on la porte échevelée sur le lit funèbre, tous ceux qui la voient disent : C'est juste, c'est bien fait, elle l'a bien mérité ! — Si dans les héroïdes nous avons pu regarder ces pratiques comme un trait de la civilisation grecque, nous voyons que les Romains n'étaient pas moins avancés sous ce rapport et qu'Athènes avait dans Rome une élève docile. Hélas ! ce sont là des maladies du corps social : nous aimons les choses défendues, comme ces malades à qui l'on prescrit de ne pas boire :

Nitimur in vetitum semper, cupimusque negata.
Sic interdictis imminet æger aquis.

dit notre poète dans la IVe élégie du livre IIIe; et il a cent fois raison. Mais laissons ce triste sujet, qui revient si souvent dans les poésies romaines, et voyons si nous ne trouverons pas quelque passage plus intéressant. Il y a dans la VIIe élégie du même livre, deux vers qui se rapportent à une croyance antique sur les propriétés de la ciguë. Ovide, affaibli par les excès amoureux, attribue son incapacité à une cause particulière :

Tacta tamen veluti gelida mea membra cicuta,
Segnia propositum destituere suum.

Engourdi par l'action de la ciguë, je n'ai pu achever le travail commencé, et je ne savais plus si j'étais un corps ou une ombre, *corpus an umbra forem.* — Nous verrons que Perse a dit la même chose dans sa V^e satire, et que la ciguë était, chez les Romains, le réfrigérent par excellence. Il est probable qu'ils s'en

servaient rarement. Le pauvre malade cherche la cause de cette défaillance :

> Num mea Thessalico languent devota veneno
> Corpora? Num misero carmen et herba nocent?

Les chants magiques, les herbes, les poisons affaiblissent le corps, la moisson périt sur le sol, les fruits tombent avant d'être mûrs, la grappe se flétrit sur le cep grimpant; pourquoi nos nerfs ne subiraient-ils pas ces fatales influences?

> Quid vetat et nervos magicas torpere per artes?

Il parle d'un procédé singulier à l'aide duquel les sorciers, anciens et modernes, ont eu la prétention d'agir sur un individu en écrivant son nom sur une tablette de cire rouge, et en enfonçant une aiguille dans la région du foie d'une figurine représentant le personnage :

> Sagave pœnicea defixit nomina cera,
> Et medium tenues in jecur egit acus?

Pœnicea est ici pour *punicea*; c'est un archaïsme rare dans Ovide. Il est probable que les Italiens qui surent si habilement exploiter la crédulité publique sous le règne des Valois, ont emprunté leurs maléfices à cette source impure, et que Ruggieri, l'astrologue de Catherine de Médicis, n'était pas plus habile que les Thessaliennes dont parle Ovide dans plusieurs de ses élégies, et notamment dans la VIIe du livre IIIe.

Notre poète se moque un peu de ces superstitions : c'est une erreur grossière, dit-il, d'avoir recours à l'art des vieilles femmes de la Thessalie, de faire usage de l'hippomanès enlevé au front d'un jeune poulain.

> Fallitur, hæmonias si quis decurrit ad artes;
> Datque quod a teneri fronte revellet equi.
> Non facient, ut vivat amor, Medeides herbæ,
> Mixtaque cum magicis nænia Marsa sonis.

Les herbes puissantes de Médée, les chants magiques des Marses, ces nénies plaintives ne pourraient faire revivre l'amour; il est donc inutile de faire boire aux jeunes filles des philtres amoureux; les philtres troublent la raison et n'engendrent que la fureur :

> Nec data profuerent pallentia philtra puellis :
> Philtra nocent animis, vimque furoris habent.

Ut ameris, amabilis esto! Voilà le grand secret de plaire, mais

là est la difficulté, et tous les conseils que donne le poète ne nous semblent pas capables de remplacer ce don divin qui n'est le partage que d'un petit nombre d'hommes.

Ovide traite une question médicale que nous devons signaler ici. Souvent, dit-il, vers l'automne, les variations brusques de la température nous plongent dans une langueur maladive :

Quum modo frigoribus premimur, modo solvimur æstu,
Ære non certo corpore languor habet.

Alors si ta maîtresse *male firma cubarit, et vitium cœli senserit ægra sui,* sois empressé autour d'elle, montre-lui ton dévouement, et tu en recevras la douce récompense. Ne te rebute pas de lui prodiguer les soins que réclame sa triste maladie,

Perque tuas fiant, quæ sinet ipsa, manus.

Que tes mains complaisantes lui rendent tous les services qu'elle voudra bien accepter de toi. — Il y a bien encore les sacrifices, les vœux, puis les cérémonies expiatoires, puis les procédés de purification : *Anus lustret lectumque locumque, præferat sulphur et ova manu tremula.* Cela ne nous apprend rien sur la nature du mal, sur le mode de traitement; on voit qu'il s'agit très probablement de ces fièvres automnales dues aux influences miasmatiques si fâcheuses à Rome.

Dans ce fameux traité *Artis amatoriæ,* Ovide n'a garde d'oublier les aphrodisiaques, qui ont joué et qui jouent encore un si grand rôle chez les peuples voluptueux de l'Orient :

Sunt qui præcipiant herbas, satureia, nocentes
Sumere ; judiciis ista venena meis.
Aut piper urticæ mordacis semine miscent,
Tritaque in annoso flava pyrethra mero.

Il en est qui te conseilleraient de prendre pour stimulants des plantes que je regarde comme dangereuses : la sariette, le poivre mêlé à la graine mordante de l'ortie, ou le pyrèthre jaune infusé dans du vin vieux. — Toutes les labiées odorantes stimulent l'estomac; le genre *Piper* est dans le même cas, et fût-il réuni aux semences de l'*Urtica urens,* il n'exercerait aucune influence spécifique sur certain appareil. Les *Anthemis* sont riches en huile essentielle, mais il y a longtemps qu'ils ne sont plus employés que comme vermifuges ou carminatifs, et encore ne figurent-ils que dans les anciennes pharmacopées.

Ovide estime que ces drogues sont de vrais poisons, et que les dieux défendent de recourir à de pareils moyens. Il est cependant une chose dont il permet l'usage :

> Candidus, Alcathoï qui mittitur urbe Pelasga,
> Bulbus, et, ex horto quæ venit, herba salax.

Tu pourras cependant faire usage de la blanche échalotte que nous envoie Mégare, plante lascive qui croît dans nos jardins. — Nous ne connaissions pas cette propriété de l'*Allium Ascalonicum* (Lin.), et nos artistes en cuisine seraient bien étonnés s'ils savaient quel philtre ils peuvent composer à l'aide de cette liliacée. Notre poète conseille d'y ajouter des œufs, du miel de l'Hymète et ces pommes qui croissent sur le pin élancé :

> Ovaque sumantur, sumantur Hymettia mella,
> Quasque tulit folio pinus acuta nuces.

S'agit-il ici de la pomme de pin ou tout simplement des pignons doux qui se cachent sous les écailles de ces cônes ? On peut choisir entre ces opinions controversables. Au reste, Ovide se reproche d'entrer dans ces détails. *Quid ad medicas deverteris artes?* dit-il à sa muse ; et il laisse là ces pratiques odieuses pour arriver au but. Si ta maîtresse est en courroux, obtiens ton pardon à force de tendresses, *iratæ medicamina fortia præbe,* sois plein de feu ; les plus cuisantes douleurs s'apaiseront bien vite, et tous les sucs de Machaon seront moins efficaces :

> Illa feri requiem sola doloris habent.
> Illa Machaonios superant medicamina succos.

On remarquera combien est chaste l'expression d'Ovide, combien il met de grâce et de réserve dans ces peintures d'un amour qui ne se pique pas de modestie. Lors même que ce poète raconte une scène érotique, il lui donne un air de décence qui ne se retrouve au même degré chez aucun des poètes contemporains. Ce n'est pas pruderie, c'est politesse ; de même que, quand il blâme, ses épigrammes ont encore une sorte de douceur galante qui est le fond de son caractère :

> Femina canitiem Germanis inficit herbis ;
> Et melior vero quæritur arte color.
> Femina procedit densissima crinibus emtis,
> Proque suis alios efficit ære suos.

La femme teint ses cheveux blancs avec le suc des herbes de

Germanie, et cherche à leur donner une nuance plus belle que celle qui leur vient de la nature ; elle se montre à nous parée de l'épaisse chevelure dont elle a fait emplette, et pour un peu d'argent les cheveux d'autrui deviennent les siens. — On verra que Martial, qui dit la même chose, n'y met pas tant de façons.

Ovide est un grand professeur d'hygiène, il recommande toutes sortes de bons usages : soignez vos aisselles, mesdames, *ne trux caper iret in alas ;* épilez vos jambes si elles sont velues, *neve forent duris aspera crura pilis !* et votre bouche, ne la négligez pas, *ne fuscet inertia dentes ;* — puis il renvoie ses belles lectrices à ce traité des *Cosmétiques,* dans lequel il indique les diverses préparations les plus utiles. Nous ne manquerons pas d'en faire un examen scrupuleux. N'oublions pas toutefois de signaler ici une sorte de pommade faite avec le suc huileux qu'on extrait de la toison des brebis :

Œsypa quid redolent, quamvis mittatur Athenis,
Demtus ab immundo vellere succus ovis.

L'œsype venait d'Athènes, et il en est encore question dans les *Remedia amoris.* On le prodiguait même, témoin ce vers :

Et fluere in tepidos œsypa lapsa sinus.

Si donc les beautés de l'Attique employaient cette drogue, c'était une belle recommandation auprès des élégantes de Rome ; mais on doit penser que cette odeur de suint avait peu de charmes pour les nez délicats. Il faut ne pas oublier que l'*Assa fœtida* entrait dans certaines sauces grandement appréciées par les gastronomes du temps des Césars. Les aberrations du goût ne doivent étonner personne : certains fromages, celui de Roquefort, par exemple, ne paraissent délicieux qu'à des raffinés qui ont bouleversé toutes les notions du plaisir. Encore une fois, on ne peut discuter sur ce point.

Parmi les ruses de guerre usitées en amour, Ovide cite celle-ci, qui prouve que les maladies simulées étaient déjà communes de son temps :

Quum, quoties opus est, fallax ægrotet amica,
Et cedat lecto quamlibet ægra suo.

Il va plus loin, il donne le conseil de recourir à tous les moyens possibles pour se débarrasser des gardiens incommodes, de ces cerbères qui demandent le gâteau de miel ; et parmi ces procédés

efficaces, il cite les hypnotiques, mais sans désignation d'espèce :

Sunt quoque quæ faciant altos medicamina somnos;
Victaque Lethæa lumina nocte premant.

Ainsi l'on connaissait des drogues capables de procurer un sommeil profond et de faire peser sur les yeux des surveillants une nuit aussi épaisse que celle du Léthé. *Sparsi sunt Lethæi gramine succi*, dit Ovide à propos de Jason qui endort le dragon, gardien de la toison d'or. Nous en sommes réduits aux conjectures sur ce chapitre intéressant, car Ovide fuit les détails; il se tient dans les généralités, et comme un professeur qui parle à un auditoire instruit, il trace les indications générales et s'abstient de toute prescription technique.

Après l'*Ars amatoria,* viennent les *Remedia amoris,* autre poème consacré à guérir les maux que cause cette funeste passion décrite avec tant de complaisance par Ovide. Notre poète place son nouvel ouvrage sous la protection de *Phœbus Apollo,* celui qui est à la fois le dieu de la poésie et de la médecine :

Te precor, o vates, adsit tua laurea nobis,
Carminis, et medicæ, Phœbe, repertor opis.
Tu pariter vati, pariter succurre medenti,
Utraque tutelæ subdita cura tuæ!

Inventeur de la poésie et de la médecine, divin Phœbus, je t'invoque ! sois-moi propice ! Poète et médecin à la fois, j'ai droit à ton puissant secours; n'es-tu pas le protecteur de ces deux arts ? — Ovide avait raison de parler ainsi. Nous allons voir, dans les pages suivantes, un certain nombre de préceptes puisés à la véritable source des sciences médicales, et l'on en comprendra le mérite quand on aura vu combien ce poème a fourni de citations aux médecins de tous les temps.

Principiis obsta : sero medicina paratur
Quum mala per longas convaluere moras.

Tel est le début des *Remedia amoris,* et jamais conseil plus sage n'a été donné et ne s'est appliqué à un plus grand nombre de choses utiles. C'est une de ces phrases proverbiales, produit spontané du génie, un précepte aphoristique clair, concis et revêtu d'une forme élégante, qui se grave facilement dans la mémoire des hommes et constitue, pour l'avenir, un des joyaux du patrimoine de l'humanité. Ovide ajoute un autre petit mot non moins important, non moins juste :

Qui non est hodie, cras minus aptus erit.
Vidi ego, quod primo fuerat sanabile vulnus
Dilatum longas damna tulisse moras.

Celui qui n'est pas prêt aujourd'hui le sera moins encore demain. J'ai vu des plaies que l'on aurait facilement guéries, devenir incurables pour avoir été longtemps négligées. — Tout le début du poème est écrit dans ce sens ; on dirait un traité de pathologie et de thérapeutique générales, une de ces leçons que le vieillard de Cos revêtait de son autorité suprême et qui, se propageant à travers les âges, restera éternellement inscrite au fronton du temple d'Esculape.

Après le précepte vient l'exemple. Voici deux vers que nous allons tâcher de traduire, ou plutôt de commenter, car ils ont besoin d'éclaircissements :

Quam læsus fuerat partem Pæantius heros,
Certa debuerat præsecuisse manu.

Quand le héros, fils de Pæan, fut blessé, il eût dû couper, d'une main hardie, la partie malade. — Il s'agit ici de Philoctète, l'ami d'Hercule, celui qui hérita des armes du héros. On sait qu'il se blessa le pied en laissant tomber une des flèches d'Hercule, et que la plaie envenimée répandait une odeur insupportable.

C'est encore dans ce même ouvrage qu'on trouve ce bon conseil, tant de fois cité, tant de fois utile à ceux qui ont eu le courage de le suivre :

Otia si tollas, periere Cupidinis arcus !

Ovide, dans cette médecine héroïque où il se complaît, fait sans cesse appel à la raison pure, c'est-à-dire, à l'absence de passion ; car à quoi sert la raison quand le cœur ou la tête est emportée au-delà des limites ? Il reconnaît la rigueur de ses préceptes, *dura aliquis præcepta vocet mea*, et l'on aura raison, *dura fatemur esse;* mais si vous voulez vous guérir, il faut savoir souffrir, *sed ut valeas, multa dolenda feres.* — Tout cela est excellent, parfait, et jamais langage ne convint mieux à un malade quelconque. Ovide, qui se vante un peu, ajoute ces mots :

Sæpe bibi succos, quamvis invitus, amaros
Æger, et oranti mensa negata mihi.

J'ai souvent avalé, à contre-cœur, des drogues amères, et l'on m'a refusé les aliments que je sollicitais. — Pour guérir votre corps,

vous souffrez volontiers et le fer et le feu, vous résistez à la soif qui vous dévore :

Ut corpus redimas, ferrum patieris et ignes;
Arida nec sitiens ora levabis aqua.

Ces moyens violents, qui valurent à Archagathus l'épithète de bourreau (l'an de Rome 535), n'étaient pas oubliés, et très probablement ce Grec à la thérapeutique austère, avait eu des successeurs. Le vers d'Ovide en est un souvenir qui nous intéresse beaucoup. Et vous ne saurez pas vous contraindre, ajoute le poète, pour guérir votre âme? — Il passe en revue les moyens bizarres que l'on employait pour combattre l'amour, les sortiléges, les enchantements, les philtres, et il se moque de cette pharmacie ridicule qui n'a jamais eu le moindre succès. *Noster Apollo*, dit-il avec raison, *innocuam sacro carmine monstrat opem*. Ma muse, dans ses vers religieux, ne donne que d'innocents secours. — Ce grand docteur a la modestie de ne pas se croire infaillible; il raconte une aventure dans laquelle sa science échoua complétement. Il avait rencontré une jeune fille dont le caractère ne lui convenait pas du tout, et cependant captivé par elle,

Curabar propriis æger Podalirius herbis;
Et, fateor, medicus turpiter æger eram.

Nouveau Podalire, je voulais me guérir par mes propres remèdes, mais, je l'avoue à ma honte, jamais malade ne résista mieux à son médecin. — Et cependant à un savoir incontestable il joint une prudence infinie, il donne les meilleurs conseils, il signale les causes de rechute, il parle de la contagion de l'exemple, des dangers que court un jeune homme à peine guéri d'une passion délirante, quand il se rapproche des individus en proie au même mal.

Si quis amas, nec vis, facito contagia vites:
Hæc etiam pecori sæpe nocere solent.

O vous qui voulez cesser d'aimer, évitez la contagion de l'exemple, celle-ci vous est aussi nuisible qu'aux troupeaux! — Tel, en contemplant les blessures d'autrui, se sent blessé lui-même; bien des maux se gagnent ainsi de proche en proche.

Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi,
Multaque corporibus transitione nocent.
Vulnus in antiquum rediit male firma cicatrix
Successumque artes non habuere meæ.

Encore mal cicatrisée, la blessure s'est rouverte, et tous les secours de mon art sont impuissants. — Cependant Ovide ne néglige rien pour assurer la cure de ces tourments qu'il connaît si bien. Il est un hygiéniste en amour, nous en avons eu la preuve, et le voilà qui termine son poème en touchant la question des *ingesta*, des aliments; il conseille certaines substances d'une grande efficacité selon lui, mais laissons-le parler.

Ecce cibos etiam, medicinæ fungar ut omni
Munere, quos fugias, quosve sequere dabo.

Pour accomplir tous les devoirs d'un bon médecin, je vais t'enseigner les aliments que tu dois éviter, la diète que tu dois suivre.

Daunius, an Lybicis bulbus tibi missus ab oris,
An veniat Megaris, noxius omnis erit.

Tout oignon est également nuisible, qu'il vienne de la Daunie, de Mégare ou des rivages africains. — Cette proscription des plantes bulbeuses est absolue, et nous ne savons sur quoi elle est fondée. L'expérience des siècles s'est hautement prononcée contre ces propriétés imaginaires. Nous en dirons autant de la roquette:

Nec minus erucas aptum vitare salaces,
Et quidquid Veneri corpora nostra parat.

Est-ce le *Brassica eruca* (Lin.) ou l'*Eruca sativa* (Lamk.), peu nous importe; cette petite plante, d'une odeur si désagréable, a pu rester parmi les espèces antiscorbutiques, mais il y a longtemps qu'on ne la compte plus parmi les aphrodisiaques. Terminons cette botanique de fantaisie par une dernière citation non moins surprenante que celles qui précèdent.

Utilius sumas acuentes lumina rutas,
Et quidquid Veneri corpora nostra negat.

Voici la rue *(Ruta graveolens)* investie de qualités singulières: elle rend l'œil vif, œil trompeur, car en même temps elle éteint dans nos cœurs les feux du désir. — On ne s'attendait guère à un pareil rapprochement.

Les traducteurs d'Ovide ont intitulé *Les Cosmétiques*, un fragment qui ne se rapporte qu'à un seul point de cette science si chère aux femmes. *Medicamina faciei*, ce titre est juste, car le poète n'a laissé à notre appréciation que quelques formules indiquant la composition de pommades ou d'électuaires destinés à

conserver la fraîcheur du teint ou à faire disparaître les taches fauves que produit l'action de la lumière. Nous trouverons dans ces remèdes compliqués un mélange bizarre de substances inutiles, antique pharmacopée des coquettes, recettes grossies par des expérimentateurs peu clairvoyants. Ainsi, pour montrer à quel point de crédulité arrivaient ces pauvres femmes au teint pâle ou couvert de taches de rousseur, voici la composition magistrale vantée par Ovide :

Prenez deux livres d'orge de Lybie, une égale quantité d'ers *(Ervum lens*, la lentille), et mêlez ces graines à une dizaine d'œufs. Laissez sécher, et broyez le tout sous une meule. Ajoutez-y deux onces de corne de cerf, de celle qui tombe au printemps, réduisez en farine et passez au tamis. Douze oignons de Narcisse, décortiqués, seront pilés dans un mortier de marbre ; deux onces de gomme, et autant d'épeautre de Toscane *(Triticum spelta* Lin.), espèce de blé rouge connu et apprécié dans l'antiquité, et enfin, neuf fois autant de miel, et vous aurez terminé cette grande affaire.

Quæcumque adficiet tali medicamine vultum
Fulgebit speculo levior ipsa suo.

A ce prix la femme aura le teint plus uni et plus brillant que son miroir. — Mais il y a une autre préparation, non moins indigeste, destinée à produire d'autres merveilles. Les lupins et les fèves, *lupinos et fabas simul inflantes corpora*, carminatifs d'ancienne date, réduits en farine, et assaisonnés de céruse, d'écume de nitre rouge et de poudre d'iris d'Illyrie : ces dernières substances, réunies en parties égales, ne doivent pas dépasser le poids d'une once. Joignez à tout cela un peu d'alcyonée, matière dont certains oiseaux forment leur nid, et vous aurez une drogue qui détruit les taches de la peau. Qu'est-ce que l'alcyonée ? Ovide dit expressément : *addita de querulo volucrum medicamina nido ;* s'agit-il de l'écume de la mer, de certaines algues gélatineuses ou de ce mucilage que dégorge la *sangane* dans la fabrication des nids d'hirondelles, si chers aux Chinois ? Autant de mystères que je ne puis résoudre.

Si les éphélides cèdent à ces moyens singuliers, Ovide nous assure que les boutons, *tubera*, ne résistent pas à la composition suivante. Mêlez de l'encens avec du nitre, quatre onces de chaque substance ; ajoutez-y de la gomme, de la myrrhe grasse, et dé-

layez le tout dans du miel. Certaines femmes se sont bien trouvées d'y joindre du fenouil, et alors cinq scrupules de fenouil demandent neuf scrupules de myrrhe. Les roses sèches, le sel ammoniac, l'encens mâle, tout cela délayé dans une décoction d'orge, et vous avez un médicament qui donne au visage une fraîcheur, une netteté, un coloris admirables.

On voit qu'il s'agit presque de métamorphoses, et que le poète qui devait chanter les antiques traditions de la Fable, préludait à ces merveilles par des prodiges en faveur d'un sexe qui aime à croire aux miracles, surtout quand il les inspire ou qu'il en profite. De la laideur à la beauté, du mal au très bien, il y a loin sans doute, mais les fabricants de cosmétiques savent franchir ces distances, et les promesses de nos prospectus modernes ne sont pas moins avidement accueillies que les recettes si gracieusement versifiées par Ovide. On a fait un poème sur la Thériaque; Damocrate, médecin de Scipion, vainqueur de Mithridate, chanta les vertus de cette drogue en vers hexamètres; plus tard, Andromaque, médecin de Néron, la décrivit de nouveau en vers élégiaques, mais nous doutons que nos savants confrères romains aient trouvé des expressions aussi heureuses que celles-ci:

Nec tu pallentes dubita torrere lupinos,
Et simul inflantes corpora frige fabas,
Utraque sex habeant, æquo discrimine libras;
Utraque da nigris comminuenda molis.

Mais laissons ce petit poème, dont on doit regretter les parties perdues; occupons-nous d'un ouvrage plus important, de celui qui a placé son auteur au rang des premiers poètes romains et qui, après Lucrèce, Virgile et Horace, a montré le merveilleux talent d'un homme digne de ses plus célèbres devanciers. Les *Métamorphoses*, quelque nom qu'on leur donne, poème cyclique ou didactique, révèlent dans Ovide un génie incomparable, une fécondité d'imagination qui n'a jamais été surpassée, une élégance de style qui étonne et charme tout à la fois.

Les Romains acceptaient toutes les religions, ils adoptaient tous les cultes, invoquaient tous les dieux, grands appréciateurs de ce panthéisme primitif que les nations modernes les plus civilisées ont fini par adopter. Toutes les traditions leur étaient bonnes, et quand, par suite de cette dévotion universelle, les meilleurs esprits en étaient venus à l'incrédulité générale et sys-

tématique, Auguste, pour retremper ce ressort usé des gouvernements libres, et l'employer à consolider sa tyrannie, songea à réchauffer la foi perdue des peuples de son vaste empire. Il fit des décrets, il rappela les coutumes, donna l'exemple d'un respect nouveau pour les autels déserts, et l'on peut croire que c'est à sa recommandation qu'Ovide écrivit son poème des *Métamorphoses*. C'était en effet une idée salutaire de rappeler, sous les plus vives couleurs de la poésie, les antiques traditions des peuples primitifs, de dérouler cette vaste cosmogonie dans laquelle l'intervention des puissances célestes se révèle à chaque pas. Jamais œuvre plus utile ne fut accomplie avec plus de talent. Ovide déploie toutes les splendeurs de son génie dans ces récits des miracles d'un monde au berceau, il donne un charme incomparable à ces fables si ingénieuses et si touchantes ; partout se manifeste le pouvoir des dieux, partout éclate l'action providentielle qui est l'honneur et la sauvegarde de l'humanité.

Mais, ne l'oublions pas, nous n'avons pas à nous occuper de ces choses, *non nostrum est tantas componere lites*, et quelque charme que l'on puisse trouver à la lecture des mystères qui apparaissent au début de toute société humaine, il faut abandonner ces voies fleuries pour rentrer dans le sentier modeste que nous avons choisi. Au milieu de ces récits poétiques, doit-on rencontrer quelques traces des idées médicales qui ont pu surgir parmi les hommes dont parle Ovide ? Nous avons commencé cette enquête sans beaucoup d'espoir : il nous semblait que le poète, en racontant ces métamorphoses, planait au-dessus de l'humanité et, par conséquent, ne s'occupait pas de ses misères et de leur guérison. Cependant nous avons recueilli quelques passages dont nous pouvons faire notre profit. Ainsi, livre Ier, n° VII, Apollon, brûlant d'amour pour Daphné, poursuit cette nymphe aux pieds légers ; le dieu, tout en courant après elle, lui adresse de tendres prières qui n'ont pas le pouvoir de ralentir sa fuite ; il lui dit :

Inventum medicina meum est, opiferque per orbem
Dicor ; et herbarum subjecta potentia nobis.
Hei mihi, quod nullis amor est medicabilis herbis !

J'ai découvert la médecine, l'univers me proclame son sauveur, et la puissance des simples m'appartient. Hélas ! il n'est point d'herbes capables de guérir l'amour :

Nec prosunt domino, quæ prosunt omnibus, artes !

Et le père des arts utiles au genre humain n'en tire lui-même aucun secours! — Voici nos lettres de noblesse, notre diplôme; il y a là une première mention de nos titres, et la médecine est évidemment de don divin. Octroyée par la puissance suprême, pour le salut des hommes, elle doit se rappeler sa céleste origine, et si jamais on a pu dire: *Noblesse oblige*, c'est à coup sûr à nous que s'applique ce mot d'antique prud'hommie.

Mercure, dans un petit drame causé par la jalousie de Junon, accomplit deux actes scientifiques à l'égard de ce pauvre Argus, préposé à la garde d'Io, changée en génisse. Le messager des dieux veut tromper la vigilance de ce gardien aux cent yeux toujours ouverts; il l'endort par ses récits, par ses chants, par le son d'une flûte nouvelle, mais il ne se contente pas de ces procédés ordinaires :

Talia dicturus, vidit Cyllenius omnes
Succubuisse oculos, adopertaque lumina somno.
Supprimit extemplo vocem; firmatque soporem,
Languida permulcens medicata lumina virga.

Au moment de parler, Argus (né sur le mont Cyllène) paraît s'endormir, ses paupières s'appesantissent; alors Mercure garde le silence et fortifie le sommeil du gardien en promenant doucement sur ses yeux son caducée trempé dans le suc du pavot. — *Virga medicata* veut dire tout cela, du moins les plus savants traducteurs paraphrasent ainsi ces mots, et je me range volontiers sous leur autorité. Ainsi nous assistons à une scène médicale; la vertu d'une plante, bien connue dès la plus haute antiquité, est mise en évidence par le récit que nous venons de lire, mais ce n'est pas tout, et Mercure, après avoir engourdi son malade, lui fait une opération que les plus hardis chloroformisateurs n'ont pas encore tout à fait imitée :

Nec mora: falcato nutantem vulnerat ense,
Qua collo confine caput.

Aussitôt Mercure, de son glaive recourbé, frappe la tête penchée là où elle se joint au col. — L'opération est faite *tuto et cito;* bel exemple pour nos grands chirurgiens, qui n'ont pas encore enlevé aussi radicalement la partie malade!

Apollon nous fournira une occasion nouvelle de constater sa divine influence dans des actes où l'art de guérir devait être invoqué. Le dieu de Claros aima Coronis et celle-ci lui fut infidèle;

il voulut se venger, mais la nymphe était enceinte, et le trait fatal lancé par cette main infaillible, va faire deux victimes à la fois. Il réchauffe cette beauté mourante, mais en vain; il a recours aux plus sûres ressources de son art bienfaisant :

> Collapsamque fovet; seraque ope vincere fata
> Nititur; et medicas exercet inaniter artes.

Quand il s'aperçoit que Coronis va expirer, il ne veut pas que l'enfant soit réduit en cendres sur le bûcher de sa mère :

> Non tulit in cineres labi sua Phœbus eosdem
> Semina : sed natum flammis uteroque parentis
> Eripuit.

Par quel procédé cette opération césarienne s'est-elle accomplie? Nous n'en savons rien, mais enfin on peut conclure de ce récit que la possibilité d'enlever, vivant, un enfant du sein de sa mère morte était chose reconnue, et cela nous suffit. Voyons maintenant ce que devint ce petit être si heureusement soustrait à la mort.

Apollon le confia au Centaure Chiron, *geminique tulit Chironis in antrum*. Sa fille, la nymphe Ocyrrhoë, douée de l'esprit prophétique, à l'aspect de cet enfant divin, s'écrie :

> ..... Totique salutifer orbi
> Cresce, puer, dixit : tibi se mortalia sæpe
> Corpora debebunt : animas tibi reddere ademtas
> Fas erit; idque semel Dis indignantibus ausus,
> Posse dare hoc iterum flamma prohiberis avita.

Grandis, enfant, pour le salut du monde ! souvent les mortels te devront l'existence; il te sera donné de rallumer le flambeau d'une vie éteinte, mais pour l'avoir tenté une fois en dépit des dieux, etc. — Cet enfant, à qui l'on promet de si beaux destins, c'était Esculape, le fils du dieu de Delphes, l'élève de Chiron, et celui-ci, médecin célèbre, habitait au pied du mont Pélion, où il répandait les bienfaits de la science. Un bon cavalier devint un centaure, un médecin généreux, dévoué, prêt à tout pour secourir toutes les misères, fut pris pour un demi-dieu; il y a là matière à un rapprochement bien simple. Les médecins de campagne, à cheval nuit et jour pour le soulagement de leurs nombreux clients, sont des centaures modernes dont l'obscure renommée accuse d'ingratitude tous ceux qui sont témoins de leur mérite et de leur dévouement.

Ovide se sert souvent de comparaisons puisées dans la science médicale. Une jeune fille jalouse, envieuse du bonheur d'une de ses compagnes aimée de Mercure, se trouve changée en une statue ; le poète décrit artistement les progrès de cette pétrification, *genuum junctura riget, pallent amisso sanguine venæ ;* de même que vous observez les ravages d'un cancer incurable, dont la contagion envahit les parties saines :

Utque malum late solet immedicabile cancer
Serpere, et illæsas vitiatis addere partes.

Voilà deux ou trois choses bien établies dans ces vers : l'incurabilité du cancer, sa forme rongeante, l'envahissement graduel des parties circonvoisines, l'infection générale de l'individu. Nous n'en savons guère plus aujourd'hui sur les caractères spécifiques de cette maladie cruelle, à moins que les micrographes ne croient avoir dit, par l'invention de la cellule cancéreuse, le dernier mot sur ce problème insoluble.

L'aventure de Sémélé nous fournit un second exemple de l'opération césarienne. Jupiter veut conserver un enfant encore imparfait, ce Bacchus destiné à de si glorieux destins :

Imperfectus adhuc infans genetricis ab alvo
Eripitur, patrioque tener, si credere dignum,
Insuitur femori ; maternaque tempora complet.

On dit d'un personnage rempli de vanité : Il se croit sorti de la cuisse de Jupiter, allusion à ce fait bizarre, à cette sorte de greffe animale ou plutôt divine. Des érudits ont prétendu que cette histoire reposait sur une équivoque, que cette cuisse hospitalière n'était autre chose qu'un lieu particulier où Bacchus reçut son éducation première ; mais, en ce cas, tant pis pour la science et pour la vérité, la fable est bien plus intéressante et ses prodiges nous plaisent. Pourrait-on voir dans cette cuisse contenant un enfant, une allusion à un de ces cas de duplicité monstrueuse par inclusion, comme ceux qui ont été recueillis avec tant de soin par le docteur Adolphe Lachèse, d'Angers, et qui ont servi de base à son excellente dissertation inaugurale ? (Thèses de la Faculté de médecine de Paris, 1823, n° 48.)

Ces sortes de rapprochements paraîtraient-ils un simple caprice de notre imagination ? Ne saurait-on trouver des analogies entre les prodiges d'autrefois et les phénomènes bien observés que nous constatons aujourd'hui, sans violer les lois de la logique

et dépasser les bornes du possible? Tirésias, suivant la Fable, a possédé successivement les deux sexes ; d'homme il devint femme, après avoir asséné un coup de bâton sur deux serpents entrelacés. Sept années se passèrent sous cette forme nouvelle, puis le miracle inverse se fit dans les mêmes circonstances, et ce double personnage fut ainsi apte à juger une question délicate, soulevée dans un débat conjugal de Jupiter et de Junon. Sans admettre le véritable hermaphrodisme, on peut, si l'on se contente des apparences extérieures, citer un bon nombre de Tirésias modernes, parfaitement avérés, et qui, au besoin, pourraient montrer leur compétence dans le procès contradictoire débattu chez le maître des dieux. On trouve à la fin du livre IXe des *Métamorphoses*, l'histoire du jeune Iphis, qui, fille jusqu'à quinze ans, devient tout à coup garçon et se marie.

Ajoutons que la Fable mentionne un personnage nommé Scython qui avait la faculté de changer de sexe à volonté :

Nec loquar, ut quondam naturæ jure novato
Ambiguus fuerit modo vir, modo femina, Scython.

Le cas est plus difficile, et cependant on en pourrait donner l'explication. Le savant ouvrage de M. Isid. Geoffroy Saint-Hilaire, sur les Anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux, contient des faits qui enlèvent à ces antiques traditions tout le merveilleux dont on les a revêtues. J'ai vu mourir à l'Hôtel-Dieu, et j'ai fait l'examen anatomique d'un personnage qui a joué longtemps le rôle du Scython de la Fable, et bien surprises furent les dames chez qui cet individu avait servi en qualité de femme de chambre après avoir rempli un tout autre office dans une pension de jeunes gens. Il est moins facile de dévoiler le mystère de cette fontaine où Hermaphrodite et Salmacis, enlacés dans les bras l'un de l'autre, s'unirent si étroitement que leurs deux corps n'en formèrent plus qu'un. L'antiquité se montrait ingénieuse à revêtir de formes charmantes ces bizarreries de la nature ; et les sculpteurs grecs, puisant aux mêmes sources du beau, nous ont laissé des chefs-d'œuvre qui réalisent la pensée harmonieuse des poètes.

Ovide, dans le livre V^e de ses *Métamorphoses*, décrit un combat sanglant entre Persée et la famille d'Andromède ; nous ne relèverons pas les descriptions de blessures qui n'offrent rien de particulier, nous ne voulons en signaler qu'une seule parce qu'elle donne lieu à une remarque importante.

Hujus in obliquo missum stetit inguine ferrum :
Letifer ille locus.

Le fer l'atteint obliquement dans l'aine et s'y fixe : là, tous les coups sont mortels. — Avant toute donnée anatomique, l'observation avait appris que les blessures de cette région offraient une extrême gravité ; il en était de même pour la région temporale, et en cela l'expérience avait devancé le pronostic des hommes de l'art. Le peuple qui est toujours ignorant, possède un bon nombre de vérités traditionnelles qui lui forment une sorte de patrimoine d'autant plus précieux qu'il s'en sert avant que la science constituée ait expliqué leur raison d'être. Les poètes, nous le répétons volontiers, sont les premiers à recueillir ces opinions de la masse, à les formuler en principes et à les répandre parmi ceux qui n'étudient pas mais qui aiment à savoir, surtout quand ce qu'on leur enseigne est revêtu des formes élégantes du style et du rhythme, qui viennent s'ajouter au charme d'une imagination ingénieuse et fertile.

L'aventure de Marsyas, livre VI[e], fournit à Ovide l'occasion de décrire un *écorché*. C'était le cas de faire de l'anatomie, mais le poète se borne à signaler les particularités les plus remarquables. La peau est enlevée, *cutis est summos derepta per artus*, et tout son corps n'est bientôt qu'une plaie, comme a dit Racine, en parlant d'Hippolyte ; il s'est souvenu de l'expression d'Ovide, *nec quidquam nisi vulnus erat ;* le sang coule,

Detectique patent nervi ; trepidæque sine ulla
Pelle micant venæ : salientia viscera possis,
Et perlucentes numerare in pectore fibras.

Les veines brillent à nu, on peut voir les viscères palpitants, et compter les fibres transparentes de sa poitrine. —

L'épaule d'ivoire de Pélops peut-elle être considérée comme un des prodiges de la chirurgie réparatrice, une de ces merveilles de la prothèse bienfaisante, si perfectionnée de nos jours ? Pélops avait sans doute subi de graves blessures ; guéri par miracle, un de ses membres subit une restauration artificielle, et de là cette fable qui, très probablement, enveloppe d'un voile ingénieux une réalité savante.

Térée, après avoir abusé de Philomèle, sa belle-sœur, veut la mettre dans l'impossibilité de raconter le crime qui l'a souillée ; il lui coupe la langue : *compressam forcipe linguam abstulit ense*

fero ; cette mutilation est portée aussi loin que possible, *radix micat ultima linguæ,* et enfin cet organe ainsi enlevé tombe sur le sol, s'agite et semble murmurer des sons confus :

> Ipsa jacet, terræque tremens immurmurat atræ.

Nous avons vu, dans Ennius, une tête tranchée qui sonne encore de la trompette ; ici c'est une langue qui parle encore après avoir été coupée : simples figures de rhétorique, artifice heureux d'une poésie féconde, animant tout et peu soucieuse du possible.

Ovide a reproduit, dans le livre VIIe des *Métamorphoses,* une description de la peste qui ravagea l'une des contrées de la Grèce. Ce récit très animé est fait par Éaque, mais il a le grand inconvénient de rappeler, avec une fidélité déplorable, les beaux vers de Lucrèce et de Virgile. Le plagiat est si évident qu'il nous dispense de revenir sur un passage où nous ne trouvons rien que nous n'ayons déjà signalé. Lucrèce a décrit la peste, Virgile s'est plutôt occupé d'une épizootie, Ovide a parlé de ces deux fléaux et n'a pas dédaigné de reproduire les traits principaux de deux tableaux dont la perfection ne laissait rien à désirer.

Ut pictura poesis, a dit Horace, et personne ne justifie mieux qu'Ovide ce rapprochement ingénieux. On a peint l'Envie au teint livide, aux doigts crochus ; la Paresse engourdie dans un long sommeil ; la Haine agitant un glaive homicide : et toutes ces passions, avec leurs traits caractéristiques, brillent dans les écrits des grands maîtres du siècle d'Auguste. Voici une autre figure, la Faim, qui se présente à nous dans des conditions telles qu'il n'est pas possible de la méconnaître :

> Hirtus erat crinis ; cava lumina ; pallor in ore ;
> Labra incana situ ; scabræ rubigine fauces ;
> Dura cutis, per quam spectari viscera possunt.

Les cheveux hérissés, les yeux creux, la figure pâle, les lèvres livides, la bouche fuligineuse et rude, la peau sèche et laissant voir les entrailles. — Évidemment le peintre a bien observé, il copie la nature, le portrait est exact. Mais suivons-le, son pinceau ne s'arrêtera pas là.

> Ossa sub incurvis exstabant arida lumbis ;
> Ventris erat pro ventre locus ; pendere putares
> Pectus, et a spinæ tantummodo crate teneri.

Sur les reins courbés les os font saillie, pour ventre elle n'a que

la place du ventre, sa poitrine semble suspendue à l'épine du dos. — Le mot *crates* qui signifie cloison, corbeille, veut dire aussi les côtes ; Virgile a dit : *crates pectoris,* et Ovide nous fournit l'expression analogue, *crates spinæ, crates laterum* — Mais poursuivons cette étude anatomique.

Auxerat articulos macies, genuumque rigebat
Orbis, et immodico prodibant tubere tali.

La maigreur a grossi ses articulations, ses genoux roidis décrivaient un cercle, et ses talons formaient deux saillies énormes. — On dirait que notre poète s'est plu à décrire un tuberculeux arrivé aux dernières limites de l'émaciation ; ce marasme est indiqué avec une vigueur de pinceau qu'on rencontre rarement, et nous ne pouvons nous empêcher de voir, dans une semblable description, la preuve d'un esprit observateur qui a dû faire quelques emprunts à une science plus exacte. Presque tous les poètes que nous avons étudiés ont eu pour amis des médecins célèbres, ils ont pris l'habitude de voir autrement que le commun des hommes et de revêtir leurs impressions d'un langage plus précis, plus technique que ne peuvent le faire ceux qui n'ont pas joui de tels avantages.

On n'a pas oublié la naissance d'Hercule, dans *l'Amphitryon* de Plaute, et les phénomènes qui accompagnèrent cet accouchement laborieux. Plaute n'a fait que les indiquer, mais Ovide, livre IXe, entre dans des détails assez intéressants. C'est Alcmène qui raconte cet enfantement terrible, que la jalouse Junon voulait empêcher à tout prix. Déjà s'approchait le jour de la naissance d'Alcide, *decimum premeretur sidere signum* (toujours les dix mois de grossesse !),

Tendebat gravitas uterum mihi : quodque ferebam
Tantum erat, ut posses auctorem dicere tecti
Ponderis esse Jovem.

Je ne pouvais plus supporter ce fardeau, et à voir mon ventre on pouvait aisément reconnaître l'œuvre de Jupiter. — Mais le travail commence, les douleurs s'accroissent, et la malheureuse appelle en vain Lucine à son aide. Pendant sept jours et sept nuits des douleurs atroces la déchirent :

Septem ego per noctes, totidem cruciata diebus,

et Junon s'oppose à la crise finale si impatiemment attendue. Il

est assez curieux de savoir comment Lucine met obstacle à cet accouchement. Voici la manœuvre de la déesse que Junon avait su mettre dans ses intérêts. Elle s'assied sur l'autel dressé devant la porte, *subsedit in illa ante fores ara,* elle passe un genou sur l'autre genou, entrelace ses doigts et murmure de magiques paroles qui rendent mes douleurs inutiles.

..... Dextroque a poplite lævum
Pressa genu, digitis inter se pectine junctis
Sustinuit nixus : tacita quoque carmina voce
Dixit : et inceptos tenuerunt carmina partus.

C'est par de tels moyens qu'on parvient à empêcher un enfantement désiré ; je n'en garantis pas l'efficacité, mais je constate volontiers une des explications que hasardait le vulgaire en ces circonstances pénibles.

Nous venons de noter encore une fois les dix mois de grossesse qui se retrouvent dans les œuvres de nos poètes. Ovide peut cependant nous démontrer que ce chiffre n'est pas aussi sacramentel qu'on pourrait le croire. Dans le xe livre de ses *Métamorphoses,* à propos de Pygmalion et de sa statue devenue femme, Ovide écrit les vers suivants :

Conjugio, quod facit, adest Dea : jamque cóactis
Cornibus in plenum novies lunaribus orbem,
Illa Paphon genuit, de quo tenet insula nomen.

Dans le même livre, Myrrha, l'infâme, après son crime, s'enfuit dans les déserts de l'Arabie,

Perque novem erravit redeuntis cornua lunæ,

et elle accouche ; de sorte que notre poète, qui a suivi d'abord les errements de ses devanciers, arrive de lui-même à une supputation plus exacte et donne un démenti à tout ce qu'il avait écrit jusque-là.

J'ai trouvé dans le XIIe livre un passage bon à noter ; il s'agit du combat des Centaures et des Lapithes, raconté avec tant de prolixité par le vieux Nestor. Un des Centaures (il se nomme Dorylas) a eu la main clouée à son front par un javelot ; le monstre bondit furieux, et Pélée, témoin de sa détresse, lui plonge son épée dans les flancs. Dorylas, éperdu de douleur et de rage, s'élance, ses entrailles s'échappent par la plaie, elles traînent jusqu'à terre, les pieds du Centaure s'y embarrassent, les déchirent, les arrachent, et la mort met un terme à cet horrible spectacle.

Prosiluit, terraque ferox sua viscera traxit:
Tractaque calcavit; calcataque rupit; et illis
Crura quoque impedit, et inani concidit alvo.

J'ai vu à Séville et à Madrid de pauvres chevaux en faire tout autant, courir dans le cirque, le ventre vide, *alvo inani*, et ne succomber qu'à la longue; ce qui prouve combien peu graves sont les blessures de ce genre, tandis qu'un coup de corne entre les côtes déterminait souvent une mort instantanée. J'ai lu bien des descriptions de combats de taureaux, mais je ne sache pas qu'aucun écrivain ait songé à citer les vers d'Ovide qui peignent avec tant d'exactitude un des incidents de ce spectacle non moins attrayant que terrible.

Les *Métamorphoses* tiennent une grande place dans l'œuvre d'Ovide; ces quinze livres, où s'étalent toutes les richesses de la Fable, tous les caprices de l'imagination la plus riche, ne contiennent qu'un petit nombre de vers se rapportant à notre thèse. Ces récits merveilleux, presque toujours perdus dans les nuages d'une théogonie fantastique, ne sont pas faits pour la science, et l'on a pu voir combien peu de choses médicales nous avons recueillies, quelque diligence que nous y ayons mise. Le dernier livre est une sorte de paraphrase du poème *de Rerum Natura;* Ovide pille Lucrèce sans scrupule, et nous avons déjà signalé l'emprunt d'une peste qui a sa source dans Thucydide.

Nous ne rapporterons pas les nombreuses particularités d'histoire naturelle, les prodiges, les miracles que raconte Ovide, et qui se trouvent avec bien plus de détails dans l'œuvre immense, encyclopédique, de Pline le jeune. Mais nous ne pouvons refuser une place dans ces recherches à une belle fiction qui se trouve à la fin du XV[e] livre des *Métamorphoses*. Le poète raconte dans quelles circonstances s'introduisit à Rome le culte d'Esculape, et cela nous intéresse au plus haut point. Fable ou vérité, nous pouvons y voir une allusion à des choses réelles; tâchons donc de démêler dans cette histoire les faits traditionnels que le poète enveloppe de ses fictions hardies, de ses vers harmonieux.

Dira lues quondam Latias vitiaverat auras:
Pallidaque exsangui squalebant corpora tabo.

Fatigués de funérailles, voyant l'impuissance des efforts humains et des ressources de l'art, *nihil artes posse medentum* (ce qui

prouve que la médecine était déjà exercée au sein de ces peuples primitifs), *auxilium cœleste petunt*, ils envoient consulter l'oracle de Delphes, situé au centre du monde, *mediamque tenentes orbis humum*. L'oracle répond aux ambassadeurs qu'ils n'ont pas besoin d'Apollon, mais de son fils, et ils se rendent aussitôt à Épidaure. Là, le dieu, sous la forme d'un serpent, se rend à leurs vœux, monte sur leur vaisseau et aborde en Italie, où il choisit pour demeure, un temple situé dans la petite île que le Tibre environne de ses eaux jaunissantes (l'an de Rome 463) :

> Huc se de Latia pinu Phœbeius anguis
> Contulit et finem, specie cœleste resumta
> Luctibus imposuit, venitque salutifer Urbi.

Ce dernier chapitre des *Métamorphoses* est digne de ceux qui le précèdent ; il est dans le même ordre d'idées, et rattache à des causes surnaturelles ce qui pourrait appartenir à des réalités beaucoup plus simples. Il nous aura suffi de montrer, par quelques fragments plus positifs, que, même au sein de ce domaine fantastique, même au milieu des formes poétiques les plus abondantes, il y avait place pour un certain nombre d'idées médicales auxquelles nulle fable, nulle histoire n'échappent. Dans ces élans perpétuels d'une imagination ultra-fleurie, le poète retombe nécessairement sur des faits matériels qui appartiennent à la pauvre humanité, et que toutes les splendeurs mythologiques ne peuvent effacer. On ne nous saura pas mauvais gré d'oublier le charme de ces beaux vers pour des choses que les esprits délicats délaissent volontiers ; non-seulement nous ne nous offensons pas de ces taches, *non ego paucis offendar maculis*, mais nous les recherchons avec empressement ; ce ne sont pas les choses brillantes qui nous attirent, et si nous osons leur payer en passant un humble tribut d'admiration, nous n'en poursuivons pas moins l'accomplissement d'une œuvre plus aride sans doute, mais dont l'utilité nous a séduit.

Après les *Métamorphoses* viennent les *Fastes*, singulier tour de force de cet esprit amateur de difficultés, véritable calendrier mis en vers avec un charme qu'on ne saurait trop admirer. Les premiers chefs de la nation romaine, voulant restreindre l'action populaire, eurent soin d'instituer des fêtes, de créer des jours de repos, si bien que la moitié de ces jours furent déclarés néfastes, c'est-à-dire, impropres à la discussion des affaires. Au

moyen âge, on inventa la *Trève de Dieu*, pour mettre un terme aux guerres continuelles des seigneurs les uns contre les autres ; dans quelques îles de la Polynésie, la cérémonie du *Tabou* sert à peu près aux mêmes usages, et l'on retrouve ainsi, à toutes les époques de l'histoire de l'homme, des actes protecteurs de la vie et de la liberté, au bénéfice de ceux qui se font, de gré ou de force, les pasteurs des peuples.

. Le livre primitif des *Fastes* fut d'abord confié aux pontifes, il n'était que le code des fêtes et des cérémonies religieuses ; on y joignit plus tard les annales de l'État, et Servius a dit avec raison : *Fasti sunt annales et rerum indices*. Longtemps ces choses furent secrètes, les prêtres prononçaient le *nefas* comme les tribuns dirent plus tard leur *véto ;* puis ce mystère fut aboli, et un beau jour tout le monde connut ces livres que protégeaient la religion et ses ministres intéressés.

Ovide les promulgua sous la forme charmante qu'il savait donner à toutes choses ; il excellait à décrire ces fêtes aux origines obscures, ces coutumes antiques, ces personnages que révérait la foule ; et son œuvre prit un tel caractère d'intimité religieuse que, dans les siècles postérieurs, des moines, plus naïfs que savants, la prirent pour un vrai martyrologe. Reste à savoir si, dans ces récits merveilleux, nous trouverons le trésor que nous cherchons partout, cette trace des idées médicales qui se sont fait jour au milieu des peuples à mesure que leur état social se perfectionnait.

Disons d'abord qu'il ne nous reste que la moitié de ce poème ; chaque mois devait être l'objet d'un chant et nous n'en possédons que six. Dans le premier, consacré à Janvier, nous trouvons une comparaison empruntée à la médecine ; il s'agit des Romains oubliant la rudesse de leurs aïeux, ambitionnant la richesse avec une insatiable avidité :

Sic, quibus intumuit suffusa venter in unda
  Quo plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.
In pretio pretium nunc est ; dat census honores ;
  Census amicitias ; pauper ubique jacet.

Nous avons connu cette maladie sous sa forme la plus épidémique, *dat census honores*, et l'on pourrait dire, sans crainte d'erreur, qu'elle règne encore parmi nous. Mais enfin, la soif des hydropiques était chose avérée et le poète avait le droit d'en parler.

Les avortements provoqués, dont nous avons si souvent fait mention, furent l'objet d'une loi sévère, mais le sénat crut devoir concéder aux femmes un privilége dont on les avait privées. Les dames romaines se faisaient porter, le troisième jour après les ides de Janvier, dans des chars appelés *carpenta*. On leur disputa ce droit ancien, et, pour se venger, elles se séparèrent de leurs maris :

..... Matronaque destinat omnis
Ingratos nulla prole novare viros.
Neve daret partus, ictu temeraria cæco
Visceribus crescens excutiebat onus.

Et plus d'une femme, de sa main téméraire, fit sortir, par une blessure cachée, l'enfant qui grandissait en elle. — Le sénat ordonna qu'on sacrifiât deux fois à la nymphe Carmente, afin de conserver les jeunes enfants, c'est-à-dire pour que les grossesses fussent heureuses.

La pauvre Callisto, séduite par Jupiter et changée en ourse, grâce à la jalousie de Junon, fut placée parmi les constellations, et pendant la troisième nuit de Février, on voit paraître l'étoile de son gardien. La nymphe se baignait avec Diane, elle avait peine à se débarrasser de ses vêtements,

Exuerat tunicas : uteri manifesta tumore,
Proditur indicio ponderis ipsa sui.

Ces signes caractéristiques excitent le courroux de la chaste déesse, et la malheureuse victime des intempéries de Jupin eut le loisir de pleurer sa faute involontaire.

Voici encore un fait qui donne lieu à des interprétations bizarres. On sait que, pendant longtemps, les prêtres de Cybèle frappaient à coups redoublés le dos des femmes avec une sorte de fouet composé de lanières de peau de bouc. Cette coutume s'établit à une époque où les mariages avaient cessé d'être féconds, et Romulus (c'était sous son règne) regrettait d'avoir en vain enlevé les Sabines. Un oracle conseille de recourir au moyen indiqué, les dames s'y soumirent docilement, et cette stérilité désolante cessa bientôt. Je pense que Méibomius n'aura pas oublié ce fait important dans son fameux traité : *De usu flagrorum in re venerea*. Ovide, à la fin de cette petite histoire, invoque Lucine en faveur du beau sexe ; il était bien sûr de plaire aux femmes en parlant ainsi :

Parce precor, gravidis, facilis Lucina, puellis;
Maturumque utero molliter effer onus!

Il réitère cette douce oraison dans le IIIe livre, et parle d'une circonstance de toilette particulière aux femmes enceintes :

Si qua tamen gravida est : resoluto crine præcetur,
Ut solvat partus molliter illa suos.

Il y a dans les *Fastes* un long passage du troisième chant qui se rapporte à la durée de l'année romaine. Elle n'eut d'abord que dix mois, et les motifs de cette division primitive sont assez curieux à connaître. Les voici :

Hic numerus magno tunc in honore fuit,
Seu quia tot digiti, per quos numerare solemus;
Seu quia bis quino femina mense parit.

Ce nombre fut en grand honneur, soit parce que c'est celui des doigts, dont on se sert ordinairement pour compter, soit parce que la femme accouche au dixième mois, ou bien encore parce que, si l'on épuise les chiffres jusqu'à dix, on a un nouveau point de départ :

Seu quod ad usque decem numero crescente venitur,
Principium spatiis sumitur inde novis.

Si l'on ne trouve pas, dans ces deux vers, la véritable origine du système décimal, cette grande gloire arithmétique de la nation française, nous ne savons plus comment il faut s'expliquer pour être compris, et nous sommes curieux de voir ce que disent Lacroix, Delambre, Laplace, Fourrier et autres grands mathématiciens qui ont cru inventer notre numération moderne. Était-il donc nécessaire de mesurer avec tant de précision un arc du méridien pour servir de base à un édifice si simplement bâti par les sauvages du Latium !

Et l'année, combien a-t-il fallu de siècles pour qu'on sût lui assigner de justes limites? La réforme du calendrier a été entreprise bien des fois, et l'on s'apercevait toujours que les meilleurs astronomes avaient laissé une large place à l'erreur. Que ne s'en tenait-on à la méthode indiquée par Ovide dans ces beaux vers :

Is decies senos ter centum et quinque diebus
Junxit, et e pleno tempora quarta die.
Hic anni modus est : in lustrum accedere debet
Quæ consummatur partibus, una dies.

Jules César joignit aux trois cent cinq jours de l'ancienne année

soixante jours nouveaux, et un autre au bout de quatre ans. Cet ordre a prévalu, chaque lustre doit être enrichi d'un jour composé des heures qui restent de l'année. Nous n'avons guère de souci de ces questions d'almanach qui ont tant occupé les savants. Que de volumes n'a-t-on pas écrit sur ce sujet ardu! Depuis le célèbre traité de Censorinus, *de Die natali*, des hommes du plus grand mérite ont pâli sur ces calculs, et, jusqu'à la réforme de l'ancien calendrier, sous le pape Grégoire, on a erré dans des ténèbres épaisses. Cela nous importe peu, quoique cette mesure des temps, appliquée à la durée des maladies ou de certains actes physiologiques, ne puisse pas nous être indifférente. Nouvel argument qui prouve que la médecine tient à tout, qu'il faut tout savoir, tout connaître, et que chacun de nous devrait être un Pic de la Mirandole !

C'était dans le mois de Mars que l'on invoquait Minerve, protectrice des arts. L'homme le plus adroit, eût-il surpassé l'antique Épéus, ne sera qu'un manchot si la déesse lui est contraire. On sait que ce fut Épéus qui construisit le cheval de Troie.

> Et licet antiquo manibus collatus Epeo
> Sit prior; irata Pallade mancus erit.

Et vous, disciples d'Apollon, qui chassez les maladies, portez à la déesse une légère part des dons que vous recevez :

> Vos quoque, Phœbea morbos qui pellitis arte,
> Munera de vestris pauca referte Deæ.

Voici la médecine et le médecin, le traitement et la guérison des maladies ; voilà les honoraires, en un mot, la science et l'art avec ses bienfaits et ses récompenses, et le poète engage le praticien à se montrer reconnaissant envers les dieux protecteurs.

Minerve est souvent appelée *Medica*. Gruter, le célèbre collecteur d'antiques inscriptions grecques, en cite plusieurs dans lesquelles on donne ce titre à la déesse de la sagesse. Dans une inscription que je ne saurais passer sous silence, il est fait mention de l'accomplissement d'un vœu singulier. Un homme guéri d'une maladie d'oreilles, offre à Minerve deux oreilles d'argent, véritable *ex-voto* comme on en voit dans certaines églises, surtout en Italie et en Espagne. Ceci est d'un bon exemple, et les médecins auristes ne devront pas oublier que la sagesse et la médecine peuvent marcher du même pas, comme la conscience et le talent.

Nous avons parlé souvent des prêtres de Cybèle, qui se mutilent avec des fragments de vase samien ; c'est dans le mois d'Avril, livre IV, qu'Ovide raconte l'origine de cette coutume affreuse. *Unde venit sua membra secandi impetus?* demande le poète à la muse Érato. Celle-ci lui raconte qu'un jeune Phrygien, aimé de Cybèle, avait promis de rester pur, mais que, séduit par la nymphe Sagaris, il mérita le courroux de la déesse. Dans son désespoir, il porta des mains cruelles sur lui-même, *ille etiam saxo corpus laniavit acuto;* je l'ai mérité, s'écria-t-il, que mon sang coule en expiation de ma faute! et bientôt il ne reste plus de traces de l'organe coupable :

> Ah! pereant partes, quæ nocuere mihi!
> Ah! pereant! dicebat adhuc; onus inguinis aufert;
> Nullaque sunt subito signa relicta viri.

Les prêtres de Cybèle ont suivi ce déplorable exemple; ils imitent, par leurs danses furieuses, par leurs cris, la scène de désespoir du malheureux jeune homme. Notons que ces prêtres, aux allures frénétiques, étaient appelés *Galli,* non parce qu'ils appartenaient à la nation gauloise, mais parce que, dans un canton de la Grèce, coule le fleuve *Gallus,* dont les eaux rendent fous ceux qui s'en abreuvent. Ceci dit, nous n'aurons garde de revenir sur ce sujet affligeant.

Cérès, après l'enlèvement de Proserpine, sa fille, parcourait la Sicile, demandant à tout le monde quel était le ravisseur; elle rencontre un vieillard dont le fils mourant invoquait un secours efficace. La déesse, touchée des soins hospitaliers de la famille du jeune Triptolème, consent à lui venir en aide ;

> Limen ut intravit, luctus videt omnia plena :

L'enfant ne peut dormir, *nec capiat somnos;* la douleur ne lui laisse aucun repos, *invigiletque malis.* Cérès cueille quelques pavots, et dès qu'elle voit ce pauvre moribond, *jam spes in puero nulla salutis erat*, elle ne dédaigne pas de coller sa bouche sur la sienne, *jungere dignata est os puerile suo,* comme cela arriva dans une circonstance dont le respect nous interdit le rapprochement, et aussitôt,

> Pallor abit, subitæque vigent in corpore vires :
> Tantus cœlesti venit ab ore vigor!

La déesse ne se borna pas à cette ausculation; heureux enfant, *dat*

tibi cum tepido lacte papavera somni causas, et le reste de la cure n'a rien qui puisse nous intéresser.

Les fêtes de Palès arrivaient aussi dans le mois d'avril ; on invoquait cette déité protectrice des campagnes, et un brave laboureur, après les rudes travaux de la journée, lui disait :

Pelle procul morbos : valeant hominesque gregesque,
Et valeant vigiles, provida turba, canes !

Chasse au loin les maladies, conserve la santé aux hommes et aux troupeaux, conserve-la aux chiens vigilants, troupe prudente ! — On dirait qu'Ovide a fait allusion, dans ce passage, au traité de Caton l'ancien, *de Re Rustica,* dans lequel se trouve un chapitre où il indique la manière de guérir les maladies de sa femme, de ses enfants, de ses moutons et de ses chiens.

Ici se présente une coutume dont Ovide cherche en vain la raison et l'origine. Voici les expressions du poète :

Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos
Trajicias celeri strenua membra pede.

Expose aux flammes tes membres vigoureux, en passant d'un pied léger à travers les amas embrasés de la paille qui pétille. — Qui n'a vu les jeunes enfants se livrer à cet exercice, quand on met le feu à ces pailles de rebut abandonnées sur la voie publique? Les feux de joie qu'on allume à la Saint-Jean, au solstice d'été, et que l'on nomme dans l'Anjou, la *chalibaude, calor gaudii,* donnent lieu très souvent à des courses au travers des flammes légères. Le poète ne sait comment expliquer l'origine de cette coutume antique. Le feu purifie tout, dit-on; il y a là une sorte de lustration symbolique, et peut-être veut-on célébrer la découverte du feu, ou du moins son application aux usages domestiques.

On le voit, les *Fastes* ne contiennent qu'un petit nombre de passages dignes de figurer dans notre œuvre, et l'on comprend qu'il en devait être ainsi. Ces rites sacrés, ces fêtes n'avaient pour objet que des choses étrangères à l'art de guérir, car au temps des nations primitives, les besoins matériels sont seuls en jeu et la santé reste intacte au milieu d'une vie rustique et simple. D'ailleurs, Ovide, entraîné par son génie facile, prodigue perpétuellement les trésors d'une faconde inépuisable et se tient dans des généralités où la médecine lui apparaît à peine.

Il nous reste à jeter un dernier coup d'œil sur deux poèmes de notre auteur. Parti de Rome en décembre 762, pour se rendre à Tomes, dans la Scythie, il y vécut en exil pendant six ans et mourut de chagrin et d'ennui, âgé de soixante-deux ans, sous le règne de Tibère. C'est là qu'il composa un grand nombre de vers, soit sous la forme d'élégies, les *Tristes,* soit sous celle d'épîtres à ses amis, les *Pontiques.* Comme tous ceux qui souffrent sans beaucoup de courage, son unique soin, pendant ces longues années, fut de demander grâce à l'empereur offensé, de solliciter son retour en Italie ; il se plaint sans cesse de ses ennuis, de ses tristesses ; il veut fléchir la colère d'Auguste, mais en vain, et la patience de la victime fut surpassée par la sévérité du juge.

Il ne nous appartient pas d'éclairer le mystère de ce supplice, les plus savants critiques n'ont pu lever tous les doutes à cet égard. Il nous suffira de rechercher si, dans ces derniers produits de la plume d'Ovide, il se trouve quelque chose qui ait trait à la médecine, soit par les renseignements qu'il donne sur le pays qu'il habite, soit dans la description de ses propres tourments.

Dans le troisième livre des *Tristes,* le poète se plaint avec amertume de sa cruelle destinée ; le pays qu'il habite exerce la plus fâcheuse influence sur sa santé,

Nec cœlum, nec aquæ faciunt, nec terra nec auræ,
Et mihi perpetuus corpora languor habet :
Seu vitiant artus ægræ contagia mentis,
Sive mei causa est in regione mali.

Le ciel, l'eau, la terre et l'air, tout m'est contraire ; je suis en proie à une langueur perpétuelle ; soit que la maladie de mon âme se communique à ma constitution altérée, soit que la source de mon mal vienne du climat lui-même ; —

Ut tetigi Pontum, vexant insomnia, vixque
Ossa tegit macies, nec juvat ora cibus.

Depuis que j'ai touché la terre du Pont, je ne dors plus, la maigreur décharne mes os et aucun aliment ne me plaît. — Ce malheureux dit qu'il prend la teinte des feuilles jaunies par l'automne, et enfin que la douleur lui arrache des plaintes continuelles :

Et nunquam queruli causa doloris abest.

Dans le livre IVe, il continue de peindre son dépérissement ; je

n'ai plus de force, dit-il, je n'ai plus ce teint d'autrefois; à peine ma peau amincie recouvre-t-elle mes os :

Nam neque sunt vires, neque qui color ante solebat,
Vixque habeo tenuem, quæ tegat ossa cutem.

Dans la VIIIe élégie du livre IV, il dit que sa tête ressemble au plumage du cygne, la vieillesse blanchit sa noire chevelure, il est faible, chancelant, ses genoux tremblent, il peut à peine se soutenir :

Jam mea cycneas imitantur tempora plumas,
Inficit et nigras cana senecta comas,
Jam subeunt anni fragiles, et inertior ætas;
Jamque parum firmo me mihi ferre grave est.

Ovide, en ces plaintes, ne précise rien ; il indique à peine, dans ses vers sonores, les symptômes généraux d'une affection sans caractère spécial ; l'âge, le chagrin le minaient tour à tour, mais c'est tout, et si nous le plaignons très sincèrement, encore ne dit-il pas de quoi il faut surtout le plaindre. Hélas! nous ne le savons que trop bien, l'exil est le pire des maux, rien ne console de la patrie absente, des habitudes familières rompues, du foyer domestique abandonné ! Et quand Ovide n'eût pas trouvé dans le climat hyperboréen où le reléguait la vengeance du maître, mille causes de maladies cruelles pour un homme accoutumé aux mollesses de la vie de Rome, l'ennui de sa solitude et les regrets d'une disgrâce méritée, suffisaient pour l'abattre, car il nous le dit lui-même, cette santé jadis incompatible avec les fatigues, cette santé si délicate, *corpus quod ante laborum impatiens nobis invalidumque fuit,* s'est affermie plus tard. Il était né faible, inhabile aux travaux de la guerre, même à ceux des charges publiques :

Majus erat nostris viribus illud onus,
Nec patiens corpus, nec mens fuit apta labori,
Sollicitæque fugax ambitionis eram.

En vain son père voulait en faire un orateur et le soumettre aux leçons des plus habiles légistes; il suivait un temps ses conseils, mais le génie poétique l'entraînait bientôt,

Sponte sua carmen numeros veniebat ad aptos;
Et, quod tentabam dicere, versus erat.

Ces détails, remplis d'un charme si doux, se trouvent dans la Xe élégie, livre IVe; là, le poète nous apprend qu'il est né à

Sulmone, dans cette année néfaste où les deux consuls, Hirtus et Pansa furent tués en combattant contre Antoine, près de Modène. C'était l'an 711 de Rome, 42 ans avant l'ère chrétienne, et d'après les indications plus précises qu'il donne, sa naissance se rapporte au 20 mars. Notons ici qu'Ovide avait vingt-quatre ans quand Virgile mourut. Ces dates ont leur importance, en ce qu'elles montrent déjà les premiers signes d'une décadence poétique qui apparaît dans l'œuvre d'Ovide. La phrase de celui-ci comparée à celle de Virgile est sonore, redondante, c'est-à-dire, souvent creuse et vide. L'éclat du style est plutôt dans la forme, dans l'arrangement des mots et l'abus des images mythologiques que dans l'idée elle-même, celle-ci manque de grandeur; mais encore une fois, ces choses ne nous regardent pas, et les maîtres en cette science purement littéraire auraient le droit de nous renvoyer à l'école.

La VIe élégie du livre V^e nous offre une de ces comparaisons familières à Ovide. Un ami semble négliger les intérêts de l'exilé, celui-ci lui reproche son abandon. *Fluctibus in mediis navem, Palinure, relinquis!* Automédon laissa-t-il jamais sans guide, au milieu de la mêlée, les chevaux d'Achille?

Quem semel excepit, numquid Podalirius ægro
Promissam medicæ non tulit artis opem?

Vit-on jamais Podalire entreprendre la cure d'un malade et trahir sa promesse en lui refusant le secours de ton art? — Cet hommage rendu au caractère du médecin nous touche fort, et nous sommes heureux d'en prendre acte. Ces sortes de bons sentiments font l'éloge des sociétés où ils dominent; c'est la cause de l'humanité qui triomphe, et si, trop souvent, nous avons dû signaler les barbaries romaines, il nous plaît de relever le caractère de cette société en montrant les tendances contraires. Ainsi je trouve dans cette même élégie: *Ceditur et cœcis*, on cède le pas aux aveugles; c'est presque de la charité, mais ce doux nom n'était pas encore inventé. Il y avait bien en germe, au fond des cœurs, ce sentiment divin qui devait éclore à la voix du Dieu fait homme, qui devait produire tant de prodiges en faveur de ceux qui souffrent; les hôpitaux, les asiles attendaient un mot pour s'élever et couvrir la chrétienté de ces établissements ouverts à toutes les infortunes. Mais revenons à notre sujet.

Ovide ne se pique pas d'exactitude en histoire naturelle, il dépeint les Gètes indomptés, au milieu desquels il passe sa vie,

toujours à cheval, l'arc en main, et sur l'épaule un carquois rempli de flèches trempées dans le fiel de la vipère.

Per medias in equis itque reditque vias.
In quibus est nemo, qui non coryton, et arcum,
Telaque vipereo lurida telle gerat.

Il dit encore, dans la première Pontique, que ces peuples, pour rendre les blessures mortelles,

Omnia vipereo spicula felle linunt.

Plus loin, dans l'épître VIIe du livre IVe, ce n'est plus le fiel du reptile qui sert à cet usage, mais bien son sang :

Nec quæ vipereo tela cruore madent.

Tout cela démontre que les idées de ce genre, répandues dans le monde romain, ne reposaient sur aucune donnée scientifique. Nous constatons seulement que les Gètes se servaient de flèches empoisonnées, doublement mortelles, dit Ovide.

Notre poète, au milieu de ces hordes sauvages, oublie les douceurs de la langue natale, il se sent devenir barbare, comme les derniers débris d'une colonie grecque qui se trouve à Tormes, conservant à peine quelques mots de son doux idiome, qui prend le costume des Sarmates et renonce aux élégances attiques. Ovide est obligé de recourir aux signes pour se faire comprendre :

Per gestum res est significanda mihi ;

et encore n'y parvient-il qu'avec peine. Les barbares l'appellent barbare, parce qu'il ne peut les entendre, et les expressions latines dont il se sert excitent la risée de ces stupides habitants d'un désert glacé.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli ;
Et rident stolidi verba latina Getæ,
Neque palam de me tuto mala sæpe loquuntur.

Enfin, souvent ils disent impunément du mal de moi-même en ma présence. — Assurément, Ovide avait le droit d'ignorer le sarmate, et cependant il l'apprit promptement, puisqu'il composa, en langage gétique, un poëme intitulé : *Carmen de laudibus Augusti jam defuncti*. Mais ce passage ne montre-t-il pas clairement les inconvénients de l'ignorance des langues mortes ou vivantes qu'on reproche à si juste titre aux Français de notre temps ? On a cru devoir substituer au latin et au grec, déclarés inutiles aux

futurs bacheliers ès sciences, un peu d'anglais et d'allemand dont les élèves ne savent pas un mot quand ils sortent du collége. Ces mesures insuffisantes, qui ne sont ni dans nos mœurs ni dans nos goûts, et dont l'autorité elle-même ne poursuit pas l'application rigoureuse, nous éloignent d'une étude nécessaire, elles nous rendent plus difficile l'intelligence des idiomes étrangers, et si nos voisins, plus sages, ne s'avisaient d'apprendre le français, nous éprouverions à chaque instant, dans nos voyages, les embarras dont parle Ovide.

Nous arrivons à la fin de notre tâche; il ne nous reste plus à parcourir qu'un dernier ouvrage, quatre livres ayant pour titre : *Ovidii Nasonis epistolarum ex Ponto*, les *Pontiques*, épîtres adressées par le poète à ses amis pour leur recommander sa cause, pour les inviter à solliciter sa grâce. Il est évident que nous ne pouvons trouver dans ces lettres, si intimes, beaucoup de passages capables d'enrichir notre travail, cependant nous nous devons d'accomplir jusqu'au bout ce long pèlerinage, et peut-être notre persévérance sera-t-elle récompensée.

On trouve dans la troisième Pontique, adressée à Rufin, plusieurs passages qui doivent nous arrêter un moment. Il invoque le temps, ce grand consolateur des âmes blessées :

Tempore ducetur longo fortasse cicatrix :
Horrent admotas vulnera cruda manus.

Peut-être avec le temps, la cicatrice se formera; mais une plaie récente s'irrite sous la main qui l'approche. — On dirait que la doctrine des pansements rares était pressentie par notre poète. Mais continuons.

Non est in medico semper, relevetur ut æger :
Interdum docta plus valet arte malum.

Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de rétablir le malade; le mal est quelquefois plus fort que l'art et la science. — Il n'y a rien là qui sorte des conversations banales, mais voici quelque chose de plus savant :

Cernis, ut e molli sanguis pulmone remissus
Ad Stygias certo limite ducat aquas.

Tu vois comme le sang qui s'épanche d'un poumon délicat conduit, par une voie sûre, aux eaux du Styx. — S'agit-il ici d'une hémoptysie ou d'une blessure du poumon, d'une plaie pénétrante

de la poitrine? Nous nous arrêtons à l'opinion première, et nous signalons le pronostic si grave qui était déjà tombé dans le domaine public. Nos plus savants maîtres ont formulé récemment cette sentence de mort contre tous ceux qui crachent le sang, mais il appartient aussi à l'expérience de protester contre ces arrêts lamentables. Ovide va plus loin, il affirme qu'Esculape lui-même, avec ses herbes sacrées, ne pourrait guérir une blessure du cœur :

Adferat ipse licet sacras Epidaurius herbas,
Sanabit nulla vulnera cordis ope.

La léthalité absolue des plaies de cet organe serait presque un axiome, si la science ne possédait quelques faits avérés qui montrent les étranges ressources de la nature dans des cas réputés mortels.

Tollere nodosam nescit medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.

La médecine est impuissante contre les atteintes de la goutte, elle échoue de même contre la maladie qui redoute l'eau. — On nous décerne sans scrupule des brevets d'incapacité contre certaines affections cachectiques, la goutte par exemple, cette ennemie que l'on combat si imprudemment et qui se venge si bien des poursuites d'un empirisme aveugle. Nous passons donc condamnation sur ce premier point. Mais quelle est cette maladie qui redoute l'eau, quels sont ces malades *formidatis aquis*? Est-ce la rage, dont le symptôme le plus ordinaire et le plus connu, l'hydrophobie, semble caractériser la nature spécifique? Ovide n'ajoute rien à ces mots et nous devons nous en contenter, tout en avouant que nous ne guérissons pas mieux la rage confirmée que la goutte.

A la fin de cette épître, où il se compare à un malade à peu près incurable, il dit à son ami :

Sed vereor ne me frustra servare labores ;
Neu juver admota perditus æger ope
Nec loquor hæc, quia sit major prudentia nobis ;
Sed sim, quam medico, notior ipse mihi.

Mais je crains que tu ne travailles en vain à me sauver, et que, malade désespéré, je ne retire de tes secours aucun soulagement. Si je parle ainsi, ce n'est pas que je sois plus habile que toi, mais mon médecin ne me connaît pas aussi bien que je me connais moi-même. — Ce langage est dans la nature, on croit toujours

être le meilleur juge en sa propre cause, et en dépit de cet axiome de droit, le plus sage magistrat disputerait à un médecin éclairé la connaissance d'un état morbide sur lequel il s'imaginerait avoir des notions personnelles. Je connais mon tempérament, dit le vulgaire, et cette prétention sert de base aux jugements les plus absurdes.

Nous avons rencontré, *passim*, dans ces œuvres nombreuses, plusieurs vers qui prouvent que le poète fréquentait des médecins et leur empruntait des idées scientifiques. Il a dit lui-même :

Sæpe suas volucres legit mihi grandior ævo
Quæque nocet serpens, quæ juvat herba Macer.

Macer, déjà vieux, m'a souvent lu son traité des oiseaux, ainsi que celui qui parle des serpents venimeux et des plantes utiles contre leur venin. — Émilius Macer, né à Vérone, appartient au siècle d'Auguste ; il était poète et mourut en Asie. Comme Nicander, il a mis en vers les propriétés de certains végétaux et quelques fragments de son ouvrage sont venus jusqu'à nous.

Ovide revient sans cesse sur la cause de son exil, mais sans l'indiquer avec précision, ce qui a fait le tourment de ses interprètes. Il réclame de ses amis un soin délicat, une main légère pour traiter ses blessures cruelles ; *tractari vulnera nostra timent*, dit-il à Grécinus dans la VIe lettre du livre Ier ; *non agitas si qua coïre velis*, ne les tourmente pas si tu veux qu'elles se ferment. Il dit à Atticus, livre IIe, épître IIIe :

Membra reformidant mollem quoque saucia tactum,

un membre blessé redoute l'atteinte la plus légère. — Cette comparaison lui plaît, il y revient toujours, et cependant il garde au fond de son cœur une petite place à l'espérance, comme le malade dont le pouls cesse de battre, et que les médecins ont abandonné :

Sæpe aliquem solers medicorum cura reliquit,
Nec spes huic vena deficiente cadit.

Dans la lettre X^e^, Ovide dit à son cher Flaccus : Depuis longtemps miné par d'amers soucis, mon corps languit et n'a plus de forces. Cependant je n'éprouve aucune douleur, je ne suis pas brûlé par une fièvre suffoquante, et mon pouls marche toujours avec la même régularité :

Longus enim curis vitiatum corpus amaris
Non patitur vires languor habere suas.
Nec dolor ullus adest, nec febribus uror anhelis;
Et peragit soliti vena tenoris iter.

On voit que le malade interrogeait sa radiale, qu'il tenait compte de ses battements; ce sont là des habitudes scientifiques devenues populaires, et qui montrent la vulgarisation des idées médicales. Il continue son étude clinique.

Os hebes est, positæque movent fastidia mensæ
Et queror, invisi quum venit hora cibi.

Mon palais est émoussé, tout ce qu'on me sert excite mon dégoût, et je me plains quand vient l'heure odieuse du repas. — Qu'on me serve les produits de la mer, ou des vastes champs aériens, mon appétit n'en est point excité, mon estomac est engourdi, *non exacuet sapor ille palatum,*

Stabit et in stomacho pondus inerte diu.

Aussi ne me reconnaîtrais-tu pas. Que sont devenues ces couleurs d'autrefois? *Quæras qui fuit ante color.* Et cependant je suis sobre, *scis mihi quam solæ pæne bibantur aquæ. Non epulis oneror, nec vires adimit veneris damnosa voluptas. Unda locusque nocent.* Le poète énumère toutes les causes de maladies et montre qu'il ne mérite pas de reproches; il est vrai qu'il parle de la vie qu'il mène chez les Scythes, et non de celle qui fut son partage aux bords du Tibre. On sait combien il fut voluptueux, et par quels excès il ruina promptement sa constitution débile. Enfin il accuse l'eau :

Est in aqua dulci non invidiosa voluptas :
Æquoreo bibitur cum sale mista palus.

Et l'on voit qu'il a raison : ce mélange d'eau salée avec une eau marécageuse est détestable. Il accuse aussi le climat, *locis et aquis,* sur la garantie d'Hippocrate, mais il ajoute que les soucis ont la plus grande part dans ses misères, *causaque nocentior omni, anxietas animi,* et nous l'en croyons volontiers.

Notons ici un passage de la VIe lettre du livre III, à propos des individus frappés de la foudre et qui n'en meurent pas :

Fulminis adflatos interdum vivere telis
Vidimus, et refici, non prohibente Jove.

Et il nourrit l'espoir de revenir au jour, c'est-à-dire à Rome,

quand Tibère aura pardonné. Hélas! il se trompait, l'infortuné; il devait expirer loin de son pays, loin de sa famille, et ses supplications les plus humbles ne purent fléchir les rancunes de l'héritier d'Auguste. Il recommande toujours à ses amis d'user d'une extrême discrétion dans leurs démarches, il craint qu'on ne gâte sa cause :

> Curando fieri quædam majora videmus
> Vulnera, quæ melius non tetigisse fuit.

A l'un d'eux, dont le zèle s'est refroidi, il adresse quelques reproches bien doux. Si tu m'avais annoncé les malheurs que j'éprouve, je n'en aurais rien cru, j'aurais pensé que ta raison était chancelante, que tu avais besoin de l'ellébore d'Anticyre, et je t'aurais dit :

> I, bibe, dixissem, purgantes pectora succos,
> Quidquid et in tota nascitur Anticyras.

Ce purgatif n'a rien perdu de sa valeur aux yeux d'Ovide, c'est à lui qu'on doit avoir recours quand l'esprit est troublé et qu'il faut produire un effet énergique.

Ici se termine cette longue course à travers une œuvre immense, vaste compilation poétique dans laquelle Ovide a déployé sa merveilleuse aptitude à revêtir les sujets les plus variés des couleurs les plus brillantes. Jamais muse plus facile et plus féconde n'enchanta les Romains, soit en choisissant des sujets populaires, soit en flattant la vanité de ses compatriotes. Toutes les traditions d'un passé glorieux remplirent ses vers charmants. Il fut le chantre inspiré des plus nobles fables, et quand il voulut flatter les passions érotiques d'une époque fertile en scandales, il sut trouver des accents capables de réchauffer ces natures blasées. Il paya cher ce triomphe, mais son œuvre occupa toutes les bouches de la Renommée, et celui que l'empereur envoyait mourir aux confins du monde habité remplissait ce monde de sa gloire et de ses infortunes.

Nous avons vu qu'Ovide, venant après Lucrèce et Virgile, avait souvent imité ces deux modèles. Il n'avait ni la science du premier ni le charme souverain du second, et Virgile, entre Lucrèce et Ovide, marque assez bien le sommet du Parnasse romain ; au chantre *de Rerum Natura* il reste encore quelques pas à faire pour atteindre la cime sereine; l'auteur des *Métamorphoses* com-

mence à descendre, Stace et Claudien continueront ce mouvement de retraite, et le cygne de Mantoue restera toujours le prince de la poésie du siècle d'Auguste. Ovide mérite le reproche que lui adresse Quintilien, *nimium amator ingenii sui;* il ne sait pas se borner, il abuse de tout, même de l'esprit, il se répète, il se complaît dans les mêmes phrases, et s'il n'est pas l'inventeur des *lieux communs*, au moins peut-on l'accuser d'en avoir singulièrement abusé. Qu'on nous pardonne cette critique un peu sévère, elle nous venge du temps qu'il a fallu employer pour chercher dans les dix volumes de notre auteur, quelques fragments d'une médecine banale. La collection Panckoucke ne nous a pas offert un second exemple d'une aussi stérile abondance.

XII.

SÉNÈQUE LE TRAGIQUE.

Dans cette revue des œuvres poétiques qui constituent le Parnasse romain, épopées, comédies, satires, odes, épîtres, héroïdes, épigrammes, élégies, il se trouve une lacune qu'on pourrait à bon droit nous reprocher. En effet, la tragédie est une de ces formes essentielles sous lesquelles se manifeste l'esprit des nations, il y a dans la solennité de certains événements une haute leçon à l'adresse des peuples et des rois. Melpomène est une muse qu'on ne peut oublier, aussi allons-nous jeter un coup-d'œil sur les poètes tragiques de Rome, afin de savoir si, dans leurs compositions, nous ne trouverons pas la trace des idées scientifiques qui se rencontrent si abondantes au milieu des comédies de Plaute et de Térence.

Disons d'abord que la tragédie fit son apparition aux bords du Tibre avant tout autre essai de poésie dramatique. Livius Andronicus, de Tarente, qui mourut à Rome l'an 534, lorsque Caton le Censeur n'avait encore que quinze ans, est, sans contredit, le plus ancien poète latin. Il traduisit du grec dix-neuf pièces de théâtre dont on n'a conservé que les titres; il fit représenter sa première tragédie l'an 514, et il y remplissait le principal rôle.

Ennius composa également des tragédies empruntées au théâtre grec, l'*Hécube* et la *Médée* d'Euripide, par exemple, dont il reste quelques fragments.

Pacuvius, neveu d'Ennius, né à Brindes et mort à Rome 150 ans avant J. C., perfectionna l'œuvre de ses prédécesseurs, mais les pièces ne sont pas arrivées jusqu'à nous. Horace et Quintilien font grand cas de son mérite.

Lucius Attius, né à Rome l'an 584 et mort en 667, ajouta encore à la renommée de ces poètes tragiques; il mérita d'être comparé aux poètes grecs; il fut le premier qui osa demander des sujets de tragédie à l'histoire de son pays, *celebrare domestica facta;* il mit en scène le terrible Brutus, et ce bon exemple fut suivi plus tard par Maternus, qui fit deux tragédies intitulées *Caton* et *Domitius*.

Mais après ce premier âge du théâtre latin, le goût s'était épuré, les orateurs commençaient à poindre, et quand Cicéron se fut révélé, chacun voulut suivre ses traces. On trouvait dans les tragédies grecques de beaux sentiments, une diction élevée, des passions énergiques, c'était la source où tout le monde voulait puiser. On s'exerçait à des compositions semblables, on traduisait, on imitait; Varron, Jules César, Quintus Cicéron, le frère de l'orateur, Virgile lui-même, Auguste et bien d'autres publièrent leurs essais en ce noble genre de poésie, et le théâtre ne suffisait pas à représenter ces œuvres que tant d'auteurs s'efforçaient de produire.

Il est vrai que le peuple, ennuyé quelquefois de ces magnificences, interrompait le spectacle et demandait un ours savant ou des lutteurs renommés; Horace nous l'a dit lui-même, livre II, épître Ire :

..... Media inter carmina poscunt
Aut ursum aut pugiles; his nam plebecula gaudet.

Mais on revenait toujours à ces représentations où la pompe de la scène, l'élégance du langage, la beauté des vers attiraient une foule intelligente et sensible; les tragédies étaient un des plus nobles divertissements de Rome éclairée, et les esprits les plus élevés cultivaient avec un zèle ardent cette branche de la littérature si haut placée dans l'estime des hommes les plus considérables.

Mais sous les successeurs d'Auguste, la société romaine tombait rapidement en ruine, le goût se perdait comme le respect des lois, comme le sentiment de la dignité humaine; la poésie ralentissait son vol, la décadence se faisait sentir partout, et si, sous les règnes de Caligula et de Claude, on trouve encore Pomponius Secundus et Maternus, il n'y a plus rien sous Néron qui rappelle les grandeurs du siècle d'Auguste. C'est alors que Sénèque apparaît, pâle copie de ses illustres devanciers, rhéteur ampoulé.

abusant de tout, même du bien, pour arriver à la froideur, à l'ennui ; dans ses vers la déclamation règne en souveraine, le poète ose à peine parler de liberté, il vante ou méprise tour à tour la puissance des dieux, adore ou blasphème ; le sophisme est partout ; étrange désordre qui montre la chute prochaine d'un empire dont la vitalité était épuisée.

Les dix tragédies latines qui sont attribuées à Sénèque ne sont pas toutes de cet auteur, du moins ne peut-on le penser d'après les recherches des érudits les plus accrédités. On prétend que Sénèque le Philosophe est l'auteur de quatre de ces pièces, *Œdipe, Hippolyte*, les *Troyennes* et *Médée ;* mais quand on a lu tout ce qui a été écrit sur ce chapitre de critique littéraire, quand on a consulté Juste-Lipse, les deux Scaliger, les deux Heinsius et beaucoup d'autres doctes personnages, on arrive à cette conclusion que Sénèque le Tragique ne diffère en rien d'essentiel de Sénèque le Philosophe ; que nous sommes dans l'impossibilité de dire auquel de ces deux auteurs l'on doit attribuer les tragédies qui nous restent, et qu'en l'absence de documents authentiques, nous pouvons nous borner à rechercher ce qu'il y a de médical dans ces pièces antérieures à Lucain, à Perse et à Juvénal.

La première tragédie porte ce titre : *L. Annæi Senecæ Hercules furens*. Donc il s'agit d'Hercule furieux, que Junon poursuit de sa haine, qui tue l'usurpateur Lycus, et qui, dans un accès de fureur, massacre sa femme et ses enfants. On a prétendu que le fils d'Alcmène et de Jupiter était affecté d'épilepsie, que de temps en temps il éprouvait des attaques de manie furieuse ; mais voyons la tragédie que Sénèque a composée sur ce sujet.

Dans un monologue fort éloquent, Junon exhale sa colère contre Hercule ; il est sorti triomphant de toutes les embûches qu'on lui a tendues, il a tout vaincu, lui seul peut devenir son ennemi, les Furies sont évoquées afin de pénétrer dans son sein, de l'armer contre sa famille et contre lui-même, et l'épouse de Jupiter sera vengée. Vient ensuite un chœur de Thébains qui déplore le funeste voyage que le héros a voulu faire aux bords du Ténare ; il est retenu chez Pluton par une puissance redoutable, et pendant son absence le malheur est venu fondre sur Créon, sur Mégare. Lycus, qui s'est emparé du trône, veut plus encore, il veut épouser Mégare, la femme d'Hercule. *Sociemus toros,* rapprochons nos lits, marions-nous, lui dit-il ; qu'elle y consente ou non, cette union

est nécessaire, et le tyran termine sa requête par ces deux vers menaçants :

> Sin copulari pertinax tædis negat,
> Vel ex coacta nobilem partum feram.

Si elle refuse de s'unir à moi, j'emploierai la force et j'en aurai des enfants de noble race. — La scène entre Mégare et Lycus est très violente : l'épouse du héros est prodigue d'outrages envers cet usurpateur couvert du sang de sa famille, elle espère que, poussé à bout, il la tuera, seul moyen d'échapper à cette poursuite qui lui fait horreur.

Mais Hercule a brisé tous les obstacles, il revient au jour et rentre à Thèbes ; Amphytrion l'aperçoit et se félicite de ce retour qui va venger Créon et punir Lycus.

> ..... Agnosco toros,
> Humerosque, et alto nobilem trunco manum.

Je reconnais ces muscles puissants, ces larges épaules, et cette main armée de ta noble massue. — Voilà bien le signalement du fils d'Alcmène. Mais Thésée, le compagnon d'Hercule, raconte le dernier exploit du héros ; tous deux reviennent des sombres bords, et Thésée exprime bien la sensation que lui cause l'éclat du soleil :

> ..... Torpet acies luminum,
> Hebetesque visus vix diem insuetum ferunt.

Mes yeux s'obscurcissent (et non pas, sont éblouis, comme le dit un traducteur), et ma vue affaiblie supporte à peine la lumière inaccoutumée, — c'est-à-dire dont elle avait perdu l'habitude. En décrivant les abords du Ténare, Thésée dit qu'il a vu :

> ..... Pavor, funus, frendens dolor,
> Aterque luctus sequitur, et morbus tremens,

la peur, le deuil, la douleur frémissante, le noir chagrin, la maladie tremblante, enfin toutes les misères de la vie, — et nous devons dire que Sénèque excelle dans ces descriptions. Il termine cette énumération par un dernier trait : après tant de maux vient enfin la vieillesse, le plus grand de tous, la vieillesse qui s'appuie sur un bâton et se traîne à peine en chancelant :

> ..... In extremo abdita
> Iners senectus adjuvat baculo gradum.

Cependant Hercule a tué Lycus, il revient triomphant, offre un

sacrifice à Jupiter; mais Junon, qui n'oublie pas sa vengeance, fait naître dans l'esprit du héros un trouble profond, une hallucination singulière : il voit des ennemis nouveaux, des monstres qui le menacent; sa colère s'allume, et Amphytrion, qui est témoin de ces phénomènes inexplicables, s'écrie :

..... Quid subitum hoc malum est?
Quo, nate, vultus huc et huc acres refers?
Acieque falsum turbida cœlum vides?

D'où vient ce mal soudain? Pourquoi, ô mon fils! portes-tu çà et là tes yeux brillants? Et comment le ciel te paraît-il changé d'aspect? — Hercule n'entend plus les paroles de son père, sa fureur s'accroît; en vain Amphytrion lui crie : *Compesce dementem impetum,* calme cette démence impétueuse; — il arrive au dernier degré de ce paroxysme, tend son arc et, d'une main sûre, lance une flèche qui traverse le col d'un de ses enfants, qu'il a pris pour le fils de Lycus :

..... Stridet emissa impetu
Arundo; medio spiculum collo fugit
Vulnere relicto.

Le trait passe au travers du col et ne laisse que la blessure qu'il a faite. — Un autre enfant qui lui tendait des mains suppliantes est saisi par le bras; le demi-dieu le fait tourner comme une fronde, le lance au loin, et la victime infortunée se brise contre la pierre :

Dextra precante rapuit, et circa furens
Bis ter rotatum misit; ast illi caput
Sonuit; cerebro tecta dispersa madent.

La tête a retenti en se brisant, et la cervelle a jailli contre les murailles. — Un dernier enfant, plus jeune, à l'aspect du visage terrible du héros furieux, meurt d'effroi, *periit ante vulnus, spiritum eripuit timor*. La massue redoutable écrase Mégare, *clava gravis perfregit ossa,* et la tête, séparée du tronc, ne peut plus être retrouvée, *corpori trunco caput abest, nec usquam est.*

Ce massacre est décrit avec une vivacité d'images et de style qui rappelle les meilleurs héroïdes d'Ovide; mais nous avons encore autre chose à voir ici. L'acte d'Hercule est-il un de ces accès de démence furieuse qui se rencontrent quelquefois chez les épileptiques, ainsi qu'un auteur moderne a prétendu le démontrer? Voici comment se termine cette scène effroyable. Le héros, satis-

fait d'avoir immolé ces victimes, s'affaisse, ses yeux se troublent, la douleur les recouvre d'un voile épais, sa main tremble, et le sommeil s'empare de lui :

> ..... Errat acies luminum,
> Visusque mæror hebetat. En video Herculis
> Manus trementes? Vultus in somnum cadit,
> Et fessa cervix capite submisso labat.

Sa tête fatiguée s'incline et tombe sur sa poitrine. — Rien de tout cela n'indique une affection bien caractérisée. Le poète ajoute, *flexo genu jam totus ad terram ruit;* ce dernier mot seul renferme une indication importante, et justifie peut-être l'opinion de ceux qui ont pensé qu'Hercule était affecté de la maladie épileptique. *Morbus Herculeus, morbus sacer,* se retrouve dans tous les anciens ouvrages de médecine, et le professeur Henning, dans son travail intitulé : *Analecta litteraria epilepsiam spectantia,* a démontré l'antiquité et l'universalité de cette dénomination. Tout récemment, M. le docteur Josat a lu à l'Académie impériale de médecine, un mémoire dans lequel la question historique et littéraire est traitée avec détail. Sénèque, pour compléter le tableau de cette attaque débutant par la fureur et se terminant par une chute soudaine, se sert de la comparaison suivante qui est caractéristique. Il tombe :

> Ut cæsa silvis ornus, aut portus mari
> Datura moles.

Comme un ormeau abattu dans la forêt, comme une digue jetée à la mer, pour y construire un port. — Amphytrion croit d'abord qu'Hercule est mort, mais il reconnaît son erreur :

> Sopor est, reciprocos spiritus motus agit.

Il dort, la respiration se fait en mouvements alternatifs. — Laissons-le dormir, afin que ce sommeil profond calme le trouble violent qui l'agite :

> Detur quieti tempus, ut somno gravi
> Vis victa morbi pectus oppressum levet.

Le chœur des Thébains s'empare de la scène, et nous trouvons dans sa déclamation plusieurs passages qui nous intéressent. On adresse une invocation au Sommeil, afin qu'il apaise les fureurs du terrible héros :

Preme devinctum torpore gravi:
Sopor indomitos alliget artus;
Nec torva prius pectora linquat,
Quam mens repetat pristina cursum.

:iens son corps sous tes fortes étreintes, engourdis ses membres incibles, et pèse sur sa vaste poitrine jusqu'à ce que la raison renne son empire. — Le voilà étendu sur la terre, *sæva feroci de volutat somnia,* des songes affreux bouleversent son cœur, bras s'agitent, sa main semble chercher sa massuè, *motu tans brachia vano, quærit vacua pondera dextra;* ces actes, ›rprétés par nous, se rapportent vraiment au *morbus comitialis,* ıous ne voyons pas ce qu'on pourrait objecter à cette manière voir.

.a seconde tragédie est intitulée *Thyeste.* La famille des Pélo- es est prédestinée au crime : Tantale, Atrée sont des monstres des de sang humain; l'ambition, la jalousie arment leurs ins sacriléges, et des repas de cannibales sont leurs plus doux x. Thyeste avait séduit la femme de son frère et en avait eu sieurs enfants; Atrée, sous le vain prétexte d'une réconcilia- n, attire Thyeste dans son palais, tue ses enfants, les fait nger à leur père, et satisfait ainsi l'abominable haine qui le 'tait à se venger. Ces crimes odieux appartiennent à une ›que où la Grèce, encore barbare, nourrissait plus de monstres e de héros. Les sociétés commencent ainsi, et les légendes con- vées d'âge en âge dans la mémoire des peuples, si elles ne nous prennent rien sur la vie privée des hommes, montrent des eurs bonnes à connaître et que les poètes revêtent d'une forme éressante. Voyons ce que Sénèque aura mis de poésie dans ces ines exécrables.

Mégère la Furie et l'ombre de Tantale nous apparaissent d'a- rd, racontant les infamies de cette race coupable, si rudement nie dans la personne du premier assassin de la famille. La m, la soif sont bien décrites par le poète, mais il n'y a rien d'assez spécial pour que nous nous y arrêtions.

Plus loin, dans le troisième acte, le jeune Plisthènes, un de s enfants adultérins promis à la fureur d'Atrée, signale des mptômes observés chez Thyeste et dont il ne peut se rendre mpte. *Pigro genitor incessu stupet,* mon père se traîne à pas ts, il tourne la tête, *vultumque versat, seque in incerto tenet,*

il ne sait comment se tenir; — et quand le fils adresse des questions à son père, celui-ci répond que de secrets pressentiments l'agitent, qu'il n'ose avancer, qu'il ne peut pas fuir, et que cette incertitude cruelle lui rend la vie odieuse.

Enfin le crime s'accomplit, Atrée immole les enfants de son frère; l'aîné, qui porte le nom de son aïeul Tantale, est tué le premier.

> In vulnere ensem abscondit, et penitus premens
> Jugulo manum commisit.

Il le saisit et lui enfonce son épée tout entière dans la gorge. Le malheureux se tient encore debout, *educto stetit ferro cadaver;* le fer retiré, ce cadavre ne tombe pas encore, mais Atrée frappe le jeune Plisthènes et lui tranche la tête, *colla percussa amputat,* et cette tête roule à terre en exhalant un murmure plaintif, *querulum cucurrit murmure incerto caput*. Il restait un troisième enfant; ce furieux le tue d'un coup d'épée qui le traverse de part en part; *pectore receptus ensis in tergo exstitit,* le sang coule à flots, éteint la flamme de l'autel, et l'infortuné meurt à la fois de sa double blessure, *per utrumque vulnus moritur*.

Les Romains aimaient l'horrible, on pouvait tout dire à ceux qui pouvaient tout entendre. Sénèque fait raconter par un messager, *nuntius,* suivant le précepte d'Horace,

> Nec coram populo pueros Medea trucidet,

le terrible repas qu'Atrée réserve à Thyeste; ces trois pauvres enfants sont mis en pièces; *erepta vivis exta pectoribus tremunt,* arrachés de ces poitrines vivantes, les organes tressaillent, *spirantque venæ,* les veines palpitent, *corque adhuc pavidum salit,* et le cœur s'agite encore de terreur. — Atrée fait ici l'office d'un sacrificateur ordinaire :

> At ille fibras tractat; ac fata inspicit,
> Et adhuc calentes viscerum venas notat.

Il manie ces fibres, il veut y lire les destins, et observe attentivement ces organes tout pleins du feu de la vie. — Cela fait, il accomplit sa terrible mission, *divisum secat in membra corpus,* il coupe les corps en morceaux :

> ..... Amputat trunco tenus
> Humeros patentes, et lacertorum moras;
> Denudat artus durus, atque ossa amputat.

Il nous répugne de suivre ce monstre dans son office de boucher, si complaisamment décrit par le poète; nous n'éprouvons pas moins de dégoût à le voir occupé de son abominable cuisine, et cependant il y a là des détails qui ont quelque valeur :

> Hæc verubus hærent viscera, et lentis data
> Stillant caminis; illa flammatus latex,
> Querente aheno, jactat.

Des chairs sont embrochées et cuisent à petit feu, d'autres sont jetées dans une chaudière où l'eau bouillonne et gémit. *Stridet in verubus jecur*, le foie siffle..... Mais arrêtons-nous; à l'aspect de pareilles horreurs il n'y a plus de place pour la science, le dégoût va jusqu'à la nausée; toutefois il y a là une question qui nous intéresse. Les aliments jouent le premier rôle dans la société humaine : il faut vivre, par conséquent manger, et personne ne mourra de faim en présence d'un aliment possible. Consultez sur ce sujet délicat l'ouvrage suivant : *Petri Petiti, philosophi et doctoris medici, de natura et moribus anthropophagorum dissertatio, Trajecti ad Rhenum*, 1688. Vous y trouverez, entre autres choses singulières, un chapitre (le XVIIe) où l'on examine la question suivante : *An saltem, medicinæ causa, aliquid de corpore humano excipere, atque in os mittere, ac deglutire liceat.*

Thyeste est ivre, il s'est repu de ces mets horribles, il a bu amplement :

> Resupinus ipse purpura atque auro incubat,
> Vino gravatum fulciens læva caput.

Étendu sur la pourpre et l'or, sa tête appesantie par le vin s'appuie sur sa main gauche; *eructat*, voici une éructation, dit Atrée, il est satisfait (comme le disent encore aujourd'hui presque tous les Orientaux), apprenons-lui la vérité, qu'il sache à quel point je me suis vengé. — Et cet homme féroce raconte dans tous ses détails la scène de carnage mentionnée plus haut; il revient avec plaisir sur ces opérations sanglantes et regrette de les avoir accomplies loin des yeux du père, de n'avoir pu contraindre celui-ci à dévorer vivantes les chairs de ses propres enfants. On ne peut pousser plus loin la recherche du monstrueux.

Les *Phéniciennes* viennent ensuite. Cette tragédie appartient à la famille d'Œdipe. Jocaste et ses deux fils, Étéocle et Polynice,

remplissent ce drame de leurs larmes et de leur sang; vains jouets de la fatalité antique, ils passent de l'inceste au meurtre, d'un crime horrible à un forfait exécrable, et le poète qui nous raconte ces horreurs semble se complaire à les peindre, il les analyse avec un soin extrême, sinon avec une habileté incontestable; il met par exemple, dans la bouche d'Œdipe, ces vers adressés à la douce Antigone :

..... Discede a patre,
Discede virgo: timeo post matrem omnia.

Éloigne-toi de ton père, ô ma fille! après mon crime envers ta mère, je crains tout de moi. — Et notez que ce grand coupable s'est demandé ceci : *Nullum facere jam possum scelus?* Ne puis-je plus commettre de crimes? Et il se répond : *Possum, miser!* Misérable! je le puis encore. — Ce sont là des naïvetés antiques dont le théâtre moderne a perdu la tradition. Je serais curieux de voir ce que diraient de cela M. Saint-Marc Girardin dans son traité de l'usage des passions dans le drame, et M. Jules Janin dans son grand ouvrage intitulé *Histoire de la littérature dramatique*.

Nous retrouvons, dans un long monologue d'Œdipe, la constatation du droit au suicide : *Jus vitæ ac necis meæ penes me est,* j'ai droit de vie et de mort sur moi-même; *regnum mei retineo*, je suis libre de disposer de mes jours, — et pour légitimer ce trépas nécessaire, il entasse en quelques vers ces abominables jeux du destin qui le poursuit :

Avi gener, patrisque rivalis sui,
Frater suorum liberum, et fratrum parens :
Uno avia partu liberos peperit viro,
Sibi et nepotes.

Un homme, gendre de son aïeul et rival de son père, frère de ses enfants et père de ses frères; une femme à la fois mère et aïeule qui donne des enfants à son mari et à elle-même des petits-enfants! — Jamais le sphinx a-t-il proposé une énigme plus inexplicable? *quid tam inextricabile?* Et après ces plaintes, il veut terminer son supplice, *effringe corpus, corque tot scelerum capax evelle,* déchire ton corps, arrache ce cœur souillé de tant de crimes..... — Suit une longue énumération des tortures qu'il veut s'imposer, des mutilations qu'il doit subir pour expier tant de forfaits, hélas! involontaires. Mais Antigone soutient la lutte engagée, elle oppose le doux langage de la raison, de la résigna-

tion aux arrêts du destin, elle calme ces douleurs si poignantes; Œdipe qui voudrait se soustraire à cette influence légitime, s'écrie: Que ne puis-je étouffer la voix qui m'appelle des noms de père et de fils!

> Utinam quidem rescindere has quirem vias,
> Manibusque adactis omne, qua voces meant,
> Aditusque verbis tramite angusto patet,
> Eruere possem.

Que ne puis-je fermer de mes mains les conduits étroits qui s'ouvrent à tes paroles et les font arriver jusqu'à mon cœur! — Les personnages de Sénèque parlent longuement, le dialogue se compose d'une lente succession de monologues alternatifs dans lesquels le poète étale les richesses de sa faconde; ainsi, après les scènes que nous venons de décrire, Œdipe déclame, en une multitude de vers, son histoire tout entière; *in patrios toros tuli paterno sanguine aspersas manus,* j'ai porté dans le lit de mon père mes mains teintes du sang paternel, et, ce qui est plus effroyable encore, *in thalamos meos deducta mater, ne parum scelerum foret, fecunda.*

Jocaste qui veut, à tout prix, faire tomber des mains d'Étéocle et de Polynice des armes funestes, trouve dans son cœur des accents pathétiques: *per decem mensium graves uteri labores;* toujours ces dix mois de souffrances, toujours ces supplications inutiles qui ne peuvent calmer ces cœurs irrités. Mais cette tragédie est incomplète, le cinquième acte manque. Voyons si la suivante, intitulée *Hippolyte,* nous dédommagera de cette perte.

On connaît ce drame d'Euripide, si heureusement transporté par Racine sur la scène française. Sénèque qui, le premier, l'a imité et presque traduit du grec, n'y a guère ajouté que quelques subtilités scolastiques; il ne peut oublier la rhétorique, ses ressources, son clinquant, ses antithèses : vain plaisir des esprits blasés, des âmes impuissantes. Ainsi la nourrice qui combat le fatal penchant de Phèdre, lui dit éloquemment :

> Miscere thalamos patris et gnati apparas,
> Uteroque prolem capere confusam impio.

Vous voulez confondre la couche du père et celle du fils, et recevoir dans vos flancs incestueux le sang de l'un et de l'autre. — Et quand elle a prodigué ces arguments superflus à un cerveau malade, à une passion délirante, elle s'écrie :

Per has senectæ splendidas supplex comas,
Fessumque curis pectus, et cara ubera,
Precor, furorem siste, teque ipsam adjuva !

Je vous en supplie, par ces cheveux blancs, par ce cœur fatigué de soins, par ce sein qui vous a nourrie, cessez de vous laisser dominer par cette passion, appelez la raison à votre aide. — Elle termine son allocution par ce conseil que chaque médecin peut adresser à ses malades :

Pars sanitatis, velle sanari, fuit.

Vouloir être guéri, c'est commencer sa guérison. — Phèdre, vaincue, renonce à son amour, mais elle veut aussi renoncer à la vie. Le chœur du premier acte célèbre la puissance de Cupidon : belle occasion pour Sénèque de paraphraser le début du poème de Lucrèce, de montrer, dans une suite d'images, le monde entier subissant la loi de Vénus, et, comme dernier trait, le poète ajoute : *Vincit sævas cura novercas !* le cœur même des marâtres se laisse aller à la douce influence de l'amour !

La malade apparaît, elle présente au plus haut degré les symptômes de cette affection redoutable que les médecins rencontrent quelquefois et dont la nourrice de Phèdre décrit toutes les phases avec une singulière exactitude. C'est une monomanie érotique évidente, elle le dit elle-même :

..... Pectus insanum vapor
Amorque torret : intimas sævus vorat
Penitus medullas, atque per venas meat
Visceribus ignis mersus et venis latens,
Ut agilis altas flamma percurrit trabes.

Un amour furieux me consume, un feu dévorant pénètre jusqu'à la moelle de mes os, il circule avec mon sang, brûle mes veines et mes entrailles, comme une flamme rapide qui envahit les poutres d'un palais. — On le voit :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Mais les femmes, au temps d'Euripide, ne se contentaient pas de gémir, de soupirer comme la Phèdre de Racine ; la fureur utérine ne se voilait pas d'une pudeur mélancolique, les explosions d'un pareil amour ne se faisaient pas attendre, et bientôt Hippolyte est contraint de se défendre :

Procul impudicos corpore a casto amove
Tactus : quid hoc est ? etiam in amplexus ruit !

Éloignez vos mains adultères de mon chaste corps. Mais quoi ! elle ose m'embrasser ! — On sait le reste de la scène ; Hippolyte est accusé d'un crime qui lui fait horreur, et l'on comprend que ce jeune héros dise : *Dux malorum femina*, la femme est la reine du mal, *hæc scelerum artifex obsedit animos*, elle est la cause de tous les crimes, — et autres sentences qui sont parfaitement dans le rôle de cette victime des intempéries du beau sexe.

Thésée est revenu : Phèdre accuse Hippolyte ; le fer et les menaces n'ont rien pu sur mon courage, dit-elle, mais mon corps a cédé à la violence, *vim corpus tulit*, il faut que je meure pour laver l'outrage fait à ma pudeur, *labem hanc pudoris eluet noster cruor*. — Qu'on nous pardonne d'avoir tant insisté sur le personnage de Phèdre ; il s'agit vraiment ici d'une nymphomaniaque, et, à ce titre, nous avons cru devoir lui donner une grande place dans cette galerie où la médecine et les malades tiennent le premier rang.

Sénèque, pour qui tout est un sujet de déclamation, n'a pas manqué de décrire la peste. Œdipe, dans la tragédie qui porte son nom, est devenu l'époux de Jocaste, mais cet hymen sacrilége s'accompagne de phénomènes horribles : le jour s'obscurcit, la nuit est sans étoiles, les moissons deviennent stériles, Cérès avorte, *denegat fructum Ceres adulta*, et au moment où les blonds épis se balancent, le fruit meurt sur sa tige desséchée, *altis flava quum spicis tremat, arente culmo sterilis emoritur seges*. — C'est là un trait nouveau dans cette description du fléau ; Sénèque ne s'est pas borné, comme ses devanciers, à faire mourir les hommes et les bêtes ; les végétaux sont frappés à leur tour, et la famine devra résulter de cette calamité nouvelle. Ni vœux ni soins ne peuvent adoucir le mal, les médecins succombent, *cadunt medentes, morbus auxilium trahit,* et le malade entraîne celui qui venait le secourir. —

Dans la seconde scène du premier acte, le chœur reprend le thème d'Œdipe et le développe en y ajoutant quelques particularités nouvelles. *Prima vis tardas tetigit bidentes*, le fléau a d'abord sévi contre les troupeaux, *laniger pingues male carpsit herbas,* l'agneau a refusé de brouter le gras pâturage. — Parmi les symptômes plus spéciaux nous remarquons ceux-ci : *Ægro rubor in vultu, maculæque caput sparsere leves,* la face rougit et

la tête est parsemée de taches légères; le sang enflamme les joues, *multo genas sanguine tendit*. Nous retrouvons ici un mot qui a trait à un passage de Plaute : *Oculi rigent et sacer ignis pascitur artus*. Nous avons noté dans les *Ménechmes* (page 59): *Oculi duri*, et nous renvoyons le lecteur à ce que nous avons dit sur cette expression caractéristique. Sénèque ajoute : Il y a des tintements d'oreilles, *resonant aures*, et des hémorrhagies nasales, *stillatque niger naris aduncæ cruor, et venas rumpit hiantes*. Cette description, plus savante que celles qui lui ont servi de modèle, s'est enrichie des emprunts faits aux livres de médecine publiés au temps de Sénèque, et prouve un progrès notable dans l'éducation scientifique des poètes du premier siècle de l'ère chrétienne.

Pour arrêter ce fléau terrible on consulte les dieux, on fait des sacrifices; l'aveugle Tirésias, ce devin infaillible, conduit par sa fille Manto, est consulté par Œdipe, et nous allons trouver, dans le second acte de cette tragédie, un passage dans lequel nous pourrons prendre une idée des notions anatomiques à l'usage des aruspices.

Un taureau et une génisse sont immolés; Tirésias demande à sa fille comment le sang s'échappe de la blessure, sa couleur; mais les réponses à ces questions ne peuvent nous intéresser, car elles sont bien plutôt imaginaires que réelles. Voici cependant quelques faits remarquables. Les intestins de l'animal à peine mort sont agités de mouvements péristaltiques plus violents que de coutume, ils semblent frapper la main qui les touche, *non levi motu, ut solent, agitata trepidunt exta, sed totas manus quatiunt*. Le foie présente une disposition anormale, il semble partagé en deux lobes, on dirait qu'il a deux têtes :

En capita paribus bina consurgunt toris;
Sed utrumque cæsum tenuis abscondit caput
Membrana, latebram rebus occultis negans.

Tâchons d'éclaircir cette particularité d'anatomie comparée. Le foie est partagé en deux par son ligament suspenseur, aucune autre membrane ne le dérobe aux yeux de l'observateur, à moins que le grand épiploon, relevé par accident, ne remonte sous la voûte du diaphragme. Le passage de Sénèque se rapporte à ces conditions matérielles de quelques nécropsies. Mais poursuivons.

Hostile valido robore insurgit latus,
Septemque venas tendit.

Latus hostile, le côté de l'ennemi, dans le foie, quel est-il? Que doit-on entendre par ces mots? Serait-ce tout simplement le lobe gauche, par la raison que les augures regardaient comme dangereux tout ce qui vient de ce côté? Cependant Cicéron a dit : *Fulmen sinistrum*, coup de tonnerre d'un bon présage, et Plaute, avant lui, avait dit : *Avi sinistra*, sous d'heureux auspices. Mais Virgile, Ovide, Tacite et bien d'autres écrivains latins, ont employé ce mot dans le sens contraire, et nous pourrions en citer de nombreux exemples; ce qui prouve peut-être que l'interprétation de ces signes était soumise à des règles qui nous sont inconnues. Nous devons dire que dans la circonstance actuelle, Sénèque nous semble avoir une autre idée. Au premier coup d'œil, quand on ouvre l'abdomen, c'est la face supérieure du foie qui est en évidence; si l'on relève l'organe, si l'on veut constater l'état de la vésicule biliaire, il faut examiner sa face concave, *latus hostile*, parce que là se trouvent les signes redoutables. La fille de Tirésias note deux faits importants, *felle nigro tabidum spumat jecur*, le foie distille un fiel noir, et enfin, *septem venas tendit*, les sept veines sont gonflées. — Evidemment ces caractères anatomiques ne peuvent être saisis qu'en examinant la face inférieure de l'organe, et, par conséquent, *hostile latus* ne peut avoir une autre signification. Il y a bien encore une remarque dont nous ne saisissons pas le sens :

..... Has omnes retro
Prohibens reverti limes obliquus secat.

Une ligne oblique les coupe toutes par derrière (*septem venas*) et les empêche de se rejoindre. Nous ne nous chargeons pas de débrouiller cette énigme anatomo-pathologique, qui est tout entière de la compétence des savants professeurs d'Alfort.

Il y en a bien quelques autres encore, mais dont on se rend mieux compte, par exemple, une transposition des viscères, *mutatus ordo est, sede nil propria jacet, sed acta retro cuncta*, l'ordre naturel est interverti, rien n'est à sa place. Le poumon n'est pas à droite, le cœur n'est pas à gauche, et l'épiploon ne recouvre pas les viscères abdominaux. *Nulla lex utero manet*, nous pourrions dire : Tout est bouleversé dans le bas-ventre, et bien des

passages justifieraient cette traduction, mais ici c'est autre chose, le poète a complété sa pensée, et nous disons : L'utérus est dans un grand désordre. En effet, Sénèque ajoute : Il contient un fœtus vivant. *Conceptus innuptæ bovis non more solito positus, alieno in loco implet parentem.* La génisse que l'on croyait *innupta*, vierge, a conçu, et son fruit n'occupe pas la place accoutumée. —

Que la plupart de ces accidents appartiennent à l'imagination du poète, nous l'acceptons, mais il n'est pas douteux que cette peinture d'une scène familière ne contienne des renseignements précieux sur un des actes les plus importants de la vie privée ou publique des Grecs et des Romains. L'habitude de sacrifier de semblables victimes, le soin que l'on mettait à étudier les phénomènes révélés par ces autopsies, fournissaient à l'anatomie des données instructives et servaient ainsi de base au progrès de la médecine. L'analogie entre les grands animaux et l'homme, sous le rapport de la configuration des organes et des maladies qui s'y développent, conduisait tout naturellement à l'appréciation des lésions cadavériques et à la connaissance des causes qui les produisent.

L'oracle a condamné le coupable, mais quel est ce coupable? Le roi cherche à le connaître, il appelle un vieux serviteur et l'accable de questions ; l'esclave refuse de répondre ; *huc aliquis ignem*, s'écrie Œdipe, apportez du feu, la flamme mettra fin à sa discrétion, *flamma jam excutiet fidem*, et voilà la torture nettement indiquée dans ces vers ainsi que dans plusieurs autres que nous passons sous silence. Enfin, Phorbas raconte qu'il a exposé un enfant dans des conditions telles qu'il n'a pas dû vivre. Et pourquoi? dit Œdipe.

Ferrum per ambos tenue transactum pedes
Ligabat artus : vulneri innatus tumor
Puerile fœda corpus urebat lue.

Les deux pieds étaient réunis par un fer mince qui les traversait, une tumeur s'était formée sur la blessure, et une suppuration horrible dévorait ce faible corps. — Et voilà pourquoi ce pauvre enfant fut nommé Œdipe, pieds enflés. La lumière se fait dans ces ténèbres, la malheureuse victime de la fatalité a réalisé ses destinées, et pour se punir d'un crime involontaire, le roi s'arrache les yeux.

Scrutatur avidus manibus uncis lumina ;
Radice ab ima funditus vulsos simul
Evolvit orbes.

On ne comprend pas trop comment cela peut se faire, mais acceptons le dire du poète, et remarquons que Sénèque, craignant toujours de ne pas aller assez loin, de ne pas frapper les esprits assez énergiquement, ajoute le petit incident que voici : *quidquid effossis male dependet oculis, rumpit;* il arrache les débris de ses yeux qui restent encore. — Le poète tombe infailliblement de l'affreux dans l'atroce, vains efforts d'un talent que le goût ne dirige plus.

Une touchante tragédie imitée d'Euripide, *les Troyennes,* ne contient rien de médical ; il en est de même de *Médée*, ce drame que se sont disputé tous les théâtres anciens et modernes, et qui, tout récemment, a fourni à une artiste éminente, Mme Ristori, l'occasion d'un immense succès.

Agamemnon, rentrant dans ses États après la ruine de Troie, est assassiné par Égisthe, amant de Clytemnestre. Eschyle a célébré les malheurs du roi des rois et de sa famille, dans trois compositions pleines d'intérêt, *Agamemnon*, les *Chéophores* et les *Euménides ;* trilogie dont la grandeur a séduit tous ceux qui ont écrit sous l'inspiration de la muse tragique. Cette famille des Pélopides est la source du drame ancien, elle nous montre les crimes et les malheurs des chefs d'une nation, sœur aînée de la race hellénique, nation puissante, civilisée, si l'on en juge par les monuments dont elle a couvert la plupart des régions riveraines de la Méditerranée. On peut lire avec fruit, sur ce sujet, les travaux du docte Petit-Radel, et le grand ouvrage de Micali, *Storia degli antichi popoli italiani,* 3 vol. in-8°, Milan, 1836.

Il y a dans le IIIe acte de la tragédie d'*Agamemnon,* une scène bonne à étudier. Cassandre, animée de l'esprit prophétique, annonce les malheurs des Troyens captifs, mais ce don de la prescience n'est pas un don gratuit. Un pareil pouvoir ne s'exerce pas sans un trouble considérable de toute son économie. Le chœur qui assiste à l'une de ces crises violentes la décrit en ces termes : *Silet repente*, elle se tait tout à coup, *pallor genas, totum possidet corpus tremor*, son visage pâlit, un frisson général la saisit, ses cheveux se dressent et sa poitrine est oppressée de soupirs bruyants :

Anhela corda murmure incluso fremunt.
Incerta nutant lumina ; et versi retro
Torquentur oculi : rursus immites rigent.

Sa vue se trouble, ses yeux roulent dans leurs orbites, et aussitôt deviennent fixes et menaçants. — Au milieu de cette agitation maladive, Cassandre prend la parole, déplore les malheurs de sa patrie, annonce de nouvelles misères, et bientôt elle tombe comme foudroyée, ainsi que le taureau qui, frappé d'un coup mal assuré, fléchit les genoux et s'abat devant l'autel. Et ses compagnes se disent : *Relevemus artus entheos*, relevons ce corps possédé du dieu, c'est-à-dire plein d'enthousiasme. *Entheos* est tout à fait grec ; Sénèque n'a pas pris la peine d'y rien changer, et il a bien fait.

Quel nom donner, nous médecins, à la crise nerveuse de cette infortunée Cassandre ? Est-ce encore un exemple de ce *morbus sacer* qui a joué un si grand rôle dans l'antiquité, qui a donné matière à tant de jugements bizarres ? On comprend l'étonnement des témoins de ces scènes violentes, survenant tout à coup chez un individu bien portant, n'ayant qu'une médiocre durée et suivies d'une santé parfaite. On a dû voir, dans cette succession de phénomènes effrayants, l'intervention évidente des dieux, et ceux qui étaient ainsi visités par un pouvoir céleste, exerçaient une influence légitime sur la foule ignorante. Agamemnon, qui s'avance vers les portes de son palais, aperçoit Cassandre couchée sur la terre ; il ne semble pas s'effrayer de son état, il veut qu'on la relève, qu'on lui jette de l'eau froide pour la faire revenir à la vie :

Quid ista vates, corpus effusa ac tremens,
Dubia labat cervice ? Famuli, attolite,
Refovete gelido latice.

C'est une prophétesse, elle est connue, chacun lui accorde le titre de *vates*, personne ne s'étonne de ces accès de fureur, de ces chutes soudaines qui sont les attributs de sa nature exceptionnelle : elle est *Entheos*, un dieu s'empare de ses sens, lui dévoile l'avenir, lui souffle des oracles ; et quand cette opération est terminée, il la renverse, il la terrasse, vraie possession qu'on regardait alors sans effroi, et qui, dans les siècles suivants, a conduit au bûcher bien des malheureux accusés de sorcellerie.

La neuvième tragédie de Sénèque, s'appelle *Hercules Œtæus*, *Hercule sur l'Œta*. Déjanire est jalouse, le héros aime Iole ; la

femme qui se croit trahie veut mourir, mais non sans se venger de la maîtresse.

..... Si quid e nostro Hercule
Concepit Iole, manibus evellam meis.

Si elle porte en elle un enfant de mon Hercule, je le lui arracherai de mes propres mains. — La menace est violente autant que singulière, et Sénèque nous en fournit un second exemple dans un de ses drames. Une femme furieuse contre l'ingrat qui la délaisse, s'écrie : Si je suis grosse, j'arracherai de mes entrailles ce fruit d'un amour qui me fait horreur ! —

Déjanire, ardente à la vengeance, résiste aux supplications de sa nourrice, elle a tout à craindre des fureurs de son époux, et elle ajoute que ces fureurs sont simulées, qu'Hercule feint d'éprouver un de ces accès et que ses flèches mortelles le débarrassent de la femme dont il ne veut plus : *Hæc sunt repudia !* Ces crimes odieux sont attribués à la fureur de Junon : *Sic conjuges expellit Alcides suas !* Cette accusation ne peut nous surprendre, Déjanire est jalouse : *furens quid femina possit !* Mais enfin nous devons en conclure que l'on pouvait croire à la simulation de l'épilepsie, même en ces temps reculés, et que l'horreur causée par cette maladie n'empêchait pas certains individus d'en usurper les bénéfices.

Cependant Hercule a revêtu la tunique fatale, elle adhère à sa peau, la dévore, et au milieu des tourments affreux qu'elle lui cause, le demi-dieu s'écrie :

Heu ! qualis intus scorpios, quis fervida
Plaga revulsus cancer infixus meas
Urit medullas ?

Hélas ! quel scorpion, quel cancer dévore mes plaies brûlantes et pénètre jusque dans mes entrailles ? *Ardet felle siccato jecur*, mon foie aride s'enflamme. — Mais il n'est pas nécessaire d'exposer en son entier ce passage où le poète étale, avec une complaisance extrême, ses connaissances anatomiques.

Aux clameurs d'Hercule, Alcmène est accourue, elle contemple avec effroi les ravages de cette maladie, elle ne peut croire que Déjanire en soit la cause :

Non virus artus, nate, femineum coquit ;
Sed dura series operis ; et longos tibi
Pavit cruentos forsitan morbus labor.

Ce n'est pas ta femme qui a préparé ce poison, ô mon fils! ton mal cruel résulte de tes longs travaux, de tes fatigues extrêmes. — Cette étiologie, dans laquelle Alcmène cherche une consolation, n'a malheureusement aucune valeur, et le héros, pour terminer cet effroyable supplice, fait dresser un bûcher immense qui doit le réduire en cendres.

Reste une dernière tragédie, *Octavie*, qui retrace les infortunes de cette fille d'Agrippine et de Claude, mariée à Néron, et victime des fureurs de ce monstre. J'avais pensé que dans la peinture de mœurs contemporaines, le poète, abandonnant la muse grecque, se rapprocherait enfin des réalités de la vie, peindrait les choses qu'il a vues, les hommes qu'il a pu connaître, mais encore une fois ces drames ne peuvent être l'œuvre d'un seul écrivain. Ainsi dans *Octavie*, Sénèque, le gouverneur de Néron, joue un rôle honorable, il donne de bons conseils à ce tigre qui est las de se contraindre, et il est impossible de penser que cette tragédie a été composée du vivant de l'empereur. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit au début de cet article. Quel que soit l'auteur de cette dernière pièce, elle ne contient aucune particularité purement médicale; mais nous voulons seulement noter ici un passage qui a trait aux mariages entre parents et qui rentre dans la constitution d'une thèse intéressante.

Octavie invoque la mémoire de son père, elle lui demande de la protéger, et sa nourrice lui dit assez durement : *Frustra parentis invocas manes tui*, en vain vous l'appelez à votre secours, il n'a nul souci de sa famille, lui qui s'est souillé de crimes et qui, allumant les flambeaux d'un hymen détestable, a pris pour femme la propre fille de son frère, sa nièce :

Genitamque fratris conjugem captus sibi
Toris nefandis flebili junxit face.

Agrippine était la fille de Germanicus, frère de Claude, et Tacite a dit (*Ann.* livre XIIe, chapitre V^e^) : *Necdum celebrare solemnia nuptiarum audebant, nullo exemplo deductæ in domum patrui fratris filiæ*; ils n'osaient se marier, il n'y avait pas d'exemple d'une pareille union, *quin et incestum ac, si sperneretur, ne in malum publicum erumperet metuebatur*, et il était à craindre que, s'il affrontait l'inceste, quelque calamité publique n'en fût le résultat. —

Nous consignons ici ces faits et ces paroles du grand historien. On s'étonne de pareils scrupules, quand on sait que ces sortes de mariages étaient aussi communs à Rome. Des unions bien plus incestueuses avaient été contractées dans cette famille accoutumée à tout braver. Néron, fils adoptif de Claude, était bien véritablement frère utérin d'Octavie, et le futur empereur, qui avait au plus seize ans quand il épousa la fille d'Agrippine, n'était qu'un instrument docile entre les mains d'une telle mère.

On trouvera peut-être ce chapitre un peu long ; nous convenons volontiers que ces tragédies, quels que soient leurs auteurs, n'offrent qu'un médiocre intérêt scientifique, mais elles nous font connaître une forme littéraire qu'on ne peut passer sous silence. Chez les Grecs, chez les Romains, et chez tous les peuples civilisés, la muse tragique tient une place considérable dans les littératures les plus perfectionnées ; il nous importait donc de savoir jusqu'à quel point les poètes qui ont le mieux écrit ces drames, ont emprunté à la médecine quelques-uns des éléments constitutifs de leur œuvre. Il faut reconnaître que les Grecs, nos maîtres en ce genre comme en tant d'autres, se sont tenus dans des généralités auxquelles les poètes latins n'ont presque rien ajouté; la langue héroïque ne comporte pas de détails plus précis, et les additions de Sénèque sont presque toujours le produit d'un goût moins pur, d'un talent moins élevé. La décadence se montre dans ces œuvres, dont les auteurs n'ont pas laissé un nom justement célèbre. La noble simplicité des poètes grecs, l'éclat de leur génie, la grandeur des scènes qu'ils nous ont transmises. dégénèrent à Rome en déclamations vaines, les sentiments sont outrés, et quand par hasard l'intervention médicale est utile, le poète, abusant d'une science qu'il ignore, étale à plaisir des images horribles, hors de toute vraisemblance, et qui ne produisent qu'un insurmontable dégoût.

XIII.

LUCAIN.

Le mardi 8 septembre 1846, j'arrivais à Cordoue; une ardente curiosité me poussait vers la fameuse mosquée bâtie dans le huitième siècle, sous le règne du calife Abdérame; j'admirais ce monument merveilleux si heureusement conservé, mais je n'oubliais pas que la vieille Corduba de Strabon avait eu l'honneur de donner le jour à trois personnages qui ont joué un rôle important à Rome sous Tibère et Néron. Les deux Sénèque et Lucain, leur neveu, d'une famille originaire d'Italie, ont habité l'Espagne, et le père de Lucain, Annæus Mela, remplissait à Cordoue des fonctions importantes. Son fils, l'auteur de la *Pharsale,* né dans l'année 38 de notre ère, fut amené fort jeune à Rome et y reçut une excellente éducation; Palæmon et Virginius, ses maîtres de grammaire et de rhétorique, et le fameux Cornutus, philosophe stoïcien, ornèrent à l'envi l'esprit et le cœur de ce jeune homme, appelé par sa naissance aux plus hauts emplois du gouvernement.

Un jeune Romain plus âgé que Lucain, mais de quatre années seulement, né comme lui de parents appartenant à l'ordre équestre, fut placé dans les mêmes conditions et eut les mêmes maîtres; c'était Perse, le poète satirique, et jamais deux élèves d'une même école ne suivirent une marche plus opposée. On se demande à quoi tiennent ces destinées si diverses, d'où vient ce caractère qui pousse dans des voies différentes des hommes que tout semblait devoir rapprocher? Lucain, adorateur de la puissance suprême, courtisan né de quiconque occupe le trône;

Perse, philosophe austère, poursuivant le vice partout et surtout chez les grands, remplissant ses vers des plus âpres vérités; tous deux nourris des plus saines doctrines, dirigés par d'excellents conseils et de nobles exemples, marchent en sens contraire, et tous deux meurent jeunes, Perse à vingt-huit ans, Lucain à vingt-sept; le premier épuisé par la maladie, le second de mort violente, pour échapper au supplice que lui réservait Néron.

Ces deux hommes, si rapprochés par certains côtés de la vie, diffèrent autant qu'il est possible sous d'autres rapports. Perse, vivant dans la retraite, au sein de sa famille, ne connut les infamies de ses contemporains que par les rumeurs qui venaient expirer au seuil de sa demeure honorée. Lucain, sous le patronage de son oncle Sénèque, gouverneur officiel de la jeunesse de l'empereur, devint en quelque sorte le compagnon de ce monstre, lui dut de précieuses faveurs et de beaux emplois prodigués à sa jeunesse aimable et studieuse; mais bientôt le tigre se révèle, la griffe impériale s'abat sur l'ami devenu victime, et une mort prématurée est la conséquence de cette liaison qui semblait le présage de la plus haute fortune.

Laissons là ces vues un peu trop ambitieuses pour nous; l'examen attentif de l'œuvre de ces deux poètes suffira, nous l'espérons, pour montrer leur valeur réciproque, pour mettre en relief leur génie et le mérite de leurs ouvrages. Les satires de Perse ne furent publiées qu'après sa mort; Cornutus et Bassus se chargèrent de ce soin lorsque la *Pharsale* était déjà connue. Nous devons donc, dans ces études progressives, suivre l'ordre chronologique, et voir si Lucain ne nous fournira pas son contingent de choses médicales.

César et Pompée, ardents compétiteurs du pouvoir souverain, couvraient de sang et de ruines l'Italie, les Gaules, l'Espagne; la guerre civile, si féconde en misères, dépeuplait Rome; la république aux abois voyait s'évanouir le fantôme de la liberté, le monde allait subir une de ces crises fatales qui annoncent la chute des empires; on comprend qu'un poète, dans toute la fougue de la jeunesse, frappé de la grandeur de ce spectacle, en ait fait le sujet d'une épopée, et la *Pharsale* dut éclore dans l'esprit d'un de ces déclamateurs qui, à l'école de Sénèque le Philosophe, dissertaient sur toutes choses. Le texte était beau, mais Lucain n'était pas à la hauteur d'un pareil drame, il tenait trop

à l'un des Césars pour avoir le droit de condamner le premier d'entre eux; mais s'il lui manquait la vertu nécessaire, il avait du moins un talent incontestable, il était poète, la muse lui prodiguait ses faveurs, et dans le tableau qu'il a tracé de cette époque également héroïque et impie, Lucain, en restant au-dessous de sa tâche, a cependant reproduit, aux yeux de la postérité, des scènes dont la grandeur et l'éclat lui ont attiré une juste renommée.

Et puis quand on songe que la mort est venue le frapper à vingt-huit ans, on se prend à plaindre cette jeunesse interrompue alors que l'âge plus mûr aurait épuré son goût; les défauts de cette plume inexpérimentée eussent disparu au temps où l'on comprend les sévérités de la raison, et la *Pharsale,* soumise à cette révision prudente, eût perdu à nos yeux la froide déclamation qui en rend la lecture si pénible.

Quoi qu'il en soit, ce poème contient un grand nombre de passages qui nous intéressent. Ces batailles perpétuelles sur terre et sur mer, ces scènes violentes dans lesquelles la vie est toujours en jeu, fournissent au poète de fréquentes occasions de décrire les blessures, les mutilations, et sa verve en exagère la gravité jusqu'aux plus extrêmes limites. Et comme les rhéteurs de cette époque enseignaient l'art de surcharger les récits, de donner aux descriptions le plus haut degré de réalité possible, Lucain, leur disciple fidèle, abonde en détails qu'il emprunte aux sciences médicales. Nous allons voir quel luxe d'anatomie éclate dans son poème.

On trouve, dans le IIIe chant, une belle description du combat naval que Brutus et César se livrèrent près de Marseille; et pour donner une idée de la manière de Lucain, voici un fait qui nous montrera le poète avec ses défauts et ses qualités :

> Ferrea dum puppi rapidos manus inserit uncos,
> Adfixit Lycidam : mersus foret ille profundo,
> Sed prohibent socii, suspensaque crura retentant.

Un crampon de fer, lancé par des mains rapides, saisit Lycidas et l'entraîne dans les flots; ses compagnons le retiennent suspendu par les jambes. — Que va devenir ce malheureux soumis à ces deux forces contraires? La moitié de son corps est arrachée, *scinditur avulsus,* et cette effroyable déchirure est décrite en ces termes :

..... Nec, sicut vulnere, sanguis
Emicuit lentus; ruptis cadit undique venis,
Discursusque animæ diversa in membra meantis
Interceptus aquis.

sang ne s'échappe pas lentement comme d'une blessure ordi-re ; il sort à la fois de toutes les veines rompues, et le mou-nent de l'âme au travers des membres cesse tout à coup dans ıu. — Cette peinture ne manque pas d'énergie, mais Lucain s'arrête pas en si beau chemin, il ne veut rien laisser à l'ima-ation du lecteur, il faut qu'il achève cette effroyable scène. ivons-le donc et voyons ce qu'il nous réserve.

..... Nullius vita peremti
Est tanta demissa via. Pars ultima trunci
Tradidit in lethum vacuos vitalibus artus.
At tumidus qua pulmo jacet, qua viscera fervent,
Hæserunt ibi fata diu; luctataque multum
Hac cum parte viri vix omnia membra tulerunt.

nais la vie ne sortit par une plus large voie. La partie infé-ure du tronc meurt aussitôt, privée du principe vital : mais le où le poumon se gonfle, où le cœur entretient la chaleur, iste au trépas, et après une lutte prolongée la mort en triomphe ficilement. — On n'est pas plus prodigue de couleur locale, on peut se complaire davantage dans ces horribles détails, et je ne aurais pas signalés à l'attention des médecins, si je n'eusse uvé dans ce passage un exemple frappant de l'abus des figures on peut reprocher à Lucain. Il ne sait jamais s'arrêter à nps ; à l'affreux il ajoute l'atroce ; sa rhétorique est inépui-ıle, témoin cette mort cruelle d'un jeune homme qui, nageant re deux vaisseaux lancés l'un contre l'autre, fut écrasé avec les constances suivantes :

Discessit medium tam vastos pectus ad ictus :
Nec prohibere valent obtritis ossibus artus.
Quo minus æra sonent. Eliso ventre, per ora
Ejectat saniem permixtus viscere sanguis.

choc terrible entr'ouvre sa poitrine, et les os brisés à travers membres n'empêchent pas le bruit de l'airain qui retentit. Le ıtre est écrasé, le sang et les organes intérieurs s'échappent r la bouche. Enfin, quand les deux navires se séparent, la rue passe au travers de ce cadavre béant. —

Ces sortes de descriptions sont un jeu pour Lucain ; il a soin

de nous avertir de la scène qu'il prépare ; il nous dit : ***Tunc unica diri conspecta est leti facies,*** voici un exemple unique parmi les morts les plus affreuses ; son imagination réalise un programme, et vous serez bien difficiles si vous n'êtes pas satisfaits. Voulez-vous un plongeur, un Phocéen habile à retenir son haleine ?

Eximius Phoceus animam servare sub undis ?

Celui-ci entraînait son ennemi sous le flot grondeur, il le noyait et remontait à la surface de la mer pour respirer et recommencer sa manœuvre meurtrière. Mais à la fin, il rencontre la carène d'un navire qui l'empêche de reparaître, et il meurt au sein de l'onde qu'il avait bravée tant de fois.

Lucain aime les grandes hémorrhagies ; il signale une particularité que je n'ai trouvée dans aucun des ouvrages soumis à nos précédents examens, je veux parler de la coagulation du sang. Le même combat naval contient ces vers :

..... Cruor altus in undis
Spumat, et obducti concrescunt sanguine fluctus.

Une écume sanglante s'étend sur le flot et celui-ci semble se concréter avec le sang qui le recouvre. — Cette recherche puérile d'effets singuliers se retrouve encore dans le passage suivant. Catus reçoit en même temps deux flèches qui pénètrent dans sa poitrine, elles se croisent au sein des organes ; le sang hésite, il ne sait par quelle blessure il doit sortir, mais enfin il se précipite par ces deux ouvertures, entraîne ou plutôt chasse les deux flèches, et l'âme divisée s'échappe avec lui :

Terga simul pariter missis et pectora telis
Transigitur : medio concurrit pectore ferrum,
Et stetit incertus flueret quo vulnere sanguis,
Donec utrasque simul largus cruor expedit hastas,
Divisitque animam, sparsitque in vulnera letum.

Nous pourrions multiplier ces citations, qui montrent avec quelle complaisance Lucain invente des blessures graves, impossibles même, et de quels détails il enrichit son vers harmonieux. Le pontife Scævola (livre II), égorgé par les bourreaux de Sylla, n'a pas même assez de sang dans ses veines vieillies pour éteindre la flamme de l'autel :

..... Primum sed fessa senectus
Sanguinis effudit jugulo, flammisque peperit.

Sylla fut un terrible homme; ses proscriptions n'étaient qu'un jeu comparées aux meurtres si nombreux où il se complaisait; le poète dit avec raison :

Ille quod exiguum restabat sanguinis Urbi
Hausit :

Il but le peu de sang qui restait à Rome, et ce médecin redoutable, coupant des membres gangrenés, agrandit une plaie déjà trop vaste :

..... Dumque nimis jam putrida membra recidit,
Excessit medicina modum, nimiumque secuta est,
Qua morbi duxere, manus.

Lucain ne ménage pas la sensibilité de ses lecteurs, il entasse les images les plus lugubres, sa plume semble trempée dans le sang des victimes; il décrit avec d'affreux détails les divers supplices inventés par les bourreaux des triumvirs, il nous montre une mère ordonnant les funérailles de son fils. Celui-ci vient d'être frappé, la vie l'abandonne à peine, les membres se roidissent, le visage est immobile, l'œil est terne, fixe, les larmes des assistants ne sont pas encore venues, la terreur glace les esprits :

Sed quum membra premit fugiente rigentia vita,
Vultusque exanimes, oculosque in morte jacentes;
Nec dum est ille dolor, sed jam metus.

On trouve dans le premier chant de la *Pharsale* quelques vers qui nous intéressent. Alors que des présages funestes éclatent de toutes parts, que l'ombre de Sylla vient errer dans le forum, *medio visi consurgere campo tristia Sullani cecinere oracula manes;* que Marius, brisant sa tombe, lève sa tête du sein des morts, *tollentemque caput fracto Marium fugere sepulcro,* le peuple effrayé consulte Arruns, le plus savant des devins étrusques. Celui-ci a recours aux moyens extrêmes, il ne lui suffit pas d'examiner le vol des oiseaux, la direction de la foudre, les entrailles des victimes :

Monstra jubet primum, quo nullo semine discors
Protulerat natura rapi, sterilique nefandos
Ex utero fetus infaustis urere flammis.

Il ordonne que l'on jette dans les flammes ces monstres nés sans germe fécondant au sein de femmes stériles. — Voilà, si nous ne nous trompons, la première mention de ces môles sur lesquelles

on a tant disserté, de ces faux germes qui ont donné lieu à tant d'opinions bizarres. Mais Arruns est un savant, peut-être lui doit-on quelque chose de semblable au paratonnerre : il rassemble les feux de la foudre, il les dirige dans le sol où ils pénètrent avec un sourd gémissement :

..... Arruns dispersos fulminis ignes
Colligit, et terræ mæsto cum murmure condit.

Et quand ces rites étranges sont accomplis, quand des lustrations solennelles ont purifié l'enceinte de la ville, on amène un taureau sur l'endroit où le feu du ciel s'est englouti et l'animal est immolé. Mais au lieu de sang vermeil, la blessure profonde faite à sa gorge ne fournit qu'un liquide impur, une sanie de couleur noire :

Nec cruor emicuit solitus, sed vulnere largo
Diffusum rutilo nigrum pro sanguine virus.

Sans doute un sacrificateur expert pouvait à son gré atteindre les jugulaires au lieu de la carotide, il pouvait ouvrir l'œsophage et déterminer des phénomènes singuliers dont l'interprétation mensongère ne nous regarde pas. Nous devons faire remarquer le soin avec lequel Lucain décrit ces particularités; il n'y manque jamais, et en toute occasion analogue il déploie un luxe surprenant de connaissances spéciales. Voici la suite du sacrifice commandé par Arruns. Le grand prêtre s'effraye en voyant couler ce sang noir :

Terruit ipse color vatem : nam pallida tetris
Viscera tincta notis, gelidoque infecta cruore
Plurimus adsperso variabat sanguine livor.

Les viscères de l'animal sont parsemés de taches livides, un sang coagulé les recouvre ; *cernit tabe jecur madidum*, le foie en est rempli ; *pulmonis anheli fibra latet*, les poumons sont flétris, affaissés ; *cor jacet*, le cœur est flasque et un sang décomposé s'échappe par toutes ses ouvertures, *saniem per hiantes viscera rimas emittunt*. Les traducteurs n'ont pas saisi le sens de ces derniers mots, ou bien ils les ont omis. Nous croyons qu'il s'agit du cœur et de ses vaisseaux. Tout ceux qui font des nécropsies savent que ces parties divisées ne fournissent pas toujours des liquides d'un même aspect. Le sang qui s'en échappe peut être fluide, souvent il est coagulé, et le caillot offre une couleur, une consistance, un volume fort différents, suivant certaines conditions pathologiques ou même normales.

Lucain n'a pas terminé sa description ; il dit encore, *produntque suas omenta latebras*, et M. Ph. Chasles, le traducteur des trois premiers livres du Lucain de la collection Panckoucke, rend ces mots par, *l'enveloppe des intestins déchirée et sanglante*. Nous ne pouvons accepter cette paraphrase. Le sens réel est celui-ci : *le grand épiploon laisse voir les choses qu'il cache ordinairement, omenta produnt latebras ;* cela se voit toutes les fois que cette portion du péritoine remonte en se plissant jusqu'à l'arc du colon, il n'y a ni déchirure ni hémorrhagie, c'est une rétraction qui tient à des causes particulières sur lesquelles nous avons appelé l'attention de l'Académie impériale de médecine dans sa séance du mardi 8 juillet 1856.

Enfin, dit notre poète, ce qui est plus grave, ce qui ne parut jamais impunément dans le corps des victimes,

> Ecce, videt capitis fibrarum increscere molem
> Alterius capitis. Pars ægra et marcida pendet :
> Pars micat, et celeri venas movet improba pulsu.

Arruns voit d'un côté les fibres se gonfler tout à coup et s'affaisser de l'autre côté ; ici elles pendent malades et maigries, là elles s'agitent et communiquent aux veines des battements effroyables. — Nous ne nous chargeons pas d'expliquer ces phénomènes d'abattoir ; on peut admettre que le poète les surcharge, au gré de son imagination, d'incidents pittoresques. Nous avons cru devoir nous y arrêter un peu, en raison même de ces détails circonstanciés que donne Lucain. Lucrèce et Virgile ont parlé, à l'occasion de la peste, des altérations cadavériques rencontrées sur les animaux immolés par la main des prêtres, mais nulle part on ne rencontre rien de semblable à ce passage du premier livre de la *Pharsale*.

Au commencement du second chant je trouve deux vers d'un grand sens philosophique. La connaissance de l'avenir est un malheur, le présent serait empoisonné par la certitude des misères futures ; les dieux se montreraient cruels pour nous en dévoilant à nos regards des destinées trop souvent déplorables. Aussi, Lucain s'écrie en s'adressant au Fatum :

> Sit subitum, quodcumque paras ; sit cæca futuri
> Mens hominum fati ; liceat sperare timenti.

Ah ! frappe-nous de coups imprévus ! Que nos yeux soient fermés à l'avenir ! Que le malheureux puisse au moins conserver l'espé-

rance ! — Au temps de Marius et de Sylla, ce vœu était dans tous les cœurs, mais il ne devait pas être exaucé, il fallait encore bien du sang ; César et Pompée allaient venir, Octave devait couronner l'œuvre, et quelques-uns de ses successeurs, comblant la mesure de l'iniquité, promettaient au monde tremblant des funérailles infinies.

Lucain a été pour sa part un historien fidèle de ces cruautés sanguinaires, il y revient sans cesse, il nous montre ce terrible spectacle de morts et de mourants, il multiplie les traits de son éloquence pour nous émouvoir ; par exemple, dans l'exécrable attentat de Marius contre son propre frère, la victime est couverte de blessures, mais pas assez graves pour entraîner la mort : *Pereuntis parcere morti ;* c'est le mot d'un tyran exécré : Frappe de manière qu'il se sente mourir !

Avulsæ cecidere manus, exactaque lingua
Palpitat, et muto vacuum ferit æra motu.
Hic aures, alius spiramina naris aduncæ
Amputat : ille cavis evolvit sedibus orbes,
Ultimaque effundit spectatis lumina membris.

Les mains tombent sous le glaive, et la langue arrachée s'agite et frappe l'air d'un murmure sans voix. On coupe les oreilles, on ampute les narines, et enfin on arrache les yeux qui avaient vu toutes ces parties mutilées. — Les anciens poètes aimaient cette image terrible d'une action survivant à la mort, nous l'avons signalée dans Ennius, dans Lucrèce, dans Virgile, dans tous ceux qui ont peint ces batailles où de grands coups d'épée produisent des mutilations considérables et subites. Ce qu'on a longtemps nommé les esprits animaux servait à l'explication de ces phénomènes dépendants de l'organisme et plus particulièrement du mode de sensibilité des filets nerveux.

Il y a dans le second chant une scène singulière, bonne à noter ici, non pas seulement parce qu'elle nous fait connaître la constitution de la famille romaine dans sa source même, mais parce que le poète, en rapportant un fait exact, se sert d'expressions techniques qui nous intéressent. Caton avait cédé sa femme à Hortensius ; Marcia était féconde, Hortensius voulait des enfants ; Caton consentit à ce divorce, et quand le nouveau mari fut mort, quand la veuve lui eut rendu les honneurs funèbres, elle revint chez Caton et lui tint ce langage :

> Dum sanguis inerat, dum vis materna; peregi
> Jussa, Cato, et geminos excepi feta maritos.

Alors qu'un sang fécond mettait en moi la puissance maternelle, je t'ai obéi, Caton, j'ai donné des enfants à deux maris. Aujourd'hui, mes entrailles sont épuisées, je ne puis plus devenir mère, et je te reviens incapable de t'obéir encore :

> Visceribus lassis, partuque exhausta, revertor
> Jam nulli tradenda viro.

Cette scène, dans sa simplicité antique, a une certaine grandeur qui nous étonne. Nos mœurs actuelles ne comprennent plus ces arrangements bizarres, et cependant qui oserait rire d'un acte que garantit la moralité des contractants? Caton reprit Marcia; celle-ci lui demandait les droits d'une épouse légitime : *da fœdera prisci illabata tori, da tantum nomen inane connubii,* rends-moi les droits sacrés de l'ancien lit nuptial, donne-moi le nom de ta femme, nom vide de sens aujourd'hui, mais utile à ma gloire, car il importe que ceux qui viendront après nous sachent que j'ai été cédée et non pas chassée :

> ..... Nec dubium longo quæratur in ævo,
> Mutarim primas expulsa, an tradita, tædas,

Il y a là une expression singulière : *mutare primas tædas*, changer les premiers flambeaux, pour dire prendre un nouvel époux. *Tædas jungere,* se marier; *sacræ connubia fallere tædæ,* violer la foi conjugale. — Marcia ne veut pas qu'on se trompe sur sa conduite, Caton ne l'a pas répudiée mais donnée, la matrone n'a rien perdu de ses droits à l'estime de tous.

Mais poursuivons notre œuvre. Le quatrième chant va nous fournir des passages qui montreront tout le talent que déploie Lucain dans la description des calamités qui frappent les armées. César et les lieutenants de Pompée luttent en Espagne ; le premier, assailli par des pluies torrentielles au milieu d'un pays submergé, voit périr au sein des eaux bon nombre de ses soldats; les seconds, enfermés par une habile manœuvre de l'ennemi sur une éminence où il n'y a ni sources ni puits, souffrent de la soif, et le poëte donne une bonne peinture de ces misères opposées.

L'armée de Pompée voudrait combattre, mais César, qui la tient bloquée dans son camp, refuse la bataille et prolonge les tortures de ceux qui n'ont pas d'eau. Ceux-ci, un moment furieux, s'apaisent bientôt et cherchent le moyen de calmer leurs

souffrances. Lucain qui aime les comparaisons, en fait une dont le caractère spécial nous intéresse. Les cœurs enflammés de colère, dit-il, se calment, *cadit ira ferox, mentesque tepescunt*. Les vers suivants n'ont pas le mérite vulgaire d'une grande clarté, la pensée du poète s'égare dans des détails manquant de précision, mais nous tâcherons d'éclaircir ces obscurités en faveur de l'idée médicale qui s'y trouve.

Saucia majores animos ut pectora gestant
Dum dolor est, ictusque recens, et mobile nervis
Conamen calidus præbet cruor, ossaque nondum
Adduxere cutem.

Ainsi dans une poitrine blessée, le courage grandit quand la blessure récente est encore douloureuse, un sang plus ardent se porte aux muscles et rend leurs mouvements plus rapides et plus forts avant qu'ils se contractent et se retirent vers les os. — Tout cela veut dire qu'un guerrier qui combat n'est pas arrêté par une blessure ; souvent même celle-ci lui donne une énergie nouvelle ; la douleur, la colère doublent ses forces et enfantent des prodiges.

Voyons la suite. Le guerrier, auteur de la blessure, sachant combien elle est grave, ne poursuit pas sa victoire, il attend, il rend la main à son adversaire, *tenuit manus*, il le fatigue par des retards calculés ; ce dernier s'affaiblit par la perte de son sang, la plaie reste béante, la douleur s'accroît rapidement, les forces s'épuisent et la mort va bientôt saisir sa proie :

..... Si conscius ensis adacti
Stat victor, tenuitque manus ; tunc frigidus artus
Adligat, atque animum subducto robore torpor
Postquam sicca rigens adstrinxit vulnera sanguis.

Il y a dans tout ceci une certaine justesse d'observation que nous devons reconnaître ; Lucain se montre anatomiste et chirurgien plus qu'aucun de ses devanciers. Nous allons voir qu'il n'est pas observateur moins attentif de la plupart des phénomènes qui accompagnent la soif portée à l'excès. Ainsi les soldats romains commandés par Pétréius et Afranius, lieutenants de Pompée, s'épuisent en vains efforts pour trouver dans un sol desséché quelque source dont ils ont un si grand besoin :

..... Torrentur viscera flamma,
Oraque sicca rigent squamosis aspera linguis.

Jam marcent venæ, nulloque humore rigatus
Æris alternos agitat pulmo meatus,
Rescissoque nocent suspiria dura palato.

Un feu intérieur les dévore, leur langue aride et rugueuse se durcit dans leur bouche desséchée; leurs veines se flétrissent; les poumons, privés d'humidité, sont haletants, et de bruyants soupirs semblent déchirer leur palais. — Et quand, par suite d'un arrangement à l'amiable, ces malheureux peuvent enfin approcher de la rivière dont César gardait les abords, ils se précipitent avec tant d'empressement vers cette eau si désirée, que beaucoup d'entre eux meurent suffoqués :

Continuus multis subitarum tractus aquarum
Æra non passus vacuis discurrere venis,
Arctavit, clausitque animam.

Après la soif vient la faim ; Lucain, en rhéteur habile, varie ses tableaux. Un des lieutenants de César se laisse surprendre par la flotte ennemie, il est bloqué dans une petite île de l'Adriatique, et bientôt la famine exerce d'affreux ravages parmi ces troupes si souvent victorieuses. Mais le poète est sobre de détails dans cette circonstance, il préfère raconter un stratagème à l'aide duquel le général parvient à sortir de cette terre ingrate où la mort était certaine. Il construit des radeaux disposés de telle sorte qu'ils échappent à la surveillance des ennemis ; les rameurs qui les manœuvrent sont cachés et ces machines semblent se mouvoir d'elles-mêmes :

..... Taciti præbet miracula cursus,
Quod nec vela ferat, nec apertas verberet undas.

Nous sommes accoutumés aujourd'hui à ce genre de miracle, les vaisseaux peuvent se passer de voiles et de rames, un moteur interne les pousse, plus puissant et plus docile à la fois ; la vapeur et l'hélice accomplissent des prodiges. Mais revenons à la médecine, *nostri farrago libelli.*

L'odeur que répandent les plumes brûlées a joui, dès la plus haute antiquité, de vertus calmantes; c'est un parfum destiné à soulager les hystériques. Nous ne savions pas qu'on s'en fût servi pour chasser le cerf, que cet animal eût de l'antipathie pour cette odeur assez désagréable, il faut en convenir, et qu'à l'aide d'un pareil moyen on pût le pousser vers les filets tendus. Lucain

nous indique cette particularité dans une comparaison dont la justesse ne nous semble pas irréprochable :

..... Sic dum pavidos formidine cervos
Claudat odoratæ metuentes æra pennæ.

Il s'agit d'un chasseur qui ne veut lâcher sa meute que quand l'animal est utilement attaquable; ainsi Octave ne consent à attaquer le vaisseau ennemi que quand il réunit tous les avantages capables d'assurer la victoire.

Il y a, dans ce quatrième chant, une belle description du combat d'Hercule et d'Antée (cherchez dans les œuvres poétiques du P. Mourgues, un morceau intitulé : *Antée, chant royal*, et vous verrez que ce révérend père avait un vrai talent), ce géant qui reprenait des forces en touchant la terre, et que le fils d'Alcmène dut étouffer dans ses bras pour lui ôter un secours qui retardait son triomphe. Le demi-dieu vient de renverser son adversaire; Antée, épuisé, retrouve soudain toute sa force :

..... Calido complentur sanguine venæ
Intumuere tori, totosque induruit artus.

Un sang bouillant remplit ses veines, ses muscles se gonflent et ses membres se durcissent. — Mais le héros s'est aperçu de ce secours, il veut le rendre inutile, *sustulit alte juvenem, Alcides medium tenuit,* il l'enlève, le soutient en l'air, le serre jusqu'à l'étouffer, et bientôt le froid de la mort envahit la poitrine de ce monstre, *jam pectora pigro stricta gelu.*

Arrêtons-nous un instant sur une scène que l'on trouve dans le cinquième chant de la *Pharsale*. L'oracle de Delphes a longtemps joui d'une immense célébrité ; laissons de côté la puissance d'Apollon se manifestant à son gré, et ne voyons que la condition matérielle du fait. Il y avait dans le temple une grotte, une caverne d'où s'échappaient des vapeurs, une sorte de gaz ; le trépied sacré sur lequel s'asseyait la prêtresse était placé, dit-on, sur l'ouverture par où s'exhalait cette vapeur ; il résultait bientôt, de l'action de cette atmosphère spéciale, des phénomènes de surexcitation nerveuse, une ivresse furieuse, des cris, et même la mort. Au milieu de cette agitation la prêtresse criait, parlait : on interprétait ses paroles, on leur donnait un sens que l'avenir se chargeait de vérifier, mais cela ne nous regarde pas. La jeune Phémonoé, l'une des prêtresses du temple de Delphes, subit l'action

dangereuse de ces exhalaisons, elle prophétise, mais elle meurt, *vixque refecta cadit*. Il n'en était pas toujours ainsi. Plutarque a disserté sur la cessation des oracles qui déjà, de son temps, ne répondaient plus aux vœux des hommes ; Fontenelle et Van-Dale ont examiné cette grave question, non pas en naturalistes, mais en philosophes ; le scepticisme ne vaut guère mieux que le fanatisme quand il faut apprécier des faits qui ont un côté matériel. Nous nous contenterons de dire que certains gaz produisent des phénomènes singuliers sur l'organisme vivant ; que la surexcitation nerveuse produite par une cause de ce genre peut déterminer, chez des femmes jeunes et impressionnables, des accidents bizarres qui prêtent à des interprétations de tout genre ; et il nous suffit de voir en cela une action médicale, toxique même, puisque la jeune prêtresse ne s'en est pas relevée. Nous ne suivrons pas M. le comte de Maistre dans ses réflexions sur les oracles antiques : lisez les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et vous verrez ce que peut produire l'alliance de la logique et de l'imagination.

Voici, au reste, les symptômes que produit sur la prêtresse l'inspiration de ces vapeurs qui s'exhalent de la grotte profonde : elle s'élance pleine de ce que l'on nomme une sainte fureur, elle s'agite ; Apollon qui la possède fait rouler ses yeux dans leurs orbites,

..... Ille feroces
Torquet adhuc oculos, totoque vagantia cœlo
Lumina ; nunc vultu pavido, nunc torva minaci,
Stat numquam facies.

C'est lui qui produit ces regards farouches, égarés, ce visage tantôt effrayé, tantôt menaçant, d'où le calme est banni. Une vive rougeur le colore, il pâlit tout à coup, *rubor igneus inficit ora, liventesque genas*, et la poitrine soulevée par des sanglots profonds indique les battements d'un cœur qui ne peut s'apaiser. — Il y a dans tout cela des accidents analogues à ceux que produisent certains gaz non asphyxiants, respirables jusqu'à un certain point, agissant à la fois sur les poumons et le cœur, déterminant une action cérébrale exagérée et produisant la mort par l'excès même de ces phénomènes. On peut consulter sur ce chapitre intéressant les premières expériences de Berzélius qui remontent à l'année 1799. Le protoxyde d'azote, appelé par les chimistes gaz hilariant, n'est pas nécessairement un produit de l'art ; il peut

se dégager de certaines excavations d'origine volcanique, et les îles de l'Archipel grec remplissent toutes les conditions désirables en pareil cas.

Dans le sixième chant, nous voyons César et Pompée près d'en venir aux mains ; campés tous deux aux environs de Dyrrachium, ils souffrent des maux différents : la peste envahit le camp de Pompée, la famine celui de César ; les chevaux, qui manquent de nourriture, s'arrêtent au milieu de leur course, leurs jarrets tremblants fléchissent tout à coup :

Ore novas poscens moribunda labitur herbas,
Et tremulo medios abrumpit poplite gyros.

L'animal meurt, son cadavre exhale des miasmes dangereux, le soldat qui les respire succombe promptement, l'eau se charge plus promptement encore de ces poisons mortels, elle porte dans les entrailles un feu qui les dévore et les paralyse.

Inde labant populi, cœloque paratior unda
Omne pati virus, duravit viscera cœno.
Jam riget atra cutis, distentaque lumina rumpit,
Igneaque in vultus, et sacro fervida morbo
Pestis abit, fessumque caput se ferre recusat.

Déjà la peau desséchée noircit, les yeux s'éteignent, la peste colore les visages d'une teinte de feu, et la tête pesante ne peut plus être soutenue. — C'est toujours le fléau sur lequel chaque poète s'exerce à son tour. Lucain ajoute à ce tableau, désormais classique, plusieurs traits qui lui appartiennent et qui sont en quelque sorte plus médicaux. Ainsi lorsque les troupes de Pompée, campant dans un lieu bas et humide, sont en proie aux horreurs d'une infection générale, les soldats de César, occupant les hauteurs voisines, sont à l'abri de cette contagion :

At liber terræ spatiosis collibus hostis
Ære non pigro, nec inertibus angitur undis,

l'air plus vif, plus pur, entretient leur santé ; ils ne boivent pas des eaux croupissantes, mais aussi la faim les tourmente, ils dévorent tout ce qui peut être mangé ; les herbes aux qualités douteuses, les racines inconnues :

..... Letumque minantes
Vellere ab ignotis dubias radicibus herbas.

Nous trouvons dans ce passage une expression singulière que nous

ne pouvons passer sous silence. Après cette énumération des choses que la faim transforme en aliments, *nondum surgentibus in segetem culmis, cibos cecidisse, carpere dumos, foliis spoliare nemus*, le poète ajoute :

> Quæ mollire queunt flamma, quæ frangere morsu,
> Quæque per abrasas utero demittere fauces,

c'est-à-dire, tout ce que peut amollir la flamme, tout ce que peuvent broyer les dents, tout ce qui peut arriver dans le ventre, même en déchirant le gosier. — L'expression *utero* peut nous causer quelque surprise, elle s'éloigne si complétement de l'acception commune, qu'on serait tenté d'y voir une altération de texte. Mais Lucrèce, Virgile, Celse et Tacite, sans compter Juvénal, ont employé ce mot pour dire l'estomac, la cavité abdominale, et nous devons en conclure que les meilleurs écrivains du siècle d'Auguste donnaient à l'utérus des déviations encore plus étranges que celles qu'on a vu éclore sous la main féconde de quelques médecins ou chirurgiens modernes.

Le trépas héroïque de Scéva forme une épisode très dramatique. Ce guerrier résiste à une attaque furieuse des soldats de Pompée ; seul contre une armée, il accomplit des prodiges de bravoure :

> Amputat ense manus : caput obterit, ossaque saxo,
> Ac male defensum fragili compage cerebrum
> Dissipat.

Il ampute les mains, il brise avec une pierre une tête que ne défend pas assez un crâne fragile, et fait jaillir la masse cérébrale. — Mais laissons ces batailles interminables pour une scène nouvelle. Pompée suit César en Thessalie, la terre des enchantements ; le poète n'a garde de perdre une aussi belle occasion d'enrichir son œuvre des hauts faits des sorcières ; il prête à Sextus, le plus jeune des fils de Pompée, le désir bien légitime de pénétrer les sombres mystères de l'avenir, il lui fait consulter Érichtho, la plus savante des Hémonides, et voici le résultat de cette entrevue.

La sorcière ne veut pas se borner aux enchantements vulgaires, il s'agit d'une question trop grave, de trop grands intérêts ; elle a recours aux plus formidables maléfices, aux rites exécrés. Voyons ce qu'elle va faire. Cette femme abominable recueille, comme Arruns, les feux de la foudre, ou du moins ces éclairs nocturnes

qu'on attribue à la chaleur, *nocturna fulgura captat;* elle enterre des vivants, elle exhume des morts, mais voici quelque chose de plus affreux encore :

> Ast ubi servantur saxis, quibus intimus humor
> Ducitur, et tracta durescunt tabe medullæ
> Corpora; tunc omnes avide desævit in artus,
> Immergitque manus oculis.

Il y a des corps que l'on renferme dans la pierre après avoir fait écouler tous les liquides et enlevé la moelle à leurs os durcis; c'est sur ceux-là qu'elle se précipite avec fureur, elle plonge ses mains dans leurs orbites, elle en extrait les prunelles glacées, elle ronge leurs doigts desséchés. — Le reste est horrible et semble se rapporter aux cadavres des suppliciés. Érichtho coupe avec ses dents les cordes qui retiennent les corps, *laqueum, nodosque nocentes ore suo rupit;* elle mord les gibets, les croix; elle enlève les clous qui retiennent les membres roidis, enfin elle attend que les loups et les oiseaux de proie commencent leur hideux festin pour en disputer les débris.

Il y a dans tout ce passage un grand luxe d'anatomie, on voit que Lucain a largement puisé aux bonnes sources, il se sert du mot propre, technique, et ne recule devant aucun détail, si horrible qu'il soit. La sorcière se fait un jeu du meurtre, elle tue la mère enceinte, arrache de ses flancs le fœtus et le brûle :

> Vulnere sic ventris, non qua natura vocabat,
> Extrahitur partus, calidis ponendus in aris.

Remarquons qu'il s'agit ici, non de l'extraction par les voies normales, mais d'une ouverture pratiquée aux parois du ventre, *vulnere ventris*. Sextus aborde cette terrible femme, il lui soumet la demande indiscrète, et celle-ci, voulant y répondre, expose le programme de la cérémonie funèbre. Il lui faut le corps d'un homme récemment tué, encore tiède et dont la bouche semble prête à parler. Nous ne comprenons pas bien ce que le poète veut dire, même après les vers suivants :

> Pulmonis rigidi stantes sine vulnere fibras
> Invenit, et vocem defuncto in corpore quærit.

Nous ne pouvons pas indiquer le sens réel de ce passage. Comment un cadavre, même quand le thorax est intact, peut-il émettre quelques sons? Il nous est bien arrivé, à l'aide de compressions

alternatives des côtes et de l'abdomen, de produire, dans les voies aériennes d'un mort, quelques bruits dont on apprécie facilement le mécanisme, et peut-être la sorcière avait-elle recours au même moyen, mais nous en sommes réduit aux conjectures. Quoi qu'il en soit, Érichtho a fait son choix, elle traîne le cadavre dans sa caverne et la scène de résurrection commence.

Pectora tunc primum ferventi sanguine supplet
Vulneribus laxata novis, taboque medullas
Abluit; et virus large lunare ministrat.

Elle ouvre la poitrine et y verse un sang plein de chaleur et de vie. — Mais ici nous devons nous arrêter à une expression singulière : *tabo medullas abluit,* elle lave les intestins, enlève la sanie qui les recouvre. — Même remarque que celle que nous avons faite à propos de *utero. Medulla* veut dire les entrailles, la partie la plus intime de l'individu. Cicéron a dit : *Mihi hæres in medullis,* je te porte au fond de mon cœur. — On voit encore ici une de ces transpositions de viscères opérées par les poètes en vertu de leur toute-puissance, et contre lesquelles nous n'avons pas le droit de protester.

Donc la sorcière lave les viscères, et, de plus, elle les remplit d'un liquide dont nous avons peine à reconnaître la nature. *Virus lunare,* que doit-on entendre par là ? Les traducteurs disent l'écume lunaire, le virus lunaire, mais cela ne nous satisfait pas. On trouve dans Stace (livre II de la *Thébaïde*), ces mots : *hæc circum spumis lunaribus ungit,* mais la difficulté reste la même et nous ne savons à quel scoliaste, à quel dictionnaire demander un éclaircissement indispensable. Le poète voudrait-il parler du sang menstruel auquel on a attribué des propriétés si étranges ? Cela nous semble très probable. La sorcière y mêle la bave des chiens enragés, *spuma canum quibus unda timori est,* les viscères du lynx, la colonne vertébrale de l'hyène, *duræ nodus hyænæ* (signalons le mot *nodus*), et quand ces abominables apprêts sont terminés, elle invoque la triple Hécate en se vantant des crimes dont elle est couverte.

Le charme opère, les divinités infernales obéissent, l'âme vient de nouveau habiter sa froide enveloppe :

Protinus adstrictus caluit cruor, atraque fovit
Vulnera, et in venas extremaque membra cucurrit.
Percussæ gelido trepidant sub pectore fibræ,

Et nova desuetis subrepens vita medullis
Miscetur morti.

Une chaleur soudaine se répand dans le corps, le sang circule dans les veines jusqu'aux extrémités des membres; le cœur glacé se ranime, les fibres recommencent à battre, et la vie, qui avait quitté les entrailles, se mêle à la mort. —

Le septième chant de la *Pharsale* est rempli de la bataille de ce nom qui donna la victoire à César; le poète prodigue les descriptions de blessures, mais nous ferons grâce au lecteur de cette rhétorique ambitieuse qui abuse de tout, qui dépasse toutes les limites du possible et tombe à chaque instant du sublime dans le ridicule. Tacite a dit : *Confinium breve artis et falsi;* jamais mot plus vrai ne s'appliqua mieux au poème de Lucain. Ainsi le lendemain du combat, César se promène dans les champs de Pharsale, couverts de cadavres :

..... Cernit propulsa cruore
Flumina et excelsos cumulis æquantia colles
Corpora;

Les fleuves pleins de sang coulent plus rapides; des monceaux de morts s'élèvent à la hauteur des collines. Voilà le passage qui faisait dire à Boileau : N'exagérez rien, n'allez pas,

Même en une Pharsale, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives.

Il nous reste à traiter, avec quelque détail, un chapitre fort intéressant du poème de Lucain.

Les poisons et surtout les venins jouent un grand rôle dans les œuvres poétiques que nous avons étudiées jusqu'ici; nous avons relevé plusieurs passages dans Lucrèce, dans Virgile, Ovide et quelques autres qui montrent l'importance qu'on attachait à ces agents mystérieux dont les effets terribles semblaient se jouer des ressources de l'art de guérir. Aucun poète n'a traité ce sujet avec les développements qu'on trouve dans la *Pharsale*. Le neuvième chant contient une longue énumération des serpents venimeux qui abondent en Lybie, et nous allons essayer de reconnaître ce qu'il y a de réel dans ces descriptions un peu fantastiques.

Disons d'abord que l'usage des poisons était fréquent, de droit commun, du moins à la guerre, et que l'art de faire à l'ennemi le plus de mal possible était porté à ses plus extrêmes limites. Les Scythes empoisonnaient leurs flèches, *tinxere sagittas erran-*

tes Scythiæ populi; les Romains empoisonnaient les sources où devaient boire leurs ennemis, *barbarus hostis fontibus immixto stravit per rura veneno* Les Assyriens ne se contentent pas d'aiguiser le fer de leurs dards, ils les empoisonnent ; la plus légère blessure devient fatale, le poison se mêle au sang et y laisse la mort :

> Spicula nec solo spargunt fidentia ferro ;
> Stridula sed multo saturantur tela veneno,
> Vulnera parva nocent, fatumque in sanguine summo est.

Ces substances toxiques ne nous sont point connues, ou du moins les poètes ne donnent à ce sujet que des renseignements sans valeur. Pline lui-même, qui semble traiter *ex professo* toutes ces questions délicates, entasse sans critique des formules imaginaires, et la science n'a rien gagné à ces chapitres d'une histoire qui n'est pas faite pour elle. Végétaux et minéraux ont fourni leur contingent à cette pharmacopée dangereuse ; il est probable que certaines substances minérales ont servi à l'embaumement des cadavres ou d'une portion de cadavre. Ainsi quand Pompée fut tombé sous le fer des assassins, sa tête, que l'on voulait présenter à César, fut soumise à une préparation spéciale :

> ..... Tunc arte nefanda
> Submota est capiti tabes, raptoque cerebro,
> Exsiccata cutis, putrisque effluxit ab alto
> Humor, et infuso facies solidata veneno est.

Alors, par un art coupable, la tête est purifiée, la cervelle est extraite, la peau desséchée ; on enlève jusqu'à la dernière goutte des liquides, et la face est conservée dans sa forme à l'aide d'une infusion vénéneuse. —

Voici un procédé d'embaumement que les Égyptiens connaissaient à merveille ; il ne leur était pas difficile de préserver de la putréfaction une tête, eux qui conservaient si bien des corps entiers. Mais voyons un peu comment on s'y prenait alors pour arriver au but. On désinfecte la tête, c'est-à-dire, on la lave, on la nettoie, *tabes submota est capiti ;* on la parfume, puis on fait sortir du crâne toute la masse cérébrale, ce qui n'est pas déjà si facile. Nos préparateurs d'ostéologie procèdent à cette opération par le broiement, mais chacun sait quelle peine on éprouve à enlever les membranes fibreuses qui tapissent la cavité crânienne. Ceci fait, on dessèche la peau, mais comment ? On dessèche éga-

lement tous les autres tissus, *humor putris effluxit ab alto;* là encore nous voudrions savoir à l'aide de quel moyen on obtenait ce résultat, s'il fallait beaucoup de temps pour y parvenir. Mais la dernière opération est bien plus intéressante : *infuso veneno facies solidata est*. Que doit-on entendre par là? S'agit-il d'une injection faite dans les vaisseaux, dans les tissus? Cela n'est pas probable; il me semble plus rationnel d'admettre que cette tête, ainsi préparée, est mise dans un liquide tenant en dissolution une substance toxique capable de prévenir l'altération des parties charnues. Mais le mot *solidata* veut dire autre chose. On voulait non-seulement conserver ce triste trophée, mais aussi le conserver de façon à ce qu'on pût le reconnaître; il fallait pouvoir constater l'identité du personnage, et nous voyons là une preuve évidente du talent des embaumeurs du temps de Ptolémée. On ne prenait pas tant de soins des momies, même les plus précieuses; on les enveloppait de toutes parts, par conséquent il n'était pas nécessaire de conserver des traits que personne ne devait voir.

Quel était ce venin, cette substance capable de solidifier le visage? Les préparations conservatrices si longtemps vantées par un homme dont les procédés ont été justement condamnés, contenaient de l'arsenic en grande quantité; les tissus ne s'altéraient pas, cela est vrai, mais ils étaient saturés d'une substance qui rendait impossible la constatation de certains empoisonnements. Un médecin plus habile a trouvé un liquide qui n'a aucun de ces graves inconvénients : M. Sucquet injecte avec le sulfite de soude des cadavres entiers, au grand avantage de la science anatomique et de la médecine légale. Mais assez sur ce lugubre chapitre, continuons l'étude des serpents venimeux, que Lucain a décrits avec tant de complaisance.

Caton a recueilli les débris de l'armée romaine vaincue à Pharsale; il se met à la tête des troupes, gagne l'Afrique, éprouve les rigueurs d'un climat brûlant, résiste à un ouragan qui menace de l'ensevelir sous les sables mobiles, il endure les tourments de la soif, et, parvenu en Lybie, il rencontre une multitude de reptiles dangereux. Le poète les décrit avec un grand luxe d'images, il donne des détails sur les effets de leurs morsures, et nous allons essayer de reconnaître les espèces dont il parle.

Et d'abord, notons que la plupart de ces animaux se rencon-

trent dans une source abondante d'eau vive, ***inventus mediis fons unus arenis largus aquæ.*** Les serpents la remplissent, ***serpentum turba tenebat, vix capiente loco.*** Ces mœurs aquatiques sont communes dans la classe des ophidiens, mais le poète signale une différence radicale entre l'aspic et le dipsas, ***stabant in margine siccæ aspides,*** tandis que ***in mediis sitiebant dipsades undis.***

Les soldats mourants de soif n'osaient boire cette eau où s'agitaient ces horribles bêtes, mais Caton les rassure ; ne craignez rien, dit-il, abreuvez-vous de ces ondes salutaires :

> Noxia serpentum est, admixto sanguine, pestis :
> Morsu virus habent, et fatum in dente minantur ;
> Pocula morte carent.

Le venin des serpents n'est redoutable que quand il se mêle au sang, la morsure est empoisonnée, les dents donnent la mort, mais l'eau où ils nagent n'a rien de dangereux. — Fontana, qui a fait plus de six mille expériences sur le venin de la vipère (voyez son ouvrage publié en 1767), a dit que ce liquide introduit dans l'estomac pouvait tuer un animal, mais le professeur Mangili a prouvé le contraire en 1817 (c'est le cas de dire avec Hippocrate : *Experientia fallax*) ; il a fallu que la science presque contemporaine démontrât que l'absorption des virus est la condition essentielle de leur danger. Caton avait pressenti ces vérités, il les formulait avec une assurance qu'on doit admirer, soit qu'elle résultât d'une instruction supérieure, soit qu'elle lui fût inspirée par son courage, et qu'il voulût tenter sur lui-même une expérience aussi périlleuse.

Quel est cet *aspis* qui se tient sur le bord du ruisseau ? Suivant Ælianus, les Égyptiens donnaient ce nom à seize espèces de reptiles dangereux, ou du moins réputés tels, et nous pouvons, sans crainte de nous tromper, voir dans cette première désignation un terme commun dont la valeur nous échappe. Mais le poète ajoute bientôt un caractère important. Après avoir dit que les reptiles si nombreux dans la Lybie sont nés du sang que distillait la tête de Méduse, il écrit ce vers qui contient une diagnose suffisante :

> Aspida somniferam tumida cervice levavit.

Tumida cervice, le col qui se gonfle appartient en propre au genre Naja. Des deux espèces de naja, l'une est originaire des

Indes orientales, c'est le fameux *cobra di capello*, le serpent à coiffe; l'autre est le *naja haje*, commun en Égypte. Ces deux serpents ont la singulière propriété de pouvoir projeter en dehors les premières côtes, d'élargir la région cervicale, phénomène caractéristique et que l'on trouve figuré sur tous les monuments de la terre des Pharaons. On prétend que Cléopâtre eut recours à ce terrible animal pour se soustraire, par une mort prompte et douce, à la honte que lui réservait Octave, son vainqueur peu généreux.

Lucain, à propos de l'aspic, dit que les Romains de son temps le font venir de la Lybie, que l'on en fait un objet de commerce, *inde petuntur huc Lybicæ mortis, et fecimus aspida mercem;* ce qui se rapporte à la fréquence des morts volontaires, seul moyen d'échapper aux supplices ordonnés par Néron.

Le dipsas, l'hémorrhoïs, sont des reptiles dont la morsure produit des effets singuliers : le premier détermine une soif ardente, inextinguible; le second occasionne des hémorrhagies nombreuses. Nous n'essayerons pas de déterminer les espèces désignées sous les noms de chersydre, de chelydre, de cenchris, d'hammodite; en tenant compte de l'étymologie, on peut se figurer un animal amphibie, un serpent qui répand une vapeur embrasée, ou bien celui dont les écailles sont tachetées, ou enfin un reptile de la couleur du sable et qui s'y cache. Nous ne dirons rien de l'amphisbène, qui a deux têtes opposées à chaque extrémité du corps, animal fabuleux. S'il s'agissait de deux têtes accolées, la chose serait moins étonnante, c'est une sorte de monstruosité qu'on rencontre dans les collections erpétologiques; le *natrix*, le *jaculus* et le *parcas* sont des espèces dont les noms ont été conservés et donnés à quelques ophidiens non venimeux; le *prester* et le *seps*, dont le poison corrode les os eux-mêmes, sont difficiles à reconnaître en l'absence de toute description; essayons de constater les phénomènes qui résultent de la morsure de la plupart de ces espèces si redoutables.

Un porte-enseigne, le jeune Aulus, met le pied sur un dipsas qui relève la tête et le mord :

> Signiferum juvenem Thirreni sanguinis Aulum
> Torta caput retro dipsas calcata momordit.
> Vix dolor aut sensus dentis fuit.

La blessure était légère à ce point que ce malheureux la sentit à

peine, et cependant de formidables symptômes éclatent tout à coup. *Ignis edax carpit medullas*, un feu dévorant s'empare de ses entrailles, sa langue desséchée brûle son palais, *in sicco linguam torrere palato cœpit*; la peau est sèche, les larmes elles-mêmes sont taries, il se précipite comme un furieux pour étancher sa soif, enfin il déchire ses veines pour boire le sang qui s'en échappe.

Sabellus est mordu à la cuisse par un seps, petit serpent des plus dangereux. Le venin corrode la chair, les os sont dénudés et le corps tout entier n'est bientôt qu'un vaste ulcère :

..... Nam plagæ proxima circum
Fugit rapta cutis, pallentiaque ossa retexit.
Jamque sinu laxo nudum est sine corpore vulnus.

Lucain pousse jusqu'aux dernières limites l'horreur de cette description. Le poison qui circule dans les veines atteint successivement tous les organes, *vincula nervorum, laterum textura, cavumque pectus*, enfin les dernières fibres où palpite la vie succombent à leur tour, *abstrusum fibris vitalibus*. — Ce n'est pas tout, le poète ne lâche pas sa proie, *colla caputque fluunt*, le col et la tête se dissolvent, et le venin est si terrible que, non-seulement il tue, mais qu'il détruit jusqu'au cadavre lui-même.

Le prester qui attaque Nasidius occasionne des tourments d'une autre nature. Ce brave soldat enfle tout à coup, son corps n'a plus sa forme habituelle, il devient une masse monstrueuse que les oiseaux et les bêtes féroces n'osent attaquer et dont ses compagnons s'éloignent avec horreur.

Tullus a ressenti la dent cruelle de l'hémorrhoïs, et bientôt le sang jaillit par toutes les ouvertures de son corps ; Lévus, mordu par un aspic, tombe dans un froid assoupissement dont rien ne peut le tirer et qui se termine par la mort ; le *jaculus* s'élance du tronc d'un vieux chêne et traverse les tempes de Paullus, mais ici ce n'est pas le poison qui tue, c'est le coup, semblable à la balle que lance la fronde baléare ou au trait qui sort de l'arc d'un Scythe.

Nous ne dirons rien du *salpuga* imperceptible, mais le *ceraste*, cette petite vipère au front cornu qui se cache dans le sable brûlant et qui tue avec une si grande promptitude, mériterait de nous arrêter un peu si nous n'étions pressé de finir cette revue d'un médiocre intérêt pour le médecin. Laissons aux naturalistes

de profession le soin de nous apprendre ce qu'il y a de réel dans ces indications poétiques, ce que la science peut retirer de ces morts horribles que Lucain a décrites avec tant de complaisance. Le grand ouvrage de M. le professeur Duméril et les mémoires si intéressants de M. Aug. Duméril, son fils et son successeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris, ont fait connaître la classe entière des reptiles, et leur érudition pourrait seule accomplir le travail que nous effleurons à peine.

Nous voulons cependant faire observer que les divers symptômes décrits par Lucain et caractérisant la morsure des différentes espèces de serpents, se voient isolés ou réunis chez les individus qui ont le malheur d'être atteints par ces terribles animaux. Tout récemment, un naja a tué un des employés du *Zoological Garden* de Londres, et l'on a vu que la mort était arrivée en une heure et demie, par suite de la paralysie des muscles respirateurs; les accidents produits par la piqûre de la vipère commune sont fréquemment observés, et le vénérable M. Duméril a pu, sur lui-même, étudier les phénomènes qui succèdent à la morsure du pélias.

Lucain ne se contente pas du venin mortel des serpents à crochets, il invente des dangers plus grands encore, il arme d'un poison plus subtil des animaux fabuleux : le basilic tue de son seul regard ; il prête même du venin au crocodile, témoin les vers suivants du quatrième chant. L'ichneumon tend un piége au formidable animal, l'ombre de sa queue attire les regards de l'énorme saurien, et aussitôt son ennemi se précipite sur lui, le saisit à la gorge, *letiferum citra saniem,* au-dessous du lieu où se trouve le liquide venimeux :

..... Tunc irrita pestis
Exprimitur, faucesque fluunt, pereunte veneno.

Le crocodile jette son poison, qui s'échappe sans force de son gosier. — Ces crédulités, dont beaucoup d'écrivains postérieurs à notre poète n'ont pu se défendre, ont disparu peu à peu aux clartés de l'observation, mais il en reste toujours, et non pas seulement au sein des populations ignorantes : les Psylles de l'Égypte continuent de charmer les serpents, de les soumettre à une puissance occulte; mais on connaît leurs procédés, et le merveilleux disparaît dès que l'on veut voir et que l'on sait regarder. Laissons à la poésie ces fictions qui nous amusent, et défions-nous de tout reptile armé de crochets creux ou seulement à gouttière.

Si, par hasard, on nous reprochait ce long chapitre sur des animaux nuisibles, nous prierions le lecteur de consulter l'ouvrage de M. le docteur Rufz sur le serpent de la Martinique. Ce médecin distingué, longtemps maire de Saint-Pierre et président du Conseil colonial, a établi, d'après des documents authentiques, que chaque année cette île française perd quatre-vingts individus par suite de la morsure du trigonocéphale jaune, ou vipère fer de lance. Les décès sont aux blessés dans la proportion de trois sur vingt. Qu'on juge par là de la fréquence des accidents et du nombre de ces animaux! Et l'on ne fait rien pour détruire un pareil fléau!

Pour revenir à notre point de départ, c'est-à-dire à cette fontaine où grouillent à foison des serpents de toute sorte, nous constaterons, avec les maîtres les plus accrédités en erpétologie, qu'un grand nombre de reptiles affectionnent les endroits humides, que plusieurs espèces sont essentiellement aquatiques, même maritimes, que d'autres se tiennent dans les marais, au bord des étangs, par la raison que les animaux dont elles se nourrissent hantent les mêmes localités; citons comme exemple une vipère méridionale, le *pelias,* qui se tient presque toujours dans l'eau, tandis que la vipère commune préfère les lieux secs, élevés, peu ombragés.

Parmi les procédés singuliers auxquels les Psylles de Lucain ont recours pour débarrasser le camp de Caton de cette effroyable vermine, il en est dont le mérite peut être contesté : les purifications, les enchantements sont dans ce cas; sous quelques rapports les fumigations d'herbes odoriférantes peuvent avoir une certaine utilité, mais nous ne savons quel mérite on peut raisonnablement leur attribuer. Il est un autre moyen plus rationnel, et sur lequel nous devons nous arrêter un moment. La salive humaine a toujours joué un grand rôle dans les opérations magiques, les Psylles n'ont garde de se priver d'une ressource aussi puissante. Ainsi pour arrêter les effets d'une morsure récente, ils l'entourent d'un cercle de salive :

> Nam primum tacta designat membra saliva
> Quæ cohibet virus, retinetque in vulnere pestem.

Il est vrai que l'opérateur ajoute à cela des formules magiques qu'il débite avec une extrême volubilité .

Plurima tum volvit spumanti carmine lingua
Murmure continuo, nec dat suspiria cursus
Vulneris, aut minimum patiuntur fata tacere.

La violence du poison ne lui permet pas de s'arrêter un instant, car alors la mort serait imminente. — Il est permis de ne pas attacher grande importance à ce traitement préservatif, et le passage suivant nous montre que l'on peut douter de son efficacité. En effet, quand la salive et les vers du Psylle n'ont pas réussi à conjurer le mal, quand les progrès de l'empoisonnement annoncent une fin prochaine, l'enchanteur prend un grand parti, il lui reste une dernière ressource, plus efficace, sans contredit, que toutes les autres, si elle était employée en temps utile, et voici l'opération délicate qu'il accomplit :

Sæpe quidem pestis nigris inserta medullis
Excantata fugit : sed si quod tardius audit
Virus, et elicitum, jussumque exire repugnat;

Souvent le venin qui a pénétré jusqu'aux entrailles résiste aux enchantements ; mais s'il est sourd à la voix du Psylle, s'il refuse de sortir quand il le lui ordonne, alors celui-ci se penche sur la blessure, la lèche, la presse avec les dents, y applique ses lèvres, suce avec force, aspire le poison, et fait sortir la mort qui s'était déjà emparée de la victime :

Tunc superincumbens pallentia vulnera lambit,
Ore venena trahens, et siccat dentibus artus,
Extractamque tenens gelido de corpore mortem
Exspuit.

Le Psylle qui agit ainsi rend un véritable service à son malade, mais il ne faut pas perdre de temps, car la ventouse la plus énergique, appliquée sur une morsure de serpent, n'aura aucune efficacité quand l'absorption se sera opérée. Inutile d'ajouter que Lucain a entouré cet acte de circonstances puériles, et que le Psylle qui crache le poison ne peut reconnaître au goût quelle est l'espèce de serpent qui a produit la morsure.

Nous arrivons au terme de cette œuvre poétique; le dixième chant de la *Pharsale*, consacré aux séductions de Cléopâtre, aux complots des ennemis de César, ne nous offre rien de purement médical; notons seulement que Cléopâtre est mariée à son propre frère, que la coutume égyptienne subsistait encore à cette époque, mais que cet acte incestueux était l'objet d'un blâme ; *nubet soror*

impia fratri, dit le poète latin, et peut-être ce sentiment lui est-il personnel. Il serait curieux de rechercher l'origine de ces alliances monstrueuses ; la consanguinité des deux époux a des conséquences tellement graves pour leurs descendants, qu'il importerait de demander à l'histoire des renseignements directs sur ce point si essentiel de l'hygiène publique des anciens.

Consignons ici quelques vers d'Ovide (livre x des *Métamorphoses),* qui se rapportent directement à ce sujet si délicat. Myrrha, brûlant d'un amour incestueux, cherche une excuse impossible dans l'histoire des temps primitifs, elle invoque des coutumes antiques et s'écrie :

..... Gentes tamen esse feruntur
In quibus et nato genetrix, et nata parenti
Jungitur, et pietas geminato crescit amore.

On dit qu'il est des nations dans lesquelles le fils épouse sa mère, le père se marie avec sa fille, et que l'affection s'accroît par cet amour redoublé. — Myrrha regrette de ne pas avoir vécu dans ces temps heureux, elle déteste les lois qui ont créé des obstacles à ces unions, qui ont brisé ces liens qu'elle envie :

Felices quibus ista licent ! humana malignas
Cura dedit leges, et quod natura remittit
Invida jura negant.

C'est un singulier thème à déclamations, bien digne des vers d'Alfiéri, et que tout le talent d'une artiste merveilleusement inspirée pouvait à peine rendre supportable.

S'il nous était permis de sortir des limites que nous nous sommes imposées, nous dirions que Lucain, rhéteur habile, prodigue à tout propos les ressources d'un art dont nous faisons peu de cas ; la déclamation se fait sentir dans chacun des chants de ce poème non achevé, œuvre d'un esprit subtil, d'une imagination luxuriante ; on voit que l'auteur, trop jeune pour être simple et vrai, s'abandonne aux ardeurs de la composition, court sans frein, sans guide et sans règle au travers d'une action essentiellement dramatique, et ne produit en somme qu'un poème froid, languissant, ennuyeux, parce que le cœur ne s'y montre nulle part. Lucain est-il le plat courtisan d'un monstre couronné, l'humble valet d'un empereur que souillent tous les vices, tous les crimes ou bien, dissimulant sa haine sous des formes louangeuses, ser

viles, nous a-t-il laissé une énigme dont le mot perce à chaque page? Les plus habiles critiques n'ont osé trancher cette question. On ne sait au juste quelle interprétation convient à ce fameux vers du début de la *Pharsale* :

Unde tuam videas obliquo sidere Romam.

Est-ce une allusion au strabisme de Néron, un de ces traits qui vont droit au but, qui frappent un homme au cœur, car ils dénoncent une de ces imperfections physiques qui subsistent en dépit de la flatterie la plus ingénieuse? Suétone ne dit pas que Néron fût louche; *oculis fuit cæsiis et hebetioribus;* il avait les yeux bleus et faibles; — et cependant les commentateurs les plus estimés persistent à voir dans ce vers la cause de la disgrâce où tomba Lucain après la publication de son poème. Il y avait assez de compliments pour contre-balancer une petite épigramme, mais certains esprits altiers n'admettent pas ces compensations; la louange leur est due, aussi ne songent-ils pas à remercier le courtisan qui la prodigue, tandis que, blessés au vif par la critique la plus légère, ils entretiennent la plaie faite à leur orgueil et méditent une vengeance que rien ne peut conjurer. Virgile l'a dit de Junon :

.... Æternum servans sub pectore vulnus.

Mais terminons cet examen de la *Pharsale*. On a vu combien Lucain prodiguait les mots, les pensées empruntés à la science médicale, combien ses connaissances techniques s'étalent avec complaisance en toute occasion. Est-ce donc là un signe de l'altération du goût? La littérature romaine perd-elle de sa pureté, de son élégance, de son mérite absolu à mesure que les auteurs font un plus grand nombre d'emprunts aux traités de médecine, et la poésie subit-elle une décadence proportionnelle à ce mélange de deux éléments destinés à s'exclure? Je suis tenté de le croire. Les auteurs qui ont précédé Lucain ont montré en cela une réserve de bon goût, ils ont été poètes plus encore par le fond que par la forme; la pensée chez eux jaillissait d'une source plus noble, plus pure, et quand le vers empruntait à la science quelques expressions plus colorées, plus réelles, c'était par hasard, rarement, dans certaines circonstances spéciales, légitimes par conséquent, et non pour faire le vain étalage d'une érudition contestable.

Quoi qu'il en soit, Lucain est intéressant à étudier, la *Pharsale*, avec ses énormes imperfections, contient plusieurs morceaux d'une haute inspiration, il y a du mouvement, de la chaleur ; on admirera toujours certains discours que le poète met dans la bouche de Caton et de Brutus ; mais Quintilien, si bon juge en pareille matière, a dit que Lucain était plutôt orateur que poète, et tout lecteur attentif adoptera ce jugement. Pour nous, qui n'avons à voir dans son œuvre que le côté purement médical, nous devons reconnaître que la science tient une place assez importante dans une composition où son rôle est à peu près inutile. Un goût sévère ne préside pas toujours à l'emploi de cet ornement singulier ; comme ce peintre qui, ne pouvant faire sa Vénus belle, la couvrait de bijoux pour qu'elle fût riche, Lucain jette à profusion dans ses vers des beautés auxquelles Virgile n'aurait jamais songé, mais hélas! c'est surtout en comparant la *Pharsale* à l'*Énéide* qu'on sent l'énorme distance qui sépare ces deux poèmes.

XIV.

PERSE.

La Bibliothèque Latine-Française de C.-H.-F. Panckouke est l'ouvrage que je mets surtout à contribution pour ces recherches légères. Je n'ai pas le talent (et cet aveu ne blesse pas ma modestie) de remonter aux sources antiques, aux premières éditions de ces livres qui seront l'éternel honneur de l'Italie et surtout de Venise ; je préfère, et pour cause, les éditions *Variorum;* j'aime assez les bonnes traductions modernes, et, parmi ces dernières, j'estime plus particulièrement celles qui ont été données par des littérateurs habiles, par des érudits de profession parfaitement en mesure de profiter des recherches d'une longue suite de prédécesseurs acharnés à cette œuvre de patience.

Il faut bien du goût, il faut bien du loisir pour aborder ces travaux qui semblent si arides et qui sont, en réalité, si pleins de charme. La lutte d'un Français du XIXe siècle avec un des grands esprits du siècle d'Auguste, l'interprétation du texte, et souvent sa restitution, tant les années et les copistes y ont apporté de trouble et de confusion, et enfin, le soin passionné de donner à nos contemporains l'équivalent de ces poésies qui ont fait les délices des plus nobles intelligences de l'univers, tout cela constitue une de ces occupations attachantes qui absorbent une existence entière, la confisquent en quelque sorte au bénéfice exclusif d'un passé glorieux, et font rêver aux douceurs de ces cloîtres bénis où tant d'hommes ont enseveli d'immenses recherches dans le silence et la retraite.

A pareille œuvre on use sa vie, et souvent sans gloire, car le traducteur s'efface toujours derrière son modèle ; tout au plus

espère-t-il quelque reconnaissance de ceux de ses lecteurs qui découvrent sa signature modeste sur quelque angle obscur du frontispice où brille un nom lumineux. Ne les plaignons pas, ces humbles satellites des astres qui ont atteint les sommets du ciel poétique, ils se payent de leurs labeurs par une foule de joies intimes qu'ignore le commun des hommes; ce commerce perpétuel avec ces génies sublimes qu'admire le monde entier, la certitude de mieux comprendre leur pensée, de voir de près les mouvements de ces âmes si grandes et si généreuses, ces choses et bien d'autres encore, donnent à la vie de ces initiés un caractère méditatif qui les éloigne du monde réel, de ses ennuis, de ses misères. Un traducteur vraiment digne de ce nom se passionne pour son œuvre, pour son modèle, et cette passion, il peut la satisfaire. N'y a-t-il pas là le principal élément du bonheur?

Ces réflexions viendront tout naturellement à l'esprit de quiconque lira le Perse de la collection Panckoucke. M. Perreau, qui était professeur de rhétorique au collége de Saint-Louis en 1832, a illustré le satirique latin avec un amour profond; il l'a analysé, commenté, traduit, annoté dans la perfection; il a puisé à toutes les sources, soulevé tous les voiles, porté la lumière dans les parties les plus obscures de cette œuvre presque hiéroglyphique : si bien qu'après la lecture de ce travail, on croit avoir pénétré la pensée même de ce rigide stoïcien qui flagella Néron dans des poésies où le talent et la vertu marchent d'un pas égal. C'est plaisir, je vous l'assure, d'admirer la patience et la sagacité de l'homme qui s'est consacré à divulguer ces mystères, qui illumine, par des recherches infinies, ces passages où le poète enveloppe le poison qu'il distille sous des formes emblématiques et tue le tyran qu'il paraît caresser.

Mais il ne nous appartient pas d'aller plus loin dans cette voie si entraînante, nous ne devons pas oublier notre rôle plus modeste; et, même en ne demandant aux satires de Perse que ce qu'il y a en elles de médical, en ne recherchant que les inspirations de ce genre qui ont contribué au triomphe de sa muse et si fière et si pure, nous aurons encore à recueillir une moisson suffisante d'idées, de mots, de phrases manifestement empruntés à notre science. Ce sera un nouvel argument en faveur de notre thèse, la dissémination des connaissances médicales venant de la Grèce et envahissant peu à peu cette nation guerrière dont les dédains grossiers avaient

longtemps tenu à l'écart et dans l'ombre une science si nécessaire à l'homme et à la société humaine.

Les purgatifs (qu'on nous permette de commencer par eux) ont toujours joué un grand rôle dans la médecine populaire. La plus simple observation a dû conduire à reconnaître l'utilité de ces mouvements spontanés de l'intestin qui rétablissent, après une secousse passagère, la régularité des fonctions interrompues. On eut bientôt découvert des agents capables de provoquer artificiellement des crises analogues, de sorte que, même chez des nations sauvages ou guerrières, ce qui est tout un, l'instinct du bien-être poussait les malades à seconder la nature, à imiter ses actes salutaires; et de là l'usage, l'abus même des évacuants comme médication habituelle.

Perse, en vingt endroits de ses satires, parle de ces opérations utiles, et, chose remarquable, il n'indique qu'une seule substance pour produire ce résultat : c'est l'ellébore, toujours l'ellébore qui doit chasser les humeurs amoncelées, dégorger les viscères tuméfiés, évacuer la bile, enfin rétablir la santé; et ces vertus si nombreuses du végétal en question exercent leur empire aussi bien sur le moral que sur le physique du malade. En voulez-vous des exemples, il y a, dans la IIIe satire, un personnage réel ou fictif, peu nous importe, à qui le poète parle ainsi :

Helleborum frustra, quum jam cutis ægra tumebit,
Poscentes videas : venienti occurrite morbo
(Et quid opus Cratero magnos promittere montes?),
Disciteque, ô miseri, et causas cognoscite rerum!

Le malade, quand l'hydropisie a gonflé tout son corps, demande de l'ellébore; il est trop tard; il promettrait en vain des monceaux d'or à Cratérus. Prévenez donc le mal, instruisez-vous, infortunés, étudiez les lois de la nature. — Nous retrouvons ici le Cratérus qui figure dans Horace (satire IIIe du livre IIe) et dont le nom était devenu caractéristique d'un médecin savant et répandu.

Dans la satire IVe, Perse, s'adressant à un prétendu homme d'État ignorant et incapable, lui dit :

Quin tu igitur, summa nequicquam pelle decorus,
Ante diem blando caudam jactare popello
Desinis, Anticyras melior sorbere meracas?

Car enfin, tu ne brilles que par la superficie; avant la fin du jour,

il te faudra cesser d'agiter cette queue devant le menu peuple qui t'applaudit, tu feras mieux de boire des anticyres tout purs, c'est-à-dire de l'ellébore. — Horace a déjà dit *helleborum meracum*, et l'on voit que ces expressions étaient familières.

Voici un autre passage (satire v[e]) dans lequel le poète fait allusion à une opération médicale ou plutôt pharmaceutique que nous ne devons pas oublier de consigner ici. Perse dit qu'on ne doit pas se mêler de choses qu'on ne connaît pas; la loi naturelle et la loi écrite sont d'accord sur ce point :

Dilnis helleborum, certo compescere puncto
Nescius examen : vetat hoc natura medendi.

Irez-vous administrer de l'ellébore si vous ne savez pas en mesurer la dose avec la balance, avec le trébuchet (dit M. Perreau)? cela est contraire aux éléments de l'art. — Les savants prétendent que ces expressions *examen* et *puncto* se rapportent à une sorte de balance plus précise que la balance ordinaire, à ce que l'on nomme un peson, une romaine, instrument utile dans des opérations délicates, et qui diffère des appareils vulgaires. Cependant, cette distinction n'est peut-être pas toujours facile à établir, car Perse lui-même a dit dans la 1[re] satire :

..... Non, si quid turbida Roma
Elevet, accedas, examenve improbum in ista
Castiges trutina :

Si Rome turbulente exalte un homme, vous n'acceptez pas son opinion et vous pesez son mérite à une autre balance. — On trouve dans Horace : *Romani pensantur eadem scriptores trutina ;* les écrivains latins se pèsent dans la même balance. — Ce sens figuré fait voir la pensée de Perse ; il s'agit de la *statera* et non pas de la *trutina*, et cette opinion s'appuie sur un passage de Cicéron qui est très concluant et dont je vous fais grâce. Quoi qu'il en soit, les vers de Perse prouvent que l'ellébore s'administrait à des doses précises, mesurées avec soin ; malheureusement il ne les indique pas.

Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que l'ellébore dont parle notre auteur n'est pas l'*helleborus niger*, que nous voyons fleurir en France pendant l'hiver et que l'on désigne sous le nom vulgaire de *Rose de Noël*. Il y a longtemps que Tournefort a démontré que l'espèce des anciens est très différente ; il l'a re-

trouvée dans l'Archipel grec et lui a donné le nom d'*helleborus orientalis*. Ses propriétés ne différaient pas, sans doute, de celles de notre espèce française, c'était un purgatif drastique, exerçant une action irritante sur les muqueuses digestives et que l'on doit donner avec réserve. Les pilules de Bacher, si vantées autrefois dans le traitement des hydropisies, devaient leur principal mérite à la poudre d'ellébore qui y figurait pour la plus grande partie; médicament précieux à l'époque où l'on se passait si bien de diagnostic, et où l'efficacité du remède se mesurait sur l'abondance des produits de son action.

Après les purgatifs vient l'organe secréteur de la bile, le foie, *jecur*, qui joue un rôle important dans les vers de notre poète. Les passions qu'il combat avec tant d'énergie ont leur siége dans le foie, témoin ce jeune homme de la IIIe satire que vient d'éveiller son gouverneur, et qui s'écrie :

> Huc aliquis ! nemon ? Turgescit vitrea bilis ;
> Finditur... arcadiæ pecuaria rudere dicas.

Holà ! quelqu'un ! N'y a-t-il donc personne ? — Sa bile s'échauffe, il éclate.... vous croiriez entendre braire un âne. — Notre auteur aime ces formes si vives, si saisissantes, et, par exemple, il dit à un autre personnage (satire Ve) : Tu as combattu les ennemis du dehors, *nec quidquam extrinsecus intrat, quod nervos agitet*. Tout cela est bien, mais si vous leur laissez prendre un pied chez vous, *sed si intus, et in jecore ægro nascantur domini* ! ces tyrans domestiques sont les plus redoutables, ils nous tiennent par une multitude de liens secrets, et une fois qu'ils ont pris possession de ce domaine intime ils y règnent en maîtres. Perse le dit avec un singulier bonheur d'expression dans la Ire satire, où du moins ce même organe lui fournit une comparaison des plus singulières et en même temps des plus justes :

> Quo didicisse, nisi hoc fermentum, et quæ semel intus
> Innata est, rupto jecore exierit caprificus.

A quoi bon s'instruire ? Le savoir est un ferment qui pousse au dehors, c'est un figuier qui ayant pris racine dans le foie le déchire et s'en échappe ! — Horace a dit avec son style nerveux et brillant : *Fervens difficili bile tumet jecur*. Les poètes romains de la meilleure époque emploient souvent ces formes pittoresques qui donnent à leurs vers un coloris merveilleux, et qui font le déses-

poir des traducteurs. Perse a évidemment imité Horace ; je trouve dans la IIe satire ces expressions si énergiques : *Namque est scabiosus, et acri bile tumet ;* et l'on pourrait signaler bien d'autres rapprochements qui ne sont pas de notre compétence.

Le mot *scabiosus,* qui se rencontre ici, doit nous occuper un instant ; mais quelle est sa valeur dans ce passage, où le vieux scoliaste et les commentateurs voient une allusion flagrante à Néron et à sa famille ? M. Perreau traduit *scabiosus* par *il souffre de tant d'ulcères,* et cette paraphrase nous semble inadmissible. Si le personnage désigné dans ce vers est Britannicus, nous savons par Tacite et Suétone qu'il était de constitution délicate, maladive, mais *scabiosus* dit autre chose, il exprime une éruption, des rugosités, et non pas des ulcérations. Acceptons-le comme la preuve d'un état cachectique, scrofuleux, avec des lésions cutanées caractéristiques, et cette manière de voir nous semble suffisamment justifiée.

Perse, nous l'avons dit, colore sa poésie par des expressions techniques, pittoresques qui nous intéressent car elles sont empruntées à la médecine. Un personnage tout bouffi d'orgueil, à cause de l'antiquité de sa race, est peint en deux mots dans les vers suivants :

..... An decet pulmonem rumpere ventis,
Stemate quod Tusco ramum millesime ducis ?

Convient-il de se gonfler la poitrine jusqu'à la rompre parce que l'on compte mille aïeux sur l'arbre généalogique de Toscane ? — Ce passage de la IIIe satire, consacrée à l'éducation, n'est pas facile à traduire, du moins dans le sens littéral, mais on comprend la pensée du poète. Nous trouvons encore dans la Ve satire une locution singulière bonne à noter ici parce qu'elle est caractéristique. Le poète dit :

Disce : Sed ira cadat naso rugosaque sanna,
Dum veteres avias tibi de pulmone revello.

Écoutez, mais n'allez pas faire la grimace et vous mettre en colère quand je veux vous débarrasser de vos vieux préjugés. — Cherchez bien, et vous trouverez dans la Ire satire, un de ces auteurs qui lisaient en public leurs ouvrages et qui briguaient, par des procédés blâmables, des succès illégitimes. Perse se sert encore de cette comparaison singulière : une large poitrine indique les prétentions de l'auteur dont il se moque.

Grande aliquid, quod pulmo animæ prælargus anhelet.

Toujours du sublime, et les plus vastes poumons ne suffisent pas à déclamer ces belles choses ! — *Prælargus pulmo* est énergique, et les traducteurs comme Lemonnier, Selis et autres n'en ont pas senti la valeur.

Mais ce personnage qui veut plaire au public, qui monte à la tribune pour enchanter la foule attentive, ne néglige aucun des moyens usités en pareil cas ; *liquido quum plasmate guttur mobile collueris ;* après avoir adouci votre larynx par le gargarisme à la mode, — dit le traducteur de la collection Panckoucke, etc. Nous devons encore protester contre ce système d'interprétations. *Guttur* n'a jamais voulu dire *larynx*, et les gargarismes n'ont pas pour mission de pénétrer jusque-là. Quant au mot *plasma*, qui a été si bien conservé dans notre vocabulaire usuel, il est au moins étonnant de lui attribuer cette signification domestique, lorsque primitivement il en avait une autre bien plus relevée : πλάσμα veut dire l'homme, la créature formée du limon de la terre ; et voyez un peu par quelle analogie on a pu employer ce même mot pour désigner un collutoire ou une bouillie chaude et humide propre aux usages que vous savez.

La satire III[e] est remplie d'expressions empruntées à notre science ; il y a même une scène assez vive dans laquelle le malade et le médecin sont en jeu, et qui contient plusieurs passages fort intéressants. Le patient s'adresse au docteur :

Inspice ; nescio quid trepidat mihi pectus, et ægris
Faucibus exsuperat gravis halitus ; inspice, sodes ;

Voyez ce que j'ai, je vous en prie (*sodes* est là pour *si audes*), de grâce, s'il vous plaît ; je ne sais d'où viennent ces battements de cœur et pourquoi mon haleine sort fétide de ma gorge malade. — Il ne serait pas difficile de trouver la cause de ces misères ; l'intempérance porte des fruits amers et le médecin indique le remède :

Qui dicit medico, jussus requiescere, postquam
Tertia compositas vidit nox currere venas,
De majore domo, modice sitiente lagena,
Lenia loturo sibi Surrentina rogavit.

Le médecin ordonne le repos ; mais à peine, au bout de trois jours, le sang a-t-il repris son cours régulier, le malade veut aller

au bain et fait demander dans quelque riche maison une petite cruche de vin de Surrente. — Cette histoire est à peu près celle de tout le monde ; mais poursuivons : la morale est au bout.

Heus, bone, tu palles. — Nihil est. — Videas tamen istud,
Quidquid id est : surgit tacite tibi lutea pellis.

Mais, mon cher, vous êtes pâle. — Ce n'est rien. — Prenez garde à ce rien ; votre peau jaune est soulevée par une enflure que vous n'apercevez pas. — Ces donneurs d'avis sont toujours mal accueillis ; et en effet, le malade argumente et riposte : ***At tu deterius palles !*** Et vous-même, vous êtes plus pâle que moi ! — ***Ne sis mihi tutor***, ne vous posez pas en tuteur, expression proverbiale qu'on trouve souvent dans les poètes latins. ***Ne sis mihi patruus***, ne faites pas avec moi l'oncle, c'est-à-dire, ne soyez pas si sévère, est encore une petite phrase qui n'est pas rare ; et que le malade récalcitrant, pour se débarrasser d'un importun, l'appelle ***tutor*** ou ***patruus***, c'est tout un. L'officieux ainsi maltraité se contente de répondre : ***Perge, tacebo !*** Continuez, je n'ai plus rien à dire. — Voyons ce qui va arriver :

Turgidus hic epulis, atque albo ventre, lavatur,
Gutture sulfureas lente exhalante mephites.
Sed tremor inter vina subit, calidumque trientem
Excutit è manibus ; dentes crepuere detecti ;
Uncta cadunt laxis tunc pulmentaria labris.

Plein d'aliments, la peau du ventre blafarde, il se met au bain, en dépit des exhalaisons sulfureuses qui s'échappent de son gosier ; mais tandis qu'il boit, le frisson arrive, la coupe de vin chaud s'échappe de ses mains, les dents se découvrent et claquent, les morceaux tombent de sa bouche défaillante. — Ce tableau est parfait, il nous montre une victime de l'effroyable gloutonnerie romaine, et le poète n'a garde d'omettre la clôture de cette scène pleine d'horreur et de dégoût :

Hinc tuba, candelæ ; tandemque beatulus alto
Compositus lecto, crassisque lutatus amomis,
In portam rigidos calces extendit.

Et de là les trompettes funèbres, les flambeaux ; le jeune homme, placé sur un lit de parade et tout enduit de parfums, montre à sa porte ses talons roidis, — c'est-à-dire les pieds en avant, comme on dit encore aujourd'hui.

Cette histoire, racontée par notre poète à un des héros de sa

IIIe satire, amène une réplique aigre de la part de celui à qui elle s'adresse, et là encore nous trouvons des choses qui nous regardent :

Tange, miser, venas, et pone in pectore dextram ;
Nil calet hic : summosque pedes attinge manusque ;
Non frigent.

Eh ! prophète de malheur, tâtez mon pouls, mettez la main sur ma poitrine ; suis-je brûlant ? Touchez mes pieds et mes mains ; les trouvez-vous froids ? — Et aussitôt le poète s'écrie : *Cor tibi rite salit?* Est-il en repos votre cœur quand vous convoitez l'or, quand une jeune fille vous sourit ? On vous offre un aliment vulgaire, vous le refusez :

..... Tremulo latet ulcus in ore
Putre quod haud deceat plebeia radere beta.

Vous avez au fond du gosier un ulcère que vous craindriez d'écorcher avec la bette plébéienne (*beta vulgaris*, Lin.). Vous tremblez quand la crainte hérisse les poils de votre corps.

Alges, quum excussit membris tremor albus aristas.
Nunc face supposita fervescit sanguis, et ira
Scintillant oculi.

Mot à mot : Quand le flambeau est placé dessous, votre sang s'allume, et la colère brille dans vos yeux. — Tout ce morceau est traité de main de maître. La langue s'assouplit sous l'effort de cette plume ardente, l'idée s'incruste dans la phrase comme des caractères de bronze sur une table de marbre, et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la pensée ou de l'expression, double puissance qui se trouve réunie dans une œuvre créée pour la postérité et qu'aucun traducteur n'a pu reproduire avec cette concision désespérante. Mais poursuivons une étude qui nous promet d'autres observations dignes d'intérêt.

Perse aimait beaucoup son précepteur Cornutus, et dans la ve satire, adressée à ce personnage, au milieu des protestations de dévouement, le poète, qui indique les caractères de la vraie amitié, se sert d'une expression singulière que nous ne pouvons passer sous silence. Il dit à Cornutus :

..... Pulsa dignoscere cautus,
Quid solidum crepet, et pictæ tectoria linguæ.

Frappez sur ce cœur, la prudence vous fera discerner s'il rend un

son pur et si ma langue est couverte d'un enduit. — Cette paraphrase est de l'abbé Lemonnier, un des bons traducteurs de Perse. En ne considérant ces expressions que comme une métaphore, il n'en résulte pas moins pour nous la pensée que le poète fait allusion à une pratique de l'art, à un procédé destiné à faire connaître les qualités normales du cœur, les conditions physiques de sonorité appréciées à l'aide de la percussion méthodique du thorax. On trouve, dans l'édition *Variorum*, la note suivante : ***Allegoria ab istis qui, tinnitu et pulsu, fictilium integritatem explorant.*** Voilà une science indiquée pour la première fois peut-être, et qui était vulgaire, surtout dans un pays et à une époque où les vases d'argile jouaient un si grand rôle dans toutes les affaires de la vie privée, témoin une des sept collines romaines, le mont Testaccio, formé de débris de vases d'argile. Le scoliaste ajoute : *Fictilium enim sonus, si rimosa sint, surdus et raucus ; sin sincera, acutus.* Que de choses il y a dans ces vers et dans les gloses auxquelles ils ont donné lieu ! les médecins qui percutent tout doivent reconnaître que les potiers de Rome et les Romains qui achetaient leurs produits, savaient à merveille apprécier la solidité des parois d'une amphore, qu'ils avaient étudié les différents sons produits par des vases suivant l'état physique de leurs parois. Qui pourrait dire que ces coutumes vulgaires n'ont pas été mises à profit par quelques médecins observateurs et appliquées au diagnostic de certaines affections thoraciques ?

La seconde partie de la comparaison employée par Perse, *pictæ tinctoria linguæ*, se rapporte à un autre phénomène pathologique, les diverses colorations de la langue, symptômes dont l'interprétation est tombée depuis longtemps dans le domaine de la médecine populaire. Le poète, par une hardiesse qui lui est familière, attribue à la couleur de la langue une influence sur la valeur des paroles : le menteur donne à son langage une teinte trompeuse, *tinctoria linguæ*, et ici encore nous sommes dans l'impossibilité de trouver un équivalent français. Le passage suivant rend la difficulté encore plus grande :

His ego centenas ausim deposcere voces,
Ut quantum mihi te sinuoso in pectore fixi,
Voce traham pura : totumque hoc verba resignent,
Quod latet arcana non enarrabile fibra.

Admirons ici un beau sentiment de sincère amitié, une ex-

pression forte et vive de l'affection filiale de Perse pour Cornutus ; il le dit avec raison, ce ne sont pas les mots qui peignent bien l'état d'une âme élevée et reconnaissante, *in arcanis cordis mei penetralibus, et jecoris fibris, latet, et absconditum est : quamvis id nulla orationis vis possit exprimere.* On a reproché à notre poète de ne pas savoir dire la chose en peu de mots, d'accumuler les images pour arriver à son but, de manquer de simplicité, de charme ; mais s'il n'a pas ces qualités qui brillent chez Horace, il en a d'autres précieuses, excellentes, et qui lui assurent un rang élevé dans la pléiade poétique que nous passons en revue.

La botanique joue un rôle important dans les poésies de Perse ; nous avons vu l'ellébore, voici une autre plante non moins active qui figure dans la Ire satire. Il s'agit d'une traduction de l'*Iliade* par Attius, poète des plus médiocres, et que certaines gens de peu de goût applaudissaient avec ardeur : *Euge, bella!* Bravo ! à merveille ! Que prouvent ces exclamations ? dit notre auteur. Vous les prodiguez même à l'*Iliade* d'Attius, enivré de *veratrum* : *Non hic est Ilias Atti ebria veratro !* Que doit-on entendre par ces deux derniers mots ? Le traducteur que je consulte le plus souvent, M. Perreau, a dit : *Fumante d'ellébore !* Le *veratrum* des anciens, bien qu'il porte le nom d'ellébore blanc, n'a aucune analogie avec la plante dont nous avons déjà parlé ; il y a loin d'une Colchicacée à une Renonculacée, d'une monocotylédone à une dicotylédone, et bien que ces végétaux contiennent un principe âcre, irritant, drastique, le *veratrum* ne peut être confondu avec le véritable ellébore. Perse indique une muse extravagante, *ebria,* et cette folie est produite par une plante qui, d'après les idées des traducteurs, devrait au contraire ramener à la raison ceux qui s'en sont éloignés. Il y a là très certainement une obscurité que les scoliastes n'ont pas détruite et qui subsiste même dans les plus récentes traductions que j'ai sous les yeux. Farnabius dit que Carnéades, voulant écrire contre Zénon, avait pris du *veratrum* afin d'exciter son cerveau, *quod cerebrum purgat acuitque.* Attius a doublé la dose, il s'est gorgé de la drogue dangereuse, et M. Perreau n'a pas saisi cette nuance toute médicale.

Voici un autre végétal plus dangereux encore, la ciguë, dont notre auteur parle ainsi (satire IVe) :

..... Barbatum hæc crede magistrum
Dicere, sorbitio tollit quem dira cicutæ.

C'est le maître qui parle, le maître barbu (c'est-à-dire vénérable) qu'emporta la ciguē cruelle. — Cette périphrase, qui désigne Socrate, se rencontre assez souvent chez les Latins; elle a été promptement consacrée par l'usage, et, à défaut d'autre mérite, ce grand homme eût dû l'immortalité au meurtre juridique dont la honte rejaillit sur la Grèce.

Je trouve dans la v[e] satire deux vers qui doivent nous occuper ici. La Mollesse, personnage fictif que Boileau n'a pas inventé, dit à un commerçant empressé :

..... Quo deinde, insane, ruis? quo?
Quid tibi vis? calido sub pectore mascula bilis
Intumnit, quam non extinxerit urna cicutæ?

Insensé! où vas-tu? que te faut-il? Une passion énergique a soulevé ta poitrine brûlante et un torrent de ciguē ne suffirait pas à l'étouffer. — On peut traduire ce passage de vingt manières différentes sans atteindre à la puissance du latin, sans trouver un heureux choix de mots et d'images qui satisfassent pleinement les vrais admirateurs de Perse. Notre langue lutterait en vain contre la phrase *Mascula bilis intumnit sub pectore calido*, phrase sonore et vigoureuse, expressive et colorée, et je ne puis admettre la traduction de M. Perreau : Le voilà tout en feu, dit-il, et des flots de ciguē n'éteindraient pas cette ardeur martiale. — Je lui appliquerais volontiers les vers si pittoresques de notre auteur à propos de cette roue de derrière qui court sans cesse après la roue de devant sans pouvoir l'attraper, image frappante du traducteur et de son modèle :

..... Quamvis temone sub uno,
Vertentem sese, frustra sectabere canthum,
Quum rota posterior curras et in axe secundo.

On se laisse aller facilement à ces velléités un peu pédantesques quand on s'occupe des œuvres charmantes des poètes latins; mais je ne cède guère à la tentation, tant je sais mon insuffisance. Revenons à nos affaires, à la ciguē, qui figure ici non plus comme un poison mortel, mais comme un sédatif, ce qui constitue une nuance importante. Le vieux scoliaste, dont les leçons ont tant contribué à nous faire comprendre Perse et ses mystères, a écrit, à propos de cette substance : *Genus liquoris est quod calorem in*

nobis frigoris sui vi extinguit. Unde sacerdotes Cereris Eleusinæ liquore ejus unguebantur, ut a concubitu abstinerent. Il s'agit bien ici du *Conium maculatum* (Lin.), dont les propriétés si énergiques ont été reconnues dès la plus haute antiquité, et qui a peut-être perdu sa vertu réfrigérante à mesure que les observateurs sont devenus plus sévères et plus clairvoyants.

Perse excelle dans la peinture des passions et de leurs suites; il examine ces tyrans de nos âmes et montre les hommes en proie à des entraînements devenus irrésistibles en raison de leurs faiblesses; *hunc alea decoquit*, celui-ci se ruine au jeu; *ille in venerem est putris*, cet autre sèche d'amour :

..... Sed quum lapidosa chiragra
Fregerit articulos, veteris ramalia fagi,
Tum crassos transisse dies, lucemque palustrem,
Et sibi, jam seri, vitam ingemuere relictam.

Mais quand la goutte calculeuse, *lapidosa*, vient briser les articulations et les rameaux du vieux hêtre, ils regrettent les jours passés dans la fange et les ténèbres et gémissent, mais trop tard, d'avoir oublié de vivre. — La jeunesse est prodigue du temps, les écoliers et tous ceux qui comptent sur un long avenir font bon marché de l'heure présente, ce n'est pas pour eux que Perse a écrit ce vers immortel :

Vive memor lethi; fugit hora; hoc, quod loquor, inde est.

Pensez à la mort! le temps fuit, le moment où je parle n'est déjà plus! — Le pédagogue de la satire IIIe gourmande un enfant paresseux; celui-ci allègue toutes sortes de raisons pour ne pas travailler. *Queritur crassus calamo quod pendeat humor*, l'encre trop épaisse ne coule pas au bout de la plume; *an tali studeam calamo?* que puis-je faire avec un pareil instrument? *Nigra quod infusa vanescat sepia lympha*, la sépia trop délayée ne laisse pas de traces sur le papier, etc. — Notons en passant ce liquide noir fourni par un mollusque céphalopode, la sèche (*sepia officinalis*, Lin.), d'où l'on extrait l'encre dite de la Chine.

L'écolier ne se borne pas à ces subterfuges, il a recours à un moyen plus efficace, qui est peut-être encore employé de nos jours. Voici son secret qu'il nous confie lui-même :

Sæpe oculos, memini, tangebam parvus olivo.

Je me souviens que, dans mon enfance, j'humectais mes yeux

avec de l'huile. — Pourquoi donc ? C'était pour être dispensé de réciter, devant la famille et les amis, un grand monologue de Caton près de se donner la mort. — Voilà une petite conjonctivite de formation nouvelle, une maladie provoquée par un procédé fort actif, à ce qu'il paraît, et qui était traditionnel parmi de jeunes drôles dont l'instinct malfaisant a toujours été fertile en inventions de ce genre.

Il y avait à Rome certains préjugés bons à connaître, surtout quand ils se rattachent à des dispositions organiques naturelles ou acquises. Ainsi Perse se moque d'un personnage doué d'un grand embonpoint et qui cultive la poésie. Nous ne voyons pas que le tissu graisseux et l'art des vers soient incompatibles, et cependant notre auteur a dit dans la I[re] satire :

..... Nugaris, quum tibi, calve
Pinguis aqualiculus propenso sesquipede exstet.

Ce reproche s'adresse à un de ces importuns qui vont partout récitant leurs vers, qui demandent qu'on leur parle avec franchise ; et Perse lui jette en passant ce conseil un tant soit peu brutal : Il est ridicule de se mêler de poésie quand on a un gros ventre qui avance d'un pied et demi. — Les Grecs disaient : *Ventris obesitas non gignit ingenium,* mais nous connaissons de belles exceptions à cette règle. Suétone a dit de Néron qu'il avait le ventre tombant, *ventre projecto.* On a tout lieu de croire que cette remarque est une allusion à cette petite infirmité du tyran, qui en avait une autre et bien plus grande, celle de faire de méchants vers.

Perse est impitoyable pour les mauvais poètes de son temps, il s'autorise de l'exemple de Lucilius, qui a déchiré la ville entière, *secuit urbem;* d'Horace, qui, avec un air caressant, ne passe pas un défaut à ses amis, qui cherche le faible de chacun, qui en rit et fait rire les autres, qui se moque de tout le monde :

Omne vates vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, et admissus circum præcordia ludit,
Callidus excusso populum suspendere naso.

Un pareil hommage est précieux venant d'un rival, d'un émule, et jamais on n'a mieux jugé l'ami de Mécène. Perse cite des vers de plusieurs poètes de son temps, et il s'écrie :

Hæc fierent, si testiculi vena ulla paterni
Viveret in nobis !

Se permettrait-on de pareilles niaiseries, si nous avions encore dans les veines un peu du sang de nos pères ? — C'est une paraphrase décente, sans nul doute, mais singulièrement pâle, et l'auteur pourrait se plaindre à bon droit du traducteur qui, sans pitié, énerve son malade, le châtre par condescendance pour la pruderie de nos oreilles.

C'est que Perse est un rude jouteur; sa plume, comme un burin d'acier, mord le bronze sur lequel ses vers sont gravés; c'est que sa phrase concise et serrée va droit au but, comme le trait que décoche un archer habile, et pénètre dans le cœur de ses victimes. Il est impitoyable pour le vice, et sa colère s'allume à mesure que le coupable est placé plus haut sur la scène du monde. Heinsius a dit de Perse : *Tam morosum et triste nobis scriptum reliquit, ut sinapi semper victitasse, aut in antro Trophonii oracula reddidisse videatur* (*De satir. Horat.*, page 138). Nous retrouvons dans ce passage une expression empruntée à Plaute (dans le *Truculentus*) et que nous avons signalée pages 73 et 74. Une telle appréciation du caractère de Perse est presque puérile, c'est méconnaître la vraie source de son talent, de son génie, et ne voir en lui qu'un malade, un hypocondriaque, un fou.

Ce poète inimitable naquit en Toscane, à Volterre, le 4 décembre 787 de Rome, c'est-à-dire l'an 34 de notre ère; il s'appelait Aulus, Persius, Flaccus; son père était chevalier romain. Venu à Rome vers l'âge de douze ans, il se lia d'une étroite amitié avec Annæus Cornutus, qui lui enseigna les principes de la philosophie stoïcienne. Ce fut chez Cornutus que notre poète rencontra un médecin grec, Claudius Agathernus, de Lacédémone, savant personnage qui exerça une influence considérable sur son esprit et lui donna cette fermeté qui brille dans ses ouvrages. Perse était de mœurs douces, d'une rare modestie, beau de visage, sobre et chaste, plein de tendresse pour sa mère et ses sœurs. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, laissant à sa famille une fortune considérable. Ses ouvrages ne furent publiés qu'après sa mort et produisirent une émotion profonde: chacun y voyait une énergique manifestation de sentiments généreux trop longtemps comprimés; c'était une protestation contre les barbaries de l'ancienne Rome, le triomphe de la sagesse sur l'odieux sensualisme qui avait régné si longtemps, à la honte d'une grande nation à qui le courage ne

pouvait tenir lieu de tout, et qui affectait un superbe dédain pour ce qui lui venait des étrangers.

Les hommes de la trempe de notre auteur ne pouvaient partager de pareils préjugés; ils recevaient avec reconnaissance les perfectionnements sociaux qui leur arrivaient de la Grèce; ils trouvaient dans les leçons de quelques philosophes une règle de conduite qui les relevait, à leurs propres yeux, de l'abaissement produit par les passions satisfaites, par de grossiers plaisirs qui dégradaient les âmes et avilissaient une nation désormais maîtresse du monde. Le temps était venu de rompre avec ces ignominies, de ne voir dans les hommes que des frères ayant des droits égaux à la protection de la loi et au respect de leurs semblables. Perse prêchait cette doctrine; il fut un des écrivains les plus moraux, les plus purs, au point que quelques-uns des premiers pères de l'Église l'ont presque considéré comme un chrétien.

Mais outre ces vertus, dont il était le prôneur zélé, il contribua encore à vulgariser des idées dont la source grecque n'est pas douteuse. Son ami Agathernus a dû contribuer à les lui faire connaître, à les lui rendre familières, et, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la fréquence des expressions médicales qu'on observe dans l'œuvre de Perse est le résultat de conversations habituelles avec un homme de l'art. Horace était lié d'amitié avec Musa, et cela se sent à la lecture des Épîtres et des Satires. Horace et Perse, vrais médecins des âmes, se trouvaient en sympathie directe avec les médecins du corps, ils se traitaient les uns et les autres de confrères, et de là cette influence réciproque sur leurs ouvrages. En cherchant bien, on trouverait de nos jours des liaisons analogues, et qui jettent un grand charme dans la vie privée de ceux qui préfèrent le culte désintéressé de la muse aux combinaisons lucratives dans lesquelles la conscience et l'esprit n'ont pas de place nécessaire.

Perse professe le mépris des richesses; il dit à un avare : *Vende animam lucro,* livre ton âme à l'intérêt; *mercare,* vends et trafique, et quand tu auras entassé des richesses, que te faudra-t-il encore ? Où t'arrêteras-tu ? Non, non, sachons nous contenter de peu ; *unge, puer, caules,* esclave, mets de la graisse dans les choux :

..... Mihi festa luce coquatur
Urtica, et fissa fumosum sinciput aure.

Quoi ! je ne mangerai, les jours de fête, que de l'ortie? — *Durum et agreste olus*, dit l'annotateur Farnabius. Voyons la seconde partie de ce festin économique, *sinciput fumosum aure fissa;* M. Perreau, qui vise à l'élégance, traduit ces mots par *un morceau de couenne enfumée,* et je défie le plus habile de savoir ce que cela veut dire. Pourquoi ne pas recourir au scoliaste qui, le premier, a commenté les satires de Perse, à ce Cornutus, le contemporain et l'ami du poète, et par conséquent fort en mesure de nous dire ce que signifient ces mots un peu étranges, je l'avoue? Voici l'explication : *Porcini capitis in fumo per aurem perforatam suspensi pars.* La chose n'est-elle pas assez claire ?

Mais ce n'est pas tout et mon embarras est grand. Cet homme qui mange si peu se reproche ses privations. Pourquoi, en effet, cherche-t-il à faire des économies? Pour un coquin de neveu qui dévorera des foies d'oies :

> Ut tuus iste nepos olim satur anseris extis,

et qui fera pis encore. — Mais là est la difficulté, et je comprends que les traducteurs aient reculé devant ce texte effronté. Ce neveu est un libertin, il a couru tous les mauvais lieux, et quand il est las des beautés vulgaires, dit M. Perreau, il va tenter l'aventure avec une patricienne. Voilà l'idée adoucie, costumée et capable de paraître en bonne compagnie, mais déguisée de telle façon qu'elle est difficile à reconnaître :

> Quum morosa vago singultiet inguine vena,
> Patriciæ immeiat vulvæ !

Le mot à mot de cette phrase est terrible, et il faut renoncer à trouver dans notre langue, non pas un équivalent, mais un simple à peu près. Juvénal s'est servi d'expressions semblables, Martial aussi, mais nous devons nous abstenir; même à l'égard des oreilles médicales nous sommes tenus à des ménagements. Perse a dit de lui-même :

> ..... Sum petulanti splene cachinno.

J'ai besoin de rire, il faut que ma rate se désopile. — Mais ne vous fiez ni à cette traduction ni à ce besoin de gaieté qui cache des violences. Le vengeur des crimes de Néron n'aurait eu aucun crédit auprès de la postérité, si son âme n'eût été aussi pure qu'élevée et son talent à la hauteur de son âme.

XV.

JUVÉNAL.

Nous avons affaire ici au juge sévère de Rome dégénérée, de Rome coupable, et sur qui les calamités vengeresses vont fondre de toutes parts. Un homme déjà vieux, un esprit rêveur qui a longtemps médité sur les maux de sa patrie, sent un jour sa patience épuisée; il s'indigne des turpitudes qui remplissent la ville des Césars, il voit partout le crime audacieux dominant une société corrompue; la Pudeur est remontée au ciel, Astrée l'a suivie :

> Paulatim deinde ad superos Astræa recessit
> Hac comite, atque duæ pariter fugere sorores.

Plein d'une vertueuse indignation, il prend la plume, écrit quelques satires, jette à la face de ce monde gangrené la vérité terrible, l'outrage brûlant, et, ce devoir accompli, s'éloigne pour aller mourir en exil, loin de ces hommes qui n'avaient pas rougi de ses invectives et continuaient, insolents triomphateurs, d'insulter à la morale, à la vertu, à l'humanité.

Nous possédons à peine quelques renseignements sur la vie de Juvénal : les biographes ont emprunté à Suétone des dates incertaines et l'on sait seulement qu'il naquit dans l'ancienne ville d'Aquinum, sous Caligula, qu'il vécut plus de quatre-vingts ans, et mourut dans la haute Égypte, où il avait été envoyé par Claude Néron. Le poète s'était moqué de Paris, histrion et favori de l'empereur, et celui-ci trouva plaisant de nommer Juvénal préfet d'une cohorte tenant garnison dans ces régions brûlantes; il était alors plus qu'octogénaire. *Id supplicii genus placuit, ut levi atque joculari delicto par esset.*

Juvénal a laissé quinze satires que nous allons examiner à notre

point de vue. Un commentaire médical sur ces pièces montrera jusqu'à quel point la langue scientifique de l'art de guérir était devenue usuelle, combien les poètes savaient y puiser d'expressions capables de donner à leur pensée un tour inattendu, un relief nouveau, et quelle étroite alliance s'était opérée entre des arts que l'on croirait si étrangers l'un à l'autre.

La première pièce de ce recueil a pour titre : *Cur satiras scribat*, Pourquoi Juvénal écrit des satires. Il nous le dit aussitôt. Un fiel amer bouillonne en mon foie brûlant :

Quid referam quanta siccum jecur ardeat ira.

Voilà, dès le début, la question médicale posée · la colère consume son foie desséché, c'est une physiologie spéciale qui a pour elle la consécration du temps et l'autorité de toutes les philosophies helléniques. Nous pourrions prouver, par des arguments sans réplique, que le poète a dit vrai en parlant ainsi ; mais ses violences n'ont le droit de nous intéresser qu'autant qu'elles rentrent dans l'ordre d'idées qui nous occupent.

On trouve dans la VIIe satire une attaque furibonde contre les avocats. Le poète s'adresse à un homme qui n'a pas de litière portée par huit esclaves mèdes, qui n'a pas d'anneau d'or au doigt, de nombreux clients qui l'accompagnent au Forum ; il lui dit : Allons, malheureux, les juges sont sur leur siége ; crie, épuise-toi en faveur de l'homme que tu défends, *rumpe miser, tensum jecur !* Dusaulx a traduit ces mots par *brise ta poitrine*, ce qui est une licence impardonnable. Tous les auteurs latins emploient les expressions consacrées, *pulmo*, *anhelat*, quand ils veulent signaler les violents efforts d'un orateur, mais ici c'est tout autre chose : il s'agit d'une violence morale, de l'énergie déployée par un homme agité d'émotions profondes, luttant contre une accusation grave, et cherchant à sauver la tête de son client.

Les idées anatomiques manquent de précision dans les vers de Juvénal, et cela n'a rien qui puisse nous surprendre ; mais il est moins facile de se rendre compte des acceptions diverses d'un mot dont le sens nous paraît strictement déterminé, et qui, chez les Latins, prend une tout autre valeur. Ainsi dans la Ire et dans la VIe satire, on trouve deux fois le mot *vesica*, qui n'a aucun rapport avec l'appareil urinaire. Juvénal, en parlant des coureurs de testaments qui se substituent aux héritiers légitimes, nous explique par quels moyens ils parviennent à leurs fins

honteuses. Comment se taire quand on voit ces misérables :

> Quum te submoveant, qui testamenta merentur
> Noctibus, in cœlum quos evehit optima summi
> Nunc via processus, vetulæ vesica beatæ ?

Nous ne nous chargeons pas de traduire mot à mot des vers dont la crudité obscène ne peut passer dans notre langue. Remarquons seulement que l'expression *vesica* se rapporte à l'organe génital, qu'il a la même signification dans ce passage fameux où l'on voit Tuccia transportée de plaisir à l'aspect du danseur Bathylle qui dessine ses poses voluptueuses :

> Chironomon Ledam molli saltante Bathyllo,
> Vesicæ non imperat.

Il ne s'agit pas ici d'une incontinence d'urine; les annotateurs des meilleurs temps nous disent : *Vesica, illa pars quæ mulier est*, et cela ne peut nous laisser aucun doute sur la nature des émotions dont parle notre poète.

On briguait les héritages à l'aide de moyens différents ; les empoisonnements étaient à la mode : Britannicus y succomba ; Claude périt après avoir mangé un champignon vénéneux, substitué au bolet comestible ; et enfin voici une dame romaine, *matrona potens*

> ..... quæ molle Calenum
> Porrectura viro miscet sitiente rubetam.

Elle mêle au doux vin de Calène (excellent cru de la Campanie), le *rubeta*, sorte de poison fourni par un crapaud, *forte a bufone venenum ita dici potest, quod inter rubos degat.* On a démontré tout récemment que le fluide visqueux contenu dans les pustules qu'on observe sur le dos de ce reptile, est un poison assez violent et capable, par exemple, de tuer en quelques minutes un oiseau auquel on l'inocule.

C'est en considérant de telles infamies que Juvénal sent fermenter sa bile et bouillonner son sang ; sa colère s'allume et lui tient lieu de muse :

> Si natura negat, facit indignatio versum.

Il attaque tous les vices, toutes les passions, il déclare une guerre impitoyable à ce monde corrompu qui a perdu jusqu'aux dernières notions du bien : les désirs, les craintes, la colère, la volupté, les joies, les brigues, tels sont les matériaux de mon livre :

Quidquid agunt homines, votum, timor, ira, voluptas,
Gaudia, discursus, nostri est farrago libelli.

Juvénal nous peint bien la vie privée de ses compatriotes. Ainsi, les clients, la sportule, grande affaire à Rome pour tous les citoyens oisifs qui laissaient aux esclaves les professions lucratives. Chacun s'attachait à un patron qui le nourrissait, et, vrai serf inféodé au maître, devenait une machine électorale destinée à briguer les emplois, à faire sortir du scrutin, non pas l'homme le plus capable de servir son pays, mais celui qui était le plus riche, le plus libéral.

Voici un de ces mendiants qui attend sa pitance ; il se tient près de la porte, et ne veut pas céder sa place.

Cur timeam ? Dubitem ve locum defendere ? Quamvis
Natus ad Euphratem, molles quod in auræ fenestræ
Arguerint, licet ipse negem ?

Qu'ai-je à craindre ? Céderai-je mon rang, bien que je sois né vers l'Euphrate, ainsi que l'atteste mon oreille percée ? je ne le nie pas. — Et d'ailleurs, ajoute-t-il, j'ai au Forum cinq boutiques qui me rapportent, etc. — Nous ne relevons ce passage qu'à cause de l'oreille percée de cet individu, *auræ fenestræ*. Voilà un signe diagnostique de nationalité, et c'est la seule chose qu'il nous importe de constater ici.

La sportule des clients était mince, mais les patrons se traitaient bien. Juvénal le dit :

..... Quanta est gula, quæ sibi totos
Ponit apros, animæ propter convivia natum.

Quelle gourmandise ! se faire servir un sanglier, un monstre destiné à de nombreux convives ! — Nous verrons, dans Martial, des prodiges de goinfrerie accomplis au grand détriment de leurs auteurs. Juvénal ajoute :

Pœna tamen præsens, quum tu deponis amictus,
Turgidus, et crudum pavonem in balnea portas.
Hinc subitæ mortes, atque intestata senectus.

Mais la punition te menace, surtout lorsque, plein d'aliments, tu te rends au bain, où l'on te sert un paon indigeste. On voit alors des trépas foudroyants et des vieillards intestats. — Pareille scène se retrouve dans Horace, dans Perse, et montre que les effets terribles de certaines indigestions étaient parfaitement connus et appréciés.

Les délateurs à Rome ont joué un terrible rôle sous le règne de Domitien, de Tibère et de Néron. Le pouvoir était ombrageux et cruel; la mort, avec des raffinements de barbarie, était la punition d'un soupçon, et si l'on s'avisait de dire un mot sur Tigellinus, le favori du prince, on expiait son forfait par des supplices effroyables.

Pone Tigellinum... tæda lucebis in illa,
Qua stantes ardent quo fixo gutture fumant,
Et latum media sulcum diducit arena.

Nomme Tigellinus, et bientôt ton cadavre, accroché par le cou, brûlera comme une torche ardente, ou bien, traîné dans l'arène, y creusera un funèbre sillon. — Le crime marchait la tête haute; voici un personnage *qui dedit tribus patruis aconita,* et qui, étendu sur les coussins de sa litière, jette à la foule un regard insolent.

Cette première satire est pleine de véhémence, de menaces, d'indignation; le poète ne voit autour de lui que crimes et misères, mais son courage est à la hauteur de sa vertu, il accepte la terrible mission de dire la vérité à tout ce qui l'entoure, et nous trouvons dans ses invectives brûlantes un grand nombre de passages, de phrases, de mots qui sont empruntés à la médecine.

La seconde satire a pour titre *Hypocritæ,* les Hypocrites, et nous allons voir que le poète ne reculera pas devant la lourde tâche qu'il s'est imposée. *Fronti nulla fides!* s'écrie-t-il dès le début; Ne vous fiez pas au visage! Et aussitôt le voilà qui nous montre un prétendu philosophe, aux habitudes socratiques, affectant la rudesse d'un homme de bien :

Hispida membra quidem et duræ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum.....

Ceux-là ne s'épilent pas comme les voluptueux; on croirait, à voir leurs membres hérissés de poils, qu'il y a en eux une âme énergique et honnête, mais poursuivez votre examen, et vous trouverez les signes honteux d'un vice immonde :

..... Sed podice levi
Cæduntur tumidæ, medico ridente mariscæ.

Il y a là un acte chirurgical important, la section de tumeurs occupant la marge de l'anus; tumeurs désignées sous le nom

de marisques, et dues, suivant toute probabilité, à des pratiques familières aux Orientaux. Ce sujet scabreux se retrouve à chaque page des satiriques latins, et nous n'avons pas à nous en occuper ici ; mais ces tumeurs, qui avaient acquis une sorte de notoriété, que chacun reconnaissait comme le signe pathognomonique de coutumes abominables, quelle est leur valeur médicale, et jusqu'à quel point le médecin qui les rencontrait chez un client avait-il le droit de se moquer de lui et d'y voir la preuve de mœurs criminelles ?

On trouve dans les *Variorum* la note suivante : *Nam mariscæ tumidæ, seu ulcera inflata ex fœdo et non nominabili coïtu masculo nata, cæduntur et secantur ferro.* Le scoliaste ajoute : *Itali nostro tempore talia non secant, sed urunt argentea quadam lamina candenti.* Le mot *marisca* vient du chaldéen *maras, fricare.* La plupart des traducteurs ont pensé qu'il s'agissait ici d'ulcères, mais, évidemment, ce sont des tumeurs avec des érosions superficielles, et la main du chirurgien était indispensable à leur guérison. Cela n'autorisait pas l'homme de l'art à oublier sa dignité, à rire d'un mal qui aurait fort bien pu dépendre d'une autre cause ; les hémorrhoïdaires ne sont pas nécessairement affiliés à la secte socratique, et en présence d'un diagnostic souvent fort difficile, il est de règle de s'abstenir. Mais Juvénal, qui attaque le malade, ne se croit pas tenu de ménager le médecin.

Notre embarras est grand en présence de certains passages qui montrent à nu les effroyables turpitudes des Romains, maîtres du monde et si peu maîtres de leurs passions. Juvénal arrache tous les masques, il appelle par leur nom les infâmes qui, affichant la vertu, s'abandonnent aux plus hideuses débauches ; les hommes qui, *de virtute locuti, clunem agitant.* Chacun se défend de son mieux, et voici le langage que leur prête le poète : Vaut-il mieux que moi, cet ingambe qui se raille d'un boiteux ? *Loripedem rectus derideat, Æthiopem albus,* le blanc qui se moque de l'Éthiopien ? Que dirait-on de Verrès dénonçant un voleur ; Milon, un meurtrier ; Clodius, un débauché ; Catilina, un Céthégus ? Le poète va plus loin, il se plaint de l'empereur qui exhume de vieilles lois pour punir l'adultère :

Quum tot abortivis fecundam Julia vulvam
Solveret, et patruo similes effunderat offas.

Il n'y a guère que la poésie qui ose dire de semblables choses,

Domitien et ses infamies sont là dans des vers brûlants. Juvénal reproche à ce grand hypocrite des crimes odieux, et nous ne savons comment traduire en prose les mots énergiques dont la crudité nous épouvante. Un poète a mis sa muse au service de cette muse latine qui affecte une singulière prédilection pour les expressions anatomiques; M. Constant Dubos a ainsi rendu les trois vers de Juvénal :

Quand de ses flancs brisés par tant d'avortements,
Julia rejetait les fruits de ses débauches,
Images de son oncle, effroyables ébauches.

Nous aurons occasion de revenir sur une traduction qui nous intéresse à bien des titres. M. Dubos est docteur en médecine et, par cela même, il s'est trouvé dans des conditions excellentes pour saisir et rendre la pensée de Juvénal. Les passions que le poète poursuit de sa haine sont de vraies maladies, il les étudie, les décrit, en signale le remède. Il y a dans son œuvre un certain caractère médical qu'on ne peut méconnaître, et M. Dubos, mieux qu'aucun des plus habiles professeurs d'humanités, pouvait aborder de front des difficultés que les littérateurs ont déclarées insurmontables. Notre confrère s'est cru en pleine clinique, il a touché ces ulcères d'une main ferme; il ne s'est pas effrayé d'horreurs qui causent tant de répugnance aux gens du monde, il a eu le courage d'appeler les choses par leur nom; il a usé de son droit de médecin, et personne ne s'est jamais trouvé dans d'aussi bonnes conditions pour traduire une œuvre pleine de mots techniques que la science seule peut employer, car elle est chaste et pure; son but est d'enseigner et non de corrompre, elle a le droit de tout dire, car elle ne parle que pour être utile. Mais poursuivons notre examen.

Les hommes disent beaucoup de mal des femmes, et Juvénal lui-même, dans la VIe satire, a dépassé toutes les bornes de la médisance. On trouve, dans la satire IIe, une violente réplique à sa plaidoirie cruelle : une certaine Lauronia défend son sexe avec force, ou plutôt elle attaque la partie adverse sans aucun ménagement. Il faut convenir que c'est de toute justice, et que nous méritons une riposte énergique. *Tertius e cœlo cecidit Cato,* un troisième Caton nous est tombé du ciel, dit-elle à son interlocuteur ; mais dites-moi, philosophe austère, qui vous vend les parfums qu'exhale votre barbe ? Enseignez-moi, sans rougir,

la boutique où vous les achetez; *sed tamen unde hæc emis, hirsuto spirant opobalsama collo quæ tibi?* Où sont les vertus antiques des premiers Romains, la sobriété, la modestie, la pudeur gardienne du sanctuaire vénéré de la famille? *Comedunt coliphia paucæ.* Quelques-unes parmi nous se nourrissent du pain des athlètes! il y en a qui aiment à lutter, mais ce sont de rares exceptions. — Qu'entend-on par *coliphia?* Les commentateurs nous apprennent qu'on nommait ainsi une sorte de pain ayant la forme d'un phallus, et qui était destiné à la nourriture des lutteurs de profession. Quelques femmes, ambitieuses de gymnastique, cherchaient à développer leurs forces, *luctantur paucæ,* et nous verrons jusqu'où s'étendait leur prétention à cet égard. Lauronia déclare que ces travers sont rares parmi les femmes; elle reproche aux hommes de se livrer à des travaux de l'autre sexe, de végéter dans une mollesse honteuse, et enfin, quand elle nous a écrasés sous cette grêle d'arguments invincibles, elle ajoute ce dernier vers devenu proverbial:

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

On pardonne aux corbeaux, on punit les colombes; — c'est encore comme cela aujourd'hui, et il en sera probablement toujours de même. Mais passons à un autre chapitre.

Voici une question de contagion indiquée dans la même satire: les mauvais exemples sont dangereux, *dabit hanc contagio labem, et dabit in plures;* de la même manière qu'un troupeau se trouve infecté de la gale, parce qu'une seule bête en est atteinte:

..... Sicut grex totus in agris
Unius scabie cadit et porrigine porci,
Uvaque conspecta livorem ducit ab uva.

Ovide, dans ses *Remedia amoris,* a dit à peu près la même chose (Voyez page 248). Juvénal est bien plus explicite. Ainsi, il se sert des mots *scabies* et *porrigo,* deux affections cutanées qui ont gardé jusqu'à nous leur nom scientifique, et qui se communiquaient facilement. Le poète ajoute qu'un grain gâté, dans une grappe de raisin, détermine la même altération dans les parties voisines; ce qui n'est pas prouvé, mais nous ne nous montrerons pas trop rigoureux sur ce chapitre: on comprend la pensée du poète et cela suffit.

Il poursuit de ses vers les plus mordants certains efféminés qui

ont recours à des pratiques bizarres pour se donner des qualités physiques dont on peut contester les avantages :

> Ille supercilium madida fuligine tactum
> Obliqua producit acu, pinguitque trementes
> Attollens oculos.

Celui-ci, levant ses yeux qui clignottent, se peint les sourcils avec une aiguille trempée dans la suie ; celui-là... — Mais nous n'avons pas à nous occuper des raffinements d'un sybaritisme honteux ; remarquons toutefois que ces coutumes se sont conservées et que, dans tout l'Orient, on use encore des mêmes procédés. Les hommes ne poussent plus aussi loin la recherche des cosmétiques, ils ne se couvrent plus le visage d'une couche légère de pain pétri, comme certain empereur qui, aux champs de Bebriac, et lorsqu'il s'agissait pour lui du trône, s'abandonnait à des soins minutieux :

> Et pressum in faciem digitis extendere panem.

Il va sans dire que ces merveilleux ne pouvaient se passer de miroirs ; chacun avait le sien, richement orné ; et, à ce sujet, je suis bien aise de vous dire que Cicéron attribue l'invention du premier miroir en métal à Esculape lui-même. Les femmes ne savent pas assez à quel point elles nous doivent de la reconnaissance. Au surplus, la statue classique de ce dieu est toujours accompagnée de l'instrument en question et du serpent qui s'enroule autour de son manche.

Nemo repente fuit turpissimus, a dit Juvénal dans cette même satire IIe ; il signale les progrès des vices qui ont envahi la nation romaine, qui l'ont abrutie et dégradée. Les plus grands noms des temps consulaires sont tombés dans des ignominies cent fois pires que le néant ; un Gracchus se marie publiquement à un..... Mais encore une fois cela ne nous regarde pas, à moins toutefois que nous ne signalions l'intervention d'un chirurgien dans l'accomplissement d'un caprice impérial. Les Grecs étaient habiles en ce genre de supercherie. *Mulier nempe ipsa videtur,* c'est à s'y méprendre,

> ..... Vacua et plana omnia dicas
> Infra ventriculum, et tenui distantia rima.

On voit que l'imitation est portée aussi loin que possible, et cependant le poète nous parle ici des acteurs qui remplissaient sur lascène des rôles de femme. Néron alla plus loin, et l'histoire

nous a conservé d'horribles détails sur ce fait incroyable. Il fallait mutiler un homme, lui donner une certaine ressemblance avec une femme, et justifier, du moins en apparence, des unions sacriléges qu'on croirait impossibles, si la débauche, dans ses caprices furibonds, n'était capable de tout. Mais de semblables horreurs portaient avec elles leur punition :

> Interea tormentum ingens nubentibus hæret,
> Quod nequeunt parere, et partu retinere maritos.

L'épouse est inféconde, le mari ne peut espérer le doux nom de père, et tous deux s'en désolent. — C'est vraiment dommage! *Nil animis in corpora juris natura indulget,* la nature leur refuse un miracle, *steriles moriuntur!* En vain cette sorte de monstre a vidé les flacons d'une sorcière, en vain il a tendu la main au luperque qui frappe en courant, *et illis*

> Turgida non prodest condita pyxide Lyde,
> Nec prodest agili palmas præbere luperco.

La grosse Lyda composait des philtres souverains en cas de stérilité; elle faisait porter aux femmes une petite boîte renfermant une araignée : *ferunt physici mulierem sterilem concipere posse, si pixide inclusam araneam gestet in sinu.* Nous ne garantissons pas la recette.

Cherchons, et peut-être trouverons-nous le moyen de sortir de cette fange. La IIIe satire, consacrée aux *Urbis incommoda,* semble nous promettre moins de crimes; son titre indique des inconvénients physiques, *lapsus tectorum,* la chute des toits, *incendia,* et enfin *Augusto recitantes mense poetæ,* les poètes qui, au mois d'août, vous récitent leurs œuvres. Tout cela n'est pas bien terrible; voyons si nous irons jusqu'au bout de ces 372 vers sans rencontrer des choses de notre compétence.

Umbritius est le personnage à qui Juvénal a confié le soin de lancer une malédiction sur Rome; il est mécontent de tout, il fuit la ville, il va se réfugier à Cumes, et avant de quitter des lieux où il a vécu longtemps, où il n'a pu réussir à l'aide de moyens honnêtes, *quando artibus honestis nullus in urbe locus,* il donne un libre cours à sa bile et passe en revue toutes les choses qu'on peut reprocher à la capitale de l'univers :

Quid Romæ faciam? mentiri nescio. Que ferai-je à Rome? je ne sais pas mentir. Voir tous les jours des hommes qui demandent

la mort d'un autre homme, en abaissant le pouce, *verso pollice vulgi quam libet occidunt populariter*, et qui, en sortant du cirque, vont affermer les latrines publiques : *inde reversi conducunt foricas*. Le pouce levé ou abaissé, comme nous l'avons dit ailleurs, décidait du sort d'un gladiateur ; les vestales elles-mêmes demandaient la mort de celui qui leur avait déplu.

Je ne sais pas mentir, je ne puis louer un méchant livre, *librum si malum est, nequeo laudare ;* je ne sais pas promettre à un fils le futur trépas de son père, *funus promittere patris nec volo, nec possum ;* et enfin, *ranarum viscera nunquam inspexi*, je n'ai jamais interrogé les entrailles des grenouilles. On s'accorde à voir dans ces derniers mots une allusion au venin des crapauds, *rubeta*, dont nous avons parlé dans la Ire satire. Cela est possible, mais j'incline à penser qu'il ne s'agit ici que de l'examen des viscères de ce reptile ; c'est un acte d'aruspice et non pas d'empoisonneur. Un vénérable maître, M. le professeur Duméril, a publié il y a longtemps un mémoire fort intéressant sur les services rendus à la science de l'homme par les grenouilles. Il est peu de découvertes en anatomie et en physiologie qui ne doivent quelque chose à ce pauvre animal dont il est si facile d'interroger les organes intérieurs, qui résiste si bien et si longtemps à des mutilations effroyables, et qui offre à l'expérimentateur des moyens si simples de constater la plupart des phénomènes de la vie jusque dans le sein des viscères les plus importants. Umbritius se vante de n'avoir jamais éventré des grenouilles, mais alors ces cruautés servaient à d'absurdes superstitions, tandis que depuis elles ont pu invoquer un but légitime et se faire absoudre par l'utilité qui en résulte.

Juvénal n'aimait pas les Grecs, les Syriens, tous ces étrangers amenés à Rome à la suite des triomphateurs ; aussi Umbritius entame contre eux une déclamation pleine de fiel : à l'entendre, ils se sont emparés de la ville et ont y apporté des coutumes nouvelles, le luxe, les vices ; et, crime impardonnable ! leur langage se substitue au latin :

> Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes,
> Et linguam, et mores...

C'est la thèse des vrais Romains ; ils s'indignent de ces nouveautés, attribuant l'altération des mœurs à des intrus qu'ils détestent, sans songer que ces inconvénients nécessaires sont large-

ment compensés par les sciences, par les arts, par les lettres venus en même temps que ces hommes et qui ont jeté un si vif éclat sur le siècle d'Auguste. Ces choses excellentes ont donné lieu à de déplorables excès, personne ne le nie; mais la barbarie ne peut durer éternellement, les nations veulent en vain s'isoler, la Chine elle-même sera envahie, civilisée, et l'humanité s'applaudira de cette dernière conquête.

Mais en ces temps lointains et sous l'influence des impressions présentes, la satire reproduisait avec une joie amère les invectives que l'on entendait sortir de la bouche du vieux parti romain. Sais-tu ce qu'est un Grec? dit le poète; c'est un homme jouant tous les rôles :

> Grammaticus, rhetor, geometres, pictor, aliptes,
> Augur, schœnobates, medicus, magus.

Grammairien, rhéteur, géomètre, peintre, baigneur, augure, danseur de corde, médecin, magicien; il sait tout, *omnia novit;* et si par hasard, quand il a faim, vous lui ordonniez d'escalader le ciel, il y monterait aussitôt :

> Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.

Tout cela est fort plaisant; mais au milieu des talents divers que possède le Grec, nous voyons figurer la médecine, et encore est-elle placée aussi mal que possible, entre un acrobate et un sorcier. Cela prouve que, même au temps où vivait Juvénal, les médecins n'avaient pas encore une position scientifique bien importante; que la plupart d'entre eux appartenaient à une classe d'industriels médiocrement honorée à Rome; que l'on pouvait, sans injustice, les reléguer parmi celles qui n'avaient pas encore conquis une juste estime dans la société romaine. Cependant nous pouvons nous consoler un peu des mépris du satirique en voyant qu'il enveloppe dans le même anathème des professions libérales comme les grammairiens, les rhéteurs et même les géomètres. Ce voisinage au moins n'a rien qui nous répugne.

Les Grecs dont parle Juvénal mettaient au service de leur ambition une merveilleuse souplesse de caractère, leur devise était : Tout à tous, aussi le succès ne leur manquait guère. Habiles à composer leur visage sur celui du maître, ils flattaient; c'est le grand secret de plaire; ils applaudissaient en toute occasion, même dans des circonstances singulières :

Si bene ructavit, si rectum minxit amicus.

Les éructations, que l'on dissimule avec tant de soin chez nous et dans beaucoup d'autres pays, ne sont pas considérées comme une incongruité chez les Arabes. Les gaz s'échappant de l'estomac sont l'indice d'une bonne digestion, d'une bonne santé, et les Orientaux diraient volontiers, à ceux qui rotent, comme nous à ceux qui éternuent : Dieu vous bénisse ! Quant au second chapitre, *rectum minxit*, il y a là un signe évident de vigueur, de jeunesse, et puisque ces actes s'accomplissaient en public, il n'est pas étonnant qu'ils fussent l'occasion de remarques de ce genre et de compliments analogues. Mais notre Grec ne se borne pas à cela ; il félicite le patron qu'il encense d'une autre chose bien difficile à dire en français :

Si trulla inverso crepitum dedit aurea fundo.

Dusaulx n'a pas osé traduire ce vers, et bien d'autres ont fait comme lui. Une longue note latine de M. Achaintre donne tous les éclaircissements nécessaires sur ce passage si dégoûtant. Nous emprunterons encore à M. Constant Dubos deux vers de son excellente traduction. Nous l'avons dit, ce confrère se croit ici en pleine clinique, il ne recule devant aucune expression, jugez-en :

De son anus béant si la charge élancée
Tombe avec bruit dans l'or de sa chaise percée.

C'est une paraphrase, mais elle dit tout ; elle dit trop, sans doute, et nous regrettons les derniers mots qui ne rendent pas *trulla aurea*. Mais hâtons-nous de passer outre, car, si médecin que nous soyons, nous devons être discrets et ne pas abuser de ces particularités de garde-robe bonnes à réjouir les Purgon et les Diafoirus de Molière.

Les vers de Juvénal ont un merveilleux coloris, il leur donne une forme piquante ; l'expression qu'il emploie est toujours juste, mais elle est surtout pittoresque. En voulez-vous la preuve ? lisez ceci :

..... Nam, quum facilem stillavit in aurem
Exiguum de naturæ patriæque veneno,
Limine submoveor ;

Dès qu'un Grec a versé dans la crédule oreille du patron quelque goutte du poison dont il est pourvu par la nature, je suis mis à la porte ; *perierunt tempora longi servitii*, on oublie mes anciens

services. — Le flatteur habile n'oublie rien, lui, il loue à tout propos, *sermonem indocti*, la parole d'un imbécile; *faciem deformis amici*, le laid visage d'un ami :

> Et longum invalidi collum cervicibus æquat
> Herculis, Antæum procul a tellure tenentis.

Pour lui un malade au col long et maigre est un Hercule capable d'étouffer Antée loin du sol protecteur. —

Si Juvénal est un grand peintre, il est aussi un excellent moraliste; il a creusé le sol humain jusque dans ses profondeurs les plus cachées, et ce pauvre Umbritius dit bien vrai quand il laisse échapper, avec un soupir, ces mots :

> Nil habet infelix paupertas durius in se
> Quam quod ridiculos homines facit.

La plus grande amertume de la misère, c'est qu'elle va jusqu'à rendre ridicules ceux qui en souffrent le plus. — Mais tout en étudiant ainsi notre cœur, il n'oublie pas les infirmités du corps, il en signale même les causes, et nous devons ici une mention particulière à des vers qui ont un grand mérite à nos yeux. Le poète parle du séjour de la campagne, de l'air pur qu'on y respire, du calme qui s'y trouve, et il oppose à ces avantages les graves inconvénients de la vie qu'on mène à Rome :

> Plurimus hic æger moritur vigilando : sed illum
> Languorem peperit cibus imperfectus, et hærens
> Ardenti stomacho.

Ici, plus d'un malade meurt d'insomnie; une mauvaise nourriture produit ces langueurs et surcharge l'estomac qu'elle irrite. — On ne dort pas à Rome, même à prix d'argent, et c'est là ce qui nous tue, *inde caput morbi*. Le bruit est tel, dans les rues de la ville, que le sommeil de Drusus et des phoques n'y pourrait résister :

> Eripient somnum Druso vitulisque marinis.

Il y a là une allusion que nous ne comprenons pas, un fait dont la tradition s'est perdue et que les scoliastes ont passé sous silence. Quant aux veaux marins qui dorment si profondément, nous n'avons pour garant de cette particularité d'histoire naturelle que les opinions de Virgile et de Pline, mais peu nous importe.

La foule est énorme dans les rues de Rome, *magno populus premit agmine lumbos qui sequitur;* celui-ci me frappe du coude,

ferit hic cubito, celui-là me heurte au front, *capiti incutit;* cet autre m'atteint de ses jambes crottées, *pinguia crura luto,* et enfin je suis assailli de toutes parts. Vous voyez que le poète désigne avec exactitude les parties atteintes et que sa description est exacte.

Examinons maintenant la IVe satire, celle que l'on connaît sous le nom de *Rhombus,* le Turbot. Chacun sait de quoi il s'agit. Un monstrueux poisson de cette espèce fut pris par un pêcheur dans l'Adriatique, en face d'Ancone, et l'heureux possesseur de cette pièce rare se hâta d'en faire hommage à l'empereur :

> ..... Jam letifero cedente pruinis
> Autumno, jam quartanam sperantibus ægris.

C'était au temps où l'automne cède la place à l'hiver, quand les malades sentent venir la fièvre quarte. — On a prodigué les explications à propos du mot *sperantibus;* on a dit que la fièvre quarte servait de crise à d'autres maladies, qu'elle ne tuait pas, qu'il ne fallait pas la guérir, et bien d'autres imaginations analogues, ressources d'une médecine impuissante, sorte de fatalisme qu'on ne rencontre pas seulement chez les gens du peuple. Nous ne voulons voir, dans le mot de Juvénal, qu'une expression poétique ; *sperantibus* est pour *timentibus.* Nous n'oublierons pas que Virgile a dit :

> Hunc ego si potui tantum sperare dolorem.

et nous pourrions multiplier ces exemples d'une forme littéraire qui prend sa source dans le génie de la langue grecque.

Mais Domitien fait appeler près de lui les sénateurs; ils arrivent en toute hâte, autant que le leur permettent l'âge et les infirmités; en voici un, Montanus, à qui son gros ventre allonge le chemin :

> Montani quoque venter adest abdomine tardus.

Cet autre est aveugle, il admire à gauche le poisson qui est à droite; vil courtisan, il flatte le maître redoutable, *cæcus adulator, grande et conspicuum nostro quoque tempore monstrum*, dit Juvénal; et cette revue des sénateurs est écrite avec une verve prodigieuse.

Montanus l'aveugle était de l'ancien temps, il avait connu Néron et ses nuits de débauches, l'art du tyran à renouveler son appétit rassasié , *aliam famem,* lorsqu'il s'était abreuvé d'un Falerne brûlant, *quum pulmo Falerno arderet.* L'expression *pulmo* est de

nature à nous causer quelque embarras. Le vin enflamme l'estomac, mais le poète établit des rapprochements de par les droits souverains de sa muse, *vesica* remplace *cunnus*, *meiere* veut dire *semen emittere*, analogie de figure et d'usage, comme il appartient au génie d'en créer et qui donne aux vers des grands poètes une couleur qu'on ne saurait trop admirer.

Voici le tour des parasites. La v[e] satire flagelle ces gloutons qui souffrent si patiemment le dur esclavage de leur ventre; elle leur reproche les viles complaisances qu'ils déploient pour obtenir un souper, et quel souper! On vous donne un vin qui ne serait pas bon à dégraisser la laine, *vinum quod succida nolit lana pati*, et qui vous transforme en Corybantes. Vous vous injuriez, vous vous battez, *rubra deterges vulnera mappa*; les serviettes servent à étancher le sang de vos blessures, et pendant vos combats, le patron s'abreuve d'un vin récolté sous les anciens consuls.

> Si stomachus domini fervet vinoque ciboque,
> Frigidior Geticis petitur decocta pruinis.

Si les aliments et les boissons brûlent son estomac, on lui verse une eau glacée, plus froide que les frimas des Gètes. —

Le menu du dîner de Virron ne nous apprend rien d'intéressant sur le régime alimentaire des Romains du temps de Juvénal; les champignons y figurent, les espèces douteuses sont pour les amis subalternes, le bolet exquis n'est que pour le maître :

> Vilibus ancipites fungi ponentur amicis,
> Boletus domino,

comme ceux dont se régalait Claude jusqu'au moment où Agrippine lui en servit un qui le dispensa d'en manger d'autres, *post quem nil amplius edit*. — Voilà des traits qu'on rencontre dans l'œuvre de notre poète, qui rendent sa lecture si attachante, si instructive, et qui justifient l'admiration de la postérité. Et lorsqu'il a stigmatisé les effrontés gourmands si patients aux outrages de quiconque les nourrit, il s'écrie : *Ille sapit qui te sic utitur!* Il fait bien, celui qui vous traite ainsi! — Qui se laisse outrager mérite qu'on l'outrage, dit M. Const. Dubos; *omnia ferre si potes, et debes*, et il a raison.

Nous arrivons à la diatribe contre les femmes qui constitue la vi[e] satire. Jamais la violence n'atteignit de pareilles limites.

Si le parasite bafoué, ne pouvant plus dissimuler sa rage, laisse déborder sa bile en pleurs amers, *ut per lacrymas effundere bilem cogaris,* que feront les malheureuses auxquelles le poète prodigue les plus sanglantes invectives? Juvénal entre brusquement en matière, il parle de la femme primitive, sauvage, dont le mari mangeait des glands, *glandem ructante marito;* qui nourrissait ses enfants de son lait, *portanda ferens infantibus ubera magnis,* si différente de Cynthie et de cette autre (Lesbie), à qui la mort d'un passereau coûta tant de larmes :

..... Haud similis tibi, Cynthia, nec tibi, cujus
Turbavit nitidos exstinctus passer ocellos.

Donc la femme aujourd'hui n'a plus les vertus d'un autre âge, elle a oublié ces mœurs si pures, cette pudeur si délicate; le monde en vieillissant s'est corrompu :

Viderunt primos argentea sæcula mœchos,

Et cependant, Posthumus, tu prétends prendre femme? On te croyait sage, et tu te maries! *Certe sanus eras. Uxorem ducis!* — *Sanus* veut dire ici sain, bien portant, raisonnable, il s'agit du corps et non de l'esprit, comme le prouve un passage que nous allons rapporter.

Ursidius veut avoir des enfants, il lui faut, à lui, vieux libertin, une femme de mœurs antiques, *antiquis uxor de moribus quæritur. O medici, mediam pertundite venam!* Médecins, ouvrez-lui la veine! Nous ne devons pas, nous, omettre l'expression *mediam.* Il s'agit d'un vaisseau spécial, celui que l'on désignait à l'instrument de l'opérateur, la veine médiane, qu'on nommait encore *vena nigra*, et qui établit une communication entre la basilique et la céphalique. Les commentateurs nous renvoient aux œuvres de Paul d'Ægine et d'Ætius, à propos de la convenance de cette saignée chez les maniaques et les frénétiques.

Nous ne pouvons suivre Juvénal dans la description qu'il donne de toutes les impudicités de ses héroïnes, le latin seul affronte ces horreurs, et M. Const. Dubos lui-même, armé de son double privilége de médecin et de poète, a senti chanceler sa muse dans cette lutte désespérée. Ainsi Hippia, femme d'un sénateur, s'enfuit en Égypte avec un gladiateur; la mort ne l'effraye pas, car les femmes montrent un grand courage dans les choses qui les déshonorent :

Fortem animam præstant rebus, quas turpiter audent.

— S'il s'agit de suivre un amant sur la mer lointaine, *stomacho valet ;* si c'est un mari, *illa maritum convomit.* Mais quel est donc ce héros qui a séduit à ce point Hippia ou toute autre femme? C'est un vil histrion, Sergius, déjà vieux, privé d'un bras, *secto lacerto,* attendant son congé, *requiem sperare,* et qui brille surtout par ses difformités; la pression d'un casque pesant a produit sur son front une excroissance charnue qui lui descend sur le nez, *attritus galea, mediisque in naribus ingens gibbus ;* ses yeux éraillés distillent sans cesse une humeur corrosive, *acre malum semper stillantis ocelli.* Ces détails chirurgicaux sont d'une précision remarquable.

Il en est d'autres que nous devons passer sous silence : la scène où Messaline, quittant la couche de Claude, va dans un mauvais lieu afin de se livrer à tous les excès d'une véritable nymphomaniaque.

Ce tableau d'un grand maître a souvent été copié, on a voulu assouplir notre langue si chaste aux exigences de la muse latine, on a lutté contre des difficultés insurmontables ; depuis Thomas l'académicien jusqu'à M. Const. Dubos, les poëtes français ont essayé de traduire des vers où l'indignation de Juvénal éclate comme le tonnerre ; nous ne relèverons ici qu'une seule expression, celle qui semble porter avec elle une excuse en faveur de cette femme dévergondée. *Ultima cellam clausit,* la dernière elle ferme sa loge, elle s'en va, *adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,* d'ardents prurits encor, de spasmes harcelée, comme le dit avec bonheur M. C. Dubos, *et lassata viris, sed non satiata recessit.* Ne nous est-il pas permis, à nous médecins, de voir, dans cette scène effroyable, un des cas de nymphomanie que la science recueille et cherche à guérir? Est-ce donc là un acte de la volonté, et n'est-ce pas plutôt un entraînement instinctif, irrésistible, que le médecin entoure de ses soins et de sa pitié? Tous ceux qui ont suivi la clinique de la Salpêtrière ou qui ont connu des établissements consacrés au traitement des maladies mentales, ont vu des faits analogues. Il y a là des Messalines qui n'ont rien à démêler avec la morale, témoin cette jeune fille qu'Esquirol avait traitée vainement et qui lui dit un jour, quand il venait de la rencontrer sur le trottoir où elle provoquait les passants : Vous le voyez, Docteur, je me guéris !

Que l'hippomane soit le mucus vaginal d'une cavale en rut ou quelque partie du délivre d'un poulain nouveau-né, nous abandonnerons volontiers ces immondices aux sorcières romaines, ainsi que les maléfices chantés par elles, mais le reste mérite attention :

Hippomanes, carmenque loquar, coctumque venenum.

Juvénal n'en parle pas autrement, il désigne et voilà tout; ce qui nous laisse dans un grand embarras. On ne peut nier les empoisonnements, c'était chose commune à Rome, il y avait des Locustes en quelque sorte patentées, mais nous ne savons quelles substances elles employaient.

Le divorce était facile, on renvoyait sa femme sous le prétexte le plus insignifiant. L'époux de Bibula aimait, non pas sa femme, mais sa beauté. *Tres rugas subeant,* trois rides se forment ; *cutis arida laxet,* la peau desséchée se relâche, les dents noircissent, les yeux sont moins grands, *fiant obscuri dentes, oculi minores,* et le voilà qui donne ordre à son affranchi de renvoyer la malheureuse dont les charmes sont devenus insuffisants. Et ce brutal lui dit : Partez; vous vous mouchez trop souvent, cela nous déplaît, il nous faut un nez plus sec :

Jam gravis es nobis, ut sæpe emungeris ! Exi
Ocius, et propera : sicco venit altera naso.

Ces détails n'ont pas un caractère très médical, nous en convenons volontiers, mais ils montrent la vraie manière de notre poète, les formes techniques qu'il affectionne, la couleur qu'il sait donner à son style, toutes choses empruntées à la science dont nous nous occupons et qu'on ne rencontre nulle part à un degré semblable. D'ailleurs, il nous paraît curieux de constater l'importance qu'on attachait à cet état des narines. Quel que soit le sens qu'on adopte, réel ou figuré, il nous importe de signaler un fait qui se retrouve dans tous les poètes romains. Horace parle sans cesse du nez, de son état physique et physiologique ; cet organe et ses maladies servent à chaque instant de comparaison, nous ne pouvions donc nous dispenser d'en parler ici.

Juvénal n'aime pas les femmes fières ; la vertu, la naissance, tout cela n'est rien sans un certain charme, les matrones orgueilleuses gâtent leurs plus grands mérites par une fierté qui blesse tout ce qui les entoure.

Rara avis in terris, nigroque simillima cycno !

dit-il de l'une d'elles, et cette comparaison, si juste au temps de Domitien, n'a plus la même valeur aujourd'hui, car le cygne noir n'est pas rare à la Nouvelle-Hollande, on le voit à Paris et ailleurs, vivant, et tous les cabinets consacrés à l'ornithologie en possèdent de beaux exemplaires.

Nous trouvons encore une comparaison pittoresque et qui n'a pas cessé d'être juste. La femme orgueilleuse gâte tout, *plus aloes quam mellis habet,* l'amertume remplace la douceur ; il s'agit ici du suc concret de l'aloës, dont la saveur amère est parfaitement connue. Hélas ! il y a bien d'autres amertumes dans le mariage, dit Juvénal, surtout pour le mari qui aime sa femme ; *nullam invenies quæ parcat amanti !* La femme est sans pitié pour l'amant qui l'adore ! — Les dames romaines faisaient une grande consommation de maris, Juvénal en cite une qui en eut huit en cinq ans, *sic fiunt octo mariti quinque per autumnos.* Divorce ou trépas, le nombre n'en est pas moins effrayant, et l'on n'y pourrait croire si vingt passages de ce genre n'en attestaient la réalité. Nous trouverons dans Martial la contre-partie de ces horreurs.

Voici une petite scène où la médecine joue un rôle. Une mère qui a quelque intérêt à tromper le mari de sa fille, fait mettre celle-ci au lit, appelle Archigène, bien qu'elle se porte à merveille, *tunc corpore sano advocat Archigenen ;* elle l'enveloppe de couvertures, *onerosaque pallia jactat.* Le reste de cette odieuse comédie est impossible à décrire, et nous eussions voulu qu'Archigène eût démasqué les menteuses et chassé l'amant qui devait en avoir le profit. Au reste, on sait que ce médecin, qui vivait sous Trajan, a écrit sur la physique et sur la médecine. Suidas nous apprend qu'il était d'Apamée, en Syrie, qu'il mourut à soixante-trois ans, et que son père s'appelait Philippe.

Cette VI[e] satire est vraiment terrible ; le poète étale, avec un courage effrayant, les vices qui ont souillé Rome, le luxe qui suit une trop longue paix et venge le monde asservi, *sævior armis luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem,* et de là des désordres qui dépassent les bornes du possible. Nous ne raconterons pas les jeux lubriques de Tullia et de sa sœur, qui outragent l'autel de la pudeur *longis siphonibus,* en urinant sur les images sacrées ; nous passerons sous silence les fêtes de la bonne déesse où ces dames se livrent à des jeux obscènes capables de réchauf-

fer les glaces du vieux Priam et de faire oublier sa hernie à Nestor lui-même :

..... Quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades et Nestoris hernia possit.

Il faut des gardiens, mais qui gardera ceux-ci, dit le poète, *sed quis custodiet ipsos custodes?* Les eunuques sont une faible garantie, car les femmes ont du goût pour ces monstres, *quod abortivo non est opus.* Ici se révèle une particularité. On mutilait les enfants en bas âge, mais alors ils subissaient un arrêt de développement qui leur ôtait toute leur valeur. D'autres n'étaient châtrés qu'à l'état adulte, *inguina traduntur medicis jam pectine nigro,* et quand certains organes ont pris tout leur accroissement, *postquam cœperunt esse bilibres.* Ces mots *traduntur medicis*, nous causent une impression désagréable; les commentateurs disent de cet Héliodore dont parle Juvénal, *castrator,* et c'est tout, c'était sa spécialité, il faisait tort aux barbiers. *tonsoris damno tantum,* et nous avons là un confrère faisant un ignoble métier.

Une femme passionnée pour la musique et plus encore pour Pollion, son professeur de lyre, supplie les dieux de donner le prix du chant à ce maître bien aimé ; ses vœux sont ardents, elle invoque Janus, Vesta ; on croirait qu'il s'agit de la santé de son époux, d'une maladie grave de son enfant, dont les médecins désespèrent :

..... quid faceret plus
Ægrotante viro ? medicis quid tristibus erga
Filiolum?

Medicis tristibus nous plaît beaucoup, c'est un témoignage de sensibilité qu'on nous refuse habituellement, et l'on doit savoir gré au poète de nous rendre justice, lui si peu disposé à l'indulgence, même quand elle est légitime. Il raille impitoyablement les femmes effrontées qui fatiguent les autels de leurs prières, celle-ci pour un musicien, celle-là pour un gladiateur; si bien que les prêtres toujours debout y gagnent des varices, *varicosus fiet haruspes.*

Une scène de bains nous révèle quelques particularités de l'hygiène antique. Une femme se rend aux Thermes, la nuit, avec un attirail d'esclaves, de vases, de parfums. Elle veut suer et se livre à des exercices fatigants, elle agite à tour de bras des masses pe-

santes, telles que les conseillent aujourd'hui les professeurs de gymnastique et comme on en trouve chez tous les pharmaciens anglais ; ce sont deux boulets de fer (à Rome, au temps de Juvénal, ils étaient en plomb), réunis par une tige de métal semblable ; il y en a de toute taille, de tout poids, suivant l'âge et la force du sujet, et cet instrument, que l'habitude rend familier, développe utilement les muscles des épaules et du thorax. Mais la matrone est lasse de cet exercice, elle s'abandonne aux frotteurs, et rendez si vous le pouvez, en bon français, les deux vers suivants :

> Callidus et cristæ digitos impressit aliptes,
> Ad summum dominæ femur exclamare coegit.

La dame après ces émotions,rentre au logis, où ses convives affamés l'attendent depuis longtemps. Elle engloutit du vin en si grande quantité qu'elle le rejette aussitôt, et cet agréable exercice lui donne un appétit dévorant, *rabidam facturus orexim*. C'est une lotion de l'estomac, un moyen de le stimuler ; le liquide est pris avant le repas, *ducitur ante cibum*, il revient, *redit, et loto terram ferit intestino*. Cette dernière expression est prise pour *stomacho*. Les vomissements préparatoires étaient chose commune parmi les gastronomes romains, et cependant il ne paraît pas que toût le monde s'en accommodât, car le mari de cette dame, témoin de ce spectacle dégoûtant, éprouve des nausées, *maritus nauseat, atque oculis bilem substringit opertis* ; il se couvre les yeux et peut à peine retenir sa bile qui va s'échapper.

Nous devons relever un trait piquant dirigé contre les coquettes qui se couvrent le visage de pâtes, d'onguents, de cosmétiques recherchés, dont le visage graissé de pommades *miseri viscantur labra mariti*. Le poète demande malignement si cette face enveloppée de tant de drogues, de cataplasmes divers, est un visage ou un ulcère :

> Tot medicaminibus, coctæque siliginis offas
> Accipit, et madidæ ; facies dicitur, an ulcus ?

Les scoliastes disent que l'on se servait en pareil cas, de pain blanc, *candidi panis offas, vel frusta et crustas lacte asinino madidas*. On traitait de même les ulcères ; les cataplasmes étaient composés *candidi panis e siligine* (fleur de farine) *faba aut oryza cocti maceratique lacte asinino,* etc. Ces formules un peu surannées n'ont pas disparu de la pharmacie populaire.

Juvénal passe en revue les femmes crédules, superstitieuses, qui obéissent aveuglément aux sorcières, à certains prêtres menteurs si habiles à exploiter leurs faiblesses. Un des desservants du temple de Cybèle, *semivir*, un de ces mutilés par les fragments de vase samien, prescrit à une matrone des choses énormes, par exemple, en hiver, la glace étant rompue, elle devra descendre, au matin, dans le fleuve et se plonger trois fois dans son onde qui tourbillonne :

Hibernum fracta glacie descendet in amnem
Ter matutino Tiberi mergetur, et ipsis
Vorticibus timidum caput abluet.

Une Juive, habile aux enchantements, promet des merveilles après avoir consulté les entrailles, ou plutôt les poumons d'une colombe égorgée, *calidæ pulmone columbæ tractato*. Les chiens, les poulets servaient à ces singuliers usages, et les petits enfants eux-mêmes n'étaient pas épargnés. Les Chaldéens étaient encore plus recherchés que les Juifs pour ces sortes d'offices; une femme qui a recours à l'un d'eux, lui demande si l'ictère dont sa mère est atteinte sera promptement mortel :

Consulit ictericæ lento de funere matris.

Elle veut savoir si sa sœur mourra bientôt, *quando sororem efferat et patruos*, et ses oncles, et toute sa famille. En voici une autre qui s'occupe de médecine plus directement, elle consulte les sorts et les nombres de Thrasylle, son Pétosiris ne la quitte jamais; les deux astrologues en renom lui fournissent des indications pour tous ses actes; *si prurit frictus ocelli angulus*, si l'œil lui démange, elle demande à son livre un collyre, *inspecta genesi, collyria poscit*. Enfin elle est malade; mais elle mourrait plutôt que d'enfreindre les prescriptions absurdes des charlatans quand il s'agit de choisir l'heure où il faut manger :

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nisi quam dederit Petosiris.

Lisez sans frémir, si vous le pouvez, le passage où le poète reproche aux femmes riches de ne plus vouloir devenir mères, *jacet aurato vix nulla puerpera lecto*, tant on connaît de drogues pour empêcher la grossesse, *tantum medicamina possunt, quæ steriles facit, atque homines in ventre necandos conducit !*

Les empoisonnements reviennent à chaque page de l'œuvre de

Juvénal, et cette VIe satire en est pleine, mais sans désignation assez précise pour que nous puissions en apprécier l'espèce et la nature. Ainsi les belles-mères se débarrassent de l'enfant d'un autre lit :

Livida materno fervent adipata veneno.

Mais de quoi se compose ce pâté livide et si dangereux ? Prends-y garde, pauvre enfant ; qu'un autre en fasse l'épreuve avant que tu y touches ; aliments, boissons, ne te hâte pas d'en faire usage, laisse ton gouverneur les goûter avant toi :

Mordeat ante aliquis quidquid porrexerit illa
Quæ peperit : timidus prægustet pocula pappas.

On s'épouvante de ces horreurs, et Juvénal s'écrie : *Fingimus hic !* Vous croyez que j'invente à plaisir ! Mais ces choses ne sont que trop vraies ; écoutez Pontia qui dit : *Feci, confiteor, puerisque meis aconita paravi !* Voici du moins une désignation expresse, mais elle nous est connue. Il ne restait plus à ceux qui redoutaient sans cesse une mort violente que de chercher des antidotes ; on n'y manquait pas, et l'art dans lequel Mithridate avait fait tant de progrès était cultivé avec zèle ; mais les recettes conservées par quelques historiens ne contiennent que des choses ridicules, et nous ne croyons pas devoir leur accorder la moindre attention.

Les gens de lettres et leurs misères ont fourni de tout temps matière à des déclamations passionnées. Juvénal a consacré sa VIIe satire à ce sujet un peu personnel : *Litteratorum egestas*, et nous allons voir si nous y trouverons quelques passages à l'appui de notre thèse spéciale.

Nous rencontrons dès le début une phrase intéressante. Le poète affirme que, grâce à César, protecteur des lettres, quiconque aura senti l'inspiration de la muse et mâché du laurier, *laurumque momordit*, ne sera plus réduit à des travaux indignes, etc. Le *laurus nobilis*, ou laurier d'Apollon, qu'il ne faut pas confondre avec le *prunus lauro-cerasus*, est l'arbre qui fournit les couronnes dues au génie, au triomphe ; mais pourquoi mâcher cette feuille, et que veut dire Juvénal ? Les annotateurs nous apprennent que c'est une allusion à certaines pratiques des initiés : les prêtres du temple de Delphes mâchaient des feuilles de laurier, *numine inflare credebantur*.

Mais enfin, voici un poète qui ne le cède à Homère que pour une raison singulière, *cedit Homero propter mille annos.* On pouvait déjà invoquer une pareille antiquité du temps de Juvénal, et depuis lors, dix-sept siècles se sont entassés sur ce génie qui, au travers des âges, semble échapper à l'humanité même! Mais il mendiait, et l'on mendiait aussi sous Domitien. Un certain Mumitor, qui paye largement sa maîtresse, achète fort cher un lion familier; il donne aussi quelque chose à un poète non moins affamé que le féroce animal, *et capiunt plus intestina poetæ.* Ces rapprochements ne sont pas une simple figure de rhétorique, et de tout temps la littérature a été le dernier des métiers quand elle n'est point le plus noble des arts.

On était peu généreux à Rome pour les auteurs qui se produisaient en foule. Qui donnerait à un historien ce qu'il offre à un notaire ?

Quis dabit historico, quantum daret acta legenti ?

Mais ces pauvres gens ont beau s'agiter, Juvénal leur dit : *Rumpe miser tensum jecur*, romps-toi le foie, malheureux, et quelle récompense t'attend après tant d'efforts ?

Les orateurs ont peu de succès, les rhéteurs encore moins, et quand chacun d'eux réclame le prix de ses leçons, l'élève se plaint de n'avoir rien appris. Est-ce ma faute à moi, dit le professeur, *quod læva in parte mamillæ nil salit,* si rien ne bat sous ta mamelle gauche ! — La justesse anatomique de cette expression n'est pas ce qui nous touche le plus, le génie de Juvénal s'y montre dans tout son éclat, et les siècles suivants ne l'ont pas oubliée.

A propos d'un heureux de son temps, le poète dit : Il a tout pour lui : qu'il parle, on l'applaudit; qu'il chante, on vantera sa voix, fût-il enrhumé ! *et, si perfrixit, cantat bene.* — Le mot *perfrigere* est expressif, se refroidir ; Celse dit : *Qui perfrixit,* celui qui a eu le frisson. Il s'agit d'avoir du bonheur, d'être né sous une heureuse étoile, car cette chance vous arrive en naissant, *primos incipientem edere vagitus,* aussitôt que vous poussez vos premiers cris, que vous avez encore la rougeur primitive, *adhuc a matre rubentem.* S'agit-il ici de la couleur des enfants nouveau-nés ou, comme le croit Dusaulx, d'une coloration sanguine étrangère ? Nous acceptons la première opinion qui est aussi celle des anciens commentateurs.

Ceux que le destin contraire poursuit avec acharnement meurent à la peine, et Juvénal cite plusieurs martyrs des lettres. Athènes ne fut jamais prodigue que de ciguë, *Athenæ, nil præter gelidas ausæ conferre cicutas.* La ciguë qui glace est une belle expression, exacte, poétique, et qui montre avec quel talent les auteurs anciens observaient les phénomènes naturels et savaient les rendre.

Mais hâtons-nous d'arriver au terme de cet examen. Juvénal est riche en choses médicales, il écrivait à l'époque où Pline avait publié son immense travail, où déjà quelques ouvrages de médecine devenaient populaires, par conséquent, il profitait de la science acquise, ce qui explique le rôle considérable que joue celle-ci dans ses satires. Voyons si la VIIIe, intitulée *Nobiles,* nous fournira une ample récolte.

Le poète débute bien : *Nobilitas sola est atque unica virtus,* et cela nous fait pressentir une diatribe violente contre les fils dégénérés de ces grandes familles qui ont illustré la république. *Nanum cujusdam Atlanta vocamus,* mais appelons Atlas un nain; *Æthiopen, cycnum,* cygne un nègre ; *parvam extortamque puellam, Europen ;* nous comparons à la nymphe Europe une fille bossue et rabougrie; on appelle lion un chien galeux qui rampe, *canibus pigris scabieque vetusta levibus :* ces lâchetés l'indignent, il inscrit en lettres d'or, comme sur le fronton d'un temple, ces beaux vers :

> Summum crede nefas animam præferre pudori,
> Et propter vitam vivendi perdere caussas.

Regarde comme un grand crime de préférer l'existence à l'honneur, et de renoncer pour la vie aux vertus qui nous rendent dignes de vivre. — Nous voudrions que les médecins prissent ces vers pour devise ; il n'en est pas qui s'appliquent mieux à leurs œuvres qui sont secrètes et qui, par conséquent, ne sortent pas du domaine de la conscience ; qui ne subissent aucun contrôle, ne relèvent que du sentiment intime qui doit diriger tout honnête homme.

Il y a, dans cette VIIIe satire, un passage qui flatte notre orgueil national. Les généraux romains ravageaient les pays conquis, le poète les invite à ménager certains peuples fiers et courageux, la sauvage Espagne, le pays des Gaules et les Illyriens robustes :

Horrida vitanda est Hispania, Gallicus axis,
Illyricumque latus.

A ceux-là, lorsque vous aurez ravi le peu d'or qui leur reste, les armes ne manquent jamais, *spoliatis arma supersunt;* nous aimons ce témoignage rendu à la valeur de nos ancêtres. *Axis Gallicus,* singulière expression qu'il nous importe de commenter puisqu'elle nous touche personnellement. Or, le vieux scoliaste pense que Juvénal fait ici allusion aux chars dont se servaient les Gaulois, *quod Galli curribus uterentur.* Peut-être le poète a-t-il voulu dire que la Gaule était placée au nord de l'Italie, *respectu Romæ, ad axem, vel ad septentrionem jaceat;* mais ici, suivant toute probabilité, *axis* veut dire climat, région, pays. N'oublions pas de signaler en passant une petite phrase de Cicéron qui a bien son mérite : *Terra circum axem se convertit,* la terre tourne autour de son axe. Nous ne voulons rien ôter au mérite de Galilée s'écriant : *E pur si muove !* mais enfin le grand orateur romain n'a-t-il pas quelque droit à revendiquer la priorité ? La démonstration mathématique d'un fait a souvent été précédée de la découverte intuitive de ce fait : le génie est le précurseur de la science.

Quittons, quoiqu'à regret, le ciel radieux de l'intelligence pour des réalités terrestres.

Voici une satire, la IXe, consacrée à nous peindre les infamies des *Cinœdi* et des *Pathici.* Tâchons de rendre un pareil sujet supportable aux oreilles contemporaines, n'empruntons au misérable Nævolus que ce qui pourra nous être utile. Il est triste, renfrogné, *vultus gravis, horridæ siccæ silva comæ,* ses cheveux arides sont ébouriffés, *nullus tota nitor in cute,* sa peau est décolorée, on n'y a pas appliqué comme de coutume la poix de Brutium, sorte de résine odorante que l'on recueillait dans les forêts de la Calabre et dont les médecins et les baigneurs faisaient un fréquent usage. Enfin le pauvre Nævolus

Fruticante pilo neglecta et squalida crura,

ressemble à un malade dévoré par une fièvre quarte, fièvre si tenace qui se perpétue, qui élit domicile chez vous et ne vous quitte plus :

Quid macies ægri veteris, quem tempore longo
Torret quarta dies, olimque domestica febris.

Ce dernier trait est excellent, il repose sur une observation at-

tentive ; ces sortes de pyrexies interminables étaient un vrai fléau à Rome, fléau domestique entretenu par des conditions locales qui sont toujours les mêmes. Juvénal ajoute : Tu ne peux dissimuler ni tes douleurs ni ta joie :

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore ; deprendas et gaudia.

Donc ce pauvre Nævolus accuse les destins ; en vain il avait tout ce qui pouvait lui assurer la fortune, car à quoi bon de tels avantages quand le sort vous est hostile ?

> Nil faciet longi mensura incognita nervi !

Les maîtres sont avares, les plus éclatants services, la complaisance la plus entière, ne vous valent que de minces avantages. et cependant si vous saviez quel courage il faut pour accomplir certains prodiges ? Nous n'en signalerons qu'un seul, qui restera comme un monument de l'audace poétique de Juvénal, qui prouvera jusqu'à quel point il poussait la réalité des peintures. Voici deux vers que la plupart des traducteurs ont passés sous silence :

> An facile et pronum est agere intra viscera penem
> Legitimum, atque illic hesternæ occurrere cœnæ ?

M. Const. Dubos, lui, n'a pas reculé, et ses deux vers peuvent lutter d'effronterie avec le texte latin. Ce sont des tours de force qu'on admire en frissonnant.

Ces hideuses passions conduisaient à tous les crimes. Un Virron trahi ne cherche que vengeance, il la trouve, à tout prix : *sumere ferrum, fuste aperire caput,* saisir un poignard, briser une tête avec un bâton, et enfin le poison, le poison qui ne paraît jamais cher à celui qui l'emploie, *nunquam cara est annona veneni*. Mais le monstre qui s'abandonne à toutes ses fureurs espère en vain qu'il les dérobera au public ; tout se sait, tout se dit ; les valets se vengent des étrivières, *rumoribus ulciscuntur baltea :* et si vous voulez savoir d'où vient le mot *balteum,* le commentateur vous dira : *cingulum e corio bullatum*. Il s'agit d'une lanière de cuir garnie de clous, instrument de torture à l'usage des esclaves. Si les étymologies vous plaisent, vous comprendrez la signification des mots cingler, sangler, à l'usage des gens à main légère, de ceux qui frappent d'abord avec une cravache, une baguette ou même un bâton ; mais poursuivons notre affaire.

On ne cache pas ses méfaits, les turpitudes de Virron, si secrètes qu'il les croie, seront connues; un buveur dans la rue vous les criera aux oreilles, *miseram vinosus inebriet aurem,* et voici encore une des tournures de phrase qui semblent n'appartenir qu'à Juvénal.

Nævolus a vieilli, *obrepit non intellecta senectus,* l'âge est arrivé tout doucement, sans qu'on y prît garde, et la misère est menaçante. Le poète le console à sa manière : *ne trepida,* sois tranquille, Rome ne manquera jamais de débauchés riches qui mâchent l'*eruca.* C'est une crucifère à laquelle on attribuait des propriétés aphrodisiaques. Martial a dit : *Venerem revocans eruca morantem.* Columelle partage cette opinion : *excitet ut veneri tardos eruca maritos,* mais Ovide, le grand docteur en ces matières, avertit les imprudents, ceux qui en abusent :

Nec minus erucas aptum est vitare salaces.

Cette plante n'a rien conservé de son antique renommée; comme tant d'autres elle est tombée dans l'oubli. Juvénal dit encore à Nævolus : On en trouve toujours de ces efféminés, *qui digito scalpunt uno caput,* qui grattent leur tête avec un seul doigt, de ces hommes qui, *muliebri more, caput componunt ne ornatum capitis ambitiosum perturbent.* Mais ce misérable Nævolus ne croit pas à des destins favorables, il dit que la fortune, quand il l'invoque, se bouche les oreilles comme les matelots qui voulaient résister au chant des sirènes perfides :

Affigit ceras illa de nave petitas
Quæ Siculos cantus effugit remige surdo.

Nous félicitons la fortune de résister aux prières d'un pareil misérable, de ne pas donner au monde l'affligeant spectacle du vice heureux, du crime triomphant, véritable insulte à la morale, à la justice, à la vertu.

Vota, les Vœux, tel est le titre de la xe satire, dans laquelle Juvénal montre la folie humaine ardente à se créer des maux, courant après un bonheur imaginaire, et pour qui l'expérience est perdue. Cette pièce a été considérée comme le chef-d'œuvre de notre poète ; elle étincelle de beautés merveilleuses ; la raison y parle un langage élevé ; voyons si dans cette revue des extravagances de l'homme, il y aura pour nous quelques vers bons à recueillir.

Chacun demande la fortune, tout le monde voudrait boire dans une coupe d'or enrichie de pierreries, *sed nulla aconita bibuntur in fictilibus*, mais ce n'est pas dans l'argile qu'on verse le poison. Voyez ces deux philosophes, l'un pleure sans cesse, l'autre rit toujours, *perpetuo risu pulmonem agitare solebat Democritus;* tous deux avaient raison, car il y a assez de misères et de ridicules pour exciter des sentiments aussi opposés.

On trouve une belle leçon à l'adresse des héros conquérants : *Expende Annibalem : quod libras in duce summo invenies?* Pesez la cendre d'Annibal : quel poids lui trouvez-vous ? — Voilà donc ce qui reste de l'homme qui fit trembler l'Italie! *Pyreneum transilit,* il franchit les Pyrénées; les Alpes, et leurs neiges ne l'arrêtent pas; il brise les rochers, *diducit scopulos et montem rupit aceto,* et dissout la montagne avec du vinaigre. — C'est là une opération de haute chimie dont nous ne garantissons pas l'authenticité, mais enfin nous ne refusons pas d'enregistrer le fait, quitte à en attendre l'explication. Le pauvre Annibal est fort maltraité par notre poète, qui se venge des terreurs qu'il inspira aux habitants de Rome. Annibal ne périra pas par l'épée, par une flèche, par le caillou d'une fronde, *non gladii, non saxa dabunt, non tela,* un simple anneau, contenant du poison, suffira pour terminer une vie si glorieuse et si misérable. Quel était ce venin si prompt, renfermé dans le chaton d'une bague? Nous l'ignorons entièrement, mais il faut admettre que cette substance était très active, qu'elle causait la mort à une faible dose, et qu'elle pouvait se conserver longtemps, toutes raisons qui impliquent sa nature minérale.

Da spatium vitæ, multos da, Jupiter, annos!

Prolonge ma vie, ô Jupiter, accorde-moi de nombreuses années! — Quel insensé n'a formé ce vœu ? Et cependant voyez ce qu'est la vieillesse : *Deformem, tetrum vultum, deformem pro cute pellem, pendentesque genas,* et des rides comme celles des vieux singes! La jeunesse brille de qualités variées, mais les vieillards se ressemblent tous, *una senum facies,* la voix tremblante et le nez humide comme celui d'un enfant, *madidique infantia nasi;* la gencive désarmée ne peut broyer le pain :

Frangendus misero gingiva panis inermi,
Non eadem vini atque cibi, torpente palato
Gaudia; nam coitus jam longò oblivio.

Un palais blasé ne connaît plus les joies du bon vin, d'un mets délicat, — mais ici nous protestons contre des caractères qui ne sont pas justes : les plaisirs de la table, l'âge ne les détruit pas ; ils sont les seuls qui consolent la vieillesse de tant d'autres privations. Quant au chapitre de l'amour, Juvénal a raison, et nous l'approuvons fort quand il ajoute :

..... Vel si
Coneris, jacet exiguus cum ramice nervus,
Et, quamvis tota palpetur nocte, jacebit.

Singulier mélange de morale austère et d'obscénités révoltantes, étrange poésie où l'on trouve le précepte d'une philosophie sublime, presque chrétienne, et les pratiques d'un sensualisme grossier ; comme si le génie si pur, si hautain de notre poète en ces époques de transition, n'avait pas encore eu le temps de se débarrasser des honteuses coutumes d'une société vouée au culte des plaisirs matériels.

Cette peinture de la vieillesse est semée de traits énergiques ; le poète n'oublie aucune des infirmités qui l'accompagnent, et voici un chapitre qui nous intéresse :

Quid refert, magni sedeat qua parte theatri,
Qui vix cornicines exaudiet atque tubarum
Concentus ?

Qu'importe la place qu'il occupe au théâtre, lui qui saisit à peine le bruit des cors et des trompettes, lui à qui l'on ne dit l'heure et l'on n'annonce une visite qu'à grands cris ?

..... Clamore opus est ut sentiat auris
Quem dicat venisse puer, quot nuntiet horas.

Il a toujours froid, le malheureux, la fièvre seule peut le réchauffer et donner à son sang une marche rapide, *febre sola calet sanguis ; circumsilit agmine facto morborum omne genus ;* les maladies l'assaillent en foule, plus nombreuses que les amants d'Hippia (ce qui nous intéresse peu), que les malades tués par Thémison dans un automne :

Quot Themison ægros autumno occiderit uno.

Arrêtons-nous ici un moment. Thémison, le chef de la secte méthodique, vivait sous Auguste en même temps que Celse; on peut supposer que Juvénal donne ce nom à quelque médecin de son temps (la poésie use de ces priviléges), à moins que notre auteur

ne constate une médisance venue jusqu'à lui. Quoi qu'il en soit, ce trait de satire atteignant un homme de l'art, un des plus grands médecins exerçant à Rome, nous étonne un peu, car Juvénal a toujours parlé convenablement de nos confrères, témoin Archigènes, dont il dit beaucoup de bien.

Laissons toutefois cette boutade d'une humeur chagrine, et voyons en passant la série de misères qui accable le vieillard. L'un se plaint de l'épaule, celui-ci des reins, l'autre de la cuisse, *ille humero, hic lumbis, hic coxa debilis ;* en voici un qui est devenu aveugle et qui porte envie aux borgnes, *ambos perdidit ille oculos, et luscis inviet ;* un autre a besoin qu'on le fasse manger, *hujus pallida labra cibum accipiunt digitis alienis.* Juvénal se plaît en ces détails cruels, il montre à nu des réalités désespérantes ; l'imbécillité du vieillard est son dernier coup de pinceau, et nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Pompée, le grand Pompée, après tant de victoires, n'eut pas le bonheur de mourir en un jour de triomphe, la fièvre le prit dans la Campanie, *Pompeio dederat Campania febres,* et que ne le tua-t-elle ? Mais bientôt tous les revers l'accablent, il est vaincu, assassiné, mutilé, plus à plaindre que Catilina lui-même, dont le cadavre intact resta sur le champ de bataille, *jacuit Catilina cadavere toto.* Il faut dire, pour l'intelligence de ceci, que les mutilations posthumes, par leur ressemblance avec le supplice infligé aux criminels, causait une grande horreur aux guerriers romains.

Les mères demandent aux dieux propices la beauté pour leurs enfants, don trop souvent fatal ! Lucrèce était belle, et l'on sait ses malheurs ; Virginie eût désiré d'être bossue comme Rutila :

> Cuperet Rutilæ Virginia gibbum accipere atque,
> Suum Rutilæ dare.

Pline dit que cette dame, *gibbosa et deformis, nonaginta septem annos excessit.* Et si c'est un garçon, rappelez-vous que,

> ..... Nullus ephebum
> Deformem sæva castravit in arce tyrannus,
> Nec prætextatum rapuit Nero loripedem, nec
> Strumosum, atque utero pariter gibboque tumentem.

Jamais un tyran, dans son repaire, ne fit châtrer un enfant difforme ; jamais Néron ne fit enlever, parmi les jeunes patriciens,

un boiteux, un scrofuleux ou un rachitique portant une double bosse. — Notons ici un mot que nous avons déjà signalé dans la *Pharsale : Utero gibboque tumentem,* bossu par derrière et par devant, gros dos et gros ventre; c'est la même acception que dans ce passage, *demittere utero per fauces abrasas.*

Et si cet enfant si beau devient homme, que n'a-t-il pas à craindre des maris outragés? *Necat hic ferro, secat ille cruentis verberibus :* celui-ci périt par l'épée, celui-là sous des verges sanglantes; — aux jeunes adultères on inflige le supplice du muge, poisson aux épines acérées qui déchire le rectum; *quosdam mœchos et mugilis intrat.*

Donc, insensés que nous sommes, laissons les dieux agir et mener le monde à leur gré, *permittes ipsis expendere quid conveniat nobis,* ils savent mieux que nous ce qu'il nous faut, *carior est illis homo, quam sibi.* Ne demandons qu'une seule chose et prions-les de nous l'accorder, *ut sit mens sana in corpore sano,* et c'est par là que nous terminerons l'étude d'une pièce que tout homme sensé devrait relire au moins une fois par an.

La satire XI[e] est dirigée contre le luxe et la table, *mensæ luxus.* Le poète y vante la sobriété, il blâme les folies des Apicius et de ceux qui, sans être riches, veulent les imiter; il se moque des gens qui ne peuvent manger que sur une table soutenue par un pied d'ivoire, *hinc surgit orexis, hinc stomacho bilis!* c'est là ce qui excite leur appétit, ce qui irrite leur estomac, mot à mot, ce qui attire la bile vers l'estomac, expression singulière qui a sa source dans les habitudes de gastronomes blasés. Juvénal signale un fait bon à noter. A la table de ces grands mangeurs on ne parlait pas toujours latin, le grec était de mode, de bon ton, aussi dans un modeste dîner qu'il offre à un ami, il lui dit : *Quum posces, posce latine!* Ce que tu demanderas, demande-le en latin! —

Mais il blâme surtout les danses lascives qu'un hôte élégant prodigue à ceux qui dînent chez lui. Les danseuses étaient de Cadix; elles étaient habiles dans leur art, même trop habiles, car Juvénal nous décrit leurs allures passionnées :

> Ad terram tremulo descendant clune puellæ,
> Irritamentum veneris languentis, et acres
> Divitis urticæ.

Les Gadétanes étaient renommées pour leurs grâces et leur beauté.

et plus encore pour leur lubricité; tous les commentateurs ici sont unanimes et Martial, du reste, n'a rien laissé à dire sur ce point : témoin la petite épigramme suivante(livre XIV, nº 203):

> Tam tremulum crissat, tam blandum prurit, ut ipsum
> Mastubatorem fecerit Hippolytum.

Cependant nos libertins aiment mieux autre chose, ils l'avouent sans honte, *major tamen ista voluptas alterius sexus;* l'autre sexe danse avec plus de vigueur, il excite davantage les yeux et les oreilles, *et mox auribus atque oculis concepta urina movetur.* Il faut se rappeler ce que nous avons dit des mots *vesica, meiere,* et l'on comprendra toute la valeur de cette expression singulière autant qu'énergique.

Juvénal flétrit ces honteux excès : il faut laisser de pareilles infamies, dit-il, à ceux qui ont l'habitude de souiller par des vomissements les tables rondes de Lacédémone :

> Qui Lacedæmonium pytismate lubricat orbem;

Pytisma signifie crachat, mais ici il exprime les actes dégoûtants dont nous avons parlé, et qui, à cette époque de gloutonnerie, étaient devenus un simple procédé à l'usage des gens qui, ayant beaucoup mangé, voulaient manger encore. Le poète donne à ceux-ci un bon conseil :

> ..... Voluptates commendat rarior usus,

Et M. Const. Dubos l'a rendu en un vers excellent :

> Ménager ses plaisirs c'est en doubler le prix!

Notre course, déjà longue, tire à sa fin. Juvénal a écrit quinze satires, nous arrivons à la douzième, laquelle est consacrée à célébrer le retour de son ami Catulle. Elle n'est, à vrai dire, qu'un prétexte. On sait combien les Romains étaient ardents à convoiter les héritages, quels soins ils mettaient à capter les testaments, comme les corbeaux qui ne voltigent qu'autour des cadavres, dit Sénèque. C'est cette cupidité honteuse que Juvénal attaque avec son énergie accoutumée, et nous y trouverons sans doute l'occasion de quelques remarques utiles.

Catulle a essuyé une tempête horrible, mais qui n'a été battu par les flots courroucés? *Votiva testantur fana tabella plurima,* nos temples sont remplis de peintures votives attestant de pareils malheurs. — Donc le navigateur cherche à sauver sa vie, il fait

jeter à la mer des bagages précieux, imitant le castor qui sacrifie les organes dont il connaît la valeur médicale, et qui, disent les anciens naturalistes, se châtre lui-même, avec ses dents :

..... Imitatus castora, qui se
Eunuchum ipse facit, cupiens evadere damno
Testiculi : adeo medicatum intelligit inguen.

Nous ne relèverons pas de pareilles erreurs, qui ont disparu depuis longtemps de tous les traités d'histoire naturelle et de thérapeutique.

Voici une petite particularité assez intéressante. Le Catulle de Juvénal est père de famille, le poète n'a donc aucun intérêt à faire des vœux pour sa santé. Les amateurs de testaments ne sacrifieraient pas une poule boiteuse en faveur d'un homme dont on n'a rien à espérer, *gallinam claudentem impendat amico tam sterili, coturnix nulla unquam pro patre cadet*, pas même une caille pour son propre père ! S'il s'agissait de Paccius et de Gallita, deux riches sans enfants, s'ils éprouvaient la moindre fièvre, *sentire calorem si cœpit*, oh! alors, les temples sont assiégés, *legitime fixis vestitur tota libellis porticus*, les portiques sont aussitôt couverts de tablettes dépositaires des vœux les plus ardents. — C'est là une coutume qui rentre dans notre domaine spécial, un acte accessoire de la maladie et bon à signaler dans notre travail.

Juvénal a toujours un dernier mot à l'adresse des coupables ; il termine cette satire si pleine de mouvement, de persifflage et de poésie, par un vers qui la résume d'une manière admirable. Qu'il amasse des richesses, cet homme insatiable, qu'il vive plus longtemps que Nestor, qu'il ait plus d'argent que n'en vola Néron, mais qu'il n'aime personne, que personne ne l'aime !

..... Nec amet quemquam, nec amatur ab ullo !

Dans une autre satire, la XIIIe, intitulée *Depositum*, le Dépôt, on voit briller le talent du poète, son art merveilleux de rattacher à un fait particulier et sans grande importance, des considérations générales du plus haut intérêt, de féconder une idée simple par des développements inattendus.

Calvinus a confié à un prétendu ami une somme que celui-ci refuse de restituer, et Calvinus éclate en reproches; mais Juvénal ne trouve pas qu'il faille faire tant de bruit pour si peu de chose, pour un événement si commun.

..... Flagrantior æquo
Non debet dolor esse viri, nec vulnere major.

Il faut mesurer la plainte au mal, et pour une douleur qui nous arrive en passant, il ne faut pas faire tant de bruit, *nimiam exiguamque malorum particulam, tu, vix ferre potes, spumantibus ardens visceribus.* — Voilà le vrai style de Juvénal, plein d'images, de couleurs empruntées à la science qui nous est chère. Ainsi, parlant de richesses mal acquises, il dit : *Partos gladio vel pyxide nummos.* Que doit-on entendre par *pyxide?* Un commentateur dit: *Intelligit veneficas et venenum in pyxide clausum.* Un autre ajoute : *Sunt qui per pyxidem intelligunt pyrgum aleatorium, fri tillum, sive phymum*, un cornet à jouer aux dés, mais ce n'est pas vraisemblable ; *gladio* indique le sens du mot suivant, le fer et le poison vont bien ensemble et les Romains ne s'en faisaient pas faute.

Juvénal s'indigne de ces infamies, *nona ætas agitur,* dit-il avec amertume, *pejoraque sæcula ferri temporibus,* et ici nous pensons que le chiffre indiqué se rapporte au temps où écrivait le poète. C'était vers l'an 870 de la fondation de Rome, par conséquent dans le IX[e] siècle, car l'ère chrétienne, déjà commencée depuis plus de cent ans, ne comptait pas pour les Romains.

Voici un dépositaire infidèle qui se parjure sans honte, attestant les dieux vengeurs qu'il n'a rien reçu, et prodiguant les serments les plus redoutables :

..... Comedam, inquit, flebile nati
Sinciput elixi, Pharioque madentis aceto.

Si je mens, dit-il, que je sois réduit à manger la tête de mon fils bien-aimé, assaisonnée de vinaigre ! — Cette traduction est fort peu exacte, il s'agit du sinciput bouilli et macéré dans le vinaigre de Pharos, d'Égypte.

Un autre voleur, qui affecte de grands airs de piété, s'adresse à Isis, s'expose à ses plus cruelles vengeances. Brise-moi de ton sistre vengeur, s'écrie cet effronté coquin, prive-moi de la lumière, *irato feriat mea lumina sistro,* que je devienne phthisique, que je perde une jambe, plutôt que cet argent dont je nie le dépôt :

Et phthisis, et vomicæ putres, et dimidium crus
Sunt tanti? Pauper locupletem optare podagram
Nec dubitet Ladas, si non eget Anticyra, nec
Archigene.

Ladas, le coureur, échangera volontiers sa pauvreté contre la goutte; pourvu qu'il soit riche, il se moquera de l'ellébore et d'Archigènes. — Remarquons ces expressions singulières, *dimidium crus*, une moitié de jambe ; *vomicæ putres*, des abcès purulents, disent les meilleurs latinistes modernes, sans s'inquiéter du pléonasme. Ces deux mots, *vomicæ putres*, ont pris plus tard, dans le vrai langage médical, une acception différente que les scoliastes, même récents, ont méconnue. En effet, *ulcera, apostemata, abcessus maligni et latentes, putridi et puris pleni*, disent les annotateurs des *Variorum*, et surtout Lubin. Il y a, dans la phrase qui concerne Ladas, une difficile interprétation, mais nous n'avons pas à nous en inquiéter. La célébrité d'Archigènes est de nouveau constatée et cela nous suffit.

Voici un autre médecin moins renommé à tous égards et qui suffit au traitement des affections les plus légères. Vous êtes gravement malade, près de la tombe entr'ouverte, appelez alors les plus fameux docteurs :

Curentur dubii medicis majoribus ægri.

Cela se conçoit, la prudence l'exige ; mais si vous n'avez qu'une indisposition de peu d'importance, vous pouvez livrer votre bras à un élève de Philippe :

..... Venam vel discipulo committe Philippi.

Ainsi les jeunes aspirants suivaient les leçons ou la pratique d'un maître, il y avait là une sorte de clinique particulière, un professeur et son disciple, le maître et son adjoint; l'un appelé dans les cas graves, l'autre choisi pour les choses plus légères. Les commentateurs disent *venam incidendam*, une saignée à faire, mais on pourrait tout aussi bien ne voir là que l'action de tâter le pouls, les anciens ne faisant aucune différence entre la veine et l'artère.

Il est question, dans cette satire, de deux difformités remarquables : le goître des montagnards, chose très commune dans les régions alpines, *quis tumidum guttur miratur in Alpibus?* et l'hypertrophie mammaire particulière aux femmes d'Égypte ; *quis in Meroe crasso majorem infante mamillam*, sous-entendu, *miratur?* Ainsi, aux bords du Nil, à Méroé, le sein des nourrices était plus gros que l'enfant allaité. Juvénal, exilé dans la haute Égypte, a pu vérifier le fait, et je ne sache pas que les voyageurs aient insisté

sur cette particularité anatomique. Je la signale en passant à M. le professeur Velpeau.

Le remords, punition des coupables, est décrit dans cette satire XIII[e] avec une verve admirable. Voyez le parjure, il croit jouir des biens acquis par un crime, mais son cœur est plein d'angoisses ; à table même il n'a pas de repos :

Perpetua anxietas nec mensæ tempore cessat,
Faucibus ut morbo siccis, interque molares
Difficili crescente cibo.

La crainte le saisit, une fièvre brûlante lui sèche le gosier, les aliments s'entassent sous ses dents, il rejette les meilleurs vins, *vina misellus exspuit,* et si vous lui en offrez de plus parfaits, comme ceux d'Albe, *Albani veteris pretiosa senectus*, oh ! alors il ride son front comme s'il devait boire un Falerne âcre, *densissima ruga cogitur in frontem, velut acri ducta Falerno.* — Parmi les traits de cette peinture éclatante nous en distinguons quelques-uns qui nous intéressent :

Præterea, lateris vigili cum febre dolorem
Si cœpere pati, missum ad sua corpora morbum
Infesto credunt a numine.

Enfin, si la fièvre et une douleur de côté viennent à se faire sentir, les coupables croient aussitôt qu'un dieu vengeur leur envoie ces maux. — *Dolor lateris cum febre,* nous connaissons cela, et Juvénal ne se trompait pas sur la valeur des deux symptômes caractéristiques de la pneumonie.

Exemplum, l'Exemple, tel est le titre de la XIV[e] satire, où Juvénal se montre tout aussi admirable que dans les précédentes. C'est là qu'on trouve une parole mémorable qu'on devrait inscrire partout et que nul homme ne devrait jamais oublier : *Maxima debetur puero reverentia !* L'enfance a droit à tous nos respects. — Nous n'avons pas à nous occuper du côté moral de l'admirable thèse si bien soutenue par le poète, mais nous avons le droit d'intervenir quand il écrit des vers comme les suivants :

Unde tibi frontem libertatemque parentis,
Quum facias pejora senex, vacuumque cerebro
Jampridem caput hoc ventosa cucurbita quærat ?

En effet, Juvénal s'adresse à un père qui gourmande son fils libertin. De quel front, vieillard plus coupable, peux-tu agir en

père irrité à l'égard du jeune homme, toi dont la tête sans cervelle a besoin d'une ventouse salutaire? — Voilà un mode de traitement qui a été indiqué par Celse. Il dit en effet : *Phreniticis, occipitio inciso, cucurbitam admovendam esse.* Suivant les anciens auteurs, on traitait deux états cérébraux bien différents de deux manières fort distinctes, *sicut qui parum sanæ mentis elleboro indigere dicitur ; ita stultum et insanum cucurbitam quærere jubet Juvenalis.* Nous ne garantissons pas les résultats, mais il n'en est pas moins curieux de relever des pratiques fondées sur une vieille expérience.

Il y a, dans cette satire, un passage concernant les Juifs et que nous devons signaler : les enfants des observateurs du sabbat, *nubes et cœli adorant,* dit Juvénal, adorent le ciel et les nuages, ils s'abstiennent de la chair du porc autant que de celle de l'homme ; *mox et præputia ponunt,* enfin ils se font circoncire et ne suivent de lois que celles qui sont dans le livre de Moïse :

..... Servant ac metuant jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

Un circoncis s'appelait à Rome *verpus,* par la raison que *verpus* veut dire *mentula.* On ne comprend pas toujours ces associations d'idées. Turnèbe, le savant commentateur, a l'air d'expliquer cette difficulté en disant : *Hic idem est quod appella sine pelle, vel mentulam habens cute denudatam ;* mais, pour ma part, je déclare que la chose ne me paraît pas plus claire : au reste, peu nous importe.

Les pères donnent à leurs enfants le goût des richesses, ils stimulent leur zèle : Travaillez, faites que Lélius remarque votre tête inculte, que le peigne de buis n'a pas touchée, vos narines velues, votre large poitrine, *caput intactum buxo, nares pilosas, grandes miretur alas ;* mais si vous n'avez pas de goût pour la guerre, si le son des trompettes belliqueuses exerce une action violente sur vos intestins, *trepido solvunt tibi cornua ventrem cum lituis audita,* alors livrez-vous au négoce, etc. Et quand ton fils, devenu cupide, regrette les jours qui te sont accordés, quand ta vieillesse lui pèse et qu'il compte sur ton héritage impatiemment attendu :

Ocius Archigenem quære, atque eme quod Mithridates
Composuit, si vis aliam decerpere ficum,

Atque alias tractare rosas. Medicamen habendum est
Sorbere ante cibum quod debeat et pater, et rex.

Cours chez Archigènes, fais emplette du contre-poison de Mithridate, et alors tu pourras cueillir encore la figue et les roses de l'an prochain. Les pères et les rois doivent, avant le repas, faire usage de cet antidote. — Voila une société tombée bien bas, mais elle tombera encore et Martial nous réserve de terribles arguments contre un monde prêt à finir.

La superstition est le texte de la xv[e] satire; c'est une déclamation étonnante contre les maux qu'engendre cette maladie de l'intelligence humaine, cette crédulité intolérante qui rend l'homme cruel et a fait répandre, de tout temps, des torrents de sang et de larmes. Juvénal exilé dans la Pentapole, chargé d'un long âge, en proie aux douleurs de la patrie absente, croyait n'avoir plus qu'à mourir lorsqu'il assista, épouvanté, aux scènes sanglantes d'un fanatisme exécrable. Deux villes voisines se livrent un combat meurtrier à propos de leurs dieux de prédilection :

..... Adspiceres jam cuncta per agmina vultus
Dimidios, alias facies, et hiantia ruptis
Ossa genis, plenis oculorum sanguine pugnos.

Ce ne sont partout que visages mutilés, figures méconnaissables, crânes entr'ouverts, mains souillées du sang des yeux crevés. *Paucæ sine vulnere malæ,* peu de mâchoires sont sans blessures; *vix cuiquam toto certamine nasus integer,* et peu de nez sortent intacts du combat. — Tout cela est peu de chose, nos poètes épiques racontent de plus terribles lésions; mais la fureur des Égyptiens ne se borne pas à des atteintes plus ou moins graves; un des combattants, blessé, reste entre les mains de ses ennemis, ceux-ci le prennent, le coupent en morceaux et le dévorent tout cru, tout palpitant :

..... Nec ardenti decoxit aheno
Aut verubus; longum usque adeo tardumque putavit
Exspectare focos, contenta cadavere crudo.

Une telle scène de cannibalisme ne surprendra pas ceux qui ont lu et vu, qui connaissent l'histoire des folies religieuses et politiques, qui ont assisté aux saturnales de 93 et aux extravagances de certaines sectes américaines. On l'a dit avec raison, *homo homini præcipue noxius,* l'homme n'a pas de plus cruel ennemi que lui-même. Mais laissons là le récit de cette aventure horrible dont

Juvénal fut le témoin à Coptos, pendant le consulat de Quintus Junius Rusticus, l'an 119 de notre ère, sous le règne d'Adrien, et terminons cette longue étude par un mot au sujet d'une coutume importante, l'action de brûler les cadavres. Le poète, parlant des sujets de nos plus vives douleurs, place au premier rang la mort d'une jeune fille, *quum funus adultæ virginis occurrit,* ou bien celle d'un enfant trop jeune encore pour être livré au bûcher, *vel terra clauditur infans et minor igne rogi.* Ces combustions étaient un des principaux points de l'hygiène des Romains, et même des Grecs, car, chez ces derniers, l'usage de brûler les corps a précédé la guerre de Troie. Mais cette coutume n'a jamais été générale : Cyrus fut enterré, dit Cicéron. Sylla fit exhumer le cadavre de Marius et le jeta à la voirie; et comme il craignait qu'on n'en usât de même à son égard, il ordonna que son corps fût brûlé. On suivait l'une et l'autre coutumes en même temps, et l'usage du bûcher se conserva jusque sous le règne du grand Théodose. Pline dit que l'on ne brûlait pas le corps des enfants morts avant d'avoir des dents.

En est-ce assez pour prouver que Juvénal, dans la peinture éloquente des vices de son époque, a déployé un talent, une verve puisés à une source qui nous est familière ? Personne ne pourra méconnaître que ce grand poète, armant sa muse d'une mordante hyperbole, a dû la plus grande partie de son succès à l'emploi des idées médicales, des mots techniques empruntés aux médecins de son temps : aucun auteur ne nous a présenté un tel luxe de comparaisons, d'images tirées de notre science. Il semble que la langue latine usuelle ne pouvait suffire à peindre les crimes de tout genre dont Juvénal était témoin et qui allumaient sa colère; il lui fallait des expressions plus énergiques : il tranchait dans le vif, il portait le fer et le feu dans les entrailles des coupables; le supplice qu'il leur infligeait avec une sorte de cruauté vengeresse avait le caractère matériel qu'il reprochait à leurs crimes, de sorte que son langage et ses descriptions appartiennent à une poésie nouvelle, plus réelle, plus scientifique que tout ce que l'on trouve chez ses devanciers.

Ne nous en plaignons pas, cette alliance de la médecine et de la poésie est un honneur pour nous; cette parenté signalée dès les premiers âges du monde constitue un de nos titres de noblesse, et puissent les médecins ne l'oublier jamais ! A une époque où

règne l'utilité directe, où l'on calcule avant tout le produit de toutes choses, il faudrait déplorer cette répudiation adultère de la muse pour un mercantilisme déshonorant. Le domaine de l'imagination n'est pas interdit au jugement, la poésie n'engendre pas toujours la folie, on peut cultiver les arts de l'intelligence et les sciences plus sévères ; ne brisons pas le lien sacré qui nous unit aux plus nobles esprits de l'antiquité, et cherchons dans l'étude de leurs œuvres des leçons de morale, de vertu, en même temps que des modèles accomplis de style, d'esprit et de goût.

Juvénal, nous l'avons dit, a échappé aux recherches des érudits ; on ne sait exactement à quelle époque il est né, quand il mourut. On dit qu'il a vécu sous onze empereurs qui ont rempli les quatre-vingts années de sa longue carrière. Il est certain que, sous Domitien, son génie éclata comme la foudre, que sa renommée fut grande dès le début ; Quintilien semble le désigner parmi les plus fameux satiriques, et Martial lui consacre plusieurs épigrammes louangeuses.

La première édition de ce poète si énergique date de 1470, elle parut en même temps à Rome et à Venise. Cinq ans plus tard, un commentateur, D. Calderino, consacra de longues veilles à expliquer le texte mis en lumière, et, en 1499, J. Britannicus entreprit avec succès une tâche semblable. Depuis, que de travaux ont illustré le grand satirique ! quels trésors d'érudition se sont amassés autour de ses vers admirables ! On lira toujours avec fruit l'édition *Variorum*, et pour ma part, dans ce commentaire médical, j'ai constamment eu sous les yeux celle de Henri Westenius, publiée à Amsterdam en 1684. Elle m'est précieuse à double titre, par son excellence d'abord, et puis parce que je la dois au sentiment confraternel d'un honorable médecin, M. le docteur Hergott, professeur agrégé de la Faculté de Strasbourg. Mon travail sur les poètes latins ne m'eût-il valu qu'un pareil témoignage d'intérêt, je me trouverais déjà récompensé de mes efforts ; mais j'en ai reçu d'autres et je les signale ici, plein de reconnaissance pour ceux qui me les ont donnés, plein de joie en constatant le goût des médecins pour des études littéraires qui ont fait autrefois la gloire de notre profession.

XVI.

MARTIAL.

L'époque brillante qu'on est convenu d'appeler le siècle d'Auguste, bien que la plupart des hommes qui l'ont illustrée fussent déjà célèbres lorsque le neveu, le fils adoptif de César était encore un enfant; le siècle d'Auguste, si digne, sous tant de rapports, de nos respects et de notre admiration, n'a pas légué à la postérité des œuvres scientifiques bien remarquables. Galien l'Encyclopédiste ne devait naître que cent cinquante ans plus tard; Musa et quelques autres représentent toute la médecine de ce temps, où le dogmatisme remplaçait l'observation, où l'esprit inventait en attendant que les yeux eussent appris à voir. Mais parmi ces hommes divins qui, dans la culture des belles-lettres, avaient conquis une gloire immortelle, il en est, nous l'avons constaté, dont les ouvrages reflètent avec éclat le génie médical de Rome, et à qui nous devons la connaissance des idées dominantes de cette société, la plus polie de l'univers.

Virgile était mort; ses œuvres didactiques ou épiques ne devaient rien à l'étude de son temps; le cygne de Mantoue chantait, comme le dit son épitaphe, *pascua, rura, duces ;* il ne se mêlait guère aux passions de la foule ; les mœurs de la ville éternelle n'attiraient pas son attention ; aussi la médecine contemporaine n'a-t-elle laissé que de faibles traces dans ses beaux vers. Les combats de ses héros donnent lieu à des descriptions de blessures, comme dans Homère ; le traitement des plaies fait voir les merveilleuses propriétés du dictame, mais la chirurgie n'a rien à gagner aux exploits des fils d'Esculape.

Horace et Juvénal, tous deux moralistes et poètes, cultivant à la fois la philosophie et la satire, découvrant sans pudeur les plus

tristes infirmités de l'homme, ont par cela même introduit dans leurs compositions des idées plus précises ; leur langage ne recule pas devant les réalités de la science : il emprunte à la médecine ses expressions, à la pratique ses formules, il cite les noms propres ; en un mot, il est rempli d'intérêt, et les études précédentes ont montré, trop à nu peut-être, un tableau capable de scandaliser ceux qui oublieraient, pour un moment, le génie de la langue latine, c'est-à-dire ses hardiesses, ses licences, et, convenons-en, son effronterie.

Si les écrivains les plus châtiés de cette grande époque de la littérature romaine ont pu se permettre des choses qui révoltent notre délicatesse, notre pruderie, que dirons-nous des poètes qui ont succédé à ceux-ci, des hommes qui ont commencé la décadence, et dont la plume sans frein a répudié les élégances de ces maîtres inimitables ? Toute planète a ses satellites, tout astre a ses éclipses ; les splendeurs du grand siècle s'éteignent rapidement ; après les magnificences des jeux séculaires, où le génie d'Horace effaçait en quelque sorte la gloire du maître du monde, viennent les indignes Césars dont Pétrone nous a retracé les turpitudes ; le sénat s'abaisse aux plus viles complaisances ; Juvénal écrit sa quatrième satire (*Rhombus*, le Turbot), et Domitien, marqué au front, portera éternellement le stigmate d'infamie qu'il a reçu de la main du poète d'Aquinium.

Mais si le fouet vengeur de Juvénal poursuivait les crimes odieux qu'Horace corrigeait en riant, d'autres poètes, plus indulgents encore que ce dernier, flattaient le pouvoir, prodiguaient les louanges à ce même Domitien ; de sorte que ceux qui recherchent, dans les auteurs de cette époque, non le charme enivrant des beaux vers, mais les enseignements qu'ils contiennent, s'étonnent de lire, dans des œuvres presque contemporaines, la satire la plus violente et les éloges les plus explicites d'un personnage auquel l'histoire ne doit que la vérité.

Entre Juvénal, qui est le juge sévère de son temps, et Martial, qui en est le flatteur, le parasite, il y a un abîme ; l'un est le vice, l'autre la vertu ; celui-ci est la vérité, celui-là le mensonge ; les mâles accents du grand poète sont récompensés par l'exil et la mort ; les petits vers du courtisan servile rapportent à leur auteur des cadeaux, des sourires, le honteux salaire d'un encens prostitué ; et si Martial ne recueille enfin, pour tant de lâchetés, que la

honte et presque la misère, c'est que la conscience publique applaudit à ces chutes légitimes ; elle ne veut pas que le mal soit récompensé, que les méchants triomphent, et que les plus saintes lois de l'honnêteté soient impunément violées.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des misères de la poésie dégradée, de l'abaissement du poète ; la postérité a été sévère pour Martial : tout son esprit, toute sa malice ne lui ont pas fait trouver grâce devant un certain tribunal qui résiste aux séductions de la muse. Mais cet homme qui tombe sans cesse en des adulations infinies, qui se prosterne aux pieds d'une idole abhorrée, cet homme connaissait à merveille la vie privée de ses contemporains, il partageait leurs goûts, leurs mœurs étaient les siennes ; mêmes plaisirs, mêmes vices, et partant jamais tableau de la décadence romaine ne peut nous intéresser davantage par sa hideuse réalité. Même en nous bornant au point de vue tout spécial de ces études légères, nous pourrons faire une abondante moisson dans l'œuvre de Martial, car ce poète de cour, ce flatteur, ce baladin toujours en quête d'un sujet d'épigramme ou de louange, nous initie à tous les mystères de la vie de ses héros; amis ou ennemis, il met chacun en lumière; il a beau dire que sa devise est : *Parcere personis, dicere de vitiis,* nous n'acceptons cette déclaration intéressée que sous bénéfice d'inventaire, pas plus que nous ne croyons à cette précaution délicate du pseudonyme qu'il s'attribue si volontiers. Martial a une certaine audace ; il loue en face, sans ménagements, sans vergogne ; il ignore parfaitement cette pudeur délicate qui cherche le mystère et s'y plaît, qui laisse deviner de quelle main viennent des vers si doux à lire ; mais il ne se gêne pas plus pour décocher une épigramme sanglante à l'avare qui lui refuse la sportule, au débauché qui lui enlève sa maîtresse, au médecin qui tue son malade.

Ici commence notre office, et l'on verra bientôt que ce n'est pas une petite affaire. La médecine est fort maltraitée par Martial. On se demande ce qu'il y a de commun entre elle et le poète, de quel droit cet impudent flatteur de tous ceux qui le payent attaque ainsi la science et ceux qui l'appliquent, c'est-à-dire toute une classe utile de citoyens romains ; comment il ose accabler de ses traits envenimés des hommes qui n'avaient rien à démêler avec lui.

L'histoire de tous les temps nous montre la médecine et les

médecins en butte à des haines jalouses, à des critiques envieuses; les plus anciens livres contiennent l'expression de ces sentiments hostiles, monument des préventions, et surtout des prétentions médicales du vulgaire. La mort a toujours raison, la médecine a toujours tort; l'irrévocable loi n'est jamais subie sans murmure, et comme on ne peut protester contre elle, on proteste contre le médecin; tous ceux qui n'atteignent pas l'extrême vieillesse de Priam ou de Nestor reprochent à la science son inutilité; on la maudit, et quelques esprits légers et malins se répandent en épigrammes contre des hommes qui ne garantissent pas la vie du malade lors même que celui-ci se tue par ses imprudences, sa sottise, ou sa folie.

Martial a fait comme Horace, comme Juvénal, il s'est rendu l'écho de ses contemporains : il a déversé le blâme, le ridicule sur les médecins de son temps, et son livre est fertile en sarcasmes contre tout ce qui pratique l'art de guérir. Il ne faut pas lui demander des réflexions morales, des enseignements utiles, la peinture élégante d'un travers, le portrait d'un ridicule; il ne se pose pas en précepteur du genre humain; non, une si noble tâche n'a pas d'attrait pour lui; il ne veut que rire aux dépens de son prochain, percer d'un trait aigu quelque renommée qui l'offusque; le côté plaisant, malin, satirique, attire son regard, excite sa verve railleuse, allume sa bile, et une épigramme à pointe acérée vient prendre place dans ce recueil de médisances, de lâchetés, d'infamies, divertissement des oisifs de Rome, et que leur méchanceté a transmis à la postérité qui n'en avait pas besoin.

Les beaux vers d'Horace, si purs, si harmonieux, tout empreints du génie de la Grèce, dont ils sont une émanation directe, les pages si énergiquement burinées par Juvénal, sont les joyaux de la muse latine; Martial ne peut être mis sur la même ligne, et cependant il y a encore dans ses écrits un charme qui appartient au siècle d'Auguste : l'expression est vive et pittoresque, la tournure du vers élégante et facile; on ne sent pas encore le mauvais goût qui va poindre dans Claudien; mais croira-t-on que les deux satiriques dont nous nous sommes occupé, et Martial que nous tenons en ce moment, auraient autant amusé leurs contemporains et la postérité, si leurs ouvrages eussent traité de matières simplement philosophiques ou morales? Lucrèce et Lucain n'ont jamais eu autant de lecteurs; Tibulle et Properce n'ont pas été

traduits, commentés, épilogués autant que Martial, et cela parce que cet effronté coquin, dans une galerie de portraits où il occupe tant de place, a montré des figures qui nous intéressent, parce qu'il s'est moqué de tout le monde, et que les gens pleins de malice et d'audace sont toujours ceux que la foule préfère. C'est un abominable drôle, dit-on, mais qu'il a d'esprit! Il n'y a pas assez de coups de bâton pour l'échine de ce misérable, mais qu'il est amusant! Les Romains d'autrefois parlaient ainsi (j'en sais aujourd'hui qui tiennent le même langage), et chacun avait chez soi le livre de Martial : *Teritur noster, utique liber*, tel est le compliment qu'il adresse à sa muse (nº 3, livre VIIIᵉ); et il ajoute, à l'imitation d'Horace, comme s'il en avait le droit, ces quatre vers ambitieux, vraie lettre de change tirée sur la postérité et acceptée par elle, il faut bien en convenir :

Et quum rupta situ Messalæ saxa jacebunt,
Altaque quum Licini marmora pulvis erunt;
Me tamen ora legent, et secum plurimus hospes
Ad patrias sedes carmina nostra feret.

Et lorsque les monuments de Messala seront détruits, quand les marbres de Licinius seront en poussière, on me lira encore, et plus d'un hôte retournant dans sa patrie, emportera mon recueil. — Ailleurs, livre xᵉ, nº 2, il compare de nouveau son œuvre aux marbres de Messala, aux colosses de bronze mutilés, et il dit avec assez de fatuité : Mes écrits n'ont rien à redouter du destin, les siècles ne peuvent rien contre eux, ce sont des monuments immortels :

At chartis nec fata nocent, nec sæcula prosunt,
Solaque non norunt hæc monumenta mori.

Écoutez-le quand il s'adresse à un envieux (livre VIᵉ, nº 61) : Rome aime mes vers, elle les chante, elle les loue, ils sont dans toutes les mains :

Laudat, amat, cantat nostros mea Roma libellos,
Meque sinus omnes, me manus omnis habet.

Sinus veut dire ici le pli que forme la toge au devant de la poitrine. C'est un curieux détail de mœurs; les Romains n'avaient probablement pas de poches; mais assez sur ces bouffées de vanité si communes chez les poètes anciens et modernes.

On applaudissait aux méchancetés qui atteignaient un ami, un voisin, jusqu'à ce que le rieur fût blessé à son tour, alors il criait

bien haut, donnant à rire à ceux qu'il n'avait pas voulu plaindre, et le livre n'a eu garde de disparaître sous l'effort du temps ; il a traversé les ténèbres du moyen âge, à peine l'imprimerie commençait-elle à produire la Bible Magontine que déjà les épigrammes de Martial trouvaient un éditeur ; Vindelin de Spire, en 1470, publia à Venise la fameuse édition *princeps* que dom Bettio, le savant bibliothécaire de Saint-Marc, me fit admirer en 1833, et que chacun voudrait posséder ; mais hélas ! c'est d'elle que l'on peut dire : *Rara avis !*

Ainsi la malice humaine se plaît à ces coups d'épingle, d'épée ou de poignard qui blessent et tuent même les innocents ; on riait, du temps de Martial, quand ce diable d'homme colportait sous le manteau, en attendant la publicité des copistes, une épigramme comme celle-ci (livre VIe, n° 53) :

Lotus nobiscum est, hilaris cœnavit ; et idem
Inventus manè est mortuus Andragoras.
Tam subitæ mortis causam, Faustine, requiris ?
In somnis medicum viderat Hermocratem.

Il s'est baigné avec nous, il a soupé gaiement, et ce matin on l'a trouvé mort dans son lit. Vous me demandez, Faustinus, ce qui a pu causer cette mort foudroyante ? Il aura vu en songe le médecin Hermocrate. — Ces quatre vers sont charmants, et un médecin de bon goût ne s'en serait pas fâché ; mais cette petite pièce si piquante est trop fine, trop délicate pour un poète comme Martial ; aussi Farnabius la regarde-t-il comme une imitation de l'Anthologie grecque. Notre homme n'a pas la main si légère, il frappe plus rudement, témoin le distique passablement brutal que voici (livre VIIIe, n° 74) :

Hoplomachus nunc es, fueras ophthalmicus ante :
Fecisti medicus quod facis hoplomachus.

M. Dubos père, qui a traduit de Martial tout ce qui pouvait être traduit décemment, a rendu cette épigramme par ces deux vers :

Médecin autrefois, aujourd'hui spadassin,
Paul, tu n'as pas quitté ton métier d'assassin.

Ce n'est qu'une imitation, un à peu près ; *hoplomachus* veut dire gladiateur ; Martial joue sur ces mots à consonnances ; l'oculiste crevait les yeux de ses clients, le gladiateur pourra en faire autant à ses adversaires : voilà le sens réel ; mais cette pensée plaît à

notre poète ; il y revient, il lui donne des formes nouvelles (livre Ier, n° 48) :

Nuper erat medicus, nunc est vespillo Diaulus.
Quod vespillo facit, fecerat et medicus,

ou bien encore celle-ci, toujours contre le même personnage (livre Ier, n° 31) :

Chirurgus fuerat, nunc est vespillo Diaulus.
Cœpit, quo poterat, clinicus esse modo.

Ce malheureux Diaulus est devenu croque-mort, *vespillo*, son travail est le même ; il tuait ses clients, il porte leurs cadavres, c'est toujours la même occupation. Nous avons en bon français l'équivalent de cette épigramme :

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant et met les gens en terre :
Il n'a pas changé de métier.

On voit que Martial donne à Diaulus divers titres, il est *medicus*, puis *chirurgus*, et enfin *clinicus;* et que ce soit caprice du poète, nécessité de la mesure du vers ou réalité, le même individu pouvait exercer les diverses parties de l'art, ce qui n'était pas un titre à l'indulgence du satirique. Quoi qu'il en soit, Diaulus tombé dans l'infortune recourait à des métiers déplorables, sans doute, mais enfin il travaillait, et misère n'est pas vice ; tout autre homme que Martial l'eût plaint. Hélas ! Martial n'a de charité que pour lui-même, il accuse et condamne sans miséricorde ; on croirait qu'il invente le mal pour le dénoncer. Voici une épigramme (la 97e du livre IX) qui nous semble un peu terrible pour le corps médical de la ville des Césars :

Clinicus Herodes trullam subduxerat ægro ;
Deprensus dixit : Stulte, quid ergo bibis ?

Ce qui veut dire : le médecin Hérodès avait volé le gobelet d'un de ses malades. Pris sur le fait par celui-ci : Imbécile, lui dit-il, que buvez-vous là ? c'est-à-dire, qu'osez-vous boire ainsi sans mon ordonnance ? — Voilà un médecin voleur, et si habile qu'il soit à déguiser ce larcin, si plaisant que paraisse le motif allégué par le coupable, il faut passer condamnation et se consoler, en avouant qu'après tout l'homme n'est pas parfait. Et puis, peut-être était-ce une monomanie. Martial parle souvent de ces gens enclins à tout

dérober, témoin ce *luscum furem* (livre VIIIe, n° 59), qui vole ses propres pantoufles à l'esclave chargé de les garder. Racine nous en a fourni un beau type, la pauvre Babonnette, la femme de Dandin, des *Plaideurs*, dont son mari disait :

> Elle eût du buvetier emporté les serviettes,
> Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

J'ai connu un médecin affligé de cette maladie, et il ne s'en est guéri qu'avec une forte dose d'acide hydrocyanique. Mais disons en passant que le trait si plaisant de la comédie de Racine appartient à Martial, qui a dit d'un certain Hermogènes (livre XIIe, n° 29) :

> Ad cænam Hermogenes mappam non attulit unquam.
> A cænâ semper rettulit Hermogenes.

Les poëtes du siècle de Louis XIV sont pleins de pareils emprunts, et il est juste de dire que Racine et Boileau, dans leurs imitations, se montraient souvent supérieurs à leurs modèles ; mais, enfin, il est toujours glorieux de servir de modèle à Boileau et à Racine.

Si le confrère Hérodès a cédé à une telle faiblesse ; si, pris la main dans le sac, il essaye de se sauver par une pasquinade, que dirons-nous de cet autre médecin qui figure dans l'épigramme 31e du livre VIe :

> Uxorem, Charideme, tuam scis ipse, sinisque
> A medico f** : vis sine febre mori.

Charidemus, ta femme a pour amant ton médecin, tu le sais et tu le souffres : tu veux mourir sans fièvre, c'est-à-dire tu seras empoisonné ; prends garde, ton imprudence est extrême, ta vie est entre les mains d'un homme qui, etc. — Passe encore pour le tour du gobelet du docteur Hérodès ; mais voici un médecin qui est à la fois adultère et presque empoisonneur, et Martial traite la chose assez lestement pour faire croire qu'elle était simple et commune. On n'est pas de meilleure composition ! Par exemple, dans l'épigramme suivante, la 28e du livre XI :

> Invadit medicum sica nephreticus, Aucte,
> Et præcidit Hylan ; hic, puto, sanus erat.

Un malade affecté de néphrite devient fou furieux ; il poignarde Hylas, son médecin. — Savez-vous la réflexion qu'inspire à Mar-

tial cet événement tragique ? Il me semble que ce malade se portait assez bien ! — Voilà toute l'oraison funèbre de ce pauvre Hylas, et encore il est fort douteux que Martial lui eût accordé ces deux lignes si le nom du défunt n'eût prêté à la plaisanterie. *Præcidit Hylan ;* il y a là un souvenir de la mythologie grecque : comprenez, si vous l'osez, ce rapprochement, *sica præcidit.* Ne nous arrêtons pas à ces ignobles jeux de mots, et concluons de ces premières études sur Martial, que la médecine et les médecins étaient fort maltraités par ce poète. Voici encore une preuve à l'appui (livre xe, no 77) :

Nequius a Caro nihil unquam. Maxime, factum est.
  Quam quod febre perit : fecit et illa nefas.
Sæva nocens febris saltem quartana fuisset !
  Servari medico debuit illa suo.

Une fièvre aiguë, continue, a tué Carus, ô Maxime ! Quel malheur ! Cruelle fièvre ! que n'était-elle quarte ? Carus eût bien su l'entretenir ! — Cette traduction ne rend fidèlement que l'idée ; ces distiques, ces quatrains offrent souvent une concision telle qu'il est difficile de donner en français leur équivalent, il faut se contenter de saisir la pensée de Martial, de voir le but qu'il se propose. Entre les vers de M. Dubos père et la prose de la grande édition de Panckoucke (Paris, 1835), il y a des différences considérables ; les meilleurs traducteurs ne saisissent pas l'*acutum* de la même manière ; aussi ai-je pris la liberté de choisir entre eux et de donner mon sentiment.

Et puisque nous avons parlé de la fièvre quarte que l'homme de l'art était capable de faire durer longtemps, voyons si les pyrétologistes du premier siècle de l'ère chrétienne ont fourni quelque chose d'intéressant au poète de Bilbilis. Voici une jolie épigramme, la 17e du livre XII, dans laquelle Martial donne une bonne leçon de tempérance à un voluptueux, Lentinus, qui n'avait pas besoin du docteur Carus pour éterniser ses accès fébriles :

Quare tam multis a te, Lentine, diebus
  Non abeat febris, quæris, et usque gemis.

Tu veux savoir pourquoi cette fièvre est si tenace ; mais qu'y a-t-il là d'étonnant ? Tu la mènes à la promenade, aux bains, tu la nourris de champignons, d'huîtres, de sanglier, tu l'enivres des

vins fameux de Falerne, de Setine ; tu ne prends le Cécube que glacé, etc. :

Gestatur tecum pariter, pariterque lavatur.
  Cænat boletos, ostrea, sumen, aprum,
Ebria Setino fit sæpe, et sæpe Falerno ;
  Nec nisi per niveam Cæcuba potat aquam.

Et enfin Martial termine la description du singulier régime du glouton Lentinus, par le trait suivant :

Quum sit ei pulchre, quum tam bene vivat apud te,
  Ad Damam potius vis tua febris eat !

Entourée de tant de délices, si bien traitée par toi, voudrais-tu que la fièvre allât de préférence chez Damas ? — (Sans doute quelque pauvre diable qui n'eût pas si bien hébergé cette ennemie.) Mais voici un autre fiévreux qui attrape en passant une bonne prescription de notre grand docteur. Il s'agit d'un certain Zoïle, *ægrum se simulantem* (n° 16, livre IIe), dont Martial révèle la manie bizarre. Ce personnage veut étaler son luxe ; il faut qu'on admire ses belles couvertures, son lit égyptien, ses vêtements écarlates, son linge parfumé :

Zoilus ægrotat : faciunt hæc stragula febrem.
  Si fuerit sanus, coccina quid facient ?
Quid torus à Nilo, quid sindone cinctus olentis ?

S'il se portait bien, à quoi serviraient ces richesses ? — Et le poète ajoute : A quoi bon les médecins ? congédie tous les Machaons :

Quid tibi cum medicis ? Dimitte Machaonas omnes.
  Vis fieri sanus ? Stragula sume mea !

Et si tu veux te bien porter, prends mes couvertures ! — Où diable la vanité va-t-elle se nicher ? Mais l'esprit humain, ondoyant et divers, a dit un sage, est fertile en inventions de ce genre ; chacun s'ingénie à satisfaire sa passion, et si Zoïle aspire au bonheur d'être malade pour exhiber ses trésors, voici un certain Mathon (n° 81, livre IVe) qui ne veut pas avoir la fièvre ou du moins qui agit comme s'il ne l'avait pas.

Declamas in febre, Mathon : hanc esse phrenesim
  Si nescis, non es sanus, amice Mathon.
Declamas æger, declamas hemitritæus.
  Si sudare aliter non potes, est ratio.

Tu as la fièvre Mathon, et tu déclames, tu professes; mais c'est de la frénésie, mon cher, et, s'il faut te le dire, tu n'as pas le sens commun. Tu es malade, tu as une hémitritée, et tu déclames encore ! Si tu n'as pas d'autre moyen de suer, à la bonne heure. — Martial aurait pu s'en tenir à ce trait, mais il ajoute:

Magna tamen res est. Erras : quum viscera febris
Exurit, res est magna tacere, Mathon.

Tu crois montrer en cela un grand courage. Erreur ! Quand la fièvre nous brûle, il est encore plus difficile de se taire. —

N'oublions pas de noter une fièvre d'un caractère particulier ; Mathon est *hemitritæus,* il a une de ces formes rares que nos maîtres en clinique ne rencontrent guère dans leurs salles, mais que les médecins de l'hôpital du Saint-Esprit reconnaissent encore au milieu de la foule de fiévreux que produit la campagne de Rome. Là où tout le monde a des accès de fièvre, on observe tous les types, toutes les variétés, et aujourd'hui comme autrefois la ville éternelle subit les effets de l'*aria cattiva*. Un candidat au troisième examen à qui l'on demanderait ce que c'est qu'une hémitritée, serait peut-être *collé* de fond en comble. Soyons-lui favorable ! Qui sait si la lecture de ce passage ne lui épargnera pas un échec ? Donc, cette fièvre demi-tierce se compose d'accès quotidiens, mais avec deux accès le second jour, dont l'un est marqué par un frisson initial. N'allez pas confondre l'hémitritée avec la double tierce, et encore bien moins avec la tierce doublée, ce serait une faute énorme. Mais assez de cette pédagogie rétrospective, revenons à Martial qui n'en a pas fini avec l'hémitritée. On trouve dans le livre II, sous le n° 40, une épigramme fort intéressante :

Uri Tongilius male dicitur hemitritæo.

On prétend, mais à tort, que Tongilius est dévoré par une hémitritée. Je connais le personnage, *novi hominis mores,* il a faim, il a soif; on prend pour lui des grives grasses, on pêche le brochet et le barbeau :

..... Esurit atque sitit,
Subdola tenduntur crassis modo retia turdis.
Hamus et in mullum mittatur atque lupum.

On prépare les meilleurs vins, ceux qui ont mûri sous le consulat d'Opimius; et cependant :

Omnes Tongilium medici jussere lavari.
O stulti, febrem creditis esse? Gula est!

Tous les médecins ont ordonné des délayants ou peut-être simplement un bain. Pauvres gens, vous croyez que Tongilius est un fiévreux? C'est un glouton, un goinfre! —

Voulez-vous un troisième cas de fièvre hémitritée? En voici un (livre XII[e], n° 91) qui donne lieu à un fait assez plaisant :

Pro sene, sed clare, votum Maro fecit amico,
Cui gravis et fervens hemitritæus erat.

Pour son ami, vieillard en proie à une fièvre ardente, Marus fait à haute voix un vœu : une noble victime sera immolée aux autels de Jupiter. Le malade va mieux, et même les médecins répondent de la guérison :

Cœperunt certam medici spondere salutem,
Ne votum solvat, nunc Maro vota facit.

Maintenant Marus fait de nouveaux vœux pour n'avoir point à remplir le premier. — Mais dans l'observation de Tongilius, notre poète ne se laisse pas attraper, il se pose en grand maître, sa perspicacité dévoile ces faux semblants de maladie, et les plus habiles praticiens sont loin de posséder son coup d'œil. Il porte un diagnostic non moins sûr à propos d'un certain Parthenopæus (n° 86, livre XI[e]) qui tousse terriblement. Martial ne croit ni à une bronchite ni à une pneumonie, l'asthme et la pleurésie ne l'inquiètent pas :

Leniat ut fauces medicus, quas aspera vexat
Assidue tussis, Parthenopæe tibi
Mella dari, nucleosque jubet, dulcesque placentas,
Et quidquid pueros non sinit esse truces.

Pour rafraîchir ton gosier qu'une toux fréquente déchire, le médecin t'a prescrit du miel et les pignons doux (on faisait avec ces deux choses une sorte d'électuaire vanté par Pline, et qui ressemble assez à certains nougats de la Provence ou des îles Baléares); il t'a même ordonné des gâteaux sucrés, enfin tout ce qui calme les enfants. Et cependant tu tousses sans cesse; ce n'est pas un rhume, c'est la gourmandise! — Martial ne craint pas de se répéter, il reproduit l'épigramme contre Mathon :

Non est hæc tussis, Parthenopæe; gula est.

Qui n'a vu dans sa pratique des malades de cette espèce? Quand, dans les hôpitaux de Paris, une économie un peu sévère remplaça

le sirop de sucre par la dextrine, et qu'on ne donna plus à certains catarrheux de profession que de la décoction de réglisse, quelles clameurs s'élevèrent, et combien de Parthenopæus réclamaient les douceurs supprimées administrativement! Que de peines n'ont pas les chefs de service et les médecins des bureaux de bienfaisance à trouver les équivalents de ces friandises absentes! Il est assez amusant de rencontrer, à dix-huit siècles d'intervalle, les mêmes appétits pour ces chatteries; mais cela ne surprendra que ceux qui croient à la perfectibilité du cœur et de l'estomac humain.

On s'est toujours plaint de la saveur de certains médicaments. L'épigramme n° 95, livre IX, reproche à un médecin surnommé Hippocrate l'amertume d'une potion faite avec une armoise *(Arthemisia Santonica)*, et le malade indigné parle de se venger en mêlant de l'ellébore au vin doux que demande l'auteur de cette prescription diabolique :

Santonica medicata dedit mihi pocula virga.
Os hominis! Mulsum me rogat Hippocrates.

Quelle impudence! *Os hominis!* Ah! quelle tête! disent les écoliers de notre temps. Mais pourquoi le praticien demandait-il ce *mulsum* à son malade? Est-ce comme honoraires? Il y a là un fait sur lequel se taisent les commentateurs, lacune importante que je dénonce aux futurs érudits. Quoi qu'il en soit, le malade, plein de rancune, affirme qu'il ne sera pas aussi sot que ce Glaucus dont parle Homère, qui changea son armure d'or contre la cuirasse d'airain de Diomède :

Dulce aliquis munus pro munere poscit amaro?
Accipiat, sed si potat in helleboro.

Il veut du doux pour de l'amer. D'accord, mais il le boira avec de l'ellébore; ou bien, suivant certains traducteurs : Je lui donnerai ce *mulsum* (vin doux, nouveau) s'il convient qu'il est fou. — Cette interprétation est ingénieuse, mais elle me paraît trop recherchée; Martial ne veut faire qu'une antithèse, il aime ces jeux d'esprit qui ne sont guère que des jeux de mots.

Virga Santonica est une absinthe venant des Gaules, de la Saintonge, du pays des *Santones,* de Saintes, en un mot; de même que l'*Arthemisia Pontica* venait du Bosphore de Thrace. Toutes les armoises aiment les plages maritimes; quant à l'ellé-

bore, on sait son goût âcre, brûlant plutôt qu'amer, et la vengeance était cruelle. Pardonnez-moi cette botanique de passage, et voyons à l'œuvre un clinicien dont l'espèce n'est pas perdue. Un certain Symmachus (livre v, n° 9), suivi d'une foule d'élèves, s'abat avec sa troupe autour du lit d'un malade. Celui-ci dit :

Languebam : sed tu comitatus protinus ad me
Venisti centum, Symmache, discipulis.
Centum me tetigere manus Aquilone gelatæ.
Non habui febrem, Symmache, nunc habeo.

Cette épigramme est très connue ; on l'a citée bien souvent à l'occasion du zèle indiscret de certains chercheurs de symptômes qui s'occupent trop peu du patient. Combien de Symmachus ont torturé les pauvres tuberculeux pour constater un tintement métallique ! J'en ai vu qui pratiquaient la succussion hippocratique pour obtenir le bruit dû à l'agitation du liquide d'un pneumothorax, et le malade, secoué vigoureusement, donnait le signe recherché, cela est vrai, mais il donnait aussi un peu de sa vie : je n'oublierai jamais le regard d'un phthisique qui disait à son Symmachus : Laissez-moi donc mourir tranquille ! Je demande la permission de renvoyer ces terribles cliniciens au chapitre de la pathologie générale de M. Chomel, sur lequel j'ai écrit quelques réflexions dans la *Gazette Médicale de Paris*, n° du 21 juin 1856.

Je plains moins les maladies simulées, par exemple, les prétendues hystéries dont parle Martial en plusieurs endroits de son recueil. Dans l'épigramme n° 71 du XIe livre, Léda dit à son vieux époux qu'elle est hystérique, qu'il lui faut un singulier remède, mais qu'elle ne peut s'y résigner, qu'elle préfère mourir :

Hystericam vetulo se dixerat esse marito,
Et queritur se fut... Leda necesse sibi :
Sed flens atque gemens tanti negat esse salutem,
Seque refert potius proposuisse mori.

Le mari débonnaire la prie de vivre, de ne pas renoncer au vert printemps de sa jeunesse ; il lui permet de chercher ailleurs ce qu'il ne peut lui donner :

Vir rogat, ut vivat, virides ne deserat annos :
Et fieri, quod jam non facit ipse, sinit.

Le respectable M. Dubos père n'a pas osé traduire ces vers, assez jolis cependant ; *virides ne deserat annos* est une expression

charmante. Mais allons jusqu'au bout, car c'est là que se trouve le trait dirigé tout à la fois contre la malade et le médecin. Donc Martial ajoute les deux vers suivants :

> Protinus accedunt medici, medicæque recedunt.
> Tolluntur pedes : O medicina gravis !

Mais voici les médecins..... les matrones se retirent. *Tolluntur pedes :* comment traduire ces mots? Un plus hardi le ferait au pied levé, mais je n'ose. Essayons cependant : On entre en danse.... Médecine redoutable ! terrible remède ! — Le poète se moque de nous tout à son aise ; mais laissons-le dire, et constatons seulement que ces *medicæ* qui entouraient Léda et qui peut-être avaient provoqué la consultation des docteurs, apparaissent ici pour la première fois. Je ne connais, dans les poètes latins, aucun passage ayant trait à ces sortes de fonctions domestiques, familières, et je dois remercier Martial de nous avoir initiés à ces mystères du gynécée romain. Consultez l'*histoire de la médecine* de Daniel Le Clerc, in-4°, La Haye, 1729, vous trouverez à la page 431, IIe partie, livre III, un chapitre intitulé : *De Cléopatre et, à son occasion, des femmes qui ont anciennement exercé la médecine.* Au reste, il ne faudrait pas remonter bien haut ni chercher bien loin pour trouver des pratiques de ce genre dans le traitement de l'hystérie vraie ou supposée ; cette maladie est une de celles dont la cure restera éternellement dans le domaine des vieilles femmes.

Voici une autre malade moins modeste ou plus courageuse que la pauvre Léda ; elle se nomme Paulla (livre VI, n° 7) ; elle a des amants, elle vole au rendez-vous ; mais comment, aux yeux de son mari, motiver une absence qui l'inquiète ? Que lui dire ? Quel prétexte alléguer ?

Au temps de Domitien, on pouvait se flatter d'avoir attiré les regards de l'empereur ; mais sous Nerva, chaque femme doit se conduire en Pénélope. Tout cela est fort bien :

> Sed prohibet scabies, ingeniumque vetus.

Mais le tempérament ! disent les traducteurs officiels (j'aime mieux démangeaison, prurit, le diable au corps ; *scabies* rappelle le *tentigo vulvæ* de Juvénal); mais l'habitude ! *Vetus ingenium* est très élégant. Les casuistes disent, *dépouiller le vieil homme.* Et si tu dis que ta mère est malade, ton mari t'accompagnera. A quelle tromperie vas-tu donc recourir ?

Quas igitur fraudes ingeniosa paras?
Dicet et hystericam se forsitan altera mœcha
In Sinuessano velle sedere lacu.

Tout autre *mœcha* se dirait hystérique, et demanderait les eaux de Sinuesse. —

Le lac de Sinuesse, dans la Campanie, avait, dit-on, la vertu de rendre fécondes les femmes stériles. Tous ces subterfuges ne sont pas du goût de Paulla; elle dit tout simplement à son époux qu'elle va chez son amant, ce qui prouve au moins un grand respect pour la vérité. Mais ce bienheureux lac n'était pas le seul qui eût des qualités stimulantes, car nous trouvons dans le livre Ier, n° 63, une épigramme qui montre que, du temps de Martial, la saison des bains était fertile en aventures, et que de nos jours on ne rencontrerait pas mieux. Voici les vers adressés à la chaste Lævina:

Casta, nec antiquis cedens Lævina Sabinis,
Et quamvis tetrico tristior ipsa viro,
Dum modo Lucrino, modo se permittit Averno,
Et dum Baianis sæpe fovetur aquis,
Incidit in flammas, juvenemque secuta, relicto
Conjuge, Penelope venit, abit Helene.

Ainsi les eaux du Lucrin, celles de l'Averne et même celles du golfe de Baïa, ont incendié cette matrone, jusque-là chaste comme les antiques Sabines, plus sévère encore que son triste mari; la voilà qui s'enfuit avec un jeune homme; arrivée Pénélope, elle est partie Hélène! — Doutez donc après cela du danger de ces thermes; mais aussi, vous, médecins judicieux et observateurs, ne doutez pas de l'efficacité d'un pareil remède quand vous aurez à traiter des constitutions débiles, des chloroses, des scrofules, tout ce qui demande une stimulation puissante: craignez seulement que l'effet ne dépasse vos prévisions!

La Société d'hydrologie fera bien de s'occuper de Martial. On trouve à chaque instant, dans son recueil, des passages se rapportant aux thermes des environs de Rome; et si j'avais l'honneur d'être un des membres de cette savante compagnie, je prendrais à tâche de relever tous les documents qui se rapportent à ce sujet. Peut-être ce travail est-il tout fait dans l'immense compilation in-folio imprimée à Venise en 1553, et qui a pour titre: *De Balneis, omnia quæ exstant apud Græcos, Latinos et Arabas*, etc. La chose est à examiner, elle en vaut la peine, et

puisque je suis en train de faire de l'érudition sur cette matière, j'indiquerai un autre livre fort digne d'intérêt dont voici le titre exact : *Delle antiche terme Taurine, esistenti nel territorio di Civita-Vecchia, di Gaetano Torraca, dottore di medicina. Roma*, 1761, in-4°. Vous apprendrez, en lisant cet ouvrage, de quelle importance étaient, sous Trajan, les *aquæ Ceretanæ*, les *aquæ Apollinaræ;* et si Martial n'en parle pas, c'est que, depuis Néron jusqu'à Domitien et Nerva, la mode entraînait les oisifs de Rome vers le golfe de Naples. Pour mon compte, je trouve que les Romains avaient parfaitement raison, et les Romaines aussi.

Mais revenons à notre affaire. Martial est un fin matois, il affecte une modestie à laquelle on peut très bien se dispenser de croire ; il se moque sans scrupule des imperfections de son prochain, physiques ou morales, réelles ou supposées, témoin un certain Nasutus, auquel il dit :

> Nasutus nimium cupis videri.
> Nasutum volo, nolo polyposum.

Prenez cette plaisanterie comme vous voudrez, au propre ou au figuré (les traducteurs varient), il y aura toujours là un trait piquant, qu'il soit dirigé contre une prétention vaniteuse à la finesse, à la perspicacité, ou contre un de ces appendices exorbitants dont on a dit :

> C'est trop court pour être une trompe,
> Et c'est trop long pour être un nez.

Je ne cite l'épigramme de Martial (n° 37, livre XII[e]) que pour faire voir que le poète avait observé l'étrange difformité que produit un polype développé dans les fosses nasales. Mais les Romains ne s'en tenaient pas à ces comparaisons. Horace avait dit : *Homo emunctæ naris,* pour exprimer la finesse ; Quintilien disait des écrivains de la Grèce : *Attici limati et emuncti ;* et Martial, renchérissant sur ses maîtres, s'écriait, en parlant de ses contemporains :

> Crede mihi, nimium Martia turba sapit.
> Majores nusquam ronchi, juvenesque senesque
> Et pueri nasum rhinocerotis habent.

Ces jolis vers sont adressés à son livre (n° 4, livre I[er]). Crois-moi, lui dit-il, les enfants de Mars sont de trop habiles critiques jeunes et vieux, tous ont un vrai nez de rhinocéros. — On ne

pouvait rien dire de plus flatteur aux Romains de ce temps-là. Il y a cependant un certain Cæcilius à qui il dit, nº 42, livre Iᵉʳ :

Non cuicumque datum est habere nasum.

Notez que cet homme si modeste faisait à son recueil tous les compliments possibles, ses vers les plus licencieux n'étaient que jeux innocents :

Innocuos censura potest permittere lusus :
Lasciva est nobis pagina, vita proba est.

Il se rendait facilement justice, mais personne n'était de son avis sur ce point, et Stertinius lui-même, bien qu'il eût placé dans sa bibliothèque la statue de Martial encore vivant, n'aurait pu pardonner à ce flatteur de circonstance, qui ne craignait pas de lâcher une épigramme contre Domitien mort, après avoir accablé Domitien vivant des plus basses adulations.

Si les difformités physiques sont l'objet des railleries de Martial, si les maladies bien caractérisées figurent à chaque page de son œuvre, il agrandit encore le vaste champ de cette pathologie en empiétant sur le domaine des passions, en les considérant comme des infirmités qu'il s'arroge le droit de traiter, soit sérieusement, à force d'invectives, soit plaisamment, avec des remèdes de sa composition. Voici une épigramme (nº 60, livre XIᵉ) qui doit nous intéresser à tous égards.

Il s'agit de deux beautés, Chionis et Phlogis, dont les mérites divers sont l'objet d'un examen approfondi. La première est la plus belle, mais l'autre a.... devinez quoi ?

Pulchrior est Chione : sed Phlogis ULCUS habet.

Donc Phlogis a un *ulcus*, un ulcère, et l'on se demande où est l'avantage. Mais si l'on cherche dans les vers suivants, l'éclaircissement ne se fait pas attendre :

Ulcus habet, Priami quod tendere possit alutam,
Quod senem Pylium non sinat esse senem.

Cela commence à devenir plus clair ; on comprend que les commentateurs aient dit : *Veneris sensum, urticas, pruriginem,* de sorte que cet *ulcus* imaginaire doit nous rassurer pleinement sur la santé de cette intéressante Phlogis. On voit quels miracles elle produirait sur les illustres vieillards de l'*Iliade*, seulement je se-

rais fort embarrassé de traduire ***alutam Priami.*** Juvénal avait déjà dit (satire VI[e], vers 324) :

..... Omnia fient
Ad verum, quibus incendi jam frigidus ævo
Laomedontiades et Nestoris hernia possit.
Tunc prurigo moræ impatiens, etc.

Martial n'est pas moins explicite. On voit que ces mots ***scabies***, *prurigo,* empruntés au chapitre des dermatoses, expriment très bien la pensée du poète; et pour rendre toute erreur impossible, il ajoute à propos de cet *ulcus :*

Quod sanare Criton, non quod Hygia potest.

Hygie elle-même n'y pourrait rien, Criton seul peut le guérir. — On voit que notre science est impuissante contre un pareil mal et que le beau Criton en a le spécifique ; mais laissons là cette affaire de boudoir, Martial est passé maître en pareil cas, et voyons si nous ne rencontrerons pas dans son recueil quelque maladie plus réelle.

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié un certain passage de Juvénal qui a donné lieu à d'amples réflexions (page 352) :

..... Podice levi
Cæduntur tumidæ, medico ridente, mariscæ.

Ces marisques ont fourni à Martial une épigramme (livre 7[e], n° 71) ou plutôt un jeu de mots que nous dédaignerions volontiers si ce morceau n'avait pas d'autre mérite. Il est intitulé : ***De familia ficosa.*** Or les fics, comme les marisques de Juvénal, sont des excroissances assez mal placées, et que le poète a l'air de considérer comme contagieuses, ce qui, pour le dire en passant, exigera de notre part un léger examen dans la suite de ce travail. Mais voici le texte de Martial et les singuliers rapprochements qu'il établit :

Ficosa est uxor, ficosus et ipse maritus;
Filia ficosa est, et gener, atque nepos.

Toute la famille est atteinte du même mal qui ne se borne pas là, car le ravage s'est étendu jusqu'aux proches, aux serviteurs, aux esclaves :

Nec dispensator, nec villicus ulcere turpi,
Nec rigidus fossor, sed nec arator eget,

On voit que personne n'a échappé à ce mal immonde, et que l'on peut facilement remonter à sa source empoisonnée. Martial, après avoir établi sa généalogie, ajoute :

> Quum sint ficosi pariter juvenesque senesque,
> Res mira est, ficos non habet unus ager !

C'est un simple calembour, comme on en rencontre assez souvent dans ces poésies légères, qui ne brillent pas toujours par un goût bien pur. Tant de figues et pas un figuier! dirions-nous en français. Mais cherchons quelque chose de plus sérieux, un mal plus redoutable, une de ces lésions cruelles, horribles, qui font désirer la mort, comme celle du malheureux Festus qui est décrite n° 79, livre Ier :

> Indignas premeret pestis quum tabida fauces
> Inque ipsos vultus serperet atra lues.

De quoi s'agit-il ici ? *Pestis tabida premeret fauces, atra lues vultus serperet,* on peut rapporter ces expressions énergiques à une affection cancéreuse, car, ne l'oublions pas, Festus, le malade, était vieux, il était l'ami du prince ; il avait une des lésions graves qui sont le partage des vieillards. Quoi qu'il en soit, Festus a pris la résolution de mourir ; il console ses amis, il ne veut pas souiller sa bouche par un poison obscur, il ne veut pas se laisser mourir de faim :

> Nec tamen obscuro pia polluit ora veneno,
> Aut torsit lenta tristia fata fame.

Il se perce de son épée, il ouvre à son âme une plus noble route, comme Caton, comme les stoïciens farouches qui disposaient de leur vie :

> Dimisitque animam nobiliore via.

L'expression est belle, et c'est là, pour le dire en passant, ce qui rehausse singulièrement le mérite de l'œuvre de Martial. Souvent au milieu d'une pièce qui révolte nos délicatesses, qui montre à nu les turpitudes d'un monde voué aux plus grossiers appétits, on rencontre un trait brillant, une idée pleine de couleur et de lumière, un jet heureux de cette flamme sacrée allumée au foyer de Virgile et d'Ovide, d'Horace et de Juvénal. Il faut bien reconnaître que l'esprit de Martial, avec tout son piquant, n'eût peut-être pas eu tant de succès si la forme ne lui fût venue en aide, si de beaux vers, frappés au coin du génie, n'eussent recommandé

à la postérité des compositions si indignes d'elle sous tant d'autres rapports.

Mais voici une maladie fort analogue à la précédente, seulement elle s'est développée chez une jeune fille et l'a tuée avant sa septième année accomplie. Martial, qui a écrit son épitaphe, livre XIe, n° 91, fait voir ici un peu de cette sensibilité qu'il déploie si rarement; le genre de mort de la pauvre enfant est plus triste que sa mort même :

Tristius est leto leti genus : horrida vultus
Abstulit, et tenero sedit in ore lues,
Ipsaque crudeles ederunt oscula morbi,
Nec data sunt nigris tota labella rogis.

Une horrible plaie a dévoré son visage et sa bouche charmante, et le bûcher n'a pas reçu ses lèvres entières. — Remarquez encore ces expressions si heureuses, *crudeles morbi ederunt oscula,* et tâchez de trouver en français quelque chose qui en rende l'énergique élégance ; *nec tota labella data sunt rogis,* encore une petite phrase qui défie nos plus habiles traducteurs. Cependant M. Dubos père, qui a consacré tant d'années et de talent à nous donner un Martial en vers (le Martial possible), ne s'est pas tenu trop loin de son modèle :

Un ulcère rongeur osa décomposer
Son visage si frais, sa lèvre si fleurie,
Organe et trône du baiser;
Et son bûcher n'en eut qu'une partie.

On voit que la maladie de la jeune Canace a suivi une marche très rapide ; le poète dit en effet :

Si tam præcipiti fuerant ventura volatu,
Debuerant alia fata venire via.

Était-ce donc une des gangrènes de la bouche si bien décrites par nos confrères qui s'occupent des affections morbides du jeune âge ? On le croirait volontiers, et si la jeune fille fut jugulée par un mal redoutable, Martial en donne la raison :

Sed mors vocis iter properavit claudere blandæ :
Ne posset duras flectere lingua deas.

Si la mort dut sitôt la soumettre à ses lois,
Fallait-il que ce fût par ce mal effroyable ?
Mais elle se hâta de lui ravir la voix
De peur qu'elle fléchît la parque impitoyable.

Ces quatre vers de M. Dubos sont fort bien tournés, ils rendent exactement le sens du latin, ils en ont la brièveté, la douceur et l'éclat ; on voit que le vieux professeur du collége Louis-le-Grand, habitué à une lutte perpétuelle contre son auteur favori, s'est quelquefois rendu digne de lui, et ce n'est pas peu dire.

Jusqu'ici nous avons trouvé dans l'œuvre de notre poète beaucoup plus de médecine que de chirurgie ; tâchons de rétablir l'équilibre et montrons que Martial n'a pas oublié les opérateurs de son temps. On trouve dans le livre XIe, sous le n° 84, une épigramme assez vive, assez plaisante contre le barbier Antiochus. Ce bourreau maladroit écorche ses pratiques ; les mentons qui s'adressent à lui sont bientôt couverts de cicatrices, comme le visage des vieux athlètes, comme celui des maris qu'attaquent les ongles d'une femme acariâtre ; enfin, il est plus redoutable que le chirurgien Alcon quand il opère une hernie ou réduit une fracture :

Mitior implicitas Alcon secat enterocelas,
Fractaque fabrili dedolat ossa manu.

Toute hyperbole à part, il s'ensuit que le docte Alcon n'avait pas la main légère en opérant une hernie intestinale ou bien en replaçant des os brisés. *Manu fabrili* est une injure ; reste à savoir jusqu'à quel point elle est méritée. N'est-ce pas là l'éternel reproche adressé aux chirurgiens? La main qui agit sur un membre rompu, qui rapproche des fragments osseux, cause nécessairement une douleur aiguë ; le bistouri qui divise les chairs arrache des cris au patient, et celui qui les endure attribue à l'homme de l'art des souffrances nécessaires ; la main ferme qui remédie au mal semble cruelle à celui qui subit la torture d'une opération bienfaisante, et l'épithète *fabrilis* s'échappe d'une bouche qui, plus tard, bénira le chirurgien de ses rigueurs salutaires. On n'avait pas encore inventé le chloroforme !

L'Italie moderne a conservé l'habitude d'attribuer à l'opérateur la fâcheuse issue d'une maladie exigeant une opération. J'ai vu à Florence, dans une église remplie de monuments funéraires, un bas-relief en marbre sur lequel on représentait la mort (sous la forme du squelette consacré) portant le fer dans l'abdomen d'une jeune fille hydropique. Voici une allégorie bien claire à l'adresse du médecin qui avait fait la ponction ; seulement on

n'avait pas mis le nom de ce confrère. C'est de la sculpture diffamatoire qui n'est pas rare chez nos voisins. Ils ont même la singulière habitude d'indiquer dans leurs épitaphes la maladie à laquelle le défunt a succombé; renseignement utile aux amateurs de statistique et à ceux qui croient à l'hérédité de certaines affections morbides.

Revenons à Martial qui est moins sérieux. Il nous parle d'un certain Fabianus (n° 84, livre XIIe) qui avait coutume de se moquer des infirmités de son prochain, et qui, dans les thermes publics, criblait d'épigrammes tous ceux qui avaient des hernies, des hydrocèles ou toute autre tumeur scrotale :

Derisor Fabianus herniarum,
Omnes quem modo colei timebant
Dicentem tumidas in hydrocelas.

Disons que ce moqueur eut son tour et qu'il dut se taire. Mais la coutume de se baigner en public, sans vêtements, et même sans que rien séparât les deux sexes, donnait matière à une foule de mauvaises plaisanteries qu'on retrouve presque à chaque page de l'œuvre de Martial. Les juifs seuls affectaient plus de réserve, parce que la circoncision était alors une chose honteuse. Horace, Juvénal et Martial ont eu un profond mépris pour les peuples de l'Orient qui se soumettaient à cette mutilation, *qui præputia ponunt*, comme dit Juvénal.

Voici une épigramme singulière (n° 56, livre X^e) qui renferme l'indication d'un bon nombre de talents chirurgicaux fort prisés par le monde élégant de Rome. Martial s'adresse à un certain Gallus qui le persécute en exigeant de fréquentes visites :

Totis, Galle, jubes tibi me servire diebus,
Et per Aventinum ter quater ire tuum.

Il paraît que la course était longue ; aussi se récrie-t-il contre une telle fatigue : il se plaint d'être brisé, rompu, et après avoir cité les hommes habiles qui guérissent une foule de maux , il demande qui le guérira de la courbature gagnée à des voyages si nombreux.

Eximit, aut reficit dentem, Cascellius, ægrum.

Ainsi voilà un dentiste, Cascellius, qui arrache une dent malade ou qui la conserve, ce qui est plus habile.

Infestos oculis uris, Higine, pilos.

Higinus l'oculiste cautérise les poils, les cils qui nuisent à l'œil, et cette méthode de traitement contre le *trichiasis* est encore usitée de nos jours.

Non secat, et tollit stillantem Fannius uvam.

La luette est-elle relâchée, Fannius ne la coupe pas, il la relève; reste à savoir comment. Martial aurait dû nous le dire, et plus d'un médecin moderne en eût fait son profit.

Tristia servorum stigmata delet Eros.

La chirurgie réparatrice était déjà inventée: Éros effaçait les honteux stigmates de l'esclavage, et ce ne devait pas être un art inutile dans un monde où le maître avait droit de vie et de mort sur les serviteurs de sa maison, où l'on se faisait un jeu des mutilations les plus affreuses.

Enterocelarum fertur Podalirius Hermes.

Voici Hermès qui est le Podalire des gens affectés de hernies, et plus habile sans doute que cet Alcon dont nous avons parlé précédemment. Martial, après cette énumération de spécialités renommées, s'écrie:

Qui sanat ruptos, dic mihi, Galle, quis est?

Dis-moi, Gallus, quel est le médecin qui guérit les éreintés? — On pourrait encore demander la même chose aujourd'hui; mais si Martial vivait, il lirait la quatrième page des grands journaux, il s'arrêterait à chaque coin de rue, où s'étalent des affiches de toute couleur, de toute dimension; il se serait peut-être abonné à certaines feuilles plus ou moins médicales, et, riche de documents puisés à ces sources impures, il saurait qu'il n'y a plus de maladies incurables, que les maux les plus invétérés cèdent comme par enchantement à une foule de spécifiques, que les indispositions légères sont traitées et guéries subitement, *oculo manuque*, comme dit Figaro, et la courbature en question serait le triomphe de quelque grand docteur connu dans l'univers et dans *mille autres lieux*. Hélas! nous avons singulièrement perfectionné l'art ingénieux de l'annonce, de la réclame, et ceux qui consentent encore à être malades ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes, car les guérisseurs ne manquent pas.

Il y en avait aussi du temps de Martial; mais il ne paraît pas qu'on dût avoir en eux une confiance absolue. Si déjà nous avons

parlé d'un certain Charidème qui pourrait bien se repentir de recevoir les soins du docteur, amant de sa femme, et ne pas mourir de la fièvre, voici un Grec, du nom de Baccara, qui ne court pas un moindre risque. Tâchons d'expliquer la situation.

Curandum penem commisit Baccara Græcus
Rivali medico : Baccara Gallus erit.

Le cas est grave : un pénis malade, confié à des mains infidèles, va subir une horrible mutilation ; car, vous le savez, *Gallus* veut dire prêtre de Cybèle, c'est-à-dire eunuque, et cette opération redoutable sera, de la main d'un rival, un acte de vengeance, l'effet de la jalousie, quelque chose qui, de nos jours, entraînerait pour le coupable la peine des travaux forcés. Mais les Romains de ce temps-là n'étaient pas élevés dans la crainte des dieux et de la justice ; ils n'avaient pas un tribunal vengeur de tous les attentats contre les personnes ; la vie des citoyens n'était pas protégée par des juges vigilants et intègres, témoin cette épigramme (nº 79, livre IXe) adressée à Picentinus :

Funera post septem nupsit tibi Galla virorum,
Picentine : sequi vult, puto, Galla viros.

Comment sont-ils morts? Voilà la question, et la réponse paraît claire. Mais les défunts ont trouvé un vengeur, Galla ne peut éternellement survivre à tant d'époux, Picentinus se charge de la réunir à ses nombreux maris, sans doute par un procédé analogue. Il paraît que la chose n'était ni rare ni difficile ; en voici la preuve (nº 43, livre VIIIe) :

Effert uxores Fabius, Chrestilla maritos ;
Funeream que toris quassat uterque facem.
Victores committe, Venus ; quos iste manebit
Exitus, una duos ut Libitina ferat.

Fabius enterre ses femmes, Chrestilla ses maris ; tous deux allument ou plutôt secouent la torche funéraire sur la couche nuptiale. Mariez-les, ô Vénus ! et bientôt la mort les frappera du même coup. — Charmants époux et si bien assortis ! Admirons seulement la douce quiétude du poète qui raconte des crimes pareils et qui laisse à ses lecteurs le soin de blâmer les coupables. Voici une certaine Chloé (nº 16, livre IXe), qui n'oublie pas de rendre de pieux devoirs à ses nombreux maris ; elle leur élève des

tombeaux, elle y met une épitaphe, et ce style lapidaire prête à rire à Martial :

> Inscripsit tumulo septem celebrata virorum
> Se fecisse Chloe : quid pote simplicius ?

Ainsi elle écrit : Chloé *fecit*, sur chaque monument funèbre, c'est juste, nous le savons bien. On n'est pas plus naïf ! — Que dites-vous de cet Aper, qui a la main si malheureuse, qui tue en jouant sa femme richement dotée, en lançant au hasard une flèche promptement mortelle ?

> Dotatæ uxori cor arundine fixit acuta :
> Sed dum ludit Aper, ludere novit Aper.

Si c'est un jeu, Aper, il faut convenir que tu es un joueur habile. — Il y a dans l'œuvre de Martial un grand nombre de passages qui se rapportent à des actes semblables et qui attestent le peu de cas que l'on faisait de la vie humaine. Ainsi notre poète a pu dire à un certain Philéros (n° 43, livre xe) :

> Septima jam, Phileros, tibi conditur uxor in agro.
> Plus nulli, Phileros, quam tibi, reddit ager.

Le nombre sept est fatal, il nous semble, du moins se reproduit-il souvent dans ces épigrammes. Voici un homme habile, qui remplit le champ funèbre des cadavres de ses victimes ; aussi ce champ fertilisé lui donne-t-il d'abondantes récoltes, aucune propriété ne lui procure un pareil revenu. — C'est toujours la cupidité qui produit de tels crimes, à moins toutefois qu'un autre sentiment n'en devienne le motif, comme dans l'épigramme n° 24, livre ive, adressée à Fabianus.

> Omnes, quas habuit, Fabiane, Lycoris amicas
> Extulit ; uxori fiat amica meæ.

Lycoris a mis au tombeau toutes ses amies : puisse-t-elle devenir l'amie de ma femme ! — C'est encore là une des gentillesses des Romains, gâtés par le luxe et la débauche ; il leur fallait de l'argent pour payer tant de plaisirs dispendieux, on se mariait pour hériter promptement, comme l'effronté Gemellus de l'épigramme n° ii livre ier :

> ..... Petit nuptias Maronillæ,
> Et cupit, et instat, et precatur, et donat.

Cette femme est donc charmante ? Au contraire, elle est abominable. Mais alors pourquoi tant d'empressement ?

Adeone pulchra est? Immo fœdius nil est.
Quid ergo in illa petitur et placet? Tussit.

Elle tousse, la malheureuse, elle ne durera pas longtemps. Gemellus, comme le Bassus de l'épigramme 76, livre IIIe, mérite qu'on dise de lui :

Nec formosa tibi, sed moritura placet.

Mais on se trompe dans ces calculs odieux, la mort ne vient pas au gré des méchants qui l'attendent, témoin Bithynicus (no 26, livre IIe), dont la femme, Nævia, s'obstine à vivre en dépit des symptômes les plus fâcheux.

Quod querulum spirat, quod acerbum Nævia tussit,
Inque suos mittit sputa subinde sinus :
Jam te rem factam, Bithynice, credis habere?
Erras : blanditur Nævia, non moritur.

Elle se plaint en respirant, elle tousse horriblement, ses crachats retombent sur sa poitrine, tant elle est faible. — Certes le tableau est effrayant de vérité, et cependant elle tarde bien à mourir : elle ne meurt pas, elle te flatte, Bithynicus ! —

Tous ces compétiteurs d'héritages nous montrent à nu un des plus hideux côtés de la société sensuelle et corrompue de la Rome impériale. Il était temps que le christianisme vînt régénérer une nation perdue dans des débauches sans nom. Mais ce grave sujet de méditations n'est pas de notre ressort, et nous n'en avons pas fini avec le côté scientifique de l'œuvre de Martial.

Le costume habituel des Romains entraînait d'assez graves inconvénients. Une grande robe, majestueusement drapée autour du corps, enveloppait les jambes, mais sans s'y appliquer ; aussi prenait-on l'habitude d'épiler celles-ci, de les frotter à la pierre ponce. Les efféminés portaient fort loin le soin de leur personne; Martial en fait l'objet de ses critiques ; on voyait les varices si communes serpenter autour des membres inférieurs, et pour peu que le personnage n'y prît pas garde, la toge relevée laissait voir des organes qu'il convient de dérober aux regards du public. Horace, dans sa seconde satire (voyez p. 156), a peint deux originaux, deux distraits, l'un qui laisse traîner sa tunique, l'autre qui la relève d'une manière ridicule. Ces mêmes organes non soutenus devenaient souvent difformes, le scrotum s'allongeait, le varicocèle, les hernies, se montraient fréquemment, et si l'on ajoute à cela

l'habitude dont nous avons parlé, de se baigner en commun, tous les jours, dans de vastes piscines où les sexes confondus rendaient les précautions rares et insuffisantes, on comprendra comment les satiriques romains, les poètes comiques, et autres observateurs aimant à critiquer, ont prodigué les remarques à ce sujet. Je pourrais fournir un grand nombre de passages ayant trait à ce chapitre de la vie privée des contemporains de Martial; mais il suffit de noter le fait général, et de dire encore une fois que les idées de pudeur sont relatives au temps, aux mœurs et à diverses circonstances locales que chacun peut apprécier.

Voyons cependant si, parmi les maladies des organes génitaux faciles à constater à première vue, il n'en est pas qui pourraient nous conduire à des observations utiles. J'ai parlé du Grec Baccara, dont le pénis malade a tout à redouter d'un rival médecin. Rien n'indique la nature de la maladie; mais enfin elle était grave, puisque, pour la guérir, on devait avoir recours à une mutilation. Nous trouvons (livre II, n° 45) un certain Glyptus encore plus à plaindre que Baccara, car l'opération a été pratiquée. Tâchons de savoir pourquoi.

> Quæ tibi non stabat, præcisa est mentula, Glypte.
> Demens! Cum ferro quid tibi? Gallus eras.

On t'a coupé un pénis sans vigueur. Insensé! pourquoi recourir au fer? Tu étais eunuque, prêtre de Cybèle, impuissant! Quel besoin d'enlever un organe inutile? — Le poète ne dit pas ce qu'avait Glyptus; peut-être n'avait-il que cela, *mentula non stabat;* mais alors quelle nécessité de recourir au fer? Nous croyons que l'organe était malade, sérieusement même, et que le chirurgien ne l'a sacrifié que parce qu'il ne pouvait pas être conservé.

On me permettra d'insérer ici une historiette gaiement racontée par Martial; elle se rapporte à notre sujet et prouve que les chirurgiens ne jouaient pas seuls du couteau. Un certain aruspice recommande à un paysan qui voulait immoler un bouc, de lui enlever les testicules, afin d'empêcher que la chair de l'animal ne devînt fétide:

> Dixerat agresti forte rudique viro,
> Ut cito testiculos peracuta falce secaret,
> Teter ut immundæ carnis abiret odor.

La recommandation était bonne; les chasseurs ne manquent pas d'en faire autant au gros gibier qui s'en trouve bien. Mais le

prêtre, penché sur l'autel, laisse voir un scrotum énorme, gonflé par une hernie; et le rustre; croyant obéir aux rites sacrés, coupe d'un seul trait cette tumeur et châtre le pauvre aruspice, qui, de Toscan qu'il était, devient *Gallus*, Gaulois : il change de nation :

Ingens iratis apparuit hernia sacris.
Occupat hanc ferro rusticus, atque secat.
Sic modo qui Tuscus fuerat, nunc Gallus aruspes.

Il y a ici un jeu de mots, l'opposition de *Tuscus* et de *Gallus,* et cette dernière expression, caractérisant les prêtres de Cybèle, mutilés, comme on sait, donne lieu à une foule de plaisanteries qu'on retrouve dans la plupart des poètes latins. Nous ne plaignons pas beaucoup cet aruspice qui a été opéré *cito* et *tuto,* sinon *jucunde,* parce que le chirurgien improvisé s'est servi d'un bon instrument, *falce peracuta,* tandis que les prêtres de Cybèle suivaient un procédé sauvage pour arriver au même résultat. Ainsi, dans l'épigramme n° 81, livre III, où Martial fait de graves reproches au prêtre Béticus, fort dissolu, il lui dit :

Abscissa est quare samia tibi mentula testa
Si tibi tam gratus, Bætice....

Pourquoi, à l'aide d'un fragment de vase samien, t'a-t-on enlevé cet organe inutile, si néanmoins tu aimes tant, ô Beticus, etc. — Les érudits affirment que c'était la coutume, l'instrument consacré, et peut-être cette incision à l'aide d'un outil grossier étaitelle moins dangereuse, moins souvent suivie d'hémorrhagie. On frémit à l'idée de mutilations si fréquentes, punition très ordinaire des coureurs de bonnes fortunes, vengeance permise, de droit commun en pareil cas, et que la loi avait dû réglementer pour en restreindre l'abus. On trouve sous le n° 60, livre II, une épigramme adressée au jeune Hyllus qui a fait *agréer ses hommages* à la femme d'un tribun militaire. Ce Chérubin, à qui l'on dit de prendre garde, se flatte de n'encourir, en cas de surprise en flagrant délit, que la peine infligée aux adolescents, c'est-à-dire le fouet, mais il se trompe ; Martial lui crie :

Væ tibi, dum ludis; castrabere ; jam mihi dices :
Non licet hoc : quid, tu quod facis, Hylle, licet ?

Malheur à toi ! tu joues un jeu périlleux ! Tu seras châtré. En vain tu dis : Cela n'est pas permis ! Et ce que tu fais, Hyllus, est-ce

donc permis? — La raison ne paraît pas suffisante, mais enfin on savait à quoi l'on s'exposait : l'épée de Damoclès était suspendue sur la tête du coupable. Que direz-vous de ce guet-apens où tombe le malheureux Mistius, qui, gagnant Ravenne, son pays, rencontre une troupe de ces demi-hommes, ainsi que les appelle Martial, et fait route avec eux?

Semiviro Cybeles cum grege junxit iter.

Sous un prétexte futile, les eunuques, que le vin échauffe et qu'un ardent prosélytisme enflamme, surprennent le vieillard endormi, le mutilent :

..... Somni post vina petuntur :
Continuo ferrum noxia turba rapit,
Exciduntque senem....

On se demande toujours : Que deviennent ces blessés? comment se termine cette affaire? Les gens du monde, du moins de nos jours, ont une singulière idée de la gravité de ces blessures. L'homme de l'art s'en inquiète moins. Qui n'a vu les mutilations qu'exercent sur eux-mêmes certains maniaques et qui sont si promptement guéries? Au dire de quelques voyageurs, la guerre, dans l'Afrique centrale, donne lieu à l'émasculation immédiate des prisonniers, et les frères d'Abbadie racontent à cet égard des choses effroyables ; cependant ces opérations, faites avec une violence extrême, dans des conditions d'âge fort diverses, laissent survivre la plupart des blessés. Les climats chauds, on le sait, favorisent la cicatrisation des plaies. Quoi qu'il en soit, il paraît qu'à Rome l'abus de ces sortes de mutilations était si grand que Domitien fit une loi pour y mettre un terme. Martial l'en félicite (nº 2, livre VI) :

Lusus erat sacræ connubia fallere tædæ :
Lusus et immeritos exsecuisse mares.

Martial revient sur un si grand bienfait dans une autre occasion et avec plus de détails (nº 9, livre IX) ; il rappelle que des spéculateurs en débauche s'emparaient des enfants nouveau-nés :

Immatura dabant infandas corpora pœnas.
Non tulit Ausonius talia monstra pater.

Domitien, le père de l'Italie, n'a pas voulu tolérer de pareilles infamies, et l'empereur qui avait déjà protégé la jeunesse a fait plus encore :

Idem qui teneris nuper succurrit ephebis,
Ne faceret steriles sæva libido viros.
Dilexere prius pueri, juvenesque, senesque.
At nunc infantes te quoque, Cæsar, amant.

Et ils ont bien raison, les pauvres petits, de se montrer reconnaissants, car on ne leur laissait ni repos ni trêve ; on les poursuivait jusque dans leur premier asile ; la lubricité de quelques monstres infâmes cherchait des raffinements incroyables à peine soupçonnés par le dévergondage de la Régence. Lisez, si vous l'osez, l'épigramme n° 61, livre XI ; écoutez Martial vous raconter les exploits de Manneius :

Modo qui per omnes viscerum tubos ibat,
Et voce certa, consciaque dicebat,
Puer an puella matris esset in ventre.

On me dispensera de dire à l'aide de quel procédé ce personnage arrivait à un diagnostic impossible, comment il pouvait pénétrer ce mystère intra-utérin : Martial ne nous donne à cet égard aucun éclaircissement, mais il dit que Manneius entendait les vagissements des fœtus :

Vagientes intus audit infantes.

Il prenait sans doute pour des sons vocaux des borborygmes plus ou moins sonores. Quoi qu'il en soit, le coupable est puni (dirai-je par où il a péché ?), sa langue est frappée de paralysie :

Partem gulosam solvit indecens morbus,

et c'est bien fait ; mais semblable accident se rencontre encore une fois chez un des libertins que cite notre poète : Ta langue, Zoïle, est frappée d'une paralysie subite :

Sidere percussa est subito tibi, Zoile, lingua.

Si l'on cherchait bien dans cet amas d'immondices, on trouverait d'autres personnages qui, comme Zoïle et Manneius, ne méritent aucune pitié. Mais la paralysie de la langue n'est ici qu'un hors-d'œuvre, et quelque étrange que paraisse le phénomène, qu'il se rattache ou non à une lésion cérébrale, ou tout simplement à une affection du nerf trijumeau, nous ne nous en occuperons pas davantage. Ceux de nos confrères qui voudront voir jusqu'à quel point la société romaine avait perdu toute trace des mœurs des antiques Sabins, jusqu'où le désordre avait atteint, parcourront du doigt et de l'œil le livre de Martial, et ils seront

convaincus que ce qui n'est plus chez nous qu'une rare exception, qu'une suite d'aberrations maladives, telles qu'on en rencontre dans les maisons d'aliénés, était à Rome, sous les empereurs, une coutume acceptée par les plus illustres citoyens, et protégée par l'assentiment public.

Tout cela est bien sérieux, que le lecteur nous le pardonne; il est difficile, en lisant l'œuvre de Martial, d'éviter ces cavernes que la poésie n'a pas craint d'illuminer, et qui attirent le regard des curieux, des oisifs, des hommes qui aiment à comparer les temps anciens aux temps modernes. Notez que Martial l'effronté fait quelquefois le modeste : il parle des écrits de Musée (livre XII, n° 96) qui sont pleins d'une licence effrénée, de ces livres assaisonnés d'un sel brûlant :

Musæi pathicissimos libellos,
Qui certant sybariticis libellis,
Et tinctas sale prurientes chartas.

Il reproche à Sabellus, livre XII, n° 43, de décrire en trop beaux vers des choses abominables :

Facundos mihi de libidinosis
Legisti nimium, Sabelle, versus.

Et, pour le dire en passant, il y a, dans cette pièce singulière, un vers qui a été la cause d'une erreur bizarre. Un auteur moderne a lu *novem figuræ* au lieu de *novæ figuræ*, et ce chiffre, qui ne se trouve dans aucune des éditions que j'ai sous les yeux, sert de base imaginaire à un système erroné sur l'iconographie libidineuse des Romains. Il a fallu une étrange préoccupation d'esprit pour prêter à Sabellus un sens qui est aussi loin de sa pensée. Martial a bien assez de griefs à lui reprocher, et il a mille fois raison quand il l'accuse de se complaire dans des descriptions dangereuses. Après une énumération d'actes prodigieux non moins que révoltants, il s'écrie : Ce n'était pas la peine de déployer tant d'éloquence !

Tanti non erat esse te disertum !

Que ne s'appliquait-il cette réflexion, et pourquoi cette pensée n'a-t-elle pas arrêté sa plume indiscrète? Les peintures de mœurs ont leur prix, sans doute ; mais elles sont affligeantes, on se demande si le côté moral de l'homme s'affaiblit, s'altère, à mesure que les États s'agrandissent, si la vertu s'efface quand la puis-

sance publique atteint son développement extrême, enfin, si la gloire de Rome entraînait absolument la décadence de ses citoyens. Nos anciens professeurs d'humanités ne savaient guère ce qu'ils faisaient quand ils nous donnaient en prix l'ouvrage de Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains,* ce grand argument en faveur du régime politique des Chinois, c'est-à-dire, l'immobilité en toutes choses. Le mieux en gouvernement est l'ennemi du bien en morale particulière, témoin les siècles de Périclès, d'Auguste, des Médicis et de Louis XIV.

Pour ne pas tomber dans ces misanthropies légitimes, revenons à Martial le méchant, à Martial le persifleur, à ses épigrammes, où la malice tient la première place. Voici un petit trait à l'adresse d'un certain Nestor qui s'étonne de ce que l'oreille de Marius offense l'odorat (livre III, n° 28) :

> Auriculam Mario graviter miraris olere !
> Tu facis hoc : garris, Nestor, in auriculam,

Martial n'est pas embarrassé pour expliquer ce phénomène : C'est ta faute, Nestor, tu babilles, tu chuchotes à son oreille ! — Cela donne une singulière opinion de la bouche de Nestor ! Passons à un autre infirme. Il s'agit d'un personnage qui n'a pas le même inconvénient, mais qui a un vilain défaut : il lit mal, et cependant il prend des précautions pour conserver sa voix ; il met une sorte de cravate, ou plutôt il entoure de laine son cou ; Martial lui donne un bon conseil (livre IV, n° 41) :

> Quid recitaturus circumdas vellera collo ?
> Conveniunt nostris auribus illa magis.

Ce n'est pas à ton cou, mais bien à nos oreilles qu'il faudrait un tel préservatif. — Et puisque nous avons entamé le chapitre des maux de gorge, donnons place dans cette galerie de ridicules au poète enrhumé (livre VI, n° 4), qui se trouve dans un si grand embarras :

> Qui recitat lana fauces et colla revinctus,
> Hic se posse loqui, posse tacere negat.

Il ne peut pas parler, mais il n'a pas le courage de se taire : c'est un bavard, un importun, quelque Trissotin dont on peut rire à l'aise, comme le Maximus (livre III, n° 18) à qui Martial adresse les deux vers suivants :

Perfrixisse tuas, questa est præfatio, fauces.
Quum te excusaris, Maxime, quid recitas?

Tu es enrhumé, enroué, l'excuse est bonne ; pourquoi veux-tu nous réciter quelque chose ? — Mais ici ce sont les oreilles des auditeurs qui sont menacées. Notons ces coutumes hygiéniques qui ne sont pas tout à fait perdues. L'usage de placer de la laine autour du cou, afin de conserver la voix, se retrouve encore aujourd'hui dans certaines localités, et peut-être a-t-on renchéri sur les contemporains de Martial en employant la laine grasse, *vellera,* en suint, comme on dit ; nos ménagères qui placent un bas de laine autour du cou des enfants affectés d'angine gutturale, obéissent, sans s'en douter, à la tradition, et peut-être trouverions-nous l'origine de cette pratique dans des temps encore plus reculés.

Ne quittons pas encore cette voie ; elle peut nous conduire à des observations assez intéressantes, témoin l'épigramme, n° 77 livre v, que Dubos père n'a pas cru devoir traduire et qui ressemble assez à une énigme. :

Narratur belle quidam dixisse, Marulle,
Qui te ferre oleum dixit in auriculam.

Ce qui veut dire, mot à mot : On raconte, Marullus, un mot heureux à ton sujet ; quelqu'un a dit que tu portes de l'huile dans l'oreille. — M. N.-A. Dubois, qui a traduit cette partie du *Martial* de Panckoucke, n'a pas pris la peine de nous expliquer ces deux vers, quant au sens caché du moins, et les gens simples, bien intentionnés, n'y cherchant pas malice, sont libres de penser que Marullus fait provision de cérumen, ce qui n'annonce pas de sa part un grand soin de sa personne. Mais était-ce bien la peine de composer un distique pour apprendre à la postérité une particularité aussi peu intéressante? Tâchons donc de rencontrer le pourquoi de cette affaire.

Un homme comme Martial, passant en revue toutes les choses de son temps, et surtout les choses usuelles, doit nécessairement avoir recours à des locutions communes, proverbiales, en quelque sorte ; il pourrait donc bien arriver que ces mots : *Ferre oleum in auriculam*, eussent précisément ce caractère d'intimité domestique. M. Vict. Le Clerc fait remarquer que le mot *auriculam,* à l'accusatif, indique mouvement ; Marullus porte l'huile dans l'oreille de ses auditeurs ; il ne s'agit pas de la sienne, ce n'est pas dans son

oreille qu'est cette huile, c'est lui qui la met dans les oreilles des autres, il y a action, et Martial veut dire sans doute par là qu'il possède l'art de la persuasion. Farnabius, l'auteur des notes savantes qui enrichissent le *Martial* imprimé à Londres en 1615, cite un adage : *Ferre ore oleum,* avoir de l'huile dans la bouche, qui s'applique aux flatteurs, aux courtisans, lesquels semblent verser de l'huile dans l'oreille des puissants de la terre, et l'on comprend la justesse de cette image. On a cru pouvoir lire *auricula,* à l'ablatif, et alors l'auteur aurait eu l'intention de reprocher à Marullus la complaisance de son oreille, ouverte à tous, acceptant tout, organe banal dont le libre accès n'offre aucune garantie. Je crois que telle n'est pas la pensée de Martial, et je ne vois pas en quoi cette épigramme trouverait son complément, son explication dans une autre qui est adressée à Oppianus (livre VI, nº 42) et semble avoir un tout autre motif. En lisant avec attention cette dernière, qui est fort élégante et où il est question d'oreille, peut-être, nouveau fil d'Ariane, nous viendra-t-elle en aide, pour sortir de ce labyrinthe. Le poète veut séduire Oppianus, il lui fait un pompeux éloge des thermes d'Étruscus; c'est là seulement, dit-il, qu'on peut se bien baigner; les sources d'Apone et celles de Sinuesse, Passer, Anxur, Cumes et Baïes aux flots bouillants, ne sont rien en comparaison. Et après une énumération des qualités merveilleuses de l'eau chaude d'Étruscus, il ajoute :

Non attendis, et aure me supina,
Jamdudum quasi negligenter audis.
Illotus morieris, Oppiane!

Tu es distrait, et, l'oreille en l'air, tu m'écoutes à peine. Oppianus, tu mourras sans t'être baigné. — On dirait une réclame en faveur d'un nouvel établissement de bains ; Étruscus, l'entrepreneur de cette industrie, a sans doute payé à beaux deniers comptants les louanges de Martial, et celui-ci a fait son prospectus en conscience. M. A. Dubois a traduit *illotus* par *purifié*; mais il ne s'agit ici que d'un bain, de son action physique.

Notre annotateur trouve dans les mots *aure supina* quelque rapport avec l'huile que Marullus porte dans l'oreille de son prochain. J'en demande bien pardon au docte Farnabius, mais je ne puis être de son avis sur ce point délicat, et je crois avoir justifié mon opinion. Quoi qu'il en soit de ce grave conflit, que cette épigramme ait un sens direct ou figuré, nous pouvons pro-

fiter des renseignements qu'elle contient sur certains actes de la vie privée des Romains du temps de Martial, et, à l'exception de Pline le Naturaliste, qui a eu la prétention de parler de tout, on ne trouverait peut-être nulle part ailleurs une peinture aussi exacte des coutumes hygiéniques d'un peuple qui avait porté au plus haut degré de perfection les raffinements d'une civilisation coupable.

Les cosmétiques jouaient un grand rôle chez les Romains; notre poète en parle dans vingt endroits de son recueil, et nous ne nous y serions pas arrêté si ce chapitre ne contenait quelques particularités assez intéressantes. Les antiquaires de profession connaissent une foule d'instruments trouvés dans les maisons de Pompéia et même dans des tombeaux de quelques élégantes Romaines; cet arsenal ne laisse pas de doutes sur l'art avec lequel les femmes parvenaient à suppléer la nature. On a écrit de gros livres sur cette matière délicate, et il serait facile d'étaler une érudition qu'on rencontre toute faite dans certains traités d'hygiène; mais je préfère demander à Martial des renseignements plus directs, et vous allez voir qu'il est aisé d'en trouver dans son recueil. Parlons d'abord de Lælia, qui abuse vraiment de la prothèse (nº 23, livre XII) :

> Dentibus atque comis, nec te pudet, uteris emptis.
> Quid facies oculo, Lælia? non emitur.

Dents et cheveux, achetés par toi; tu n'as pas honte de t'en servir; mais, Lælia, comment remplacer l'œil absent? On n'en vend pas! — Ainsi l'on pouvait, pour de l'argent, regarnir sa mâchoire. Martial dit tout crûment à deux dames, Thaïs et Lucania :

> Thais habet nigros, niveos Lucania dentes.
> Quæ ratio est? emptos hæc habet, illa suos.

La première a celles de l'art, l'autre celles de la nature. Nous avons vu que le dentiste Cascellius était un habile homme; les coiffeurs tenaient des magasins de chevelures où Fabulla allait faire ses emplettes :

> Jurat capillos esse, quos emit, suos,
> Fabulla : numquid, Paule, pejerat? nego.

Ils sont à elle, elle les a payés. Elle ne ment pas, Paulus, j'en conviens. — Mais on ne savait pas encore fabriquer des yeux artificiels, les borgnes ne pouvaient céler leur difformité, et je voudrais bien connaître le nom de l'artiste qui a eu le mérite d'une telle in-

vention. Martial se moque souvent des yeux malades, détruits, des borgnes ; mais de quoi et de qui ne se moque-t-il pas ? Une dame, la pauvre Philenis (nº 22, livre XII), n'a qu'un œil, et il est tel qu'elle gagnerait à être aveugle :

Quam sit lusca Philænis indecenter,
Vis dicam breviter tibi, Fabulle ?
Esset cœca decentior Philænis.

Et cette chère Galla (livre IX, nº 28), qui, le soir, quitte ses dents ainsi que sa robe, qui renferme ses appas dans une foule de boîtes, qui ne couche pas avec son visage ?

Nec dentes aliter, quam serica, nocte reponas,
Et jaceas centum condita pyxidibus ;
Nec tecum facies tua dormiat, innuis illo,
Quod tibi prolatum est mane supercilio.

Tu me fais des signes, tu m'agaces avec le sourcil que tu t'es fait faire le matin. — Voilà un équipage complet qu'il ne serait pas difficile de rencontrer de nos jours ; mais continuons une étude d'un si vif intérêt.

Portait-on des perruques au temps de Martial ? Grave question que les érudits ont dû résoudre ! Les femmes mettaient de faux cheveux, nous venons d'en administrer la preuve ; mais les hommes, moins habiles, moins coquets, remédiaient à leur calvitie par un artifice plus grossier, du moins le Phœbus de l'épigramme 45, livre XII, avait recours à un procédé assez primitif, il nous semble :

Hædina tibi pelle contegenti
Nudæ tempora verticemque calvæ.
Festive tibi Phœbe, dixit ille,
Qui dixit caput esse calceatum.

Ainsi Phœbus couvrait son sinciput et ses tempes nues d'une peau de bouc, et un plaisant disait avec finesse qu'il avait la tête bien chaussée. — Voilà certes une singulière perruque, rudiment informe de ces édifices qui prirent un si majestueux développement sous Louis XIV, et que nos artistes capillaires modernes, avec leurs toupets invisibles, couvriraient d'un juste mépris. Mais dans les beaux-arts, les plus glorieux chefs-d'œuvre ont eu d'humbles débuts, et il ne faut pas trop médire du couvre-chef de ce pauvre Phœbus : il était loin de pouvoir soutenir la comparaison avec un élégant du beau monde comme celui dont Martial nous a laissé

un portrait si séduisant (livre XII, n° 38), et chez qui brillaient, entre autres perfections, les suivantes :

> Crine nitens, niger unguento, perlucidus ostro,
> Ore tener, latus pectore, crure glaber.

Sa chevelure est brillante, luisante, grâce à une pommade qui la noircit ; son vêtement est de pourpre ; son visage est tendre, enfantin ; il a la poitrine large, la jambe épilée, etc.

La laine dont nous avons parlé à propos des oreilles et des gosiers malades, la laine pouvait aussi être employée à d'autres usages, ainsi que cela se voit dans l'épigramme n° 90, livre XII, où Charinus se trompe sur le siége de son mal :

> Quod lana caput alligas, Charine,
> Non aures tibi, sed dolent capilli.

Martial a des traits piquants pour toutes les infirmités ; il ne ménage personne, pas même ses amis ; car si beaucoup de ses épigrammes sont faites contre tel ou tel personnage, *in Thaïden, in Ponticum,* d'autres sont adressées *ad Faustinum, ad Olum,* c'est-à-dire à des personnes qu'il ne traitait pas en ennemies. Olus, dont je viens de citer le nom, reçoit de notre poète le compliment qui suit (livre IV, n° 33) :

> Cana est barba tibi, nigra est coma : tingere barbam
> Non potes, hæc causa est, sed potes, Ole, comam.

Martial reproche à ce personnage de ne pouvoir teindre en noir sa barbe blanche, tandis qu'il peut teindre ses cheveux. On ne comprend pas trop comment le même procédé n'était pas applicable à ces deux parties du système pileux. C'était sans doute l'enfance de l'art, et la nécessité de remédier à des imperfections si communes rendit habiles en pareille industrie tous ceux qui en éprouvaient le besoin. Un certain Lentinus, livre III, n° 48, opère ce changement en un clin d'œil, du moins Martial nous le fait entendre quand il dit :

> Mentiris juvenem tinctis, Lentine, capillis ;
> Tam subito corvus, qui modo cycnus eras.

De cygne que tu étais tout à l'heure, te voilà devenu corbeau ; c'est une jeunesse menteuse à laquelle Proserpine ne se trompera pas, etc. — On voit que le procédé était très expéditif. Pourquoi tant de soins ? Martial dit quelque part : Il n'y a rien de pire qu'un chauve qui veut paraître chevelu :

Calvo turpius est nil comato.

Au reste, nous trouvons dans l'épigramme n° 47, livre VI, une preuve des talents acquis dans ce genre de supercherie; écoutez la petite histoire qui suit :

Mentiris fictos unguento, Phœbe, capillos,
Et tegitur pictis sordida calva comis.
Tonsorem capiti non est adhibere necessum :
Radere te melius spongia, Phœbe, potest.

Pour tondre cette chevelure menteuse qui couvre ta sale tête, ce n'est pas un barbier qu'il te faut, mais bien une éponge. — Il paraît que telle peinture n'était pas rare; voici un vieillard qui en use sans réserve (livre VI, n° 74) :

Medio recumbit imus ille qui lecto
Calvam tripilem semitactus unguento,
Foditque tonsis ora laxa lentiscis;
Mentitur, Esculane : non habet dentes.

Ce convive, couché au bas du lit du milieu, dont la tête chauve montre encore trois cheveux peut-être tracés à l'aide d'une pommade... — Voilà pour le chef, et je vous fais grâce de l'importante discussion qui s'est élevée entre les érudits à propos des mots *semitactus* et *semitatus,* et bien plus encore entre ceux qui veulent *trifili* et non pas *tripili,* sans compter Gontius, qui lit *tripalem;* ce procès est toujours pendant et je me récuse. Mais Martial ajoute un trait : ce même convive se sert d'un cure-dents en bois de lentisque pour nettoyer sa large bouche : il nous trompe, il n'a pas de dents. — Allez à Rome, et vous trouverez encore aujourd'hui, sur toutes les tables, de petits instruments semblables à celui dont se servait ce personnage; en Espagne, en Algérie, les cure-dents en bois sont toujours de mode, et je ne répondrais pas que le *Pistacia lentiscus,* si commun dans tout le bassin de la Méditerranée, ne servît pas encore au même usage. Au reste, Martial nous dit qu'on se servait aussi de plumes taillées, du vrai cure-dents parisien (livre XIV, n° 22) :

Lentiscum melius est, sed si tibi frondea cuspis
Defuerit, dentes penna levare potest.

Nous ne pouvons passer sous silence une des recherches extravagantes de quelques efféminés qu'on se montrait au doigt du temps de Martial. Voici un homme, si toutefois le nom d'homme lui convient (livre II, n° 29) :

Cujus olet tota pinguis coma Marceliano,
Et splendent vulso brachia trita pilo.

Ses cheveux exhalent l'odeur de tous les parfums que prépare Marcelianus; ses bras, épilés avec soin, brillent comme de l'ivoire — (cette comparaison se retrouve dans plusieurs épigrammes analogues); puis viennent d'autres merveilles : un brodequin écarlate, une agrafe élégante, enfin :

Et numerosa linunt stellantem splenia frontem.

Il s'agit de savoir ce que Martial entend par *splenia*. Les commentateurs, les traducteurs ne sont pas d'accord; est-ce une simple bandelette parsemée d'étoiles, comme le veut M. A. Dubos, ou bien de petits emplâtres, c'est-à-dire des *mouches* qui constellent ce front superbe, comme le prétend M. Victor Verger, l'un des derniers traducteurs de Martial? On trouve, livre VIII, n° 33, le vers suivant :

Talia lunata splenia fronte sedent.

Ici le poète désigne évidemment, non pas une petite bandelette frontale qui n'aurait rien de lunaire, mais bien un petit emplâtre très mince, une mouche arrondie, ornement d'une coquette. Dans les deux passages, le sens paraît être le même, et je suis porté à croire que cette dernière version est la bonne; elle a, d'ailleurs, pour elle l'autorité de notre Quicherat, et je m'en contente. N'est-il pas remarquable de trouver une pareille coutume à une époque déjà si lointaine? Et les dames du XVIIIe siècle, qui ont fait un si grand abus de cet ornement singulier, se doutaient-elles qu'au temps de Martial les hommes eux-mêmes avaient usé de mouches, renouvelées des Romains et probablement des Grecs, qui, sans doute, ne les avaient pas inventées?

Voici un cosmétique singulier et destiné à un usage plus singulier encore : Martial, qui nous raconte le fait, en tire une moralité de bon goût (livre III, n° 42) :

Lomento rugas uteri quod condere tentas,
Polla; tibi ventrem, non mihi labra linis.

Lomentum veut dire une sorte de pâte faite avec de la farine de fèves, et Polla veut dissimuler les rides de son ventre à l'aide de ce liniment épais. Le reste ne nous regarde pas. Martial blâme une précaution de ce genre, et la raison qu'il en donne nous paraît excellente :

Simpliciter pateat vitium fortasse pusillum :
Quod tegitur, majus creditur esse malum.

Laisse en évidence ce défaut peut-être minime : une imperfection que l'on cache paraît plus grande. — Martial a dit la même chose à ceux qui se parfument trop, et après plusieurs épigrammes où il attaque la manie de sentir si bon, par exemple quand il dit à Posthumus, livre II, n° 12 :

Hoc mihi suspectum est, quod oles bene, Posthume, semper.
Posthume, non bene olet, qui bene semper olet,

il lance un trait aigu contre Gellia, qui semble porter sur elle toute la boutique de Cosmus le parfumeur :

Quod quacumque venis, Cosmum migrare putamus,
Et fluere excusso cinnama fusa vitro.
Nolo peregrinis placeas tibi, Gellia, nugis.
Scis, puto, posse meum sic bene olere canem.

Comment peux-tu te complaire en ces superfluités étrangères ? Je pourrais donner le même mérite à mon chien. Quand tu arrives, Gellia, tu nous embaumes ; on dirait que toutes les essences de Cosmus s'échappent de leurs flacons brisés. — Voulez-vous un autre voluptueux, Coracinus, qui prodigue les aromates les plus rares (livre VI, n° 55) ?

Quod semper casiaque, cinnamoque
Et nido niger alitis superbæ
Fragras plumbea Nicerotiana.

La cannelle et le cinname, nous savons ce que c'est ; mais le nid d'oiseau merveilleux, sans pareil, quel est-il et que doit-on entendre par là ? Farnabius parle du phénix, qui composait son nid de matières odorantes, résineuses, et l'explication nous paraît assez plausible. Nicerotus était un autre parfumeur célèbre.

On voit par ces passages nombreux que Martial connaissait bien les artistes de son temps, et qu'il ne se faisait pas faute de gourmander les sybarites des deux sexes qui avaient recours à leurs talents divers. Mais il n'est pas assez explicite sur les procédés mis en usage, et j'ai longtemps cherché une indication précise qui me mît sur la voie ; enfin j'ai rencontré, livre III, n° 74, qnelques mots bons à noter : Gargilianus épile son visage, il épile même son crâne, mais à l'aide de quoi ?

Psilothro faciem lævas, et dropace calvam.

Qu'est-ce donc que ce *psilothrum?* Nous pourrions le demander à Dioscoride ou à Pline, mais il est plus facile de trouver une réponse dans un bon dictionnaire. Or notre Quicherat, que je cite si souvent, nous dit: *Vigne blanche,* employée comme épilatoire. Mais qu'est-ce que cette vigne blanche, *vitis alba,* des annotateurs? Pour peu que l'on ait herborisé aux environs de Paris, on aura rencontré le long des haies, sur la lisière des bois, dans des terrains incultes, une plante grimpante qui couvre de ses longues tiges les arbustes des environs, qui s'accroche à l'aide de ses vrilles à tout ce qu'elle peut atteindre, et dont les fleurs blanchâtres sont dioïques. C'est la bryone, *Bryonia albà* de Linnée, *dioïca* de Jacquin, et que le vulgaire connaît sous les noms de *couleuvrée, navet du diable,* etc. Cette dernière désignation se rapporte à la racine de cette plante, qui est de la famille des *Cucurbitacées* et qui contient un suc âcre, violent purgatif et même rubéfiant quand on l'applique sur la peau. Mais quelle est la partie de la bryone dont se servaient les élégants de Rome pour épiler leur visage; voilà ce que je ne sais pas, et je ne sais pas davantage sous quelle forme on en faisait l'application.

Quant au *dropax* destiné à détruire les cheveux, en puisant à la même source, je trouve que c'est un onguent épilatoire, et rien de plus. De quoi le composait-on? A quelle substance devait-il son efficacité? Je l'ignore, et je laisse à résoudre ce problème difficile, m'excusant à la fois sur son peu d'importance et sur beaucoup d'autres occupations.

De mauvais plaisants ont parlé dernièrement des *Françaises peintes par elles-mêmes,* c'est-à-dire se faisant un teint de roses, des sourcils arqués, des lèvres de corail; il y en a qui, plus habiles, font serpenter sur le satin de leurs tempes des veines bleuâtres, chef-d'œuvre d'une peinture qu'on n'enseigne pas à l'École des Beaux-Arts. Les Romaines n'étaient guère moins adroites, témoin cette Lydie dont Martial fait un portrait si plaisant (livre XI, n° 102) :

> Non est mentitus, qui te mihi dixit habere
> Formosam carnem, Lydia, non faciem.

On ne m'a pas trompé, Lydie, quand on m'a vanté la beauté de ton teint et nullement celle de ton visage. — Remarquez la distinction, elle est fort importante. Or, la belle Lydie conserve tous

ses charmes tant qu'elle reste assise, tranquille, tant qu'elle ne parle pas :

> Sed quoties loqueris, carnem quoque, Lydia, perdis.

Aussi Martial lui conseille-t-il de ne pas bouger, de se tenir comme une figure de cire, comme un tableau :

> Quam silet in cera vultus, et in tabula,

et il ajoute un dernier avis, le meilleur, celui qui, sous une forme piquante, montre jusqu'à quel point de perfection était porté le travail de Lydie :

> Audiat Ædilis ne te, videatque caveto :
> Portentum est quoties cœpit imago loqui.

Surtout prends garde que l'édile ne te voie ou ne t'entende : un portrait qui parle est un prodige ! — Plusieurs traducteurs n'ont voulu voir dans cette épigramme qu'une allusion à la bêtise de cette femme, mais je pense qu'il s'agit d'une coquette qui craint de déranger le laborieux édifice de sa beauté. *Formosam carnem, non faciem*, il y a là une opposition toute physique qui justifie ma manière de voir.

Mais j'ai trouvé quelque chose de plus positif, de plus précis. Martial était-il affecté de mentagre? Voici ce qu'il dit de lui-même (livre x, n° 22) :

> Cur spleniato sæpe prodeam mento,
> Albave pictus sana labra cerussa,
> Philæni, quæris ! Basiare te nolo.

Tu veux savoir, Philénis, pourquoi je mets souvent un emplâtre sur mon menton, et pourquoi je blanchis mes lèvres saines avec de la céruse? — Si l'on en croit les commentateurs, Martial n'aurait eu recours à ces moyens singuliers que pour se dispenser d'embrasser Philénis, du moins lit-on, livre II, n° 33, une terrible épigramme contre cette femme qui est rousse, chauve, borgne, etc. On n'est pas moins galant ! Constatons en passant la présence de la céruse parmi les substances employées comme cosmétiques, et l'on a lieu de s'en étonner, car à Rome les émanations sulfureuses n'étaient pas rares, et les préparations de plomb devaient changer de couleur, au grand détriment des visages qui se servaient de cette drogue. La craie dont Fabulla fait usage (livre VIII, n° 33) a moins d'inconvénients, en si petite quantité qu'elle l'emploie :

Crassior in facie vetulæ stat creta Fabullæ.

Je pourrais allonger ce chapitre, car, à une époque déjà lointaine, en 1837, lorsque les hasards du concours pour la chaire d'hygiène me donnèrent à traiter la question des *Vêtements et des Cosmétiques*, Martial me fournit une récolte abondante, mise en réserve, et qu'il me serait facile d'exploiter aujourd'hui; mais rassurez-vous, je ne veux pas vous en accabler! En voilà assez, trop peut-être. Achevons toutefois cette revue de l'œuvre de notre poète en parlant du poète lui-même, et cherchons à tirer quelques enseignements utiles de cette longue étude.

A propos de l'épigramme intitulée : *De familia ficosa,* j'ai fait pressentir que le fait de l'infection générale de tant de personnes soulevait une grave question, celle de certaines maladies spécifiques, contagieuses, quelque chose de fort analogue à la syphilis: je ne suis pas compétent, je l'avoue, pour formuler une opinion bien nette sur une matière aussi délicate. Il y a dans Martial un grand nombre de passages qui peuvent donner lieu à une interprétation dans le sens affirmatif, et les partisans de la pérennité des maladies vénériennes n'ont pas manqué de s'appuyer sur ces textes pour montrer que les Romains, comme les Hébreux, connaissaient des affections contagieuses de l'appareil génital de l'un et de l'autre sexe. Reste à savoir quel sens il faut donner à ces expressions si communes dans notre poète: *morbus indecens, lues venerea;* je n'ai pas l'autorité nécessaire pour faire prévaloir mon avis, mais je pense qu'il est très raisonnable, en pareil cas, d'accepter la distinction fondamentale qui doit exister entre une maladie vénérienne et une affection syphilitique.

Au surplus, ceux de nos confrères qui seraient curieux de connaître les nombreux arguments dont on appuie l'existence de la syphilis à Rome, au temps de Martial, peuvent lire un gros livre, vaste compilation en six volumes in-8°, intitulée: *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours,* par Pierre Dufour; Paris 1851, 1854. Cet ouvrage, qui semble écrit à la hâte, renferme des propositions bien hasardées; mais tel qu'il est, il ne manque pas d'intérêt; il traite de la manière la plus générale une question que Parent-Duchatelet avait resserrée dans l'étroite limite parisienne, et les médecins peuvent y trouver des renseignements utiles. Ils les puiseront plus certainement encore à une source

cette expression ; s'agit-il de frictions, de remèdes topiques, de quelques procédés manuels si chers aux magnétiseurs et qui prétendent retrouver, dans ces vagues indications, l'origine des jongleries si bien exploitées par de modernes industriels?

Voici le beau Virbius, fils d'Hippolyte et d'Aricie. On dit que Diane, touchée de pitié à l'aspect du fils de Thésée mis en pièces par ses propres chevaux, le ressuscita, guérit ses plaies à l'aide de certaines plantes médicinales et le transporta en Italie où il vécut ignoré. Virgile attribue ce miracle, *Pæoniis herbis,* aux herbes péoniennes. — Homère parle de Péon, au ve livre de l'*Iliade;* c'était un fameux médecin, et sans doute un savant botaniste, dont le nom a été donné à l'une des plus belles plantes d'ornement de nos jardins, le *Pæonia officinalis*, magnifique renonculacée dont les vertus n'ont pu résister à l'esprit d'observation de nos modernes professeurs de matière médicale.

Au xe chant, alors que la bataille devient plus terrible, quand Énée, à la tête des troupes que lui fournit le vieil Évandre, ramène la victoire sous ses étendards, les grands coups d'épée produisent de grandes blessures; mais le poète n'est pas prodigue de descriptions, il indique très sommairement la nature de ces plaies presque toujours mortelles, et ne fait pas un vain étalage de connaissances anatomiques. Notons cependant quelques particularités intéressantes. Le héros troyen, après avoir percé de son glaive l'énorme Théron, ne le retire du corps de son ennemi que pour le plonger dans le sein de Lichas. Or ce Lichas avait été consacré à Esculape par la raison que voici :

> Inde Lichan ferit, exsectum jam matre perempta,
> Et tibi, Phœbe, sacrum, casus evadere ferri
> Quod licuit parvo.

Il frappe Lichas, retiré du sein de sa mère déjà morte, et consacré à Phébus (au dieu de la médecine), qui a permis qu'en naissant, un fer salutaire vînt à son secours. — Les traducteurs me semblent avoir mal rendu cette dernière partie du passage cité. Lichas n'a pas échappé au fer, il a échappé par le fer, comme ce personnage de la famille Julia, qui fut appelé César *quia matris alvus cæsus fuerat,* et dont le surnom fut conservé par tous ses descendants. Nous trouverons dans Ovide plusieurs exemples de cette grande opération qui semble appartenir aux premiers temps des sociétés.

Les blessures à la gorge se rencontrent souvent dans les combats décrits par Virgile et toujours avec ces mêmes symptômes, la perte de la voix, une hémorrhagie considérable et une mort très prompte. Voici une autre blessure non moins grave : Turnus atteint Lagus d'un trait qui pénètre dans le dos, là où la colonne vertébrale sépare les côtes,

> Intorto figit telo, discrimina costis
> Per medium qua spina dedit.

Le jeune Pallas, fils d'Évandre, signale son ardeur par des coups portés d'une main ferme ; il tue les deux fils jumeaux de Daucus, à l'un il tranche la tête, à l'autre il abat la main et celle-ci s'agite encore, ses doigts semblent chercher le fer :

> Te decisa suum, Laride, dextera quærit
> Semianimesque micant digiti, terrumque retractant.

On se rappellera qu'Ennius a dit d'une tête récemment coupée et qui roule sur la poussière,

> Semianimesque micant oculi, lucemque requirunt,

et il est impossible de ne pas saisir ce rapprochement. Nous pourrions en montrer d'autres exemples ; Virgile a tiré beaucoup d'or de ce que l'on a prétendu désigner sous le nom de fumier d'Ennius, et les critiques ont eu raison de dire que le vieux poète des *Annales* avait été fort utile au chantre inspiré de l'*Énéide*.

Le héros troyen fait un grand carnage parmi les soldats de Turnus, il atteint à l'aine gauche Lucagus qui doit bientôt succomber, *lævum perforat inguen, et moribundus volvitur arvis.*— La région inguinale est encore un de ces endroits où les moindres blessures ont un danger réel. Homère et tous les poètes qui l'ont imité n'ont pas manqué d'en citer des exemples ; il en est de même des tempes, de la poitrine, des plaies pénétrantes qui atteignent les principaux viscères, et l'on doit en conclure que la guerre, vieille comme le monde, a fourni de bonne heure des occasions d'acquérir, en ce genre de connaissances, une expérience trop chèrement payée par tant de douleurs, par tant de morts violentes.

Ainsi le jeune Pallas a succombé à une plaie du poumon gauche, peut-être même du cœur, *levi patens in pectore vulnus*, et l'expression de Virgile prouve l'importance qu'il attache à ce lieu choisi entre tous. Mais suivons Camille, qui, dans le XI

rité tire un singulier profit, Martial, le vilain homme qui se plaît à divulguer les petites misères de tout le monde, ajoute :

Et quod mireris magis, infantaria non est,

et, ce qu'il y a de plus singulier, de plus étonnant, *infantaria non est,* elle n'aime pas les enfants. — Mais alors pourquoi donc une pareille précaution ?

Ergo quid in causa est? Pedere Bassa solet.

Vous le voyez, elle prend une sorte d'éditeur responsable, elle veut qu'on puisse mettre sur le compte de cet innocent un bruit qui lui appartient et dont elle a honte ; preuve que l'on ne riait pas toujours de cette garrulité, et que tout le monde n'applaudissait pas les explosions d'une tympanite orageuse. Jupiter ne les tolérait pas, comme on le voit dans l'épigramme (livre XII, n° 77) où le pauvre Æthon fut si cruellement puni :

Multis dum precibus Jovem salutat
Stans summos resupinus usque in ungues,
Æthon in Capitolio pepedit.

Prosterné aux pieds de Jupiter Capitolin, appuyé sur ses ongles, Æthon laissa échapper un bruit indiscret :

Riserunt comites ; sed ipse Divum
Offensus genitor...

Tout le monde se prit à rire ; mais le père des dieux, offensé, le condamne à vivre chez lui pendant trois jours ; — ce qui était une rude punition pour un avare ou un gourmand. Martial reproduit la même pensée dans le distique suivant :

Ante Jovis statuam crepuit satur histrio : pœnam
Jupiter indixit, vivere de proprio.

Mais assez sur ces infirmités physiques et morales ; voyons si nous ne pourrons pas trouver quelque chose de plus intéressant.

Martial est impitoyable pour les vieilles femmes, il les accable de traits empoisonnés, il leur prodigue des outrages fort poétiques, sans doute, mais qui devaient faire de lui la bête noire des matrones incapables d'accepter les arrêts du temps. Si vous voulez savoir jusqu'à quel point il pousse la satire, quelles mordantes hyperboles il accumule contre une de ces pauvres femmes qui ont encore la prétention de se remarier après de nombreux veuvages, lisez l'épigramme n° 93, livre III, adressée à Vetustilla.

Ces injures, si plaisantes qu'elles soient, ne nous sauraient intéresser; le poète, il est vrai, y déploie une admirable vigueur d'expression; mais nous n'avons rien à voir dans des vers si pleins de feu, de bile, d'ironie mordante, de sarcasmes blessants. Cependant comme il y a un mot qui nous touche, nous médecins, je m'y arrête un instant. Voici ce que dit Martial à Vetustilla :

Quod si cadaver exigis tuum scalpi;
Sternatur à Coricle clinico lectus.

Enfin, si tu veux absolument qu'on dissèque ton cadavre, que Coriclès, le médecin, dresse ton lit...., etc. — Que devons-nous entendre par ces mots, et qu'a de commun le clinicien Coriclès avec une matrone si ardente à convoler en des noces perpétuelles? Les scoliastes nous apprennent que ce personnage décoré du titre de médecin était tout simplement un *vespillo,* un croque-mort, un des hommes qui préparaient l'espèce de cercueil ou plutôt de litière appelée *sandapila* sur laquelle on plaçait les cadavres, et Martial donne très plaisamment le titre de *clinicus* à un employé des pompes funèbres. Ne nous formalisons pas de ce rapprochement sinistre, une bonne plaisanterie peut être acceptée; relevons plutôt le mot *scalpi,* qui est resté dans notre vocabulaire anatomique et que les Anglais ont pris bien plus franchement que nous. Qui ne se rappelle les sauvages de Fenimore Cooper scalpant les ennemis vaincus, enlevant les chevelures avec ce couteau si dextrement manié, scalpel comparable aux meilleures lames des Charrière père et fils? Il ne nous appartient pas de poursuivre les étymologies, de faire de la linguistique; cependant nous pouvons, en passant, signaler une analogie évidente entre les expressions purement latines, *seco, disseco,* et le verbe *scalpo,* que Martial, avec sa hardiesse ordinaire, a mis au passif. Pardon de cette recherche pédantesque dont notre poète lui-même nous donne l'exemple, car il joue quelquefois sur les mots, il épilogue sur une expression dont le sens est douteux, qui prête à des commentaires plaisants, comme on le voit dans l'épigramme n° 66, livre Ier, à propos du mot *ficus :*

Quum dixi, ficus, rides quasi barbara verba,
  Et dici, ficos, Cæciliane, jubes.
Dicemus ficus, quas scimus in arbore nasci:
  Dicemus ficos, Cæciliane, tuos.

Nous nommons *ficos*, ô Cæcilianus, ce qui, dans ta personne (disent les traducteurs de l'Université) ressemble au fruit du figuier. — Cette plaisanterie, fondée sur une équivoque, se renouvelle sans cesse en Italie; l'étranger qui croit savoir le pur toscan, et qui, à table, dit avec prétention: *Date mi una fica*, prête à rire aux naturels du pays transalpin. Au surplus, c'est chose singulière de considérer combien s'éternisent certaines plaisanteries. De l'aveu des Italiens de nos jours, sur cent finesses, bons mots, allusions, épigrammes plus ou moins drolatiques des Romains du Corso ou de la villa Borghèse, des Florentins de la piazza Ducale ou des Cascine, il y en a soixante-quinze qui appartiennent en propre à la littérature du siècle d'Auguste ou de ses successeurs. Tant il est vrai que l'èsprit des nations est une conséquence de leur vie habituelle, un produit de la localité, l'expression normale de conditions matérielles dont on ne peut bien saisir le caractère que quand on a vécu dans les mêmes circonstances; et que les langues elles-mêmes subissent l'influence des localités et se modifient en raison de certaines dispositions topographiques dont on peut se rendre compte.

Et cependant Martial n'était pas un vrai Romain, il était né en Espagne, dans la Celtibérie, qui forme aujourd'hui les royaumes de Valence et d'Aragon; Bilbilis, petite ville dont il parle avec amour, et qui, suivant lui, doit se glorifier de le compter au nombre de ses enfants, Bilbilis fut abandonnée par notre poète, pour Rome où l'appelaient d'assez tristes destinées. Il avait vingt-trois ans quand il arriva dans la ville éternelle; ambitieux, souple, intrigant et avide, il ne recula devant aucun moyen pour asseoir sa fortune sur des bases solides; il dépensa pour vivre plus d'esprit qu'il n'en fallait pour gouverner le monde, si le monde se gouvernait par l'esprit, et après trente-quatre ans de soins assidus, de misères cachées, de sourires menteurs et de colères concentrées, il revint dans son pays aussi pauvre qu'il en était parti; il nous le dit lui-même:

Sum, fateor, semperque fui, Callistrate, pauper.

C'était bien la peine de traîner sa vie, son talent, dans l'adulation de toutes les tyrannies, de dévorer les outrages que prodiguaient les grands à leurs parasites, de courir vainement après des faveurs si chèrement achetées, et de répandre, chemin faisant,

les trésors méconnus d'une muse élégante et féconde! Si, plus tard, un des plus beaux génies dont s'honore la France a dit que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, cette vérité n'en était pas une du temps de Martial : le poète qui distribuait ses éloges et ses vers à tous ceux qui pouvait les payer, en retirait rarement un salaire proportionné à leur valeur et surtout à ses besoins. Il se montrait éloquent dans la peinture de ses misères, il cherchait à attendrir des cœurs trop souvent endurcis par l'habitude du bonheur, par l'égoïsme de la richesse; et quand enfin, las de tant de vaines sollicitations, à bout de patience et de courage, il se vengeait par quelque épigramme railleuse, par quelque sarcasme amer, des dédains de ses prétendus amis, il voulait partir pour Bilbilis, revoir ses pénates déserts, la douce patrie que l'enfant ingrat avait abandonnée depuis si longtemps; mais ces belles résolutions ne duraient qu'un jour, le lendemain apportait avec lui quelques espérances nouvelles toujours bien accueillies, toujours décevantes, et le poète recommençait sa course effrénée après une fortune qu'il ne devait pas atteindre.

Martial n'avait pas à lutter, comme Horace, contre les incommodités d'une santé faible ; il avait bon pied, bon œil, la tête saine, l'estomac excellent et fort peu de cœur, en un mot, toutes les conditions de la vie heureuse, car il l'a dit lui-même, dans sa charmante épigramme adressée à Martianus, livre VI, nº 70 :

Non est vivere, sed valere, vita.

Peut-être, cependant, n'avait-il pas joui de l'immunité complète que nous lui attribuons, car il semble porter envie à un heureux homme, à Cotta, qui, arrivé à la soixantaine, n'a jamais été tourmenté par la fièvre :

Nec se tædia lectuli calentis
Expertum meminit die vel uno.

Voyez en passant quelle expression élégante il emploie : *tædia lectuli calentis,* les ennuis d'un lit brûlant ; *nec vel uno die meminit expertum,* il n'a pas, souffert même un seul jour, dans ce pays où tout le monde a la fièvre ; aussi Cotta se moque des médecins les plus renommés :

Ostendit digitum, sed impudicum
Alconti, Dasioque, Symmachoque.

Il fait la nique, il nargue les maîtres de l'art, il les montre au

doigt, dirions-nous, mais à Rome on agissait autrement : il leur montre son doigt, *sed impudicum,* c'est-à-dire, il leur fait un signe obscène que les gamins de Naples n'ont pas oublié et sur lequel vous trouverez d'intéressants détails dans l'ouvrage du chanoine Andrea de Jorio, dont nous avons déjà cité le piquant travail sur la mimique napolitaine.

Martial ajoute une réflexion éminemment juste :

> At nostri bene computentur anni,
> Et quantum tetricæ tulere febres,
> Aut languor gravis, aut mali dolores,
> A meliore vita separentur :
> Infantes sumus, et senes videmur.

Le calcul est simple ; retranchez de la vie le temps consumé par les fièvres cruelles, les douleurs, les angoisses, et vous arriverez d'un saut de l'enfance à la vieillesse. —

Martial était un habile homme ; une petite maladie de temps en temps ne l'eût pas affligé, et peut-être est-il allé jusqu'à feindre quelque gros accident de ce genre, car la coutume romaine était favorable aux convalescents : on offrait des présents à ceux qui revenaient à la santé, ceux-ci pouvaient même en exiger, comme Polycharme (n° 56, livre XII) :

> Ægrotas uno decies, aut sæpius, anno ;
> Nec tibi, sed nobis hoc, Polycharme, nocet.
> Nam quoties surgis, soteria poscis amicos.
> Sit pudor : ægrota jam, Polycharme, semel.

Ce n'est pas toi, c'est nous qui souffrons de tes nombreuses maladies, il te faut des présents.... Par pudeur, ne sois malade qu'une fois, une seule, c'est-à-dire meurs de cette maladie. — *Soteria* est un joli mot grec, comme on en rencontre souvent dans Martial ; c'est un emprunt de bon goût ; *soter* veut dire *sauveur,* et notre poète, qui ne résiste pas facilement au double plaisir de montrer qu'il sait la langue d'Athènes et de faire une plaisanterie énigmatique, un calembour hybride, nous a montré son talent en ce genre dans une épigramme adressée à la fille du médecin Sota (livre IV, n° 9) :

> Sotæ filia clinici, Fabulla,
> Deserto sequeris Clitum marito,
> Et donas, et amas, εχεις ασωτως

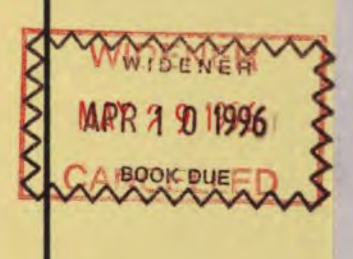
Saisissez-vous la finesse ? Notre confrère Sota (le nom indique la

qualité) a une fille, Fabulla, qui abandonne son mari pour Clitus, son amant, qu'elle adore, à qui elle prodigue tout; elle est perdue, par conséquent, elle n'est plus *sota*, sauvée, ou bien elle s'abandonne à des plaisirs coupables, à la débauche : l'expression ασωτας, signifie tout cela, c'est-à-dire plus qu'elle n'est grosse, et c'est par là que je termine cette étude interminable sur Martial, non que je pense avoir épuisé la matière, non qu'il ne reste pas de quoi défrayer les amateurs qui voudraient poursuivre l'exploration d'une mine inépuisable, mais parce que je crains de fatiguer l'attention des lecteurs. Il y a un grand charme dans un travail de ce genre, justement parce qu'il est nouveau, parce que nul autre médecin, que je sache, n'a eu la fantaisie de demander aux poètes latins leur opinion sur la médecine de leur temps. J'espère avoir prouvé que cette recherche n'était pas vaine; que les beaux esprits qui représentaient le mieux l'état social de Rome, connaissaient assez bien leurs contemporains, professant la science ou pratiquant l'art de guérir. Pourquoi les poètes, ceux surtout dont l'extrême sensibilité vibrait à toutes les émotions de la vie, ceux qu'une imagination ardente rendait si aptes à saisir les impressions du moment, dont le génie s'identifiait avec les passions de la foule, pourquoi les poètes n'auraient-ils pas offert le reflet le plus vif des misères dont ils avaient leur part, des causes de ces souffrances et de l'action bienfaisante ou non des hommes qui avaient mission d'y remédier?

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.


WIDENER
APR 1 0 1996
BOOK DUE
CANCELLED

